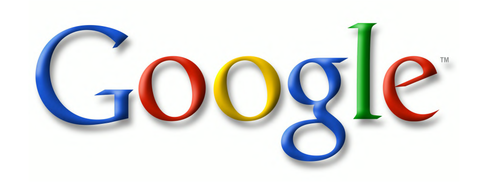






LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME IV

Cette réimpression des *Lettres de Madame de Sévigné* est entièrement conforme pour le texte à la grande édition de M. Monmerqué publiée en 1862 par MM. L. HACHETTE ET C[ie], dans leur collection in-8 des *Grands écrivains de la France*.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et C[ie], rue de Fleurus, 9.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

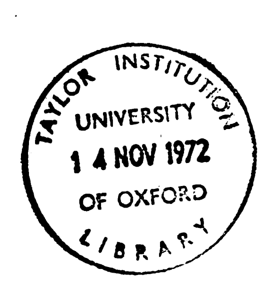
TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863



LETTRES
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ,
DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS.

---

606. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois semaines après que j'eus reçu ce billet, j'écrivis cette lettre à Mme de Sévigné.

A Paris, ce 16e janvier 1677.

J'attends réponse de mon ami Saint-Aignan; je ne suis nullement en peine de ses soins, de sa chaleur à me servir, ni de son jugement à choisir bien le temps à donner ma lettre au Roi. Le reste dépend de cette folle de fortune, à qui véritablement je déplais, mais qui pourroit bien enfin se raccommoder avec moi. Si elle ne le fait pas, ce qui me consolera de ses injustices, c'est qu'elle déshonorera infailliblement ceux qu'elle aura employés à me persécuter.

---

607. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce 7e mars 1677.

Il faut que je m'en aille en Bourgogne, Madame, pour avoir de vos nouvelles; car ici le pouvoir que j'ai

de vous voir quand je veux fait que je ne vous écris point, et puis les affaires ou de petites incommodités m'empêchent de vous voir. Je n'ai aucun plaisir ici de vous; au moins au pays j'ai celui de vos lettres, qui d'ailleurs parent si bien les endroits que vous savez.

---

608. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quatre mois après, j'écrivis cette lettre à Mme de Sévigné.

A Bussy, ce 14e mai 1677.

Çà, Madame, recommençons un peu notre commerce. J'ai été bien fâché de vous quitter : je commençois fort à me raccoutumer avec vous, et si quelque chose adoucit la peine que j'ai à me passer de vous voir, c'est l'espérance que j'ai de recevoir de vos lettres. Elles me font tant de plaisir, que si je pouvois passer ma vie auprès de vous, qui seroit pour moi le plus grand plaisir du monde, je vous quitterois quelquefois, seulement pour vous écrire et pour avoir de vos réponses. Employons donc bien le temps pendant lequel la fortune veut que nous soyons séparés, et surtout ne prenons point les affaires trop à cœur, car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis les affaires, je n'entends pas seulement les affaires de ce monde-ci, j'entends encore parler de celles de l'autre. C'est, à mon avis, être déjà damné, que de craindre trop de l'être : il y a raison partout; vivons bien et nous réjouissons. En matière de conscience, trop de délicatesse fait les hérésies. Je ne veux aller qu'en paradis, et pas plus haut.

Je vous fais ce petit sermon, Madame, parce que je sais à quel point de perfection vous aspirez, et qu'outre qu'il ne vous est pas possible d'y atteindre en votre con*dition,* c'est que je le crois même inutile. Sauvons-nous

avec notre bon parent saint François de Sales : il conduit les gens en paradis par de plus beaux chemins que messieurs du Port-Royal.

Je ne doute pas que quand vous lirez cette lettre à la belle Madelonne, elle ne se récrie que cela sent le P. Rapin et le P. Bouhours à pleine gorge. Je ne sais pas s'ils pensent là-dessus comme moi; mais je vous assure que je n'ai pris ces sentiments de personne, et qu'il n'y a qu'un concile qui m'en pût faire changer.

Nous arrivâmes ici samedi dernier, la petite veuve et moi. J'y ai vu jusques ici les embarras que donnent les nouveaux établissements. Je commence maintenant à respirer, et je pourrois vous y recevoir, si vous daigniez honorer Bourbilly d'une de vos visites. Quoi que vous fassiez, je vous supplie de me le mander, car vous passerez bien loin d'ici si je ne vous vais trouver.

Adieu, ma chère cousine, je vous assure que je vous aime plus que je n'ai jamais fait; votre nièce vous en dit autant.

---

609. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Cinq jours après que j'eus écrit cette lettre, j'en reçus cette réponse.

A Paris, ce 19e mai 1677.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Allons, je le veux, recommençons notre commerce. Vous commenciez, dites-vous, à vous raccoutumer à moi. Il y a longtemps que nous n'avons qu'à nous voir un peu pour nous aimer autant que si nous passions notre vie ensemble : aussi bien y a-t-il quelques petits esprits dans notre sang qui feroient une liaison malgré nous, si nous n'y consentions de bonne grâce. Nous craignons si fort le chagrin, que nous nous consolons de

notre absence par le plaisir de recevoir nos lettres. Jouissons de cet heureux tempérament, mon cher cousin : il nous mènera bien loin. Pour moi, je me porte assez bien ; et ce n'est aussi que pour conduire la belle Madelonne que je m'en vais à Vichy. La joie que j'aurai d'être avec elle me fera plus de bien que les eaux. Je vous demande pardon, mon cousin, je ne suis pas si traitable sur son absence que sur la vôtre. Sa Provence me désole, et ma rate se mêle dans toutes nos séparations. Je la conduirai jusqu'à Lyon, et puis je reviendrai à Bourbilly, c'est-à-dire à Époisse ; car le château de nos pères n'est pas en état de me loger. Si vous faisiez un petit voyage à Forléans dans ce temps-là, qui seroit à peu près le 15ᵉ ou le 20ᵉ juillet, j'aurois beaucoup de consolation. J'aimerois que notre veuve y fût : je l'aime fort ; elle a bien de l'esprit et du bon sens ; elle a une douceur et une modestie qui me charme ; elle ne se presse jamais de faire voir qu'elle a plus d'esprit que les autres ; elle sait bien des choses dont elle ne se fait point de fête ; elle a un bon air dans sa personne et dans tout ce qu'elle dit : enfin je la trouve digne de toute l'estime que nous avons pour elle.

Je ne suivrai que trop vos conseils dans la noble confiance que vous trouvez qu'il faut avoir pour son salut : je crains même que vous ne m'appreniez cette prière fervente que vous faites les matins, et qui vous donne sujet de ne plus penser à Dieu tout le reste de la journée ; car, il faut dire le vrai, cela est fort commode ; mais aussi c'est bien tout ce que nous pourrons faire que d'aller par ce chemin-là jusqu'en paradis ; assurément nous n'irons pas plus haut. C'est l'avis de la Provençale.

Au reste, je vous recommande mon panégyrique au bas de mon portrait ; vous m'aviez donné un mérite que je n'avois point à votre égard. C'est là qu'il est dange-

reux de passer le but : qui passe perd, et les louanges sont des satires, quand elles peuvent être soupçonnées de n'être pas sincères. Toutes les choses du monde sont à facettes, mon cousin : laissons donc ce que vous avez dit de moi pour le pauvre M. Foucquet et pour d'autres encore, quand ils feront des galeries où sera mon portrait.

Nous attendons le Roi, et les beautés sont alertes pour voir de quel côté il tournera : ce retour-là est assez digne d'être observé. Je vous fais les très-humbles baisemains de M. et de Mme de Grignan, de notre bon abbé et de mon fils; ne savez-vous pas qu'il a traité de la sous-lieutenance des gendarmes de Monsieur le Dauphin avec la Fare, pour douze mille écus et son enseigne? Cette charge est fort jolie : elle nous revient à quarante mille écus; elle vaut l'intérêt et l'argent. Il se trouvera à la tête de la compagnie, M. de la Trousse étant lieutenant général. Monsieur le Dauphin devient tous les jours plus considérable. La paix rendra cette charge encore plus belle que la guerre. Si je vous avois déjà dit tout ceci, comme je m'en doute, il ne vous nuira de rien de l'entendre encore une fois.

Adieu, mon sang : je vous embrasse et ma nièce avec beaucoup d'amitié.

Dans cette même lettre Corbinelli m'écrivit celle-ci :

DE CORBINELLI.

J'ai un grand intérêt, Monsieur, au renouvellement de votre commerce : je vois les lettres de part et d'autre, j'y apprends à penser et à écrire, et je jouis à mon aise de tout ce qu'il y a de délicieux dans l'esprit. J'ai toujours une très-forte passion d'aller à Bussy; je vous y porterai des réflexions que j'ai faites sur les affaires du siècle, et la critique que j'ai faite d'un compliment qu'a

fait l'Académie au cardinal d'Estrées. Je n'y ai pas trouvé une seule phrase du bon usage, mais ouï bien un grand nombre du plus mauvais. Ma vanité m'a porté à cette entreprise.

Adieu, Monsieur : vous trouverez bon que j'assure ici Mme de Coligny de mes très-humbles services; je vous avoue qu'elle me plaît fort sur toutes sortes de chapitres; je me fierois plus à elle qu'à tout ce que je connois de femmes qui se piquent de quelque chose.

---

610. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE LA TROCHE A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 8e juin.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Non, ma fille, je ne vous dis rien, rien du tout : vous ne savez que trop ce que mon cœur est pour vous; mais puis-je vous cacher tout à fait l'inquiétude que me donne votre santé? C'est un endroit par où je n'avois pas encore été blessée; cette première épreuve n'est pas mauvaise : je vous plains d'avoir le même mal pour moi; mais plût à Dieu que je n'eusse pas plus de sujet de craindre que vous! Ce qui me console, c'est l'assurance que M. de Grignan m'a donnée de ne point pousser à bout votre courage; il est chargé d'une vie où tient absolument la mienne : ce n'est pas une raison pour lui faire augmenter ses soins; celle de l'amitié qu'il a pour vous est la plus forte. C'est aussi dans cette confiance, mon très-cher Comte, que je vous recommande encore ma fille : observez-la bien, parlez à Montgobert, entendez-vous ensemble pour une affaire si importante. Je compte fort sur vous, ma chère Montgobert. Ah! ma chère enfant, tous les soins de ceux qui sont autour de vous ne vous manqueront pas, mais ils vous seront bien

inutiles, si vous ne vous gouvernez vous-même. Vous vous sentez mieux que personne; et si vous trouvez que vous ayez assez de force pour aller à Grignan, et que tout d'un coup vous trouviez que vous n'en avez pas assez pour revenir à Paris; si enfin les médecins de ce pays-là, qui ne voudront pas que l'honneur de vous guérir leur échappe, vous mettent au point d'être plus épuisée que vous ne l'êtes, ah! ne croyez pas que je puisse résister à cette douleur. Mais je veux espérer qu'à notre honte tout ira bien. Je ne me soucierai guère de l'affront que vous ferez à l'air natal, pourvu que vous soyez dans un meilleur état. Je suis chez la bonne Troche, dont l'amitié est charmante: nulle autre ne m'étoit propre. Je vous écrirai encore demain un mot: ne m'ôtez point cette unique consolation. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles; pour moi, je suis en parfaite santé, les larmes ne me font point de mal. J'ai dîné; je m'en vais chercher Mme de Vins et Mlle de Méri. Adieu, mes chers enfants: que cette calèche que j'ai vue partir est bien précisément ce qui m'occupe et le sujet de toutes mes pensées!

DE MADAME DE LA TROCHE.

La voilà cette chère commère qui a la bonté de me faire confidence de sa sensible douleur. Je viens de la faire dîner; elle est un peu calmée. Conservez-vous, belle Comtesse, et tout ira bien; ne la trompez point sur votre santé, ou pour mieux dire, ne vous trompez point vous-même; observez-vous, et ne négligez pas la moindre douleur, ni la moindre chaleur que vous sentirez à cette poitrine: tout est de conséquence, et pour vous, et pour cette aimable mère. Adieu, belle Comtesse: je vous assure que je suis bien vive pour sa santé, et que je suis à vous bien tendrement.

611. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 9e juin.

Je fus donc hier chez Mme de Vins et chez Mlle de Méri, comme je vous avois dit : elles n'avoient reçu ni l'une ni l'autre les petits billets que je vous fis écrire pour elles; ce dérangement me mit en colère contre le bel abbé. Je regrettai de ne m'être pas chargée de toutes vos petites dépêches : j'aime la ponctualité. Mais, ma chère enfant, comment vous portez-vous? n'avez-vous point un peu dormi? Vous êtes partie présentement, quoiqu'il ne soit que six heures du matin. Mme de Coulanges m'envoie proposer de Chaville, où elle est, de l'aller prendre pour aller dîner à Versailles avec M. de Louvois, que je ne trouverois de longtemps sans cela. Je vais donc faire cette petite corvée; M. de Barrillon vient avec moi. Je me porte très-bien : plût à Dieu que votre beau tempérament eût repris sa place chez vous, comme le mien a fait chez moi! votre santé est l'unique soin de ma vie. J'appris encore hier que rien n'est si bon que l'eau de poulet, et que Mme du Fresnoi s'en est très-bien trouvée. Mlle de Méri est plus habile par sa propre expérience qu'un médecin, qui se porte bien, par la sienne : elle doit vous écrire et m'envoyer son billet. Adieu, mon ange : je vous rends ce que vous me dites sans cesse : songez que votre santé fait la mienne, et que tout m'est inutile dans le monde, si vous ne vous guérissez.

612. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 11e juin.

Il me semble que pourvu que je n'eusse mal qu'à la poitrine, et vous qu'à la tête, nous ne ferions qu'en rire; mais votre poitrine me tient fort au cœur, et vous êtes en peine de ma tête : eh bien! je lui ferai, pour l'amour de vous, plus d'honneur qu'elle ne mérite; et par la même raison, mettez bien, je vous supplie, votre petite poitrine dans du coton. Je suis fâchée que vous m'ayez écrit une si grande lettre en arrivant à Melun : c'étoit du repos qu'il vous falloit d'abord. Songez à vous, ma chère enfant, ne vous faites point de *dragons;* songez à me venir achever votre visite, puisque, comme vous dites, la destinée, c'est-à-dire la Providence, a coupé si court, contre toute sorte de raison, celle que vous aviez voulu me faire. Votre santé est plus propre à exécuter ce projet que votre langueur; et comme vous voulez que mon cœur et ma tête soient libres, ne croyez pas que cela puisse être si votre mal augmente. Quelle journée! quelle amertume! quelle séparation! Vous pleurâtes, ma très-chère, et c'est une affaire pour vous; ce n'est pas la même chose pour moi, c'est mon tempérament. La circonstance de votre mauvaise santé fait une grande augmentation à ma douleur : il me semble que si je n'avois que l'absence pour quelque temps, je m'en accommoderois fort bien; mais cette idée de votre maigreur, de cette foiblesse de voix, de ce visage fondu, de cette belle gorge méconnoissable, voilà ce que mon cœur ne peut soutenir. Si vous voulez donc me faire tout le plus grand bien que je puisse désirer, mettez toute votre application à sortir de cet état.

Ah! ma fille, quel triomphe à Versailles! quel orgueil

redoublé! quel solide établissement! quelle duchesse de Valentinois! quel ragoût, même par les distractions et par l'absence! quelle reprise de possession! Je fus une heure dans cette chambre : elle étoit au lit, parée, coiffée; elle se reposoit pour le *medianoche*. Je fis vos compliments : elle répondit des douceurs, des louanges; sa sœur en haut, se trouvant en elle-même toute *la gloire de Niquée*, donna des traits de haut en bas sur la pauvre *Io*, et rioit de ce qu'elle avoit l'audace de se plaindre d'elle. Représentez-vous tout ce qu'un orgueil peu généreux peut faire dire dans le triomphe, et vous en approcherez. On dit que la petite reprendra son train ordinaire chez Madame. Elle s'est promenée, dans une solitude parfaite, avec la Moreuil, dans le jardin du maréchal du Plessis; elle a été une fois à la messe.

Adieu, ma très-chère : je me trouve toute nue, toute seule, de ne vous avoir plus. Il ne faut regarder que la Providence dans cette séparation : on n'y comprendroit rien autrement; mais c'est peut-être par là que Dieu veut vous redonner votre santé. Je le crois, je l'espère, mon cher Comte : vous nous en avez quasi répondu; donnez-y donc tous vos soins, je vous en conjure.

---

613. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 14e juin.

J'ai reçu votre lettre de Villeneuve-la-Guyard. Enfin, ma fille, il est donc vrai que vous vous portez mieux, et que le repos, le silence et la complaisance que vous avez pour ceux qui vous gouvernent, vous donnent un calme que vous n'aviez point ici. Vous pouvez vous représenter si je respire d'espérer que vous allez vous rétablir; je vous avoue que nul remède au monde n'est si bon pour

me dilater le cœur, que de m'ôter de l'esprit l'état où je vous ai vue ces derniers jours. Je ne soutiens pas cette pensée, et j'en ai été si frappée que je n'ai pas démêlé la part qu'a eue votre absence dans ce que j'ai senti. Vous ne sauriez être trop persuadée de la sensible joie que j'ai de vous voir, et de l'ennui que je trouve à passer ma vie sans vous : cependant je ne suis point encore entrée dans ces réflexions, et je n'ai fait que penser à votre état, à transir pour l'avenir, à craindre qu'il ne devienne pis : voilà ce qui m'a possédée; quand je serai en repos là-dessus, je crois que je n'aurai pas le temps de penser à toutes ces autres choses, et que vous songerez à votre retour. Mais, ma chère enfant, il faut que les reflexions que vous ferez entre ci et là vous ôtent un peu des craintes inutiles que vous avez pour ma santé : je me sens coupable d'une partie de vos *dragons;* quel dommage que vous prodiguiez vos inquiétudes pour une santé toute rétablie, et qui n'a plus à craindre que le mal que vous faites à la vôtre! Je suis assurée que deux ou trois mois vous ont quelquefois défiguré vos *dragons* d'une telle sorte, que vous ne les avez pas reconnus. Songez, ma fille, qu'ils sont toujours comme dans ce temps-là, et que c'est votre seule imagination qui leur donne un prix qui n'est pas. Vous qui avez tant de raison et de courage, faut-il que vous soyez la dupe de ces vains fantômes? Vous croyez que je suis malade : je me porte bien; vous regrettez Vichy : je n'en ai nul besoin, que par une précaution qui peut fort bien se retarder; ainsi de mille autres choses. Pour moi, je suis un peu moins coupable : je plaçois Vichy au printemps pour être plus longtemps avec vous; encore est-ce quelque chose : cela n'a pas réussi, la Providence a dérangé tout cela; eh bien! ma fille, c'est peut-être parce qu'elle a réglé votre guérison, contre toute apparence, par cette conduite. Je vous tiens à mon avantage quand je vous écris : vous ne me répon-

dez point, et je pousse mes discours tant que je veux. Ce que dit Montgobert de cette aiguillette nouée est une des plaisantes choses du monde; dénouez-la, ma chère enfant; ne soyez point si vive sur des riens. Pour moi, j'ai de l'inquiétude de votre santé; elle n'est que trop bien fondée : ce n'est pas une vision que l'état où je vous ai laissée. M. de Grignan et tous vos amis en ont été effrayés. Je saute aux nues quand on me vient dire : « Vous vous faites mourir toutes deux, il faut vous séparer; » vraiment voilà un beau remède, et bien propre en effet à finir mes maux; mais ce n'est pas comme ils l'entendent : ils lisoient dans ma pensée, et trouvoient que j'étois en peine de vous; et de quoi veulent-ils donc que je sois en peine? Je n'ai jamais vu tant d'injustices qu'on m'en a fait dans ces derniers temps. Ce n'étoit pas vous; au contraire, je vous conjure, ma fille, de ne point croire que vous ayez rien à vous reprocher à mon égard : tout cela rouloit sur ce soin de ma santé dont il faut vous corriger; vous n'avez point caché votre amitié, comme vous le pensez. Que voulez-vous dire? est-il possible que vous puissiez tirer un *dragon* de tant de douceurs, de caresses, de soins, de tendresses, de complaisances? Ne me parlez donc plus sur ce ton : je suis comblée, et je ne suis que trop contente de vous. Ne me grondez point de trop écrire, cela me fait plaisir; je m'en vais laisser là ma lettre jusqu'à demain.

Mardi 15e juin.

Si mes lettres sont un peu longues, ma très-chère, songez que c'est justement parce que je les écris à plusieurs fois. Je viens de recevoir deux des vôtres d'Auxerre; d'Hacqueville étoit ici : il a été ravi de savoir de vos nouvelles. Quels remerciements ne dois-je point à Dieu de l'état où vous êtes! Enfin vous dormez, vous mangez

un peu; vous avez du repos, et vous n'êtes point accablée, épuisée et dégoûtée comme ces derniers jours : ah! ma fille, quelle sûreté pour ma santé, quand la vôtre prend le chemin de se rétablir! Que voulez-vous dire du mal que vous m'avez fait? c'est uniquement par l'état où je vous ai vue; car pour notre séparation, elle m'auroit été supportable, dans l'espérance de vous revoir plus tôt qu'à l'ordinaire; mais quand il est question de la vie, ah! ma très-chère, c'est une sorte de douleur dont je n'avois jamais senti la cruauté, et je vous avoue que j'y aurois succombé. C'est donc à vous à me guérir et à me garantir du plus grand de tous les maux. J'attends vos lettres avec une impatience qui me fait bien sentir que votre santé est mon unique affaire. Je vous suis à toutes vos couchées. Vous serez demain à Châlon, où vous trouverez une de mes lettres; celle-ci va droit à Lyon. Le chevalier se porte mieux : sa fièvre l'a quitté, à ce que m'a dit le bel abbé, qui est si ponctuel à rendre les billets. Voilà des lettres de notre cardinal : Corbinelli est arrivé à Commercy; il n'a point encore écrit.

Io a été à la messe : on l'a regardée sous cape; mais on est insensible à son état et à sa tristesse. Elle va reprendre sa pauvre vie ordinaire : ce conseil est tout simple; il n'y a point de peine à l'imaginer. Jamais triomphe n'a été si complet que celui des autres; il est devenu inébranlable depuis qu'il n'a pu être ébranlé. Je fus une heure dans cette chambre; on n'y respire que la joie et la prospérité : je voudrois bien savoir qui osera s'y fier désormais.

Je vous embrasse, ma très-chère enfant : je ne vous dirai donc rien aussi de mon amitié. Je suis fort aise que M. de Grignan approuve vos projets pour votre retour. Votre petit frère est en Gargan, en Bagnols; il ne met pas le pied à terre; mais il n'en est pas moins par voie et par chemin. Ah! vraiment, voilà une mère

bien gardée. Croyez, ma fille, que ma santé n'a besoin que de la vôtre : plût à Dieu que vous fussiez comme moi !

---

614. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 16e juin.

Cette lettre vous trouvera donc à Grignan; eh, mon Dieu ! comment vous portez-vous ? M. de Grignan et Montgobert ont-ils tout l'honneur qu'ils espéroient de cette conduite? Je vous ai suivie partout, ma chère enfant : votre cœur n'a-t-il point vu le mien pendant toute la route? J'attends encore de vos nouvelles de Châlon et de Lyon. Je viens de recevoir un petit billet de M. des Issards : il vous a vue et regardée; vous lui avez parlé, vous l'avez assuré que vous étiez mieux; je voudrois que vous sussiez comme il me paroît heureux, et ce que je ne donnerois point déjà pour avoir cette joie. Il faut penser, ma fille, à vous guérir l'esprit et le corps; et si vous ne voulez point mourir dans votre pays et au milieu de nous, il faut ne plus voir les choses que comme elles sont, ne les point grossir dans votre imagination, ne point trouver que je suis malade quand je me porte bien : si vous ne prenez cette résolution, on vous fera un régime et une nécessité de ne me jamais voir; je ne sais si ce remède seroit bon pour vous; quant à moi, je vous assure qu'il seroit indubitable pour finir ma vie. Faites sur cela vos réflexions; quand j'ai été en peine de vous, je n'en avois que trop sujet; plût à Dieu que ce n'eût été qu'une vision ! le trouble de tous vos amis et le changement de votre visage ne confirmoient que trop mes craintes et mes frayeurs. Travaillez donc, ma chère enfant, à tout ce qui peut rendre votre retour aussi agréable que votre départ a été triste et douloureux. Pour moi,

que faut-il que je fasse? Dois-je me bien porter? je me porte très-bien; dois-je songer à ma santé? j'y pense pour l'amour de vous; dois-je enfin ne me point inquiéter sur votre sujet? c'est de quoi je ne vous réponds pas, quand vous serez dans l'état où je vous ai vue. Je vous parle sincèrement : travaillez là-dessus; et quand on me vient dire présentement : « Vous voyez comme elle se porte; et vous-même, vous êtes en repos : vous voilà fort bien toutes deux. » Oui, fort bien, voilà un régime admirable : tellement que pour nous bien porter, il faut que nous soyons à deux cent mille lieues l'une de l'autre; et l'on me dit cela avec un air tranquille : voilà justement ce qui m'échauffe le sang, et me fait sauter aux nues. Au nom de Dieu, ma fille, rétablissons notre réputation par un autre voyage, où nous soyons plus raisonnables, c'est-à-dire vous, et où l'on ne nous dise plus : « Vous vous tuez l'une l'autre. » Je suis si rebattue de ces discours que je n'en puis plus : il y a d'autres manières de me tuer qui seroient bien plus sûres.

Je vous envoie ce que m'écrit Corbinelli de la vie de notre cardinal et de ses dignes occupations. M. de Grignan sera bien aise de voir cette conduite. Vous aurez trouvé de mes lettres à Lyon. J'ai vu le Coadjuteur : je ne le trouve changé en rien du tout; nous parlâmes fort de vous : il me conta la folie de vos bains, et comme vous craigniez d'engraisser; la punition de Dieu est visible sur vous; après six enfants, que pouviez-vous craindre? Il ne faut plus rire de Mme de Bagnols après une telle vision. J'ai été à Saint-Maur avec Mme de Saint-Gérant et d'Hacqueville : vous fûtes célébrée; Mme de la Fayette vous fait mille amitiés.

Monsieur et Madame sont à une de leurs terres, et iront encore à une autre; tout leur train est avec eux. Le Roi ira les voir; mais je crois qu'il aura son train

aussi. La dureté ne s'est point démentie : trouvera-t-on encore des dupes sur la surface de la terre?

On attend les nouvelles d'une bataille à sept lieues de Commercy : M. de Lorraine voudroit bien la gagner au milieu de son pays, à la vue de ses villes ; M. de Créquy voudroit bien ne la pas perdre, par la raison qu'une et une sont deux. Elles sont à deux lieues l'une de l'autre ; non pas la rivière entre-deux, car M. de Lorraine l'a passée : je ne hais pas l'attente de cette nouvelle ; le plus proche parent que j'y ai, c'est Boufflers.

Adieu, ma très-chère : profitez de vos réflexions et des miennes ; aimez-moi, et ne me cachez point un si précieux trésor. Ne craignez point que la tendresse que j'ai pour vous me fasse du mal ; c'est ma vie.

---

615. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 18e juin.

Je pense aujourd'hui à vous, comme étant à Lyon, arrivée d'hier au soir, assez fatiguée, ayant peut-être besoin d'une saignée pour vous rafraîchir. Vous avez dû être incommodée par les chemins d'une incommodité très-incommode ; j'espère que vous m'aurez mandé de vos nouvelles de Châlon, et que vous m'écrirez aussi de Lyon. La difficulté est de recevoir mes lettres ; j'ai envoyé à la poste : on ne répond que des extravagances ; je m'y en vais moi-même, et chercher des Grignans ; car je ne puis vivre sans en avoir pied ou aile. J'irai au salut en ce quartier-là. Je passerai chez la marquise d'Uxelles et chez Mlle de Méri : enfin il me faut de vos nouvelles. Vous avez reçu des miennes à Châlon et à Lyon. Voici la seconde à Montélimar ; et le plaisir de l'éloignement, c'est que vous rirez de me voir

parler de Lyon et du voyage : cependant j'en suis encore là aujourd'hui; mais pour me transporter tout d'un coup au temps présent, comment vous portez-vous dans votre château? Le Rhône vous a-t-il portée *a la seconda?* Avez-vous trouvé vos jolis enfants dignes de vous amuser? Votre santé est-elle comme je la désire? Ma fille, les jours passent, comme vous dites; et au lieu d'être fâchée comme je la suis quand vous êtes ici, je leur prête la main pour aller plus vite, et je consens de tout mon cœur à leur rapidité, jusqu'à ce que nous soyons ensemble.

Je me fie à la Garde pour vous mander les nouvelles, et le dégoût qu'a eu Mérinville. On l'a trouvé paresseux, un homme haïssant le métier, ce qui s'appelle le contraire d'un bon officier. Qu'a-t-on fait? on a taxé sa charge, achetée quarante-cinq mille écus, à cent mille francs, et il a été obligé de prendre pour la moitié la charge de Villarceaux. Sa femme a crié aux pieds du Roi : il lui a dit que ce n'étoit pas aussi pour lui faire plaisir qu'on l'ôtoit du service. On va chez M. de Louvois : il dit que le Roi remercie des services à venir; qu'il est content des passés, et qu'il n'en veut plus de cette sorte; enfin la mortification est complète, et fait voir qu'il n'y a plus de péché mortel présentement qui soit si sévèrement puni que celui de paresse : il y a des accommodements à tous les autres; à celui-là point de pardon. Je vous quitte pour aller faire un tour de ville.

Me voilà de retour. J'ai entendu le salut avec la bonne marquise d'Uxelles; je voulois voir ensuite Mlle de Méri; elle étoit allée avec Mme de Moreuil. J'ai été chercher des Grignans, car il m'en falloit. Le Coadjuteur venoit de partir pour venir ici; j'ai recouru après lui, et le voilà; il vous écrit. Je vous conjure, ma fille, si vous m'aimez, de ne point loger dans votre apparte-

ment à Grignan ; le Coadjuteur dit que le four est sous votre lit ; je connois celui qui est au-dessus ; de sorte que si vous ne vous tirez de tous ces fours, vous serez plus échauffée que vous ne l'étiez ici : contentez-moi là-dessus. J'ai appris que le Roi fut à Saint-Cloud ; il étoit seul, et la belle étoit au lit. On vous mandera si les dames ne furent pas le trouver ; je n'en ai rien ouï dire jusqu'à présent.

Le bel abbé vous contera encore comme on a encore soupçonné nos pauvres frères de vouloir ravauder quelque chose à Rome sur le relâchement, et comme ils ont été repoussés, et l'ordre qu'on a donné à tous les évêques de ne point entrer dans cette pensée : ils l'ont tous promis, et la *probabilité* est une des moindres opinions qui va s'établir.

---

616. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A EMMANUEL DE COULANGES.

Le même jour (18 *juin*) j'écrivis cette lettre à Coulanges, maître des requêtes.

A Chaseu, ce 18e juin 1677.

Ma fille de Coligny vient d'apprendre, Monsieur, que vous étiez rapporteur d'une affaire qu'elle a au conseil : si vous saviez la joie qu'elle et moi nous en avons eue, vous jugeriez de la confiance que nous avons en votre capacité et en votre amitié.

Ma fille me demandait que je priasse Mme de Sévigné de vous recommander son affaire ; mais quoique je ne dispute pas de crédit avec elle auprès de vous, j'ai cru que j'en avois assez pour marcher tout seul, et qu'après les promesses que vous m'avez faites de l'honneur de votre amitié, je témoignerois d'en douter si je n'allois droit à vous sans passer par d'autres mains. Je vous supplie donc, Monsieur, de rendre à ma fille, etc.

---

617. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 23e juin.

J'ai été cinq jours, ma chère enfant, sans avoir de vos lettres : ce temps m'a semblé rude et ennuyeux. Enfin j'ai reçu votre lettre de Chagny et de Châlon. Mon Dieu! ma fille, que vous avez eu raison d'être fatiguée de cette montagne de la Rochepot! je la hais comme la mort : que de cahots! et quelle cruauté, qu'au mois de juin les chemins de Bourgogne soient impraticables! Vous me dites des merveilles de votre santé; mais pourquoi M. de Grignan ne m'en dit-il pas un mot? après de si cruelles journées, il falloit me rassurer. La Saône vous aura été d'un grand secours avec sa tranquillité. Vous souvenez-vous de cet adieu triste et cruel que nous fîmes dans ces champs? il est encore bien présent à mon imagination, et je ne puis y tourner ma pensée sans me retrouver quasi au même état : ceux qui demeurent ont leurs maux, et tous les endroits où l'on a vu ce que l'on regrette, sont marqués bien tristement, quoi qu'on se puisse dire pour se consoler. Je prends de l'espérance tout autant que je puis; votre santé, ma fille, est un des fondements sur lesquels je l'appuie : vous savez les autres. La fatigue et la longueur des voyages me font une peine incroyable. Ne parlons plus de Vichy, à moins que vous n'ayez besoin d'un *dragon* à point nommé : je ne sais ce que j'aurois fait, si j'avois entrepris ce voyage, voyant la quantité d'affaires que j'ai ici; je n'y pensois pas, quand je vous avois; enfin je n'ai pas encore pu aller à Livry. Mme de la Fayette est revenue de Saint-Maur fort malade; sa fièvre est augmentée, avec une colique dans les boyaux très-sensible : elle a été saignée; si sa

fièvre augmentoit, elle ne seroit pas longtemps malade : ses amis sont occupés de ce nouveau mal.

Monsieur le Duc fait des merveilles : il me sera aisé de lui faire des plaintes de ces diantres de chemins. Je laisse à mon fils le soin de vous répondre sur le poëme épique et sur les bonnes lectures que vous faites. Je ferai vos compliments à tous ceux que vous nommez; ce sont des souvenirs précieux. La princesse de Tarente est au désespoir de ne vous avoir plus trouvée; dites-m'en un mot, et de la bonne Marbeuf, qui vous adore parce que je vous aime; j'envoie avec plaisir vos petits billets.

Le Coadjuteur vous dira comme son compliment extraordinaire au Roi a bien réussi, et comme il peut demeurer ici tant qu'il lui plaira. L'abbé de Grignan chasse les autres, en attendant qu'on le chasse quelque jour. L'abbé de Noailles n'a point voulu de l'évêché de Mende : le père et la mère disent que ce fils est leur consolation, que cet éloignement les tue; eh bien! on leur en donnera un plus proche. Pour moi, j'eusse pris pour une vocation ce qui me seroit venu sans le demander; ils sont bons et sages.

Nous avons dîné chez M. d'Harouys, le cardinal d'Estrées, la *case* de Brancas, Mmes d'Uxelles, de Coulanges et moi. Vous ne fûtes point du tout oubliée : le maître du logis est reconnoissant de votre souvenir. J'ai dit des douceurs à la Gargan. Dites un petit mot à cette bonne d'Escars, qui se met si bien en pièces quand il est question de vous servir : je vous tourmente, mais c'est que je n'aime point qu'on se plaigne de ma fille.

Ne me grondez point, ma très-chère : je n'écris point mes lettres tout d'une haleine; je les reprends; et, bien loin de me donner de la peine, c'est mon unique plaisir. Voilà où l'absence nous réduit : écrire et recevoir des lettres, voilà ce qui tient la place de la vue et de la so-

ciété d'une personne que l'on aime plus que soi-même. Vous m'avez écrit de votre bateau et de Thézé; vous pensez à moi partout : du moins, je ne vous fais pas d'injustice sur la reconnoissance et la sensibilité que j'en dois avoir. J'avois bien pensé que vous seriez incommodée pendant votre voyage : le bateau est venu tout à propos. J'approuve vos résolutions de préférer toujours l'eau à la terre; mais n'allez pas pour cela vous embarquer au voyage des *Sevarambes :* je ne vous en trouve pas trop éloignée. Je vous remercie de la fable de la *Mouche;* elle est divine : on ne trouve en son chemin que des occasions de penser à elle : *oh, que je fais de poudre !* Eh ! mon Dieu, que cela est plaisant ! la *Gillette* ne doute point que ce ne soit elle qui fasse le tourbillon. Il y en a d'autres aussi qui ressemblent à cette autre *Mouche* de la Fontaine, et qui pensent toujours avoir tout fait : on trouve à tout moment de quoi faire ces applications.

Vos instructions du Mont-d'Or sont un peu extrêmes : à moins que d'être paralytique, on ne hasarde pas un bain de cette horrible chaleur; et pour guérir des mains qui ne sont de nulle conséquence, on gâteroit toute une santé, et une machine qui se porte parfaitement bien. Je vous enverrai l'avis de M. Vesou : soyez en repos, ma fille, et croyez que pour l'amour de vous je ferai tout ce que l'on m'ordonnera. Vous allez donc, cherchant toujours mes lettres, jusques à Grignan. Je vous crois ce soir à Valence : si j'ai compté juste, vous aurez eu mes lettres de Lyon. J'ai vu de quelle sorte vous me recommandez à M. de la Garde; il en fait très-bien son devoir, parce qu'il sait que vous m'aimez, et que c'est vous faire plaisir : vous m'en faites beaucoup à moi. Je ne puis être longtemps sans quelque Grignan; je les cherche, je les veux, j'en ai besoin. Ils vous disent toutes les nouvelles. La belle *Isis* est au Bouchet : le repos de la

solitude lui plaît davantage que la cour ou Paris. Elle passa une nuit dans les champs, en faisant ce petit voyage, par un carrosse rompu, et tout ce qui arrive quand on est en malheur. Le petit garçon vous répondra sur ma santé; vraiment, ma chère enfant, il a bien d'autres affaires qu'à me mitonner : rien n'est si occupé qu'un homme qui n'est point amoureux; il représente en cinq ou six endroits, quel martyre! Ne me grondez point d'avoir écrit une lettre si longue : ce n'est pas l'ouvrage d'un soir, ma chère fille; que puis-je faire qui me touche davantage? Mme de la Fayette se porte mieux Mme de Schomberg vous dit cent mille amitiés.

---

618. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 25e juin.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous êtes à Grignan, ma fille. Le chaud, l'air, la bise, le Rhône : premièrement, tout cela vous a-t-il été favorable? Je vous demande ensuite des nouvelles du petit marquis et de Pauline. Je serai satisfaite sur toutes ces questions avant que vous receviez cette lettre; mais il est impossible de ne pas dire ce que l'on pense dans le moment qu'on écrit, quoiqu'on en connoisse l'inutilité. Je suis fort contente des soins de tous vos Grignans : je les aime, et leurs amitiés me sont nécessaires par d'autres raisons encore que par leur mérite. M. de la Garde n'a pas balancé à croire que c'est moi, plutôt que Mme Gargan, que vous lui recommandez dans cette rue. Je fus hier, avec Mme de Coulanges, au Palais-Royal : *oh, que je fais de poudre!* n'est-ce pas une de vos applications? elle est fort juste et fort plaisante. Nous fûmes très-bien reçues. Monsieur étoit chagrin, et ne parla

qu'à moi, à cause de vous et des eaux. Madame me fit des merveilles d'abord; mais quand l'abbé de Chavigny fut entré, mon étoile pâlit visiblement : je dirois volontiers sur cet abbé comme les laquais : « Il faut qu'il ait de la corde de pendu. » La duchesse de V*** est favorite de Madame; elle n'en met pas plus grand pot au feu pour l'esprit ni pour la conversation. Je regardois cette chambre et ces places de faveur, si bien remplies autrefois. Mme la princesse de Tarente étoit auprès de Madame; elles avoient eu de grandes conférences : le petit de Grignan profiteroit beaucoup à les entendre. Ma fille, je me porte très-bien, et je dirai toujours : « Plût à Dieu que vous eussiez autant de santé que moi! » Je m'en vais ce soir à Livry avec d'Hacqueville. Nous irons demain dîner à Pompone : Mme de Vins nous y attend avec le reste de la famille. Voilà un couplet de chanson de M. de Coulanges; je le trouve plaisant : quoique les médecins vous défendent de chanter, je crois que vous leur désobéirez en faveur de cette folle parodie.

Io est à la campagne, et n'a pu soutenir ce personnage simple, qui n'étoit pas praticable. Je consulterai avec le Coadjuteur quel livre on pourroit vous envoyer. Je relis, par hasard, Lucien : en peut-on lire un autre?

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Pour vous montrer que votre frère le sous-lieutenant est plus joli garçon que vous ne croyez, c'est que j'ôte la plume des mains de maman mignonne, pour vous dire moi-même que je fais fort bien mon devoir. Nous nous gardons mutuellement; nous nous donnons une honnête liberté; point de petits remèdes de femmelettes. « Vous vous portez bien, ma chère maman, j'en suis ravi. Vous avez bien dormi cette nuit : comment va la tête? point de vapeurs? Dieu soit loué; allez prendre l'air, allez à

Saint-Maur, soupez chez Mme de Schomberg, promenez-vous aux Tuileries; du reste, vous n'avez point d'incommodité, je vous mets la bride sur le cou. Voulez-vous manger des fraises ou prendre du thé? Les fraises valent mieux. Adieu, maman; j'ai mal au talon : vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures, et puis *vogue la galère !* » Voilà, ma petite sœur, comme font les gens raisonnables. L'infortunée *Io* est au *Pousset cez Matame te Clèrempo;* elle a passé une nuit *tans les samps*, comme une autre Ariane : ah! où étoit Bacchus pour la consoler, et pour faire briller sa couronne dans les cieux? Hélas! il étoit tranquille au comble de la gloire, et peut-être sur une haute montagne, où, selon l'ordre que Dieu a établi en ce monde, on trouve aussi une allée. Adieu, ma belle petite sœur.

---

619. — D'EMMANUEL DE COULANGES
AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Le même jour (2 *juillet*) que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Coulanges.

A Paris, ce 26e juin 1677.

Je vous assure, Monsieur, que bien loin de me rendre un juge favorable, vous m'auriez extrêmement offensé si vous vous étiez servi d'un autre ministère auprès de moi que du vôtre. Vous pouvez assurément vous vanter de l'honneur d'être connu de moi, et d'avoir tous les accès nécessaires dans ma maison, et il me semble que voilà une déclaration assez capable de flatter votre vanité et de faire trembler tous ceux qui auront jamais affaire contre vous au conseil. J'ai appris avec joie que j'étois rapporteur de Mme de Coligny, et je vous supplie de croire qu'il n'y va pas moins que de mon salut qu'elle ait une bonne cause. Après cela laissez-moi faire, et soyez per-

suadé, Monsieur, toute plaisanterie à part, que j'aurai toujours une extrême application pour vous faire connoître en tous rencontres que personne au monde ne vous estime plus que je fais, et n'est plus sincèrement à vous que

COULANGES.

Mme de Coulanges vous est très-obligée de l'honneur de votre souvenir, et me prie de vous faire mille compliments de sa part.

---

620. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 30e juin.

Vous m'apprenez enfin que vous voilà à Grignan. Les soins que vous avez de m'écrire me sont de continuelles marques de votre amitié; je vous assure au moins que vous ne vous trompez pas dans la pensée que j'ai besoin de ce secours : rien ne m'est en effet si nécessaire. Il est vrai, et j'y pense trop souvent, que votre présence me l'eût été beaucoup davantage; mais vous étiez disposée d'une manière si extraordinaire, que les mêmes pensées qui vous ont déterminée à partir m'ont fait consentir à cette douleur, sans oser faire autre chose que d'étouffer mes sentiments. C'étoit un crime pour moi que d'être en peine de votre santé : je vous voyois périr devant mes yeux, et il ne m'étoit pas permis de répandre une larme; c'étoit vous tuer, c'étoit vous assassiner; il falloit étouffer : je n'ai jamais vu une sorte de martyre plus cruel ni plus nouveau. Si au lieu de cette contrainte, qui ne faisoit qu'augmenter ma peine, vous eussiez été disposée à vous tenir pour languissante, et que votre amitié pour moi se fût tournée en complaisance, et à me témoigner un véritable désir de suivre les avis des médecins, à vous

nourrir, à suivre un régime, à m'avouer que le repos et l'air de Livry vous eussent été bons, c'est cela qui m'eût véritablement consolée, et non pas d'écraser tous nos sentiments. Ah ! ma fille, nous étions d'une manière sur la fin, qu'il falloit faire comme nous avons fait. Dieu nous montroit sa volonté par cette conduite ; mais il faut tâcher de voir s'il ne veut pas bien que nous nous corrigions, et qu'au lieu du désespoir auquel vous me condamniez par amitié, il ne seroit point un peu plus naturel et plus commode de donner à nos cœurs la liberté qu'ils veulent avoir, et sans laquelle il n'est pas possible de vivre en repos. Voilà qui est dit une fois pour toutes : je n'en dirai plus rien ; mais faisons nos réflexions chacune de notre côté, afin que quand il plaira à Dieu que nous nous retrouvions ensemble, nous ne retombions pas dans de pareils inconvénients. C'est une marque du besoin que vous aviez de ne vous plus contraindre, que le soulagement que vous avez trouvé dans les fatigues d'un voyage si long. Il faut des remèdes extraordinaires aux personnes qui le sont ; les médecins n'eussent jamais imaginé celui-là : Dieu veuille qu'il continue d'être bon, et que l'air de Grignan ne vous soit point contraire ! Il falloit que je vous écrivisse tout ceci une seule fois pour soulager mon cœur, et pour vous dire qu'à la première occasion, nous ne nous mettions plus dans le cas qu'on nous vienne faire l'abominable compliment de nous dire, avec toute sorte d'agrément, que pour être fort bien, il faut ne nous revoir jamais. J'admire la patience qui peut souffrir la cruauté de cette pensée.

Vous m'avez fait venir les larmes aux yeux en me parlant de votre petit. Hélas, le pauvre enfant ! le moyen de le regarder en cet état ? Je ne me dédis point de ce que j'en ai toujours pensé ; mais je crois que par tendresse on devroit souhaiter qu'il fût déjà où son bonheur l'appelle. Pauline me paroît digne d'être votre jouet : sa

ressemblance même ne vous déplaira point, du moins je l'espère. Ce petit nez *carré* est une belle pièce à retrouver chez vous. Je trouve plaisant que les nez de Grignan n'aient voulu permettre que celui-là, et n'aient pas voulu entendre parler du vôtre : c'eût été bien plus tôt fait; mais ils ont eu peur des extrémités, et n'ont pas craint cette modification. Le petit marquis est fort joli; et pour n'être pas changé en mieux, il ne faut pas que vous en ayez du chagrin. Parlez-moi souvent de ce petit peuple et de l'amusement que vous y trouvez.

Je revins dimanche de Livry. Je n'ai point vu le Coadjuteur, ni aucun Grignan, depuis que je suis ici. Je laisse à la Garde à vous mander les nouvelles; il me semble que tout est comme auparavant. *Io* est dans les prairies en toute liberté, et n'est observée par aucun Argus; Junon tonnante et triomphante. Corbinelli revient; je m'en vais dans deux jours le recevoir à Livry. Le Cardinal l'aime autant que nous; le gros abbé m'a montré des lettres plaisantes qu'ils vous écrivent. Enfin, après avoir bien *tourné*, notre âme *est verte;* ç'a été un grand jeu pour Son Éminence, qu'un esprit neuf comme celui de notre ami.

Adieu, ma très-chère : continuez de m'aimer; instruisez-moi de vous en peu de mots, car je vous recommande toujours de retrancher vos écritures. Pour moi, je n'ai que votre commerce uniquement, et j'écris une lettre à plusieurs reprises. Je crois que Mme de Coulanges n'ira point à Lyon; elle a trop d'affaires ici : *oh, que je fais de poudre !* D'où vient que vous avez une sœur, et que ce n'est pas Mme de Rochebonne? Je vous souhaiterois pour l'une les mêmes sentiments que pour l'autre; mais il me semble que ce n'est pas tout à fait la même chose.

621. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi matin 2e juillet.

Je m'en vais à Livry à la messe, ma très-chère enfant. Corbinelli doit revenir aujourd'hui ou demain; je me fais un plaisir de l'attendre sur le grand chemin de Châlons, et de le tirer du carrosse au bout de l'avenue, pour l'amener passer un jour avec nous : nous causerons beaucoup; je vous en rendrai compte. Je reviendrai dimanche; car cette petite affaire que je crois toujours tenir m'empêche de pouvoir encore m'établir à Livry : vraiment c'est bien ce papillon dont je parlais à mon fils, sur quoi on croit mettre le pied et qui s'envole toujours. Je ne vois que des oppositions à toutes mes volontés, grandes et petites : il faut regarder plus haut pour ne pas s'impatienter. Je laisse un laquais pour m'apporter vos lettres : ah ! ma fille, c'est bien moi qui ne passe les autres jours que pour attraper celui-là ; et la moralité que vous m'avez écrite est toujours à propos, quand on voit comme tout échappe.

Io est revenue à Versailles, dès que Monsieur y est revenu : cette nouvelle ne fait aucun bruit à Versailles. *Quanto* et son ami sont plus longtemps et plus vivement ensemble qu'ils n'ont jamais été : l'empressement des premières années s'y retrouve, et toutes les contraintes sont bannies, pour mettre une bride sur le cou, qui persuade que jamais on n'a vu d'empire plus établi. J'ai vu des gens qui croient qu'au lieu d'aller au Bouchet quand Monsieur est à Paris, et de revenir à la cour quand il y revient, on ferait mieux au contraire d'être à Paris avec Monsieur, et de s'en aller à la campagne quand il revient à Versailles.

Mme de Coulanges ne va plus à Lyon; sa sœur y va. Voilà la bonne Marbeuf qui vient me dire adieu: elle vous fait mille et mille amitiés. Mon fils va souvent dans l'île; on lui fait fort bonne mine. Si vous étiez heureuse de votre côté, tout cela se rencontreroit fort juste. Adieu, ma très-chère enfant : j'attends avec grande impatience des nouvelles de votre santé et de tout ce qui se passe à Grignan. Le petit me tient au cœur. Croyez nos conseils sur la timidité de l'aîné : si vous le tracassez, vous le déconcerterez au point qu'il n'en reviendra jamais; cela est d'une grande conséquence; il faut donner du courage, et observer de ne point le rabaisser. Monsieur le Duc me pria hier de vous faire ses compliments, et de vous dire que c'est par son ordre que vous avez trouvé les chemins si maudits, mais qu'à votre retour vous les trouverez couverts de fleurs. Je suis à vous, ma fille, et je vous aime d'une tendresse dont je n'ai jamais vu de si bonne; vous y répondez d'une manière à ne me pas guérir; mais si vous aimez ma santé, songez à la vôtre, et observez ce que fait l'air de Grignan : si ce n'est pas du mieux, c'est du mal.

---

622. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, samedi 3e juillet.

Hélas ! ma chère, que je suis fâchée de votre pauvre petit enfant ! il est impossible que cela ne touche. Ce n'est pas, comme vous savez, que j'aie compté sur sa vie. Je le trouvois, de la manière dont on me l'avoit dépeint, sans aucune espérance; mais enfin c'est une perte pour vous : en voilà trois. Dieu vous conserve le seul qui vous reste ! il me paroît déjà un fort honnête homme; j'aimerois mieux son bon sens et sa droite

raison que toute la vivacité de ceux qu'on admire à cet âge, et qui sont des sots à vingt ans. Soyez contente du vôtre, ma fille, et menez-le doucement, comme un cheval qui a la bouche délicate, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur sa timidité : ce conseil vient de gens plus habiles que moi; mais l'on sent qu'il est fort bon. Pour Pauline, j'ai une petite chose à vous dire : c'est que de la façon dont vous me la représentez, elle pourroit fort bien être aussi belle que vous : voilà justement comme vous étiez; Dieu vous préserve d'une pareille ressemblance, et d'un cœur fait comme le mien! Enfin je vois que vous l'aimez, qu'elle est aimable, et qu'elle vous divertit. Je voudrois bien la pouvoir embrasser, et reconnoître *ce chien de visage que j'ai vu quelque part.*

Je suis ici depuis hier matin. J'avois dessein d'attendre Corbinelli au passage, et de le prendre au bout de l'avenue, pour causer avec lui jusques à demain. Nous avons pris toutes les précautions, nous avons envoyé jusques à Claye, et il se trouve qu'il avoit passé une demi-heure auparavant. Je vais demain le voir à Paris, et je vous manderai des nouvelles de son voyage; car je n'achèverai cette lettre que mercredi.

Ah! ma très-chère, que je vous souhaiterois des nuits comme on les a ici! quel air doux et gracieux! quelle fraîcheur! quelle tranquillité! quel silence! je voudrois vous en pouvoir envoyer, et que votre bise fût confondue. Vous me dites que je suis en peine de votre maigreur : je vous l'avoue; c'est qu'elle parle et dit votre mauvaise santé. Votre tempérament, c'est d'être grasse; si ce n'est, comme vous dites, que Dieu vous punisse d'avoir voulu détruire une si belle santé et une machine si bien composée : c'est une si grande rage que de pareils attentats, que Dieu est juste quand il les punit; mais ceux qui en sont affligés ont, ce me semble, beaucoup de raison de l'être. Vous voulez me persuader

la dureté de votre cœur, pour me rassurer sur la perte de votre enfant : je ne sais, ma fille, où vous prenez cette dureté ; je ne la trouve que pour vous ; mais pour moi, et pour tout ce que vous devez aimer, vous n'êtes que trop sensible ; c'est votre plus grand mal, vous en êtes dévorée et consumée : ah ! ma chère, prenez sur nous, et donnez-le au soin de votre personne ; comptez-vous pour quelque chose, et nous vous serons obligés : vous ne sauriez rien faire pour moi qui me touche le cœur plus sensiblement. Je suis étonnée que le petit marquis et sa sœur n'aient point été fâchés du petit frère : cherchons un peu où ils auroient pris ce cœur tranquille ; ce n'est pas chez vous assurément.

Mon fils s'en va à la fin du mois : il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Le Roi a parlé encore, comme étant persuadé que Sévigné a pris le mauvais air des officiers subalternes de cette compagnie. De l'autre côté, M. de la Trousse mande : « Venez, venez boiter avec nous. » Il faut partir : ainsi il n'y a plus d'eaux. Je ne laisserai pas d'aller à Vichy ; nous en parlerons. Ce voyage sera de pure précaution ; car je me porte fort bien et ne fais nulle attention sur mes mains. Mme de Marbœuf les a eues deux ans comme je les ai, et puis elles se sont guéries. Ah ! c'est un homme bien amoureux que Monsieur votre frère : j'admire la peine qu'il se donne pour rien, pour rien du tout. Il a été surpris dans une conversation fort secrète par un mari ; ce mari fit une mine très-chagrine, parla à sa femme très-rudement : l'alarme étoit au camp quand je partis hier ; je vous en manderai la suite à Paris. Vous voyez bien que la longueur de cette lettre vient proprement de ce que j'abuse de la permission de causer à Livry, où je suis seule et sans aucune affaire. Je devois bien faire un compliment à M. de Grignan sur la mort de ce petit ; mais quand on songe que c'est un ange devant Dieu, le mot de douleur

et d'affliction ne peut se prononcer : il faut que des chrétiens se réjouissent, s'ils ont le moindre principe de la religion qu'ils professent.

A Paris, mercredi 7e juillet.

Remarquez au moins, ma très-chère, que cette lettre est commencée depuis trois jours, et que si elle paroît infinie, c'est qu'elle est reprise à loisir; le papier et mon écriture la font paroître aussi d'une taille excessive; il y a plus dans une feuille des vôtres que dans six des miennes : ne prenez donc point ceci pour un exemple, et ne vous vengez point sur vous, c'est-à-dire sur moi.

J'ai fort causé avec Corbinelli : il est charmé du Cardinal : il n'a jamais vu une âme de cette couleur; celles des anciens Romains en avaient quelque chose. Vous êtes chèrement aimée de cette âme-là, et je suis plus assurée que jamais qu'il n'a jamais manqué à cette amitié : on voit quelquefois trouble, et cela vient du péché originel. Il faudroit des volumes pour vous dire le détail de toutes les nouvelles qu'il me conte.

Le Baron a tout raccommodé par son adresse : il en sait autant que les maîtres et plus; car pour imiter l'indifférence, personne dans le monde ne le peut surpasser; elle est jouée si fort au naturel, et le vrai imite si bien le vraisemblable, qu'il n'y a point de jalousie ni de soupçon qui puisse tenir contre une si bonne conduite. Vous auriez bien ri, si vous aviez su le détail de cette aventure. Il me semble que vous devinez le nom du mari : à tout hasard, la femme s'en va quasi dans votre voisinage.

La pauvre *Isis* n'a point été à Versailles : elle a toujours été dans sa solitude, et y sera pendant le voyage de Villers-Cotterets, où Monsieur et Madame s'en vont aujourd'hui. Vous ne pouvez assez plaindre et admirer

la triste aventure de cette nymphe : quand une certaine personne en parle, elle dit *ce haillon*. L'événement rend tout permis.

J'ai vu l'abbé de la Vergne ; nous avons encore parlé de mon âme : il dit qu'à moins de me mettre en chambre, et de ne me pas quitter d'un pas, en me conduisant dans les exercices de la piété, sans me laisser lire, dire, ni entendre la moindre chose, il ne voudroit pas se charger de moi. Il est très-aimable et de bonne compagnie ; vous pouvez penser si vous fûtes oubliée dans la conversation. J'ai dîné avec M. de la Garde : c'est un homme qu'on aime bien véritablement, quand on le connoît. Il s'en va vous voir, il vous ramène, il vous loge ; enfin que ne fera-t-il point? Je ne songe qu'à fixer notre grande maison ; jusque-là nous serons en l'air, et vous comprenez bien ce que ce sera pour moi de n'être pas logée avec vous ; mais il faudra prendre le temps comme la Providence l'ordonne. Dans votre loisir, occupez-vous de votre santé ; détournez-vous de la triste pensée de la mort de cet enfant : c'est un *dragon*, quand on y pense trop ; vous dites si bien, il faut faire l'honneur au christianisme de ne pas pleurer le bonheur de ces petits anges. La santé du Cardinal n'est pas mauvaise présentement ; quelquefois sa goutte fait peur : il semble qu'elle veuille remonter. J'ai une si grande amitié pour lui que je serois inconsolable que vous voulussiez lui faire le mal de lui refuser la vôtre : ne croyez pas que ce soit une chose indifférente pour lui. Adieu, ma très-chère enfant.

---

623. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 9e juillet.

Vous ne direz pas aujourd'hui que je vous donne un mauvais exemple, et que vous voulez vous tuer de la même épée. Je vous ai écrit de grandes chiennes de lettres, qui sont petites pourtant; j'espère que celle-ci sera une petite qui sera grande. Je sens mon caractère qui se dispose à ne vous point effrayer; de plus, ma chère enfant, je n'ai pas encore reçu vos lettres; je les attends ce soir ou demain, à quoi il faut ajouter la disette de nouvelles. M. de la Garde vous dira ce qu'il sait.

Je parle souvent d'un précepteur pour le petit marquis : on me répond que c'est la chose impossible de trouver un sujet qui ait toutes les perfections nécessaires.

Je suis plus que jamais épouvantée de ce qui s'appelle desséchement : la pauvre Mme de la Fayette en est tellement menacée, qu'elle tourne toutes ses pensées à finir comme ma pauvre tante; elle est considérablement diminuée depuis que vous êtes partie; elle ne s'est point remise de cette colique; elle en est encore aux bouillons, et après ces grands repas, elle est émue, et sa petite fièvre augmente, comme si elle avoit fait une débauche. Ses médecins disent qu'il est temps de s'inquiéter, et que si elle alloit plus avant dans ce chemin, elle pourroit être du nombre de ceux qui traînent leur misérable vie jusqu'à la dernière goutte d'huile. Cela m'attriste, et pour elle que j'aime fort, et pour ceux qui ont le sang si extrêmement subtil : il me semble qu'il ne faut rien pour embraser toute la machine. Ma fille, quand on aime bien, il n'est pas ridicule de souhaiter qu'un sang auquel on prend tant d'intérêt se tranquillise et se ra-

fraîchisse; vous ne devriez penser, ce me semble, qu'à épaissir le vôtre, et qu'à vous détourner, tant que vous pourriez, de la pensée de ce pauvre petit garçon que vous avez perdu: j'ai peur qu'avec tous vos beaux discours vous ne vous en fassiez un *dragon :* ma très-chère, ayez pitié de vous et de moi. J'espère que cette lettre ne vous paroîtra pas trop longue. Ne voudroit-on point nous dire encore, après nous avoir assurées qu'il n'y a rien de mieux que d'être à deux cents lieues l'une de l'autre, qu'il faut aussi ne nous plus écrire? Je le voudrois.

---

624. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 14e juillet.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est par l'avis du médecin que vous ne m'aimez quasi plus, ma chère fille ; de la manière dont vous me dites que vous vous en portez, ce remède se peut mettre en comparaison avec la poudre du bonhomme ; il est même un peu violent, mais aussi on joue à quitte ou à double. Je ne vous dirai point ce que me feroit la diminution d'une amitié qui m'est si chère; mais je vous dirai bien la joie que j'ai de savoir que vous dormez et que vous mangez. Si vous vouliez me donner une véritable marque de cette amitié que vous aviez autrefois, ce seroit de vous préparer à prendre du lait de vache; cela vous rafraîchiroit, et vous donneroit un sang raisonnable, qui n'iroit point plus vite qu'un autre, et qui vous remettroit dans l'état où je vous ai vue. Quelle joie, ma fille, et quelle obligation ne vous aurois-je point! Quelle sûreté pour ma santé et pour ma vie, si vous vouliez m'ôter les inquiétudes que j'ai là-dessus! Je ne veux pas vous en dire davantage; je verrai bien si vous m'aimez. Je suis

bien aise que vous soyez contente d'Amonio; si vous l'aviez eu, sans doute il auroit sauvé votre fils; il falloit le rafraîchir : l'ignorance me paroît grande de l'avoir échauffé; mais la difficulté étoit de déranger tout ce qu'avoit réglé la Providence à l'égard de ce pauvre enfant. Cette affliction est du nombre de celles où l'on doit se soumettre, sans murmurer, à ce qu'elle ordonne. Il est vrai que je n'avois point du tout compté sur sa vie. Où avez-vous pris qu'un enfant qui n'a point de dents, et qui ne se soutient pas à dix-huit mois, ait échappé tous les périls? Je ne suis pas si éclairée que Mme du Puy-du-Fou; mais je ne croyois pas qu'il dût vivre avec de tels accidents. Je comprends la perte de ce troisième garçon, et je la sens comme elle est. Pauline me ravit. J'ai parlé tantôt au bel abbé d'un précepteur que connoît M. de la Mousse : ils le verront, et vous en diront leur avis; ils trouvent que le marquis est bien jeune; j'ai dit que son esprit ne l'étoit pas.

Nous avons ri aux larmes, le bel abbé et moi, de l'histoire de la petite Madeleine; vraiment, c'est bien à vous à dire que vous ne savez point narrer, et que c'est mon affaire : je vous dis que vous conduisez toute la dévotion de la petite Madeleine si plaisamment, que ce conte ne doit rien à celui de cette *Ermitesse* dont j'étois charmée. Je trouve que les ermites font de grands rôles en Provence. Le bon abbé en a eu son hoquet; et pour le *frater*, il veut vous dire ce qu'il en pense.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Je devrois ne vous rien dire, car vous ne songez pas à moi. Vous êtes si aise d'être une *grosse crevée*, que vous oubliez tout ce que vous ne voyez pas : vous n'aimez plus ma mère; et moi, pour la venger, je ne vous aime pas plus que vous ne l'aimez. Nous sommes tous fort édifiés

de la dévotion de la petite Madeleine; vous voyez bien qu'il n'est ferveur que de novice: voyez où l'a jetée l'excès de son zèle. J'en souhaite autant à notre petite Marie; mais je voudrois bien qu'elle me prît pour son ermite. Je crois que je ressemblerois à un ermite comme deux gouttes d'eau, et s'il me manquoit quelque chose, je trouverois dans le besoin des frocs où je pourrois quelquefois mettre ma tête, et j'en recevrois du secours assurément. Le lévrier de M. de Meurles, tout éreinté qu'il était, en devint bien le meilleur lévrier de la province; pourquoi ne deviendrais-je pas avec ce secours aussi joli garçon qu'un ermite?

Adieu, ma belle petite : j'aime Pauline passionnément; je la veux faire mon héritière, en cas que je meure avant que mon mariage ait réussi. J'ai vu deux fois la jolie infante chez elle : elle est fort jolie, fort gaie, je crois que je la divertis. J'ai le bonheur de faire rire la grand'-mère, qui m'a dit à moi-même qu'elle me trouvoit joli garçon; nous nous entendons même quelquefois, la petite fille et moi, et là-dessus nous nous regardons de côté : cette affaire est entre les mains de la Providence. *Si Deus est pro nobis, quis contra nos?* ma foi, *nemo*, *Domine*. N'a-t-il pas raison, le petit bonhomme?

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

On voit bien que mon fils lit les bons auteurs. Vous nous feriez grand plaisir de nous donner cette petite émerillonnée, cette petite infante qui est à la portière auprès de sa mère. Si nous ne nous marions à cette heure, jamais nous n'y réussirons ; nous n'avons jamais été si bons, et nous pouvons devenir mauvais. Je m'en vais à Livry respirer un moment; car Mme de la Fayette est si malade que je suis honteuse de la quitter pour

mon plaisir ; je m'en vais pourtant ; mais j'irai et viendrai jusqu'à mon voyage de Vichy.

Voici une reprise : ainsi la longueur de ma lettre ne doit pas vous faire peur. J'attends les vôtres avec impatience ; mes amis de la poste ne font rien qui vaille. Je suis toujours très-contente de la Garde ; il est aisé de l'aimer ; il est estimable par mille raisons ; ses soins me persuadent qu'il croit que vous m'aimez, et je suis flattée de l'approbation qu'il donne à votre goût. Il ne songe qu'à s'en aller ; je serai ravie que vous l'ayez, et le bel abbé ; vous tiendrez avec eux votre conseil de famille ; pour moi, je crois que j'irai demain à Livry. Notre petite affaire est à demi finie ; au lieu que ce devroit être de l'argent pour vivre, c'est de l'argent pour avoir vécu. La Garde vous mandera l'agrément de la fête de Sceaux. Il y a deux petites de Lillebonne qui sont jolies : leur mère dit hier à Mme de Coulanges qu'elle les lui amèneroit, pour avoir son approbation, avant que d'aller à Versailles. *Oh, que je fais de poudre !* Une mère encore jeune qui auroit été aimée, qui auroit après elle une fille bien plus aimable, et qui croiroit toujours que c'est elle qu'on suit : ne trouveriez-vous point qu'on pourroit dire : *Oh, que je fais de poudre !* Il me semble que si j'avois été un peu plus sotte, j'aurois pu représenter cette sottise : il est vrai qu'on est riche quand on sait cette fable.

Nous avons bien envie que vous ayez parlé à l'Intendant. Je disois l'autre jour à M. de Pompone : « Si j'avois donné mon fils à exagérer à Monsieur de Marseille, on le trouveroit un fort bon parti ; » il est vrai que mon style n'est point bon du tout pour tromper les gens. Je suis fort appliquée, ma fille, à fixer notre grande maison ; Mme de Guénégaud le souhaite encore plus ; mais quand on songe que c'est une affaire qui dépend de M. Colbert, on tremble, en sorte que si je

trouvois un autre hasard qui nous fût propre, je le prendrois. S'il faut que nous soyons éloignées l'une de l'autre à votre retour, je vous avoue que je serai très-affligée; car enfin ce n'est plus se voir ni se reconnoître, c'est voyager et se fatiguer; je supplie la Providence d'avoir pitié de nous. Je suis consolée des Trois-Pavillons; car le moyen autrement de loger Mlles de Grignan? et puisque vous êtes en l'air, je suis fort aise d'y être aussi. Je laisse encore cette lettre jusqu'à ce que j'aie les vôtres.

J'ai fait depuis peu une rêverie sur un certain sujet; mais je hais de la dire, car il semble qu'on veut contrefaire Brancas. A propos, vous savez comme il m'aime : il y a trois mois que je n'avais su de ses nouvelles; cela n'est pas vraisemblable; mais lui, il n'est pas vraisemblable aussi ; il est enfermé avec sa fille, qui a la petite vérole. La princesse est à Versailles.

Je reçois enfin, ma chère fille, votre lettre du 9ᵉ : vous êtes d'un commerce divin; mais vous écrivez trop assurément. Je comprends bien qu'étant seule, vous devez écrire en bien des lieux ; mais, mon enfant, prenez sur nous tous; ne vous abandonnez point à suivre la vivacité de votre esprit et de votre imagination. Vous êtes intarissable, et vos lettres viennent de source, on le voit bien, et le plaisir de les lire est inconcevable. Les Espagnols appellent cela *desembuelto :* ce mot me plaît; mortifions-nous donc, vous de causer, et nous de vous entendre. Corbinelli est content de ce que vous dites de sa métaphysique; il est revenu encore plus philosophe de Commerci. Il me paroît qu'il a bien diverti le Cardinal : nous en parlons sans cesse, et tout ce qu'il en dit augmente l'admiration et l'amitié qu'on a pour lui. Mon fils ne peut se dispenser d'aller à l'armée : il remettra ses eaux à un autre temps. J'irai avec l'abbé à Bour-

billy; Guitaut me reconduira, en cousinant, jusques à une journée de Nevers. Tous les chemins seront beaux en ce temps-là. J'aurai donc le bon abbé et mon médecin : ainsi, ma fille, n'ayez aucun soin de moi. Je vous remercie d'être frappée, comme je le suis, du beau compliment qu'on nous fait : changeons de manière, comme vous dites; mais ne prenons point le remède abominable d'une longue absence : il seroit à la fin celui qui feroit qu'on n'auroit plus besoin des autres.

Il est vrai que je suis en peine d'une maison : ce qui me console, c'est que la Bagnols et M. de la Trousse sont aussi embarrassés que moi. Je n'aime point que vous donniez Pauline à madame votre belle-sœur : ces sortes de couvents m'ont toujours déplu : vous êtes bonne et sage. N'oubliez point, ma très-chère, ce que je vous ai dit sur la timidité de votre fils : du reste, s'il est bien fort, l'éducation rustaude est fort bonne; mais s'il est délicat, j'ai ouï dire à Brayer et à Bourdelot qu'en voulant les faire robustes, on les fait morts. Il fait ici le plus beau temps du monde : la Provence est en France, sans bise et sans excès de chaleur. Adieu, ma très-aimable, jusqu'à vendredi : je vous embrasse de tout mon cœur; il me semble que cela est trop commun pour ce que je sens, mais que faire?

---

625. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, vendredi 16e juillet.

J'arrivai hier au soir ici, ma très-chère : il y fait parfaitement beau; j'y suis seule, et dans une paix, un silence, un loisir, dont je suis ravie. Ne voulez-vous pas bien que je me divertisse à causer avec vous? Songez que je n'ai nul commerce qu'avec vous : quand j'ai écrit en

Provence, j'ai tout écrit. Je ne crois pas en effet que vous eussiez la cruauté de nommer un commerce une lettre en huit jours à Mme de Lavardin. Les lettres d'affaires ne sont ni fréquentes, ni longues. Mais vous, mon enfant, vous êtes en butte à dix ou douze personnes, qui sont à peu près ces cœurs dont vous êtes uniquement adorée, et que je vous ai vue compter sur vos doigts. Ils n'ont tous qu'une lettre à écrire, et il en faut douze pour y faire réponse; voyez ce que c'est par semaine, et si vous n'êtes pas tuée, assassinée. Chacun en disant : « Pour moi, je ne veux point de réponse, seulement trois lignes pour savoir comme elle se porte » (voilà le langage, et de moi la première) : enfin nous vous assommons, mais c'est avec toute l'honnêteté et la politesse de l'homme de la comédie, qui donne des coups de bâton avec un visage gracieux, en demandant pardon, et disant avec une grande révérence : « Monsieur, vous le voulez donc; j'en suis au désespoir. » Cette application est juste et trop aisée à faire : je n'en dirai pas davantage.

Mercredi au soir, après vous avoir écrit, je fus priée, avec toute sorte d'amitiés, d'aller souper chez Gourville avec Mmes de Schomberg, de Frontenac, de Coulanges, Monsieur le Duc, MM. de la Rochefoucauld, Barrillon, Briole, Coulanges, Sévigné. Le maître du logis nous reçut dans un lieu nouvellement rebâti, le jardin de plain-pied de l'hôtel de Condé, des jets d'eau, des cabinets, des allées en terrasse, six hautbois dans un coin, six violons dans un autre, des flûtes douces un peu plus près, un souper enchanté, une basse de viole admirable, une lune qui fut témoin de tout. Si vous ne haïssiez point à vous divertir, vous regretteriez de n'avoir point été avec nous. Il est vrai que le même inconvénient du jour que vous y étiez arriva et arrivera toujours; c'est-à-dire qu'on assemble une très-bonne compagnie

pour se taire, et à condition de ne pas dire un mot : Barrillon, Sévigné et moi, nous en rîmes, et nous pensâmes à vous.

Le lendemain, qui étoit jeudi, j'allai au Palais, et je fis si bien (le bon abbé le dit ainsi) que j'obtins une petite injustice, après en avoir souffert beaucoup de grandes, par laquelle je toucherai deux cents louis, en attendant sept cents autres que je devois avoir il y a huit mois, et qu'on dit que j'aurai cet hiver. Après cette misérable petite expédition, je vins le soir ici me reposer, et me voilà résolue d'y demeurer jusqu'au 8e du mois prochain, qu'il faudra m'aller préparer pour aller en Bourgogne et à Vichy. J'irai peut-être dîner quelquefois à Paris : Mme de la Fayette se porte mieux. J'irai à Pompone demain ; le grand d'Hacqueville y est dès hier ; je le ramènerai ici. Le *frater* va chez la belle et la réjouit fort ; elle est gaie naturellement ; les mères lui font aussi une très-bonne mine.

Corbinelli me viendra voir ici ; il a fort approuvé et admiré ce que vous mandez de cette métaphysique, et de l'esprit que vous avez eu de la comprendre. Il est vrai qu'ils se jettent dans de grands embarras, aussi bien que sur la prédestination et sur la liberté. Corbinelli tranche plus hardiment que personne ; mais les plus sages se tirent d'affaire par un *altitudo*, ou par imposer silence, comme notre cardinal. Il y a le plus beau galimatias que j'aie encore vu au vingt-sixième article du dernier tome des *Essais de morale*, dans le traité *de tenter Dieu*. Cela divertit fort ; et quand d'ailleurs on est soumise, que les mœurs n'en sont pas dérangées, et que ce n'est que pour confondre les faux raisonnements, il n'y a pas grand mal ; car s'ils vouloient se taire, nous ne dirions rien ; mais de vouloir à toute force établir leurs maximes, nous traduire saint Augustin, de peur que nous ne l'ignorions, mettre au jour ce qu'il y a de plus sévère, et puis

conclure comme le P. Bauny, de peur de perdre le droit de gronder : il est vrai que cela impatiente; et pour moi, je sens que je fais comme Corbinelli. Je veux mourir si je n'aime mille fois mieux les jésuites : ils sont au moins tout d'une pièce, uniformes dans la doctrine et dans la morale. Nos frères disent bien, et concluent mal; ils ne sont point sincères : me voilà dans Escobar. Ma fille, vous voyez bien que je me joue et que je me divertis.

J'ai laissé Beaulieu avec le copiste de M. de la Garde; il ne quitte point mon original. Je n'ai eu cette complaisance pour M. de la Garde qu'avec des peines extrêmes; vous verrez, vous verrez ce que c'est que ce barbouillage. Je souhaite que les derniers traits soient plus heureux; mais hier c'étoit quelque chose d'horrible. Voilà ce qui s'appelle vouloir avoir une copie de ce beau portrait de Mme de Grignan; et je suis barbare quand je le refuse. Oh bien! je ne l'ai pas refusé; mais je suis bien aise de ne jamais rencontrer une telle profanation du visage de ma fille. Ce peintre est un jeune homme de Tournai, à qui M. de la Garde donne trois louis par mois; son dessein a été d'abord de lui faire peindre des paravents; et finalement c'est Mignard qu'il s'agit de copier. Il y a un peu du *veau de Poissy* à la plupart de ces sortes de pensées-là; mais chut! car j'aime très-fort celui dont je parle.

Je voudrois, ma fille, que vous eussiez un précepteur pour votre enfant : c'est dommage de laisser son esprit *inculto*. Je ne sais s'il n'est pas encore trop jeune pour le laisser manger de tout; il faut examiner si les enfants sont des charretiers, avant que les traiter comme des charretiers : on court risque autrement de leur faire de pernicieux estomacs, et cela tire à conséquence.

Mon fils est demeuré pour les adieux; il viendra me voir ensuite; il faut qu'il aille à l'armée, les eaux viendront après. On a cassé encore tout net un M. D** pour

des absences : je sais bien la réponse; mais cela fait voir la sévérité.

Adieu, ma très-chère : consolez-vous du petit; il n'y a de la faute de personne; il est mort des dents, et non pas d'une fluxion sur la poitrine : quand les enfants n'ont pas la force de les pousser dans le temps, ils n'ont pas celle de soutenir le mouvement qui les veut faire percer toutes à la fois : je parle d'or. Vous savez la réponse du lit vert de Sucy à M. de Coulanges : Guilleragues l'a faite; elle est plaisante; Mme de Thianges l'a dite au Roi, qui la chante. On a dit d'abord que tout étoit perdu; mais point du tout, cela fera peut-être sa fortune. Si ce discours ne vient d'une âme verte, c'est du moins d'une tête verte; c'est tout de même, et la couleur de la quadrille est sans contestation.

---

626. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 19e juillet.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je fus samedi à Pompone; j'y trouvai toute la famille, et de plus un frère de M. de Pompone qui avoit trois ans de solitude par-dessus M. d'Andilly. Ce qu'il a d'esprit et de mérite, dont on ne fait point de bruit, feroit l'admiration d'une autre famille. Le grand d'Hacqueville y étoit aussi; il ne retourna à Paris qu'avec Mme de Vins; je les attends tous demain à dîner. La plaisanterie fut grande de la copie de votre portrait, qu'un de mes laquais représenta extrêmement ridicule. Ils me firent suer à grosses gouttes en me proposant un meilleur copiste : la batterie fut si forte, que je ne sais pas sérieusement si je pourrai me tirer de ce mauvais pas. Voilà justement ce que je craignois : je suis toujours ainsi

persécutée dans mes desirs; celui-ci n'est pas des plus sensibles; mais c'en est assez pour voir qu'il ne faut pas que je m'accoutume à vouloir être satisfaite, ni sur les petites, ni sur les grandes choses. Le soir je croyois revenir coucher ici; l'orage fut si épouvantable qu'il eût fallu être insensée pour s'exposer sans nécessité. Nous couchâmes donc à Pompone, et y dînâmes le lendemain, qui étoit hier. J'y reçus une de vos lettres; et quoiqu'il ne soit que lundi, et que celle-ci ne parte que mercredi, je commence à causer avec vous. Je suis assurée que toute la faculté ne me défendroit pas cet amusement, voyant le plaisir que j'en reçois dans mon oisiveté.

Vous me mandez des choses admirables de votre santé : vous dormez, vous mangez, vous êtes en repos; point de devoirs, point de visites; point de mère qui vous aime : vous avez oublié cet article, et c'est le plus essentiel. Enfin, ma fille, il ne m'étoit pas permis d'être en peine de votre état; tous vos amis en étoient inquiétés, et je devois être tranquille! J'avois tort de craindre que l'air de Provence ne vous fît une maladie considérable : vous ne dormiez ni ne mangiez, et vous voir disparoître devant mes yeux devoit être une bagatelle qui n'attirât pas seulement mon attention! Ah! mon enfant, quand je vous ai vue en santé, ai-je pensé à m'inquiéter pour l'avenir? Étoit-ce là que je portois mes pensées? Mais je vous voyois, et vous croyois malade d'un mal qui est à redouter pour la jeunesse; et au lieu d'essayer à me consoler par une conduite qui vous redonne votre santé ordinaire, on ne me parle que d'absence : c'est moi qui vous tue, c'est moi qui suis cause de tous vos maux. Quand je songe à tout ce que je cachois de mes craintes, et que le peu qui m'en échappoit faisoit de si terribles effets, je conclus qu'il ne m'est pas permis de vous aimer, et je dis qu'on veut de moi des choses si monstrueuses et si opposées, que, n'espérant pas d'y pouvoir

parvenir, je n'ai que la ressource de votre bonne santé pour me tirer de cet embarras. Mais, Dieu merci, l'air et le repos de Grignan ont fait ce miracle; j'en ai une joie proportionnée à mon amitié. M. de Grignan a gagné son procès, et doit craindre de me revoir avec vous, autant qu'il aime votre vie : je comprends ses bons tons et vos plaisanteries là-dessus. Il me semble que vous jouez bon jeu bon argent : vous vous portez bien, vous le dites, vous en riez avec votre mari; comment pourroit-on faire de la fausse monnoie d'un si bon aloi?

Je ne vous dis rien sur tous vos arrangements pour cet hiver; je comprends que M. de Grignan doit profiter du peu de temps qui lui reste : M. de Vendôme le talonne : vous vous conduirez selon vos vues, et vous ne sauriez mal faire. Pour moi, si vous étiez assez robuste pour soutenir l'effort de ma présence, et que mon fils et le bon abbé voulussent aller passer l'hiver en Provence, j'en serois très-aise, et ne pourrois pas souhaiter un plus agréable séjour. Vous savez comme je m'y suis bien trouvée; et en effet, quand je suis avec vous, et que vous vous portez bien, qu'ai-je à souhaiter et à regretter dans le reste du monde? Je tâcherai d'y porter le bon abbé, et la Providence décidera. Pour vous montrer comme j'ai rendu fidèlement votre billet à Corbinelli, voici sa réponse.

DE CORBINELLI.

Non, Madame, je ne gronderai point Madame votre mère : elle n'a point de tort, c'est vous qui l'avez. Où diable avez-vous pris qu'elle veuille que vous soyez aussi rondelette que Mme de Castelnau? N'y a-t-il point de degré entre votre maigreur excessive et un pâton de graisse? Vous voilà dans les extrémités : vous ressemblez à cet homme qu'un saint évêque ne vouloit pas

faire prêtre. « Que voulez-vous donc que je fasse, Monsieur! voulez-vous que je vole sur les grands chemins? » Est-ce ainsi qu'un prodige doit raisonner? Vous moquez-vous encore de mettre M. de Grignan aux mains avec Mme de Sévigné? Vous me faites une représentation fort plaisante de la cascade de vos frayeurs, dont la réverbération vous tuoit tous trois. Ce cercle est funeste; mais c'est vous, Madame, qui le faites : empêchez-le, et tout ira bien. C'est vous qui vous imaginez que Madame votre mère est malade : elle ne l'est point, elle se porte très-bien; elle n'a pas peur d'être grosse, mais elle craint d'être trop grasse : soyez le contraire, ayez peur d'être grosse, et souhaitez d'être grasse. Je suis malcontent de vous; je ne vous trouve point juste : je suis honteux d'être votre maître. Si notre père Descartes le savoit, il empêcheroit votre âme d'être verte, et vous seriez bien honteuse qu'elle fût noire, ou de quelque autre couleur. J'ai vu à Commerci un prodige de mérite et de vertu : cela seul mériteroit que vous prissiez autant de soin de votre conservation, que vous en preniez peu lorsque vous me donnâtes le titre fabuleux de plénipotentiaire. Adieu, Madame, je suis, etc.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà ce qu'il vous demande : vous voyez bien que je n'y prends ni n'y mets. J'ai fort parlé d'un précepteur à cet habitant de Port-Royal : il n'en connoît point; s'il s'en trouve quelqu'un dans sa cellule, il m'en avertira. Je voudrois bien voir ce petit marquis; mais j'aimerois bien à patronner les grosses joues de Pauline; ah! que je la crois jolie! Je vous assure qu'elle vous ressemblera; une tête blonde, frisée naturellement, est une agréable chose; aimez, aimez-la, ma fille; vous avez assez aimé votre mère; ce qui reste à faire ne vous donnera que de

l'ennui. Que craignez-vous ? Ne vous contraignez point, laissez un peu aller votre cœur de ce côté-là : je suis persuadée que cela vous divertira extrêmement. La Bagnols est partie aujourd'hui. Je mande à mon fils que s'il n'est point mort de douleur, il vienne demain dîner avec tous les Pompones. Il sera plus heureux que M. de Grignan, qui se trouve abandonné parce qu'il n'avoit à Aix que trois maîtresses, qui toutes lui ont manqué : on n'en peut avoir une trop grande provision ; qui n'en a que trois, n'en a point : j'entends tout ce qu'il dit là-dessus. Mon fils est bien persuadé de cette vérité ; je suis assurée qu'il lui en reste plus de six, et je parierois bien qu'il n'en perdra jamais aucune par la fièvre maligne, tant il les choisit bien depuis quelque temps. Oh ! vous voyez que ma plume veut dire des sottises, aussi bien que la vôtre.

Je suis fort aise que le parlement n'ait point été ingrat envers M. de Grignan ; je me souviens fort bien comme il fut reçu l'année que j'y étois. Pour le premier président, quand on est content en fermant sa lettre, on change d'avis avant que la poste soit arrivée à Lyon. Ce qu'il y a de vrai, c'est l'amour et le respect de toute la province pour M. de Grignan. Ma chère enfant, au moins d'ici vous voulez bien que je vous embrasse tendrement. Je n'achèverai cette lettre que mercredi.

Mercredi 21e juillet.

Toute la maison de Pompone vint hier dîner avec nous ; mon fils s'y rendit de Paris : tout alla très-bien. Mme de Vins et d'Hacqueville sont demeurés ; ils ne s'en iront que ce soir. Nous avons parlé d'*Isis;* l'imagination ne se fixe point à se représenter comme elle finira sa désastreuse aventure :

Terminez mes tourments, puissant maître du monde.

Si elle pouvoit faire cette prière à Dieu, et qu'il voulût l'exaucer, ce seroit l'*apothéose*. Vous avez très-bien deviné, la *Mouche* ne peut pas quitter la cour présentement : quand on y a de certains engagements, on n'est point libre. La Bagnols est partie; la Mousse est allé avec elle : si vous pouviez l'attirer à Grignan pour donner quelques bonnes teintures à ce petit marquis, vous seriez trop heureuse ; et qu'il seroit heureux de vous voir !

---

627. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi au soir 21e juillet.

Aimez, aimez Pauline; donnez-vous cet amusement; ne vous martyrisez point à vous ôter cette petite personne : que craignez-vous? Vous ne laisserez pas de la mettre en couvent pour quelques années, quand vous le jugerez nécessaire. Tâtez, tâtez un peu de l'amour maternel : on doit le trouver assez salé, quand c'est un choix du cœur, et que ce choix regarde une créature aimable. Je vois d'ici cette petite : elle vous ressemblera, malgré la marque de l'ouvrier. Il est vrai que ce nez est une étrange affaire; mais il se rajustera, et je vous réponds que Pauline sera belle. Mme de Vins est encore ici; elle cause dans ce cabinet avec d'Hacqueville et mon fils. Ce dernier a encore si mal au talon, qu'il prendra peut-être le parti d'aller à Bourbon, quand j'irai à Vichy. Ne soyez point en peine de ce voyage; et puisque Dieu ne veut pas que je ressente les douceurs infinies de votre amitié, nous devons nous soumettre à sa volonté; cela est amer, mais nous ne sommes pas les plus forts. Je serois trop heureuse si votre amitié ressembloit à ce qu'elle est : elle m'est encore assez chère, toute dénuée qu'elle est des charmes et des plaisirs de votre

société. Mon fils vous répondra, et moi aussi, sur tout ce que vous nous dites du poëme épique. Je crains qu'il ne soit de votre avis, par le mépris que je lui ai vu pour Énée; cependant tous les grands esprits sont dans le goût de ces anciennetés.

Vous aurez bientôt la Garde et le bel abbé. Nous avons fort causé ici de nos desseins pour la petite intendante : Mme de Vins m'assure que tout dépend du père, et que quand la balle leur viendra, ils feront des merveilles. Nous avons trouvé à propos, pour ne point languir si longtemps, de vous envoyer un mémoire du bien de mon fils, et de ce qu'il peut espérer, afin qu'en confidence vous le montriez à l'Intendant, et que nous puissions savoir son sentiment, sans attendre tous les retardements et toutes les instructions qu'il faudroit essuyer si vous ne lui faisiez voir la vérité; mais une telle vérité, que si vous souffrez qu'il en rabatte, comme on fait toujours, et qu'il croie que votre mémoire est exagéré, il n'y a plus rien à faire. Notre style est si simple, et si peu celui des mariages, qu'à moins qu'on ne nous fasse l'honneur de nous croire, nous ne parviendrons jamais à rien : il est vrai qu'on peut s'informer, et que c'est où la franchise et la naïveté trouvent leur compte. Enfin, ma fille, nous vous recommandons cette affaire, et surtout un oui ou un non, afin que nous ne perdions pas un grand temps à une vision inutile. Comme je vous écrirai encore vendredi, je retourne à ma compagnie.

---

628. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, vendredi 23e juillet.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le Baron est ici, qui ne me laisse pas mettre le pied à terre, tant il me mène rapidement dans les lectures que nous entreprenons : ce n'est toutefois qu'après avoir fait honneur à la conversation. *Don Quichotte*, Lucien, les *Petites Lettres*, voilà ce qui nous occupe. Je voudrois de tout mon cœur, ma fille, que vous eussiez vu de quel air et de quel ton il s'acquitte de cette dernière lecture; elles ont pris un tour particulier quand elles ont passé par ses mains : c'est une chose entièrement divine, et pour le sérieux, et pour la parfaite raillerie. Elles me sont toujours nouvelles, et je crois que cette sorte de divertissement vous amuseroit bien autant que l'*indéfectibilité* de la matière. Je travaille pendant que l'on lit; et la promenade est si fort à la main, comme vous savez, que l'on est dix fois dans le jardin, et dix fois l'on en revient. Je crois faire un voyage d'un instant à Paris; nous ramènerons Corbinelli; mais je quitterai ce joli et paisible désert, et partirai le 16e du mois d'août pour la Bourgogne et pour Vichy. Ne soyez en nulle peine de ma conduite pour les eaux : Dieu ne veut pas que j'y sois avec vous, il ne faut penser qu'à se soumettre à ce qu'il ordonne. Je tâche de me consoler, dans la pensée que vous dormez, que vous mangez, que vous êtes en repos, que vous n'êtes plus dévorée de mille *dragons*, que votre joli visage reprend son agréable figure, que votre gorge n'est plus comme celle d'une personne étique : c'est dans ces changements que je veux trouver un adoucissement à notre séparation; quand l'espérance

voudra se mêler à ces pensées, elle y sera la très-bien venue, et y tiendra sa place admirablement. Je crois M. de Grignan avec vous; je lui fais mille compliments sur toutes ses prospérités : je sais comme on le reçoit en Provence, et je ne suis jamais étonnée qu'on l'aime beaucoup. Je lui recommande Pauline, et le prie de la défendre contre votre philosophie. Ne vous ôtez point tous deux ce joli amusement : hélas! on n'a pas des plaisirs à choisir. Quand il s'en trouve quelqu'un d'innocent et de naturel sous notre main, il me semble qu'il ne faut point se faire la cruauté de s'en priver. Je chante donc encore une fois :

Aimez, aimez Pauline, aimez sa grâce extrême.

Nous attendrons jusqu'à la Saint-Remi ce que pourra faire Mme de Guénégaud pour sa maison : si elle n'a rien fait alors, nous prendrons notre résolution, et nous en chercherons une pour Noël. Ce ne sera pas sans beaucoup de peine que je perdrai l'espérance d'être sous un même toit avec vous; peut-être que tout cela se démêlera à l'heure que nous y penserons le moins. Je crois que M. de la Garde s'en ira bientôt; je lui dirai adieu à Paris : ce vous sera une augmentation de bonne compagnie. M. de Charost m'a écrit pour me parler de vous; il vous fait mille compliments.

Je crois, ma fille, que je serois fort de votre avis sur le poëme épique : le *clinquant* du Tasse m'a charmée. Je m'assure pourtant que vous vous accommoderez de Virgile : Corbinelli me l'a fait admirer; il faudroit quelqu'un comme lui pour vous accompagner dans ce voyage. Je m'en vais tâter du *Schisme des Grecs :* on en dit du bien; je conseillerai à la Garde de vous le porter. Je ne sais aucune sorte de nouvelle. Je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Ah, pauvre esprit! vous n'aimez point Homère. Les ouvrages les plus parfaits vous paroissent dignes de mépris; les beautés naturelles ne vous plaisent point : il vous faut du clinquant, ou *des petits corps*. Si vous voulez avoir quelque repos avec moi, ne lisez point Virgile : je ne vous pardonnerois jamais les injures que vous lui pourriez dire. Cependant, si vous pouviez vous faire expliquer le sixième livre, et le neuf, où est l'aventure de Nisus et d'Euryalus, et le onze et le douze, je suis sûr que vous y trouveriez du plaisir : Turnus vous paroîtroit digne de votre estime et de votre amitié; et en un mot, comme je vous connois, je craindrois fort pour M. de Grignan si un pareil personnage venoit aborder en Provence. Pour moi, qui suis bon frère, comme vous savez, je vous souhaiterois du meilleur de mon cœur une telle aventure : puisqu'il est écrit que vous devez avoir la tête tournée, il vaudroit bien mieux que ce fût de cette manière que par *l'indéfectibilité de la matière*, et par *les négations non conversibles*. Il est triste de n'être occupée que d'atomes et de raisonnements si subtils que l'on n'y puisse atteindre.

Si vous me parlez de votre retour, en cent ans je ne vous dirai que ce que je vous ai déjà dit : examinez bien toutes choses, et surtout que les devoirs de Provence ne l'emportent point sur les devoirs de ce pays-ci, à moins qu'il n'y ait des raisons si essentielles qu'on ne puisse refuser de s'y rendre. Je profiterai du malheur qui est arrivé à M. de Grignan pour ne pas m'y exposer : de trois maîtresses, il n'en a pas une; et je ferai si bien que j'en aurai de toutes les espèces, en sorte que toutes ne soient pas sujettes à faire des voyages. Au reste, ce seroit une chose curieuse que je vous dusse mon mariage :

il ne vous manque plus que cela pour être une sœur bien différente des autres; il n'y a que cette suite qui puisse répondre à tout ce que vous avez fait jusqu'ici sur mon sujet. Quoi qu'il puisse arriver, je vous assure que cela n'augmentera point ma tendresse ni ma reconnoissance pour vous, ma belle petite sœur.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le bon abbé vous assure de son éternelle amitié. Adieu, ma chère enfant. La *Mouche* est à la cour : c'est une fatigue, mais que faire? M. de Schomberg est toujours vers la Meuse, avec son train, c'est-à-dire *tout seul tête à tête*. Mme de Coulanges disoit l'autre jour qu'il falloit donner à M. de Coulanges l'intendance de cette armée. Quand je verrai la maréchale, je lui dirai des douceurs pour vous. Monsieur le Prince est dans son apothéose de Chantilly : il vaut mieux là que tous vos héros d'Homère. Vous nous les ridiculisez étrangement : nous trouvons, comme vous dites, qu'il y a de *la feuille qui chante* à tout ce mélange des dieux et des hommes : cependant il faut respecter le P. le Bossu. Mme de la Fayette commence à prendre des bouillons, sans en être malade; c'est ce qui faisoit craindre le desséchement.

---

629. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 26e juillet.

Monsieur de Sévigné apprendra donc de M. de Grignan la nécessité d'avoir plusieurs maîtresses, par les inconvénients qui arrivent de n'en avoir que deux ou trois; mais il faut que M. de Grignan apprenne de M. de Sévigné les douleurs de la séparation, quand il arrive

que quelqu'un s'en va par la diligence. On reçoit un billet du jour du départ, qui embarrasse beaucoup, parce qu'il est fort tendre; cela trouble la gaieté et la liberté dont on prétend jouir. On reçoit encore une autre lettre de la première couchée, dont on est enragé. Comment diable? cela continuera-t-il de cette force? On me conte cette douleur; on met sa seule espérance au voyage que le mari doit faire, qui apparemment interrompra cette grande régularité : sans cela, on ne pourroit pas soutenir un commerce de trois fois la semaine. On tire les réponses et les tendresses à force de rêver; la lettre est figée, comme je disois, avant que *la feuille qui chante* soit pleine; la source est entièrement sèche. On pâme de rire avec moi du style, de l'orthographe : voici quelques traits que vous reconnoîtrez.

Je pars enfin; quel voyage! pour qui suis-je dans un état si violent? Je lui répondrois bien, pour un ingrat. *J'ai reçu un billet de ma sœur aussi tendre que vous m'en devriez écrire; elle a l'esprit adouci par mon départ. J'ai été tout le jour triste, rêveuse, le cœur pressé, des soupirs, une langueur, une tristesse dont je ne suis point la maîtresse.*

Il me semble que c'est une chose toute désassortie que de porter dans cette diligence, que tous les diables emportent, une langueur amoureuse, une amour languissante. Le moyen d'imaginer qu'un état si propre à passer le jour dans un bois sombre, assise au bord d'une fontaine, ou bien au pied d'un hêtre, puisse s'accommoder du mouvement immodéré de cette voiture? Il me paroît que la colère, la furie, la jalousie, la vengeance, seroient bien plus convenables à cette manière d'aller.

Mais enfin, dit-on, *j'ai la confiance de croire que vous pensez à moi. Hélas! si vous saviez l'état où je suis, vous me trouveriez un grand mérite pour vous, et vous me traiteriez selon mon mérite. Je commence déjà à souhaiter*

de retourner sur mes pas : je vous défie de croire que ce ne soit pas pour vous. Je ne sentirai guère la joie ni le repos d'arriver. Ayez au moins quelque attention à la vie que je vais faire. Adieu : si vous m'aimez, vous n'aimez pas une ingrate.

Voilà en l'air ce que j'ai attrapé, et voilà à quel style votre pauvre frère est condamné à faire réponse trois fois la semaine : ma fille, cela est cruel, je vous assure. Voyez quelle gageure ces pauvres personnes se sont engagées de soutenir; c'est un martyre, ils me font pitié : le pauvre garçon y succomberoit sans la consolation qu'il trouve en moi. Vous perdez bien de n'être pas à portée de cette confidence, ma chère enfant. J'écris ceci hors d'œuvre, pour vous divertir en vous donnant une idée de cet aimable commerce. Je vous conjure de brûler ces deux feuilles qui ne tiennent à rien, de peur d'accident. Songez que vous aurez cette sincère et naturelle créature : il ne faut qu'un malheur.

---

630. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 28e juillet.

Je suis à Paris pour ce chien de papillon : je n'ai pas encore mis entièrement le pied dessus, c'est-à-dire touché cette belle somme que vous savez. Si je ne m'étois agréablement amusée, depuis dimanche, à dire adieu à ces Messieurs qui s'en vont à Grignan, je me serois fort bien désespérée. Je devois m'en retourner hier; je ne m'en irai que vendredi : on ne sauroit vous expliquer l'horreur de la chicane.

Je soupai hier chez la marquise d'Uxelles, pour embrasser, pour la sixième fois, la Garde et l'abbé de Grignan, et au lieu de leur dire : « Messieurs, je suis bien

fâchée de votre départ, » je leur dis : « Messieurs, que vous êtes heureux ! que je suis aise que vous partiez ! Allez, allez voir ma fille ; vous lui donnerez de la joie, vous la verrez en santé. Elle est belle, elle est tranquille, elle est gaie ; plût à Dieu que je fusse de la partie! » Il s'en faut bien que la Providence fasse cet arrangement ; mais enfin, ma fille, je suis assurée de votre santé : Montgobert ne me trompe pas ; dites-le-moi cependant encore ; écrivez-le-moi en vers et en prose ; répétez-le-moi pour la trentième fois ; que tous les échos me redisent cette charmante nouvelle ; si j'avois une musique comme M. de Grignan, ce seroit là mon opéra. Il est vrai que je suis ravie de penser au miracle que Dieu a fait en vous guérissant par ce pénible voyage, et ce terrible air de Grignan, qui devoit vous faire mourir. J'en veux un peu à la prudence humaine ; je me souviens de quelques tours qu'elle a faits, dignes de risée : la voilà décriée pour jamais.

Comprenez-vous bien la joie que j'aurai, si je vous revois avec cet aimable visage qui me plaît, un embonpoint raisonnable, une gaieté qui vient quasi toujours de la bonne disposition ? Quand j'aurai autant de plaisir à vous regarder, que j'ai eu de douleur sensible ; quand je vous verrai comme devez être, étant jeune, et non pas usée, consumée, dépérie, échauffée, épuisée, desséchée ; enfin quand je n'aurai que les chagrins courants de la vie, sans en avoir un qui assomme, si je puis jamais avoir cette consolation, je pourrai me vanter d'avoir senti le bien et le mal en perfection. Cependant votre exemple coupe la gorge, à droite et à gauche : le duc de Sully dit à sa femme : « Vous êtes malade, venez à Sully : voyez Mme de Grignan, le repos de sa maison l'a rétablie, sans qu'elle ait fait aucun remède. » Mais la duchesse ne goûte point cette ordonnance, et préfère celle de Vesou, qui lui ordonne d'a-

bord deux saignées, deux médecines, et vingt jours de bain : j'avoue que je ne comprends guère cette autre extrémité, dans le temps où nous sommes, et pour un lieu comme Sully, jusqu'à la Toussaint. Je la vis hier : elle vous fait mille amitiés.

Je suis fâchée que vous m'ayez écrit tant de lignes pour me persuader que vous ne devez point faire de remèdes, puisque vous vous portez bien. Je suis de votre avis : peut-être que le lait vous est contraire; suivez votre expérience : le repos et le temps vous sont favorables; laissez-leur l'honneur tout entier, j'y consens. Plût à Dieu que vous me dispensassiez par la même raison de retourner à Vichy! mais je ne trouve pas que vous le veuilliez : la précaution vous paroît une nécessité; et comme on ne voit pas bien si elle est inutile ou non, je ne dérangerai rien à vos résolutions : en sorte qu'après avoir passé encore huit jours à Livry, et donné quelques jours à Paris pour attraper le 16ᵉ, je prends le chemin d'Époisse. C'est nous qui faisons marier les filles à la robe : sans notre malheur, Messieurs de la robe ne se marieroient point; on nous a déjà répondu en deux occasions qu'on ne vouloit point de nous, parce que nous étions dans l'épée : il faudra suivre votre conseil: et au lieu de quitter la robe pour l'épée, il faudra quitter l'épée pour la robe. Mon fils est bien embarrassé : il ne peut s'appuyer sur ce talon; mais la longueur de cette blessure, qui se joint à la parfaite santé de toutes les autres parties de son corps, et à l'usage qu'il en fait, rendent son séjour équivoque à ceux qui ne sont au monde que pour parler. On a toute la raison de son côté, et cependant on est à plaindre. Je trouve la réputation des hommes bien plus délicate et blonde que celle des femmes. Les apologies continuelles ne font pas un grand profit : de sorte que sans pouvoir monter à cheval, on veut que mon fils soit à l'armée. Je crie

toujours qu'on fasse voir son talon à M. Félix. M. Félix n'a pas le loisir, et le temps passe.

D*** entra hier à la Bastille, pour avoir, chez Mme la comtesse de Soissons, levé la canne sur L***, et l'avoir touché, dit-on, quoique légèrement : le comte de Gramont se mit entre-deux; les menaces furent vives. L*** dit à D*** qu'il étoit un lâche, et que dans un autre lieu il n'auroit pas tant fait de bruit. Madame la Comtesse alla demander justice au Roi contre l'insolence commise dans sa maison. Le Roi lui dit qu'elle devroit se l'être faite à elle-même. Le cardinal de Bonzi lui fit des excuses pour D***; elle dit que c'étoit l'affaire du Roi; que si elle eût été chez elle, elle l'eût fait jeter par les fenêtres. D*** est à la Bastille : on va faire des compliments; je voudrois bien aller chez la L***, et faire un compliment à D*** : si vous ne voulez pas, je n'en ferai point du tout. La dispute étoit sur huit cents louis que doit L*** et qu'il veut que D*** prenne sur Monsieur. « Vous me les payerez. — Je n'en ferai rien, » et le reste. On est si avide de nouvelles, qu'on a pris cette guenille, et qu'on ne parle d'autre chose.

Mme de la Fayette est toujours mal : nous trouvons pourtant qu'elle remonte le Rhône tout doucement, et avec peine; ce n'est pas le chemin de Grignan; votre remède ne sera pas suivi.

Je n'ai rien à dire de Pauline que ce que je vous en ai mandé : je l'aime d'ici; elle est jolie comme un ange; divertissez-vous-en : pourquoi craindre de se trop amuser de ses enfants? Il y a de certaines philosophies qui sont en pure perte, et dont personne ne nous sait gré. Il est vrai qu'en quittant Grignan, il faut la mettre en dépôt, comme vous dites; mais que ce ne soit donc qu'un dépôt, et cela étant, Madame votre belle-sœur est meilleure que nos sœurs, car elles ne rendent pas aisément. La pauvre petite qui est à Aix est-elle bien? j'y pense

fort souvent, et à ce petit marquis, dont il me semble que l'esprit se perd, sans précepteur; mais le moyen d'en envoyer un de si loin? il faut que vous le choisissiez vous-même. La Mousse m'a écrit de Lyon; il vous ira voir à Grignan : cela est bon, et conviendra fort à votre enfant; cette pensée m'a fait plaisir.

Il est revenu un gentilhomme de Commerci, depuis Corbinelli, qui m'a fait peur de la santé du Cardinal : ce n'est plus une vie, c'est une langueur. Je l'aime et honore d'une manière à me faire un tourment de cette pensée; le temps ne répare point de telles pertes. Il n'a fait, ce temps, jusqu'ici qu'augmenter la tendresse et la sensibilité que j'ai pour vous : je vous assure qu'il ne travaille que de ce côté-là; mais vous êtes cruelle aussi d'y contribuer comme vous faites; il y a de la méchanceté : vous m'aimez; vous me le témoignez; mon cœur s'ouvre à cette joie, et se confirme de plus en plus dans des sentiments qui lui sont naturels; vous voyez bien l'effet que cela peut faire. Je ne vois ailleurs que des enfants qui haïssent leur mère. C*** me disoit l'autre jour qu'il haïssoit la sienne comme la peste : par ma supputation elle mouroit ce jour-là; je fus hier lui faire mes compliments; il n'y étoit déjà plus. Je lui écrivis un bon billet à mon gré. Il est fort barbouillé du plus grand deuil du monde, mais son cœur est à l'aise. Hélas! ma fille, vous êtes dans l'autre extrémité, et je vous aime aussi, et vous dois aimer plus que ma vie.

Isis est retournée chez Madame, tout comme elle étoit, belle comme un ange. Pour moi j'aimerois mieux ce *haillon* loin que près. On ne parle que des plaisirs de Fontainebleau.

---

631. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 30e juillet.

Quand je vous écris de grandes lettres, ma chère enfant, vous avez peur que cette application ne me fasse malade; quand je vous en écris de petites, vous croyez que je le suis. Savez-vous comme je vais faire? c'est ce que j'ai toujours fait. Quand je commence, je ne sais point du tout où cela ira, si ma lettre sera longue ou si elle sera courte; j'écris tant qu'il plaît à ma plume, c'est elle qui gouverne tout : je crois que cette règle est bonne, je m'en trouve bien, et je la continuerai. Je vous conjure d'être en repos sur ma santé, comme vous voulez que je sois en repos sur la vôtre. Si je me croyois, je ne prendrois non plus des eaux de Vichy, que vous du lait; mais comme je sais que ce remède vous paroît nécessaire, et que de plus je suis assurée qu'il ne me fera point de mal, comme le lait vous en a fait, j'irai assurément, et mon jour est si bien marqué, que ce seroit signe de grand malheur si je ne partois pas. J'espère que la Providence ne voudra point se moquer de moi pour cette fois. Je suis si accoutumée à me voir confondue sur la plus grande partie de mes desirs, que je ne parle de l'avenir qu'en tâtonnant. Le style des Pyrrhoniens me plaît assez; leur incertitude me paroît bien prudente : elle empêche au moins qu'on ne se moque d'eux. « Allez-vous à Vichy? — Peut-être. — Prenez-vous la maison de la Place pour un an? — Je n'en sais rien. » Voilà comme il faudroit parler.

Je croyois m'en retourner ce matin à Livry, car enfin cette grande affaire est finie, j'ai mis le bout du pied sur un bout de l'aile du papillon : sur neuf mille francs, j'en ai touché deux. Me voilà bien riche. Je pourrois

donc m'en aller; mais que fait le diable? il fait une gageure entre l'abbé Têtu et le petit Villarceaux; cette gageure compose quatre pistoles; ces quatre pistoles sont destinées pour voir tantôt la comédie des *Visionnaires*, que je n'ai jamais vue. Mme de Coulanges me presse d'un si bon ton que me voilà débauchée; et je remets à dimanche matin ce que je voulois faire aujourd'hui. Je ne sais si vous comprenez ces foiblesses; pour moi, j'en suis toute pleine; il faudra pourtant s'en corriger, en approchant de la vieillesse.

D*** est hors de la Bastille. Comme ce n'étoit que pour contenter Madame la Comtesse, et que ce n'étoit ni pour le roi de France, ni pour le roi d'Espagne, elle n'a pas poussé sa colère plus loin que les vingt-quatre heures. Il seront accommodés devant les maréchaux de France. Cela est dur à D***; il faudra qu'il dise qu'il n'a point donné des coups de bâton, et les injures atroces lui demeureront. Tout ce procédé est si vilain, qu'un homme que vous reconnoîtrez a dit que quand les joueurs ont tant de patience, ils devroient donner leurs épées aux cartes : cela s'appelle *de l'eau dans le vin des Pères*.

Mme de Schomberg a enfin vendu sa charge à Montanègues deux cent dix mille francs tout comptant, et trente mille francs sur les états prochains de Languedoc : cela est bon. Mais voici ce qui est bien meilleur, car vous savez que ce ne sont jamais les choses, ce sont les manières : elle remercia le Roi; il lui dit qu'elle se plaignoit toujours d'être malade, mais qu'il la trouvoit fort belle. « Sire, c'est trop, quatre-vingt mille écus, et des douceurs. — Madame, je crois que vous n'augmenterez pas les meubles de votre maison d'aucun coffre-fort. — Sire, je ne verrai pas seulement l'argent que Votre Majesté nous donne. » Là-dessus M. de Louvois entra sur ce même ton dans la plaisanterie; cela fut

poussé un quart d'heure fort agréablement. Il se trouva que Mme de Schomberg dit deux ou trois choses fort fines. Le Roi lui dit : « Madame, je m'en vais vous dire une chose bien vaine; c'est que j'aurois juré que vous m'auriez répondu cela. » Mme de Montespan lui fit encore des merveilles. Voilà comme on fait en ce pays-là : quand on fait du bien, on l'assaisonne d'agrément, et cela est délicieux. Eh mon Dieu, ne vous trouverez-vous jamais en cet état? Faut-il toujours labourer et tirer le diable par la queue? Un peu de philosophie ou de dévotion : sans cela on se pendroit. Cette maréchale, que je vis hier, vous fait mille amitiés : elle dit qu'elle n'est plus votre camarade, et qu'elle voudroit qu'on vous eût fait un aussi joli présent qu'à elle.

On parle fort des plaisirs infinis de Fontainebleau. Fontainebleau me paroît un lieu périlleux : il me semble qu'il ne faut point faire changer de place aux vieilles amours, non plus qu'aux vieilles gens. La routine fait quelquefois la plus forte raison de leurs attachements; quand on les dérange, ce n'est plus cela. Mme de Coulanges est fort priée, pressée, importunée d'y aller : elle y résiste par la raison de la dépense, car il faudrait trois ou quatre habits de couleur. On lui dit : « Allez-y en habit noir. — Ah, Jésus ! en habit noir ! » Vous croyez bien que la raison de la dépense ne l'en empêchera pas.

Le maréchal de Créquy a été assez mal; on lui mande que s'il étoit pis, il n'auroit qu'à laisser l'armée au maréchal de Schomberg. N'avez-vous pas ouï conter des boiteux que le feu ou quelque chien a fait marcher et courir comme des Basques? Ma fille, voilà l'affaire : le nom de M. de Schomberg a été un remède souverain pour guérir le maréchal de Créquy. Il ne se jouera plus à être malade, et nous verrons comme il se démêlera des Allemands.

Le Coadjuteur s'est fort bien démêlé de l'affaire de

ses bois : il les vendra; il me paroît le favori de M. Colbert; sérieusement il est heureux; son visage est solaire. Vous verrez comme il réussira bien dans les prédications qu'il doit faire. Il dîna hier avec moi; c'est un étrange nom pour moi que celui de Grignan.

Monsieur le Comte, par cette raison je ne vous hais point. N'êtes-vous pas bien aise de revoir ce petit chien de visage, s'il est vrai qu'il soit aussi rafraîchi qu'on me le mande? Conservez bien cette chère santé; nos cœurs ne sont guère à leur aise, quand elle est comme nous l'avons vue : cette idée me blesse toujours; je n'ai pas l'imagination assez forte pour la voir, ni comme elle est, ni comme elle a été. Je vous recommande aussi la favorite; je suis assurée qu'elle est fort jolie, et qu'elle ressemblera à sa mère : que dites-vous de cette ressemblance? Si ma fille sort de Grignan, j'approuve le dépôt qu'elle veut faire de la sienne à Madame votre sœur, à condition qu'on la reprendra, car il est vrai que nos sœurs ne sont pas si commodes.

Ma fille, voilà ce que ma plume a voulu vous conter. Le mercredi je fais réponse à vos deux lettres; le vendredi je cause sur ce qui se présente. Le Baron se divertit à merveilles; j'ai toujours ces inquiétudes que vous savez; il est tout à fait vrai qu'il ne s'appuie pas sur le talon, mais il est si difficile de le plaindre en le voyant, que c'est de cela qu'il faut le plaindre. Je trouve qu'il est fâcheux d'avoir à se justifier sur certains chapitres.

Mme de Villars m'écrit mille choses de vous : je vous enverrai ses lettres un de ces jours; elles vous divertiront. Mme d'Heudicourt est entièrement dans la *gloire de Niquée;* elle y oublie qu'elle est prête d'accoucher. La princesse d'Elbeuf est fort aimable, Mlle de

Thianges fort belle, et très-appliquée à faire sa cour. Mme de Montespan étoit l'autre jour toute couverte de diamants; on ne pouvoit soutenir l'éclat d'une si brillante divinité. L'attachement paroît plus grand qu'il n'a jamais été; ils en sont aux regards : il ne s'est jamais vu d'amour reprendre terre comme celui-là. Mme de la Fayette remonte le Rhône tout doucement; et moi, ma fille, je vous aime avec la même inclination que ce fleuve va de Lyon dans la mer : cela est un peu poétique, mais cela est vrai.

---

632. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN, ET DE CORBINELLI A MADAME DE COLIGNY.

Trois mois après que j'eus reçu cette lettre de Mme de Sévigné (n° 609, p. 3), j'en reçus encore celle-ci.

A Livry, ce 30e juillet 1677.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A BUSSY.

D'où vient donc que je n'ai point de vos nouvelles, mon cousin? Vous m'écrivîtes un peu après que vous fûtes arrivés à Bussy. Je vous fis réponse, je l'envoyai à ma nièce de Sainte-Marie, et depuis, je n'ai pas ouï parler de vous. Si vous avez reçu ma lettre, vous avez tort; si elle a été perdue, vous ne l'avez pas. Vous me démêlerez, s'il vous plaît, cette grande affaire : cependant, je vous demande de vos nouvelles, et de cette veuve que j'aime.

Votre garçon est à la guerre, le mien n'y est pas; son talon n'est fermé que depuis quinze jours. La chair en est encore si vive, si rouge et si sensible, qu'il ne peut s'appuyer dessus. Il veut pourtant aller à l'armée, tout tel que je vous le dis. Je ne sais si je vous ai

mandé qu'il a la charge de la Fare. Cette place est jolie : il commandera toujours les gendarmes-Dauphin, la Trousse, qui en est lieutenant, étant lieutenant général; et quoique cette charge lui revienne à quarante et un mille écus, il se console aisément de la longueur du guidonnage.

Pour moi, je m'en vais à Vichy : je pars le 16e d'août. Je vais par la Bourgogne; je logerai à Époisse, parce que Bourbilly est sens dessus dessous. J'en partirai pour reprendre le chemin de Vichy, où il faut que j'arrive le premier de septembre. Voilà mes desseins, mon ami; voyez ce que vous pouvez faire de cette marche pour me voir. Je vous embrasse de tout mon cœur, suivant ma bonne coutume. J'en fais autant de l'heureuse veuve. Ma pauvre Madelonne est en Provence, dans son château. J'ai ici notre Corbinelli, qui va prendre ma place.

DE CORBINELLI A BUSSY ET A MADAME DE COLIGNY.

Vous n'avez, ce me semble, autre chose à faire qu'à monter en carrosse le lendemain de son arrivée à Époisse, et de l'y aller voir. J'ai été sur le point d'avoir l'honneur de l'accompagner jusque-là, et après deux jours de séjour à Bussy, m'en aller à Dijon, et de là à Châlon, mais fait-on en ce monde ce qu'on veut? Il y a une fatalité, que les sages appellent Providence, qui détourne ou qui renverse les desseins, sans qu'on puisse découvrir ni pourquoi ni comment. Tite Live l'appelle *inexsuperabilis vis fati*, « la force insurmontable du destin. » Il dit ailleurs : *non rupit fati necessitatem humanis consiliis*, « son habileté ne put jamais surmonter la nécessité du destin. » Et comment ferois-je, moi, pour en venir à bout?

Vous mande-t-on bien des nouvelles de la cour et de l'armée? C'est toujours des victoires, et toujours de la

fidélité. Le prince d'Orange ne vise plus qu'à la gloire de n'être point battu; et pour cet effet il ramasse de grosses armées, pour dire comme Hannibal dans Horace, parlant des armées romaines :

Quos opimus
Fallere et effugere est triumphus,

« toute notre gloire sera désormais de nous sauver de leurs mains ou de nous cacher d'eux. » C'est pour Mme de Sévigné que je traduis mon latin : vous le traduirez, mieux que je n'ai fait, à Mme de Coligny. Que ne le lui montrez-vous avec la méthode du Port-Royal ? il n'y en a que pour quinze jours. Voyez Mme de Fontevrault et Mme de la Sablière : elles entendent Homère comme nous entendons Virgile. Mais revenons à nos moutons. J'en étois, ce me semble, à la conduite des ennemis. Leur triple alliance fait toute notre force. Si le reste des princes de l'Europe se pouvoit joindre à eux, ils seroient encore plus faciles à être vaincus. C'est que notre maître a plus d'esprit et plus de bon sens qu'eux tous, plus d'argent, plus de valeur et plus d'expérience. Encore un peu de latin, c'est ma folie aujourd'hui. Voici ce qui me vient sur le grand nombre d'alliés :

Vis consili expers mole ruit sua,

« la force sans prudence se ruine d'elle-même; » et voici ce qui me vient sur le Roi :

Vim temperatam Di quoque provehunt
In majus,

« les Dieux donnent toujours de nouvelles victoires aux armées bien commandées. » Voilà ce que nous disions cet hiver au coin du feu de Mme de Sévigné, et nous regrettions ensemble qu'il manquât un digne historien

à ce héros, dont la gloire ne durera peut-être qu'une vingtaine de siècles faute de cela; et qu'est-ce que deux mille ans, au prix de l'éternité que ses actions méritent?

Je sens le plaisir que je vous fais, Monsieur, de copier ici tout ce que je vous ai ouï dire de si bon cœur, et de vous faire voir comme tout ce qui vient de vous, principalement sur ce chapitre, me demeure dans l'esprit. Parlons de la fidélité; mais non, ce sera pour une autre fois. Adieu, Monsieur : croyez, s'il vous plaît, que personne n'est plus à vous que moi;

Et à vous aussi, ma très-aimable Madame, dont l'esprit me plaît au dernier point, et la douceur plus que je ne puis jamais dire, et le mérite plus que vous ne vous sauriez l'imaginer : c'est tout dire.

---

633. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mardi, en attendant mercredi 4e août.

Je vins ici samedi matin, ma très-chère, comme je vous l'avois mandé. La comédie du vendredi nous réjouit beaucoup : nous trouvâmes que c'étoit la représentation de tout le monde; chacun a ses visions plus ou moins marquées. Une des miennes présentement, c'est de ne me point encore accoutumer à cette jolie abbaye, de l'admirer toujours comme si je ne l'avois jamais vue, et de trouver que vous m'êtes bien obligée de la quitter pour aller à Vichy. Ce sont de ces obligations que je reproche au bon abbé, quand j'ai écrit deux ou trois lettres en Bretagne pour mes affaires : sur le même ton, vous êtes bien ingrate de dire que vous voyez toujours cette écritoire en l'air, et que j'écris trop. Vous ne me parlez point du tout de votre santé, c'est pourtant un

petit article que je ne trouve pas à négliger : tant que vous serez maigre, ma fille, vous ne serez point guérie ; et soit par le sang échauffé et subtilisé, soit par la poitrine, vous devez toujours craindre le desséchement. Je souhaite donc qu'on ait un peu de peine à vous lacer, pourvu que la crainte d'engraisser ne vous jette pas dans la pénitence, comme l'année passée, car il faut songer à tout; mais cette crainte ne peut pas entrer deux fois dans une tête raisonnable.

Au reste, vous avez des lunettes meilleures que celles du bon abbé : vous voyez assurément tout le manége que je fais quand j'attends vos lettres; je tourne autour du petit pont; je sors de *l'humeur de ma fille*, et regarde par *l'humeur de ma mère* si la Beauce ne vient point; et puis je remonte et reviens mettre mon nez au bout de l'allée qui donne sur le petit pont; et à force de faire ce chemin, je vois venir cette chère lettre, et je la reçois et la lis avec tous les sentiments que vous devinez; car je vous trouve des lunettes pour tout. J'attends ce soir la seconde, et j'y ferai réponse demain. Le bon abbé est étonné que les voyages d'Aix et de Marseille, et le payement des gardes, vous aient jetés dans une si excessive dépense. Vous disiez, il y a quinze jours, que vous étiez bien : c'est que vous aviez compté sans votre hôte, qui fait toujours ses parties bien hautes, sans qu'on en puisse rien rabattre. Vous dites que votre château est une grande ressource : j'en suis d'accord, ma fille; mais j'aimerois mieux y demeurer par choix que d'y être forcée. Vous savez ce que dit l'abbé d'Effiat; il a épousé sa maîtresse : il aimoit Véret quand il n'étoit pas obligé d'y demeurer; il ne peut plus y durer, parce qu'il n'ose en sortir. Enfin, ma fille, je vous conseille de suivre toutes vos bonnes résolutions de règle et d'économie : cela ne rajuste pas une maison, mais cela rend la vie moins sèche et moins ennuyeuse.

Je n'ai point vu Mlles de Lillebonne; je crois qu'elles ne sont point si jolies que la sœur de votre princesse Elle est toujours à Chaillot; sa mère est grosse, et honteuse comme si elle l'avoit dérobé. Je vous ai remerciée, ma très-chère, de tout ce que vous faites d'admirable pour mes anciennes amies. Vous aurez vu combien Mme de Lavardin a senti votre honnêteté. Mme de Marbeuf, qui est ici, vous fait mille compliments : elle est enchantée de ce joli petit lieu; elle dit qu'il ne ressemble à rien que l'on ait vu. J'ai aussi mon ami Corbinelli : il va tâcher de raccommoder un peu le poëme épique avec vous.

Mercredi matin.

Je reçois, ma fille, votre lettre du 28e juillet : il me semble que vous êtes gaie; votre gaieté marque de la santé : voilà comme je tire ma conséquence. Vous me priez d'aller à Grignan; vous me parlez de vos melons, de vos figues, de vos muscats : ah! j'en mangerois bien; mais Dieu ne veut pas que je fasse cette année cet agréable voyage; peut-être que j'irai quelque autre fois; vous ne ferez pas non plus celui de Vichy. Ma chère enfant, vous dites que votre amitié n'est pas trop visible en certains endroits : la mienne ne l'est pas trop aussi; il faut nous faire crédit l'une à l'autre : je vois fort bien la vôtre, et j'en suis contente; soyez de même pour moi; ce sont de ces choses que l'on croit, parce qu'elles sont vraies, et de ces vérités qui s'établissent, parce qu'elles sont des vérités.

J'avois ouï parler confusément de cette lettre que vous a écrite M. de Montausier; je trouve, comme vous dites, son procédé digne de lui : vous savez comme je le trouve orné de toutes sortes de vertus. On l'avoit trompé, et on avoit corrompu son langage; on s'est redressé, et lui aussi; il l'avoue : c'est une sincérité et une honnêteté de

l'ancienne chevalerie. Voilà qui est donc fait, ma fille, vous êtes assurée d'avoir ces jeunes demoiselles. Vous êtes une si grande quantité de bonnes têtes, qu'il ne faut pas douter que vous ne résolviéz tout ce qu'il y aura de meilleur et de plus conforme à vos intérêts; peut-être que les miens s'y rencontreront; j'en profiterai avec bien du plaisir.

Je sens la joie du bel abbé de se voir dans le château de ses pères, qui ne fait que devenir tous les jours plus beau et plus ajusté. M. de la Garde, dont je parle volontiers, parce que je l'aime, est cause encore de ces copies, dont je suis au vrai désespoir. Je vous assure que sans lui j'eusse continué ma brutalité; j'avois résisté à la faveur, j'ai succombé à l'amitié : si j'avois vingt ans, je ne lui découvrirois pas ces foiblesses. Je me suis donc trouvée pressée, tout le monde criant contre moi : « Elle est folle, elle est jalouse. M. de Saint-Géran n'aime-t-il point sa femme? Il a permis qu'on prît des copies de son portrait. Eh bien, on en aura un original; il ne me sera pas refusé. Cela est plaisant qu'elle croie qu'il n'y a qu'elle qui doive avoir le portrait de sa fille. Je l'aurai plus beau que le sien. » Je ne me serois guère souciée de toute cette clameur, si M. de la Garde ne s'en étoit point mêlé. Mais voilà la première pinte; il n'y a que celle-là de chère. « C'est donc de l'aversion qu'on a pour les autres. » Oh bien! faites donc, que le diantre vous emporte! le voilà, faites-en tout ce que vous voudrez. Vous ririez bien, si vous saviez tout le chagrin que cela me donne, et combien j'en ai sué. Vous qui n'aimez pas les portraits, j'ai compris que vous seriez la première à me ridiculiser. Ce qui est plaisant, c'est que cet original ne me paroît plus entier ni précieux : cela me blesse le cœur. Allons, allons, il faut être mortifiée sur toutes choses : voilà qui est fait, n'en parlons plus; cet article est long et assez inutile; mais je n'en

ai pas été la maîtresse, non plus que de mon pauvre portrait.

J'attends mon fils; il s'en va à l'armée : il n'étoit pas possible qu'il fît autrement; je voudrois même qu'il ne traînât point, et qu'il eût tout le mérite d'une si honnête résolution. Tout ce que vous dites de lui est admirable : ce sont des originaux sans copie que les traits que vous donnez; qu'ils sont heureux de n'être point copiés! Je dis toujours que rien n'est si occupé qu'un homme qui n'est point amoureux : avant qu'il ait vaqué à Madame de..., Madame de..., Madame de..., Madame de..., le jour et la nuit sont passés. Je l'ai vu répondre à quelqu'un qui vouloit attaquer la persévérance de la belle Sablière : « Non, non, elle aime toujours son cher Philadelphe; il est vrai qu'ils ne se voient pas du tout si souvent, afin de faire vie qui dure, et qu'au lieu de douze heures, par exemple, il n'est plus chez elle que sept ou huit; mais la tendresse, la passion, la distinction et la parfaite fidélité sont toujours dans le cœur de la belle; et quiconque dira le contraire aura menti. »

Mais parlons un peu de ce cœur déserteur que vous ne comptez plus sur vos doigts. Je me doute que c'est celui de Roquesante, et que le P. Brocard aura mis son nez mal à propos dans cette bonne amitié. Je vous prie de me mander si je pense droit. Il y en a un autre dans le monde dont la tendresse assurément voudroit se mêler d'aller, comme vous dites, côte à côte de la mienne : en vérité, je n'y vois point de différence; et ce qui vous surprendra, c'est que je n'en suis point jalouse; au contraire, j'en ai une joie sensible, et j'en ai mille fois plus d'amitié et d'attachement pour lui.

Je suis persuadée du plaisir que vous auriez à marier votre frère : je connois votre cœur parfaitement, et combien il seroit touché d'une chose si extraordinaire. Celle

de n'avoir trouvé de repos et de la santé que dès que vous m'avez quittée, ne l'est pas mal aussi; mais la sincérité de l'avouer est digne de vous; et je suis si aise de vous savoir autrement que vous n'étiez ici, que je ne pense pas à vous faire un méchant procès là-dessus. Il me semble que M. de Grignan devroit vous en faire un sur la liberté que vous prenez de blâmer sa musique, vous qui êtes une ignorante auprès de lui. Mon Dieu, que vous allez passer une jolie automne! que vous êtes une bonne compagnie! pour mon malheur, je suis persuadée que je n'y gâterois rien; jugez de l'effet de cette pensée, quand je serai à vingt-deux lieues de Lyon. Adieu, ma très-chère enfant : faites bien des amitiés au Comte, au bel abbé, et à la Garde, qui me sait si bien séduire.

---

634. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, vendredi 6e août.

Par exemple, je crois que ma lettre sera fort courte aujourd'hui : celle de mercredi ne l'étoit pas; Mme de Marbeuf fit place ce jour-là à Mme de Coulanges, à Brancas et au *fidèle Achate*. Dès le soir, il se mit à aboyer contre Brancas, sur le jansénisme; car il n'est moliniste que quand j'ai été saignée du pied, et qu'il m'abandonne lâchement à soutenir moi seule notre père saint Augustin. Il aboyoit donc à merveilles; et comme on lui disoit qu'il y avoit peu de charité dans les *Petites Lettres* provinciales, il tira promptement le rôle de sa poche, et fit voir que c'étoit ainsi que dans tous les siècles on avoit combattu les hérésies et les égarements. On lui dit qu'on se moquoit des choses saintes; il lut en même temps la onzième de ces divines lettres, où l'on voit que ce sont eux précisément qui se moquoient des

choses saintes. Enfin cette lecture nous donna un extrême plaisir. Ce fut une chose rare de voir les convulsions de la prévention expirante sous la force de la vérité et de la raison. Ce divertissement fit place le lendemain à un autre.

Mme de Coulanges, qui m'est venue faire ici une fort honnête visite, qui durera jusqu'à demain, voulut bien nous faire part des contes avec quoi l'on amuse les dames de Versailles : cela s'appelle les *mitonner*. Elle nous mitonna donc, et nous parla d'une île verte, où l'on élevoit une princesse plus belle que le jour; c'étoient les fées qui souffloient sur elle à tout moment. Le prince des délices étoit son amant; ils arrivèrent tous deux dans une boule de cristal, alors qu'on y pensoit le moins; ce fut un spectacle admirable : chacun regardoit en l'air, et chantoit sans doute :

Allons, allons, accourons tous,
Cybèle va descendre.

Ce conte dure une bonne heure; je vous en épargne beaucoup, en considération de ce que j'ai su que cette île verte est dans l'Océan; vous n'êtes point obligée de savoir exactement ce qui s'y passe. Si c'eût été dans la Méditerranée, je vous aurois tout dit, comme une découverte que M. de Grignan eût été bien aise d'apprendre.

Nous ne savons aucune nouvelle : les pensées du beau monde et de la galanterie ont fait place à celles de Mars. Votre frère, dans la crainte qu'il n'y eût une occasion, veut aller mettre son nez à l'armée : il ira à Bourbon au mois d'octobre, s'il en a besoin. C'est une chose si délicate que la réputation de ces Messieurs, qu'ils aiment mieux passer le but que de demeurer en chemin.

Je vous manderai avant mon départ des nouvelles de

la Rampardière ; nous n'avons pas voulu nous engager encore à la Place, que nous n'ayons vu l'effet des espérances de M. de Guénégaud avant le voyage de Fontainebleau, qui est mercredi : c'est un temps bien court.

Mlle de Méri vous envoie les plus jolis souliers du monde ; il y en a une paire qui me paroît si mignonne, que je la crois propre à garder le lit : vous souvient-il que cette folie vous fit rire un soir ? Au reste, ma fille, ne me remerciez plus des riens que je fais pour vous : songez à ce qui me fait agir ; on ne remercie point d'être passionnément aimée : votre cœur vous apprendra d'autres sortes de reconnoissances.

---

635. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi au soir 10e août.

Vous ne vous plaindrez pas, ma bonne, que je ne vous mande rien aujourd'hui. La nouvelle du siége de Charleroi a fait courir tous les jeunes gens, et même les boiteux. Mon fils tout éclopé s'en va demain en chaise roulante, sans nul équipage : tous ceux qui lui disent qu'il ne devroit pas y aller trouveroient fort étrange qu'il n'y allât pas. C'est dans son cœur qu'on doit trouver tous ses devoirs, et il n'est louable que de prendre sur lui pour faire le sien. Mais savez-vous qui sont ceux qui sont déjà partis ? C'est le duc de Lesdiguières, le marquis de Cœuvres, Dangeau, la Fare (oui, la Fare), le prince d'Elbeuf, M. de Marsan, le petit Villarceaux : enfin, *tutti quanti*. J'oubliois M. de Louvois, qui partit samedi ; et de toute cette échauffourée bien des gens sont persuadés qu'il n'en arrivera que le retardement, c'est-à-dire la rupture du voyage de Fontainebleau. M. de Vins,

les mousquetaires et autres troupes se sont jetés dans Charleroi, dont on est persuadé qu'avec l'armée de M. de Luxembourg, grossie de beaucoup de garnisons, et prête à secourir, le prince d'Orange n'entreprendra jamais d'en faire le siége. Vous souvient-il d'une pareille nouvelle, dont nous écrivions de Lambesc des lamentations, qu'on ne reçut que six où sept jours après que le siége fut levé? Peut-être que cette fois ils seront encore plus honnêtes, et se contenteront de l'avoir investi. Vous en saurez la suite. Ce qu'il y a présentement, c'est le départ des guerriers. Je revins hier de Livry, et pour dire adieu à mon fils, et pour me préparer à partir lundi.

Mais il faut que je vous mande une mort qui vous surprendra : c'est de la pauvre Mme du Plessis Guénégaud. Ma bonne, elle n'a jamais lu votre petite lettre; et elle tomba malade la semaine passée : un accès de fièvre, et puis un autre, et puis un autre, et puis le transport au cerveau; l'émétique qu'il falloit donner, point donné, parce que Dieu ne vouloit pas; et cette nuit, qui étoit la septième, elle est morte sans connoissance. Cette nouvelle m'a surprise et touchée ce matin : je me suis souvenue de tant de choses, que j'en ai pleuré de tout mon cœur. Je n'étois son amie que par réverbération, comme vous savez; mais nous étions selon son goût, et je crois que bien de ses anciennes amies n'en sont pas plus touchées que moi. J'ai été chercher la famille : on ne les voyoit point; je voulois donner de l'eau bénite, et méditer sur la vie et la mort de cette femme : on n'a point voulu; de sorte que je m'en suis allée chez Mme de la Fayette, où l'on a fort parlé de cette triste aventure. Ses derniers malheurs étoient sans nombre : elle avoit un arrêt favorable, et M. Poncet, par cruauté, ne le vouloit point signer, que certaines choses inutiles ne fussent achevées : elle mouroit à

Paris; cet injuste retardement la saisit à tel point, qu'elle revint chez elle avec la fièvre, et la voilà : cela s'appelle communément que c'est M. Poncet qui l'a tuée, que les médecins y ont leur part, en ne lui donnant pas l'émétique. Mais, ma bonne, nous autres qui lisons dans la Providence, nous voyons que son heure étoit marquée de toute éternité : tous ces petits événements se sont enchaînés et entraînés les uns après les autres pour en venir là. Tous ces raisonnements ne consolent pas ceux qui sont vivement touchés; mais parmi ceux qui la pleureront, il y aura bien des douleurs équivoques. « On ne pouvoit plus la satisfaire; sa mauvaise fortune avoit aigri son esprit. » Vous entendez tout ce que je veux dire. Je me suis un peu étendue sur cette mort : il m'a paru que vous m'écoutiez avec attention. J'en fais de même, ma bonne, de tout ce que vous m'écrivez; tout est bon, et quand vous croyez vous écarter, vous n'allez pas moins droit ni moins juste.

Vous avez fait une rude campagne dans l'Iliade : vous en parlez fort plaisamment. On espère que celle de M. de Créquy sera plus heureuse, quoique son armée ait changé de nom, comme vous dites fort bien. Les Allemands sont à Mouzon : il y a bien loin de là où ils étoient il y a deux ans. M. de Schomberg a été voir le maréchal de Créquy, disant qu'il sortoit de sa garnison pour aller servir de volontaire auprès de lui; qu'il étoit inutile où il étoit, et qu'il avoit mandé au Roi qu'il lui offroit son service dans l'armée, comme un vieux soldat. Le maréchal de Créquy répondit par des civilités infinies; et le maréchal de Schomberg s'en est retourné, n'y ayant rien à faire.

On est ici fort alerte, pendant que vous philosophez dans votre château. Vous appelez dom Robert un éplucheur d'écrevisses ! Seigneur Dieu ! s'il introduisoit tout ce que vous dites : *Plus de jugement dernier, Dieu au-*

teur du bien et du mal, plus de crimes, appelleriez-vous cela éplucher des écrevisses ?

Vous avez donc usé du cérémonial de province à la rigueur avec vos dames ? vous avez interrompu la lettre que vous m'écriviez pour être avec elles ? vous le leur avez dit ? si elles vous avoient parlé de la reprendre, vous m'eussiez renoncée ? Qu'est-ce qu'une mère ? est-on bien pressé d'écrire à une mère ? Vraiment, ma chère bonne, vous me gâtez si fort par toutes les tendresses que vous ajoutez après cette ironie et par toute l'amitié que vous avez pour moi, que je ne puis plus être contente de toutes celles que je vois dans toutes les familles : par quel bonheur me suis-je attiré cette singularité ? Je vous demande la continuation d'une chose qui m'est si agréable ; aussi bien vous me priiez l'autre jour de vous aimer toujours : nous voilà quittes.

Nous avons eu à Livry M. de Simiane et la bonne d'Escars : ils furent fort contents de cette promenade. Votre petit Arnoux étoit avec eux ; il y étoit déjà venu avec Guintrandi, qui nous a beuglé l'*Inconstante*. Arnoux est plus joli, mais il est trop joli, car il chante à Versailles ; il espère que M. de Reims le prendra ; il a sept cents livres à la Sainte-Chapelle ; il se plaît fort à Paris, il est jeune. Voyez si vous penseriez qu'un petit garçon tel que le voilà se pût borner à Grignan dans l'espérance d'un bénéfice : c'est une raillerie ; vous lui donneriez cinq cents écus, qu'il ne le voudroit pas. Otez-vous donc cela de l'esprit, Monsieur le Comte, et faites comme moi : quand je vois qu'on languit chez moi, qu'on espère mieux, qu'on se croit misérable, en même temps il me prend une extrême envie de ne voir plus ces gens-là : est-on bien aise de leur faire violence et de les voir languir ? Hélas ! je languis bien moi-même, ma chère bonne, en votre absence. Je me réjouis de votre santé ; si vous vous serviez de vos maximes pour moi comme

pour vous, je n'irois pas à Vichy. Votre petit-lait seroit, ce me semble, un assez joli remède. Je finis ce soir, pour achever quand j'aurai reçu votre lettre.

Mercredi matin 11e août.

Je la reçois, ma chère enfant, cette lettre du 4e ; elle est d'une assez jolie taille. Laissez-nous aimer et admirer vos lettres; votre style est un fleuve qui coule doucement et qui fait détester tous les autres. Ce n'est pas à vous d'en juger; vous n'en avez pas le plaisir, vous ne les lisez pas; nous les lisons et les relisons, et nous ne sommes pas de trop mauvais juges : quand je dis nous, c'est Corbinelli, le Baron et moi. Je reprends, ma fille, les derniers mots de votre lettre ; ils sont assommants : « Vous ne sauriez plus rien faire de mal, car vous ne m'avez plus : j'étois le désordre de votre esprit, de votre santé, de votre maison; je ne vaux rien du tout pour vous. » Quelles paroles ! comment les peut-on penser? et comment les peut-on lire? Vous dites bien pis que tout ce qui m'a tant déplu, et qu'on avoit la cruauté de me dire quand vous partites. Il me paroissoit que tous ces gens-là avoient parié à qui se déferoit de moi le plus promptement. Vous continuez sur le même ton. Je me moquois d'eux quand je croyois que vous étiez pour moi; à cette heure, je vois bien que vous êtes du complot. Je n'ai rien à vous répondre que ce que vous me disiez l'autre jour : « Quand la vie et les arrangements sont tournés d'une certaine façon, qu'elle passe donc cette vie tant qu'elle voudra; » et même le plus vite qu'elle pourra : voilà ce que vous me réduisez de souhaiter avec votre chienne de Provence. Je ferai réponse vendredi au reste de votre lettre.

636. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 13e août.

Je ne veux plus parler du chagrin que vous m'avez donné, ma chère bonne, lorsque vous m'avez dit que vous ne me causiez que des inquiétudes et des douleurs : voudroit-on être capable de ne les avoir pas quand on aime aussi véritablement que je vous aime? c'est une belle idée et bien ressemblante aux sentiments que j'ai pour vous! Je dirois beaucoup de choses sur ce sujet, que je coupe court par mille raisons; mais pour y penser souvent, c'est de quoi je ne vous demanderai pas congé.

Mon fils partit hier : il est fort loué de cette petite équipée; et tel l'en blâma, qui l'auroit accablé, s'il n'étoit point parti : c'est dans ces occasions que le monde est plaisant. Il est plus aisé de se justifier d'être allé, que d'être demeuré ici seul et tranquille. Pour moi, j'ai fort approuvé son dessein, je l'avoue; vous voyez que je laisse assez bien partir mes enfants.

Il y a longtemps que je suis de votre avis pour préférer les mauvaises compagnies aux bonnes; quelle tristesse de se séparer de ce qui est bon! et quelle joie de voir partir une troupe de Ch** ! Ne vous souvient-il point de la couvée de Fouesnel, comme nous tirions agréablement le jour et le moment de leur bienheureuse sortie? Nous nous mettions à compter dès la veille, et nous trouvions que nous avions le plus beau jeu du monde le lendemain. Soutenons donc, ma bonne, que rien n'est si bon dans les châteaux qu'une chienne de compagnie, et rien n'est si mauvais qu'une bonne. Si l'on veut l'explication de cette énigme, qu'on vienne parler à nous.

Je pars lundi pour aller voir notre ami Guitaut; je souhaite qu'il me mette au rang de ces compagnies que

l'on craint; pour moi, je le trouve en tout temps digne d'être évité. Sa femme accouche ici; elle en est au désespoir: elle s'y trouve engagée par un procès. Le bon abbé vient avec moi: je ne suis pas fort gaie, comme vous pouvez penser; mais qu'importe?

On tient le siége de Charleroi tout assuré; s'il y a quelque nouvelle entre ci et minuit, je vous la manderai. M. de Lavardin, et tous ceux qui n'ont point de place à l'armée, sont partis pour y aller : c'est une folie. Pour moi, j'espère toujours que cette montagne n'enfantera qu'une souris; Dieu le veuille!

Le voyage de la Bagnols est assuré; vous serez témoin de ses langueurs, de ses rêveries, qui sont des applications à rêver : elle se redresse comme en sursaut, et Mme de Coulanges lui dit: « Ma pauvre sœur, vous ne rêvez point du tout. » Pour son style, il m'est insupportable, et me jette dans des grossièretés, de peur d'être comme elle. Elle me fait renoncer à la délicatesse, à la finesse, à la politesse, crainte de donner dans ses tours de passe-passe, comme vous dites : cela est triste de devenir une paysanne. *On sent qu'on seroit digne de ne vous pas déplaire, par l'envie qu'on en a;* et cent autres babioles que je sais quelquefois par cœur, et que j'oublie tout d'un coup. Nous appelons cela des *chiens du Bassan;* ils sont enragés à force d'être devenus méchants.

Adieu, ma très-chère bonne : ne vous faites aucun *dragon*, si vous ne voulez m'en faire mille; n'est-ce pas déjà trop de m'avoir dit que *vous ne valiez rien pour moi?* quel discours! ah! qu'est-ce qui m'est donc bon? et à quoi puis-je être bonne sans vous?

Bonjour, Monsieur le Comte.

---

637. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche au soir 15e août.

Je n'eusse jamais cru, ma chère fille, qu'un jour visé de si loin pût être tiré si juste : le voilà pourtant ce seizième que nous avons suivi depuis deux mois. Je pars demain à la pointe du jour avec le bon abbé : nous ne sommes pas bien réjouis ; mais on porte des livres ; et comme nous n'irons pas si vite que la diligence, nous pourrons rêver aux pauvres personnes que nous aimons.

Il y eut hier une fausse nouvelle répandue, que le siége de Charleroi étoit levé : tout le monde le prend pour un augure, tant on a mauvaise opinion de nos ennemis ; cette pensée m'est bonne, afin de ne pas emporter avec moi l'inquiétude d'une bataille. Mon fils a déjà écrit deux fois ; son pied s'est trouvé fort mal de l'agitation de la chaise. Vous me proposez une belle-fille dont la santé pourroit résister à de plus grandes fatigues ; elle ressemble tout à fait à la belle Dulcinée. Je crois que nous ne pourrons atteindre qu'à cette sorte de partis ; tous les autres nous fuient ; je vois dans les astres que nous ne sommes point heureux.

Vous me paroissez accablée de vos *Madames* de Montélimar. Eh mon Dieu, que ne suis-je là pour écumer votre chambre, et vous donner le temps de respirer ! Je vous vois succomber sous le faix ; que ne puis-je vous aider ! Ce sont des nœuds mal assortis que ceux d'une famille : la voilà toute rassemblée. Plût à Dieu que le bon abbé pût être tenté d'y aller voir Monsieur l'Archevêque ! Qu'il lui en écrive à Vichy ; que sait-on ? Je ne lui dirai rien, car je connois l'opposition qu'il feroit à mes prières ; il faut aller tout à contre-pied de ce qu'on veut lui inspirer, et ce seroit le chemin, s'il y en avoit un.

Monsieur le Comte, vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir à Grignan, que j'en aurois de vous y embrasser. Au nom de Dieu, ne m'imputez point la barbarie que nous allons faire; elle me fait mal et me presse le cœur; croyez que je ne souhaite rien avec tant de passion; mais je suis attachée au bon abbé, qui trouve tant de méchantes raisons pour ne pas faire ce voyage, que je n'espère pas de le voir changer.

J'ai dîné avec le Coadjuteur; il se plaint de la cruauté de l'abbé qui l'a laissé seul à Paris (le *pauvre homme !*), sans amis, sans connoissances et sans maison, ne sachant où donner de la tête : nous avons mené assez follement cette plainte. J'ai vu Mme de Vins, qui vous aime assurément; elle étoit ce soir ici avec l'abbé Arnauld. J'ai résisté à la prière de laisser mon portrait pour être copié chez eux : cette pensée me blesse d'une telle sorte, que je ne la puis souffrir à Vichy; à mon retour, si j'ai plus de force pour supporter cette tribulation, je leur permettrai. Songez à votre santé, si vous aimez la mienne : elle est telle, que sans vous je ne penserois pas à faire le voyage de Vichy. Il est difficile de porter son imagination dans l'avenir, quand on est sans aucune sorte d'incommodité; mais enfin vous le voulez, et voilà qui est fait. Adieu, ma très-chère : Mme de Coulanges m'a menée ces derniers jours; elle s'est toute dérangée pour moi; elle n'a songé qu'à moi. Tout de bon, elle a très-bien fait.

---

638. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Villeneuve-le-Roi, mercredi 18e août.

Eh bien ! ma fille, êtes-vous contente? me voilà en chemin, comme vous voyez. Il étoit question lundi d'une

nouvelle qui étoit encore dans la nue. J'avois une grande impatience de savoir si on ne s'étoit point battu; car on nous avoit ôté entièrement la levée du siége de Charleroi, qui s'étoit faussement répandue, on ne sait comment. Je priai donc M. de Coulanges de m'envoyer à Melun, où j'allois coucher, ce qu'il apprendroit de Mme de Louvois. En effet, je vis arriver un laquais, qui m'apprit tout de bon que le siége de Charleroi étoit levé, qu'il avoit vu le billet que M. de Louvois écrit à sa femme, et que je pouvois continuer mon voyage tranquillement : il est vrai, ma très-chère, c'est un grand plaisir que ne n'avoir plus à digérer les inquiétudes de la guerre. Que dites-vous du bon prince d'Orange? Ne diriez-vous pas qu'il ne songe qu'à rendre mes eaux salutaires, et à rendre vos lettres ridicules, comme il y a quatre ans, lorsque nous faisions nos raisonnements sur un avenir qui n'étoit point? Il ne nous attrapera pas une troisième fois.

Je reprends donc mon voyage, ma fille, où je marche sur vos pas. J'eus le cœur un peu embarrassé à Villeneuve-Saint-Georges, en revoyant ce lieu où nous pleurâmes de si bon cœur au lieu de rire. L'hôtesse me paroît une personne de fort bonne conversation : je lui demandai fort comme vous étiez la dernière fois; elle me dit que vous étiez triste, que vous étiez maigre et que M. de Grignan tâchoit de vous donner courage et de vous faire manger ; voilà comme j'ai cru que cela étoit. Elle me dit qu'elle entroit bien dans nos sentiments; qu'elle avoit marié aussi sa fille loin d'elle, et que le jour de leur séparation, elles *demeurirent* toutes deux pâmées : je crus qu'elle étoit pour le moins à Lyon. Je lui demandai pourquoi elle l'avoit envoyée si loin; elle me dit que c'est qu'elle avoit trouvé un bon parti, un honnête honme, *Dieu marci*. Je la priai de me dire le nom de la ville; elle me dit que c'étoit à Paris; qu'il étoit boucher, logeant vis-à-vis du palais Mazarin; et qu'il avoit l'hon-

neur de servir M. du Maine, Mme de Montespan, et le Roi fort souvent. Ma très-chère, je vous laisse à méditer sur la justesse de la comparaison, et sur la naïveté de la bonne hôtesse. J'entrai dans sa douleur, comme elle étoit entrée dans la mienne; et j'ai toujours marché depuis par le plus beau temps, le plus beau pays et le plus beau chemin du monde. Vous me disiez qu'il étoit d'hiver quand vous y passâtes; il est devenu d'été, et d'un été le plus tempéré qu'on puisse imaginer. Je demandai partout de vos nouvelles, et l'on m'en dit partout. Si je n'en avois point reçu depuis, je serois un peu en peine, car je vous trouve maigre; mais je me flatte que la princesse Olympie aura fait place à la princesse Cléopatre. Le bon abbé a des soins de moi incroyables : il s'est engagé dans des complaisances, des douceurs, des bontés, des facilités dont il me paroît que vous devez lui tenir compte, ayant en vue, dit-il, de vous plaire en me conduisant si bien. Je lui ai promis de vous en rendre compte.

Nous lisons une histoire des empereurs d'Orient, écrite par une jeune princesse, fille de l'empereur Alexis. Cette histoire est divertissante, mais c'est sans préjudice de Lucien, que je continue : je n'en avois jamais vu que trois ou quatre pièces célèbres; les autres sont toutes aussi belles. Ce que je mets au-dessus, ce sont vos lettres, ma très-chère; ce n'est point parce que je vous aime : demandez à ceux qui sont auprès de vous. Monsieur le Comte, répondez; Monsieur de la Garde, Monsieur l'abbé, n'est-il pas vrai que personne n'écrit comme elle? Je me divertis donc de deux ou trois que j'ai apportées; vraiment ce que vous dites sur une certaine femme est digne de l'impression. Au reste, je ne m'en dédis point : j'ai vu passer la diligence; je suis plus persuadée que jamais qu'on ne peut point languir dans une telle voiture; et pour une rêverie, de suite, hélas! il vient un cahot qui vous culbute, et l'on ne sait

plus où l'on en est. A propos, la B** s'est signalée en cruauté et barbarie sur la mort de sa mère ; c'étoit elle qui devoit pleurer par son seul intérêt; elle est généreuse autant que dénaturée; elle a scandalisé tout le monde; elle causoit et lavoit ses dents pendant que la pauvre femme rendoit l'âme. Je vous entends crier d'ici; ma fille, hélas! vous êtes bien dans l'autre extrémité! J'ai médité sur cette mort: cette créature avoit fait un grand rôle, la fortune de bien des gens, la joie et le plaisir de bien d'autres; elle avoit eu part à de grandes affaires; elle avoit eu la confiance de deux ministres, dont elle avoit honoré le bon goût. Elle avoit un grand esprit, de grandes vues, un grand art de posséder noblement une grande fortune; elle n'a point su en supporter la perte; sa déroute avoit aigri son esprit; elle étoit irritée de son malheur; cela se répandoit sur tout, et servoit peut-être de prétexte au refroidissement de ses amis : en cela toute contraire au pauvre M. Foucquet, qui étoit ivre de sa faveur, et qui a soutenu héroïquement sa disgrâce; cette comparaison m'a toujours frappée. Voilà les réflexions de Villeneuve-le-Roi; vous jugez bien qu'on n'en auroit pas le loisir, à moins que d'être paisiblement dans son carrosse. J'y ajoute que le monde est un peu trop tôt consolé de la perte d'une telle personne, qui avoit bien plus de bonnes qualités que de mauvaises.

A Joigny, mercredi au soir.

Nous sommes venus courant la bague depuis la dînée. Le beau pays, et la jolie petite terre! elle n'est pas pourtant plus affermée que vingt mille écus depuis la misère du temps : elle alloit autrefois plus haut. Ma fille, il ne s'en faut qu'une tête qu'elle ne soit à vous : ce seroit un beau coup de dé. On me dit que la poste pour Lyon *ne passe* ici que par mille détours : ce n'est pas ici la

grande route; on écrit aisément à Paris, ce n'est pas de même pour Lyon. J'espère demain de vos nouvelles à Auxerre; vous avez bien disposé leur marche. Écrivez à M. Roujoux, maître de la poste de Lyon, que vous le priez d'avoir soin de me faire tenir vos paquets à Vichy; je viens de lui écrire, car il n'y a que de Paris que les lettres aillent droit à Montélimar; il faut de partout ailleurs les adresser à Lyon.

Comment vous portez-vous, ma très-chère? dormez-vous toujours? n'engraissez-vous point un peu? n'avez-vous point de *dragons?*

Monsieur le Comte, vous ne me dites pas un mot d'elle : votre plume a-t-elle bien voulu oublier cet article? Parlez-moi donc de votre musique; votre femme fait la délicate et la connoisseuse; il me semble qu'elle auroit quelque légère disposition à ne la pas admirer. Je vous conseille de ne plus penser à Arnoux : il a bien d'autres vues que l'espérance du canonicat à Grignan. Il est jeune, il gagne beaucoup, et gagnera encore plus; il aspire à être de la musique de la chapelle. Faites comme moi, mon cher: quand je vois qu'on ne me veut point, il me prend dans le même temps une envie toute pareille de ne les avoir pas, et cela se rencontre le plus heureusement du monde. Je soupai l'autre jour chez la marquise d'Uxelles; j'y trouvai Rouville, qui me parla de vous si sérieusement, et avec tant d'estime et de respect, que je crois qu'il va mourir. J'ai bien des souvenirs à vous dire des Saint-Gérans, des Vins, et bien d'autres; enfin de quoi remplir ce nombre que vous voulez augmenter, à ce qu'on m'a dit, à cause du dénuement où vous vous trouvâtes l'autre jour à Aix.

Je reviens à vous, ma fille : je m'ennuie de n'avoir point de vos nouvelles; si je n'en ai point demain à

Auxerre, je serai bien fâchée. J'espère que vous me manderez si j'ai bien deviné ce cœur déserteur, que vous ne voulez plus compter sur vos doigts.

A Auxerre, jeudi à midi.

Nous voilà arrivés, ma fille, par une assez grande chaleur. Nous avons vu le château de Seignelay en passant; nous y avons donné notre bénédiction, et nous sommes persuadés qu'il prospérera. Mais nous avons eu le malheur de ne point loger où vous avez logé. Nous sommes mal; nous avons suivi une vieille routine. J'ai envoyé à la poste pour savoir s'il n'y a point de paquet pour moi : le maître n'y était pas; je l'attends; la maîtresse a dit qu'elle avoit logé Mme la comtesse de Grignan; qu'elle étoit un peu maigre quand elle a passé; qu'il étoit vendredi; qu'on lui mit le pot-au-feu; que M. le Comte ne mangea que des fraises : me voilà en même temps au désespoir d'être logée ici, où je trouve tout mal, d'autant plus que nous y passerons le reste du jour pour laisser reposer nos chevaux, et demain nous pourrons gagner Époisse, où M. de Guitaut nous attend avec une très-bonne amitié. Je suis fâchée de n'y point trouver sa femme : elle a bien du bon esprit; elle n'est pas de celles dont on est embarrassé : elle est demeurée pour un procès, et ce procès l'a jetée si avant dans son neuf, qu'elle a fait venir la sage-femme d'ici pour l'accoucher au milieu de Paris : on ne peut pas faire plus d'honneur à l'habitude.

Adieu, ma très-chère : je n'ai point de vos lettres; il faut attendre jusqu'à Époisse. Je fais mille compliments au bel abbé et à M. de la Garde; dites à l'abbé que je me mêle de le prier de bien faire auprès de Monsieur l'Archevêque : eh mon Dieu! peut-on trop prendre sur soi pour un si bon et si digne patriarche? Je suis à

vous, ma très-chère, et vous ne me persuaderez jamais qu'il me soit bon de n'être point avec vous : je ne croyois pas qu'on pût vous persuader cette ridicule opinion; mais vous m'en avez écrit des choses que je ne puis oublier. Vous et moi, nous serons donc bien à plaindre, quand vos affaires vous obligeront de me revoir.

---

639. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Le même jour que je reçus cette lettre (n° 632, p. 65), je fis réponse à Mme de Sévigné.

A Chaseu, ce 20e août 1677.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne fais que d'arriver du comté de Bourgogne avec la veuve que vous aimez, Madame, et c'est pourquoi je ne fais que de recevoir votre lettre du 30e juillet, parce que, comme il y a assez loin d'ici à Crescia et que je ne croyois pas y être si longtemps que j'y ai été, j'avois laissé ordre qu'on me gardât les lettres qu'on recevroit pour moi.

Pour vous rendre raison maintenant de ce que je ne fis point de réplique à votre réponse du mois de mai, c'est que je partis aussitôt que je l'eus reçue pour le voyage dont je viens de vous parler.

Mon fils m'écrit de Lille que le maréchal d'Humières n'en sortoit point : il lui a demandé congé pour aller trouver M. de Luxembourg à Ath, qui marchoit aux ennemis pour faire lever le siége de Charleroi, ou pour les combattre. Dieu le conduise !

Je suis fort aise que M. de Sévigné soit sous-lieutenant des gendarmes-Dauphin. La charge est jolie, et très-jolie pour un homme de son âge. Vous voyez qu'a-

vec de la patience il n'y a guère d'affaires au monde dont on ne vienne à bout. Je vous écris fort chagrin de ne vous pouvoir aller trouver à Époisse. Ma fille de Chaseu est assez mal d'une perte qu'elle a depuis quinze jours, et qui m'a obligé de la ramener de Comté en litière; et le cocher de ma fille s'est cassé le bras. Mais si vous vouliez entendre raison, tout cela n'empêcheroit pas que nous ne nous vissions. Le chemin d'Époisse à Vichy par Nevers est beaucoup plus méchant, et aussi long pour le moins que par ce pays-ci. Nous vous donnerons des relais, Toulongeon, Jeannin et moi. Venez, Madame; je suis assuré que le bon abbé sera de mon avis. Vous séjournerez ici un jour; si vous êtes pressée, vous n'y coucherez qu'une nuit, et le lendemain nous irons à Montjeu. De là vous vous embarquerez pour Vichy. Si vous ne connoissiez la situation de Montjeu, je me serois servi d'un autre mot que d'*embarquer*, de peur que vous ne le prissiez pour un port de mer; mais vous entendez les figures.

Mandez-moi le jour que vous vous trouverez à Lucenay; car nous irons au-devant de vous jusque-là. Ma foi, vous ne sauriez mieux faire; et ne vous allez pas mettre dans la tête que ce seroit une légèreté de changer de résolution : le sage change selon les occurrences.

Depuis ma lettre écrite, je viens d'apprendre la levée du siége de Charleroi. Il faut dire la vérité, voici de longues prospérités; mais je remarque que Dieu n'a pas seulement fait le Roi le plus grand roi du monde, il a encore fait les princes qui sont ses ennemis les plus indignes princes de la terre.

A CORBINELLI.

Vous avez raison de dire, Monsieur, qu'on ne fait presque rien de tout ce qu'on veut faire, c'est-à-dire de

considérable : le destin a pris cela pour son partage. Il n'y a que le Roi d'excepté de la règle générale. La Fortune, qui depuis la naissance du monde avoit toujours été indifférente, a pris enfin parti pour Sa Majesté. Jamais prince n'a été si longtemps heureux : il y a trente-cinq ans que ses prospérités durent. Je voudrois bien savoir ce que lui diroit Voiture, qui étoit, disoit-il à Monsieur le Prince, épuisé sur les louanges pour quatre ou cinq campagnes heureuses. Il faut ou redire les mêmes choses, ou se taire sur les belles actions du Roi. Il en fait plus de nouvelles tous les jours qu'il n'y a de tours différents dans notre langue pour le louer dignement. Ce que vous me dites pourtant de lui me paroît nouveau et admirable ; mais vous avez beau avoir de l'esprit : avant la fin de 1678, il vous mettra à sec, sur ma parole. Quand je priai le duc de Saint-Aignan, en 1671, de lui dire qu'en attendant que je pusse recommencer à le servir dans la guerre, je suppliois Sa Majesté de trouver bon que j'écrivisse son histoire, il me fit répondre qu'il n'avoit pas encore assez fait pour cela, mais qu'il espéroit me donner un jour de la matière. Il m'a bien tenu sa parole, et je voudrois lui pouvoir tenir aussi bien la mienne; mais j'y ferai toujours de mon mieux, et j'espère enfin l'obliger de se croire, sur ce qui me regarde; car vous savez que naturellement il me fait du bien, et du mal par complaisance.

---

640. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Époisse, samedi 21e août.

Nous arrivâmes ici hier au soir à deux heures de nuit. Nous pensâmes verser mille fois dans les ravines, que nous eussions fort aisément évitées, si nous eussions eu

seulement une petite bougie dans un petit bougeoir; mais c'est une belle chose que de ne voir ni ciel ni terre. Enfin nous envoyâmes ici au secours, ici où nous arrivâmes comme le maître du logis alloit se mettre au lit. Vous savez qu'on ne demeure jamais, et ce qui vous surprendra, c'est que je n'avois point de peur; ce fut la bonne tête de l'abbé qui voulut faire ces quatorze lieues d'Auxerre ici, qui ne se font pas ordinairement en un jour. J'étois levée à trois heures, de sorte que je me suis reposée avec un grand plaisir dans cette belle maison, où nous regrettons de n'avoir point trouvé la maîtresse du logis. Vous connoissez le maître, et le bon air et le bon esprit qu'il a pour ceux qu'il aime un peu; il m'assure que je suis de ce nombre, et je le crois par l'amitié qu'il a pour vous; il me sait si bon gré de vous avoir mise au monde, qu'il ne sait quelle chère me faire. Nos conversations sont infinies : il aime à causer, et quand on me met à causer, je ne fais pas trop mal aussi; de sorte qu'on ne peut pas être mieux ensemble que nous y sommes. Si les oreilles vous tintent, ne croyez pas que ce soit une vapeur, c'est que nous parlons fort de vous.

J'espérois, ma bonne, trouver ici de vos lettres; j'avois déjà été trompée à Auxerre; huit ou neuf jours sans entendre un mot de vous me paroît bien long : j'en suis un peu triste. J'espère en recevoir avant que de fermer cette lettre; c'est une chose bien essentielle à mon cœur que de vous aimer et de penser à vous. Nous avons déjà commencé à gronder de nos huit mille francs de réparations, et de ce qu'on a vendu mon blé trois jours avant qu'il soit enchéri; cette petite précipitation me coûte plus de deux cents pistoles; je ne m'en soucie point du tout; voilà où la Providence triomphe : quand il n'y a point de ma faute ni de remède, je me console tout aussitôt. Je n'ai trouvé ici que les mêmes nouvelles que je

reçus à Melun, c'est-à-dire la levée du siége de Charleroi. Nos bons ennemis ne songent qu'à ne point troubler ma tranquillité : aussi je les aime tendrement. Je vous envoyai un gros paquet d'Auxerre ; je l'avois écrit de deux ou trois endroits. L'hôtesse où vous avez logé, qui vous aime tant et que j'allai moi-même voir le soir, ne manquera pas de l'envoyer à Lyon.

---

641. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DU COMTE DE GUITAUT A MADAME DE GRIGNAN.

Du 22e [août].

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai point de lettres de vous, je suis fâchée ; il n'est pourtant question que de les avoir, car je suis bien assurée que vous m'avez écrit : je crains seulement que vous ne les ayez pas adressées au maître de la poste de Lyon ; on dit que dans toutes ces traverses elles courent grand risque. J'ai appris à M. de Guitaut comme l'Intendant eut des désagréments dans son voyage d'Avignon ; nous voudrions bien savoir s'il avoit fait ce voyage sans l'avoir concerté avec ce vice-légat. A tout hasard, il me paroît que M. des Essarts, avec ses petites jambes, seroit bien mieux proportionné si on lui avoit coupé la tête.

DU COMTE DE GUITAUT.

Enfin, Madame, nous voici tous deux seuls. Ma femme m'a fait faux bond, et s'est fort habilement excusée. Nos conversations sont pleines de tendresse et de mépris pour vous. La passion de vous avoir ne se contredit pas de même. Que faites-vous à Grignan ? Songez-vous quelquefois à vos amis ? et la dernière lettre que je vous ai écrite ne vous a-t-elle pas fait repentir de la dureté que

vous avez eue pour moi dans la vôtre? Je ne souhaite, je vous assure, guère de choses avec plus d'ardeur que d'être un peu aimé de vous. Je ne vous en dis pas la raison, mais croyez qu'elle est la meilleure qu'on puisse avoir.

Mme de Sévigné a voulu que je vous écrivisse des folies, et je n'en ai pu trouver d'autres que celle-là. Je n'en suis pas moins serviteur de Monsieur de Grignan; je vous prie de lui dire.

---

642. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Époisse, mercredi matin 25e août.

C'est ici, ma très-chère, où j'ai reçu cette lettre que j'attendois avec tant d'impatience. Je ne suis pas accoutumée à de tels retardements : c'est un des chagrins de mon voyage, car il n'est pas possible que je n'en sois dérangée. M. de Guitaut me persuade qu'il est fort aise que je sois ici. Tous nos gens sont à Bourbilly. Le fermier nous y donna hier à tous un fort grand dîner : M. de Guitaut, M. de Trichateau, cela paroissoit beaucoup dans cette horrible maison. J'avois à y gronder, et je les quittois de temps en temps pour m'aller acquitter de ce devoir. J'avois commencé dès le matin à Époisse sur un pauvre paysan que je croyois être de Bourbilly. Il me sembloit que je l'avois vu avec ceux qui m'étoient venus voir. « Mais d'où vient que vous êtes si révolté contre moi, lui dis-je, et que vous ne voulez pas payer le droit d'indire? — Hélas! Madame, je suis d'Époisse; je n'ai point entendu parler de cela. » Voilà le tailleur de la Merci, et quand cela est naturel, il est impossible de n'en pas rire.

Je serai encore ici jusqu'à dimanche, et vous écrirai

encore une fois; mais je ne sais si je recevrai de vos lettres? Il y a dans cette maison une grande liberté : j'y lis, j'y travaille, je m'y promène : nous causons fort agréablement, le maître du logis et moi; je ne sais quel pays nous ne battons point; il me conte mille choses de Provence, de vous, de l'Intendant, de Vardes, que je ne savois pas. Il me paroît fort occupé de son salut; il se sert des bons maîtres pour se conduire; il est possédé de l'envie de payer ses dettes, et de n'en pas faire de nouvelles ; c'est le premier pas que l'on fait dans ce chemin, quand on sait sa religion. Il ne laisse pas d'être de fort bonne compagnie ; mais cela passera, car la charité du prochain commence déjà à lui couper les paroles par la moitié. Il vous aime et vous estime au-dessus de tout; il me semble que ce n'est point lui qui a déserté; vous ne voulez donc pas me dire qui c'est? Croyez-vous que je le dirois, si vous m'aviez priée sérieusement de ne le pas faire? Eh bien! ma belle, je ne vous en parlerai plus.

Vous me contez une chose terrible de l'embrasement de cette galère; hélas! ce pauvre Sainte-Mesme, il me semble que je le vois. Mais d'où vient que vous ne trouvez pas aussi extraordinaire ce que nous vous mandons du prince d'Orange? Il assiége Charleroi, il voit notre armée : il en est tellement surpris, qu'il décampe au même instant, et s'en va vers Maestricht. Il fut surpris, comme s'il n'avoit pas ouï parler qu'il y eût une armée en Flandre. On dit qu'il nous a fait grand plaisir, car il étoit si bien posté, que nous aurions eu bien de la peine à trouver notre place ; voilà la seconde fois qu'il nous tire de cet embarras ; vous savez que je l'avois deviné. Tous nos volontaires sont revenus. Pensez-vous que cette nouvelle ne valût pas son prix dans la *Gazette d'Hollande*, si elle osoit nous en parler? Je n'ai point de nouvelles de mon fils : je ne crois pas qu'il soit revenu ; il aura sans

doute continué son chemin, et aura bien fait : il n'étoit pas possible qu'il restât à Paris; il faudroit pour cela qu'il eût continué la figure et la conduite d'un homme blessé, et il ressembloit comme deux gouttes d'eau à un petit homme qui se portoit parfaitement bien : le public est impitoyable sur la réputation. Voilà qui est beau.

---

643. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Époisse, jeudi 26e août.

Je reçois encore une de vos lettres, ma très-belle et très-chère, et peut-être que j'en aurai une autre avant que je parte; car ce ne sera que dimanche, et je ne fais aujourd'hui que ballotter en attendant que la poste parte. J'aurai fait ici une petite pause de dix jours : c'est une visite honnête. Je me connois en sincérité : je répondrois de celle qui est dans le cœur du maître de cette maison. Quoi qu'il en soit, il s'attrape lui-même, si ce qu'il dit de son amitié et du plaisir qu'il a de me voir ici n'est pas véritable. Je sens que je ne l'incommode point : la liberté qui se trouve ici répond de tout ce que je dis. Nous dévidons beaucoup de chapitres, et de tous les pays nous revenons à vous.

C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine.

Je suis en parfaite santé : ne me dites point que vous n'avez pas sur moi un pouvoir despotique, et que le serein vous résiste; il est vrai que c'est mon ancien ami, et que j'ai peine à rompre tout à fait avec lui. Mais pour le voyage de Vichy, par exemple, il est entièrement despotique, et si ce n'étoit que votre amitié vous fait voir dans l'avenir ce que ma santé présente m'empêche d'y voir, je vous assure, ma très-chère, que je n'irois point

du tout; mais je fais ce voyage agréablement, dans la pensée de rassurer votre imagination pour jamais; et cette seule raison est meilleure que nulle autre que l'on y puisse mêler.

Vous me représentez fort bien votre coup de tonnerre : j'avois quelquefois entendu parler des effets surprenants du tonnerre; mais je n'y crois pas tant qu'à ce que vous m'en dites. Cette petite fille toute morte, sans qu'il y paroisse, comme si c'étoit avec de la poudre de sympathie, me paroît une chose bien étonnante. Je comprends bien que vous ayez eu la curiosité de la voir; j'aurois bien été de cette partie : j'aime toutes les choses extraordinaires; celle-là l'est fort; ce n'est point comme on a accoutumé de mourir. Vos tonnerres sont bons à Grignan : ils ont un éclat et une majesté au-dessus de tous les autres. Lucien n'auroit pas osé appeler ce foudre un vain épouvantail de chènevière : c'est un Jupiter tonnant, comme du temps de Sémélé; nous n'avons rien eu de si considérable dans ces pays-ci. Nous y sentons avec incommodité une de vos prophéties, c'est-à-dire que les puces sont noires pour la plupart, et en si grande quantité qu'on ne sait où se mettre. J'étois résolue de m'en plaindre à vous : si vous trouvez quelque remède ensuite de l'almanach, vous me ferez un grand plaisir de me l'apprendre.

Vous trouverez que *don Quichotte* est fort bon : j'aime en plusieurs occasions le vieux langage, et si on l'avoit ôté de cinq ou six livres que je vous dirois bien, on en auroit ôté toute la grâce, et je n'en voudrois plus; mais je n'étois point assez affectionnée à celui de *don Quichotte*, pour n'avoir pas pris beaucoup de plaisir à la traduction. S'il vous divertit, il sera trop heureux, sans préjudice pourtant de *la colère d'Achille*, où vous êtes engagée. Je suis fort de votre avis pour la préférence des fables sur le poëme épique : la moralité s'en présente bien plus vite et plus agréablement; on ne va point cher-

cher midi à quatorze heures. Cela soit dit pourtant sans offenser le Tasse, que je ne puis oublier sans être une ingrate.

Corbinelli me mande qu'il croit que M. de Vardes viendra à Bourbon, qu'il lui mènera sa fille, et que je le ramènerai avec cette belle à Paris : cette vision est assez divertissante. Si Vardes passe à Grignan, comme il me le mande, mettez-lui dans la tête de venir à Vichy ; il n'y a que les eaux de la Seine qu'il dût préférer à celles-là. Mais de choisir Bourbon, parce qu'elles sont un peu plus près du but, c'est une folie. Que vous êtes heureuse d'avoir ces nouveaux venus ! qu'ils sont bons chacun en leur espèce ! que je les aime, et que vous me ferez un grand plaisir de les en assurer ! Faites-en bien votre profit, ma très-aimable : ce sont des sources où l'on peut puiser tout ce que l'on veut.

Mme de Coulanges m'a écrit une grande lettre toute pleine d'amitié et de nouvelles, c'est-à-dire les nonchalances adorables du prince d'Orange, le mariage de la nièce de Mme de Schomberg, où elle décrit fort plaisamment les vilaines vilenies de cette noce, dont la mariée avoit pensé mourir. Elle dit que le voyage de Fontainebleau est assuré, elle parle de la meilleure santé de Mme de la Fayette : tout cela saucé dans mille douceurs, point tant de tortillages ; je vous assure que sa lettre est extrêmement bonne à recevoir. Quoique je n'aie personne sur mon épaule, je ne vous dirai rien de fort secret des pays que vous savez : ce sont de certaines petites choses qui n'ont point de prise, et qui n'ont pas quasi la force d'être transportées ; M. de la Garde vous instruira.

En voici une qui réjouira Monsieur l'Archevêque. Le bel abbé se souvient bien de cette lettre que quelques évêques écrivoient au pape contre certains relâchements. Il vous contera que ce fut un crime, et que ce monstre fut étouffé dans sa naissance par Messieurs les agents qui

coururent partout. Je ne sais quel esprit follet ou sage l'a fait savoir au pape. Il a écrit à Sa Majesté, « qu'il étoit d'autant plus surpris de la suppression de cette lettre, que les rois n'ont point accoutumé d'empêcher ces sortes de commerce entre les enfants et le père commun; qu'il ne croit point que cette pensée soit venue d'un prince dont la piété lui est connue; mais que ceux qui lui ont donné ce conseil en ont ignoré les conséquences. » Il a chargé de ce bref les trois cardinaux de Bouillon, d'Estrées, de Bonzy. Si cette nouvelle est comme on nous la mande, elle en vaut bien une autre. N'admirez-vous point que tout est crime à nos pauvres frères? Quand ils n'ont point consulté le pape, ils étoient schismatiques; quand ils lui font des plaintes des *opinions probables*, et d'autres denrées de cette force, ils sont révoltés. Disons donc, ma chère enfant, qu'ils sont bien haïs ou bien aimés de Dieu, à voir de quelle façon ils sont persécutés. Je suis assurée que cette petite histoire réjouira vos prélats.

Je suis fâchée des vapeurs de M. de la Garde. Vous voilà donc bien tous deux offensés contre l'air de Paris; il faut que Dieu ait donné une bénédiction nouvelle à celui de Grignan; car de mon temps on ne l'eût jamais soupçonné de restaurer, de rafraîchir et d'humecter une jeune personne : que Dieu soit loué à jamais de la santé que vous y avez trouvée ! Sans raisonner ni tirer aucune conséquence, je m'en tiens là, et je puis dire qu'il n'est pas moins bon pour ma vie que pour la vôtre, puisqu'il vous a tirée du pitoyable état où vous étiez quand je vous dis adieu.

Samedi 28e août.

Je reçois, ma fille, votre lettre du 18e : j'en ai reçu trois ici. Je pars demain. Mme de Chatelus m'est venue voir, au lieu de recevoir ma visite à Chatelus. Je serai

un jour avec mes parents, et le 4e à Vichy. Vous avez eu raison d'être surprise de la mort de la pauvre Mme du Plessis. J'en suis fort touchée, et plus que bien d'autres : elle nous aimoit, et vous lui plaisiez au dernier point ; vous vous entendiez à merveilles; elle a été enlevée en six jours sans connoissance; enfin cela est pitoyable.

Pour notre cardinal, j'ai pensé souvent comme vous; mais soit que les ennemis ne soient pas en état de faire peur, ou que les amis ne soient pas sujets à la prendre, il est certain que rien ne se dérange. Vous faites très-bien d'en écrire à d'Hacqueville et même au Cardinal. Est-il un enfant? ne saurait-il venir à Saint-Denis sans le consentement de ses précepteurs? et s'ils l'oublient, faut-il qu'il se laisse égorger? Vous avez très-bonne grâce de vous inquiéter sur la conservation d'une personne si considérable, et à qui vous devez tant d'amitié.

Tous vos discours sur Charleroi sont justes comme l'or : mères, sœurs, amies, maîtresses, toutes sont infiniment redevables au prince d'Orange. Rien n'est si plaisant que la conduite de tous ces Messieurs pendant cette campagne.

Enfin la cour est à Fontainebleau. On dit que Mme de Coulanges ira passer le temps de ce voyage à Livry : ne lui avez-vous pas fait réponse, ma très-chère? je vous prie de n'y pas manquer.

M. de Guitaut vouloit vous mander comme il est content de mon séjour, et combien nous avions parlé tendrement de vous; mais je ne sais où il est. Je m'en vais fermer cette lettre, en vous embrassant mille fois de tout mon cœur, ma très-chère. Vous ne pouvez assez compter sur ma véritable tendresse.

---

644. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DU COMTE DE GUITAUT A MADAME DE GRIGNAN.

A Saulieu, dimanche au soir 29e août.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je vous écrivis hier au soir, et je vous écris encore aujourd'hui. Enfin j'ai quitté Époisse ; mais je n'ai pas quitté encore le maître de ce beau château ; il est venu me conduire jusqu'ici. Il n'y a rien de si aisé que de l'aimer : vous le connoissez ; il m'a aussi bien reçue chez lui que si j'étois Mme de Grignan : je ne puis rien ajouter à cette louange, j'ai tout dit. Mais il n'est pas vrai, Monsieur le comte de Guitaut?

DU COMTE DE GUITAUT.

Enfin nous nous séparons demain, et je commence à penser à vous, en quittant Mme de Sévigné ; car tant que nous avons été ensemble, je n'ai fait qu'en parler, et je ne doute pas que les oreilles ne vous aient corné : c'est à vous à savoir laquelle, car nous en avons dit de toutes les façons. Je n'ai pu me résoudre à ne pas coucher encore cette nuit avec elle, et je la suis venu accompagner jusqu'au premier gîte. Enfin encore une fois, nous nous quittons à regret, ce me semble ; mais nous nous reverrons dans peu ; et si vous ne venez, nous vous irons voir de compagnie. Tenez-vous toujours le cœur joyeux, et ne songez à rien qui vous chagrine ; cherchez tout ce qui vous pourra plaire, et ne vous imaginez pas qu'il y ait rien dans la vie qui ne se puisse faire : le monde est joli, et on trouve toujours quand on cherche. Voici un sentiment qui ne sera pas de votre goût ; mais je m'entends bien ; je ne parle pas si improprement que vous pourriez croire.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est très-sage, cet homme-ci; cependant je lui disois tantôt, le voyant éveillé comme une potée de souris: « Mon pauvre Monsieur, il est encore bien matin pour se coucher, vous êtes encore bien vert, mon ami; il y a bien du vieil homme, c'est-à-dire du jeune homme en vous. » Je m'en vais tout dire. Il ne faisoit l'autre jour qu'une légère collation, car il voudroit faire pénitence, et il en a besoin ; il m'échappe de l'appeler « Monsieur de Grignan » (ce nom se trouve naturellement au bout de ma langue) ; il s'écria d'un ton qui venoit du fond de l'âme : « Eh ! plût à Dieu ! » Je le regardai, et je lui dis: « J'aimerois autant souper. » Nous nous entendîmes; nous rîmes extrêmement : dis-je vrai? Répondez.

DU COMTE DE GUITAUT.

Vous ne ferez jamais taire Madame votre mère. Vous m'avez vu vous craindre extrêmement; cependant, Madame, les souhaits vont souvent bien loin, et on n'en est pas toujours le maître. Vous êtes confidente de ma pénitence ; vous ne l'avez jamais voulu être de mes péchés : aussi peu déterminée sur l'un que sur l'autre, je vous permets, si cela vous peut réjouir, de donner carrière à votre esprit. Je finis par là, en vous assurant pourtant qu'à l'heure qu'il est, votre bonne maman est entre deux vins. Adieu l'eau de Vichy; je ne crois pas, si elle continue, qu'elle y doive aller : ce seroit de l'argent perdu.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est lui qui en a trop pris; pour moi, j'en ai pris aussi. Ils sont si longtemps à table que par contenance

on boit, et puis on boit encore, et on se trouve avec une gaieté extraordinaire : voilà donc l'affaire. Il se vante des rigueurs qu'il auroit pour vous ; à tout hasard, je ne vous conseille pas de vous y fier, ni d'aller à Rome en litière avec lui. A propos, nous avons rencontré M. et Mme de Valavoire, avec un équipage qui ressembloit à une compagnie de bohèmes. Nous avons attaqué la première litière ; nous y avons trouvé le bon Valavoire : ah ! que c'est bien le vieil homme ! Nous sommes tous descendus ; il m'a baisée, et m'a pensé avaler ; car il a, comme vous savez, quelque chose de grand dans le visage. Sa femme m'a parlé de vous et de votre santé d'une manière à me persuader ; vous n'êtes point grasse ; mais vous avez un beau teint, vous êtes blanche, vous êtes tranquille : tout ce qu'elle m'a dit m'a paru naturel, et m'a fort plu. J'ai trouvé les chemins étranges ; j'ai pensé que vous aviez essuyé tous ces cahots ; ah ! qu'il y en a de bons ! Mon cocher est admirable, mais il est trop hardi ; M. de Guitaut dit qu'il l'estime de deux choses : l'une est d'être bon cocher, un fort bon cocher ; l'autre, de mépriser mes cris. Adieu, ma fille, en voilà assez pour des gens entre deux vins. Il y a ici un fort bon médecin qui me demande : « Madame, pourquoi allez-vous à Vichy ? » répondez-lui ; car pour moi, je n'ai jamais pu. Je vous embrasse avec une tendresse que vous savez et que je ne veux plus dire.

DU COMTE DE GUITAUT.

Et moi, Madame, qui n'oserois vous embrasser, je vous assure qu'on ne peut être plus à vous que j'y suis, et qu'après toutes nos folies, tout bien compté et tout rabattu, je m'en vais coucher avec le *bien Bon*.

---

645. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A CORBINELLI.

A la fin du mois d'août, Mme de Sévigné, étant à Chaseu, me convia d'écrire à notre ami Corbinelli, et voici ce que je lui mandai.

A Chaseu, ce 1er septembre 1677.

Il n'y a pas longtemps que je vous ai fait réponse dans une lettre que j'écrivis à Mme de Sévigné, et me revoici avec elle dans une feuille de papier, vous écrivant tous deux de ce château, où nous avons passé si doucement un an ensemble. Il étoit agréable alors, il est aujourd'hui admirable, et notre amie en est contente. Nous l'aurions été davantage si vous aviez été de la partie, et Lucien, que nous avons lu, nous auroit encore paru plus divertissant. La veuve qui vous plaît tant m'a aidé à faire l'honneur de ma maison. J'oubliois de vous dire que nous allâmes cinq lieues au-devant de la marquise. Elle nous fit mettre dans son carrosse, ne voulant fier sa conduite qu'à un cocher célèbre qu'elle a depuis peu. A la vérité, à un quart de lieue de la dînée, il nous versa dans le plus beau chemin du monde. Le bon abbé de Coulanges étant tombé sur sa nièce, et Toulongeon sur la sienne, cela me donna un peu de relâche. Mais admirez la fermeté de notre amie, et son bon naturel. Dans le moment que nous versâmes, elle parloit de l'histoire de don Quichotte. Sa chute ne l'étourdit point, et pour nous montrer qu'elle n'avoit pas la tête cassée, elle dit qu'il falloit remettre le chapitre de don Quichotte à une autre fois, et demanda comment se portoit l'abbé. Il n'eut non plus de mal que les autres. On nous releva, et la marquise fut trop heureuse de se remettre à la conduite du cocher de ma fille, qu'elle avoit tant méprisé. Vous croyez bien que notre aventure ne tomba pas à terre, comme

nous avions fait. Nous badinâmes quelque temps sur ce chapitre ; et ce fut là où nous commençâmes à vous trouver à redire.

---

646. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A la Palisse, vendredi au soir 3e septembre.

Vous voyez bien, ma très-chère, que me voilà à Vichy, c'est-à-dire j'y dînerai demain, comme je vous l'avois promis. Je vous écrivis de Saulieu, avec M. de Guitaut, une assez folle lettre : je vous en ai écrit quatre d'Époisse, où j'ai reçu toutes celles qui me sont revenues de Paris. J'ai été prise et retenue en Bourgogne d'une telle sorte, que si par hasard je ne m'étois souvenue de vous, et des eaux que vous voulez que j'y prenne, je crois que je m'y serois oubliée. J'ai été chez Bussy, dans un château qui n'est pas Bussy, qui a le meilleur air du monde, et dont la situation est admirable. La Coligny y étoit ; elle est très-aimable; il y auroit beaucoup à parler ; mais je remets ces bagatelles pour une autre fois. Il a fallu aller dîner chez Monsieur d'Autun (le pauvre homme !) et puis chez M. de Toulongeon ; et le jour que j'en devois partir, il fallut demeurer pour parler de nos affaires avec le président de Berbisy qui venoit m'y trouver. Enfin me voilà sur votre route de Lyon, à vingt lieues de Lyon. Je serois mardi à Grignan, si Dieu le vouloit ; eh mon Dieu ! il faut détourner cette pensée, ma chère enfant : elle fait un *dragon*, si l'on ne prend un soin extrême de la gouverner. Parlons de la traverse d'Autun ici, qui est un chemin diabolique. J'ai dit adieu pour jamais partout où j'ai passé. Je suis ici dans le château de cette bonne de Saint-Géran, qui m'a reçue comme sa fille. Vous y avez passé, ma fille : tout m'est cher à mille lieues à la ronde. Je suis à plaindre quand

je n'ai point de vos nouvelles ; cela me fait une tristesse qui ne m'est pas bonne. Depuis Époisse il y a sept jours, cela est long ; j'en espère, voilà ce qui me soutient. Je vons prie de dire à M. de Grignan que je le conjure d'écrire à M. de Seigneley, ou à M. de Bonrepos, pour obtenir le congé du chevalier de Sévigné pour venir sol-solliciter cet hiver un vaisseau : il y a bien des places vacantes. Le pauvre garçon m'a écrit quatre fois : il ne sait que faire ; il est à Messine, et me fait pitié : c'est sa vie, c'est son pain ; aidez-moi à le servir : vous savez comme il s'appelle ; si cela ne vous touche, c'est mon filleul. On me presse de donner cette lettre ; la poste va passer. Adieu, ma très-chère et très-aimable belle : il y a huit jours que je ne sais rien ; mais quand j'ignore tout, je sais toujours que je vous aime de tout mon cœur.

---

647 — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichy, samedi au soir 4e septembre.

J'ai reçu deux de vos lettres en arrivant, ma très-chère ; j'en avois grand besoin, mon cœur étoit triste . me voilà bien ; je les relirai, ce m'est une consolation. Ma fille, passé aujourd'hui, je vous promets de ne plus écrire qu'un mot, c'est-à-dire *la feuille qui chante et chantera;* mais faites-en donc de même : vous êtes tuée d'écriture, vous êtes excessivement maigre, et à votre âge c'est être malade que d'être en cet état ; je hais, il est vrai, de voir la côte d'Adam si visiblement en votre personne. Vous me rendrez donc compte de votre santé, et de la petite dont je suis en peine : la pauvre enfant! Mme de Valavoire m'en dit des merveilles. Ma fille, ne me grondez point ce soir ; je veux un peu parler ; j'arrive, je me repose demain, rien ne m'oblige à me taire.

M. de Champlâtreux est déjà venu me voir : le bon abbé le trouve d'une bonne société; il lui donnera souvent à dîner. Savez-vous qui m'a déjà envoyé faire un compliment? M. le marquis de Termes, qui arriva hier tout malingre de goutte et de colique; on dit qu'il a la barbe longue comme un capucin : ah! c'est fort bien fait. Le chevalier de Flamarens est avec lui; M. et Mme d'Albon y sont aussi, M. de Jussac; on attend encore bien du monde. J'oublie le meilleur, c'est Vincent, qui sort déjà d'ici, et qui prendra des soins de moi extrêmes. Je me porte très-bien : je ne sais que souhaiter de mieux, sinon de clouer ce bienheureux état. Je vous écrivis hier de la Palisse; j'y vis un petit garçon que je trouvai joli; il a sept ans; je suis sûre qu'il ressemble au vôtre, j'en jurerois; son père, qui est un gentilhomme de M. de Saint-Géran, lui a appris à faire l'exercice du mousquet et de la pique : c'est la plus jolie chose du monde; vous aimeriez ce petit enfant; cela lui dénoue le corps : il est délibéré, adroit, résolu. Son père passe sa vie à la guerre; il est convalescent à la Palisse, et se divertit à rendre son fils un vrai petit soldat; j'aimerois mieux cela qu'un maître à danser : si le hasard vous envoyoit un tel homme, prenez le même plaisir sur ma parole. Monsieur l'Archevêque a écrit au bon abbé tout ce qui se peut mander d'obligeant et de tendre, pour l'engager au voyage de Grignan; mais je ne vois pas que cela l'ébranle.

J'aurois bien à causer sur vos deux lettres que voilà mais quoique je ne sois pas encore initiée à la fontaine, je veux vous donner l'exemple. Un homme de la cour disoit l'autre jour à Mme de Ludres : « Madame, vous êtes, ma foi, plus belle que jamais. — Tout de bon, dit-elle, j'en suis bien aise, c'est un ridicule de moins. » J'ai trouvé cela plaisant.

Mme de Coulanges a des soins de moi admirables; je regarde autour de moi; est-ce que je suis en fortune?

Elle me rend le tambourinage qu'elle reçoit de beaucoup d'autres. La Bagnols m'écrit aussi mille choses *tortillonnées*. Adieu, ma très-chère enfant : je vous aime avec une tendresse que je ne puis exprimer. Évitez sur toute chose le cœur de l'hiver pour revenir, et le détour de Reims. Croyez-moi, il n'y a point de santé qui puisse résister à ces fatigues : les voyages usent le corps comme les équipages.

---

648. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichy, lundi 6e septembre.

Ma fille, ne vous fâchez point : je vous écris à six heures du soir, loin des eaux, loin de toute vapeur; c'est pour me donner de la joie que je veux causer un moment avec vous; j'ai rompu tout autre commerce. Ne trouvez-vous point que nous sommes trop loin et trop près l'une de l'autre? Cette distance nous fait mal. Je passe les jours avec MM. de Termes et Flamarens; je suis leur véritable consolation : je ne sais ce qu'ils ont, ils ne se portent point bien. Ils ont amené un homme de l'Opéra, qui joue du violon mieux que Baptiste : cela nous divertit. Il y a une impertinente petite bossue qui chante sans fin et sans cesse, qui croit être miraculeuse : cela nous fait rire. M. de Champlâtreux est notre grand Druide, il fait la meilleure chère de monde. Ah mon Dieu! que n'a-t-il été possible que vous m'ayez gouvernée ici! M. et Mme d'Albon, une sœur de Mlle de Lestrange, Mme de Sourdis, blanche et blonde, mille autres de tous côtés, jamais il ne s'est vu tant de monde, et jamais il n'a fait si beau : le mois de septembre ne contrefait ni l'été ni l'hiver, il est le plus beau mois de septembre que vous ayez jamais vu.

Madame disoit l'autre jour à Mme de Ludres, en ba-

dinant avec un compas : « Il faut que je crève ces deux yeux-là qui font tant de mal. — Crevez-les, madame, puisqu'ils n'ont pas fait tout celui que je voulois. » Cela seroit plaisant si c'étoit moi qui vous fisse savoir tous les bons mots de cette belle.

Comment vous portez-vous, ma très-chère? Ce mal de jambe, qu'est-il devenu? Est-il possible que cela soit bon? C'étoit donc une humeur qui vous tomboit sur la poitrine; ce n'étoit pas seulement du sang échauffé. Et la pauvre petite, est-elle mieux? Si vous m'aimez, ma très-chère, si vous m'aimez, tâchez de vous rengraisser. Ah! que vous êtes maigre, puisque M. de Grignan en est inquiet!

Mardi au soir.

J'ai reçu votre lettre du premier septembre. Que souhaitez-vous, ma fille? Quel échange, quel trafic voulez-vous faire? Ah! gardez tout ce que vous avez; souvenez-vous de ce que vous êtes, quand vous n'êtes point dévorée de tous les *dragons* du monde : vous en aviez de bien noirs et de bien cruels à Paris; mais quand vous voulez, quel charme et quel agrément ne trouve-t-on point dans votre humeur? Je soupire souvent en parlant de vous et en pensant à vous. Je ne réponds point à votre lettre, de peur uniquement de vous fâcher; car vous m'ôtez ma joie en m'ôtant le plaisir de vous entretenir; mais il ne faut point vous contredire : vous passez légèrement sur tous les chapitres; je ne fais aussi réponse à rien. Je vous conjure seulement de mander à d'Hacqueville ce que vous avez résolu pour cet hiver, afin que nous prenions l'hôtel de Carnavalet, ou non.

Je voudrois que vous eussiez vu jusqu'à quel excès la présence de Termes et de Flamarens fait monter la coiffure et l'ajustement de deux ou trois belles de ce pays. Enfin, dès six heures du matin, tout est en l'air, coiffure

hurlupée, poudrée, frisée, bonnet *à la bascule*, rouge, mouches, petite coiffe qui pend, éventail, corps de jupe long et serré : c'est pour pâmer de rire; cependant il faut boire, et les eaux leur ressortent par la bouche et par le dos.

Adieu, ma chère enfant : ayez soin de votre santé; la mienne est admirable. Les eaux me font très-bien. Vincent me gouverne tout comme M. de Champlâtreux; tout est réglé, tout dîne à midi, tout soupe à sept, tout dort à dix, tout boit à six.

---

649. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichy, lundi 13e septembre.

Quoi ! ma très-chère et très-aimable, vous avez été malade ! vous avez été saignée deux fois ! vous avez eu raison de craindre votre esquinancie ! vous avez craché du sang ! on dit que ce n'étoit que de la gorge; mais est-ce là ce sang si bien rafraîchi? Cette sérosité qui est tombée sur vos jambes, où en étions-nous si elle fût tombée sur votre poitrine? Et je ne sais rien de tout cela : je vis en pleine confiance sur votre parole; vos lettres ne sont ni moins longues, ni moins naturelles ; je ne me doute de rien, et vous étiez dans cet état lorsque j'arrivois à Époisse. Si l'on avoit le scrupule de ne vouloir point rire quand on ne le doit pas, le plus sûr seroit d'être toujours en inquiétude ; mais on ouvre aisément son cœur à la joie et à la confiance d'espérer que ceux que l'on aime se portent bien quand ils le disent; et l'on ne joint pas à l'absence toutes sortes de maux. Ce n'est point Vardes qui m'a dit votre mal; c'est un gentilhomme qui venoit de Provence, qui le dit à un frère de Mlle de Lestrange, en l'assurant que vous étiez toute

guérie. Vardes arriva le même jour, et m'assura que vous étiez entièrement hors d'affaire, à la maigreur près, qu'il a trouvée grande. Si vous ne suivez les avis de Guisoni sur le rafraîchissement, vous tomberez dans une maigreur et une délicatesse qui ne sera plus une vie. Le pauvre Vardes m'a ôté toute l'inquiétude que j'aurois pu avoir, en me disant, avec tous les bons tons du monde, que le fond de votre teint est tranquille et blanc, sans nulle apparence d'altération. Il croit être assez joliment avec vous ; il en est ravi, ma bonne, et je vous exhorte à respecter son malheur. Il a été reçu ici divinement ; il étoit bien tenté d'y demeurer, persuadé que les eaux et la compagnie y sont plus propres pour lui que celles de Bourbon ; mais M. de Champlâtreux, par une ridicule politique, lui a fait, comme par force, continuer son chemin. Nous croyons que c'est par jalousie, car jamais il n'y eut un véritable chien de jardinier comme lui. Sa cour est épineuse : nous en rions fort ; le pauvre Chésières me l'avoit dit cent fois ; comme je n'ai point compris qu'il soit mort, j'ai toujours envie de lui conter que je la trouve comme lui.

Vardes a extrêmement plu à Termes, et Termes à Vardes : leurs esprits se sont frappés d'un agrément égal ; ç'a été un coup double : cette connoissance qu'ils avoient de se plaire les rendoit plus aimables. J'eusse été fort aise que Vardes fût demeuré ici ; Corbinelli y seroit venu. Vous comprenez bien quelle extrême consolation je trouverois à vous y avoir : je vois vos sentiments là-dessus ; mais cette Providence n'a pas voulu : cela n'est-il pas visible par tout ce qu'elle a dérangé ? Elle veut donc que vous veniez cet hiver, et que nous soyons en même maison : je n'ai nul dessein d'en sonner la trompette ; mais il a fallu le mander à d'Hacqueville pour nous arrêter le Carnavalet. Il me semble que c'est une grande commodité à toutes deux, et bien de

la peine épargnée, de n'avoir point à nous chercher. Il y a des heures du soir et du matin quand on loge ensemble, qu'on ne remplit point quand on est pêle-mêle avec les visites. Car je compte, ma belle, que vous viendrez dans l'appartement de ma maison que je vous ai destiné, excepté que vous ayez pour vous seule une autre maison toute trouvée ; je me conformerai à vos desseins, j'entrerai dans vos pensées, je me ferai un plaisir de vos volontés, vous me ferez changer d'opinion, je croirai que tout ce que j'avois imaginé n'étoit point bien ; car je veux sur toutes choses que vous soyez contente, et quand vous la serez, je la serai.

Adieu, ma bonne : embrassez-moi, je vous en prie, et me dites comme vous vous portez. Nous sommes ici dans une jolie société : le temps est admirable, le pays délicieux, on y fait la meilleure chère du monde. Il y a deux ou trois jésuites qui font les entendus : que j'aurois de plaisir à les voir étrangler par Corbinelli ! Le Maimbourg est impertinent ; il y a toujours dans ses ouvrages la marque de l'ouvrier : la belle pensée de faire punir un Turc, parce qu'il n'a pas salué l'image de la Vierge !

---

650. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quinze jours après que Mme de Sévigné fut partie de chez moi, je lui écrivis cette lettre.

A Chaseu, ce 15e septembre 1677.

Je vous ai bien trouvée à redire depuis quinze jours, ma chère cousine. Je vois bien qu'il ne vous faut jamais voir, ou qu'il ne vous faut jamais quitter ; mais au moins voudrois-je que nous fussions voisins à la campagne ; je vous y aimerois encore mieux qu'à Paris : on y est trop dissipé. Pour des nouvelles de ce pays-là je ne

vous en manderai point ; car assurément vous les savez : mais je vous y ferai faire quelques réflexions, si vous le trouvez bon ; comme, par exemple, sur la mort de la vieille Puisieux. Nous en voilà délivrés ; ne trouvez-vous pas, Madame, qu'elle contraignoit un peu trop ses amis ? il falloit marcher si droit avec elle.

Au reste, vous me devez un compliment sur la mort du grand prieur de Champagne : ce n'est pas que je m'en soucie : mais il étoit cousin germain de mon père, et je le voyois quelquefois. Si vous vouliez, pour n'en pas faire à deux fois, fourrer aussi dans le même compliment la condoléance de la mort de la vieille Bouligneux, qui étoit ma tante, je crois que vous ne feriez pas mal, si ce n'est que vous voulussiez attendre la mort de la vieille Toulongeon, pour les mettre tous ensemble.

Je laisse cela à votre discrétion. Mais à propos de celle-ci, elle passa céans le jour que vous partîtes de Monthelon, et elle me fit de grandes plaintes de l'empressement que vous aviez eu à traiter avec le président de Berbisy de votre part de la succession du président Frémyot. J'eus beau lui dire que dix mille écus, que vous auriez présentement, en valoient au moins vingt mille quand la présidente Frémyot viendroit à mourir : elle ne se rendit point à mes raisons, et quand je vis cela, je la laissai à la merci de ses douleurs.

Au reste, Madame, je vous supplie de dire de ma part à votre cocher que celui de M. Jeannin l'a bien effacé en ce pays-ci. Il versa un tour et demi son maître le lendemain de votre départ, et démit l'épaule à l'aînée de ses sœurs ; cela les obligea de revenir tous à Montjeu, où ils sont encore. Mme de la Boulaye passa ici il y a huit jours, pour s'en aller chez elle faire balayer sa maison, afin d'y recevoir dignement le *Gobin Villars*, qui vient, dit-on, l'épouser. Plût à Dieu que

vous et moi fussions aussi aises qu'elle le sera le jour qu'elle étalera son dais et son cadenas à Autun !

Chandenier est à Paris en pleine liberté ; il donne sa démission pure et simple, et se remet à la discrétion du Roi pour la récompense de sa charge. S'il avoit fait cela il y a seulement dix ans, il auroit fait le profit que vous voulez faire avec Mme Frémyot ; il auroit gagné l'intérêt de cent mille écus au moins, qui se seroit monté à cinquante mille ; il se seroit épargné les chagrins d'une longue prison, après un long exil, et il ne se seroit pas distingué, comme il a fait, par une longue folie ; mais enfin le voilà hors d'affaire : nous ne savons pas encore ce que le Roi aura fait pour lui.

Adieu, ma chère cousine ; je vous assure que je vous aime bien ; il m'a pris un redoublement d'amitié pour vous, que je sens bien qui se tournera en continue.

---

651. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichy, jeudi à quatre heures du soir, 16e septembre.

Demandez au chevalier de Grignan si je n'ai pas bien du soin de lui, si je ne lui donne pas un bon médecin, et si moi-même je n'en suis pas un admirable. Je n'eusse jamais cru voir à Vichy les chiens de visages que j'y vois. Comme on est toujours rassemblé, ce qu'il y a de meilleur se met ensemble, et cela compose une fort bonne compagnie. Je traite fort sérieusement la santé du chevalier, et je verrai les commencements de ses remèdes, et le laisserai en bon train avant que de partir.

Je commence la douche aujourd'hui ; je crois qu'elle me sera moins rude que l'année passée ; car j'ai devant et après moi Jussac, Termes, Flamarens, chacun sa demi-

heure : cela fait une société de misérables qui ne le sont pas trop. Je vous en manderai des nouvelles; ils ont déjà commencé, et trouvent que c'est la plus jolie chose du monde.

Mon Dieu, ma très-chère, que vous avez été vivement et dangereusement malade ! c'étoit justement le 15ᵉ d'août, un dimanche; vous ne pûtes m'écrire, et la confusion de mon départ m'a détournée de l'inquiétude que cela m'auroit donnée dans un autre temps. Cette gorge enflammée fait grand'peur, et la fièvre; hélas ! ma très-aimable, quand on a le sang de cette furie, c'est bientôt fait. Vous eûtes la fièvre : vous fûtes saignée deux fois en un jour; et puis une cuisse et les jambes enflées : quelle malignité d'humeurs ! et sans le bonheur qui la détourna de dessus votre poitrine, où en étions-nous? Dieu merci, vous êtes guérie de ce mal; voilà qui est fait, je n'en ai nulle inquiétude, et je l'ai passé bien gaillardement. J'admire que, pour me tromper, vous ayez toujours pu m'écrire de si grandes lettres; mais personne n'aura-t-il le pouvoir d'obtenir de vous quelque espèce de soin et de régime pour tempérer un peu ce sang si enragé? Je ne vois personne qui ne songe à sa vie et à sa santé : tout ce qu'on voit ici le marque assez. Il n'y a que vous qui sembliez avoir envie d'expédier promptement votre rôle. Si vous m'aimiez, vous auriez un peu plus de pitié de moi. Quand je songe à tout ce que je fais pour vous plaire uniquement, et comme je m'en vais attaquer courageusement et de bon cœur une santé parfaite, par la seule envie de mettre votre esprit en repos, et que je ne puis pas obtenir de vous de suivre les avis de votre médecin, je me perds dans cette pensée. Je n'ai jamais vu de belle ni de jolie femme prendre plaisir à se détruire. Tout le monde conte qu'on est tiré de toutes sortes de maux par des remèdes, et vous affectez de n'en prendre aucun; ma très-chère, ils sont pourtant nécessaires, et

je m'en suis bien trouvée aux Rochers : enfin vous êtes bien nommée un prodige. Voilà ce que je voulois vous dire pour soulager mon cœur; je ne vous en parlerai plus : ne croyez pas que je veuille recommencer les chagrins passés ; Dieu m'en préserve ! mais je n'ai pu résister à l'envie de vous faire remarquer de combien ma complaisance est au-dessus de la vôtre.

Vous me rapaisez par un autre endroit : c'est, ma très-chère, en me disant fort nettement que vous voulez dérober la chambre de quelqu'un, et venir loger chez moi, sans vous soucier si je le trouve bon ou non; seulement pour m'apprendre à vous avoir persuadée que vous ne pouvez jamais m'incommoder. Venez, venez, ma très-chère ; voilà un style qui convient mieux à la tendresse que j'ai pour vous, que celui que vous aviez l'autre jour dans une de vos lettres : ne craignez point que votre confiance soit trompée.

Je crois que d'Hacqueville nous a pris *la Carnavalette;* nous nous y trouverons fort bien ; il faudra tâcher de s'y accommoder, rien n'étant plus honnête, ni à meilleur marché que de loger ensemble. J'espère que votre voyage, qui est l'ouvrage de la politique de toute la famille, sera aussi heureux que l'autre a été triste et désagréable par le mauvais état de votre santé. Cette Valavoire ne me dit point que vous eussiez été mal : vous l'aviez bien endoctrinée ; et je vous écrivois des folies de Saulieu. Enfin, ma fille, n'en parlons plus : vous êtes peut-être un peu plus docile, voyant les impétuosités de ce sang ; et de mon côté je bois l'eau la plus salutaire pour moi, et par le plus beau temps, et dans le plus beau lieu, et avec la plus jolie compagnie que vous puissiez souhaiter. Bon Dieu ! que ces eaux seraient admirables pour M. de Grignan ! Le bon abbé en prend pour purger tous ses bons dîners, et se précautionner pour dix ans. Adieu, mon ange : écrivez à Mme de Coulanges, je

vous en prie. Je vous aime trop, et vous embrasse tendrement.

---

652. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichy, dimanche 19e septembre.

Il me semble, ma chère enfant, que je vous écrivis une sotte lettre la dernière fois. J'étois mal à mon aise, j'écrivois mal, je me plaignois de la douche : il n'en faut pas davantage pour vous donner de l'inquiétude. Je vous assure aujourd'hui, ma fille, que je me porte fort bien ; je me suis baignée à la Sénèque ; j'ai sué fort gracieusement, et peut-être même que je prendrai encore une douche ou deux avant que de partir, pour finir toute contestation. Deux jours de repos me donneront de la force de reste. Il me sembla l'autre jour, dans la chaleur du combat, que je fermois les mains ; je coupe du pain, et enfin je me porte très-bien : le temps me donnera, pour mes mains, ce que Vichy me refusera ; je n'en ai aucune inquiétude. Je quitte le chevalier et Vichy vendredi ; je le laisse en train et en bonnes mains pour sa santé. Nous allons nous reposer à Langlar, où il nous viendra voir : un jour ne lui fera pas grand mal. Je crois que Termes et Flamarens y viendront aussi : cette pause sera jolie. Jussac veut vous écrire combien il vous honore, et à quel point M. de Vendôme est bien disposé pour vous aimer et estimer, et croire M. de Grignan en tout ce qu'il lui dira, à moins qu'il n'ait changé, ce qu'il ne croit pas.

Le Marseille est à Paris : nous avons fort parlé de toutes les affaires passées ; il me semble que je les ai peintes au naturel. Je souhaite, ma très-chère, que vous me disiez vrai sur votre santé : vous me dites tout de votre mieux pour me rassurer ; mais quand je songe comme vous me trompez bien quand vous voulez, je

prends ma confiance d'ailleurs que de vos paroles. Je crois qu'après avoir été malade, on se porte bien; et j'espère que vous accorderez à notre amitié quelques-uns des régimes que vous a ordonnés Guisoni.

D'Hacqueville lanterne tant pour *la Carnavalette*, que je meurs de peur qu'il ne la laisse aller: eh bon Dieu! faut-il tant de façons pour six mois? Avons-nous mieux? Écrivez-lui, comme moi, qu'il ne se serve point en cette occasion de son profond jugement. Nous parlons souvent de vous, le chevalier et moi: nous craignons plus que vous la vivacité de votre esprit, qui vous consume et vous épuise, comme Pascal. Ma fille, si vous saviez comme cette pensée serre le cœur à ceux qui vous aiment, vous nous plaindriez. Le bon abbé prend des eaux pour vider son sac qui est plein, cela s'appelle pour le remplir, et toujours ainsi; nous avons beaucoup de soin l'un de l'autre. Ces eaux-ci sont salutaires; M. de Grignan en seroit lavé, et lessivé, et guéri de tous ses maux; il n'auroit pas mal besoin aussi de vider son sac. Tous les buveurs sont contents de leur santé, et encore plus de la beauté du temps et du pays.

Adieu, ma très-chère et très-aimable: vous ne voulez pas que j'écrive davantage. Ne trouvez-vous pas que c'est une jolie petite chose que d'apprendre au marquis ce que M. de la Garde lui apprend? Je voudrois que vous eussiez vu mon petit garçon de la Palisse. Le chevalier vous dira que nous sommes quelquefois en si bonne compagnie, que n'ayant pas assez de temps, nous remettons à Paris à faire nos remèdes.

---

653. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichy, mardi 21e septembre.

Je suis fâchée de n'avoir point reçu aujourd'hui de vos nouvelles; mon cœur est triste, et je me représente toujours que vous êtes malade : on ne peut prendre aucune confiance dans le sang que vous avez, et le mien en est troublé; j'espère que demain je serai hors de cette peine. Corbinelli est demeuré à Paris avec une fièvre tierce et une rêverie qui fait peur. Je crois que d'Hacqueville nous louera l'hôtel de Carnavalet, à moins que Mme de Lillebonne ne se ravise et n'en veuille pas sortir à cette saint Remi : je reconnoîtrois bien notre guignon à cela. Je me porte à merveilles, hors que je n'ai pu souffrir la douche; c'est que je n'en avois nul besoin cette année, et qu'elle prenoit trop sur moi. Je finis demain mes eaux; je me purge jeudi; vendredi à Langlar. Je laisse le chevalier en bon train; il se trouvera très-bien de ses eaux; je crois qu'il aura tout achevé dans huit ou dix jours. Adieu, ma très-chère enfant : j'embrasse les Grignans, grands et petits. Il faut que le mousquet et la pique du petit marquis soient proportionnés à sa taille.

---

654. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichy, mercredi au soir 22e septembre.

Il me revient une lettre du 15e. Je crois qu'elle est allée faire un tour à Paris. Le chevalier en a reçu une du bel abbé de cette même date, qui me fait voir au moins que vous vous portiez bien ce jour-là. Il est vrai que si Vardes m'eût parlé un peu plus au temps présent de

votre maladie, nulle considération n'auroit pu me retenir; mais il fit si bien que je ne pus tourner mon inquiétude que sur le passé. Ma très-chère, au nom de Dieu, rapportez-moi votre bonne santé et votre joli visage; car je ne puis m'en passer, ni vous permettre d'être changée à l'âge où vous êtes. N'espérez donc point que je sois traitable sur cette maigreur, qui marque visiblement votre mauvaise santé; la mienne est admirable. Je finis demain toutes mes affaires, je prends ma dernière médecine. J'ai bu seize jours; je n'ai pris que deux douches et deux bains chauds; je n'ai pu soutenir la douche; j'en suis fâchée, car j'aime à suer; mais j'en étois trop échauffée et trop étourdie : en un mot, c'est que je n'en ai plus de besoin, et la boisson m'a suffi et fait des merveilles. Je m'en vais vendredi à Langlar; mes commensaux, Termes, Flamarens, Jussac, m'y suivront; le chevalier m'y viendra voir samedi, et reviendra lundi commencer sa douche. Il ne sera plus que huit jours sans moi; je le laisse en bon train : les eaux lui font beaucoup de bien; il recevra en mon absence mille présents de mes amis : il est fort content de moi. Pour mes mains, ma fille, elles sont mieux, et cette incommodité est si petite, que le temps est le seul remède que je veuille souffrir. Je suis au désespoir de la tristesse de vos songes : eh, mon Dieu! faut-il que dans l'état où je suis je vous fasse du mal? C'est bien, je vous assure, contre mon intention. Je ne sais si vous avez celle de m'écrire des endroits admirables : vous y réussiriez; mais aussi ils ne tombent pas à terre; vous ne sentez point l'agrément de ce que vous dites, et c'est tant mieux. Vous avez un peu d'envie de vous moquer de votre petite servante, et du corps de jupe, et du toupet; mais vous m'aimeriez si vous saviez le bon air que j'avais à la fontaine.

Je crois que *la Carnavalette* nous sera meilleure que l'autre maison qu'on nous avoit indiquée, mais qui est

fort petite, et où pas un de vos gens ne pourroit loger. Nous verrons ce que fera le grand d'Hacqueville : je meurs de peur que Mme de Lillebonne ne veuille pas déloger.

Je suis toujours fort en peine de Corbinelli; il a été rudement traité de la fièvre tierce : le délire, et tout ce qui peut effrayer; il a pris de l'or potable, nous en attendons l'effet.

Ma fille, parlez-moi toujours de vous et de votre santé : ne faites-vous rien du tout pour vous remettre de vos deux saignées? Quelle maladie, bon Dieu! et quelle frayeur cela ne doit-il point donner à ceux qui vous aiment!

Voilà le chevalier auprès de moi, et la compagnie ordinaire, avec un homme qui assurément joue mieux du violon que Baptiste. Nous voudrions bien vous envoyer, et à M. de Grignan, une chacone et un écho dont il nous charme, et dont vous serez charmée : vous l'entendrez cet hiver.

---

655. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Langlar, chez M. l'abbé Bayard,
vendredi 24e septembre.

J'ai reçu à Vichy, ma très-chère, cette lettre du 15e dont j'étois en peine.

Je serois fâchée de ne pas savoir l'histoire de ce bon curé; il est à Semur, et M. de Trichateau, dont vous haïssez la gigantesque figure, nous conta à Époisse qu'il lui étoit tombé un ange du ciel dans sa ville de Semur, qui étoit un vrai saint du paradis; qu'on ne savoit ni son nom ni le sujet de son séjour; qu'il ne se plaignoit de personne, qu'il étoit silencieux, et qu'il avoit été si touché de cette sorte de mérite, qu'il l'avoit logé chez lui et

qu'il le nourrissoit, avec une grande joie d'avoir recueilli un tel homme. Nous écoutâmes cela, Guitaut et moi; et comme je suis toujours alerte sur nos pauvres amis, je le priai de continuer sa générosité, et qu'assurément c'étoit un ami de la vérité : cela est plaisant, car je ne croyois point du tout que ce fût ce bon curé. Je viens d'écrire à Guitaut, pour lui dire le mérite de cet homme, et le prier de bien fixer les bons sentiments de Trichateau sur ce sujet. Le voilà donc un peu consolé pendant son exil; et je vous réponds que je lui rendrai à Paris tous les services que je pourrai. Votre père spirituel vous a mis dans ses intérêts par des facilités si utiles, qu'il faudroit que je fusse dénaturée pour ne vous pas servir dans cette occasion. Votre narration est admirable, et ne pouvoit manquer de faire son effet; hélas! mon enfant, vous savez comme je suis pour les malheureux, et à quel point je me tiens offensée de certaines injustices : témoin M. de Fresnes.

La fin de votre lettre m'a charmée : venez, venez donc, ma très-chère, et sans aucun *dragon* sur le cœur, puisque le bon archevêque a prononcé *ex cathedra* que votre voyage étoit nécessaire pour les intérêts de votre maison. J'attends des nouvelles de d'Hacqueville pour en avoir une à Paris; mais il est si plein de difficultés, que si nous l'avons, ce sera par M. de Coulanges, qui les aplanit toutes. Vous me demandez permission d'amener votre fils : hélas! ma chère enfant, c'est la chose du monde que j'approuve le plus; Vardes m'avoit priée de vous avertir qu'il se gâtoit fort avec vos valets. Il sera très-bien avec nous tous; mais savez-vous qui en est transporté de joie? C'est le *bien Bon :* il avoit juré de ne point mourir content qu'il n'eût revu le petit homme.

Je suis partie aujourd'hui de Vichy, car encore faut-il parler de nous. Le bon abbé a été ravi de la beauté de cette terrasse, et M. de Termes m'a paru très-digne

d'être de ce petit voyage, par l'admiration vive et naturelle qu'il a fait paroître en découvrant cette belle vue, qui est effectivement une des plus surprenantes choses du monde. Je ne peux jamais m'empêcher de vous souhaiter partout, mais particulièrement quand quelque chose me plaît. Le chevalier de Grignan reviendra demain, et retournera pour achever ses remèdes; s'il a le bel abbé à ma place, il ne sera pas à plaindre. Je lui procure en ce pays mille petits présents, et des visites agréables, et un bon médecin, dont il se trouvera à merveilles. Je vous conjure de suivre vos bonnes manières, puisque c'est une marque de votre santé; la mienne est très-bonne. Les eaux m'ont fait des merveilles; pour la douche, je n'ai pu la soutenir, ce sera pour une autre fois; j'ai eu peur de la fièvre; il ne faut pas se jouer à ce remède. Adieu, mon aimable enfant : tous nos commensaux sont fort contents, et me prient de vous assurer de leurs profonds respects.

656. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GUITAUT.

A Vichy, en partant, ce 25e septembre 1677.

Quand je songe que Mme Guitaut n'est pas encore accouchée, et que M. d'Hacqueville est allé à Rouen et revenu, et qu'à son retour il ne m'en dit pas un mot, je comprends que cet enfant n'a pas dessein d'avoir le procédé des autres, et qu'il sera aussi extraordinaire pendant sa vie, et pour en sortir, qu'il l'est en y entrant. Songez que la *très-bonne*, dès que j'étois à Époisse, avoit déjà dit toutes ses oraisons à Sainte-Marguerite : jamais il n'y eut un tel mécompte. Il y a des gens à qui ces désordres n'arrivent jamais.

Je partis pour Saulieu, comme vous vîtes, car je reprends dès là le fil de mon histoire; mais si vous vîtes

mon départ, vous ne vîtes point toute l'amitié, la satisfaction, la reconnoissance que j'emportois dans mon cœur, de tout votre procédé pour moi; je vous conjure de croire que cela passe tout ce que vous en pouvez penser. Je passai deux jours avec mes parents en Bourgogne; j'y reçus votre billet. Vous pensiez que M. de Tavannes ne fût pas chez lui : vous étiez mal informé; il y étoit, et Bussy y alla ce jour que je le quittai : sa fille me promet de conter à M. de Tavannes tous les pas que vous avez faits pour le voir.

J'arrivai ici le 4e de ce mois; j'y trouvai MM. de Champlâtreux, de Termes, de Flamarens, Jussac, M., Mme d'Albon, Mme de Sourdis, et bien d'autres qui rempliroient ma lettre. J'ai pris des eaux, et le bon abbé aussi, pour vider un peu son sac, qu'il avait trop rempli à Époisse. Nous nous portons fort bien; nous partons aujourd'hui; mais comme nous allons nous reposant chez nos amis, nous n'arriverons que le 6e ou 7e d'octobre à Paris, où vous pourrez m'adresser une réponse, ou par Madame votre femme, ou par M. d'Hacqueville. J'espère qu'il nous louera l'hôtel de Carnavalet, à moins que son profond jugement, qui veut que tout soit parfait, lui fasse perdre cette occasion, qui nous mettroit entièrement sur le pavé. Vous verrez par cette lettre, que je vous envoie quasi tout entière, que nous avons besoin d'une maison, puisque la bonne Grignan est forcée de venir à Paris par Monsieur l'Archevêque, qui a prononcé *ex cathedra* que ce voyage étoit nécessaire; mais je vous prie que ceci soit au nombre de nos confiances; car ma fille m'a priée, par une autre lettre, qu'on ne dise point qu'elle vient, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée : ainsi ne lui en dites rien. Elle a fort ri de notre lettre de Saulieu; elle dit qu'il y avoit du vin de répandu : je ne sais si elle vous aura écrit; mais enfin nos folies n'ont point été perdues. Ce qui fait que je

vous envoie sa lettre, c'est pour vous faire voir ce qu'elle dit et ce qu'elle pense de ce curé du Saint-Esprit qui est exilé à Semur, et qui est le même que M. de Trichateau a recueilli si charitablement et si généreusement; il nous en parla. Je n'ai pas le don ni l'esprit de deviner l'importance ni le mérite de cet homme; ma fille m'en instruit, comme vous voyez, et je fais passer cette instruction jusques à vous, afin que vous confirmiez M. de Trichateau dans tous les bons sentiments qu'il a pour lui, et que vous lui disiez que le mérite de cet homme passe encore ce qui en paroît. Confiez-lui, si vous le jugez à propos, la belle raison de son exil, et l'injustice de la persécution qu'on lui fait; entrez, je vous conjure, dans cette affaire avec charité, et mêlez-y l'amitié que vous avez pour Mme de Grignan et pour moi avec l'aversion naturelle que l'on a pour les oppressions injustes : j'en suis toujours offensée directement, et j'ai pensé que pendant que je tâcherai de le servir à Paris, vous pourriez fort aisément adoucir le malheur de ce bon et saint curé, par la connoissance que vous auriez de sa vertu et que vous en pourriez donner à M. de Trichateau. On se lasse quelquefois de protéger un malheureux inconnu; mais quand on sait la beauté de cette action et le mérite de celui qu'on protége, on s'en fait un plaisir et un honneur qui dure autant que la persécution. J'ai le cœur content de vous avoir dit tout ceci : vous y répondrez, et cependant je vous embrasse de tout mon cœur, suivant ma bonne coutume. Le bon abbé vous assure de ses respects. Je baise la main de la *Beauté*, qui peut-être me la refuse dédaigneusement, et je prie la *très-bonne* de ne me point oublier. Adieu, mon seigneur.

LA M. DE SÉVIGNÉ.

---

657. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Saint-Pierre-le-Moûtier, mercredi
à midi 29e septembre.

La poste va partir, ma très-chère; c'est pourquoi je ne vous dirai qu'un mot. Je vous écrivis de Langlar dans la lettre du chevalier : j'avois reçu la vôtre de la Garde. Je laissai le chevalier entre les mains de mon médecin; il s'en va prendre la douche, et puis il vous va voir. Nous partîmes lundi; j'allai coucher chez M. et Mme d'Albon; le mardi, j'allai à Moulins, où je retrouvai mes commensaux avec Vardes, qui venoit de Bourbon pour me dire encore adieu. Il a repris le chemin de Grignan et de Languedoc. Je leur fis voir à tous les petites de Valançay, qui sont fort éveillées; de là nous allâmes chez Mme Foucquet, qui ne l'est point du tout, mais dont la vertu et le malheur sont respectables : j'y ai soupé et couché. Ces messieurs s'amusèrent hier à troquer leurs attelages tout entiers, de sorte que Vardes mène à Grignan les chevaux gris de Termes, et Termes mène à Fontainebleau les chevaux noirs de Vardes. Je ne sais si M. de Champlâtreux ne trouveroit point que les chevaux exilés devroient avoir au moins quelque permission : quoi qu'il en soit, ces pauvres chevaux ont pris des routes différentes, qu'ils n'auroient pas osé prendre s'ils n'avoient changé de maîtres : ainsi va le monde. Nous revoilà avec nos hommes jusques à Briare, où nous prendrons le chemin d'Autry. J'ai dit à Vardes que je vous priois de vous faire entendre que je vous étois meilleure présentement à Paris qu'à Grignan. Je ferai bien tout ce qu'il faut pour vous y recevoir agréablement. Vous savez mieux que moi si nous y avons une maison ou non : je n'ai plus de lettres de d'Hac-

queville, et je marche en aveugle, sans savoir ma destinée : qu'importe? c'est un plaisir. Toute notre troupe vous fait ses compliments, surtout le bon abbé. Voilà un billet pour Vardes, sur ce qu'il m'a fait faire des plaintes de ne l'avoir pas vu ce matin. Je vous souhaite une parfaite santé, ma fille; votre sang me fait toujours peur. Pour moi, je me porte très-bien; j'ai bu par un temps admirable; je n'ai point pris de douche, au moins peu : voilà le bonhomme de l'Orme content. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère et très-belle : je meurs d'envie de recevoir de vos nouvelles.

---

658. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Gien, vendredi 1er octobre.

J'ai pris votre lettre, ma très-chère, en passant par Briare : mon ami Roujoux est un homme admirable; j'espère que j'en pourrai recevoir encore une avant que de partir d'Autry, où nous allons demain dîner. Nous avons fait cette après-dînée un tour que vous auriez bien aimé : nous devions quitter notre bonne compagnie dès midi, et prendre chacun notre parti, les uns vers Paris, les autres à Autry. Cette bonne compagnie n'ayant pas été préparée assez tôt à cette triste séparation, n'a pas eu la force de la supporter, et a voulu venir à Autry avec nous : nous avons représenté les inconvénients, et puis enfin nous avons cédé. Nous avons donc passé la rivière de Loire à Châtillon tous ensemble; le temps étoit admirable, et nous étions ravis de voir qu'il falloit que le bac retournât encore pour prendre l'autre carrosse. Comme nous étions à bord, nous avons discouru du chemin d'Autry : on nous a dit qu'il y avoit deux mortelles lieues, des rochers, des bois, des pré-

cipices ; nous qui sommes accoutumés depuis Moulins à courir la bague, nous avons eu peur de cette idée, et toute la bonne compagnie, et nous conjointement, nous avons repassé la rivière, en pâmant de rire de ce petit dérangement ; tous nos gens en faisoient autant, et dans cette belle humeur, nous avons repris le chemin de Gien, où nous voilà tous ; et après que la nuit nous aura donné conseil, qui sera apparemment de nous séparer courageusement, nous irons, la bonne compagnie de son côté, et nous du nôtre.

Hier au soir, à Cosne, nous allâmes dans un véritable enfer : ce sont des forges de Vulcain; nous y trouvâmes huit ou dix cyclopes forgeant, non pas les armes d'Énée, mais des ancres pour les vaisseaux; jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable cadence. Nous étions au milieu de quatre fourneaux; de temps en temps ces démons venoient autour de nous, tout fondus de sueur, avec des visages pâles, des yeux farouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et noirs; cette vue pourroit effrayer des gens moins polis que nous. Pour moi, je ne comprenois pas qu'on pût résister à une des volontés de ces messieurs-là dans leur enfer. Enfin nous en sortîmes avec une pluie de pièces de quatre sous dont notre bonne compagnie les rafraîchit pour faciliter notre sortie.

Nous avions vu la veille, à Nevers, une course la plus hardie qu'on puisse imaginer : quatre belles dans un carrosse nous ayant vus passer dans les nôtres, eurent une telle envie de nous revoir, qu'elles voulurent passer devant nous lorsque nous étions sur une chaussée qui n'a jamais été faite que pour un carrosse. Ce téméraire cocher nous passa sur la moustache : elles étoient à deux doigts de tomber dans la rivière ; nous criions tous miséricorde; elles pâmoient de rire, et coururent de cette sorte, et par-dessus nous et devant nous, d'une

si surprenante manière, que nous en sommes encore effrayés. Voilà, ma très-chère, nos plus grandes aventures; car de vous dire que tout est plein de vendanges et de vendangeurs, cette nouvelle ne vous étonneroit pas au mois de septembre. Si vous aviez été Noé, comme vous disiez l'autre jour, nous n'aurions pas trouvé tant d'embarras.

Je veux vous dire un mot de ma santé : elle est parfaite; les eaux m'ont fait des merveilles, et je trouve que vous vous êtes fait un *dragon* de cette douche : si j'avois pu le prévoir, je me serois bien gardée de vous en parler; je n'eus aucun mal de tête; je me trouvai un peu de chaleur à la gorge; et comme je ne suai pas beaucoup la première fois, je me tins pour dit que je n'avois pas besoin de transpirer comme l'année passée : ainsi je me suis contentée de boire à longs traits, dont je me porte à merveilles : il n'y a rien de si bon que ces eaux.

---

659. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Autry, lundi 4e octobre.

Je vous écrivis de Gien, ma fille, et je vous mandai toutes les folies du monde. La nuit nous donna le conseil que j'avois prévu, qui fut de nous séparer avec peine; car la bonne compagnie est de fort bonne compagnie. Nous arrivâmes ici par un grand chemin tout naturel, et ravis d'avoir évité celui de traverse, qui ne vaut rien, sans qu'il nous en eût coûté autre chose que la folie de passer et de repasser la rivière. Nous avons trouvé cette petite comtesse de Sanzei avec son joli visage, mais une tristesse mortelle d'être devenue sourde au point qu'elle l'est : elle a toujours les larmes aux yeux; elle est pis

que Mme de Rochebonne : cette incommodité n'est pas médiocre dans un âge où l'on aime fort à être tout.

J'admire, ma chère enfant, que j'aie pu vous écrire tout ceci, ayant sur le cœur la tristesse et la surprise de la mort subite et terrible du pauvre abbé Bayard; je crois rêver en l'écrivant; ce fut la première chose que je trouvai dans une lettre de d'Hacqueville qui m'attendoit ici. Il vous l'aura mandée comme à moi; mais je veux vous en parler. Je vous écrivis de Langlar un certain dimanche, dans la lettre du chevalier. Tout étoit en joie et en danse chez cet abbé : les violons, les fifres, les tambours faisoient un bruit de fête de province, le plus agréable du monde, sur cette belle terrasse; sa santé avoit été célébrée ; j'avois fait son portrait à ceux de notre troupe qui ne l'avoient jamais vu, et j'avois dit beaucoup de bien de son cœur et de son âme, parce qu'il y en avoit beaucoup à dire. Ma fille, savez-vous ce qui arrivoit pendant tout cela? Il mouroit, il expiroit; et le lendemain, quand je lui écrivis en partant une relation de ce qui s'étoit passé chez lui, dont il auroit été ravi, il n'étoit plus au monde, et c'étoit à un mort que j'écrivois. Je vous avoue que je fis un cri du fond de mon cœur, en apprenant cet arrangement de la Providence, et mon esprit en sera longtemps étonné. J'avois une véritable envie de le voir, et de lui conter la bonne vie que nous avions faite à Langlar, et le regret de ne l'avoir pas eu, comme la meilleure chose que nous puissions avoir; et la première ligne que je lis, c'est sa mort; mais quelle mort! Il se portoit très-bien; il avoit passé la veille chez Mme de Coulanges avec M. de la Rochefoucauld ; il avoit parlé de moi, et de la joie qu'il avoit de penser que j'étois chez lui. Le dimanche il prend un bouillon, il le vomit; il eut soif l'après-dînée, il demande à boire; son valet le quitte pour lui obéir, il revient, et le trouve mort sur sa chaise : quelle surprise! mais quelle promp-

titude ! On est souvent un fort honnête homme, qu'on n'est pas un très-bon chrétien; sans confession, sans préparation; enfin c'est un abîme de méditation. Il avoit un abcès dans la poitrine, qui s'est crevé tout d'un coup, et l'a étouffé. Ma très-chère, je vous demande pardon, je ne saurois me taire sur une aussi triste aventure. Je suis assurée que le chevalier en sera surpris par les circonstances que je vous ai dites. J'ai écrit à mon médecin pour me rendre compte de cette santé que je lui avois laissée entre les mains. Je ne trouve pas bon que vous me remerciiez de l'amitié que j'ai pour lui; il marche tout seul, et n'a nul besoin de votre assistance. Vous dites que je donne un mauvais exemple pour vous aller voir; et quelle autre amitié peut faire ce voyage, puisque je ne l'ai pas fait? Une amitié qui va en chaise roulante, une amitié qui n'a point de *bien Bon*, une amitié qui n'a point d'affaires à Paris, qui n'a point à déménager, voilà le chevalier. Cependant vous ne voulez pas qu'il passe Lyon : je doute qu'il vous obéisse. Pour moi, je m'en vais vous ranger *la Carnavalette;* car enfin nous l'avons, et j'en suis fort aise. Je me porte très-bien; je suis fort contente des eaux; elles sont faites pour moi. Je n'avois plus besoin de la douche; comme je n'avois plus de sérosités, elle m'eût échauffée : ce fut donc par sagesse et par raisonnement que je la quittai, sans aucun mal de tête, ni incommodité qui se puisse nommer. Je suis au désespoir de l'inquiétude que vous en avez eue; le chevalier vous dira si je mens. Au nom de Dieu, ne recommençons point à nous faire dire mille cruautés : portez-vous aussi bien que moi, et je vous promets de n'être point en peine. Quelle joie, ma chère enfant, de vous voir belle et fraîche, et sans *dragons!* Ah mon Dieu ! les étranges et dévorantes bêtes ! Vous n'êtes pas la seule à qui elles font du mal. La bonne Sanzei vous dit mille amitiés. Nous partons demain matin

pour être jeudi 7e à Paris. Mon fils ne m'écrit point réglément : il se portoit bien il y a quinze jours; il sera ravi que nous ayons une maison, et que vous reveniez; il me paroît aussi tendre pour vous que vous l'êtes pour lui, et tous deux vous ne me haïssez pas trop : cela n'est-il pas joli? Adieu, ma très-chère : je suis très-humble servante de M. de la Garde; votre voyage ne peut manquer d'être heureux avec lui.

---

660. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET D'EMMANUEL DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, jeudi 7e octobre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

On ne peut avoir pris des mesures plus justes que les vôtres, ma fille, pour me faire recevoir votre lettre en sortant du carrosse. La voilà; je l'ai lue préférablement à toutes les embrassades de l'arrivée. Monsieur le Coadjuteur, M. d'Hacqueville, le gros abbé, M. de Coulanges, Mme de la Troche, ont très-bien fait leur devoir d'amis.

Le Coadjuteur et le d'Hacqueville m'ont déjà fait entendre l'aigreur de sa Majesté sur ce pauvre curé, et que le Roi avoit dit à Monsieur de Paris : « C'est un homme très-dangereux, qui enseignoit une doctrine pernicieuse : on m'a déjà parlé pour lui; mais plus il a d'amis, plus je serai ferme à ne le point rétablir. » Voilà ce qu'ils m'ont dit d'abord, qui fait toujours voir une aversion horrible contre nos pauvres frères.

Vous m'attendrissez pour la petite; je la crois jolie comme un ange; j'en serois folle. Je crains, comme vous dites, qu'elle ne perde tous ses bons airs et tous ses bons tons avant que je la voie : ce sera dommage ;

vos filles d'Aix vous la gâteront entièrement; du jour qu'elle y sera, il faut dire adieu à tous ses charmes. Ne pourriez-vous point l'amener? Hélas! on n'a que sa pauvre vie en ce monde : pourquoi s'ôter ces petits plaisirs-là? Je sais bien tout ce qu'il y a à répondre là-dessus; mais je ne veux pas en remplir ma lettre. Vous auriez de quoi la loger au moins; car, Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet. C'est une affaire admirable : nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air ; comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode, mais nous aurons du moins une belle cour, un beau jardin, un beau quartier, et de bonnes petites filles bleues, qui sont fort commodes, et nous serons ensemble, et vous m'aimez, ma chère enfant : je voudrois pouvoir retrancher de ce trésor qui m'est si cher toute l'inquiétude que vous avez pour ma santé; demandez à tous ces hommes comme je suis belle; il ne me falloit point de douche : la nature parle; elle en vouloit l'année passée, elle en avoit besoin; elle n'en vouloit point celle-ci, j'ai obéi à sa voix. Pour les eaux, ma chère enfant, si vous êtes cause de mon voyage, j'ai bien des remerciements à vous faire, car je m'en porte parfaitement bien. Vous me dites mille douceurs sur l'envie que vous avez de faire un voyage avec moi, et de causer, et de lire : hélas! plût à Dieu que vous pussiez, par quelque hasard, me donner ces sortes de marques de votre amitié! Il y a une personne qui me disoit l'autre jour, qu'avec toute la tendre amitié que vous avez pour moi, vous n'en faites point le profit que vous auriez pu en faire; que vous ne connoissez pas ce que je vaux, même à votre égard; mais c'est une folie que je vous dis là, et je ne voudrois être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur : c'est une belle chose que de faire cette sorte de séparation : cependant elle ne seroit peut-être pas impos-

sible. Sérieusement, ma fille, pour finir cette causerie, je suis plus touchée de vos sentiments pour moi que de ceux de tout le monde : je suis assurée que vous le croyez.

J'ai envoyé chez Corbinelli : il se porte bien, et viendra demain me voir. Pour le pauvre abbé Bayard, je ne m'en puis remettre : j'en ai parlé tout le soir; je vous manderai comme en est Mme de la Fayette; elle est à Saint-Maur. M. de Coulanges est à Livry ; j'y veux aller pendant qu'on fera notre remue-ménage. Mme de Guitaut avoit fait un fils; il est mort le lendemain; on lui a fait croire qu'il est à Époisse; on lui en fit voir un autre avant qu'il partît. Enfin c'est une étrange affaire ; son mari est venu pour voir comme on pourra lui faire avaler cette affliction. La maréchale d'Albret est morte; le courrier vient d'arriver.

Voilà Coulanges qui veut causer avec vous.

D'EMMANUEL DE COULANGES.

Nous la tenons enfin cette incomparable mère-beauté, plus incomparable et plus mère-beauté que jamais ; car croyez-vous qu'elle soit arrivée fatiguée? croyez-vous qu'elle ait gardé le lit? Rien de tout cela : elle me fit l'honneur de débarquer chez moi, plus belle, plus fraîche, plus rayonnante que jamais; et depuis ce jour-là, elle a été dans une agitation continuelle, dont elle se porte très-bien, quant au corps s'entend; et pour son esprit, il est, ma foi, avec vous; et s'il vient faire un tour dans son beau corps, c'est pour parler de cette rare comtesse qui est en Provence : que n'en avons-nous point dit jusqu'à présent? et que n'en dirons-nous point encore? Quel gros livre ne feroit-on point de ses perfections, et combien grosse en seroit la table des chapitres !

Au reste, Madame la Comtesse, croyez-vous être faite

seulement pour des Provençaux? Vous devez être l'ornement de la cour : il le faut pour les affaires que vous y avez; il le faut, afin que je vous remercie moi-même en personne des portraits que vous m'avez envoyés; et il le faut aussi pour nous rendre Madame votre mère tout entière. En vérité, ma belle Comtesse, tous vos amis et vos serviteurs opinent à votre retour : préparez-vous donc pour ce grand voyage; dormez bien, mangez bien; nous vous pardonnerons de n'être pas emmaigrie de notre absence; songez donc très-sérieusement à votre santé, et croyez que personne ne peut être plus à vous, ni plus dans vos intérêts que j'y suis.

---

661. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 12e octobre.

Eh! oui, ma fille,

Quand octobre prend sa fin,
La Toussaint est au matin.

Je l'avois déjà pensé plus de quatre fois, et je m'en allois vous apprendre cette nouvelle, si vous ne m'aviez prévenue. Voilà donc ce mois entamé et fini, j'en suis d'accord. Vous connoissez bien une dame qui n'aime point à changer un louis d'or, parce qu'elle trouve le même inconvénient pour la monnoie; cette dame a plus de sacs de mille francs que nous n'avons de louis : suivons son exemple d'économie. Je m'en vais un peu causer avec vous, quoique cette lettre ne parte pas aujourd'hui.

Nous déménageons, ma chère enfant, et parce que mes gens feront mieux que moi, je les laisse tous ici, et me dérobe à cet embarras. J'approuve tous vos desseins pour le petit : quand on croit le voir, il est impossible de ne pas s'abandonner à cette joie; quand vos réflexions

vous font changer, il faut entrer dans vos sentiments. Monsieur de Marseille m'est venu chercher dès le lendemain de mon arrivée. Mmes de Pompone et de Vins vinrent hier ici, toutes pleines d'amitié pour vous et pour moi. Mme de Vins me répondit des bonnes intentions de l'Évêque pour la paix; il a, comme vous dites, un autre chaperon dans la fantaisie que celui d'Aix; et ce qui le prouve, c'est qu'il ne veut pas aller à l'assemblée. Je vous ai mandé le peu d'espérance qu'il y a pour votre curé du Saint-Esprit. M. de Guitaut, qui est ici, a recommandé puissamment ce pauvre exilé, et l'a pris hautement sous sa protection. Il est fort empêché à tromper sa femme, qui croit son fils en santé à Époisse, et il est mort : il craint les éclats qu'elle fera, en apprenant cette nouvelle; c'est une affaire. Ces sœurs-là ont d'étranges têtes : quoique la Guitaut soit pleine de mille bonnes choses, il y a toujours la marque de l'ouvrier. J'ai été à Saint-Maur voir Mme de la Fayette; je suis fort satisfaite de son affliction sur la perte de ce bon Bayard : elle ne peut s'en taire, ni s'y accoutumer. Elle ne prend plus que du lait; sa santé est d'une délicatesse étrange : voilà ce que je crains pour vous, ma fille; car vous ne sauriez bien vous conserver comme elle. Mon Dieu! que je serai ravie de voir de mes deux yeux cette santé que tout le monde me promet, et sur quoi vous m'avez si bien trompée, quand vous avez voulu! Ah! ma fille, il y a bien de la friponnerie dans le monde : toujours de grandes lettres; je ne comprends pas comme vous pouvez faire. Vous vous fâchez quand vous recevez trois des miennes à la fois : eh! ma belle, sont-elles écrites de même? Ne voyez-vous point que c'est quelquefois l'ouvrage de douze jours?

Je ne suis point du tout contente de ce que j'ai appris de la santé du Cardinal : je suis assurée qu'il n'ira *pas loin* s'il demeure là; il se casse la tête d'applica-

tion : cela me touche sensiblement. Je comprends votre tristesse de la mort de ce jeune chanoine; je ne me le remets point. Je vois, comme vous, la Providence marquée dans l'opiniâtreté de ne lui pas donner ce qui le pouvoit guérir : il n'avoit garde de prendre l'émétique, qui l'auroit sauvé; il faut que les Écritures soient accomplies. Nous croyons toujours que nous aurions pu faire ceci ou cela, et jamais on ne peut être convaincu, par exemple, de l'impossibilité de donner cet émétique; parce que ne faisant point ce qu'on ne fait pas, on croit cependant qu'on l'auroit pu faire : ainsi la dispute durera jusques à la vallée, où nous verrons tout.

J'approuve fort tous vos dîners aux fontaines différentes; les changements de corbillons sont admirables. M. de Grignan est-il de cet avis? a-t-il besoin de cette conduite pour manger son pain bénit? Il n'y a point de mémoire d'homme d'un temps si beau et si persévérant : on a oublié la pluie; quelques vieillards disent qu'ils en ont vu autrefois, mais on ne les croit pas. Ma fille, ne faites jamais de scrupule de me parler des évangiles du jour, dont on a la tête pleine; eh bon Dieu! pourquoi n'en pas parler? quelle difficulté, et à quoi serviroit cette contrainte avec ses amis? Je nie que ce soit un défaut; mais si c'en est un, je consens de l'avoir toute ma vie.

M. de Saint-Hérem a été adoré à Fontainebleau, tant il a bien fait les honneurs; mais sa femme s'étoit mise à la fantaisie de se parer et d'être de tout : elle avoit des diamants et des perles; elle envoya emprunter un jour toute la parure de Mme de Soubise, ne doutant point d'être comme elle dès qu'elle l'auroit mise : ce fut une grande risée. N'y a-t-il dans le monde ni amis, ni miroirs? La belle Ludres est toujours au *Poucet* avec sa divine beauté. On murmure de quelque rhume extraordinaire de *Quanto*, comme l'année passée.

Je suis venue coucher ici, ma très-chère, sur le dos de Mme de Coulanges; l'abbé Têtu y est, et le bon Corbinelli; il fait un temps divin. Le bon abbé est demeuré à Paris avec tous mes gens, pour déménager; il est enrhumé : tout cela ensemble l'a déterminé. Je m'en retournerai jeudi avec Mme de Coulanges; je coucherai peut-être ce jour-là chez elle, en attendant que je sois rangée. Ma chère enfant, l'espérance de vous voir, de vous attendre, de vous bien recevoir, me vaut mille fois mieux que toutes les eaux de Vichy, quoique j'en sois parfaitement contente. La nouvelle de *Quanto* est fausse, et la belle Ludres est à Versailles avec Monsieur et Madame. Tout ce qui est ici vous fait mille amitiés. Je suis toute à vous, ma très-chère : c'est une vérité que je sens à tous les moments de ma vie.

---

662. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 13e octobre 1677.

Six semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 650, p. 112), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

Il y a quatre jours que je suis revenue de Vichy. J'y portai un souvenir bien tendre de votre amitié, de votre bonne et agréable conversation, de la beauté de Chaseu, du mérite de ma nièce de Coligny, que j'aime et qui me plaît. Parmi tant de bonnes choses, j'avois un petit regret de ne vous avoir pas demandé à voir quelque chose de vos mémoires, pour lesquels j'ai un goût extraordinaire. Je ne comprends pas comment je ne m'en avisai point. Je suis fort aise que, de votre côté, vous m'ayez trouvé un peu à dire. Vous vous étiez donc réchauffé pour moi en me voyant : c'est un bon signe *quand l'amitié* redouble par la présence. Pour moi, je

crois que nous nous aimons encore plus que nous ne pensons.

Cette Puisieux étoit bien épineuse ; Dieu veuille avoir son âme ! Il falloit, comme vous dites, charrier bien droit avec elle. Quand elle fut prête à mourir l'année passée, je disois, en voyant sa triste convalescence et sa décrépitude : « Mon Dieu ! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. » Ne disois-je pas vrai ? Un jour Patris étant revenu d'une extrême maladie à quatre-vingts ans, et ses amis s'en réjouissant avec lui, et le conviant de se lever : « Hélas ! Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se rhabiller. » Mon Dieu, mon cousin, que cette réponse m'a paru plaisante ! Mais à propos de mort, vous voulez que je vous fasse un compliment sur celle du grand prieur de Champagne : je le veux bien ; et quand j'y ajouterois encore la tante et la belle-mère, je suis assurée que ma consolation auroit toute la force nécessaire. Vous souvient-il que vous me dites une fois, sur une mort de père ou de mère, que vous aviez attendu longtemps ma lettre, mais qu'ayant vu qu'elle tardoit trop à venir, vous vous étiez consolé tout seul du mieux que vous aviez pu ? Mon cocher le fut extrêmement de l'histoire lamentable de la *versade* de M. Jeannin. Celle-là fut encore plus belle à raconter que la nôtre. Je l'appris en chemin, et j'en écrivis à M. Jeannin ; car quand il y a fracture, cela mérite un compliment. J'ai bien ri avec Corbinelli de la manière dont nos deux oncles nous écrasoient ma nièce et moi. Corbinelli dit que si c'eût été vous qui eussiez été sur votre beau-frère, vous n'auriez pas perdu cette occasion de procurer innocemment une succession à votre fille. Il a pensé mourir, notre pauvre Corbinelli. Il prit de l'or potable, qui le sauva par une sueur qui le laissa sans fièvre. Il n'est rien tel que d'être riche : un gueux en seroit mort. Je crois que ma tante de Toulongeon aimeroit mieux mourir que de

vivre à ce prix-là. La plaisante chose que l'avarice! Voyez à quoi lui servira la succession de M. Frémyot après qu'elle sera morte; et avec quelle exactitude elle n'y veut rien perdre, par l'horreur de perdre seulement, car elle le perd d'une autre manière; mais c'est sous l'apparence de n'être pas dupe, et de ne point trop relâcher; et plût à Dieu que j'eusse traité, comme elle le dit, de ma part de cette succession! je souffrirois courageusement ses reproches; mais elle n'a que faire de craindre : on ne m'a pas prise au mot, ni même écouté ma proposition. Mme de la Boulaye a bien mieux fait valoir celle de M. de Villars; on ne dit rien ici de cette noce.

Enfin Chandenier s'est rendu; mais par la raison que les plus courtes folies sont les meilleures, les plus longues sont les pires : il en est un bel exemple.

On parle d'une espèce de victoire du maréchal de Créquy : il a battu les Allemands. Avez-vous jamais ouï parler d'une étoile si brillante que celle du Roi? Vous savez bien qu'il a donné deux mille écus de pension à Racine et à Despréaux, en leur commandant de tout quitter pour travailler à son histoire, dont il aura soin de leur donner des mémoires. Je voudrois voir un échantillon de cet ouvrage.

Adieu, mon cher cousin : j'embrasse cette *heureuse tourterelle consolée*, et je vous conjure de m'aimer toujours. La belle Madelonne viendra dans un mois.

---

663. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 15e octobre.

Nous avons été, ma chère enfant, deux jours à Livry, *Mme de* Coulanges, tout établie, faisant les honneurs,

et moi la compagnie. Nous avions l'abbé Têtu et Corbinelli : il y survint Mlle de Méri, qui revenoit de la Trousse, croyant passer quelques jours avec Mme de Coulanges; mais Mme de Coulanges a fini sa campagne, et nous revînmes toutes hier à Paris : Mlle de Méri, tout droit chez Mme de Moreuil, car sa maison est culbutée; et Mme de Coulanges, l'abbé Têtu et moi, faisant des visites dans la province, comme Mme de la Fayette à Saint-Maur, et Mme de Schomberg à Rambouillet. Je croyois coucher chez Mme de Coulanges, mais ce n'est qu'aujourd'hui. Je revins ici voir le bon abbé, qui a été saigné, et qui est encore fort embarrassé de son rhume : j'ai sur le cœur de l'avoir quitté un moment. Nous sommes en l'air; tous mes gens sont occupés à déménager : j'ai campé dans ma chambre; je suis présentement dans celle de l'abbé, sans autre chose qu'une table pour vous écrire : c'est assez. Je crois que nous serons tous fort contents de *la Carnavalette*.

Nous trouvons trop plaisant, depuis neuf jours que nous sommes arrivés, de n'avoir pas vu Termes : l'on voit clairement qu'il est rentré au collége, et que son régent ne lui donne pas un moment de relâche. Je n'en suis pas fâchée, comme vous pouvez croire, et n'en ferai pas de reproche; mais demandez au chevalier, après l'attachement qu'il lui a vu pour causer avec moi à Vichy, si ce n'est pas une chose plaisante que cette extrémité. Ce seroit une grande indiscrétion, si sa dame méritoit quelque ménagement, car c'est une chose parlante qu'un procédé si peu naturel; mais elle est telle, qu'il n'est pas possible de lui faire tort. Il me sembloit qu'il étoit ravi à Vichy d'être en vacances, comme vous dites, et d'être avec une honnête femme, assuré que l'on ne lui demanderoit rien. Ce repos le charmoit : c'est quelquefois un plaisir de passer d'une extrémité à l'autre. Il étoit touché de la causerie perpétuelle et infinie de Vi-

chy; en voilà la suite, dont je ne suis nullement fâchée : au contraire; mais je vous conte cela comme je fais mille autres choses. Il me semble que quand la débauche et le dévergondement est à un certain point de scandale, cet excès fait plus de tort aux hommes qu'aux femmes : cela en fait un très-considérable à sa fortune. Mais laissons-le sous la férule : il y auroit trop à dire d'une autre vieille férule, qui ne fait que trop paroître sa furie et le peu de soin qu'elle a présentement de le ménager :

Adieu paniers, vendanges sont faites.

Vous êtes, ma bonne, dans de véritables vacances; vous faites un usage admirable du beau temps; dîner dans votre château est une chose extraordinaire; vous m'écrivez de Rochecourbière : la jolie date! la jolie grotte! que vous êtes aimable de vous y souvenir de moi et de m'y regretter! Laissons faire la Providence; nous nous y reverrons, ma belle; mais auparavant je vais vous attendre en Carnavalet, où il me semble que je vais vous rendre mille petits services, pas plus gros que rien. Me voilà trop heureuse; car il me semble que vous me mandiez l'autre jour que c'était dans les petites choses que l'on témoignoit son amitié : voilà fort bien; il est vrai, on ne sauroit trop les estimer; dans les grandes occasions, l'amour-propre y a trop de part; *l'intérêt de la tendresse y est noyé dans celui de l'orgueil :* voilà une pensée que je ne veux pas vous ôter; présentement j'y trouve mon compte.

Je suis pour la perte de Bayard tout comme vous l'avez pensé : c'est une perte pour ses amis. J'ai fait vos compliments à Mme de la Fayette; elle ne s'en peut remettre. Elle étoit au lait; il s'est aigri, elle l'a quitté : de sorte que cette unique espérance pour le rétablissement de sa misérable santé, nous est ôtée. Celle de *M. du* Maine apparemment n'est pas bonne; il est à

Versailles, où personne du monde ne l'a vu : on dit qu'il est plus boiteux qu'il n'étoit ; enfin il y a quelque chose. Mme de Montespan alla l'autre jour coucher à Maintenon, croyant n'aller, ce dit-on, qu'à la moitié du chemin au-devant de Mme de Maintenon. Le Roi monta en carrosse à minuit pour aller au-devant d'elle ; il reçut un courrier qui lui apprit qu'elle étoit à Maintenon ; le lendemain elle revint ; on a pris tout cela pour une bouderie, comme il en arrive souvent. On nomme la comtesse de Gramont pour une des mouches qui passent devant les yeux. Mlle de Thianges sera épousée par M. de Lavardin pour le duc Sforce, dans un mois ou six semaines. C'est une étrange chose de sortir du lieu où elle est, pour aller dans une des plus petites cours d'Italie. Vous me dites : « Et pourquoi M. de Lavardin l'épouse-t-il ? » C'est qu'il est parent de ce duc, et on lui a fait cet honneur. On me dit hier en arrivant que le mariage de Mlle de Pompone, qui étoit fait, est entièrement rompu. M. de Molac est assez sot, et sa femme assez avare, pour avoir fait quelque ridicule difficulté. La Bagnols me mande qu'elle n'ira point à Grignan, et que vous serez contrainte de vous passer de Mme de Rochebonne et du chevalier.

La jeune Mademoiselle a la fièvre quarte ; elle en est très-fâchée : cela trouble les plaisirs de cet hiver. Elle fut l'autre jour aux Carmélites de la rue de Bouloi ; elle leur demanda un remède pour la fièvre quarte ; elle n'avoit ni gouvernante, ni sous-gouvernante ; ils lui donnèrent un breuvage ; elle vomit beaucoup : cela fit grand bruit. La princesse ne voulut point dire qui lui avoit donné ce remède : enfin on le sut. Le Roi se tourne gravement vers Monsieur : « Ah, ce sont les carmélites ! je savois bien qu'elles étoient des friponnes, des intrigueuses, des ravaudeuses, des brodeuses, des bouquetières ; mais je ne croyois pas qu'elles fussent des

empoisonneuses. » La terre trembla à ce discours : tous les dévots furent en campagne. La Reine s'en émeut peu : enfin on a tout *rapsodé ;* mais ce qui est dit est dit, ce qui est pensé est pensé, et ce qui est cru est cru. Ceci est d'original.

Vous allez donc au clair de la lune? Tant mieux, ma fille; c'est signe que vous vous portez bien, puisqu'on vous le permet : peut-on juger plus avantageusement de ceux qui vous aiment, et qui prennent soin de votre santé? La mienne est parfaite : si elle n'étoit comme elle est, elle ne seroit pas bien. J'espère que nous ferons encore quelque séjour à Livry; mais il faut que le *bien Bon* soit guéri. J'embrasse M. de Grignan et M. de la Garde ; je les conjure, si vous voulez venir, de ne point attendre les horribles chemins. Il me paroît que le vent devient *automnal*, comme dit l'almanach. Où laissez-vous votre fils? Je n'ai pas bien compris ce que vous faites de ce vicaire du Saint-Esprit : vient-il à Grignan? Vous savez les rigueurs qu'on a pour le curé. Et Pauline? je voudrois bien la patronner. Je suis en peine, comme vous, de son parrain : cette pensée me tient au cœur et à l'esprit. Vous ignorez la grandeur de cette perte : il faut espérer que Dieu nous le conservera; il se tue, il s'épuise, il se casse la tête ; il a toujours une petite fièvre. Je ne trouve point que les autres en soient aussi en peine que moi ; enfin, hormis le quart d'heure qu'il donne du pain à ses truites, il passe le reste dans des distillations et des distinctions de métaphysique avec dom Robert, qui le font mourir. On dira : « Pourquoi se tue-t-il? » et que diantre voulez-vous? car quoiqu'il donne beaucoup de temps à l'Église, il lui en reste encore trop.

Adieu, ma fille ; adieu, tous mes chers Grignans : je vous aime et vous honore tous ; aimez-moi un peu. On m'ôte mon écritoire, mon papier, ma table, mon siége. Oh ! déménage donc tant que tu voudras, me voilà debout.

Le *bien Bon* vous embrasse; je ne le trouve point bien du tout; si nous avions été à Grignan, c'eût été une belle affaire. Mon écriture est méchante, mais ma plume est enragée; elle criaille, et ne fait que des filets: la voilà jetée et déménagée.

---

664. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre (n° 662, p. 138), j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 16e octobre 1677.

Votre lettre m'a donné la joie que j'ai acccoutumé d'avoir quand j'en reçois de vous, Madame : je dis même avant que de l'avoir ouverte. Vous jugez bien que mon plaisir n'a pas diminué en la lisant. Votre nièce en a eu autant que moi; mais à propos d'elle, elle a la fièvre quarte depuis trois semaines. Ne croyez pas par là que sa bonne fortune l'ait quittée; au contraire, dans le temps que cette maladie est presque générale et fort violente, Mme de Coligny l'a la plus légère du monde.

Je n'irai pas cét hiver à Paris, mais l'année qui vient. J'espère vous porter ce que vous avez envie de voir. Vous avez ce plaisir-là devant vous, si plaisir y a. Vous disiez fort bien, Madame, quand la vieille Puisieux faillit à mourir l'année passée, qu'elle mourroit deux fois bien près l'une de l'autre; et moi, j'ajoute qu'elle nous eût fort obligés de n'en pas faire à deux fois; comme disoit Patris, cela ne valoit pas la peine de se rhabiller. Je suis fort aise que notre ami Corbinelli se soit tiré d'une méchante affaire, et que ce soit à l'or à qui il en ait l'obligation. Si cela les pouvoit raccommoder ensemble, j'en serois encore plus aise: je crois qu'il ne tiendra pas à notre ami; car il n'est point ingrat. Mais quand vous

dites sur l'or potable qui l'a guéri, *qu'il n'y a rien tel que d'être riche, et qu'un gueux en seroit mort*, le siècle présent qui le connoît entendra la contre-vérité ; mais pour la postérité, qui prend tout au pied de la lettre, elle le croira un partisan. Il est vrai que Mme de Toulongeon est incompréhensible par son avidité pour le bien ; il est vrai aussi que j'ai remarqué que Dieu n'attend pas à l'en punir en l'autre monde ; elle en souffre souvent dès celui-ci, et c'est sur son sujet que je trouve que l'extrême avarice est l'extrême prodigalité. L'avantage qu'a eu le maréchal de Créquy près de Saverne est peu de chose en effet; cependant c'est beaucoup pour la réputation. Je ne pense pas que Despréaux et Racine soient capables de bien faire l'histoire du Roi; mais ce sera sa justice et sa clémence qui le rendront recommandable à la postérité : sans cela on découvriroit toujours que les louanges qu'on lui aurait données ne seroient que des flatteries.

La *tourterelle consolée* vous embrasse de tout son cœur ; nous vous aimons à qui mieux mieux, et nous nous réjouissons, pour l'amour de vous et de la belle Madelonne, de son prochain retour à Paris.

---

665. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 20e octobre.

Le chevalier radote et ne sait ce qu'il veut dire. Je n'ai point mangé de fruits à Vichy, parce qu'il n'y en avait point ; j'ai dîné sainement ; et pour souper, quand les sottes gens veulent qu'on soupe à six heures, sur son dîner, je me moque d'eux, je soupe à huit; mais quoi? une caille, ou une ailè de perdrix uniquement. Je me promène, il est vrai ; mais il faut qu'on défende le beau

temps, si l'on veut que je ne prenne pas l'air. Je n'ai point pris le serein : ce sont des médisances ; et enfin M. Ferrand étoit dans tous mes sentiments, souvent à mes promenades, et ne m'a jamais dédite de rien. Que voulez-vous donc conter, Monsieur le chevalier? Mais vous, avec votre sagesse, votre bras vous fait-il toujours boiter? Ce seroit une chose fâcheuse d'être obligé tout l'hiver à porter un bâton. Mais vous, Madame la Comtesse, pensez-vous que je n'aie point à vous gronder? Vardes me mande que vous ne vous nourrissez pas assez, et que vous mangez en récompense les plus mauvaises choses du monde, et qu'avec cette conduite il ne faut pas que vous pensiez à retrouver votre santé : voilà ses propres mots ; que M. de la Garde s'en tourmente assez, mais que tout le reste n'ose vous contredire. Belle Rochebonne, grondez-la pour moi : j'aimerois mieux qu'elle coquetât avec M. de Vardes, comme vous me le mandez, que de profaner une santé qui fait notre vie à tous ; car vous voulez bien, Madame, que je parle en commun sur ce chapitre. Que vous êtes bien tous ensemble ! que vous êtes heureux de trouver dans votre famille ce que l'on cherche inutilement ailleurs, c'est-à-dire la meilleure compagnie du monde, et toute l'amitié et la sûreté imaginable ! Je le pense et le dis souvent, il n'y en a point une pareille. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous demande la grâce de m'aimer toujours ; je donne le soin à ma fille de vous dire comme je suis pour vous, et comme je vous trouve digne de toute la tendresse qu'elle a pour vous.

Il faut un peu que je vous parle, ma fille, de notre hôtel de Carnavalet. J'y serai dans un jour ou deux ; mais comme nous sommes très-bien chez M. et Mme de Coulanges, et que nous voyons clairement qu'ils en sont fort aises, nous nous rangeons, nous nous établissons, nous meublons votre chambre ; et ces jours de loisir nous

ôtent tout l'embarras et tout le désordre du délogement. Nous irons coucher paisiblement, comme on va dans une maison où l'on demeure depuis trois mois. N'apportez point de tapisserie ; nous trouverons ici tout ce qu'il vous faut : je me divertis extrêmement à vous donner le plaisir de n'avoir aucun chagrin, au moins en arrivant. Notre bon abbé m'a fait peur : son rhume étoit grand ; une petite fièvre ; je me figurois que si tout cela eût augmenté, c'eût été une fièvre continue, avec une fluxion sur la poitrine ; mais Dieu merci, il est considérablement mieux, et je n'ai plus aucune inquiétude.

Je reçois mille amitiés de Mme de Vins. Je reçois mille visites en l'air des Rochefoucaulds, des Tarentes ; c'est quelquefois dans la cour de Carnavalet, sur le timon de mon carrosse. Je suis dans le chaos : vous trouverez le démêlement du monde et des éléments. Vous recevrez ma lettre d'Autry ; je serois plus fâchée que vous, si je passois un ordinaire sans vous entretenir. J'admire comme je vous écris avec vivacité, et comme je hais d'écrire à tout le reste du monde. Je trouve, en écrivant ceci, que rien n'est moins tendre que ce que je dis : comment ? j'aime à vous écrire ! c'est donc signe que j'aime votre absence, ma fille : voilà qui est épouvantable. Ajustez tout cela, et faites si bien que vous soyez persuadée que je vous aime de tout mon cœur. Vous avez donc pensé à moi avec Vardes ; je vous en remercie : j'espère comme lui que nous nous retrouverons encore à Grignan. Si j'étois le maître du logis, je vous gronderois fort d'avoir parlé avec mépris de ma musique ; je suis assurée qu'elle est fort bonne, puisqu'elle vous amuse si longtemps. Arnoux vient souvent ici ; il est captivé par sa parole ; mais il est tellement à la mode ici, et si près d'entrer dans la musique du Roi, que ce seroit une charité de lui rendre la liberté. Quel plaisir aura M. de Grignan, de voir un homme qui mourra d'ennui, et qui croira qu'on lui fait

perdre sa fortune? Si M. de Grignan veut l'en consoler, il n'en sera pas quitte pour peu.

On dit que M. du Maine se porte mieux qu'on ne pensoit; il n'y a plus de chagrin présentement, mais tout est si peu stable, qu'avant que vous ayez cette lettre, il y aura eu et des nuages et des rayons de soleil. Mme de Coulanges est à Versailles; à son retour, je lui donnerai votre lettre, et vous manderai ce qu'elle m'aura dit. J'embrasse tous vos chers Grignans: j'ai grondé le chevalier; il faut, pour nous raccommoder, que je l'embrasse deux fois. Je vous souhaite de l'eau dans la rivière: voici le temps que vous devez en avoir besoin. La bonne compagnie avec qui je repassai la Loire si plaisamment n'a pu sortir de classe pour venir ici: il faut que je sois bien recommandée au prône, comme disoit Vardes. J'ai fait vos compliments à Mme de la Fayette; je fus hier à Saint-Maur, où il faisoit divinement beau. J'ai reçu une lettre de notre cardinal; j'étois dans un véritable chagrin de sa santé; il me mande qu'elle est bien meilleure; j'en suis très-aise et j'en remercie la Providence. Le bon Corbinelli vous remerciera lui-même de vos bontés: il n'est point bien encore; l'or potable l'a desséché; il a trop pris sur lui; je crois qu'on le mettra au lait. Bonsoir, ma très-belle, très-aimable, et très-parfaitement aimée.

---

666. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 22e octobre.

Je n'ai point de réponse à vous faire, ma très-chère; ce n'est pas aujourd'hui mon jour. Je suis dans la chambre de Mme de Coulanges, chez qui je suis encore; elle revint hier de Versailles; toutes choses y sont comme à

l'ordinaire : Mme de Ludres, belle et infortunée, qui lui fit une mine glacée, dont elle ne fit nullement sa cour chez Mme de Montespan, quoique des rampantes eussent été bien aises qu'elle eût fait voir par là qu'elle avoit généreusement attiré cette indignation : elle ne fait point de ces petites misères-là. M. de la Trousse demeure sur la frontière, et prend soin des places conquises ; cet emploi est un morceau de favori : c'est par où a passé le maréchal de Rochefort ; la Trousse marche sur ses pas. M. de Louvois demanda pardon à Mme de Coulanges de lui ôter pendant l'hiver cette douce société ; au milieu de toute la France, elle soutint fort bien cette attaque ; elle eut le bonheur de ne point rougir, et de répondre précisément ce qu'il falloit. Le maréchal de Gramont est arrivé ; il a été reçu du Roi comme à l'ordinaire ; il est lui-même tout comme il étoit. D'Hacqueville est allé au-devant, et l'a mené à la cour ; enfin rien n'est changé. M. et Mme de Molac sont allés en Bretagne, de peur de renouer la seule affaire qui leur étoit bonne. Mlle de Thianges est ravie d'aller en Italie : elle sera mariée dans un mois ; vous serez ici, ma très-chère. On a voulu croire que M. de Louvigny étoit amoureux de Madame la Grande-Duchesse, et que Jeanneton la folle, qui ne l'est point, donnoit les lettres. Le Roi a dit que la Grande-Duchesse seroit un peu plus souvent à Montmartre. La Reine a sauvé la folle d'être chassée : peut-être que tout cela n'est point vrai ; mais le bruit n'en est bon ni pour l'un ni pour l'autre. Mme de Coetquen est grosse ; voudriez-vous en rire ? Riez-en. Mme T** a trouvé grâce devant Mme de Montespan : elle l'a vue à Bourbon l'année passée ; Mme de Montespan l'a été voir à la campagne, et lui a fait donner une abbaye de vingt mille livres de rente pour une de ses sœurs : cette femme est si peu digne des faveurs qu'elle reçoit, que c'est un *murmure*. Je suis en train de dire des nouvelles. Il y a

un petit air de Copenhague dans cette lettre, qui vous fera souvenir agréablement de ma bonne marquise de Lavardin. L'espérance de vous voir et de vous embrasser me donne beaucoup de joie. Adieu, ma très-aimable.

---

667. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27e octobre.

Ma fille, je ne vous ferai plus de questions : comment? « En trois mots, les chevaux sont maigres, ma dent branle, le précepteur a les écrouelles. » Cela est épouvantable ; on feroit fort bien trois *dragons* de ces trois réponses, surtout de la seconde. Je ne vous demande point, après cela, si votre montre va bien ; vous me diriez qu'elle est rompue. Pauline répond bien mieux que vous ; il n'y a rien de plus plaisant que la finesse qu'entend cette petite friponne, à dire qu'elle sera friponne quelque jour. Ah! que j'ai de regret de ne point voir cette jolie enfant! Il me semble que vous m'en consolerez bientôt, et si vous suivez vos projets, vous partez d'aujourd'hui en huit jours, et vous ne recevrez plus que cette lettre à Grignan. M. de Coulanges est parti ce matin par la diligence pour aller à Lyon ; vous l'y trouverez ; il vous dira comme nous sommes logés fort honnêtement. Il n'y avoit pas à balancer à prendre le haut pour nous deux, le bas pour M. de Grignan et ses filles : tout sera fort bien.

Je recommande à tous vos Grignans, qui ont tant de soin de votre santé, de vous empêcher de tomber dans le Rhône, par la cruelle hardiesse qui vous fait trouver beau de vous exposer aux endroits les plus périlleux : je les prie d'être des poltrons, et de descendre avec vous. Vous ne voulez pas? eh bien, Dieu vous bénisse! je n'aurai point de repos que vous ne soyez à Lyon. Je

trouve, ma fille, que je serai fort heureuse de vous donner ma poule bouillie ; la place que vous me demandez à ma table vous est bien parfaitement assurée ; le régime que vos Grignans vous font observer est fait exprès pour mon ordinaire; je m'entends avec Guisoni pour le retranchement de tous les ragoûts. Venez donc, ma très-aimable ; on ne vous défend pas d'être reçue avec un cœur plein d'une véritable tendresse ; c'est de ce côté que je vous ferai de grands festins.

Je suis fort aise de vous voir disposée comme vous êtes pour Monsieur de Marseille : eh mon Dieu ! que cela est bien, et qu'il y a de noirceur et d'apparence d'aigreur à conserver longtemps ces sortes de haines ! Elles doivent passer avec les affaires qui les causoient, et ne point charger le cœur d'une colère nuisible en ce monde-ci et en l'autre. Vous en serez encore plus aimée de Mme de Vins et de M. de Pompone : cela les tirera d'un grand embarras. Tout ce qui fâche M. de Grignan, c'est que votre médecin ait eu plus de pouvoir que votre confesseur ; car je compte qu'il est toujours homme de bien; il viendra, ce pauvre homme, dans une saison fâcheuse. J'ai fait des merveilles pour la pluie depuis deux jours; si je fais aussi bien pour le beau temps, vous ne serez pas à plaindre; mais le moyen d'avoir du chagrin avec une si bonne et si aimable compagnie ? J'ai regret qu'ils aient brûlé tout ce qu'ils m'écrivoient; je pense que c'est grand dommage. Le chevalier est bien plaisant de vouloir empêcher la bise de souffler; elle est dans la maison avant lui, et elle l'en chassera plutôt qu'elle n'en sera chassée. Monsieur le chancelier est mort de pure vieillesse. J'ai mille bagatelles à vous conter ; mais ce sera quand je vous verrai : mon Dieu, quelle joie ! Mille amitiés à tous vos aimables Grignans ; le bon abbé est tout à vous. Je souhaite fort que l'or potable fasse bien à la belle *Rochebonne*. Mme de Sanzei prendroit tous les remèdes

les plus difficiles pour être guérie. La fièvre reprend à tout moment à notre pauvre cardinal ; vous devriez joindre vos prières aux nôtres pour lui faire quitter un air si maudit ; il ne peut aller loin avec une fièvre continuelle ; j'en ai le cœur triste.

C'est M. le Tellier qui est chancelier ; je trouve cela bon : il est beau de mourir dans la dignité.

---

668. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 664, p. 145), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Livry, ce 3e novembre 1677.

Je suis venue ici achever les beaux jours, et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres ; elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes elles sont aurores, et de tant de sortes d'aurore, que cela compose un brocart d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne seroit que pour changer.

Je suis logée à l'hôtel de Carnavalet. C'est une belle et grande maison ; je souhaite d'y être longtemps, car le déménagement m'a beaucoup fatiguée. J'y attends la belle Madelonne, qui sera fort aise de savoir que vous l'aimez toujours. J'ai reçu ici votre lettre de Bussy. Vous me parlez fort bien, en vérité, de Racine et de Despréaux. Le Roi leur dit, il y a quatre jours : « Je suis fâché que vous ne soyez venus à cette dernière campagne ; vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. » Racine lui répondit : « Sire, nous sommes deux bourgeois qui n'avons que des habits de ville ; nous en commandâmes de campagne ; mais les places que vous

attaquiez furent plus tôt prises que nos habits ne furent faits. » Cela fut reçu agréablement. Ah! que je connois un homme de qualité à qui j'aurois bien plutôt fait écrire mon histoire qu'à ces bourgeois-là, si j'étois son maître! C'est cela qui seroit digne de la postérité!

Vous savez que le Roi a fait M. le Tellier chancelier, et que cela a plu à tout le monde. Il ne manque rien à ce ministre pour être digne de cette place. L'autre jour, Berrier lui vint faire compliment à la tête des secrétaires du Roi; Monsieur le chancelier lui répondit: « Monsieur Berrier, je vous remercie et votre compagnie; mais, Monsieur Berrier, point de finesses, point de friponneries; adieu, Monsieur Berrier. » Cette réponse donne de grandes espérances de l'exacte justice; cela fait plaisir aux gens de bien. Voilà une famille bien heureuse; ma nièce de Coligny en devroit être. Cependant voici un peu de fièvre quarte qui fait voir qu'elle est encore des nôtres.

Ce que vous dites de la vieille Puisieux, qu'elle n'en devoit pas faire à deux fois, quand elle fut si malade, un peu avant la maladie dont elle est morte, me donne le *paroli*.

Je ne suis pas encore bien consolée de cette après-dînée que nous passâmes sur le bord de cette jolie rivière, sans y lire vos mémoires. J'aurai de la peine à m'en passer jusqu'à l'année qui vient. Si je meurs entre ci et ce temps-là, je mettrai ce déplaisir au rang des pénitences que je devrois faire. Nous parlons souvent de votre bonne chère, le bon abbé et moi, de l'admirable situation de Chaseu, et enfin de votre bonne compagnie; et nous disons qu'il est fâcheux d'en être séparés quasi pour jamais.

---

669. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'en reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 6e novembre 1677.

Je vous trouve de très-bon goût, Madame, de préférer tous les différents aurores de l'automne au vert du printemps; mais je remarque un peu d'amour-propre dans ce jugement: c'est adroitement dire que vous avez plus de mérite que la jeunesse; et ma foi, vous avez raison; car la jeunesse n'a que du vert, et nous autres, gens d'arrière-saison, nous sommes de cent mille couleurs, les unes plus belles que les autres.

Je connois l'hôtel de Carnavalet: c'est où logeoit M. de Lillebonne. Je voudrois bien, pour l'honneur de l'amour, qu'il fût allé loger au faubourg Saint-Germain, par la même raison que j'allai autrefois du Marais au quartier Saint-Honoré.

La réponse de Racine au Roi est bonne pour un courtisan, mais elle ne vaut rien pour un historien, et je craindrois bien pour la gloire de notre maître, qu'il ne nous donnât souvent dans son histoire de ces sortes d'exagérations qui ne plaisent jamais qu'aux intéressés, et qu'il ne fût toujours poëte en prose. Je pense connoître l'homme de qualité, Madame, à qui, si vous étiez roi, vous commettriez le soin de votre histoire. Celui que je veux dire loueroit Sa Majesté sans dégoûter le lecteur par ses louanges.

Je ne sais pas si M. le Tellier fera bien sa charge de chancelier de France; mais je sais bien qu'il n'a jamais rien fait pour personne, et qu'à mon égard c'est un ingrat. Pour l'approbation générale que vous dites qu'il a, je ne l'en estime pas davantage: on paroît à bon marché

dans une charge après le chancelier d'Aligre. Au reste, Madame, vous avez raison de vous récrier sur la bonne fortune de cette famille : elle est au dernier degré. Vous dites plaisamment que votre nièce de Coligny est si heureuse qu'elle en devroit être. Il est vrai aussi que son bonheur vient plutôt de sa modération que de ses grandes richesses, et les Louvois ne sont pas de même. Vous avez raison de dire que la fièvre quarte de Mme de Coligny fait un peu voir qu'elle est encore des nôtres. Elle l'a jugé ainsi, et cela l'a mortifiée. C'est Alexandre qui connaît par sa blessure qu'il n'est pas fils de Jupiter comme il l'avoit cru. Vous verrez ce que vous souhaitez tant de voir; mais n'allez pas aussi vous figurer un si grand plaisir; car j'aurois trop de peine à remplir votre attente.

Adieu, ma chère cousine : l'heureuse veuve et moi vous aimons et vous estimons fort; le bon abbé a place aussi dans nos cœurs.

---

* 670. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, lundi 15e novembre.

Comment vous portez-vous, Monsieur et Madame, de votre voyage? Vous avez eu un assez beau temps; pour moi, j'ai eu une colique néphrétique et bilieuse (rien que cela), qui m'a duré depuis le mardi, lendemain de votre départ, jusques à vendredi Ces jours sont longs à passer, et si je voulois vous dire que depuis que vous êtes partis, les jours m'ont duré des siècles, il y auroit un air assez poétique dans cette exagération, et ce seroit pourtant une vérité. Je fus saignée le mercredi à dix heures du soir, et parce que je suis très-difficile, on m'en tira quatre palettes, afin de n'y pas revenir une seconde fois; enfin

à force de remèdes, de ce que l'on appelle *remèdes*, dont on compteroit aussitôt le nombre que celui des sables de la mer, je me suis trouvée guérie le vendredi ; le samedi on me purge, afin de ne manquer à rien; le dimanche je vais à la messe, avec une pâleur honnête , qui faisoit voir à mes amis que j'avois été digne de leurs soins ; et aujourd'hui je garde ma chambre et fais l'entendue dans mon hôtel de Carnavalet, que vous ne reconnoîtriez pas depuis qu'il est rangé. J'y attends la belle Grignan dans cinq ou six jours : elle prend la rivière ; ainsi vous ne la prendrez point. Je n'eusse pas été de cet avis si j'eusse été du conseil tenu à Lyon ; car outre que les chemins de Bourgogne sont encore fort beaux, la circonstance de trouver Époisse sur mon chemin, avec le maître et la maîtresse, et tout le petit peuple, et la *très-bonne*, m'auroit entièrement déterminée. Je vous manderai le second tome du voyage des Grignans, et cependant je vous supplie d'être mon correspondant avec Gauthier, et de vouloir bien faire comprendre à la Maison que vous prenez un grand intérêt à votre petite servante : il fait encore des folies sur nos réparations, et à force de vouloir soutenir mon vieux château, il me fera tomber dans la misère de n'avoir pas de quoi souper cet hiver. Je laisse à M. d'Hacqueville le soin des nouvelles de l'Europe, et je prends celui de vous aimer, de vous honorer, et d'être toute ma vie dans tous vos intérêts. Bonjour, la *Beauté*. Me regarderoit-elle si je lui baisois une main ? Le bon abbé vous est entièrement acquis et vous prie de compter sur lui.

MARIE RABUTIN CHANTAL.

---

671. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Cinq semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 669, p. 155), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 8e décembre 1677.

La belle Madelonne est ici; mais comme il n'y a pas un plaisir pur en ce monde, la joie que j'ai de la voir est fort troublée par le chagrin de sa mauvaise santé. Imaginez-vous, mon pauvre cousin, que cette jolie petite personne que vous avez trouvée si souvent à votre gré, est devenue d'une maigreur et d'une délicatesse qui la rend une autre personne; et sa santé est tellement altérée, que je ne puis y penser sans en avoir une véritable inquiétude. Voilà ce que le bon Dieu me gardoit, en me redonnant ma fille. Je ferois des réflexions d'ici à demain. Il vaut mieux vous demander des nouvelles de notre heureuse veuve, comment elle se trouve de sa fièvre quarte, et si l'hiver, joint avec ce triste mal, ne fait pas un grand trouble à la tranquillité de sa vie. Il n'y en a guère qui soit exempte de nuage. Je vous la recommande, et vous à elle. Il ne faut que le bonheur d'une si douce société pour adoucir toutes les peines.

Croiriez-vous bien que je ne sais point de nouvelles? La prise de Fribourg a comblé de joie et de gloire le maréchal de Créquy, et a contraint le gazetier de Hollande d'avouer bonnement qu'il n'y a pas le mot à dire sur la campagne du Roi : que trois grandes villes prises, une bataille gagnée, et Fribourg, pour dire adieu aux Allemands, est une suite de bonheur si extraordinaire qu'il n'y a qu'à l'admirer. Je trouve ce style fort plaisant. Adieu, mon cher cousin : aimons-nous toujours bien ; nous ne saurions mieux faire; j'en dis autant à ma nièce.

672. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 13e décembre 1677.

Ce que vous me mandez de la belle Madelonne m'afflige extrêmement, Madame, pour son intérêt et pour le vôtre, car je vous aime fort toutes deux. Je vous disois, quand vous me mandâtes le dessein que vous aviez de donner votre fille à M. de Grignan, que vous ne pouviez mieux faire, et que je ne trouvois rien à dire en lui, sinon qu'il usoit trop de femmes : en effet, n'est-ce pas une honte et un honnête assassinat de faire, en neuf ans, six enfants à un enfant elle-même ? Dieu me garde d'être prophète! mais quand il ne lui feroit d'autre mal que de l'avoir mise en l'état où elle est, c'en seroit assez pour diminuer l'amitié que j'avois pour lui. Cependant, Madame, il faut avoir un grand soin de cette *infante*; il la faut surtout réjouir. Voilà ce que je fais à votre nièce, et ce remède a si bien opéré, que sa fièvre est sur ses fins. Vous avez raison de la nommer *heureuse;* plût à Dieu que la belle Madelonne le fût autant! vous la seriez plus que vous ne l'êtes. Mais aussi, de votre côté, Madame, aidez-vous un peu à vous consoler, en attendant que vous ayez de véritables sujets d'être contente. Pour cela regardez la maison du premier président de Lamoignon : il n'y a pas quinze jours que vous eussiez voulu changer le repos de votre esprit contre celui de sa femme; aujourd'hui elle voudroit bien que son mari ne fût que dans une extrême maigreur. Il n'y a guère de gens si malheureux, qui ne le soient moins par la comparaison de quelqu'un plus misérable qu'eux. Dieu et la raison sont de grands médecins. Mais cela est plaisant, que je m'em-

barque à vous dire, pour une simple maigreur, tout ce qu'on diroit pour les plus grands malheurs. C'est vous, Madame, qui m'avez surpris en vous lamentant pour cela, comme pour un mal incurable. Cependant je suis assuré que le plaisir de vous voir et d'être à Paris engraisseront, avant qu'il soit deux mois, la belle Madelonne ; un peu de célibat lui seroit fort salutaire ; je ne sais pourtant si elle n'aimeroit pas mieux le mal que le remède. Mais n'est-ce pas assez parler d'elle pour une fois? Il est vrai que quand on est après elle, on ne la sauroit quitter, et cela me fait un peu excuser M. de Grignan du mal qu'il lui fait.

Il faut que je vous entretienne de mes prospérités, Madame ; ce discours ne sera pas long. Le Roi vient de donner une compagnie de cavalerie toute faite, dans le régiment de Cibours, au marquis de Bussy. Vous savez qu'on ne donne guère de compagnies à de jeunes gens, à moins qu'ils ne les achètent ; vous savez de plus que le Roi, qui ne voit pas d'ordinaire les enfants des exilés, comme par exemple les comtes de Limoges et les Jarzé, est bien éloigné de leur donner des compagnies de cavalerie ; tout cela étant, je prétends avoir été agréablement distingué en cette rencontre, et je viens d'en faire un remerciement au Roi, dont je vous envoie la copie.

Mes ennemis pourront peut-être empêcher encore quelque temps qu'on me rende justice, mais tôt ou tard on me la fera. Cependant ils ne peuvent empêcher que je ne reçoive des grâces, et c'est dont je remercie le Roi, pour lui faire trouver cette action si belle, qu'il lui prenne envie de la recommencer.

La *Gazette de Hollande* est plaisante de parler de bonne foi comme elle fait. Mme de Coligny dit que si la prise de Fribourg a été pour dire adieu aux Allemands, la prise de Saint-Guilain est pour prendre congé des Espagnols. Il faut dire le vrai, le Roi est admirable dans

ses conquêtes, et il ne faut pas que ses généraux s'en estiment davantage : il les conduit par ses ordres quand il est à l'armée et quand il n'y est pas, et les mesures justes qu'il prend, jointes à sa bonne fortune, les font réussir en toutes leurs entreprises. Si MM. de Créquy et d'Humières ne pensent pas ce que je dis, ils s'en font accroire ; car tout ce qu'il y a de gens en France qui les connoissent comme je fais sont dans les mêmes sentiments que moi. Une chose encore qui leur fait bien de l'honneur, c'est l'ignorance des généraux ennemis ; ceux-ci sont des aveugles, et les nôtres ne sont que borgnes.

---

673. — DE MADAME DE GRIGNAN
AU COMTE DE GRIGNAN.

[A Paris,] ce 22e [décembre 1677].

Vous savez donc enfin que je vous ai écrit de Paris. J'étois un peu fâchée que vous eussiez lieu de croire que la tête m'avoit tourné en y arrivant, et que j'avois perdu toute sorte de mémoire ; mais je vois que vous n'avez point reçu une de mes lettres de Roanne, car il y en avoit une pour servir d'instruction à Anfossy, qu'il n'a pas eue. Tout ce que vous me mandez du projet de votre voyage me fait un grand plaisir; et pourvu que vous veniez, toutes les circonstances me seront agréables, et vous pourrez amener qui bon vous semblera. Plût à Dieu vous savoir en chemin présentement ! il fait un temps de printemps, vous n'auriez pas la moindre incommodité. Il faut espérer que l'hiver continuera de cette perfection : nous sommes à Noël et il n'a encore gelé que deux jours. Je compte votre assemblée finie et vous à Aix. Je croyois vous y envoyer des lettres de marquisat, mais la malédiction est dessus : il faut les recommencer, les faire resceller; enfin c'est une affaire d'un mois, et comme vous

serez ici en ce temps-là, et qu'à votre retour en Provence elles seroient encore surannées, tout est demeuré là; je n'ai pas voulu qu'on demandât rien: ainsi la vente d'Entrecasteaux est retardée, nos affaires embarrassées, le tout par la négligence de l'abbé de Grignan ; sa paresse est jolie dans le commerce, comme vous voyez ; je vous assure qu'elle est pernicieuse, et qu'elle représente parfaitement l'indifférence pour les intérêts de ses amis. Langlade me dit hier que vous lui aviez écrit pour l'affaire de M. de Luynes, et qu'il croit qu'il est plus aisé de l'accommoder entre Monsieur l'Archevêque et M. de Concas, qu'ici, où personne n'est instruit. Mon très-cher Comte, venez-y donc vite ; je vous y souhaite, je vous y attends de tout mon cœur. Envoyez-nous des lettres pour vos filles, afin que tout soit prêt et que vous les trouviez ici ; le Coadjuteur y demeure et les ira tirer de captivité.

On ne parle présentement que de l'affaire de M. de Noailles avec la maison de Bouillon : vous en savez les commencements ; la suite est une généalogie de M. de Noailles, où vous verrez dans l'argument le dessein d'offenser les maisons qui ont été de la religion et rebelles au Roi; mais comme ce reproche s'étend à un grand nombre de maisons illustres, à commencer par Henri IV, la maison de Bouillon y est vengée par l'imprudence des Noailles. La querelle en est à savoir si un Antoine de Noailles, qu'ils disent avoir été ambassadeur et gouverneur des enfants de France, est le même qu'un Antoine de Noailles, domestique de la maison de Bouillon, dont elle a des quittances et des comptes qui prouvent la domesticité. Le petit cardinal a fait ce qu'il a pu pour n'être point poussé à l'extrémité de faire voir les titres originaux ; mais après avoir fait imprimer cet écrit que je vous envoie, il n'y a plus rien à faire qu'à les montrer au plus tôt. Vous comprenez bien la haine et l'aigreur im-*mortelle que* cette affaire répand chrétiennement dans les

cœurs, et les disputes qu'elle fait dans les conversations. Il faut vous dire sur ce sujet le bon mot de Mme Cornuel : une femme de la maison de Gimel est entrée dans celle de Noailles, et fait une espèce de parenté avec les Bouillons ; Mme Cornuel dit : « Eh ! le moyen d'en douter ? j'avois bien cru que M. de Noailles descendoit d'une lamentation de Jérémie. »

Voilà ce qui s'est dit de meilleur depuis qu'on nous rompt la tête de cette sotte affaire ; celle d'Angleterre est plus importante, et on en parle pourtant moins. Vous savez autant que nous, sachant que le parlement sera assemblé le 15e de janvier ; on en infère la paix, croyant que l'Angleterre nous y obligera ; et moi je crois la guerre, et vous verrez si je suis bonne politique. Le Roi disoit l'autre jour, par un beau soleil : « Je voudrois seulement que ce temps durât un mois. » De temps en temps on parle de partir tout à l'heure, et les équipages sont tout prêts.

Voici les mariages : Mlle de Janvry, mariée à M. Saint-Germain Beaupré ; Mlle Rouillé avec M. de Bullion ; Mlle Hocquart se marie avec Monsieur le frère de Mme de Maintenon ; et Mlle de Saint-Aignan, devinez avec qui : avec M. de Roquencourt, qui sera duc et pair de France, si M. de Saint-Aignan, son beau-frère, n'a point d'enfants, comme les apparences le font croire. Le mariage s'est fait de cette manière : les pères, au coin du feu contant les perfections de leurs enfants, M. de Saint-Aignan dit : « Nous devrions unir deux personnes si dignes l'une de l'autre. — Je le veux, dit Sanguin, touchez là. » Le *Chevalier errant* donne sa parole, en parle au Roi, et l'on choisit les étoffes de la noce. Ce mariage ne se peut rompre, car il n'y a point d'article, et l'on ne donne pas un sou à la fille. C'est cet agrément qui empêche M. de Saint-Aignan de voir le désagrément de cette alliance, et que sa fille suivra la vieille carcasse de la Sanguin.

Je vis l'autre jour une grande lettre de Monsieur de Marseille à Mme de Vins, qui parle de la manière honnête dont vous l'avez reçu, et comme il y a apparenee que vous vivrez ensemble en union. Il assure fort aussi qu'il va s'appliquer uniquement aux affaires de son diocèse ; s'il tient parole, vous aurez peu de chose à démêler : je m'imagine que vous n'aurez point l'ambition de prêcher ni de faire les curés.

Je vous ai renvoyé votre courrier aussitôt que j'ai pu. Les réponses sont allées par la poste ; vous devez les avoir ; on les a sollicitées ; jamais Parère n'a pu les donner plus tôt. Pour les gazettes, j'ai ordonné à Rousseau de vous les envoyer tous les ordinaires ; ainsi je n'ai point pris d'autre soin ; je comprends la nécessité de ces sortes d'amusements en province, non pas pour vous, mais pour vos courtisans.

Je ne suis point surprise de l'agrément de vos projets pour passer votre hiver à Paris en bonne compagnie. Je sais que vous avez le meilleur goût du monde, et que vous verrez d'aussi jolies femmes que je verrai de jolis hommes : nous aurons les soirs de jolies relations à faire de nos journées. Hier je passai la mienne chez Mme de la Fayette, et je soupai chez la Schomberg ; pour chapeau nous eûmes l'abbé Têtu ; n'êtes-vous....

---

* 674. DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Ce 23e décembre.

Je ne pense pas qu'on puisse jamais avoir un meilleur correspondant que vous. Ah ! plût à Dieu que vous l'eussiez été dès le commencement de mes réparations de *Bourbilly* ! Combien d'argent, combien de lattes épar-

gnés ! Sérieusement, j'admire vos soins, et je suis attachée à vous, Monsieur et Madame, par tant de sortes de raisons, que je ne pourrois pas secouer votre joug sans beaucoup de félonie. A propos, n'avez-vous pas vu la généalogie de M. de Noailles et les traits qu'il donne indirectement à la maison de Bouillon ? Deux petites choses : hérésie et rébellion, Il y a bien des gens qui doivent prendre intérêt à soutenir que ce sont plutôt des malheurs que des crimes, commençant par le grand-père du Roi et finissant par tous vous autres. Cela fait aussi dire de plaisantes choses à Monsieur le Prince. Le commencement de cette généalogie se présente par une Gimel. Mme Cornuel dit : « Hélas ! je le savois bien que M. de Noailles descendoit en droite ligne d'une lamentation de Jérémie. » Cela nous a réjouis : vous savez comme elle dit les choses. MM. de Bouillon ont répondu par un écrit, que je crois qu'on vous a envoyé aussi, où ils prouvent la domesticité par des quittances qu'ils font venir. Ce sera un bon paquet. Les autres s'inscriront en faux. Cette affaire pourra bien durer jusqu'à la vallée de Josaphat ; elle est des plus fâcheuses. Une personne disoit l'autre jour qu'elle eût été accommodée dès le commencement, si les dévots pardonnoient.

Vous avez su toutes les morts promptes et subites. M. de Sainte-Beuve a laissé beaucoup de pauvres âmes errantes et vagabondes, sans conducteur et sans gouvernail dans les orages de cette vie.

Après avoir causé avec vous du tiers et du quart, je finis par la santé de la comtesse de Provence, qui me donne tous les jours mille et mille chagrins. Sa maigreur augmente, et ce joli visage que nous avons vu n'est quasi plus reconnoissable. Vous pouvez penser si j'en suis touchée. J'espère que la *Beauté* conservera mieux ses avantages, et que vous me conserverez toujours l'honneur de votre amitié. Madame, je parle à vous aussi, et je

vous embrasse de tout mon cœur, quelque respect que je vous doive.

M. R. C.

Le bon abbé vous fait toutes sortes de protestations.

---

675. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 672, p. 159), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné, dans laquelle elle me remercioit d'une lettre en vieux langage que ma fille de Coligny m'avoit écrite de Bussy à Forléans, où j'étois, et de la réponse que je lui avois faite en chansons (*sur plusieurs airs*), lesquelles j'avois envoyées à Mme de Sévigné il y avoit huit ou dix jours.

A Paris, ce 2e janvier 1678.

Ah! la bonne fièvre quarte, mon cousin, qui laisse le cœur gai, et qui n'empêche pas d'écrire une aussi plaisante lettre que celle que cette heureuse veuve vous a écrite à Forléans; mais aussi la jolie réponse que vous y avez faite! que ce fagotage de toutes sortes d'airs me paroît une agréable mode! Je vous remercie de vos amusements : vous savez combien je suis digne de ces sortes de choses-là, et combien mon cœur en est réjoui. Il a grand besoin de ces moments de plaisir, car je vous avoue que la mauvaise santé de cette pauvre Provençale me comble de tristesse : sa poitrine est d'une délicatesse qui me fait trembler, et le froid l'avoit tellement pénétrée, qu'elle en perdit hier la voix plus de trois heures; elle avoit une peine à respirer qui me faisoit mourir : avec cela elle est opiniâtre, et refuse le seul remède qui la pourroit guérir, qui est le lait de vache. Je crois que la nécessité l'y contraindra à la fin; cependant il est bien triste de la voir en l'état où elle est.

J'ai eu une grande joie de la compagnie que le Roi a donnée au marquis de Rabutin, et j'ai trouvé comme vous que c'étoit une distinction et un bon augure pour l'avenir. Vos lettres sont bonnes de toutes façons, parce que vous les faites fort bien, et qu'elles vous obtiennent une partie des choses que vous demandez. Je vous souhaite l'autre; et en un mot, mon cher cousin, tout ce que vous désirez. Pour moi, je crois comme vous que pour les malheureux il n'y a qu'à vivre.

J'ai une vision, c'est que dans la fantaisie où le Roi se trouve de faire écrire ses faits et gestes, ce seroit une pensée admirable à lui faire donner par votre ami Saint-Aignan, que la perfection que vous pourriez donner à un tel ouvrage, et alors on pourroit dire de votre esprit :

Et comme il fait les maux, il fait les médecines.

Il y a un mois que nous avons cela dans la tête.

Adieu, mon cousin. Le P. Rapin a été désolé de la mort du premier président de Lamoignon. Quelle mort ! J'embrasse ma chère veuve, une petite amitié au frère et à la petite sœur. Ma fille vous fait mille compliments tendres, et le bon abbé. Notre ami Corbinelli vous assure de ses obéissances et de sa fidèle amitié. Je lui ai fait part de tout; il l'approuve et se réjouit de la compagnie.

---

676. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 5e janvier 1678.

Une égratignure avec du chagrin fait plus de mal que la fièvre quarte avec un esprit content d'ailleurs. Je vous parle ainsi, ma chère cousine, parce que je crois que tous

les maux de la belle Madelonne viennent de sa tête. Tant qu'elle a été *la plus jolie fille de France*, elle a été la plus saine ; elle est encore jeune, et cela me fait assurer qu'il n'y a que son esprit qui rende ses maux incurables. Son opiniâtreté en est un bon témoignage : si elle vouloit guérir, elle ne résisteroit pas aux conseils des habiles gens en ces matières. Qu'elle se retourne de bon cœur à Dieu, en lui demandant de la patience; qu'elle aime à vivre, et à vivre gaiement : je ne lui conseille rien que je n'aie pratiqué depuis douze ans. Personne n'est plus sensible que moi, personne ne hait plus l'injustice et personne n'en a souffert de plus grandes : tant que j'ai fait le mutin contre la persécution, j'ai souffert comme un damné, et j'ai tellement agrandi mes maux par l'impatience, que j'eusse crevé dans la Bastille, si un mois avant que d'en sortir je ne m'étois soumis à tout ce qu'il plairoit à Dieu de faire de moi. Cette résignation me donna de la gaieté, et me sauva de l'opération à quoi les chirurgiens m'avoient alors condamné. Depuis ce temps-là, Madame, vous ne doutez pas que, m'étant bien trouvé de la patience et de la gaieté, j'aie souvent usé de ce remède; et il m'a mis en état qu'ayant perdu mes services de plus de trente années, le retour de la bonne fortune m'est indifférent, et que même je n'ai jamais bien goûté la vie que depuis ma disgrâce. Voilà ma recette, que j'envoie à la belle Provençale, ma chère cousine. Je ne pense pas que la différence qu'il y a en nos tempéraments empêche mon remède de lui servir : il me paroît qu'il peut être utile à tout le monde.

Il est certain que pour les malheureux il n'y a qu'à vivre; comme on ne perd au jeu que faute d'argent, on ne demeure en disgrâce que faute de vie. Je crois vous avoir déjà dit cela, Madame; mais je vous supplie de trouver bon que je le répète aujourd'hui. Vous serez bien heureuse si je ne vous le redis pas encore dix fois. Pour ce

qui est de votre vision sur l'histoire du Roi, je la trouve de bon sens, et je m'estime davantage d'avoir pensé là-dessus comme vous il y a plus de treize ans, et renouvelé il y a six mois; je vous en rendrai compte avant qu'il soit peu.

Le P. Rapin est extraordinairement affligé de la mort du premier président, mais guère plus que moi. Je savois qu'il m'aimoit et qu'il m'estimoit autant qu'homme du monde; et vous savez comment j'ai le cœur fait pour ceux de la tendresse desquels je suis bien persuadé. Votre nièce vous assure de ses très-humbles services et de la part qu'elle prend à vos inquiétudes et au mal de la belle Madelonne, qui, je vous assure, m'en fait aussi beaucoup.

Mon fils est parti il y a trois semaines pour aller à sa garnison. Ce n'est plus Barjoux, c'est Pignerol. Mlle de Chaseu vous rend mille grâces de l'honneur de votre souvenir. Monsieur l'abbé verra ici, s'il vous plaît, que je l'aime toujours de tout mon cœur, et notre ami Corbinelli.

Adieu, ma chère cousine : je ne vous dis pas que je vous aime, cela s'en va sans dire. Faisons désormais sur cela comme les gens qui parient, et qui veulent s'épargner la peine de remettre au jeu. Aimons-nous sans nous le dire jusqu'au dédit. Consolez-vous sur le mal de votre *infante*, et vous servez aussi du remède que je lui envoie.

---

677. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 14e janvier 1678.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Nous eûmes l'autre jour une grande conversation, M. de Pompone et moi, sur votre sujet. Je veux épargner

à votre modestie le détail de tout ce qui fut dit de votre esprit et de votre mérite, et je vous prie seulement de m'envoyer quelque endroit de vos mémoires touchant la guerre, comme par exemple la campagne de Mardick.

DE CORBINELLI.

N'y manquez pas, Monsieur, à telle fin que de raison; j'ai compris par le présent que le Roi a fait à Monsieur votre fils, que Sa Majesté vous estime, et qu'elle cherche des occasions de se raccommoder avec vous. Je vous conseille de lui pardonner votre disgrâce quand il vous en témoignera un sincère repentir par de nouveaux bienfaits; et je ne doute nullement qu'il ne le fasse à la première rencontre. Je ne vous dirai rien de la joie que j'en ai; c'est à vous à vous en parler de ma part. On dit que nous aurons la guerre avec l'Angleterre. Adieu, Monsieur : je vous souhaite cette année aussi heureuse que vous la méritez, et à Madame votre très-chère et très-aimable fille de Coligny.

678. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois jours après que j'eus reçu cette lettre, j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné, pour être vue de M. de Pompone.

A Bussy, ce 20e janvier 1678.

Vous souhaitez de voir plus à loisir quelque chose de ce que je vous montrai en 1676 à Livry, Madame : j'y consens, et je vous rends grâces de l'honneur que vous me faites, de témoigner par là que cela vous a divertie. Ce ne sont pas, à mon avis, les seuls événements que vous avez envie de voir; vous savez assez ma campagne de Mardick : c'est assurément la manière dont je l'ai

écrite qui vous donne de la curiosité, et comme je viens de vous dire, cela m'est fort honorable. Si vous eussiez mis à mon choix de vous envoyer quelque chose de mes mémoires, je vous aurois plutôt envoyé ma guerre de 1651 et de 1652, que celle de 1646. Je n'étois qu'officier particulier en celle-ci, et j'étois officier général en l'autre. Mais enfin il vous faut satisfaire, et je vous assure, ma chère cousine, que ce sera toujours un de mes plus grands plaisirs.

---

679. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

En même temps j'écrivis cette autre lettre à Mme de Sévigné.

A Bussy, ce 20e janvier 1678.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Cela est très-obligeant pour moi, Madame, de songer à moi quand vous êtes avec un ministre. Vous avez tous deux raison de m'aimer, car je vous aime extrêmement tous deux. Pour votre estime, c'est une grâce que vous me faites; mais pour sortir promptement de l'embarras des compliments, je vous dirai que j'ai mis l'autre lettre que je vous viens d'écrire à la tête du fragment des mémoires que vous m'avez demandé, afin que le ministre la voie, et le Roi même, si le cas y échéoit, et que cela donne envie de voir ma guerre de 1651 et celle de 1652, c'est-à-dire ce que je fis en ce temps-là, et les lettres que le cardinal Mazarin m'écrivit alors.

A CORBINELLI.

Je fais ce que vous me conseillez, Monsieur : cela ne sauroit nuire ; je ne plains pas mes peines. J'ai fait depuis dix ans et je ferai encore bien des pas inutiles,

mais j'en ai fait quelqu'un qui a servi, et j'en ferai encore bien d'autres. Je crois comme vous que le Roi se veut raccommoder avec moi, et je ne suis pas trop éloigné d'y entendre ; car après tout je considère qu'il ne se faut pas faire tenir à quatre, quand les gens reviennent de bonne grâce. S'il continue d'avoir une bonne conduite avec moi, j'oublierai le passé ; mais pour revenir au sérieux, je vous dirai que je suis persuadé de votre amitié pour moi plus que de chose du monde, et sur cela dites-vous aussi le reste.

Mme de Coligny dit qu'elle a toujours aimé votre cœur et votre esprit, dans le temps même que vous ne la connoissiez pas tant que vous faites, et que vous jugiez des sentiments qu'elle a pour vous aujourd'hui, que vous lui marquez tant d'amitié et tant d'estime.

---

680. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 679), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 8e février 1678.

Nous avons lu avec beaucoup de plaisir le fragment de vos mémoires. Je ne puis pas présentement en faire l'usage que je voudrois, parce que, comme vous savez, la cour n'est plus ici. Mais en général soyez persuadé que je ne perds aucune occasion de faire mon devoir. Notre ami Corbinelli vous écrit pour vous dire son avis de votre style, qui est admirable pour des mémoires particuliers, mais qui ne peut donner aucune connaissance de celui que vous auriez pour l'histoire. On ne peut être plus occupés que nous le sommes tous deux de vous. J'ai été chercher Mme de Bussy à son logis de la *rue du* Vieux-Colombier, mais je ne l'y trouvai plus,

et enfin je la découvris dans le voisinage de Mme de la Fayette.

On est à présent dans la plus belle incertitude qu'il est possible : on croit la trêve et la guerre quatre fois en un même jour. On ne parle que de politique, et les raisonnements de travers sont inépuisables.

M. de Grignan, qui vient d'arriver de Provence, s'y en retourne sur ses pas, et tous ceux qui ont des places dans les provinces sont dans le même chagrin. La santé de la belle Madelonne n'est pas en meilleur état qu'elle étoit. Je vous fais les baise-mains de toute ma famille, du bon abbé, de mon fils, enfin de *tutti quanti;* et j'embrasse tendrement l'aimable veuve, et son très-cher poupon, qui fait une partie des occupations de mon cœur et de mon esprit.

---

681. — DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Le même jour que j'écrivis cette lettre (*du* 12 *février*, n° 682, p. 175), je reçus celle-ci de Corbinell.

A Paris, ce 8e février 1678.

Nous avons lu, Monsieur, avec un plaisir sensible, votre campagne de Mardick. Je ne me lasse point d'admirer la noble facilité qui est répandue dans tout ce que vous faites; mais ce qui me touche plus particulièrement, c'est l'éloignement que vous avez de toutes sortes d'affectations et d'inutilités dans votre style; sur quoi, quand vous me tueriez, je ne m'empêcherois pas de citer le maître en ce genre, le divin Horace, dont vous savez les préceptes dans l'expérience et dans la nature plus qu'en lui-même, quoiqu'il ne les ait puisés que dans ces deux sources :

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Je n'ai vu encore personne qui fasse mieux voir que vous tout d'un coup sa pensée, et qui la fasse voir uniquement. J'ai traduit le mot de *sententia* par celui de *pensée* en notre langue ; car vous savez mieux que moi qu'il le signifie plus souvent que l'autre ; et je prétends qu'Horace n'a point voulu recommander la brièveté pour ce que nous appelons *sentence* seulement. Il est donc vrai que votre style a cette bonne qualité que veut notre maître qu'on ait, mais encore celle de proportionner vos expressions à leur sujet ; en quoi j'ai vu peu de gens être habiles ; et c'est, à mon gré et à mon goût, une des plus charmantes choses qui se trouvent dans votre style. Vos paroles, comme dit Pétrone, sont de la couleur de vos pensées, et ne sont pas plus vives ni plus fortes. Encore un mot de latin, car nous autres savants en voulons dire *in ogni modo*, quand l'occasion s'en présente ; en quoi nous prétendons différer des pédants, qui en disent sans choix à tous propos. *Ne sententiæ*, dit Pétrone, *emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant.* De quelle opinion êtes-vous sur le style historique ? Mascardi et Vossius veulent qu'il soit aussi pompeux et aussi magnifique que celui des poésies héroïques. Strada n'est pas de leur avis. Les deux premiers donnent pour exemple le style de Tite Live, de Tacite et de Salluste. J'ai si peur d'être tenté de citer encore du latin, que je quitte cette question pour revenir à votre campagne de Mardick. Je n'approuve pas le récit fort en détail du combat que vous fîtes contre cet officier d'infanterie ; je voudrois me contenter de la lettre que vous écrivez à Lenet, où vous en parlez encore, et c'est un sujet qui convient mieux à une lettre qu'à un récit historique ; je dis *récit*, car ce n'est pas un fragment d'histoire, et c'est ce qu'il nous faudroit pour faire juger de votre style pour l'histoire, c'est-à-dire la narration d'une ou de plusieurs choses d'histoire gé-

nérale qui ne parussent pas être faites précisément pour vous ; il me semble que j'en ai vu quantité dans vos écrits ; voyez si vous nous en voulez envoyer quelques-uns. Mes compliments, s'il vous plaît, à votre divine fille, que j'honore parfaitement.

---

682. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre (n° 680, p. 172), j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 12e février 1678.

Je voudrois bien plaire à tout le monde, Madame, je veux dire à tous les honnêtes gens ; mais au moins je préférerois votre approbation à toutes les autres, si je n'en pouvois avoir qu'une. Vous êtes trop bonne de songer à moi autant que vous faites ; quand la cour sera revenue, vous ferez ce que vous jugerez à propos touchant ce que je vous ai envoyé.

Je suis d'accord qu'il y doit avoir quelque différence entre le style des mémoires et celui de l'histoire ; mais elle ne me paroît pas si grande que l'on doive croire qu'un faiseur de bons mémoires ne fasse aussi bien une histoire. Dans tous les deux ouvrages, le style, à mon avis, doit être net et pressé. Si j'y songeois davantage, je vous dirois bien encore d'autres choses qui doivent être communes à ces deux ouvrages ; mais je traite ceci plus amplement dans la lettre que j'écris à notre ami.

Il est vrai que Mme de Bussy a changé de logis ; elle loge maintenant rue de Vaugirard, près du Calvaire.

Comment ne seroit-on pas dans l'incertitude de la trêve ou de la guerre, puisque je suis assuré que le Roi lui-même ne sait pas précisément ce qui en arrivera ? J'approuve assez que l'on veuille juger des événements,

car cela sert à la conversation et forme l'esprit ; mais je ne comprends pas que l'on s'en fasse une affaire, et que l'on croie qu'il y a bien de l'honneur d'avoir deviné ce qui devoit arriver, puisque le hasard peut souvent faire réussir en ces matières. Pour moi, je dis mon sentiment des affaires à venir ; mais je ne m'en hausse ni ne m'en baisse quand j'ai bien ou mal jugé.

Le Roi a raison d'envoyer dans ses places et dans ses provinces ceux qui y doivent commander de sa part : ils sont payés pour y être. Je prévois que la belle Provençale ne sera pas encore longtemps sans rétablir sa santé ; l'absence de son cher époux lui donnera plus de repos d'un côté qu'elle ne le troublera de l'autre : je ne sais si je me fais bien entendre. Je suis, ma foi, son serviteur, de l'oncle, du frère, enfin de *tutti quanti*.

Artémise vous aime et vous admire, et moi je vais encore plus loin, si cela se peut.

Mais j'oubliois de vous mander une petite affaire qui s'est passée en ce pays-ci depuis quinze jours, et pour laquelle j'aurois un peu sujet de me plaindre de vous, si je pouvois jamais m'en plaindre.

Un homme de qualité de votre connoissance, ami de Guitaut et le mien, s'étant mis dans la tête de nous faire voir et de nous mettre en commerce, lui en parla il y a quelque temps, et comme le Gascon faisoit difficulté de faire les premiers pas, l'ami commun lui représenta ma naissance, la supériorité que j'avois eue sur lui pendant quelques années, et mes grands emplois ensuite. Il lui répondit qu'il en convenoit, mais que tout cela n'étoit pas si fort que le fief dominant qu'il avoit sur moi ; et comme l'autre lui rit au nez là-dessus, Guitaut lui montra une lettre que vous lui aviez écrite de Bourbilly, par laquelle vous le traitiez de *Monseigneur*, et vous lui mandiez que pour ne pas encourir le crime de félonie, vous ne manqueriez pas de lui aller rendre au plus tôt

vos devoirs. « Je sais bien, ajouta-t-il, que Mme de Sévigné badinoit, mais en badinant elle disoit la vérité, et comme je vis qu'elle en usoit honnêtement avec moi, je l'allai voir le premier. » L'entremetteur jugea qu'il n'y avoit rien à faire avec un homme qui parloit ainsi, et finit sur cela cette conversation. Voyez, Madame, le tort que vous m'avez fait en riant : vous m'avez ôté le plaisir et l'honneur du commerce d'un chevalier des deux ordres du Roi.

---

683. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A CORBINELLI.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre (n° 681, p. 173), j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 12e février 1678.

Je ne sais encore, Monsieur, ce que nous devons répondre aux panégyriques qu'on fait à nous-mêmes de nous; car, outre que de dire : « Vous vous moquez, » seroit trop commun, je n'aimerois pas à vous contredire, et surtout en cette rencontre. Ainsi je me contenterai de vous dire, comme à Mme de Sévigné, que je suis ravi de vous plaire.

Après cela, je vais répondre à l'endroit où vous me demandez mon sentiment sur le style historique. Je veux qu'il soit court et net, car sans cela il ennuie, quelque grands et quelque beaux que soient les événements. J'ai lu Tacite : il me paroît serré, mais il est obscur, et, comme dit un de mes amis, il entend toujours finesse à tout. Je n'ai lu ni Tite Live ni Salluste : si leur style est partout pompeux et magnifique, je maintiens qu'il doit ennuyer. Pour répondre à ce que vous avez remarqué du récit du combat particulier que je fis contre cet officier d'infanterie, je vous dirai que s'il n'y avoit autre chose en cette affaire que l'avantage que j'eus sur celui

contre qui je me battis, j'en aurois fort raccourci la narration; mais ce combat en ayant attiré un autre, qui fut considérable par la mort d'un homme de qualité, il m'a paru nécessaire d'entrer dans un détail qui fait d'ordinaire plaisir au lecteur. Je sais bien que tout récit de soi-même est ennuyeux; cependant des mémoires doivent être plus étendus qu'une gazette; tout ce qu'il faut faire aux occasions où il est nécessaire de conter, c'est de conter en peu de mots; car cela instruit sans fatiguer. Ma lettre à Lenet est bonne pour mon ami, que j'éclaircirai davantage quand je le reverrai, s'il le souhaite; mais elle n'instruiroit pas assez le public, qui aime les détails aussi curieux que celui de la cause d'un combat aussi tragique que fut celui-là, pourvu qu'on ne s'amuse pas à des descriptions inutiles, et que le récit soit court et net. Comme mes mémoires ne sont faits que pour apprendre mes guerres, ma cour, ma disgrâce, enfin ma vie, je n'ai parlé qu'en passant des affaires générales, de sorte que je ne saurois vous envoyer que de petits fragments de ces choses-là. Il est vrai qu'il me souvient d'avoir écrit un commencement de l'histoire du Roi pendant que j'étois à la Bastille : ce sont les neuf années de la régence et les neuf autres années de la majorité, pendant lesquelles le cardinal Mazarin continuoit de gouverner; et comme ces dix-huit années sont proprement une partie de la vie de la Reine mère et de celle du Cardinal, je ne traite cela qu'en raccourci, et comme un passage à la vie du Roi. Cependant on peut juger par cet échantillon de ce dont je serois capable pour un plus grand ouvrage. Je vous l'enverrai. Adieu, Monsieur : ma *divine* fille aime fort votre *humanité*, je vous en assure de sa part.

684. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Onze jours après que j'eus écrit cette lettre (n° 683), j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Bussy, le 23e février 1678.

Étant sur le point de partir d'ici pour aller passer l'été avec votre nièce à Chaseu, je veux vous dire deux mots. Je me trouve si bien de votre commerce que je ferai toutes les avances imaginables pour l'entretenir. Vos lettres me réjouissent fort, et font un grand honneur où je les place. Mandez-moi des nouvelles de la paix ou de la guerre. On doit savoir maintenant sur cela quelque chose de certain : il n'est pas possible que les obscurités durent plus longtemps.

On me mande que Mme de Montespan a eu deux accès de fièvre tierce, mais qu'elle en est guérie; de la taille dont elle est, elle n'est pas trop propre aux voyages. Je remarque que quoique le Roi l'aime fort, et qu'il ait grande raison de le faire, il s'aime encore davantage qu'elle, et il ne fait pas comme Charles VII, qui, au lieu de mener la belle Agnès à l'armée, demeuroit avec elle à Meun-sur-Yèvres ou à Bourges, tandis qu'on lui disputoit son royaume. A propos de cela, Madame, il faut que je vous fasse un petit conte de Charles VII, qui fera honneur au Roi par comparaison. Le célèbre la Hire, ayant été envoyé par le comte de Dunois au roi Charles VII, qui étoit alors à Bourges, pour lui apprendre quelque méchant succès qui étoit arrivé, et pour savoir quel ordre Sa Majesté vouloit mettre en cette rencontre, trouva le Roi au bal, lequel, après avoir su de lui le sujet de son voyage, lui dit qu'il y songeroit, et en même temps lui demanda, avec un visage plein de joie, ce qu'il lui sembloit de cette fête, et s'il ne trouvoit pas

qu'il passât bien son temps. La Hire, enragé de voir l'insensibilité et la bassesse de cœur de ce prince, ne lui répondit rien, et le Roi le pressant encore de lui dire son sentiment, la Hire lui répondit, avec un souris amer, qu'il étoit vrai qu'il se divertissoit fort bien, et qu'on ne pouvoit pas perdre un royaume plus gaiement qu'il faisoit. N'aimez-vous pas bien la Hire, Madame, et ne méprisez-vous pas bien Charles VII? Cependant admirez la flatterie de l'histoire : ce prince est appelé *le Victorieux* en mille endroits. Que dira Pellisson, que dirai-je moi-même de plus honorable de Louis XIV? Ces injustices-là me dégoûtent des louanges, Madame, et j'aimerois mieux qu'on ne dît point de bien de moi, que de me confondre avec quelqu'un que je croirois indigne d'être loué.

---

685. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET A MADAME DE COLIGNY.

Un mois après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 18e mars 1678.

Que dites-vous de la prise de Gand? Il y avoit longtemps, mon cousin, qu'on n'y avoit vu un roi de France. En vérité le nôtre est admirable et mériteroit bien d'avoir d'autres historiens que deux poëtes : vous savez aussi bien que moi ce qu'on dit en disant *des poëtes;* il n'en auroit nul besoin : il ne faudroit ni fable, ni fiction pour le mettre au-dessus des autres; il ne faudroit qu'un style droit, pur et net, comme j'en connois. J'ai toujours cela dans la tête, et je reprendrai le fil de la conversation avec le ministre, comme le doit une bonne Françoise.

Ces deux poëtes historiens suivent donc la cour, plus ébaubis que vous ne le sauriez penser, à pied, à cheval,

dans la boue jusqu'aux oreilles, couchant poétiquement aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion. Il faut cependant qu'ils aient de bons yeux pour remarquer exactement toutes les actions du prince qu'ils veulent peindre. Ils font leur cour par l'étonnement qu'ils témoignent de ces légions si nombreuses, et des fatigues qui ne sont que trop vraies ; il me semble qu'ils ont assez de l'air des deux *Jean Doucet*. Ils disoient l'autre jour au Roi qu'ils n'étoient plus si étonnés de la valeur extraordinaire des soldats, qu'ils avoient raison de souhaiter d'être tués, pour finir une vie si épouvantable. Cela fait rire, et ils font leur cour. Ils disoient aussi qu'encore que le Roi craigne les senteurs, ce *gant d'Espagne* ne lui fera point de mal à la tête. J'y ajoute qu'un autre moins sage que Sa Majesté en pourroit bien être entêté, sans avoir de vapeurs. Voilà bien des sottises, mon cher cousin ; je ne sais comment Racine et Despréaux m'ont conduite sans y penser ; c'est ma plume qui a mis tout ceci sans mon consentement.

On est présentement à Ypres, et j'en suis en peine ; car cette place est farcie de gens de guerre, quoiqu'il en soit sorti deux mille hommes pour aller à Bruges, parce qu'on ne sait jamais où le Roi tombera. Toutes les villes tremblent. Je crois que de tout ceci nous aurons la paix ou la Flandre.

Mais parlons de Mme de Seignelay, qui mourut avant-hier matin grosse d'un garçon. La fortune a fait là un coup bien hardi, d'oser fâcher M. Colbert. Lui et toute sa famille sont inconsolables. Voilà un beau sujet de méditation. Cette grande héritière tant souhaitée, et prise enfin avec tant de circonstances, est morte à dix-huit ans. La princesse de Clèves n'a guère vécu plus longtemps ; elle ne sera pas sitôt oubliée. C'est un petit livre que Barbin nous a donné depuis deux jours, qui me paroît une des plus charmantes choses que j'aie jamais

lues. Je crois que notre chanoinesse vous l'enverra. bientôt. Je vous en demanderai votre avis, quand vous l'aurez lue avec l'aimable veuve. Il me semble qu'il est encore de bonne heure pour être allés à Chaseu. Vos prés et votre jolie rivière n'y sont-ils point encore glacés ? Vous avez assurément pris pour l'été cinq ou six jours du soleil de mars, qui vous feront bien voir, comme à nous, qu'ils n'étoient que des trompeurs.

Vous me datez votre dernière lettre du 3 février : vous rêviez, mon cousin, c'est de mars, et cela étant je fais réponse assez promptement. Je ne sais comment vous pouvez aimer mes lettres ; elles sont d'une négligence que je sens, sans y pouvoir remédier. Mais cela vient de plus loin, et c'est moi que vous aimez. Vous faites très-bien, et je vous conjure de continuer, sans craindre d'aimer une ingrate.

Je vous en dis autant, ma chère nièce. Rendez-moi compte de vos amusements et de vos lectures : c'est ce qui console de tout l'ennui de la solitude. Mais peut-on vous plaindre tous deux ? Non, en vérité : vous êtes en fort bonne compagnie quand vous êtes ensemble.

J'aime bien la Hire, et son discours à son maître. Il est à la mode, et d'un bon tour. Il me semble que vous auriez dit la même chose à Charles VII, car pour au Roi d'aujourd'hui, vous êtes bien éloigné d'avoir sujet de lui parler de la sorte.

Ma fille se porte un peu mieux : elle vous fait, et à vous, ma chère nièce, mille amitiés.

---

686. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET DE MADAME DE COLIGNY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 22e mars 1678.

DU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Vous me demandez ce que je dis de la prise de Gand, Madame; je ne sais plus qu'en dire ; je suis épuisé sur les louanges. Je voudrois dire au Roi bien plus justement ce que Voiture disoit à Monsieur le Prince : que s'il lui plaisoit de lever une fois un siége, nous autres admirateurs pourrions reprendre haleine et nous sauver par la diversité des événements ; mais je pense que Sa Majesté aimera encore mieux nous mettre à sec que de ne pas prendre encore Ypres, comme il a pris Gand.

Vous avez raison de trouver mauvais que des poëtes soient ses historiens, car outre que ces gens-là décréditent les vérités quand il leur en échappe, c'est que les actions du Roi sont déjà un peu incroyables par leur grandeur. Je crois que pour rendre son histoire vraisemblable, il faudroit entrer dans de grands détails ; car qui ne diroit que les événements ne seroit pas croyable. Les flatteurs plaisent au commencement, mais ils dégoûtent quand ils flattent toujours, et qu'ils ne mêlent pas leurs louanges de quelques sincérités moins favorables. Je serai fort trompé si les deux poëtes ne tombent à la fin comme Nogent et l'Angeli.

De tous ceux qui se mêlent de raisonner sur l'avenir, il n'y en a point dont le pronostic me paroisse si vraisemblable que le vôtre, quand vous dites que de tout ceci nous aurons la paix ou la Flandre : je n'en doute point, non plus que de la douleur de M. Colbert, de ce que la

branche des aînés Colberts est sur le point de manquer; mais ce qui est une grande affliction à un homme heureux comme lui, est une grande consolation à un exilé comme moi : nous serions au désespoir, nous autres malheureux, si Dieu ne nous régaloit de temps en temps de la mort de quelque ministre ou de celle de quelqu'un de leurs enfants.

La chanoinesse Rabutin ne m'a rien mandé de *la Princesse de Clèves;* mais cet hiver un de mes amis m'écrivit que M. de la Rochefoucauld et Mme de la Fayette nous alloient donner quelque chose de fort joli ; et je vois bien que c'est *la Princesse de Clèves* dont il vouloit parler. Je mande qu'on me l'envoie, et je vous en dirai mon avis, quand je l'aurai lue, avec autant de désintéressement que si je n'en connoissois pas les pères.

Quand je vous ai mandé de Bussy que j'allois passer l'été à Chaseu, je n'entendois pas commencer l'été dès le mois de mars ; et en effet je m'en vais pour deux mois à Autun, où je trouverai ce qu'il y a de plus honnêtes gens de qualité dans le voisinage, qui y ont passé l'hiver; notre ami Jeannin nous y manque fort, vous devriez bien nous le renvoyer. Je ne pense pas que la maréchale le trouvât fort à redire.

J'estime vos lettres, ma chère cousine, parce qu'elles sont naturelles, et non pas parce que je vous aime : je les estimerois quand ce seroit Mme de la Baume qui les auroit faites. Je suis bien aise que la réponse de la Hire vous ait plu ; elle sera de tous les temps ; vous avez raison de dire qu'on ne parlera jamais au Roi comme la Hire fit à Charles VII.

Je suis ravi de la meilleure santé de la belle Madelonne ; et quand elle devroit me haïr, je ne saurois m'empêcher d'être bien aise de l'absence de son mari, puisqu'elle lui donne du repos qui la rétablit ; je l'aime *toujours* après vous plus que personne du monde.

Je ne vous déciderai pas, Madame, si le peu d'ennui que votre nièce et moi avons l'un avec l'autre, vient de notre mérite ou de notre amitié : je crois qu'il y entre un peu de l'un et de l'autre. Tenez, la voilà que je vous la livre.

DE MADAME DE COLIGNY.

Le récit de mes amusements ne vous réjouira pas par la diversité, ma chère tante : le seul qu'on ait ici, c'est celui de jouer deux fois le jour : je travaille, et je lis, mais les jours d'ordinaire où nous recevons de vos lettres, ce sont nos beaux jours. Je vous assure, ma chère tante, que c'est ma plus agréable lecture, avec les réponses de mon père ; et toute l'antiquité la plus délicate ne me réjouit pas tant que vous deux ; ce qui est encore vrai, c'est que des siècles passés et présent je n'admire, je n'honore, et je n'aime personne autant que vous.

---

* 687. — DE MADAME DE GRIGNAN A SON MARI.

[Paris,] 23e mars.

Vous n'aurez de moi qu'un mot aujourd'hui, mon très-cher comte : j'ai remis à vous écrire ce soir, et j'ai fait une si rude journée que je n'en puis plus. Vêpres et le sermon en sont, comme vous pouvez croire, un si bon jour ; de là chez M. Colbert, qu'on ne voyoit pas, et où il faudra avoir la peine de retourner ; et puis en mille endroits ; j'ai fini ma journée par souper chez Mlle de Méri, d'où je vous écris à dix heures du soir. Au reste, nous faisons une vie enragée dans notre quartier. La folie de la bassette nous a jetées dans un jeu de soirée qui nous donne un grand air. Nous sommes comptées dans le nombre des bassettes, et par conséquent à la

grand'mode. Vous ne savez pas ce que cela me fait? C'est de vous souhaiter continuellement et de penser que vous aimeriez à revenir de bonne heure chez vous et que je vous en verrois plus souvent. Mme de Vins doit en être demain. Jusques ici nous n'avons eu que conseillers et maîtres des requêtes; mais nous serons honorées du bel air de M. de Villars. Il jouoit l'autre jour chez Mme d'Armagnac au *vingt-sous;* en badinant, Biran perdit contre lui onze cent onze pistoles. Biran en paya dix et lui dit : « Reste à onze cent une pistoles. » Comme il est solvable, le petit Villars conte qu'il fit une fort bonne journée. Je voudrois bien que nous en gagnassions autant à quelque jeu que ce fût.

Je vous envoie une lettre pour l'Intendant. Je vous conjure de le bien presser d'accorder des passe-ports à ceux que vous lui nommerez ou que Janet lui nommera. Ce sera une fort bonne affaire. Je vous envoie la lettre que Bonrepos écrit je ne sais à qui, mais c'est pour les intérêts du chevalier, qui avoit demandé les passe-ports. Présentement ils sont entre les mains de l'Intendant; c'est à lui de les distribuer. S'il nous refuse, jamais je ne compterai sur son amitié, et tout ce qu'il dira de l'estime particulière qu'il a de ma bonne foi m'offensera au lieu de me plaire.

Je vis hier dans un fort beau couvent une fort grande beauté très-infortunée; elle a une affliction proportionnée à son état. On ne peut pas être plus propre à représenter au naturel une princesse de roman délaissée par le héros; car elles étoient tristes, sans être moins belles. C'est justement cela. Ce qui me paroît pire, c'est de n'envisager aucune aventure qui puisse la tirer de cette prison, et de n'avoir aucun des sentiments qui la font choisir agréablement pour toute la vie.

Je ne sais point de nouvelles considérables : la tranchée s'avançoit fort; par les lettres du 22, on assuroit

que la ville seroit prise aujourd'hui[1], et que le Roi reviendroit aussitôt à Saint-Germain. Il n'y a personne ni blessé ni tué. La Cardonnière est mort de maladie et laisse vaquer une fort jolie charge : tout le monde nomme M. de la Trousse pour la remplir ; mais on le nomme à tout ce qui est à donner et il n'a encore rien. J'ai reçu des nouvelles de tous nos parents : ils se portent tous bien. Un des frères de la comtesse de Gramont a congé de s'en revenir, et un autre que le duc d'York demande. J'en suis très-fâchée : il me semble que c'est diminuer votre bonne compagnie, et vous n'en pouvez trop avoir, mon très-cher Comte, pour dissiper l'ennui que je sais qu'on trouve à Aix. Je me fais l'honneur de croire qu'il est aussi grand pour vous, quand je n'y suis pas, que pour moi quand vous me manquez. Vraiment je serai bien en colère au retour du Roi, de songer que son voyage n'a été que d'un moment, et que le vôtre, qui en dépendoit, ne finit pas en même temps. On parle toujours de paix, et que l'Espagne la veut à quelque prix que ce soit ; la Flandre est si assurée au Roi, en cas que la guerre dure seulement un an, que l'on ne sait s'il y voudra consentir, quelque avantageuses que soient les propositions.

Bonsoir, mon très-cher Comte : j'ai encore trois lettres à écrire pour l'affaire du blé. Je vous conjure de parler fortement, afin que nous ayons une grosse somme. Il ne faut que les demander pour les gens que nommera Janet. Avez-vous Rippert? J'ai envie de vous savoir servi comme vous le méritez : vous êtes du moins aimé comme vous le méritez ; et je vous réponds que personne ne pouvoit se mieux acquitter de ce devoir. Je vous aime, mon très-cher Comte, je vous honore, je vous souhaite, et je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur, qui est grande.

Suscription : Pour Monsieur le Comte.

Au revers extérieur de la lettre pliée, on lit en P. S.: Ne manquez pas d'écrire aux Colberts, à l'abbé aussi.

---

*688. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, ce 28e avril.

J'ai épuisé tout mon esprit à écrire à la Maison et à Boucart : vous n'aurez que le reste. M. le cardinal de Retz est arrivé tout tel qu'il est parti. Il loge à l'hôtel Lesdiguières. Il est allé ce matin à Saint Germain : il a un procès à faire juger, qui achève de payer ses dettes; cela vaut bien la peine qu'il le sollicite lui-même. Je crois qu'il sera à Saint-Denis pendant le voyage du Roi, qui s'en va le dixième de mai. Tout le monde meurt d'envie de trouver à reprendre quelque chose à cette Éminence, et il semble même que l'on soit en colère contre lui, et qu'on veuille rompre à feu et à sang. Je ne comprends point cette conduite, et pour moi, j'ai été extrêmement aise de le voir; je ne suis point payée ni députée de la part de la forêt de Saint-Mihel pour la venger de ce qu'il n'y passe point le reste de sa vie; je trouve que le pape en a mieux disposé qu'il n'auroit fait lui-même : le monde tout entier ne vaut point la peine d'une telle contrainte; il n'y a que Dieu qui mérite qu'on soutienne ces sortes de retraites. Je lui fais crédit pour sa conduite; tous ses amis se sont si bien trouvés de s'être fiés à lui, que je veux m'y fier encore : il saura très-bien soutenir la gageure par la règle de sa vie. Vous ne le verrez point de ruelle en ruelle soutenir les conversations et juger des beaux ouvrages; il sera retiré de bonne heure, fera et recevra peu de visites, ne verra que ses amis et des gens qui lui conviennent, et qui ne seront point de

contrebande à la régularité de sa vie. Voilà de quoi je trouve qu'on doit s'accommoder; pour moi, j'en suis contente, et j'aime et honore cette Éminence plus que jamais. Il m'a témoigné beaucoup d'amitié; la méchante santé de ma fille l'a empêchée de pouvoir rendre ce premier devoir par une visite.

Mais vous, Monsieur, c'est vous qui êtes dans une véritable retraite. Je vois quelquefois une dame qui me paroît ennuyée de ne point partager avec vous cette solitude; je ne veux point perdre l'espérance d'y passer encore plusieurs jours avec vous, et d'entendre parler la *Beauté*, qu'on dit qui parle effectivement, sans illusion; car tout ce que me disoit la *très-bonne* me paroissoit fabuleux, ou du moins un enchantement comme les voix qu'entendoit Psyché. Tout de bon, je conserve un souvenir tendre et précieux d'Époisse et du maître qui m'y a si bien reçue. M. d'Hacqueville s'en va à Vichy; mais il ne prendra pas son chemin si agréablement que moi. Je ne puis vous rien dire du séjour de ma fille ici : ce sont des lettres si closes que celles de Provence, que je n'y pénètre point du tout. Si elle passoit l'été dans l'air de Livry, elle seroit rétablie; mais je ne suis pas assez heureuse. Le bon abbé vous honore. On ne parle que de guerre; j'en suis affligée.

Suscription: Pour Monsieur le Comte de Guitault, à Époisse.

---

*689. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE GRIGNAN.

A Livry, ce 20e [mai].

Je suis donc dans ce lieu qui vous fait tant faire de réflexions sur les beaux jours que vous y avez passés, et les jours de colique qui vous y ont fait souffrir tant de maux.

En vérité, je ne voudrois pas que les derniers fussent à recommencer; mais je voudrois fort la continuation des autres, et que par effet de magie nous pussions vous avoir ici tout l'été avec nous, pour respirer l'air le plus doux et le meilleur du monde. On parle de paix et de trêves; mais comme tout est encore incertain, et que quand elles seroient, je ne sais si vous aimeriez mieux venir ici que de passer votre été et l'automne à Grignan, je ne songe qu'à vous y aller trouver, et nous avons pris nos mesures avec la Garde pour y être à la fin de juin. Je serai trop aise, mon très-cher Comte, quand j'aurai le plaisir d'être réunie à vous, pour ne plus vous quitter. Je vous réponds de la ferme résolution que je prends et que je soutiendrai sur ce sujet, et je vous prie de me répondre de la vôtre, afin que nous concourions également à ce dessein, si bon et si utile pour la paix de notre vie. Vous m'avez mandé mille folies que j'écoute sans y vouloir répondre présentement. Vous pouvez penser que je prendrai mieux mon temps, afin de ne scandaliser personne.

Vous m'avez fait un sensible plaisir de m'apprendre la différence que vous avez trouvée dans les lettres de M. de Louvois. Je me croirois fort heureuse si j'avois contribué à ses douceurs pour vous. Je vous assure que je n'oubliai rien et qu'il lui fut aisé de connoître la vivacité que j'avois sur les accusations injustes qui vous regardent. Je n'ai point encore de réponse à la lettre que je lui écrivis quand il partit. C'étoit quasi pour la même chose, excepté l'article des changements de quartiers, sur lequel j'ai fort appuyé, comme vous l'aurez vu par la copie que je vous ai envoyée; vous en aurez la réponse dès qu'elle me sera venue. Il trouva plaisant de dire que je l'avois charmé et non pas persuadé; mais je vois par la suite que je l'ai seulement persuadé, ce qui vaut mieux pour nous. Mon très-cher Comte, vous faites fort bien d'être

appliqué à rendre votre régiment tout des meilleurs; il ne faut pas qu'il soit cassé; nous avons un petit colonel à mettre à la tête; ce seroit dommage que nous perdissions cette place. Pour moi, je suis persuadée qu'il sera plus heureux que nous, et que ne pouvant obtenir, ni même espérer des grâces personnelles, nous en aurons pour notre petite créature. Je le voudrois déjà en âge d'une survivance; il me semble qu'il l'auroit. Mais vos services ne feront qu'augmenter jusque-là; ainsi les récompenses en seront encore plus sûres; mettons-nous l'esprit en repos et vivons.

Je suis assez contente du bon ordre de votre maison. Davonneau et Deville étoient persuadés que tout iroit à l'envers sans eux, et disoient tous les jours à Montgobert que l'on n'osoit m'envoyer les comptes, parce que l'on avoit tout jeté par les fenêtres. Il est vrai que jamais votre maison n'a mieux été réglée. Témoignez à vos gens que vous en êtes content et que vous voulez qu'ils continuent. N'augmentez point les appointements d'Anfossy. Laissez-moi le soin des gratifications; il sera content, et vous n'y perdrez rien. Je suis fort satisfaite de ce garçon-là; c'est une merveille qu'à son âge il se soit appliqué, et qu'il vous suffise, étant à la place où vous êtes. J'ai fait écrire Bonrepos pour les réparations du palais, et pour le franc-salé. Je pense que vous devez être satisfait sur l'une et l'autre affaire. Je ne vous mènerai donc point de maître d'hôtel. Vous êtes content de tout, c'est assez. Vous êtes assez délicat pour que l'on puisse se fier à votre goût; il s'est trompé seulement à l'approbation qu'il donne à nos bouts-rimés, et à la préférence sur les vôtres. Assurément les vôtres sont sans comparaison meilleurs; les auteurs l'ont décidé.

Je vous ai envoyé un habit; je ne sais si vous l'avez reçu: il y a une veste de satin de Venise qui sera, je pense, ce que vous me demandez. Si vous voulez, outre

cela, une camisole de la Chine, je vous la porterai, mais mandez-le-moi dans la réponse à cette lettre. J'espère vous mander la paix assurée avant mon départ, car je suis fort lasse de vous dire toujours oui et non, sans fixer votre esprit. Ruvigny, qui étoit en Angleterre, a joint le Roi dans la marche, et le Roi l'a renvoyé. C'est un air de négociation qui fait croire qu'ils ne se déclareront pas. Cependant c'est le 25e que le Roi attend les réponses; c'étoit le 20e : cinq jours de retardement pourront être suivis de plusieurs autres.

Mme de Monaco se meurt encore : elle est hors de toute espérance de pouvoir vivre, et se voit mourir avec un jugement sain qui devroit épouvanter et qui ne trouble pourtant pas sa constance. Elle meurt avec toute la fermeté possible; elle l'a communiquée à ses amies, car on ne peut pas la voir mourir avec plus de fermeté qu'en témoignent Mme de Louvigny et Mlle de Grancey : M. de Monaco est le seul qui leur dispute, mais pour lui il a ses raisons, et l'on comprend facilement le peu de regret qu'il a de perdre cette personne qui s'étoit séparée de lui volontairement.

La Garde vous fait faire une housse : je l'ai prié d'en prendre le soin pendant que je suis ici à respirer un air qui me fera autant de bien que du lait. J'y passerai jusques au lendemain des fêtes ; l'abbé m'y viendra voir un jour ou deux. Le chevalier est guéri de la fièvre : il n'en a eu que trois accès. L'armée étoit à Deinse le 16e : le Roi y devoit arriver ce jour-là pour la faire marcher près de Gand et manger ce bon pays. Le comte de Sorre, qui étoit prisonnier de guerre, et dont le Roi a pris tous les biens par la prise de Condé, a prié le roi d'Espagne de trouver bon qu'il fût neutre. Il s'est retiré de son service, et nous lui laissons une partie de son bien. D'autres nouvelles je n'en sais pas, et je ne crois pas qu'il y en ait, car je viens de recevoir un billet de la Garde, où

j'ai pris le peu que je vous en mande. Vos petites filles sont fort aises ici : je les prépare à ne pas trouver de si beaux jardins à Grignan. Nous sommes résolus, l'abbé de Coulanges et moi, de faire bâtir des chambres pour loger votre famille, qui est nombreuse et que l'on ne sait où mettre. Mandez-moi ce qui est arrivé de cette étoffe de Messine, et si vous voulez que je vous mène Dinan. Enfin, mon cher Comte, dépêchez-vous de me donner vos ordres, car ce qui s'appelle un pied à l'étrier, c'est ce que j'ai. Si vous voyez Roquesante, faites-lui mille amitiés pour moi : je l'aime et l'honore toujours très-fort.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon très-cher Comte ; je suis à vous avec toute la tendresse possible ; je vous conjure d'en être bien persuadé, et de ne point changer l'opinion que vous avez d'avoir à vous seul une jolie personne. Je voudrois être aussi jolie comme il est sûr que je suis à vous. Vous ne voyez point ma fille, et cependant vous lui devez quelque amitié. J'ai envie de la voir, la pauvre petite, et Paulinotte, et mon fils, et tout notre petit ménage, à qui je pense toujours avec plaisir. Ma mère, et vos filles, et le *bien Bon* vous font mille amitiés, et vous assurent, c'est-à-dire vos filles, de leurs respects. Je vous quitte pour me promener au chant des rossignols, qui m'appellent et qui vous charmeroient. Eh mon Dieu ! ne viendra-t-il pas une année où je puisse voir mon mari sans quitter ma mère? En vérité, je le souhaiterois fort ; mais quand il faut choisir, je ne balance pas à suivre mon très-cher Comte, que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur.

---

690. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GRIGNAN.

Vendredi, 27e mai.

Je veux vous rendre compte d'une conférence de deux heures que nous avons eue avec M. Fagon, très-célèbre médecin : c'est M. de la Garde qui me l'a amené ; nous ne l'avions jamais vu ; il a bien de l'esprit et de la science ; il parle avec une connoissance et une capacité qui surprend, et n'est point dans la routine des autres médecins qui accablent de remèdes : il n'ordonne rien que de bons aliments ; il trouve la maigreur de ma fille et la foiblesse fort grande ; il voudroit bien qu'elle prît du lait comme le remède le plus salutaire, mais l'aversion qu'elle y a fait qu'il n'ose seulement le proposer : elle prend le demi-bain et des bouillons rafraîchissants ; il ne la veut contraindre sur rien ; mais quand elle lui a dit que sa maigreur n'étoit rien, et qu'après avoir été grasse on devient maigre, il lui a dit qu'elle se trompoit, que sa maigreur venoit de la sécheresse de ses poumons, qui commençoient à se flétrir, et qu'elle ne demeureroit point comme elle est ; qu'il falloit ou qu'elle se remît en santé, ou que sa maigreur viendroit jusqu'à l'excès, qu'il n'y avoit point de milieu ; que ses langueurs, ses lassitudes, ses pertes de voix, marquoient que son mal étoit au poumon ; qu'il lui conseilloit la tranquillité, le repos, les régimes doux, et surtout de ne point écrire ; qu'il espéroit qu'elle pourroit se remettre, mais que si elle ne se rétablissoit pas, elle iroit toujours de pis en pis. M. de la Garde a été témoin de tout ce discours : envoyez-lui ma lettre si vous voulez. J'ai demandé à M. Fagon si l'air subtil lui étoit contraire : il a dit qu'il l'étoit beaucoup ; je lui ai dit l'envie que j'avois eue de la retenir ici pendant les chaleurs, et qu'elle ne partît

que cet automne pour passer l'hiver à Aix, dont l'air est bon ; que vous ne souhaitiez au monde que sa santé, et que ce n'étoit qu'elle que nous avions à combattre, pour l'empêcher de partir tout à l'heure. Nous en sommes demeurés là ; M. de la Garde a été témoin de tout. J'ai cru que je devois vous faire part de tout ce qui s'est passé, en vous protestant que l'envie de la voir plus longtemps, quoique ce soit le plus grand plaisir de ma vie, ne m'oblige point à vous reparler encore sur ce sujet ; mais je croirois que vous auriez sujet de vous plaindre de moi, si je vous laissois dans la pensée que son mal ne fût pas plus considérable qu'il l'a été : il l'est d'autant plus, qu'il y a un an qu'il dure, et cette longueur est tout ce qu'il y a à craindre. Vous me direz que je la retienne : je vous répondrai que je n'y ai aucun pouvoir, qu'il n'y a que vous ou M. de la Garde qui puissiez fixer ses incertitudes. A moins que sa tranquillité ne vienne par là, il n'en faut point espérer, et n'en ayant point, il vaut mieux qu'elle hasarde sa vie. Elle a pour vous et pour ses devoirs un attachement très-raisonnable et très-juste ; à moins qu'elle ne retrouve, par la pensée de vous plaire, la douceur qu'elle trouveroit d'être auprès de vous, son séjour ici lui feroit plus de mal que de bien : ainsi, Monsieur, c'est vous seul qui êtes le maître d'une santé et d'une vie qui est à vous ; prenez donc vos mesures, chargez-vous de l'événement du voyage, ou donnez-lui un repos qui l'empêche d'être dévorée, et qui la fasse profiter des trois mois qu'elle sera ici. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Je ne m'étonne pas si vous ignorez l'état où elle est : sa fantaisie, c'est de dire toujours qu'elle se porte fort bien. Plût à Dieu que cela fût vrai, et qu'elle fût avec vous ! Je ne veux pour témoin du contraire que M. l'abbé

de Grignan, M. de la Garde, et tous ceux qui la voient et qui y prennent quelque intérêt.

---

*691. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE GRIGNAN.

[Fin de mai on commencement de juin.]

Madame de Monaco se meurt; M. Brayer lui annonça il y a deux jours que le temps de la vie étoit court; qu'il étoit obligé de l'en avertir, afin d'en disposer pour l'éternité.... Elle envoya querir le P. César, et se confessa fort longtemps; elle reçut Notre-Seigneur, fit son testament, et avec une fermeté admirable, ne parla plus de la mort.... Elle est encore au même état, et se verra mourir toute en vie, sans perdre un moment la connoissance. Il faut bien de la constance pour soutenir longtemps une si pénible vue; les seuls pères de la Trappe me paroissent la pouvoir regarder de sang-froid.

---

692. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 686, p. 183), m'ennuyant de ne point recevoir de réponse de Mme de Sévigné, je lui écrivis cette lettre.

A Bussy, ce 20e juin 1678.

Je ne saurois plus durer sans vous écrire, c'est-à-dire sans m'attirer de vos lettres, et quoique je n'aie pu vous obliger par la dernière des miennes à me faire réponse, j'espère enfin vous toucher le cœur, sachant qu'avec la persévérance on vient à bout de toutes choses. Sérieusement, Madame, j'ai bien de la peine à me passer de votre commerce : plus je deviens délicat, et plus vous

me devenez nécessaire ; d'ailleurs je vous aime et tout ce que vous aimez. Mandez-moi de vos nouvelles et de celles de la belle Madelonne, comment elle se porte, et si elle s'en retourne en Provence, si vous n'êtes pas bien aise de la paix, où est notre ami Corbinelli, et si c'est lui qui fait le mariage de Mlle de Vardes.

On m'a mandé la mort de Mme de Monaco, et que le maréchal de Gramont lui a dit, en lui disant adieu, qu'il falloit plier bagage, que le comte de Guiche étoit allé marquer les logis, et qu'il les suivroit bientôt : ne trouvez-vous pas, Madame, que les plaisanteries en ces rencontres-là sont bien à contre-temps? Pour moi, je ne les saurois souffrir, et quand je les passerois à ces gens qui disent en mourant : « Tirez le rideau, la farce est jouée, » et autres semblables forfanteries, toujours trouverois-je sot et cruel à une personne qui se porte bien, de plaisanter avec une personne mourante, et tout à fait barbare à un père qui parle ainsi à sa fille.

Je ne sais s'il ne vous est point revenu que Mme Foucquet a été à Autun rendre visite à l'évêque, que celui-ci alla au-devant d'elle avec six carrosses et deux cents chevaux de la ville :

Et j'y étois, j'en sais bien mieux le compte.

La dame fut fort aise de me voir, et me dit que Monsieur d'Autun faisoit trop d'honneur à une malheureuse comme elle. Je lui répondis qu'il partageoit cet honneur avec elle, et qu'il n'étoit pas si généreux qu'elle pensoit. Je ne sais si elle m'entendit, et si elle n'a pas plus d'esprit qu'elle en avoit dans sa prospérité, mais je lui trouvai autant de fraîcheur, avec dix-huit ans davantage.

Sa belle-sœur Foucquet d'Aumont étoit avec elle, plus folle et plus impertinente que jamais. Quand nous fûmes arrivés à l'évêché, elle se mit en plein cercle à me louer sur mon bel esprit ; cela dura jusqu'à ce qu'on se

mît à table, qu'elle recommença de plus belle, quoique chacun, embarrassé pour elle et pour moi, voulût changer de discours; elle n'en voulut rien faire, et de la même force dit que je parlois comme un livre, et que j'écrivois comme un ange. Je voulus, pour faire diversion, dire que la soupe étoit admirable : ce fut le *quoi qu'on die* de Trissotin. « Ah, ma cousine! dit-elle à Mme de la Boulaye, écoutez comme il dit cela. » Véritablement l'éclat de rire prit si fort à la compagnie, que cette folle n'osa plus parler. Ne croyez-vous pas, Madame, qu'un siècle de disgrâces ne raccommoderoit pas une tête comme celle-là?

Mais je vous supplie de me mander ce que c'est que le retour du cardinal de Retz dans le monde; cet homme, que nous croyions ne revoir qu'au jour du jugement, est dans l'hôtel de Lesdiguières avec tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France. Expliquez-moi cela, Madame, car il me semble que ce retour n'est autre chose que ce que disoient ceux qui se moquoient de sa retraite. Je ne saurois vous dire combien la *vedova felice* et moi nous vous aimons : cela passe, non pas l'imagination, mais l'expression.

---

693. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné, qui ne pouvoit pas être la réponse de la mienne, mais qu'elle m'avoit écrite de son mouvement.

A Paris, ce 20e juin 1678.

Quelle folie de ne vous point écrire, puisque je fais le principal, qui est de me souvenir tous les jours de vous! Quand on n'a point de bonne raison, il n'en faut dire aucune. Voilà donc la paix, mon cher cousin. Le Roi a trouvé plus beau de la donner cette année à toute l'Eu-

rope, que de prendre le reste de la Flandre : il la garde pour une autre fois. Êtes-vous à Chaseu, mon cher cou sin, dans cet aimable lieu? J'en ai le paysage dans la tête et je l'y conserverai soigneusement; mais encore plus l'aimable père et l'aimable fille, qui ont leur place dans mon cœur. Voilà bien des *aimables*: mais ce sont des négligences dont je ne puis me corriger. J'espère que si mes lettres méritoient d'être lues deux fois, il se trouveroit quelque charitable personne qui les corrigeroit.

Notre ami Corbinelli est allé trouver M. de Vardes, pour l'obliger de profiter de la permission que le Roi a donnée à M. de Rohan d'épouser sa fille. Ce mariage est agréable pour Vardes, et d'autant plus qu'on ne parle point de sa charge, qui sera vendue à quelque autre, selon la volonté du Roi.

Mme de Monaco est partie de ce monde avec une contrition fort équivoque, et fort confondue avec la douleur d'une cruelle maladie. Elle a été défigurée avant que de mourir. Son desséchement a été jusqu'à outrager la nature par le dérangement de tous les traits de son visage. La pitié qu'elle a faite n'a jamais pu obliger personne de faire son éloge.

Je crois que ma tante de Toulongeon vous aura bien dit du mal de moi, de l'envie que j'ai toujours de m'accommoder avec Mme Frémyot, malgré son mariage. Je vous prie de prendre mon parti, en considération du souvenir tout récent que vous devez avoir du plaisir qu'il y a de payer ses dettes. Adieu, mon cousin. Que dites-vous de *la Princesse de Clèves?* Je n'ai plus trouvé l'occasion de reprendre ma conversation sur votre sujet avec M. de Pompone : c'est mon affaire, c'est à moi à prendre mon temps. J'embrasse ma jolie veuve, je l'aime, et je la prie, et vous aussi, de m'aimer toujours.

---

694. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 23e juin 1678.

Voici un coup fourré, Madame : je vous écris après avoir longtemps attendu une réponse de vous, et vous me la faites le même jour que je vous écris. Quoique je l'attendisse avec une fort grande impatience, je ne vous ai pas traitée si rudement que vous vous traitez vous-même : vous appelez folie de songer à moi sans m'écrire, et moi, je ne crois pas seulement que ce soit une petite faute. Il ne faut qu'un moment pour penser, et il faut du temps pour écrire.

Le Roi a raison de donner la paix : il devenoit insupportable à tout le monde ; personne ne pouvoit plus durer à lui. Il mettoit ses ennemis au désespoir par de continuelles défaites, et ses amis et ses serviteurs, en les épuisant de louanges. Ce n'est pas que je prévoie que la paix me donne plus de repos sur son sujet. Il me fournira assurément d'autres matières d'éloges, qui me mettront enfin à sec sur ses actions de paix comme sur celles de guerre.

Je suis à Bussy depuis un mois, et j'y serai jusques aux premiers jours d'août ; après quoi, je retournerai à ce Chaseu qui vous plaît tant. Je suis pourtant assuré que Bussy vous l'effaceroit un peu, si vous le voyiez aujourd'hui. Il y a des beautés et des propretés uniques, et vous y trouveriez *l'aimable* fille et *l'aimable* père, qui ne vous le gâteroient pas. Au reste, Madame, ne vous plaignez pas des répétitions à quoi vous dites que vous êtes sujette ; je ne vous les corrigerai pas : je veux toujours de la justesse dans les pensées, mais quelquefois de la

négligence dans les expressions, et surtout dans les lettres qu'écrivent les dames.

Je demeure d'accord que M. de Vardes doit être content du mariage de sa fille avec M. de Rohan; mais ce n'est pas aussi une si extraordinaire chose pour lui. M. de Rohan, à mon avis, y trouve plus d'avantage; une des plus riches héritières de France, de la maison du Bec-Crespin, épouse un homme de la maison de Chabot; il y a deux cents ans que les Chabots ne marchoient pas de pair avec le maréchal du Bec. Pour la charge de capitaine des Cent-Suisses, j'aimerois mieux, si j'étois à la place de M. de Vardes, que mon gendre l'eût qu'un autre, dès que cela ne seroit pas une condition qui rendroit ma fortune meilleure. Mandez-moi s'il a eu ordre de se défaire de sa charge, ou s'il l'a demandé.

On m'écrit que la maladie dont Mme de Monaco est morte lui a fait faire pénitence, et qu'elle est de ces gens de l'Évangile qui sont payés pour la dernière heure comme ceux qui sont venus le matin; cependant vous me mandez que personne n'a fait son éloge : je ne l'en plains pas davantage. Le bien ou le mal que l'on dit de nous après notre mort nous est bien indifférent.

Il est vrai que la bonne femme Toulongeon condamne fort l'impatience que vous avez de vouloir traiter avec Mme Frémyot, avant que de voir si dans la première année de son mariage elle ne deviendra pas grosse; et pour moi, quelque souvenir que j'aie du plaisir qu'il y a de payer ses dettes, je n'ai pas été contre ce sentiment. Les premières couches d'une femme qui approche cinquante ans sont toujours dangereuses. Je voudrois laisser passer la première année : un an de plus n'est pas grand'-chose pour payer l'intérêt de vingt mille francs. Quel regret n'auriez-vous pas si Mme Frémyot venoit à mourir dans un an, et que vous eussiez donné aujourd'hui pour vingt mille francs une succession de vingt mille écus?

Croyez-moi, Madame, attendez encore ce temps-là. Pour moi, si j'avois de l'argent, je vous donnerois dix mille écus de votre dette; car si je n'en jouissois pas, mes enfants l'auroient un jour; mais au moins j'attendrois un an, quand je n'aurois point d'enfants.

---

695. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Huit jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 27e juin 1678.

Je crois que je vous écrivois dans le temps que vous me faisiez de très-justes reproches de ne vous écrire pas. Vous avez vu comme je m'en faisois à moi-même. Vous me flattez beaucoup en me disant que plus vous devenez délicat, et plus je vous suis nécessaire. Le moyen de n'être pas sensible à cette louange si bien apprêtée? Si vous en présentiez de pareilles à Monsieur le Prince, je crois qu'il y retrouveroit le goût qu'il avoit uniquement autrefois pour celles de Voiture.

Je vous ai mandé de mes nouvelles, et de celles de ma fille : elle a été assez mal; une saignée l'a remise. Elle prend du petit-lait pour la conduire à celui de vache naturel : il n'y a que ce remède pour les maux de poitrine; c'est ce qui l'a empêchée d'aller en Provence, afin de joindre la douceur de l'air à celle du régime, à Livry, où nous passerons l'été; outre que M. de Grignan viendra aussi cet hiver comme les autres. Plût à Dieu que la paix fût assez généralement établie dans tous les cœurs pour faire revenir à la cour tous ceux que je desire! Vous seriez assurément le premier, et l'unique s'il n'y en avoit qu'un, quoique vous ne soyez pas le plus malheureux : vous avez une société chez vous et un voisinage qui vous mettent à couvert de l'excès de l'ennui.

Vous m'étonnez de la réception que Monsieur d'Autun a faite à Mme Foucquet; j'aurois peine à le croire si vous n'en aviez été témoin. Une malheureuse n'a pas accoutumé d'être si honorée. Je suis persuadée qu'il y a de la sainteté révérée dans l'excès de cette procession; ce fut assurément en qualité de relique et de châsse qu'il y eut tant de monde en campagne.

Pour la belle-sœur, c'est la plus folle femme que je connoisse; je vous ferois le *paroli* si je voulois vous conter tout ce que je sais d'elle, mais je crois que vous en êtes assez instruit.

Mme de Monaco, en mourant, n'avoit aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle : c'étoit une tête de mort gâtée par une peau noire et sèche; c'étoit enfin une humiliation si grande pour elle, que si Dieu a voulu qu'elle en ait fait son profit, il ne lui faut point d'autre pénitence. Elle a eu beaucoup de fermeté : le P. Bourdaloue dit qu'il y avoit beaucoup de christianisme; je m'en rapporte.

Pour le maréchal de Gramont, il est vrai qu'il lui a dit adieu quand il est allé en Béarn; je n'ai point su qu'il ait dit les méchantes plaisanteries qu'on vous a mandées; elles lui ressemblent pourtant assez : s'il les a dites, je les condamne, et je les trouve hors de propos, comme vous les trouvez.

Pour le cardinal de Retz, vous savez qu'il a voulu se démettre de son chapeau de cardinal. Le pape ne l'a pas voulu, et non-seulement s'est trouvé offensé qu'on veuille se défaire de cette dignité, quand on veut aller en paradis; mais il lui a défendu de faire aucun séjour à Saint-Mihel, à trois lieues de Commerci, qui est le lieu qu'il avoit choisi pour demeurer, disant qu'il n'est pas permis aux cardinaux de faire aucune résidence dans d'autres abbayes que les leurs. C'est la mode de Rome, et l'on ne se fait point ermite *al dispetto del Papa*. Ainsi Com-

merci étant le lieu du monde le plus passant, il est venu demeurer à Saint-Denis, où il passe sa vie très-conformément à la retraite qu'il s'est imposée. Il a été quelque temps à l'hôtel de Lesdiguières; mais cette maison étoit devenue la sienne. Ce n'étoit plus les amis du duc qui y dînoient, c'étoit ceux du cardinal. Il a vu très-peu de monde, et il est, il y a plus de deux mois, à Saint-Denis. Il a un procès qu'il fera juger, parce que, selon qu'il se tournera, ses dettes seront achevées d'être payées, ou non. Vous savez qu'il s'est acquitté de onze cent mille écus. Il n'a reçu cet exemple de personne, et personne ne le suivra. Enfin il faut se fier à lui de soutenir sa gageure. Il est bien plus solitaire qu'en Lorraine, et il est toujours très-digne d'être honoré. Ceux qui veulent s'en dispenser l'auroient aussi bien fait quand il seroit demeuré à Commerci, qu'étant revenu à Saint-Denis.

Notre ami Corbinelli est allé trouver M. de Vardes, pour lui persuader le mariage de sa fille avec M. de Rohan. Le Roi a permis à Mme de Rohan d'y penser. Rien n'est plus avantageux pour l'un et pour l'autre, surtout ayant été refusés de la faveur, la fille par le jeune Thianges, et le garçon par une petite d'Aumont, nièce de M. de Louvois. Ils font bien d'unir leurs malheurs ensemble, ils en feront du bonheur. Je crois que Vardes se résoudra enfin de vendre sa charge à qui il plaira au Roi, et je suis persuadée qu'étant dépouillé, et hors d'état de faire aucune condition pour lui, il ne sera pas plus loin de retourner qu'il est présentement. C'est à un changement du cœur du Roi que tient son retour, et point du tout à sa charge ni à sa fille. On parle de Tilladet pour cette charge : ce cinquième capitaine des gardes ne seroit pas de la force des autres.

Adieu, mon cousin : je suis fort aise que vous m'aimiez, l'aimable veuve et vous. Si vous voyiez comme mon cœur est pour vous deux, vous ne me trouveriez

pas ingrate. Vous allez avoir une nouvelle voisine ; je souhaite que'elle vous soit aussi bonne qu'à M. Jeannin. Je l'ai vu, il est fort content. Je vous embrasse, Monsieur et Madame, et je n'oublierai jamais votre paysage de Chaseu, et la manière dont vous m'y avez reçue. Ma fille vous fait mille compliments à l'un et à l'autre. Mon fils est encore à l'armée, car ce n'est plus à la guerre, Dieu merci !

---

696. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 29e juin 1678.

Si je savois aussi bien apprêter des louanges, Madame, je vous en donnerois souvent, parce que vous en méritez, et pour m'attirer les vôtres; j'en donnerois aussi quelquefois au Roi, parce qu'il en est digne, et pour m'en attirer des grâces : après cela je ne présumerois pas de toucher le cœur des adorateurs de Voiture.

Je vous rends mille grâces, ma chère cousine, des souhaits que vous faites pour mon retour, et pour mon retour agréable; autrement j'aimerois mieux être ici : je vous assure que je ne m'y ennuie point du tout, et que si vous demeuriez d'ordinaire en Bourgogne, je ne voudrois jamais en sortir.

Je suis bien aise que vous m'ayez éclairci de la conduite du cardinal de Retz, qui de loin me paroissoit changée ; car j'aime à l'estimer, et cela me fait croire qu'il soutiendra jusqu'au bout la beauté de sa retraite.

Je trouve comme vous que Mme de Rohan et M. de Vardes font bien de marier leurs enfants, et que Vardes ne sera pas plus loin de revenir à la cour, ayant vendu sa charge, qu'auparavant; mais je crois aussi qu'il n'en

sera pas plus près. Il est vrai que Tilladet est bien au-desous des quatre capitaines des gardes du corps ; mais après l'avoir fait égal en charge, on le fera égal en honneurs : fions-nous-en à son patron.

Je suis fort aise du mariage du fils de Jeannin : une belle-fille rendra encore sa maison plus agréable, qui l'étoit déjà beaucoup. Adieu, ma chère cousine : aimons-nous bien toujours tous quatre ; nous ne saurions mieux faire ; nous n'en aimerons jamais de plus dignes d'être aimés : vous jugez bien que dans les quatre sont compris nos plus chers enfants.

Mais j'oubliois de vous dire que j'ai enfin lu *la Princesse de Clèves* avec un esprit d'équité, et point du tout prévenu du bien et du mal qu'on en a écrit. J'ai trouvé la première partie admirable ; la seconde ne m'a pas paru de même. Dans le premier volume, hormis quelques mots trop souvent répétés, qui sont pourtant en petit nombre, tout est agréable, tout est naturel. Dans le second, l'aveu de Mme de Clèves à son mari est extravagant, et ne se peut dire que dans une histoire véritable ; mais quand on en fait une à plaisir, il est ridicule de donner à son héroïne un sentiment si extraordinaire. L'auteur, en le faisant, a plus songé à ne pas ressembler aux autres romans qu'à suivre le bon sens. Une femme dit rarement à son mari qu'on est amoureux d'elle, mais jamais qu'elle ait de l'amour pour un autre que pour lui ; et d'autant moins qu'en se jetant à ses genoux, comme fait la princesse, elle peut faire croire à son mari qu'elle n'a gardé aucunes bornes dans l'outrage qu'elle lui a fait. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une passion d'amour soit longtemps, dans un cœur, de même force que la vertu. Depuis qu'à la cour, en quinze jours, trois semaines ou un mois, une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne songe plus qu'à disputer le *terrain* pour se faire valoir. Et si, contre toute apparence

et contre l'usage, ce combat de l'amour et de la vertu duroit dans son cœur jusqu'à la mort de son mari, alors elle seroit ravie de les pouvoir accorder ensemble, en épousant un homme de sa qualité, le mieux fait, et le plus joli cavalier de son temps. La première aventure des jardins de Coulommiers n'est pas vraisemblable, et sent le roman. C'est une grande justesse, que la première fois que la princesse fait à son mari l'aveu de sa passion pour un autre, M. de Nemours soit, à point nommé, derrière une palissade, d'où il l'entend ; je ne vois pas même de nécessité qu'il sût cela, et en tout cas il falloit le lui faire savoir par d'autres voies.

Cela sent encore bien le roman, de faire parler les gens tout seuls ; car outre que ce n'est pas l'usage de se parler à soi-même, c'est qu'on ne pourroit savoir ce qu'une personne se seroit dit, à moins qu'elle n'eût écrit son histoire ; encore diroit-elle seulement ce qu'elle auroit pensé. La lettre écrite au vidame de Chartres est encore du style des lettres de roman, obscure, trop longue, et point du tout naturelle. Cependant, dans ce second tome, tout y est aussi bien conté, et les expressions en sont aussi belles que dans le premier.

---

697. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois semaines après avoir écrit cette lettre, j'écrivis encore celle-ci à Mme de Sévigné.

A Bussy, ce 23e juillet 1678.

Cette lettre-ci sera courte, ma chère cousine, car c'est un remerciement : vous avez donné à un des enfants de mon bailli de Forléans votre chapelle de Bourbilly. Ce bailli l'est aussi de la terre d'Époisse. Si vous n'avez regardé que moi dans ce bienfait, je vous en rends

mille grâces, et je sens cela avec ce cœur que vous connoissez, qui sait encore bien mieux aimer que haïr. Si Guitaut a part en tout ou en partie à votre présent, je lui laisserai tout le soin de la reconnoissance. Le vassal, ce me semble, auroit trop de vanité, s'il vouloit être de moitié de quelque chose avec son seigneur. Raillerie à part, ma chère cousine, en quelque vue que vous ayez fait la chose, je vous remercie du remerciement que vous m'avez attiré.

J'attends votre sentiment sur le jugement que j'ai fait de *la Princesse de Clèves:* si nous nous mêlions, vous et moi, de composer ou de corriger une petite histoire, je suis assuré que nous ferions penser et dire aux principaux personnages des choses plus naturelles que n'en pensent et disent ceux de *la Princesse de Clèves*.

Adieu, Madame : je vous aime toujours de tout mon cœur; la Coligny fait la même chose. Mais à propos d'elle, il lui vient d'arriver un grand malheur : son grand oncle et sa petite tante ont versé de Monthelon à Autun, et les chevaux ont traîné le carrosse tout versé plus de cinq cents pas. Ils sont tous deux blessés en vingt endroits; cependant ils n'en auront que le mal, et notre veuve n'en aura pas sitôt le bien.

---

698. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Huit jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné, qui étoit la réponse à ma lettre du 29e juin (p. 205).

A Paris, ce 27e juillet 1678.

Votre critique de *la Princesse de Clèves* est admirable, mon cousin. Je m'y reconnois, et j'y aurois même ajoué deux ou trois petites bagatelles qui vous ont assurément échappé. Je reconnois la justesse de votre esprit, et la

solitude ne vous ôte rien de toutes les lumières naturelles ou acquises dont vous aviez fait une si bonne provision. Vous êtes en bonne compagnie quand vous êtes avec vous; et quand notre jolie femme s'en mêle, cela ne gâte rien. J'ai été fort aise de savoir votre avis, et encore plus de ce qu'il se rencontre justement comme le mien : l'amour-propre est content de ces heureuses rencontres.

Mais, mon pauvre cousin, je suis au désespoir de la guerre; il me semble qu'elle va recommencer : la paix se brouille et s'embarrasse; nous l'avons crue trop vite faite; c'est que nous avions un si grand besoin de varier la phrase pour louer le Roi, que notre impatience nous a fait prévenir le temps. La Feuillade dit que Mme du Ludres s'étoit portée trop tôt pour héritière, quand elle parloit comme ayant débusqué Mme de Montespan : nous avons fait de même pour la paix, nous nous sommes portés trop tôt pour héritiers.

Ma fille est toujours aimable et languissante. J'embrasse la veuve : embrassons-nous tous quatre.

---

699. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après avoir reçu cette lettre, je reçus encore celle-ci de Mme de Sévigné, qui étoit la réponse à ma lettre du 23[e] juillet (p. 207).

A Paris, ce 9[e] août 1678.

Ni le seigneur, ni le vassal, n'ont rien à se disputer sur le grand bénéfice que j'ai donné au sieur Poussy. Je ne savois point que vous y prissiez intérêt, et je me suis trouvée trop heureuse qu'un honnête homme ait voulu une si petite chose qui dépendoit de moi. J'étois sur le point de l'en remercier, lorsque j'ai vu qu'il ne tenoit qu'à moi d'en recevoir un remerciement de vous. Mais

je ne veux point vous tromper, mon cher cousin, ni vous faire valoir ce qui n'en vaut pas la peine, et ce que je n'ai point fait pour l'amour de vous.

Je suis encore d'accord de ce que vous dites de *la Princesse de Clèves :* votre critique et la mienne étoient jetées dans le même moule.

Tout le monde s'est remis à croire la paix. Le roi de Suède prie le Roi de vouloir bien la faire sans s'attacher davantage à ses intérêts. Les Hollandois se sont chargés de cette négociation ; et cela fait croire que toutes les louanges en vers et en prose qu'on a données au roi sur cette paix se retrouveront à leur place. Mais que dites-vous de M. d'Albret qui alloit voir amoureusement et nocturnement Mme de Lameth à la campagne? On l'a pris pour un voleur, on l'a tué sur la place. Voilà une étrange aventure.

Adieu, mon cousin ; adieu, ma jolie veuve : si ma tante m'avoit donné les dix mille écus dont vous me parliez l'autre jour, je n'aurois pas traité avec la présidente Baillet ; mais je tiens mon affaire bonne, à moins que pour me faire dépit, elle eût la malice de mourir demain ; en ce cas, je l'avoue, je suis attrapée.

---

700. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois jours après cette lettre écrite, j'y fis cette réponse.

A Dijon, ce 12e août 1678.

Vons ne sauriez être plus aise que moi, Madame, de trouver que nous pensons les mêmes choses ; je m'en tiens fort honoré ; notre critique de *la Princesse de Clèves* est de gens de qualité qui ont de l'esprit ; celle qui est imprimée est plus exacte, et plaisante en beaucoup d'endroits.

Il ne faut s'affliger des bruits de guerre, ni se réjouir des bruits de paix; un peu de patience et nous saurons à quoi nous en tenir; je me fais cette leçon à moi-même aussi bien qu'à vous. Vous dites plaisamment que nous nous sommes trop tôt portés pour héritiers sur les louanges précipitées que nous avons données pour la paix; mais comme on ne les a point datées, elles seront aussi bonnes au mois d'octobre qu'au mois de juillet.

Cela est donc heureux à vous, Madame, que ne pensant obliger qu'un honnête bourgeois de Semur, en lui donnant un bénéfice, vous m'ayez aussi fait plaisir; car le bourgeois est mon bailli de Forléans.

Quoique je me sois quelquefois en ma vie exposé à de pareilles aventures qu'à celle du marquis d'Albret, j'ai toujours trouvé qu'on étoit bien sot de mourir ainsi; mais il me le paroît aujourd'hui plus qu'il n'a jamais fait; passe encore si on étoit assuré d'être aimé, mais mourir pour une guenipe!

La bonne femme Toulongeon a pris trois mois pour se résoudre à prendre votre marché; elle est assez indifférente pour traiter; mais son fils veut dégager Monthelon, comme vous voulez dégager Bourbilly, et je trouve qu'il a raison.

La petite veuve et moi parlons très-souvent de vous; vous entendez bien que cela veut dire que nous vous admirons; mais vous avez beau être admirable, nous ne vous aimerions pas de tout notre cœur, comme nous faisons, si nous n'étions persuadés que vous nous aimez de même.

---

701. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Livry, ce 23e août 1678.

Où est votre fils, mon cousin? pour le mien, il ne mourra jamais, puisqu'il n'a pas été tué dix ou douze fois près de Mons. La paix étoit faite et signée le 9e août; M. le prince d'Orange a voulu se donner le divertissement de ee tournoi; vous savez qu'il n'y a pas eu moins de sang répandu qu'à Senef. Le lendemain du combat, il envoya faire des excuses à M. de Luxembourg, et lui manda que s'il lui avoit fait savoir que la paix étoit signée, il se seroit bien gardé de le combattre. Cela ressemble assez à l'homme qui se bat en duel à la comédie, et qui demande pardon à tous les coups qu'il donne dans le corps de son ennemi.

Les principaux officiers des deux partis prirent donc dans une conférence un air de paix, et convinrent de faire entrer du secours dans Mons. Mon fils étoit à cette entrevue romanesque. Le marquis de Grana demanda à M. de Luxembourg, qui étoit un escadron qui avoit soutenu deux heures durant le feu de neuf de ses canons, qui tiroient sans cesse pour se rendre maîtres de la batterie que mon fils soutenoit. M. de Luxembourg lui dit que c'étoit les gendarmes-Dauphin, et que M. de Sévigné, qu'il lui montra là présent, étoit à leur tête. Vous comprenez tout ce qui lui fut dit d'agréable, et combien, en pareille rencontre, on se trouve payé de sa patience. Il est vrai qu'elle fut grande; il eut quarante de ses gendarmes tués derrière lui. Je ne comprends pas comme on peut revenir de ces occasions si chaudes et si longues, *où l'on n'a* qu'une immutabilité qui vous fait voir la

mort mille fois plus horrible que quand on est dans l'action, et qu'on s'occupe à battre et à se défendre.

Voilà l'aventure de mon pauvre fils; et c'est ainsi que l'on en usa le propre jour que la paix commença. C'est comme cela qu'on pourroit dire de lui plus justement qu'on ne disoit de Dangeau :

Si la paix dure encor dix ans,
Il sera maréchal de France.

Au reste, mon cousin, je crois que vous ne savez pourquoi vous ne vous donnez point les uns aux autres le plaisir d'une bonne compagnie, dans la province, entre vous et M. de Guitaut. Sa femme a bien de l'esprit; ma nièce se trouveroit très-bien de cette société; vous n'avez nul chagrin les uns contre les autres. Quand vous allez à Forléans, il est tout naturel d'aller à Époisse, et puis vous verrez comment vous vous accommoderez ensemble. Je sais que s'il vous rencontre, il vous embarrassera par ses honnêtetés, et par la manière dont il vous témoignera l'envie qu'il a d'être de vos serviteurs et de vos amis. Eh mon Dieu! a-t-on trop bonne compagnie dans les provinces, qu'il faille s'ôter ceux avec qui nous parlerions notre langue, et qui nous entendroient fort bien? Il me semble que vous et Mme de Coligny devriez aimer ceux qui sauroient ce que vous valez. La fantaisie m'a pris de vous mander ceci : quelquefois il ne faut rien pour rompre une glace; j'ai entrepris de vous faire amis, d'autant plutôt qu'il me semble qu'une telle négociation est de ma force, ou je suis bien foible : c'est à vous deux à me dire ce que vous pensez là-dessus. Je voudrois que, sans rebattre les lanterneries du passé, cela se fît de galant homme, avec cette grâce que vous avez quand il vous plaît. Si mes desseins en cela réussissoient, je suis assurée que vous me remercieriez tous deux.

---

702. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 2e septembre 1678.

Mon fils est avec son régiment aux environs de Maestricht, Madame, avec le régiment de Tavannes et celui de Courtebonne, où le maréchal de Schomberg les a laissés. Vous m'avez fait un très-grand plaisir de me mander les hasards et la gloire de M. de Sévigné; je comprends fort bien l'un et l'autre, et je vous en félicite de tout mon cœur; si la paix duroit, elle lui feroit plus de tort qu'à beaucoup d'autres, car il s'avanceroit fort vite, s'il lui arrivoit quelque autre heureuse aventure comme celle-ci; mais ne trouvez-vous pas que le canon le cherche? C'est, je crois, la seule bataille qu'on ait jamais donnée en temps de paix; ma fille de Coligny dit que c'est le goupillon de cette guerre.

Au reste, Madame, je ne sais qui vous a dit que nous ne nous divertissions pas bien quand nous sommes à Bussy; nous nous voyons très-souvent M. de Trichateau et moi : c'est un fort honnête homme, avec qui on peut parler de la cour et de la guerre. Je suis là sur le passage de Paris à Lyon, et cela me donne mille visites; j'ai encore le voisinage de Sainte-Reine, qui me donne la connoissance de beaucoup d'honnêtes gens, et ce ne sont pas des gens incommodés par leurs maladies, car ils ne viennent là que pour trop de santé.

Quand je suis à Chaseu, j'ai le voisinage de l'évêque d'Autun, de Tavannes, de Jeannin, d'Épinac, de Toulongeon, de sa femme, et de l'abbé Bonneau, sans compter encore beaucoup d'autres gens de qualité, que vous ne connoissez pas.

Je viens présentement de Dijon avec votre nièce, pour

un procès que j'y ai gagné; pendant quinze jours que j'y ai été, nous y avons vu douze comédies. C'étoit à qui nous régaleroit, à la ville, par de grands repas et par des concerts, et à la campagne par des promenades. Deux jours avant que d'en partir, nous allâmes avec le premier président et sa femme à Lux, où M. et Mme du Houssay nous reçurent, Dieu sait comment! Nous y fîmes la partie de nous trouver le 29e d'août chez Tavannes à Sully, et nous en revînmes le 31e. Outre le premier président et sa femme, M. et Mme du Houssay, il-y avoit encore l'évêque de Langres, Mme de Chamilly, le commandeur Brûlart, M. d'Épinac, M. et Mme de Toulongeon, et l'abbé Bonneau; et comme Tavannes ne pouvoit coucher tant de gens, M. d'Épinac nous emmenoit les soirs, M. et Mme de Toulongeon, l'abbé Bonneau, ma fille et moi, coucher à Épinac, qui n'est qu'à une demi-lieue de Sully.

Il arriva là une chose qu'on n'a peut-être jamais vue dans la maison d'un gentilhomme : nous entrâmes dans la cour de Sully, qui est la plus belle cour de château de France, sept carrosses à six chevaux chacun, et nous étions cinq qui n'avions pas mené les nôtres. Je vis dans l'église le caveau des Rabutins d'un côté, et celui des Tavannes de l'autre, et nos armes écartelées avec celles de Bourgogne; car vous savez que ce fut Christophle, notre bisaïeul, qui vendit cette terre à Jean de Saulx, seigneur d'Orrain, père de Gaspard de Saulx, maréchal de Tavannes. Mais pour revenir à nos divertissements, nous ne nous séparâmes point que nous n'eussions fait une autre partie, qui est de nous trouver à la Borde, chez le premier président, au commencement d'octobre prochain, après notre retour d'Auvergne, où nous allons ma fille et moi. Si les plus honnêtes gens de la cour étoient assez aises de me voir pendant que j'y étois, vous jugez bien que l'on me compte avec plaisir en province, et vous savez mieux que personne combien ces petites régences-là

sont agréables. Après tout ce que je viens de vous conter, Madame, trouvez-vous que nous nous ennuyions?

Je crois que M. et Mme de Guitaut ne gâteroient rien, s'ils se trouvoient parmi nous, et que même on seroit fort aise de les voir, s'ils vivoient bien avec tout ce que je viens de vous nommer de gens; pour moi, qui suis aussi honnête qu'un autre, je les recevrois le mieux que je pourrois quand ils me viendroient voir à Bussy ou à Chaseu; mais comme il faut un commencement à toutes choses, j'ai trouvé fort ridicule que M. de Guitaut, jadis mon cornette, ait cru qu'il n'y avoit pas toujours eu jusques à présent pour le moins autant de différence entre lui et moi, qu'il y en avoit il y a trente ans. Vous dites que quand je viens à Forléans, il est fort naturel que j'aille à Époisse, et je vous réponds que quand M. de Guitaut vient à Époisse et qu'il apprend que je suis à Bussy, il est bien plus naturel et plus raisonnable à lui d'y venir.

Vous dites que quand il me trouvera en quelque lieu il me fera mille honnêtetés, et je vous réponds que je lui en ferai deux mille; mais comme vous dites qu'il commencera là, je vous dis qu'il faut aussi qu'il commence ailleurs. Pour moi je n'ai aucun chagrin contre lui; mais une marque qu'il en a contre moi, c'est qu'il ne me vient pas voir, lui me devant tous les premiers pas; quand il les aura faits, je ne suis pas un homme à me laisser vaincre en honnêtetés, non plus en rudesses.

Vous me demandez, ma chère cousine, ce que je pense sur cette affaire : le voilà; et je m'étonne que vous ne l'ayez pas pensé aussitôt que moi, sachant tout ce que vous savez, et connoissant M. de Guitaut et moi comme vous faites. Après tout, Madame, je serai ravi que nous voulant faire amis, vous ne perdiez pas vos peines.

703. — DE CORBINELLI, DE MADAME DE GRIGNAN ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET A MADAME DE COLIGNY.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné, dans laquelle Mme de Grignan, sa fille, et Corbinelli m'écrivoient aussi, et premièrement Corbinelli.

A Livry, ce 18e septembre 1678.

DE CORBINELLI.

J'ai lu vos réflexions sur *la Princesse de Clèves*, Monsieur. Je les ai d'autant plus aimées, qu'elles ont rencontré le goût de tous les vrais honnêtes gens de ce pays-ci.

Que dites-vous de la critique qu'en a faite le P. Bouhours? Pour moi je l'ai trouvée fort bonne presque partout; je dis presque, parce qu'il n'y a rien au monde de parfait. Permettez-moi de vous demander encore si le style de *la Princesse de Clèves* vous sembleroit bon pour l'histoire.

Je suis revenu de Languedoc, où j'ai été conclure le mariage de M. de Rohan avec Mlle de Vardes. J'ai fait dessein d'un voyage en Bourgogne, par la seule envie de vous rendre une visite à Chaseu, car c'est là, ce me semble, où vous passerez vos hivers, et j'aurois un fort grand plaisir de parler avec vous des affaires de ce pays-ci. Mon Dieu! les belles choses que nous dirions du Roi! vous savez le goût que j'ai pour sa gloire, et la manière dont je conçois qu'on la pourroit apprendre à la postérité. Ah! que nous ferions bien des fragments, si on nous confioit cet opéra!

DE MADAME DE GRIGNAN.

Je voudrois bien être dans le *chorus*. Il me semble

que je mêlerois volontiers ma voix à la vôtre. Mais après avoir loué le monarque, ne dirions-nous rien de ses capitaines? Vous en avez vu gagner des batailles pendant la guerre; mais M. de Luxembourg fait plus, il en gagne pendant la paix. Vous savez toutes les histoires; mais vous n'y avez jamais vu de pareils événements. Plût à Dieu que vous prissiez le soin de les écrire! Votre style y seroit bien convenable. J'ai vu des gens fort contents de quelques-uns de vos ouvrages. Si je retourne jamais à Bussy, je vous demanderai pour marque de votre amitié de me les montrer. Savez-vous bien, Monsieur, qui est cette personne qui se promet votre amitié? Vous comprenez bien qu'elle en doit avoir pour vous; autrement elle seroit fort injuste; mais je ne la suis point, car je vous estime et vous aime fort. J'embrasse de tout mon cœur Mme de Coligny; c'est une aimable et une estimable personne.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Est-il besoin de vous dire que c'est la belle Madelonne qui a pris notre plume pour vous dire deux mots? Nous sommes encore ici avec notre cher ami. En vérité nous pensons fort souvent à vous; et quand on vous connoît, et qu'on vous aime comme nous faisons, on ne peut jamais oublier votre sorte d'esprit. Je vous recommande l'un à l'autre, Monsieur le Comte et Madame la Marquise. Parlez souvent ensemble, afin de ne point oublier votre langue : c'est ce qui vous a si bien préservés jusques ici de la moisissure qui arrive quasi toujours en province : tant que vous serez ensemble, vous en serez fort exempts.

Vous ai-je écrit depuis ce combat de M. de Luxembourg? Il me semble que non; quoi qu'il en soit, je ne

vous en dirai que ce que vous apprendra ce petit couplet :

Luxembourg, dînant en paix
Avec sa phalange,
Trouva, dit-on, fort mauvais,
Et le cas étrange,
De voir à son entremets
Le prince d'Orange.

Au reste, M. de Lameth a gagné son procès. Il a permission de prouver qu'il est cocu ; mais sa femme prétend se justifier, et faire voir clair comme le jour qu'il est impuissant ; et quand on lui dit qu'elle a eu un enfant, elle répond que ce n'étoit point de lui. M. de Montespan a paru à l'audience pour soutenir M. d'Albret. On y attendoit encore M. de Courcelles, mais il n'y vint pas, parce qu'il mourut ce jour-là d'une maladie dont sa femme se porte encore bien.

Voilà une veuve fort précieuse, ma pauvre nièce ; êtes-vous d'avis que nous la recevions dans notre illustre corps ?

Je vous embrasse tous deux, mes chers amis. J'ai trouvé la critique du P. Bouhours fort plaisante. Je rends la plume à notre ami Corbinelli.

DE CORBINELLI.

Je vous supplie, Monsieur, de trouver bon que j'assure ici votre divine fille de mon estime et de mes très-humbles respects.

704. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET DE MADAME DE COLIGNY A CORBINELLI, A MADAME DE GRIGNAN ET A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse, et je commençai par Corbinelli.

A Chaseu, ce 27e septembre 1678.

DU COMTE DE BUSSY A CORBINELLI.

J'étois assez content de mes réflexions sur *la Princesse de Clèves* quand je les fis; mais comme je me défiois toujours un peu de l'amour-propre, Mme de Sévigné premièrement, et puis vous, Monsieur, m'avez rassuré. Je ne vous nomme pas beaucoup d'autres approbateurs, parce que la plupart ne me louent que sur ma réputation, et que vous ne le faites tous deux qu'en connoissance de cause. Je ne sais pas si la critique imprimée est du P. Bouhours, mais je l'ai trouvée admirable comme vous faites; je crois que si nous la lisions ensemble, nous y condamnerions les mêmes choses.

Je n'ai pas lu *la Princesse de Clèves* avec le dessein de juger si son style étoit propre pour l'histoire; ce qui m'en souvient, c'est qu'elle conte bien; mandez-moi ce que vous pensez sur la demande que vous me faites. J'ai appris la bonne affaire que vous avez faite pour M. de Rohan et pour Mlle de Vardes.

Je trouve qu'en quelque pays que vous puissiez aller, vous ne sauriez mieux faire que de passer par la Bourgogne. Je passerai l'hiver ici ou à Autun, en fort bonne compagnie. Je pars après-demain avec ma fille pour l'Auvergne. Je suis d'accord avec vous que si nous étions chargés de faire l'histoire du Roi, nous ne gâte*rions pas* la matière

A MADAME DE GRIGNAN.

Vous seriez reçue dans le *chorus*, Madame ; la princesse Comnène n'en savoit pas plus que vous. Ce n'est pas que si j'étois à la place du Roi, vous fussiez jamais mon historienne : je vous donnerois de plus nobles emplois ; et si vous n'écriviez pas ma vie, au moins la rendriez-vous plus heureuse.

Il est vrai que M. de Luxembourg a fait une action bien extraordinaire ; mais ce qu'a fait le prince d'Orange est une espèce d'assassinat, qui mériteroit qu'on en informât, si le peu de justice qu'il y a dans le monde pouvoit faire espérer qu'il fût châtié.

Vous me mandez que vous avez vu quelques gens fort contents de mes ouvrages ; plût à Dieu qu'ils l'eussent été de tous ! En quelque lieu que nous nous trouvions jamais vous et moi, je vous montrerai tout ce que je croirai qui vous pourra plaire, car personne n'en a plus d'envie que moi, et vous jugez bien par ce que je vous ai dit que je ferois si j'étois roi, que je ne ferois pas moins, si je pouvois, comme gentilhomme. Mme de Coligny vous rend mille grâces de l'honneur de votre souvenir, et de vos louanges ; elle vous aime et vous estime autant que vous le méritez, c'est-à-dire infiniment.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous n'aviez que faire de me nommer la belle Madelonne pour me la faire connoître, Madame : je l'ai reconnue à ses traits délicats, et je ne sais pas même si mon cœur ne m'en a pas dit quelque chose. Ce qui me l'avoit un peu déguisée, c'est la noirceur de son encre ; mais je vois bien qu'elle commence à écrire des choses qu'elle veut bien qu'on lise, et qui ne passeront jamais.

Si vous vous entretenez de moi tous trois, nous vous rendons bien le change, Mme de Coligny et moi; nous faisons plus, nous en entretenons les gens dignes de vous comprendre; et c'est à vous plus qu'à personne à qui nous sommes redevables de notre incorruptibilité : voilà un grand mot, mais il dit bien ce que je veux dire. Vous m'avez écrit le combat de M. de Luxembourg et les glorieuses souffrances de M. de Sévigné, et je m'en suis réjoui avec vous. Le couplet que vous venez de m'envoyer est un abrégé de la bataille. La gloire m'empêchera de vous rien répondre sur l'article de M. de Lameth : il est si plaisant que je ferois pitié si j'y voulois ajouter quelque chose.

DE MADAME DE COLIGNY.

Il appartient bien à Mme de Courcelles d'être veuve! Non, non, ma tante, elle n'y songe pas seulement; vous lui faites trop d'honneur. Pour moi, j'aimerois autant ne l'être pas que d'être d'un corps où elle seroit.

DU COMTE DE BUSSY.

Mandez-moi s'il est bien vrai que ce soit le P. Bouhours qui ait fait la critique de *la Princesse de Clèves*, car je l'en aimerois davantage.

Que dites-vous de l'aventure du chevalier de Vendôme? Mais peut-être ne la savez-vous pas : à tout hasard je m'en vais vous la dire comme on me l'a mandée. Le chevalier de Vendôme ayant mis l'épée à la main dernièrement dans sa chambre, à Fontainebleau, pour tuer une chauve-souris, se blessa au point de se réduire à être chevalier s'il ne l'avoit pas été. Je ne sais, Madame, si je me fais bien entendre; mais enfin il est en *état que le* Grand Seigneur ne lui feroit rien faire da-

vantage, si l'ayant pris, il le vouloit mettre dans le sérail. Il n'a pas fait là un beau coup d'épée.

Adieu notre chère cousine et tante : personne ne vous aime plus que nous faisons.

A CORBINELLI.

Ma fille de Coligny fait un très-grand cas de votre approbation, et vous aime autant qu'elle aime vos louanges.

---

705. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Un mois après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 12e octobre 1678.

J'ai reçu deux de vos lettres, mon cousin. Dans l'une vous me contez votre vie et de quelle manière vous vous divertissez. Je trouve que vous avez une très-bonne compagnie, et que vous faites un très-bon usage de tout ce qui peut contribuer à vous faire une société douce et agréable; j'y souhaitois M. et Mme de Guitaut; mais vous me dites une suite de raisons auxquelles je me rends. Personne de vous deux n'a encore fait les premiers pas; ce n'est pas à vous à rompre cette glace : ainsi je trouve à propos de me taire sur ce chapitre; mais je ne ferai pas de même sur toute l'amitié que vous me promettez, ma nièce de Coligny et vous. Je suis ravie de vous plaire et d'être estimée de vous deux. Nous nous mîmes l'autre jour à parler d'elle, ma fille, M. de Corbinelli et moi : en vérité, elle fut célébrée dignement; et l'un des plus beaux endroits que nous trouvassions en elle fut la tendresse et l'attachement qu'elle a pour vous,

et le plaisir qu'elle prend à adoucir votre exil; cela vient d'un fonds héroïque. Mlle de Scudéry dit que la vraie mesure du mérite se doit prendre sur l'étendue de la capacité qu'on a d'aimer : jugez par là du prix de votre fille. Il faut louer aussi ceux qui sont dignes d'être aimés; ceci vous regarde, mon cousin.

Au reste, je vous réponds de votre *incorruptibilité* tant que vous serez ensemble.

L'armée de M. de Luxembourg n'est point encore séparée; les goujats parlent même du siége de Trèves ou de Juliers. Je serai au désespoir s'il faut que je reprenne encore les pensées de la guerre. Je voudrois fort que mon fils et mon bien ne fussent plus exposés à leurs *glorieuses souffrances*. Il est triste de s'avancer dans le pays de la misère; c'est ce qui est indubitable dans votre métier.

Vous savez, je crois, que Mme de Meckelbourg, s'en allant en Allemagne, a passé par l'armée de son frère. Elle y a été trois jours, comme Armide, au milieu de tous ces honneurs militaires qui ne se rendent pas à petit bruit. Je ne puis comprendre comment elle put songer à moi en cet état. Elle fit plus, elle m'écrivit une lettre fort honnête, qui me surprit extrêmement; car je n'ai aucun commerce avec elle. Elle pourroit faire dix campagnes et dix voyages en Allemage sans penser à moi, que je ne serois pas en droit de m'en plaindre. Je lui mandai que j'avois bien lu des princesses dans des armées, se faisant adorer et admirer de tous les princes, qui étoient autant d'amants; mais que je n'en avois jamais vu une qui, dans ce triomphe, s'avisât d'écrire à une ancienne amie, qui n'avoit point la qualité de confidente de la princesse. On veut entendre finesse à son voyage : ce n'est pas, dit-on, pour voir son mari qu'elle n'aime point; ce n'est pas qu'elle haïsse Paris : c'est donc pour marier Monsieur le Dauphin. Il y a des gens si mysté-

rieux, qu'on ne peut jamais croire que leurs démarches ne le soient pas.

M. de Brandebourg et les Danois ont si bien chassé les Suédois d'Allemagne, que cet électeur n'a plus rien à faire qu'à venir joindre nos ennemis. On craint que cela ne retarde la paix des Allemands.

La cour est à Saint-Cloud; le Roi veut aller samedi à Versailles; mais il semble que Dieu ne le veuille pas, par l'impossibilité que les bâtiments soient en état de le recevoir, et par la mortalité prodigieuse des ouvriers, dont on remporte toutes les nuits, comme de l'Hôtel-Dieu, des charrettes pleines de morts : on cache cette triste marche pour ne pas effrayer les ateliers, et pour ne pas décrier l'air de ce *favori sans mérite*. Vous savez ce bon mot sur Versailles.

Je n'ai vu personne qui ne soit persuadé que c'est le P. Bouhours qui a fait la critique de *la Princesse de Clèves :* il s'en défend peut-être comme jésuite, mais ce n'est pas une pièce à désavouer comme bel esprit.

Les jésuites sont plus puissants que jamais : ils ont fait défendre aux pères de l'Oratoire d'enseigner la philosophie de Descartes, et par conséquent au sang de circuler. Ils ont encore remis sur pied les cinq propositions; il a fallu promettre et désavouer ce qu'ils ont voulu; les lettres de cachet dont on est menacé sont de puissants arguments pour persuader leur doctrine. Dieu jugera de toutes ces questions à la vallée de Josaphat; en attendant vivons avec les vivants.

Nous sommes revenus de Livry plus tôt que nous ne voulions, à cause d'une fièvre qui prit sottement à l'une de Mlles de Grignan. Nous nous raccoutumons à la bonne ville insensiblement. Nous pleurions quasi quand nous quittâmes notre forêt. Le bon Corbinelli est enrhumé et garde la chambre. La santé de ma fille, qui nous donnoit quelques espérances de se rétablir, est re-

devenue maladie, c'est-à-dire une extrême délicatesse : cela ne l'empêche pas de vous aimer et vous honorer, Monsieur et Madame; je vous assure que Corbinelli diroit de lui la même chose s'il étoit ici. Adieu, mes chers parents et amis : je pense très-souvent à vous avec une tendresse extrême.

---

706. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 14e octobre 1678.

Je suis très-aise, Madame, que vous approuviez mon *quant à moi* sur le projet de M. de Guitaut, et en effet, quand avec le cordon bleu il auroit encore l'ordre de la Toison et celui de la Jarretière, il n'y auroit pas de comparaison de lui à moi. Ce n'est pas qu'il n'ait du mérite, je le connois, mais je n'en suis pas aveuglé comme lui.

Vous avez fait un grand plaisir à Mme de Coligny et à moi de la louer sur celui qu'elle trouve à me tenir compagnie dans mon exil; car encore que, sans vanité, je sois assez divertissant, il est fort extraordinaire qu'une jeune veuve qui ne manque ni d'agréments, ni de bien, ni d'esprit, s'exile d'elle-même de Paris et de la cour, où elle auroit des plaisirs et des applaudissements, pour ne pas quitter son père exilé. Je dis comme Mlle de Scudéry, Madame, cela vient d'un fonds héroïque.

Les Suédois ne sont pas au point où vous les pensez, et leurs ennemis ne sont point en état de venir joindre l'armée de l'Empereur : j'en ai de bonnes nouvelles, Madame; ainsi cela n'empêchera point la paix des Allemands, et je la tiens faite cet hiver après la trêve que

nous allons avoir avec eux; mais quand nous n'aurons pas, vous et moi, la dépense de la guerre sur les bras pour nos enfants, nous aurons d'autres peines pendant la paix; car enfin il en faut avoir, et sur cela écoutez notre ami Comines sur le chapitre des traverses de la vie humaine. « Aucune créature n'est exempte de passion; tous mangent leur pain en peine et douleur : Notre-Seigneur le promit dès qu'il fit l'homme, et loyaument l'a tenu à toutes gens. » Il n'y a personne qui ne sache cela aussi bien que M. d'Argenton; mais vous m'avouerez qu'on ne sauroit le dire plus plaisamment que lui.

J'ai su le voyage de Mme de Meckelbourg en Allemagne, mais point son passage par l'armée que commande son frère. Je crois qu'elle s'est avisée de vous écrire sur le bien que M. de Luxembourg lui a dit de M. de Sévigné; voilà la raison la plus naturelle de sa surprenante civilité; je ne sais si vous en soupçonnez d'autre : la réponse que vous avez faite est fort jolie; je parierois pour elle contre la lettre de la princesse. Je croirois qu'effectivement elle est chargée de quelque commission en Allemagne de la part du Roi.

Je n'avois pas su qu'on eût appelé Versailles *un favori sans mérite :* il n'y a rien de plus juste ni de mieux dit. Les rois peuvent à force d'argent donner à la terre une autre forme que celle qu'elle avoit de la nature; mais la qualité de l'eau et celle de l'air ne sont pas en leur pouvoir. Ce seroit un étrange malheur, si après la dépense de cent millions à Versailles, il devenoit inhabitable.

Il faut qu'il y ait quelque chose contre la foi dans la philosophie de Descartes, puisque les jésuites la condamnent, et cela me fait voir que la belle Madelonne sent un peu le fagot. Je n'aurois jamais cru que si elle avoit à être damnée, c'eût été pour la religion; je la

tenois plus proche à d'autres; mais enfin, en quelque lieu qu'elle aille dans cent ans d'ici, je serai bien fâché si je ne suis pas avec elle. Mme de Coligny aimeroit fort aussi sa compagnie ; mais elle voudroit bien, si cela se pouvoit, dit-elle, la lui tenir en paradis. Adieu, Madame : nous vous aimons et nous vous embrassons tous deux, Dieu sait combien! Nous disons aussi mille douceurs à notre ami Corbinelli, fût-il quatre fois plus enrhumé qu'il n'est.

---

707. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Six semaines après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 24e novembre 1678.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je veux écrire dans mes *Heures* ce que dit M. de Comines sur les traverses de la vie humaine. Il y a plaisir de voir que dès ce temps-là il étoit question de tribulation et de misère. Son style donne une grâce particulière à la solidité de son raisonnement. Pour moi, je veux être plus persuadée que jamais de l'impossibilité d'être heureuse en ce monde, puisque Dieu tient *loyaument* ce qu'il a promis.

On m'a appris une chanson qui m'a fait rire : c'est sur une querelle dont vous avez sans doute entendu parler, entre le comte d'Auvergne et Tallàrt; c'est sur un vieux air *des Rochelois :*

Le jeune comte de Tallart,
Pour ne rien donner au hasard,
Manque au rendez-vous qu'on lui donne:
Cette prudence me surprend,

Car jamais sa maman mignonne
Ne s'avisa d'en faire autant.

Si vous connoissez celui qui a fait ce couplet, vous m'obligerez de me le donner. En récompense, si je vois le P. Bouhours, je le prierai de me dire s'il ne sait point qui a fait la critique de *la Princesse de Clèves*.

Voici un autre couplet sur le même air du premier, qu'on dit que la duchesse de la Ferté a fait contre son mari :

Que la Ferté ne m'aime pas,
Qu'il soit traître comme Judas,
Qu'il s'enivre comme Silène,
Qu'il soit cocu, battu, content,
Qu'il soit fils d'un gros capitaine,
Tout cela m'est indifférent.

Je vous prie, mon cousin, de ne me jamais citer en chantant cela, car je les entends dans les rues : et je vous les envoie pour vous divertir : je ne veux point d'affaire avec ces dames-là. Le couplet de Mme de la Baume auroit été digne d'être du nombre de ceux qu'on faisoit autrefois sur les airs de Baptiste.

Je vous fais toujours des amitiés de la part de Mme de Grignan.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Et ne pourrois-je pas les faire moi-même, sans en donner la peine à un autre? Assurément, Monsieur, je ne résiste jamais à la tentation de vous mettre un mot dans les lettres de ma mère. Si vous demandez quelle interprétation je donne au mot *tentation*, c'est en vérité par rapport à vous, que je crains d'ennuyer; car pour moi, je ne puis me faire que du bien, en vous faisant souvenir de moi, et m'attirant mille douceurs que vous me dites d'une manière toute nouvelle. Peut-

être même que vos maîtresses n'ont jamais goûté le plaisir de vous entendre souhaiter d'aller en enfer avec elles; et ce souhait est mille fois plus obligeant que d'y aller simplement avec elles, sans songer où l'on va. Si Mme de Coligny avoit bien voulu aussi passer son éternité avec moi sans restriction, je trouve que partout nous aurions été une fort bonne compagnie; mais la prudence l'a retenue. Je vois qu'elle me croit fort engagée dans la secte de M. Descartes, à qui vous donnez l'honneur de ma perte. Je ne veux pourtant pas encore l'abjurer : il arrive des révolutions dans toutes les opinions, comme dans les modes, et j'espère que les siennes triompheront un jour, et couronneront ma persévérance. Vous faites fort mal, Monsieur, de passer vos hivers en Bourgogne, quand je passe les miens ici; il faudroit se mieux entendre; ce ne seroit pas un plaisir à négliger; je parle pour moi, car il est fort possible que vous ayant Mme de Coligny, et Mme de Coligny vous, vous ne souhaitiez rien davantage. Je vous trouve tous deux en bonne compagnie, et je vous salue tous deux très-humblement.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'eût été grand dommage de l'empêcher de vous entretenir elle-même. Notre cher Corbinelli vous assure de ses anciennes tendresses, et je vous assure, mon cher cousin et ma chère nièce, que je vous aime et que je vous estime beaucoup. Mandez-moi où vous passerez votre hiver.

---

708. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A MADAME DE GRIGNAN.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 27e novembre 1678.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'étois en peine de la santé de la belle Madelonne, Madame, ne trouvant pas de meilleure raison pour vous avoir empêchée de me faire réponse; quand j'ai reçu votre lettre du 24e de ce mois, vous pouvez juger combien elle m'a réjoui. Je suis fort aise qu'il vous ait paru comme à moi que M. de Comines a un tour plaisant aussi bien que du bon sens, et sur cela vous trouvez de la consolation, dites-vous, de voir que les honnêtes gens de son temps souffroient comme ceux du nôtre; mais vous en aurez bien davantage, quand vous saurez que Comines ne parloit de la nécessité des misères humaines que sur le sujet des grands princes de son siècle, et commençoit par son bon maître Louis XI, auprès duquel il trouvoit les particuliers fort heureux.

Vous m'avez fait un très-grand plaisir, Madame, de m'envoyer le couplet de Tallart : il est digne de l'approbation du bon ouvrier. Vous souhaitez que je vous apprenne celui qui l'a fait, si je le connois. Oui, Madame, je vous l'apprendrai, mais gardez-moi le secret, je vous en conjure : c'est notre ami Coulanges, seul capable de faire un madrigal aussi fin que celui-là, depuis que je n'en fais plus.

Le couplet de Mme de la Ferté a fort mal pris son temps, pour se faire estimer, de venir avec celui de Tallart : le premier est bon pour nous, et l'autre pour le pont Neuf. Ne craignez pas que je vous fasse d'affaires

sur cela : je ne cite jamais personne sur les *pasquins ;* mais comme vous savez que je vous rends toujours conte pour conte, quand vous m'en avez fait quelqu'un, je vais vous donner aujourd'hui chanson pour chanson. Il n'est pas que vous n'ayez ouï dire aussi dans les rues, sur l'air d'un menuet :

Sais-tu comme on parle en France
De Créquy et de Luxembourg?
On en fait la différence
Par Fribourg et Philisbourg.

Un ami de M. de Luxembourg n'a pu souffrir qu'on le mît au-dessous de M. de Créquy, et voici ce qu'il a répondu :

Sais-tu comme on parle en France
De Luxembourg et de Créquy?
On en fait la différence
Par Warden et Consarbri.

A MADAME DE GRIGNAN.

De quelque part que me viennent vos amitiés, Madame, elles sont toujours les bien venues; cependant j'aime encore mieux celles que vous me faites vous-même; mais vous n'aviez que faire de m'expliquer si fort le mot de *tentation :* il n'étoit que trop corrigé et que trop purifié par celui de mère qui l'accompagne. Au reste, Madame, il y a plaisir de faire quelque chose pour vous; vous avez bien remarqué le souhait que j'ai fait de vous accompagner en enfer, et puisque je puis vous en reparler sans me faire trop de fête, je vous dirai qu'il est vrai que je ne me suis jamais fait valoir par là auprès de mes maîtresses, et que quand même je faisois ce voyage-là avec elles, j'étois payé *pour cela*; mais pour vous, Madame, vous ne savez

que trop que mes offres ne sont que des offres, c'est-à-dire des avances.

Mme de Coligny est comme mille gens à qui les chaudières bouillantes font peur, et qui pourtant se fourvoient en voulant aller en paradis : nous la laisserons dire, et nous la mènerons toujours.

Cela est plaisant, Madame, que vous vous preniez à moi de ce que je suis en Bourgogne quand vous êtes à Paris. Est-ce ma faute? Non assurément, car je crois qu'à un homme qui vous connoît, c'est être bien damné dès cette vie que de la passer en votre absence.

Deux personnes seules ne se peuvent pas mieux divertir que nous faisons ma fille et moi, mais nous nous divertirions mieux si nous étions avec d'autres gens raisonnables.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quand la belle Madelonne me voudra dire deux mots dans vos lettres, Madame, laissez-la faire : vous ne vous effacez point l'une l'autre. Mon Dieu, que j'aime notre ami Corbinelli! mais il faut qu'il se souvienne de la parole qu'il m'a donnée, de passer ici quand il ira en Languedoc. Mme de Coligny s'y attend comme moi; pour vous, Madame, nous vous disons sur votre sujet tout ce que la tendresse fait dire quand elle est maîtresse du cœur.

Nous allons passer l'hiver à Autun, avec l'Évêque, Épinac, Toulongeon, sa femme, Jeannin, sa belle-fille, Mme de Ragni, sa fille, l'abbé de Hautefeuille, et l'abbé Bonneau ;

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

709. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-c de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 18e décembre 1678.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

O gens heureux! ô demi-dieux!

si vous êtes au-dessus de la rage de la bassette, si vous vous possédez vous-mêmes, si vous prenez le temps comme Dieu l'envoie, si vous regardez votre exil comme une pièce attachée à l'ordre de la Providence, si vous ne retournez point sur le passé pour vous repentir de ce qui se passa il y a trente ans, si vous êtes au-dessus de l'ambition et de l'avarice; enfin,

O gens heureux! ô demi-dieux!

si vous êtes toujours comme je vous ai vus, et si vous passez paisiblement votre hiver à Autun avec la bonne compagnie que vous me marquez!

Notre ami Corbinelli vous écrit dans ma lettre. M. le cardinal de Retz, le plus généreux et le plus noble de tous les hommes, a voulu lui donner une marque de son amitié et de son estime : il le reconnoît pour son allié, mais bien plus pour un homme aimable et fort malheureux. Il a trouvé du plaisir à le tirer d'un état où M. de Vardes l'a laissé, après tant de souffrances pour lui, et tant de services importants, et enfin il lui porta avant-hier deux cents pistoles pour une année de la pension qu'il lui veut donner. Il y a longtemps que je n'ai eu une joie si sensible. La sienne est beaucoup moindre; sa philosophie n'en est pas ébranlée, et comme je

sais que vous l'aimez, je suis assurée que vous serez aussi aise que moi.

Nous avons trouvé les couplets fort jolis : *es de Lope, es de Lope.*

Pour revenir à la bassette, c'est une chose qui ne se peut représenter : on y perd fort bien cent mille pistoles en un soir. Pour moi, je trouve que passé ce qui se peut jouer d'argent comptant, le reste est dans les idées, et se joue au racquit, comme font les petits enfants. Le Roi paroît fâché de ces excès. Monsieur a mis toutes ses pierreries en gage.

Vous aurez appris que la paix d'Espagne est ratifiée; je crois que celle d'Allemagne suivra bientôt.

La pauvre belle Madelonne est si pénétrée de ce grand froid, qu'elle m'a priée de vous faire ses excuses, et de vous assurer de ses véritables et sincères amitiés, et à Mme de Coligny. Sa poitrine, son encre, sa plume, ses pensées, tout est gelé; elle vous assure que son cœur ne l'est pas; je vous en dis autant du mien, mes chers enfants : quand je veux penser à quelque chose qui me plaise, je songe à vous deux. Je vis l'autre jour ma nièce de Sainte-Marie; au travers de cette sainteté, on voit bien qu'elle est votre fille.

Mais, hélas! que dites-vous de l'affliction de M. de Navailles, qui perd son fils d'une légère maladie, après l'avoir vu mille fois exposé aux dangers de la guerre? La prudence humaine qui faisoit amasser tant de trésors, et faire de si grands projets pour ce garçon, me fait bien rire quand elle est confondue à ce point-là. Je vous demande beaucoup d'amitié pour M. Jeannin de ma part.

DE CORBINELLI.

J'ai vu un mot de vous, Monsieur, qui m'a fait un fort grand plaisir. Si j'écoutois mon enthousiasme, je

vous écrirois une grosse lettre de remerciements; c'est-à-dire que par l'emportement de ma reconnoissance je tomberois dans l'ingratitude, car c'est ainsi qu'on doit appeler une grosse lettre de moi. Mon Dieu! que je conçois bien le plaisir qu'il y auroit d'être en tiers avec vous et Mme de Coligny, et d'y parler à cœur ouvert, auprès d'un grand feu, à Chaseu! J'irai un jour, et je me promets à moi-même cette satisfaction; car vous savez que c'est toujours soi qu'on cherche à satisfaire sur toutes choses, et qu'il n'y a véritablement qu'une passion, qui est l'amour-propre. Je me propose d'examiner avec vous deux bien des choses, et de vous inspirer un sentiment de mépris pour l'approbation du public sur bien des gens qui ne le méritent pas. J'aime à examiner même les choses qui me plaisent, afin de voir si je ne me suis point trompé. Je vous demande que nous fassions ensemble la même démarche. Nous parlerons de la cour, de la guerre, de la politique, des vertus, des passions et des vices, en honnêtes gens. J'ai trouvé les deux couplets sur les deux maréchaux de France fort bons.

Au reste, je me suis avisé de faire des remarques sur cent maximes de M. de la Rochefoucauld. J'en suis à examiner celle-ci :

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Je demande à votre tribunal si elle est facile à entendre, et quel rapport ou proportion il y a entre bonne grâce et bon sens.

Je trouve qu'on se sert de mots dans la conversation, qui, étant examinés, sont ordinairement équivoques, et qui, à force de les sasser, ne signifient point, dans la plupart des expressions, ce qu'il semble à tout le monde qu'ils doivent signifier. Par exemple, je de-

mande à Mme de Coligny qu'elle me définisse la bonne grâce, et qu'elle me marque bien la différence avec le bon air; qu'elle me dise celle de bon sens et de jugement, celle de raison et de bon sens, celle de génie et de talent, celle de l'humeur, de caprice et de bizarrerie; de l'ingénuité et de la naïveté; de l'honnêteté et de la politesse et de la civilité; du plaisant, de l'agréable et du badin. Ne vous amusez pas à me dire que ce sont la plupart synonymes : c'est le langage ou des paresseux ou des ignorants. Je suis après à définir tout, bien ou mal, il n'importe. Faites la même chose, je vous en prie.

Que dites-vous de la vente de notre charge? C'est le Roi qui l'achète; il n'en veut donner que six cent mille francs; on dit cependant que Tilladet l'aura, et que le chevalier Colbert aura celle de Tilladet.

O gens heureux! ô demi-dieux!

---

710. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Autun, ce 31e décembre 1678.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

S'il ne faut que faire ce que vous me mandez, Madame, nous sommes *gens heureux et demi-dieux*.

Si vous saviez le redoublement d'estime et d'amitié que j'ai pour M. le cardinal de Retz, depuis les grâces que j'ai appris qu'il a faites à notre ami, vous comprendriez combien je l'aime, et je suis si content du

Cardinal que je lui souhaiterois dix ans moins que son pensionnaire : ce seroit le compte de tous les deux.

Je suis fâché aussi bien que le Roi des excès de la bassette; car j'aime mon maître, tout maltraité que j'en suis, et j'ai peur que le public n'excuse pas, autant que je fais, la complaisance qui le fait souffrir un si gros jeu. Je ne doute pas de la paix d'Allemagne cet hiver. Nous croyons bien, Mme de Coligny et moi, que la belle Madelonne nous aime en toute saison, quoiqu'elle ne nous l'écrive pas quand il fait grand froid, et vous jugez bien de ce que cela fait sur les cœurs des gens qui ne sont pas ingrats, et qui connoissent combien elle est aimable. Pour vous, ma chère cousine, nous vous aimons par les mêmes raisons, et encore parce que vos lettres nous plaisent infiniment. Il est vrai que les projets des hommes les plus sages sont bien peu de chose, quand il plaît à Dieu de les confondre; et quand il lui plaît aussi, les conduites folles ont d'heureux succès : cependant il est toujours bon d'être sage; car outre qu'on n'a rien à se reprocher quand on n'a pas réussi, c'est que d'ordinaire Dieu se met du côté des prudents. Tout ceci est à propos de M. de Navailles; je le plains extrêmement. Vous me mandez qu'au travers de la sainteté de ma fille de Sainte-Marie, vous voyez bien qu'elle est ma fille; et moi je vous réponds qu'au travers de mon air du monde, Monsieur d'Autun vous pourroit dire qu'il voit bien par mon détachement que je suis père d'une fille qui a de la vertu. Mais à propos de lui, Madame, vous ne l'auriez pas oublié dans votre lettre, si vous aviez su qu'il étoit ici. Comme je ne croyois pas qu'il y seroit quand je vous mandai les gens avec qui je passerois l'hiver, je ne vous en écrivis rien; cependant vous le connoissez, et vous savez le plaisir qu'il y a d'être avec lui; je lui montrai votre lettre, qu'il trouva belle et jolie; et sur cela *que ne* dit-il pas de vous? M. Jeannin et moi soupâmes

chez lui, et il nous porta votre santé; il me pria de vous le mander, et que personne ne vous estimoit plus qu'il faisoit. M. Jeannin me dit la même chose, et y ajouta le mot d'*aimoit;* car vous savez que sur le chapitre des dames il n'est pas tout à fait si régulier que les évêques.

A CORBINELLI.

Votre lettre m'a touché comme tout ce qui vient de vous, Monsieur : c'est la conversation d'un honnête homme et d'un homme d'esprit; mais j'en voudrois de plus fréquentes que celles des lettres. Si vous étiez ici, nous y passerions la vie plus doucement qu'à Paris, et nous y raisonnerions plus tranquillement qu'on ne fait en ce pays-là.

Nous ne sommes pas de votre opinion, Mme de Coligny et moi, sur la critique que vous faites de la maxime qui dit que *la bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.* Nous croyons que M. de la Rochefoucauld veut dire que le corps sans la bonne grâce est aussi désagréable que l'esprit sans le bon sens; et nous trouvons cela vrai. Nous croyons encore qu'il y a de la différence entre la bonne grâce et le bon air acquis; que la bonne grâce est jolie, et le bon air beau; que la bonne grâce attire l'amitié, et le bon air l'estime.

Monsieur d'Autun, à qui j'ai fait voir votre lettre et nos décisions, a trouvé celle-ci juste, et n'approuvoit pas seulement que nous dissions que le bon air attiroit le respect : Mme de Coligny a trouvé qu'il falloit mettre l'estime, et nous y avons souscrit. Pour moi, j'avois jugé le bon sens et le jugement la même chose; Mme de Coligny vouloit que le bon sens regardât les pensées et les expressions, et le jugement la conduite : Monsieur d'Autun a été pour elle, et cela m'a fait revenir.

Nous croyons tous que le bon sens, la raison et le bon esprit, c'est la même chose; nous croyons que *génie* est général, et *talent* particulier; nous croyons que la bizarrerie est continuelle, et le caprice par intervalles; nous croyons que c'est une bonne qualité que d'être naïf, ou du moins indifférente, et que c'est un défaut d'être ingénu; nous croyons qu'il faut plus d'esprit pour être poli que pour être honnête; que l'honnêteté a plus de fonds et plus d'étendue que la civilité, qui n'en a que l'apparence.

Nous voulions croire, Mme de Coligny et moi, que le plaisant et le badin signifioient la même chose; mais Monsieur d'Autun nous a fait revenir, en nous disant que le plaisant divertissoit quelquefois sur des matières sérieuses, aussi bien que sur des enjouées, et que le badin ne faisoit jamais rire que sur des niaiseries. Il est convenu pourtant que l'un et l'autre caractère pouvoit quelquefois ennuyer, mais que l'agréable plaisoit toujours. Il est vrai que la différence de tout cela est si petite qu'on ne veut pas prendre la peine de la trouver.

Pour la vente de votre charge, je dis que si M. de Vardes regarde les élévations des gens qui étoient, en 1664, bien au-dessous de lui, il doit être au désespoir; mais que s'il me regarde, moi, il doit être bien consolé de voir que le Roi lui donne deux cent mille écus d'une charge qui ne lui a coûté que trois cent mille livres; qu'il est chevalier de ses ordres, et qu'il est encore gouverneur d'Aigues-Mortes, et qu'après que j'ai servi dans de grands emplois fort longtemps, j'ai cent mille écus moins que je n'avois quand j'entrai dans le service. Voilà un moyen que je lui donne d'être heureux, et pour moi, tout malheureux que je suis, j'adoucis mes maux par les réflexions que je fais sur la fortune de beaucoup de gens qui sont encore plus misérables.

Adieu, Monsieur : Mme de Coligny et moi vous aimons toujours à qui mieux mieux.

---

*711. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

J'ai mal dormi : vous m'accablâtes hier au soir, je n'ai pu supporter votre injustice. Je vois plus que les autres toutes les qualités admirables que Dieu vous a données : j'admire votre courage, votre conduite; je suis persuadée du fonds de l'amitié que vous avez pour moi : toutes ces vérités sont établies dans le monde et plus encore chez mes amies. Je serois bien fâchée qu'on pût douter que vous aimant comme je fais, vous ne fussiez point pour moi comme vous êtes. Qu'y a-t-il donc? C'est que c'est moi qui ai toutes les imperfections dont vous vous chargiez hier au soir; et le hasard a fait qu'avec confiance je me plaignis hier à Monsieur le chevalier que vous n'aviez pas assez d'indulgence pour toutes ces misères; que vous me les faisiez parfois trop sentir, que j'en étois quelquefois affligée et humiliée. Vous m'accusez aussi de parler à des personnes à qui je ne dis jamais rien de ce qu'il ne faut point dire : vous me faites, sur cela, une injustice trop criante; vous donnez trop à vos préventions; quand elles sont établies, la raison et la vérité n'entre plus chez vous. Je disois tout cela *uniquement* à Monsieur le chevalier; il me parut convenir avec bonté de bien des choses, et quand je vois, après qu'il vous a parlé sans doute dans ce sens, que vous m'accusez de trouver ma fille toute imparfaite, toute pleine de défauts, tout ce que vous me dîtes hier soir, et que ce n'est point cela que je pense et que je dis, et que c'est au contraire de vous trouver trop dure sur mes défauts dont je me plains, je dis : « Qu'est-ce que

ce changement? » et je sens cette injustice, et je dors mal; mais je me porte fort bien et prendrai du café, ma bonne, si vous le voulez bien.

Suscription : Pour ma fille.

---

712. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Samedi au soir.

Vous qui savez, ma bonne, comme je suis frappée des illusions et des fantômes, vous deviez bien m'épargner la vilaine idée des dernières paroles que vous m'avez dites. Si je ne vous aime pas, si je ne suis point aise de vous voir, si j'aime mieux Livry que vous, je vous avoue, ma belle, que je suis la plus trompée de toutes les personnes du monde. J'ai fait mon possible pour oublier vos reproches, et je n'ai pas eu beaucoup de peine à les trouver injustes. Demeurez à Paris, et vous verrez si je n'y courrai pas avec bien plus de joie que je ne suis venue ici. Je me suis un peu remise en pensant à tout ce que vous allez faire où je ne serois point, et vous savez bien qu'il n'y a guère d'heures où vous puissiez me regretter; mais je ne suis pas de même, et j'aime à vous regarder et à n'être pas loin de vous pendant que vous êtes en ces pays où les mois vous paroissent si longs; ils me paroîtroient tout de même, si j'étois longtemps comme je suis présentement. Je voudrois bien que votre poumon fût rafraîchi de l'air que j'ai respiré ce soir; pendant que nous mourions à Paris, il faisoit ici un orage jeudi qui rend encore l'air tout gracieux. Bonsoir, ma très-chère : j'attends de vos nouvelles, et vous souhaite une santé comme la mienne; je voudrois *avoir* la vôtre à rétablir.

Voilà mes chevaux dont vous ferez tout ce qui vous plaira.

Suscription : Pour Madame de Grignan.

---

* 713. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Il faut, ma chère bonne, que je me donne le plaisir de vous écrire, une fois pour toutes, comme je suis pour vous. Je n'ai point l'esprit de vous le dire; je ne vous dis rien qu'avec timidité et de mauvaise grâce; tenez-vous donc à ceci. Je ne touche point au fond de la tendresse sensible et naturelle que j'ai pour vous; c'est un prodige. Je ne sais pas quel effet peut faire en vous l'opposition que vous dites qui est dans nos esprits; il faut qu'elle ne soit pas si grande dans nos sentiments, ou qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire pour moi, puisqu'il est vrai que mon attachement pour vous n'en est pas moindre. Il semble que je veuille vaincre ces obstacles, et que cela augmente mon amitié plutôt que de la diminuer : enfin, jamais, ce me semble, on ne peut aimer plus parfaitement. Je vous assure, ma bonne, que je ne suis occupée que de vous ou par rapport à vous, ne disant et ne faisant rien que ce qui me paroît vous être le plus utile. C'est dans cette pensée que j'ai eu toutes les conversations avec Son Éminence, qui ont toujours roulé sur dire que vous aviez de l'aversion pour lui. Il est très-sensible à la perte de la place qu'il croit avoir eue dans votre amitié; il ne sait pourquoi il l'a perdue. Il croit devoir être le premier de vos amis, il croit être des derniers. Voilà ce qui cause ses agitations, et sur quoi roulent toutes ses pensées. Sur cela, je crois avoir dit et ménagé tout ce que l'amitié que j'ai pour vous, et l'envie de conserver un ami si bon et

si utile, pouvoit m'inspirer, contestant ce qu'il falloit contester, ne lâchant jamais que vous eussiez de l'horreur pour lui, soutenant que vous aviez un fonds d'estime, d'amitié et de reconnoissance, qu'il retrouveroit s'il prenoit d'autres manières; en un mot, disant toujours si précisément tout ce qu'il falloit dire, et ménageant si bien son esprit, malgré ses chagrins, que si je méritois d'être louée de faire quelque chose de bien pour vous, il me sembloit que ma conduite l'eût mérité. C'est ce qui me surprit, lorsqu'au lieu de cette exacte conduite, il me parut que vous faisiez une mine de chagrin à Corbinelli, qui la méritoit justement comme moi, et encore moins, s'il se peut, car il a plus d'esprit et sait mieux frapper où il veut. C'est ce que je n'ai pas encore compris, non plus que la perte que je vois que vous voulez bien faire de cette Éminence. Jamais je n'ai vu un cœur si aisé à gouverner, pour peu que vous voulussiez en prendre la peine. Il croyoit avoir retrouvé l'autre jour ce fonds d'amitié dont je lui avois toujours répondu; car j'ai cru bien faire de travailler sur ce fonds; mais je ne sais comme tout d'un coup cela s'est tourné d'une autre manière. Est-il juste, ma bonne, qu'une bagatelle sur quoi il s'est trompé, m'assurant que vous la souffririez sans colère, m'étant moi-même appuyée sur sa parole pour la souffrir : est-il possible que cela puisse faire un si grand effet? Le moyen de le penser? Eh bien, nous avons mal deviné; vous ne l'avez pas voulu : on l'a supprimé et renvoyé : voilà qui est fait, c'est une chose non avenue; cela ne vaut pas, en vérité, les tons que vous avez pris. Je crois que vous avez des raisons; j'en suis persuadée par la bonne opinion que j'ai de votre raison. Sans cela ne seroit-il point tout naturel de ménager un tel ami? Quelle affaire auprès du Roi, quelle succession, quel avis, quelle économie pourroit jamais vous être si utile? Un cœur dont le penchant naturel est la tendresse et la

libéralité, qui tient pour une faveur de souffrir qu'il l'exerce pour vous, qui n'est occupé que du plaisir de vous en faire, qui a pour confidents toute votre famille, et dont la conduite et l'absence ne peut, ce me semble, vous obliger à de grands soins! Il ne lui faudroit que d'être persuadé que vous avez de l'amitié pour lui, comme il a cru que vous en aviez eu, et même avec moins de démonstrations, parce que ce temps est passé. Voilà ce que je vois du point de vue où je suis; mais comme ce n'est qu'un côté, et que du vôtre je ne sais aucune de vos raisons, ni de vos sentiments, il est très-possible que je raisonne mal. Je trouvois moi-même un si grand intérêt à vous conserver cette source inépuisable, et cela pouvoit être bon à tant de choses, qu'il étoit bien naturel de travailler sur ce fonds.

Mais je quitte ce discours pour revenir un peu à moi. Vous disiez hier cruellement, ma bonne, que je serois trop heureuse quand vous seriez loin de moi, que vous me donniez mille chagrins, que vous ne faisiez que me contrarier. Je ne puis penser à ce discours sans avoir le cœur percé et fondre en larmes. Ma très-chère, vous ignorez bien comme je suis pour vous, si vous ne savez que tous les chagrins que me peut donner l'excès de la tendresse que j'ai pour vous, sont plus agréables que tous les plaisirs du monde où vous n'avez point de part. Il est vrai que je suis quelquefois blessée de l'entière ignorance où je suis de vos sentiments, du peu de part que j'ai à votre confiance; j'accorde avec peine l'amitié que vous avez pour moi avec cette séparation de toute sorte de confidences. Je sais que vos amis sont traités autrement; mais enfin je me dis que c'est mon malheur, que vous êtes de cette humeur, qu'on ne se change point; et plus que tout cela, ma bonne, admirez la foiblesse d'une véritable tendresse, c'est qu'effectivement votre présence, un mot d'amitié, un retour, une douceur, me

ramène et me fait tout oublier. Ainsi, ma belle, ayant mille fois plus de joie que de chagrin, et ce fonds étant invariable, jugez avec quelle douleur je souffre que vous pensiez que je puisse aimer votre absence. Vous ne sauriez le croire, si vous pensez à l'infinie tendresse que j'ai pour vous : voilà comme elle est invariable et toujours sensible. Tout autre sentiment est passager et ne dure qu'un moment; le fonds est comme je vous le dis. Jugez comme je m'accommoderai d'une absence qui m'ôte de légers chagrins que je ne sens plus, et qui m'ôte une créature dont la présence et la moindre amitié fait ma vie et mon unique plaisir. Joignez-y les inquiétudes de votre santé, et vous n'aurez pas la cruauté de me faire une si grande injustice; songez-y, ma bonne, à ce départ, et ne le pressez point; vous en êtes la maîtresse. Songez que ce que vous appelez des forces a toujours été par votre faute et l'incertitude de vos résolutions; car pour moi, hélas! je n'ai jamais eu qu'un but, qui est votre santé, votre présence, et de vous retenir avec moi. Mais vous ôtez tout crédit par la force des choses que vous dites pour confondre, qui sont précisément contre vous. Il faudroit quelquefois ménager ceux qui pourroient faire un bon personnage dans les occasions. Ma pauvre bonne, voilà une abominable lettre; je me suis abandonnée au plaisir de vous parler et de vous dire comme je suis pour vous : je parlerois d'ici à demain; je ne veux point de réponse; Dieu vous en garde! ce n'est pas mon dessein. Embrassez-moi seulement et me demandez pardon; mais je dis pardon d'avoir cru que je pusse trouver du repos dans votre absence.

---

714. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Deux mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 710, p. 237), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 27e février 1679.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous avez passé votre hiver à Autun en très-bonne compagnie; si j'ai oublié dans ma première lettre de faire mention du prélat, je vous supplie que je répare ce défaut dans celle-ci, et qu'il soit persuadé par vous que je l'honore parfaitement, et que le croyant au premier rang de tout ce qu'il y a de bonnes compagnies en ce pays-ci, je le prie de juger ce que j'en puis penser dans la province, et combien je vous trouve heureux d'avoir passé quelques mois avec lui. Nous avons eu ici des glaces et des neiges insupportables; les rues étoient de grands chemins rompus d'ornières. Nous commençons depuis quelques jours à revoir le pavé, qui nous fait le même plaisir que le rameau d'olive qui fit connoître que la terre étoit découverte. Je crois pourtant que vous ne devez pas vous presser d'aller revoir votre charmant paysage de Chaseu, il est encore de trop bonne heure: c'est le mois d'avril qui commence à ouvrir le printemps.

La pauvre Madelonne est toujours languissante, sa mauvaise santé fait le plus grand chagrin de ma vie. Nous sommes occupés présentement à juger des beaux sermons. Le P. Bourdaloue tonne à Saint-Jacques de la Boucherie. Il falloit qu'il prêchât dans un lieu plus accessible; la presse et les carrosses y font une telle confusion que le commerce de tout ce quartier-là en est interrompu.

On a distribué bien des évêchés et des abbayes. Un

jeune abbé de la Broue, qui n'a prêché qu'une seule fois devant le Roi, est nommé pour l'évêché de Mirepoix; Monsieur de Tulle pour Agen, le P. Saillant de l'Oratoire pour Tréguier, l'abbé de Bourlemont pour Fréjus, l'abbé de Noailles pour Cahors; M. de Marsan, et le chevalier de Tilladet, pensionnaires; l'abbé de la Fayette et un frère de Marsillac, des abbayes. Enfin les uns sont contents, les autres non : c'est le monde; il n'y a rien de nouveau à cela. Vous savez l'adoucissement de la prison de MM. de Lauzun et Foucquet? Cette permission qu'ils ont de voir tous ceux de la citadelle, et de se voir eux-mêmes, manger et causer ensemble, est peut-être une des plus sensibles joies qu'ils auront jamais.

J'étois l'autre jour en un lieu où l'on tailloit en plein drap : on ouvroit des prisons, on faisoit revenir des exilés, on remettoit plusieurs choses à leurs places, et on en ôtoit plusieurs aussi de celles qui y sont. Vous ne fûtes pas oublié dans ce remue-ménage, et l'on parla de vous dignement. Voilà tout ce qu'une lettre vous en peut apprendre.

Mandez-moi les sentiments de ma tante sur notre succession : veut-elle suivre mon exemple, ou si elle veut retirer ma part?

Parlez-moi beaucoup de la belle Coligny, de son esprit, de son courage, de sa tendresse pour vous, de vos amusements communs; car vous êtes chargés l'un de l'autre. Vos définitions nous ont charmés, ou pour mieux dire, la manière dont vous avez entendu et corrigé et augmenté celles de notre ami Corbinelli.

DE CORBINELLI.

Je me suis mis dans la tête d'avoir des idées fixes et claires d'un grand nombre de choses dont on parle sans les entendre. Je ne puis plus souffrir qu'on dise qu'un tel *est honnête homme*, et que l'un conçoive sous ce terme

une chose, et l'autre une autre. Je veux qu'on ait une idée particulière de ce qu'on nomme le galant homme, l'homme de bien, l'homme d'honneur, l'honnête homme; qu'on sache ce que c'est que le goût, le bon sens, le jugement, le discernement, l'esprit, la raison, la délicatesse, l'honnêteté, la politesse, la civilité. Or de la façon que vous vous y prenez, Monsieur, vous êtes mon homme, et Mme de Coligny celle qu'il me faut. Ne vous amusez pas à former vos définitions sur l'usage de parler; car la plupart des termes deviennent synonymes par là. Les conversations ne permettent pas qu'on soit fort exact ni fort régulier dans le choix des paroles. Ce seroit une géhenne pédante; mais je prétends qu'on se jette dans la rigueur quand il est question de définir au vrai. J'ai choisi cent maximes de M. de la Rochefoucauld sur lesquelles je fais des remarques pour les bien faire entendre; je définis enragément, peut-être bien, peut-être mal; mais enfin je veux fixer mes idées. Vous verrez tout cela, et vous me les corrigerez s'il vous plaît.

Vous savez toutes les nouvelles générales et particulières : on parle de changements d'amour à la cour; le temps nous en éclairera.

J'espère de passer à Bussy en m'en retournant en Languedoc, et de parler de bien des choses avec vous et avec la charmante Mme de Coligny.

---

715. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Deux jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Autun, ce 6e mars 1679.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous savez le goût que j'ai pour vos lettres, Madame, et cela m'oblige à me plaindre que vous m'en écriviez

si rarement : il y a deux mois que j'attends votre réponse; quand ce ne seroit que de l'argent, j'aurois de l'impatience de le recevoir; outre mon intérêt, j'avois encore celui de Monsieur d'Autun, qui attendoit avec empressement les douceurs que vous me dites pour lui. Il y a huit jours qu'il est reparti pour Moulins, et je le crois présentement à Paris, où je ne doute pas qu'il n'aille recevoir votre encens lui-même.

Nous avons eu ici un temps aussi rude depuis trois mois que vous à Paris, et nous n'en sommes pas encore quittes. J'irai pourtant demain seul à Chaseu, pour y faire attacher un lambris, car vous savez que je lambrisserai toute ma vie. Je suis très-fâché de la langueur de la belle Madelonne : je prends part à ses maux pour l'amour d'elle-même, mais mon chagrin augmente par la part que vous y prenez : vous n'étiez pas faites toutes deux pour languir.

Je voudrois bien avoir la même occupation que vous avez à juger des sermons du P. Bourdaloue, au hasard de la presse. Je ne songerois jamais à sortir d'ici, si nous vous y avions, Mme de Grignan, notre ami Corbinelli, le P. Bourdaloue, et un opéra nouveau tous les hivers. Il y a un peu plus de damnation à tout cela que de salut; mais je demande le P. Bourdaloue pour le correctif de tout le reste.

La distribution des bénéfices m'est assez indifférente, hormis de celui de Monsieur de Tulle, qui est fort de mes amis : je m'en vais lui en faire compliment.

Je ne doute pas que MM. de Lauzun et Foucquet ne soient plus aises de la permission de se voir et de se parler qu'ils ne le seront de leur liberté; car il y a apparence qu'ils n'espéroient pas cette petite grâce quand on la leur a faite, et elle leur en fait attendre maintenant de plus grandes. Pour les grâces générales que vous jugez *qui* se feront, elles dépendent de savoir qui l'emportera,

du desir que le Roi aura d'être aimé, ou du crédit que les ennemis des malheureux auront sur l'esprit de Sa Majesté. Pour moi, si je reçois de grandes grâces, j'en serai plus aise que la plupart des autres gens; car je ne les attends pas, et je me console par avance de n'en jamais recevoir sur ce que les honnêtes gens sont persuadés que je les mérite.

Je n'ai point vu depuis peu Mme de Toulongeon sur l'affaire qu'elle a avec Mme Baillet: mais je crois qu'elle attend que la première année de son mariage soit passée pour voir si elle ne seroit pas grosse, et ce que cela deviendroit; et qu'ensuite elle traitera comme vous.

La belle Coligny a toujours de l'esprit, du courage et de la tendresse pour moi; nous nous amusons à jouer et depuis quelque temps à perdre. Cela nous va faire quitter le jeu; aussi bien voici les beaux jours, que nous emploierons aux promenades.

A CORBINELLI.

Je suis dans les mêmes sentiments que vous sur les définitions, Monsieur; toute la différence qu'il y a entre nous deux, c'est que je suis un peu plus occupé d'ailleurs que vous, et que vous y songez davantage que moi. Mais quand on me met en train de définir, je ne veux plus faire autre chose. L'*honnête homme* est un homme poli et qui sait vivre; l'*homme de bien* regarde la religion; le *galant homme* est une qualité particulière qui regarde la franchise et la générosité; l'*homme d'honneur* est un homme de parole, et cela regarde la probité; le *brave homme*, dont vous ne me parlez pas, ne regarde que le courage.

Le *goût* dans la signification naturelle est, comme tout le monde sait, un des cinq sens de nature; dans le figuré, il veut dire l'estime des bonnes choses; le *discernement*, c'est le bien juger du mérite des gens et des ouvrages;

la *délicatesse* se définit assez par elle-même : cependant si l'on veut une paraphrase pour la faire mieux entendre, c'est une finesse dans l'esprit; Mme de Coligny y ajoute encore une justesse.

Voilà, Monsieur, à mon avis, le bon usage. Nous vous avons déjà défini le bon sens, le jugement, l'esprit, la raison, l'honnêteté, la politesse et la civilité; mais vous répliquez si tard à nos lettres que vous oubliez ce que nous vous mandions. N'y manquez donc pas, Monsieur, à passer à Bussy, et si je n'y étois pas, poussez jusqu'à Chaseu; ce n'est que deux journées de plus : nous y définirons tout le monde. On me mande qu'on se réjouit fort à Saint-Germain, et qu'on y a grande peur de Pâques : cela peut aussi bien regarder les nouvelles que les anciennes amours.

---

716. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET A MADAME DE COLIGNY.

Près de trois mois après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Livry, ce 29e mai 1679.

Que dit-on quand on a tort? Pour moi, je n'ai pas le mot à dire; les paroles me sèchent à la gorge : enfin je ne vous écris point, le voulant tous les jours, et vous aimant plus que vous ne m'aimez : quelle sottise de faire si mal valoir sa marchandise! car c'en est une très-bonne que l'amitié, et j'ai de quoi m'en parer quand je voudrai mettre à profit tous mes sentiments. Il y a dix jours que nous sommes tous à Livry par le plus beau temps du monde; ma fille s'y portoit assez bien : elle vient d'en partir avec plusieurs Grignans; je la suivrai demain. Je voudrois bien qu'elle me demeurât tout l'été; je crois que sa santé le voudroit aussi; mais elle a une raison austère, qui lui *fait* préférer son devoir à sa vie. Nous l'arrêtâmes l'année

passée; et parce qu'elle croit se porter mieux à présent, je crains qu'elle ne nous échappe celle-ci.

Je vis l'autre jour le bon P. Rapin; je l'aime; il me paroît un bon homme et un bon religieux; il a fait un discours sur l'histoire et sur la manière de l'écrire, qui m'a paru admirable. Le P. Bouhours étoit avec lui; l'esprit lui sort de tous côtés. Je fus bien aise de les voir tous deux. Nous fîmes commémoration de vous, comme d'une personne que l'absence ne fait pas oublier. Tout ce que nous connoissons de courtisans nous parurent indignes de vous être comparés, et nous mîmes votre esprit dans le rang qu'il mérite. Il n'y a rien de quoi je parle avec plus de plaisir.

Avez-vous lu la *Vie du grand Théodose*, par l'abbé Fléchier? Je la trouve belle.

Vous savez toutes les nouvelles, mon cher cousin; que vous dirai-je? Le moyen de raisonner sur ce qui est arrivé, non plus que sur les difficultés de Brandebourg, qui fait faire encore à bien des officiers un voyage en Allemagne?

Mais que dites-vous de notre pauvre Corbinelli? Sa destinée le force à soutenir un procès par pure générosité pour une de ses parentes. Sa philosophie en est entièrement dérangée; il est dans une agitation perpétuelle; il y dépense le peu d'argent qu'il avoit; il y épuise sa santé et sa poitrine; enfin c'est un malheur pour lui, dont tous ses amis sont au désespoir.

Que dites-vous, ma chère nièce, de l'entêtement de ce pauvre garçon? Ne m'aimez-vous pas toujours? En vérité, je l'espère, et je le souhaite ardemment. Je vous en dis autant, Monsieur le Comte, et je vous assure que je ne perds nulle occasion de parler dignement de vous. Plût à Dieu que ce fût utilement! Je vous embrasse tous deux.

*717. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

[A Paris,] ce 1er juin.

Ma fille commence à ne plus parler que d'aller à Époisse en allant à Grignan; mais comme sa santé n'est point encore en état d'envisager un si grand voyage, j'espère que M. de Grignan, n'ayant rien à faire en Provence, la cour étant ici, aimant fort tendrement Madame sa femme, ne se pressera point de partir, et lui laissera achever paisiblement des eaux de votre bonne Sainte-Reine, qu'elle prend, et qui lui font beaucoup de bien, ensuite du lait, et enfin donnera tout le loisir nécessaire pour la tirer de cette étrange maigreur où elle est tombée. Cependant sa poitrine se porte mieux depuis les grandes sueurs qu'elle a eues dans sa fièvre tierce, qui l'ont persuadée que ce qui piquoit sa poitrine étoit des sérosités que les sueurs ont fait sortir. Il y a quelque apparence; mais aussi elle devroit être plus forte et moins maigre qu'elle n'est, si elle étoit guérie de ce côté-là; de sorte que nous attendons avec impatience l'effet des remèdes qu'elle prend et qu'elle prendra. Il me semble que votre curiosité et votre amitié ne peuvent pas souhaiter un plus beau détail que celui que je vous mande. Si vous m'aviez un peu plus parlé de vous et de votre famille dans votre lettre, vous m'auriez fait plus de plaisir; car à mon sens, autant qu'on s'ennuie des circonstances sur les choses indifférentes, autant on les aime sur celles qui tiennent au cœur. Adieu, Monsieur et Madame.

Pour avoir trop à discourir sur les nouvelles, je n'en dirai rien du tout. Plusieurs guerriers s'en vont en Allemagne pour ne point faire la guerre, mais pour faire peur à M. de Brandebourg.

Adieu la *Beauté;* adieu la *très-bonne.* Notre abbé vous salue.

Suscription : Pour M. le comte de Guitaut, à Époisse.

---

718. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET DE MADAME DE COLIGNY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Huit jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 10e juin 1679.

DU COMTE DE BUSSY.

Quand on a tort, Madame, et qu'on l'avoue bonnement comme vous faites, on ne l'a presque plus : cependant cette sincérité, qui est la marque d'un cœur qui se repent, perdroit à la fin tout son mérite par de fréquentes rechutes. De sorte, ma chère cousine, que je vous conseille en ami de vous corriger à l'avenir, et de ne plus remettre à Livry les réponses que vous avez à me faire; car outre qu'en répondant si tard, vous ne sauriez plus imiter les conversations, qui est la chose la plus agréable dans un commerce de lettres, c'est que vous me faites voir que vous ne m'entretenez que quand vous n'avez plus personne à qui parler, et cela n'est pas si tendre que vous dites. Je sais bien que c'est à moi à faire l'honneur de la maison; mais une si longue absence que la mienne devroit un peu me faire avoir de vous des égards qu'on a pour les étrangers. Que ne suis-je à Livry avec vous, Madame, quand ce ne seroit que pour vous épargner les offenses que vous me faites! car je crois que quand je vous dirois quelque chose, vous ne remettriez pas à me répondre deux mois après.

Je vous plains extrêmement s'il faut que le devoir de la belle Madelonne vous sépare d'elle cet été; je sens mieux votre mal qu'un autre, quand je songe à celui que

j'aurois si quelqu'un enlevoit d'auprès de moi l'heureuse veuve ; ce n'est pas que je ne profite de votre séparation, car vous m'écrirez plus souvent quand vous ne lui pourrez plus parler.

Je suis fort aise que vous aimiez le P. Rapin et le P. Bouhours; de la manière que vous m'en parlez, il semble que vous les ayez longtemps pratiqués; ce sont deux beaux esprits, tout différents l'un de l'autre; mais ce que j'en estime le plus, c'est que ce sont de très-bonnes gens. Le traité *d'écrire l'histoire* du P. Rapin est un petit ouvrage achevé. On ne sauroit mieux représenter le P. Bouhours que vous faites, en disant que l'esprit lui sort de tous côtés : le voilà, je le vois.

J'aime extrêmement les louanges que vous me donnez tous trois; car je les crois justes, quoique vous soyez mes bons amis; et quand je devrois les affoiblir un peu, je ne saurois m'empêcher de vous dire que mon élévation feroit plus d'honneur au Roi que celle de tous les nouveaux officiers de la couronne; mais à propos du Roi, je vous envoie la copie de la lettre que je lui viens d'écrire sur la paix générale, et la réponse de notre ami M. de Pompone, qui la lui a présentée; je vous supplie de lui dire, quand vous le verrez, que je n'ai jamais plus aimé ni plus estimé personne que lui.

Je n'ai point lu la *Vie du grand Théodose* par l'abbé Fléchier; mais je viens de lire l'oraison funèbre du feu président de Lamoignon, que je trouve admirable. Je sais toutes les nouvelles de la guerre et de l'amour; la première va finir, et celui-ci commence. Bon! bon! le parterre aime les changements de théâtre. S'il n'y a de l'amour, ou de l'amitié façon d'amour, dans l'intérêt que prend notre ami aux affaires de sa parente, je ne l'excuse point d'employer son temps, son argent et sa santé à soutenir son procès; il n'a pas trop de tout cela pour lui seul.

Mme de Coligny dit qu'elle voudroit bien avoir un cousin avec moi qui l'aidât à sortir de l'affaire qu'elle va avoir avec son beau-père.

DE MADAME DE COLIGNY.

Je plains fort M. de Corbinelli de la peine qu'il s'est voulu donner; mais je crois, n'en déplaise à son jugement, qu'il s'est mis dans le péril sans le connoître. Pour moi, qui vais plaider par nécessité dix mille livres de rente qu'on veut disputer à mon fils, à peine puis-je me résoudre à les défendre. Vous me demandez si je vous aime toujours, ma chère tante : voilà une belle demande! Je suis presque offensée de cette question; mais puisqu'il faut parler net, je vous assurerai que je vous aime de tout mon cœur, et que je fais bien autre chose, car je vous honore, je vous respecte, et je vous admire tous les jours de ma vie.

DU COMTE DE BUSSY.

Adieu, ma chère cousine : personne ne vous honore ni ne vous aime plus que je fais; je ne le cède pas même à la belle Madelonne. J'ai par-dessus elle la différence des sexes, qui donne à mon amitié pour vous un degré de chaleur plus que la sienne.

---

*719. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, ce 13e juin.

C'est bien à vous, Madame, à me gronder de n'avoir pas le pouvoir d'empêcher ma fille d'aller en Provence avec son mari, vous qui avez donné le plus cruel et le

plus dangereux exemple du monde, de l'attachement que l'on a pour ces Messieurs-là. Vous souvient-il de la dureté et de l'opiniâtreté que vous aviez contre les larmes et les raisons de tous vos parents et amis, et comme vous allâtes enfin accoucher agréablement dans la mer Méditerranée? C'est vous qui nous aviez mis le bouton si haut; c'est vous qui nous avez coupé la gorge; c'est vous que l'on cite pour faire voir qu'il n'y a qu'à être téméraire, et que Dieu a soin des cervelles démontées, car la vôtre l'étoit, Madame, aussi bien que celle de ma fille. Je vous déclare donc que je suis très-mal contente de vous, et que je ne suis point du tout, Madame (puisque vous le prenez par là, et que vous donnez toujours de méchants exemples), votre très-humble servante, etc.

Il me semble, Monsieur, que c'est là le vrai ton qu'il faut prendre avec elle; je m'en vais en prendre un autre pour vous, et pour commencer à vous plaire, je vous dirai que notre pauvre femme ne se porte pas si mal qu'elle faisoit avant sa fièvre tierce; les sueurs qu'elle a eues lui ont ôté des sérosités qui picotoient sa poitrine; elle n'y sent aucun mal présentement : elle l'a toujours délicate, ses douleurs peuvent revenir, mais nous sommes toujours assurés qu'il n'y a ni ulcère, ni fluxion formée; ce qui nous étonne, c'est qu'elle est toujours aussi maigre et aussi foible que lorsque nous craignions toutes ces choses : elle se gouverne un peu à sa fantaisie, et sous ombre de la philosophie de M. Descartes, qui lui apprend l'anatomie, elle se moque un peu des régimes et des remèdes communs. Enfin on ne mène pas une cartésienne comme une autre personne : elle m'assure qu'elle me soulagera bientôt de vous écrire, et qu'elle vous remerciera elle-même de tous vos soins tendres et vifs, quoique toujours dignes d'aller en li-

tière avec elle. Ils vouloient partir dans quinze jours, mais je viens de les arrêter, en leur disant que nous partions tous le 16[e] d'août, eux pour Provence, moi pour Bretagne, et qu'il seroit malhonnête de me quitter pour si peu de temps; ainsi nous passerons l'été ensemble: *chi ha tempo ha vita;* l'étoile n'est point pour les voyages cette année. Toute la cour est ici arrêtée par une puissance occulte; je voudrois que malgré cette disposition du ciel, vous vinssiez faire quelque tour ici, comme vous faites quelquefois; nous vous recevrions encore à Livry. Je vous conjure, en attendant, de prier de ma part M. Gauthier de vouloir bien régler avec Boucart toutes les prétentions de dommages et intérêts qu'a la Maison, et qui lui servent d'un prétexte admirable pour ne me point donner d'argent: ordonnez un peu, comme seigneur de toute la contrée, que ce différend se juge, et que M. Gauthier prenne cette peine. J'envoie ma procuration à Boucart. Adieu, Monsieur: quand notre commerce finiroit par le recommencement de celui de ma fille, je vous supplie que notre amitié ne finisse pas; elle durera de mon côté tout autant que moi; je pense que vous n'en désirez pas davantage. Je n'oublierai jamais Époisse, ni les *Beautés* et *Bontés*, dont j'étois aussi contente qu'elles l'étoient de mon humeur.

M. Rabutin Chantal.

Suscription: A Monsieur Monsieur le comte de Guitauld, chevalier des ordres du Roi, en son château, à Époisses, par Semur.

720. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET A MADAME DE COLIGNY.

Trois semaines après avoir écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 27e juin 1679.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai pas le mot à dire à tout le premier article de votre lettre, sinon que pour Livry c'est mon lieu favori pour écrire. Mon esprit et mon corps y sont en paix, et quand j'ai une réponse à faire, je la remets à mon premier voyage. Mais j'ai tort, cela fait des retardements dont je veux me corriger. Je dis toujours que si je pouvois vivre seulement deux cents ans, je deviendrois la plus admirable personne du monde. Je me corrige assez aisément, et je trouve qu'en vieillissant même j'y ai plus de facilité. Je sais qu'on pardonne mille choses aux charmes de la jeunesse qu'on ne pardonne point quand ils sont passés. On y regarde de plus près; on n'excuse plus rien; on a perdu les dispositions favorables de prendre tout en bonne part; enfin il n'est plus permis d'avoir tort; et dans cette pensée l'amour-propre nous fait courir à ce qui nous peut soutenir contre cette cruelle décadence, qui malgré nous gagne tous les jours quelque terrain.

Voilà les réflexions qui me font croire que dans l'âge où je suis, on se doit moins négliger que dans la fleur de l'âge. Mais la vie est trop courte, et la mort nous prend que nous sommes encore tout pleins de nos misères et de nos bonnes intentions.

Je loue fort la lettre que vous avez écrite au Roi; je l'avois déjà dit à son ministre, et nous avions admiré ensemble comme le desir de l'immortalité, et de ne rien perdre de toutes les grandes vérités que l'on doit dire

de son règne, ne l'a point porté à vouloir un historien digne de lui. Il reçut fort bien votre lettre, et dit en souriant : « Il a bien de l'esprit; il écrira bien quand il voudra écrire. » On dit là-dessus tout ce qu'il faut dire, et cela demeure tout court : il n'importe; je trouve votre lettre d'un style noble, libre et galant qui me plaît fort. Je ne crois pas qu'autre que vous ait jamais conseillé à son maître de laisser dans l'exil son petit serviteur, afin de donner créance au bien qu'on a à dire de lui, et d'ôter tout soupçon de flatterie à son histoire.

Ce que ma chère nièce m'a écrit me paroît si droit et si bon, que je n'en veux rien rabattre : il est impossible qu'elle ne m'aime pas, à le dire comme elle le dit.

Je vous en remercie, ma chère nièce, et je voudrois pour toute réponse que vous eussiez entendu ce que je disois de vous l'autre jour à Mme de Vins, belle-sœur de M. de Pompone et très-aimable aussi : je vous peignis au naturel, et bien. Il y a très-peu de personnes au monde qui puissent se vanter d'avoir autant de vrai mérite que vous.

Notre pauvre ami est abîmé dans son procès. Il le veut traiter dans les règles de la raison et du bon sens; et quand il voit qu'à tous moments la chicane s'en éloigne, il est au désespoir. Il voudroit que sa rhétorique persuadât toujours comme elle le devroit en bonne justice; mais elle est inutile contre la routine et le désordre qui règne dans le palais. Ce n'est point façon d'amour que le zèle qu'il a pour sa cousine, c'est pure générosité; mais c'est façon de mort que la fatigue qu'il se donne pour cette malheureuse affaire. J'en suis affligée, car je le perds, et je crains de le perdre encore davantage.

La belle Madelonne ne s'en ira qu'au mois de septembre. Elle se porte mieux; elle vous fait mille ami-

tiés, à vous, Madame, et à vous, Monsieur. Si vous la connoissiez davantage, vous l'aimeriez encore mieux.

DE CORBINELLI.

J'ai lu, Monsieur, la lettre que vous écrivez au Roi; je l'ai trouvée charmante par les sentiments, par le tour, par le style, par sa noble facilité, et par tout ce qui peut rendre un ouvrage de cette espèce incomparable. Je n'y ai rien vu dont on se pût passer, ni rien non plus à y ajouter. Le Roi devroit vous commander d'être son unique historien. Pour moi, je soutiens un procès, et je fais mes *factum* moi-même : je raisonne avec toute la rigueur de la dialectique; mais la chicane est plus forte que les raisons, et le crédit plus puissant que la justice. Ce qui me console au moins est que je donne autant de peine qu'on m'en donne, en satisfaisant à mon devoir et à des mouvements de générosité. Pour vous, je vous conseille de jouir de votre solitude, et de mépriser les agitations de la cour : quand on est parvenu à connoître les misères de ce pays-là, et les charmes du vôtre, on est en état d'être heureux, s'il est possible de l'être. J'en dis autant à Madame de Coligny, qui vaut tout ce qu'on peut valoir, à mon gré.

---

721. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET DE MADAME DE COLIGNY A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Trois jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 4e juillet 1679.

DU COMTE DE BUSSY.

Je voudrois que vous vissiez avec quelle joie je reçois vos lettres, Madame; tout ce que je vous dirai jamais de

plus tendre ne vous persuaderoit pas si bien que je vous aime, ni toutes les louanges que je vous donnerai ne vous feront pas tant voir combien je vous estime.

On ne sauroit rien ajouter d'agréable aux réflexions que vous faites, sur ce qu'il faut marcher plus droit quand on vient sur l'âge que quand on est encore jeune : cela est fort vrai, Madame, et vos expressions ont des tours singuliers qui réjouissent en parlant de la vieillesse et de la mort. J'ai dit dans notre généalogie, en parlant de vous, que *vous étiez de ces gens qui ne devriez jamais mourir, comme il y en avoit qui ne devoient jamais naître*. Mais je ne vous entends pas, ou je ne reçois point de vos lettres, que je ne pense ce que j'ai dit de vous, ou que je ne le répète.

Je suis charmé de l'approbation que vous donnez à la lettre que je viens d'écrire au Roi ; c'est à mon gré mon chef-d'œuvre, et je trouve que quand Sa Majesté ne seroit pas touchée de ce que je fais pour elle, son intérêt propre l'obligeroit à quelque reconnoissance pour moi ou pour ma maison. Je crois que mes mémoires, et particulièrement cette dernière lettre, seront à la postérité une satire contre lui, s'il est ingrat ; et j'ai trouvé plus sûr, plus délicat et plus honnête de me venger ainsi des maux qu'il m'a faits, en cas qu'il ne les veuille point réparer, que de m'emporter contre lui en injures que j'aurois de la peine à faire passer pour légitimes. Je plains fort notre ami Corbinelli : il n'est pas né pour la chicane.

DE MADAME DE COLIGNY.

Je trouve mon petit mérite si honoré et si bien établi par votre approbation, ma chère tante, que je n'en ai jamais été si contente qu'aujourd'hui, et pour mieux sentir tout le plaisir qu'il y a d'être louée de vous, je n'ai

pas même voulu me défier que l'amour-propre m'ait aidé à vous croire ; je vous rends donc mille grâces, ma chère tante, du portrait que vous avez fait de moi à Mme de Vins ; je m'en fie bien à votre adresse et à votre amitié pour m'attendre à son estime, et je sais tout ce qu'elle vaut.

DU COMTE DE BUSSY.

Je me réjouis avec vous, ma chère cousine, et avec la belle Madelonne, de ce que son voyage de Provence est retardé, et de ce qu'elle se porte mieux. Mme de Coligny l'aime extrêmement ; pour moi, si je l'aimois plus que je ne fais, je l'aimerois trop pour mon repos.

A CORBINELLI.

Je trouvai ma lettre au Roi fort belle quand je l'eus écrite ; mais on ne peut jamais mieux connoître si elle l'est effectivement, que vous le faites, ni le mieux dire. Il ne me paroît pas que Sa Majesté me dût commander de faire son histoire ; il devroit seulement avoir de la reconnoissance pour la manière dont je parle de lui, qui lui fera bien plus d'honneur que tout ce que diront les Pellisson, les Despréaux et les Racine. Qu'il soit aussi long qu'il voudra à reconnoître ce que je fais pour Sa Majesté, sa lenteur à me faire du bien ne me ralentira pas à en dire d'elle, et j'ai mes raisons de dire la vérité jusqu'au bout. Je fais depuis vingt ans tout ce que je puis pour faire dignement son éloge, et lui, fait tout ce qu'il peut, par son ingratitude, pour faire de cet éloge une satire.

J'ai bien de l'impatience du jugement de votre procès, Monsieur, car je crains qu'il ne vous fasse malade par *la chaleur* avec laquelle vous le sollicitez.

Je connois le bien et le mal de la cour, et le bien et le mal de la vie que je mène, et je vous assure que je me trouve mille fois plus heureux que je ne serois en ce pays-là, quelque bien et quelques honneurs que j'y eusse; Mme de Coligny pense sur cela comme moi.

---

*722. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE ET AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, ce 4e juillet.

J'ai bien envie de me raccommoder avec vous, Madame : nos incivilités sont réciproques; vous avez commencé la première à m'assurer que vous n'êtes point ma très-humble servante; j'ai répondu sur ce ton; il y a eu quelques paroles piquantes de part et d'autre, je l'avoue; mais enfin on fait la paix générale, et cela donne un bon exemple pour les divisions particulières. Je prie M. de Guitaut de se mêler de ce traité, que je signerai immédiatement après celui de la Maison. Vous en avez donc la tête bien rompue! J'admire votre bonté, et que vous souffriez un tel bruit dans votre château. Je veux vous expliquer ma pensée dans le beau marché que j'ai fait avec mon fermier, dont je vois fort bien que vous vous moquez; ce ne fut point l'abbé, ce fut moi, et voici ma raison : tous les ans j'étois en furie de n'être pas payée d'une demi-année; on me donnoit pour raison que les grains étoient dans mes greniers, mais qu'on attendoit qu'ils fussent chers, afin de n'y pas perdre; ils faisoient plus, car comme ils vouloient y gagner, ils attendoient des quatre et cinq ans que la vente fût bonne; et cependant je n'avois point d'argent, et ne voulant pas ruiner mon fermier en le faisant payer par force, je sentois l'incommodité de leur économie ou de leur avarice, et je me trouvois entraînée dans l'attente d'une bonne

année, et quelquefois d'une ruine, par les hasards et les petites bêtes qui gâtent souvent les blés. Cela me donna la belle pensée de vouloir être maîtresse de les vendre quand il me plairoit, et de manger mon blé en vert quand la fantaisie m'en prendroit; de cette sorte, le fermier ne peut être ruiné, je ne le gronde point pour me payer, et je la suis quand je veux. Pourquoi trouvez-vous cela si ridicule, quand on sait qu'un fermier ne gagne quasi rien et qu'on ne veut pas le mettre à bas? Sérieusement, je trouvai cette pensée la plus belle du monde, je la fis approuver à l'abbé, de sorte, Madame, qu'il ne faut pas qu'il partage avec moi ni la louange ni le blâme. Je vois bien que votre bon naturel vous portera plutôt à ce dernier : il faut souffrir de sa souveraine.

Adieu, Madame; adieu, Monsieur. Cette comtesse de Grignan se porte un peu mieux; nous vivons au jour la journée, sans rien voir de net dans l'avenir; vous pouvez penser ce que je souhaiterois; mais vous pouvez penser aussi ce que les affaires ont accoutumé de déranger.

Vous savez le mariage d'Espagne et la plaisante charge qu'on donne à Mlle de Grancey, qui lui donnera pourtant un nom et un établissement. On ne dit rien encore du mariage de Monsieur le Dauphin ni des chevaliers. Que dites-vous des Bellefonds et Saint-Géran, qui seront chevaliers d'honneur et écuyers? et nous serons toujours de pauvres chiens. Il y a des gens qui n'ont point le don de prendre les bons chemins. Quand on ne peut aller par le maître, il faudroit que quelque ministre vous prît à tâche, et c'est la loi et les prophètes; mais le nombre est petit de ceux qui leur sont agréables. Ma fille vous écrira, et vous honore parfaitement tous deux; contentez-vous pour aujourd'hui de cette mère, qui est entièrement à vous.

J'embrasse la Beauté et la très-bonne.

Suscription : Madame et Monsieur le comte de Guitauld, à Époisse.

---

723. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET A MADAME DE COLIGNY.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 721, p. 262), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 20e juillet 1679.

J'ai vu et entretenu M. l'évêque d'Autun, et je comprends bien aisément l'attachement de ses amis pour lui. Il m'a conté qu'il passa une fois à Langeron, et qu'il ne vouloit pas se débotter seulement : il y fut six semaines. Cet endroit est tout propre à persuader l'agrément, la douceur et la facilité de son esprit. Tout cela m'y paroît, et par la sorte d'amitié qu'on lui porte, et par la conversation que j'ai eue avec lui. Je crois que j'en serois encore plus persuadée, si je le connoissois davantage Nous avons fort parlé de vous : il me paroît de vos amis, et il m'a parlé de vous sur ce ton-là. Nous sommes demeurés d'accord sur l'honneur que le Roi feroit à son histoire et à vous, de vous en confier le soin. Il est comme incroyable que cette pensée ne vienne pas : quand on songe à l'avenir et qu'on a de belles vérités à y faire passer, il est naturel de vouloir que ce soit par des canaux qui ne soient pas suspects, et vous êtes justement celui qu'on devroit chercher jusqu'au bout du monde, par mille autres raisons encore qui ne se trouvent point toutes réunies ensemble comme elles sont en vous.

Je parlai au prélat de la lettre que vous avez écrite au Roi ; il me dit qu'il l'avoit vue, et qu'il l'avoit trouvée belle. Il vous rendra compte aussi des lieux impénétrables qu'il a trouvés où votre nom ne peut pas encore être nommé. Enfin vous aurez beaucoup de plaisir à l'entre-

tenir; je vous trouve fort heureux de l'avoir. Ce bonheur est réciproque, et vous êtes l'un à l'autre une très-bonne compagnie. Il vous dira les nouvelles et les préparatifs du mariage du roi d'Espagne, et du choix du prince et de la princesse d'Harcourt pour la conduite de la reine d'Espagne à son époux, et de la belle charge que le Roi a donnée à M. de Marsillac, sans préjudice de la première, et du démêlé du cardinal de Bouillon avec M. de Montausier, et comme M. de la Feuillade, courtisan passant tous les courtisans passés, a fait venir un bloc de marbre qui tenoit toute la rue Saint-Honoré, et comme les soldats qui le conduisoient ne voulant point faire de place au carrosse de Monsieur le Prince, qui étoit dedans, il y eut un combat entre les soldats et les valets de pied; le peuple s'en mêla, le marbre se rangea, et le prince passa. Le prélat vous pourra conter encore que ce marbre est chez M. de la Feuillade, qui fait ressusciter Phidias ou Praxitèle pour tailler la figure du Roi à cheval dans ce marbre, et comme cette statue lui coûtera plus de trente mille écus.

Il me semble que cette lettre ressemble assez aux chapitres de l'Amadis, ou à ceux qu'on a faits pour les imiter, comme celui-ci :

Et comme Tonquin d'Armorique n'étoit autre que René de Guingo;

Et comme ayant trouvé sa mie, il ne savoit bonnement que lui dire.

Je suis tellement libertine quand j'écris, que le premier tour que je prends règne tout du long de ma lettre. Il seroit à souhaiter que ma pauvre plume, galopant comme elle fait, galopât au moins sur le bon pied. Vous en seriez moins ennuyés, Monsieur et Madame; car c'est toujours à vous deux que je parle, et vous deux que j'embrasse de tout mon cœur. Ma fille me prie de vous *dire bien* des amitiés à l'un et à l'autre. Elle se porte

mieux; mais comme un bien n'est jamais pur en ce monde, elle pense à s'en aller en Provence, et je ne pourrois acheter le plaisir de la voir que par sa mauvaise santé. Il faut choisir, et se résoudre à l'absence; elle est amère et dure à supporter. Vous êtes bien heureux de ne point sentir la douleur des séparations; celle de mon fils, qui s'en va camper à la plaine d'Ouilles, n'est pas si triste que celle des autres années; mais il ne s'en faut guère qu'elle ne coûte autant: l'or et l'argent, les beaux chevaux et les justaucorps étant la vraie représentation des troupes du roi de Perse.

Faites-vous envoyer promptement les *Fables* de la Fontaine : elles sont divines. On croit d'abord en distinguer quelques-unes, et à force de les relire, on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer et un style à quoi l'on ne s'accoutume point. Mandez-m'en votre avis, et le nom de celles qui vous auront sauté aux yeux les premières.

Notre ami Corbinelli est dans l'espérance de l'accommodement de l'affaire de sa cousine. Si vous êtes à Chaseu, faites mes compliments à M. et à Mme de Toulongeon. J'aime cette petite femme : ne la trouvez-vous pas toujours jolie?

---

724. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 2e août 1679.

J'arrivai ici d'Auvergne mercredi 27e juillet, avec l'heureuse veuve; elle a gagné son procès contre son beau-père : je ne sais si vous savez cette affaire; la voici en deux mots :

Comme mère et tutrice du petit marquis d'Andelot, Mme de Coligny demande au comte de Dalet la visite des

châteaux de Dalet et de Malintras, qu'elle savoit être en ruine par sa négligence, et que, comme usufruitier, il eût à les réparer; car il faut savoir que ledit comte de Dalet épousant Barbe de Coligny, les futurs firent conjointement dans leur contrat de mariage donation de ces deux terres à tel de leurs enfants mâles qu'ils choisiroient, et en cas qu'ils mourussent sans choisir, à l'aîné des mâles. A la requête de Mme de Coligny, M. de Dalet répondit que sans demeurer d'accord de la validité de la donation, ni sans reconnoître qu'il y eût d'enfant vivant de Gilbert de Langhac, son fils, et de Louise de Rabutin, dame de Coligny, ladite requête étoit incivile et injurieuse, et partant demandoit qu'elle en fût déboutée et condamnée aux dépens. Avec la réplique que Mme de Coligny fit à ces défenses, elle envoya à Riom une attestation du bailliage d'Autun de la vie du petit d'Andelot, et un mois après ces premières escarmouches, nous allâmes à Riom; quatre jours après notre arrivée, Mme de Coligny redit en peu de mots la teneur de sa requête; l'avocat de M. de Dalet voulut traiter la donation de simple institution révocable en de certains cas (comme par exemple, en cas d'ingratitude); que feu le marquis de Coligny étant comblé de grâces de la part de son père, sa veuve, qui l'offensoit par les soupçons qu'elle témoignoit de sa conduite, méritoit qu'il révoquât cette institution; il dit encore mille autres sottises comme celle-là, et finit par celle de dire qu'il se réservoit de prouver en temps et lieu que le marquis d'Andelot étoit mort. A la vérité la chaleur me monta au visage, je me levai, et je dis tout haut que ceux qui disoient cela avoient menti, et que c'étoient des coquins; l'avocat ne fit plus qu'ânonner; celui de ma fille fit merveilles à la réplique, et ensuite le jugement fut rendu, conforme aux fins de la requête de la *dame* marquise de Coligny.

Ces deux mots ont été un peu étendus, Madame ; mais je le donne aux plus habiles courtisans de dire en moins de paroles les choses que je viens de dire.

J'allai hier à Autun voir mes filles de Saint-Julien ; j'appris que l'évêque notre ami y étoit arrivé de la veille ; je lui envoyai faire compliment. Il me vint voir, et nous nous donnâmes rendez-vous à dîner chez lui le lendemain, pour nous entretenir à fond. J'en viens, et il m'a conté tout ce que vous me mandez. Mais pour répondre à ce que vous me dites qu'il approuve la lettre que j'ai écrite au Roi, je vous dirai que c'est le succès qui le fait parler ainsi ; car lorsque je la lui montrai un peu avant que de l'envoyer, il en improuva une partie par son silence ; et à l'endroit où je demande au Roi de me laisser en exil toute ma vie, pour rendre les belles vérités que j'avois à dire de lui moins suspectes de flatterie, il me dit que Sa Majesté ne me prendroit que trop tôt au mot, comme si elle n'attendoit que mon consentement pour cela.

Il ne parla point de la résistance que Monsieur le Prince apportoit à recevoir mes respects, sachant bien à mon avis, qu'après les pas que j'ai faits pour cela, je ne m'en soucie plus guère.

Il me conta qu'étant chez M. de Pompone avec la Feuillade, celui-ci avoit parlé de moi comme le meilleur de mes amis ; et sur cela, je lui en viens de faire compliment. A reste, la Feuillade ne perdra pas l'avance qu'il fait de sa statue de marbre : le Roi, qui aime d'être aimé, la lui rendra avec usure.

Votre manière d'écrire, libre et aisée, me plaît bien davantage que la régularité de Messieurs de l'Académie ; c'est le style d'une femme de qualité, qui a bien de l'esprit, qui soutient le caractère des matières enjouées, et qui égaye celui des sérieuses.

Je vous plains fort, et Mme de Grignan aussi, d'être

sur le point de vous séparer. Je sens mieux vos peines qu'un autre, quand je songe à celles que j'aurois s'il falloit qu'on tirât ma fille de Coligny d'auprès de moi; on ne peut pas avoir plus de tendresse pour Mme de Grignan que nous en avons tous deux.

Il est vrai que les dépenses de la plaine d'Ouilles sont excessives; je ne les approuve point; ce n'est pas que je condamne les particuliers quand ils les font volontairement et sans s'incommoder, mais je voudrois que le Roi les défendît, et je trouverois plus beau, si j'étois à sa place, d'avoir de bonnes troupes vêtues simplement, que ruinées par la richesse de leurs habits et par la magnificence de leurs équipages.

Je demande par cet ordinaire les *Fables* de la Fontaine; personne ne connoît et ne sent mieux son mérite que moi; je vous manderai quand je les aurai lues celles qui me plairont le plus. Je suis bien aise que notre ami s'accommode; c'est toujours avoir gagné son procès. Je dirai à mon beau-frère et à ma sœur de Toulongeon l'amitié que vous leur faites dans ma lettre; vous avez raison d'aimer cette petite femme, et j'en ai encore plus que vous, car elle est fort jolie.

---

*725. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE L'ABBÉ DE COULANGES AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Ce vendredi 4e août.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous me dites donc, Monsieur et Madame, que votre M. Manin est une espèce de d'Hacqueville, pour l'assemblage de toutes sortes de vertus. En vérité, il ne faudroit point d'autre recommandation, et c'est profaner le pouvoir que vous avez sur moi l'un et l'autre, que de vous *mettre* en jeu, quand il est question de protéger une pa-

reille probité. Je vous déclare donc que je ne vous fais que l'honneur de croire ce que vous me dites de lui; et puis c'est lui-même et l'ombre de notre pauvre ami, qui fait le reste. J'en dirois autant à M. de Berbisy, et je vous conjure de garder pour d'autres occasions à éprouver l'estime et l'amitié très-distinguée que j'ai pour vous deux. Vous ne savez pas ce que vous valez, et combien l'on s'attache à vous quand on vous connoît.

Pour moi, j'ai fait un chemin considérable depuis que je suis dans votre commerce. Mais parlons de M. d'Amboile : c'est un homme que je ne gouverne pas; je connois et j'aime fort son père, et c'est par là que je ferai ma sollicitation. Comme l'affaire est juste et que le rapporteur l'est aussi, je crois que cela se rencontrera fort heureusement. Enfin, n'en soyez pas en peine, je ferai très-bien mon devoir. Je vous écrivis l'autre jour une grande lettre de Livry; nous en sommes revenues, et les airs de séparation commencent fort à me serrer le cœur. Nous avons questionné Madelon sur votre procédé pour elle, que nous trouvons si bon que ma fille l'a mis sur son compte. J'ai prié plusieurs fois Mme de Coulanges d'écrire à son père à Lyon, pour l'affaire dont vous m'aviez envoyé le mémoire; elle m'a dit vingt fois : « Oui, oui, oui, je le ferai, je n'y manquerai pas; » et toujours elle l'oublie; cela fait que je ne daigne plus lui en parler. Elle est tellement obsédée, elle est si bien à la cour, c'est tellement la mode de l'aimer, que je ne m'étonne point qu'elle nous perde de vue. Adieu, Madame; adieu, Monsieur : vous devez m'aimer, si c'est une bonne raison que de vous aimer.

DE L'ABBÉ DE COULANGES.

Je n'ai rien à dire après de si grandes déclarations, sinon que c'est à moi que M. Manin me rendit votre

lettre, et m'assura que je la pouvois ouvrir en l'absence de ma nièce, qui ne revint hier au soir qu'à dix heures. Après le plaisir que j'eus, Monsieur, à voir le tour que vous donniez, vous et Madame, à votre recommandation, je voulus prendre connoissance du fond de l'affaire, qu'il fut ravi de me communiquer; et de vrai, il n'y a pas eu de ce siècle peut-être....

---

*726. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

[Paris,] 25e août 1679.

Hélas! mon pauvre Monsieur, quelle nouvelle vous allez apprendre, et quelle douleur j'ai à supporter! M. le cardinal de Retz mourut hier, après sept jours de fièvre continue. Dieu n'a pas voulu qu'on lui donnât du remède de l'Anglois, quoiqu'il le demandât, et que l'expérience de notre bon abbé de Coulanges fût tout chaud, et que ce fût même cette Éminence qui nous décidât pour nous tirer de la cruelle Faculté, en protestant que s'il avoit un seul accès de fièvre, il enverroit querir ce médecin anglois. Sur cela il tombe malade, il demande ce remède; il a la fièvre, il est accablé d'humeurs qui lui causent des foiblesses, il a un hoquet qui marque la bile dans l'estomac. Tout cela est précisément ce qui est propre pour être guéri et consommé par le remède chaud et vineux de cet Anglois Mme de la Fayette, ma fille et moi, nous crions miséricorde, et nous présentons notre abbé ressuscité, et Dieu ne veut pas que personne décide; et chacun, en disant : « Je ne veux me charger de rien, » se charge de tout; et enfin M. Petit, soutenu de M. Belay, l'ont premièrement fait saigner quatre fois en trois jours, et puis deux petits verres de casse, qui l'ont fait mourir dans l'opération, car la casse n'est pas un remède indif-

férent quand la fièvre est maligne. Quand ce pauvre cardinal fut à l'agonie, ils consentirent qu'on envoyât querir l'Anglois : il vint, et dit qu'il ne savoit point ressusciter les morts. Ainsi est péri devant nos yeux cet homme si aimable et si illustre, que l'on ne pouvoit connoître sans l'aimer.

Je vous mande tout ceci dans la douleur de mon cœur, par cette confiance qui me fait vous dire plus qu'aux autres, car il ne faut point, s'il vous plaît, que cela retourne. Le funeste succès n'a que trop justifié nos discours, et l'on ne peut retourner sur cette conduite, sans faire beaucoup de bruit : voilà ce qui me tient uniquement à l'esprit. Ma fille est touchée comme elle le doit; je n'ose toucher à son départ; il me semble pourtant que tout me quitte, et que le pis qui me puisse arriver, qui est son absence, va bientôt m'achever d'accabler. Monsieur et Madame, ne vous fais-je pas un peu de pitié? Ces différentes tristesses m'ont empêchée de sentir assez la convalescence de notre bon abbé, qui est revenu de la mort.

Je dirai à ma fille toutes vos offres. Peut-on douter de vos bontés extrêmes? Vous êtes tous deux si dignes d'être aimés, qu'il ne faudroit pas s'en vanter, si l'on avoit un sentiment contraire. J'en suis bien éloignée, et l'on ne peut être à vous plus sincèrement que j'y suis. J'aurois cent choses à vous dire; mais le moyen, quand on a le cœur pressé?

Suscription : A Monsieur Monsieur le comte de Guitauld, chevalier des ordres du Roi, à Époisses, par Semur en Auxois.

---

727. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Un mois après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 25e août 1679.

Le récit du procès de ma nièce m'a fait plaisir, et votre *rabutinade* m'a paru fort bien placée; je prends une part sensible à tout ce qui la touche, et son cher père par conséquent; mais à la pareille plaignez-moi d'avoir perdu le cardinal de Retz. Vous savez combien il étoit aimable et digne de l'estime de tous ceux qui le connoissoient. J'étois son amie depuis trente ans, et je n'avois jamais reçu que des marques tendres de son amitié. Elle m'étoit également honorable et délicieuse. Il étoit d'un commerce aisé plus que personne du monde. Huit jours de fièvre continue m'ont ôté cet illustre ami. J'en suis touchée jusqu'au fond du cœur.

J'ai ouï dire que le tonnerre est tombé tout auprès de vous. Mandez-moi par quel miracle vous avez été conservé, et si l'on continue encore à tourmenter ma pauvre nièce, et à lui disputer son joli enfant.

Admirez en passant le malheur de Corbinelli : M. le cardinal de Retz l'aimoit chèrement; il avoit commencé à lui donner une pension de deux mille francs : son étoile a fait mourir cette Éminence. Son procès est accommodé, après lui avoir coûté huit cents francs : il avoit bien affaire de cette dépense.

Notre bon abbé de Coulanges a pensé mourir. Le remède du médecin anglois l'a ressuscité. Dieu n'a pas voulu que M. le cardinal de Retz s'en servît, quoiqu'il le demandât sans cesse. L'heure de sa mort étoit marquée, et cela ne se dérange point.

Ma fille vous fait ses compliments à tous deux. Je crains bien qu'elle ne m'échappe. Adieu, mes très-chers.

---

728. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 28e août 1679.

Votre lettre m'a d'abord réjoui, Madame, mais ensuite j'ai été fâché de voir qu'elle n'étoit que d'une petite feuille de papier, et je l'ai été bien davantage quand j'y ai vu la mort de M. le cardinal de Retz; je sais l'amitié qui étoit entre vous deux; et quand je ne le regretterois pas par l'estime que j'avois pour lui, et par l'amitié qu'il m'avoit promise, je le regretterois pour l'amour de vous, aux intérêts de qui je prends toute la part qu'on peut prendre; mais c'est notre ami Corbinelli qui est encore plus à plaindre : personne ne perd tant que lui. Il y a longtemps que j'ai remarqué que son étoile changeoit le bien en mal, et qu'il portoit malheur à ses amis. Le pape Urbain VIIIe, qui le reconnoissoit pour son parent, et qui sur ce pied-là l'auroit avancé, mourut dès qu'il commença de l'aimer. Le cardinal de Retz lui veut faire du bien : il ne passe pas l'année. J'en suis tout à fait fâché, car je l'aime de tout mon cœur.

Il y a près de quinze jours que le tonnerre tomba à demi-lieue d'ici; de six personnes qui étoient sous un noyer il en tua trois, et il blessa fort les trois autres, comme vous pourriez dire de rendre un homme digne d'entrer dans le sérail, et de brûler sa femme en pareil endroit qu'il avoit été blessé. Voilà des effets bien bizarres du tonnerre. Pour moi, qui mérite d'autres châtiments que le feu du ciel, je ne l'appréhende pas. Il

trouveroit peut-être dans mon voisinage où tomber plus justement que sur ma maison; mais la pénitence est une espèce de cloche qui détourne quelquefois la nuée.

M. de Dalet a appelé de la sentence de Riom; ainsi vous verrez votre nièce cet hiver à Paris. Vous croyez bien que je ne demeurerai pas tout seul dans mes châteaux; je demanderai permission au Roi, qui, je crois, ne me la refusera pas : cependant n'en dites encore rien, s'il vous plaît; car vous savez que le maître ne veut pas qu'on compte assurément sur ses grâces. Je suis ravi que le bon abbé n'ait pas suivi le Cardinal. Il est encore plus nécessaire que Son Éminence. Ma fille et et moi nous assurons Mme de Grignan de nos très-humbles services; et pour vous, Madame, quelles tendresses n'avons-nous pas pour vous?

---

*729. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, mardi 12e septembre.

Mon pauvre Monsieur, je suis dans une douleur qui me fait un mal étrange : ma fille s'en va demain sans remise; ils prennent l'eau jusques à Auxerre, où ils arriveront samedi, et font leur compte qu'ils seront lundi à dîner à Rouvroy, et que c'est là où vous devez les venir voir, et leur pardonner de ne point aller à Époisse dans l'embarras où ils sont. Il viendra quelque autre année où ils seront plus légers. La santé de ma fille me fait toujours trembler; et cette inquiétude, jointe à l'absence d'une créature que j'aime si parfaitement, me met dans l'état que vous pouvez vous imaginer. Vous avez offert tant de choses pour leur commodité, que je suis persuadée que vous voudrez bien mener votre li-*tière* à Rouvroy, et l'obliger à la prendre pour la mener

jusqu'à Chalon. Ce sera une commodité pour elle, qui lui conservera la vie, et je réponds pour vous que vous en serez fort aise. Trouvez-vous donc à Rouvroy lundi matin 18e de ce mois; ayez cette litière si secourable, et donnez-leur la joie et la consolation de vous voir. Le temps sera un peu court pour causer, mais vous irez achever cette visite à Grignan. Moins on est accoutumé dans la province, et moins on s'y plaît. La pensée d'aller passer l'hiver à Aix donne plus de peine que le séjour de Grignan; d'un autre côté, l'air de Grignan est terrible pour elle : tout cela fait trembler; et tout autant que l'on peut faire des projets, M. de Grignan ne doit pas la mettre souvent en chemin, quand une fois ils seront revenus dans cette bonne ville. Mais il est question d'aller : voyez comme mon imagination me flatte, par la pensée d'un retour sans lequel je ne puis être heureuse. Adieu, Monsieur : mandez-moi bien comme vous l'aurez trouvée; ne m'épargnez point les détails, je vous en écrivis tant l'autre jour!

Mlle de Méri a la fièvre depuis hier, avec une manière de dyssenterie. Je ne crois pas que tout étant arrêté, on arrête pour cela; cependant.... Enfin, je vous conseille toujours d'aller à Rouvroy avec cette litière; mais je vous dis les choses comme elles sont.

Suscription : A Monsieur Monsieur le comte de Guitault, chevalier des ordres du Roi, à Époisse, à Semur en Auxois.

---

*730. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[A Paris,] jeudi, à dix heures du matin [14e septembre].

J'ai vu sur notre carte que la lettre que je vous écrivis hier au soir, à Auxerre, ne partira qu'à midi; ainsi,

ma très-chère, j'y joins encore celle-ci : vous en recevrez deux à la fois. Je veux vous parler de ma soirée d'hier. A neuf heures j'étois dans ma chambre; mes pauvres yeux ni mon esprit ne voulurent pas entendre parler de lire, de sorte que je sentis tout le poids de la tristesse que me donne notre séparation; et n'étant pas distraite par les objets, il me semble que j'en goûtai bien toute l'amertume. Je me couchai à onze heures, et j'ai été réveillée par une furieuse pluie; il n'étoit que deux heures; j'ai compris que vous étiez dans votre hôtellerie, et que cette eau, qui est mauvaise pour les chemins depuis Auxerre, étoit bonne pour votre rivière. Ainsi sont mêlées les choses de ce monde. Je pense toujours que vous êtes dans le bateau, et que vous y retournez à trois heures du matin : cela fait horreur. Vous me direz comme vous vous portez de cette sorte de vie, et vos jambes et vos inquiétudes. Votre santé est un point sur lequel je ne puis jamais avoir de repos. Il me semble que tout ce qui est auprès de vous en est occupé, et que vous êtes l'objet des soins de toute votre barque, j'entends de votre cabane, car ce qui me parut de peuple sur le bateau représentoit l'arche. On m'assura que vers Fontainebleau vous n'auriez quasi plus personne. Ce matin l'Épine est entré dans ma chambre; nous avons fort pleuré; il est touché comme un honnête homme. N'ayez aucune inquiétude, ni de vos meubles, ni du carrosse de M. de Grignan. Je ne puis m'occuper qu'à donner des ordres qui ont rapport à vous. Vos dernières gueuses de servantes ont perdu toute votre batterie et votre linge : c'est pitié.

J'embrasse M. de Grignan, et ses aimables filles, et mon cher petit enfant; ne voulez-vous pas bien que j'y mette Montgobert, et tout ce qui vous sert, et tout ce qui vous aime? Mlle de Méri est toujours sans fièvre; je la verrai tantôt. Je crois, ma bonne, que vous me croyez autant à vous que j'y suis.

Lubel vous salue très-humblement.

Suscription : A Madame Madame la comtesse de Grignan, à Auxerre.

---

731. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi au soir, 15e septembre.

Je suis dans une grande tristesse de n'avoir point de vos nouvelles. Je trouve mille choses en mon chemin qui me frappent les yeux et le cœur. Je fus hier chez Mlle de Méri ; j'en viens encore : elle est sans fièvre, mais si accablée de ses maux ordinaires et de ses vapeurs, si épuisée et si fâchée de votre départ, qu'elle fait pitié ; on n'ose lui parler de rien, tout lui fait mal et la fait suer ; elle m'a priée de vous dire son état et sa tristesse. Mon Dieu ! que j'ai d'envie de savoir comment vous vous trouvez de ce bateau ! et toujours ce bateau ; c'est toujours là que je vous vois, et presque point dans l'hôtellerie : je crois qu'après cette allure si lente, vous souhaiterez des cahots, comme vous vouliez du fumier après la fleur d'orange. Enfin, ma fille, j'attends de vos nouvelles et de celles de toute votre troupe, que j'embrasse du meilleur de mon cœur. Il me semble que tous les soins et tous les yeux sont tournés de votre côté : outre que vous êtes la personne qualifiée, vous êtes la personne si délicate, qu'il ne faut être occupé que de vous. J'ai vu la marquise d'Uxelles, qui vous fera dignement recevoir à Chalon ; j'y adresse cette lettre.

Nous revoilà maintenant dans les écritures par-dessus les yeux : je n'ai pas au moins sur mon cœur de n'avoir pas senti le bonheur de vous avoir ; je n'ai pas à regretter un seul moment du temps que j'ai pu être avec vous, pour ne l'avoir pas su ménager. Enfin il est passé, ce

temps si cher; ma vie passoit trop vite, je ne la sentois pas; je m'en plaignois tous les jours, ils ne duroient qu'un moment. Je dois à votre absence le plaisir de sentir la durée de ma vie et toute sa longueur. Je ne sais point de nouvelles.

Quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi.

Le roi d'Angleterre est bien malade; la reine d'Espagne crie et pleure : c'est l'étoile de ce mois. J'aimerois assez à vous entretenir davantage, mais il est tard, et je vous laisse dans votre repos; je vous souhaite une très-bonne nuit. Est-il possible que j'ignore ce qui est arrivé de cette barque que j'ai vue avec tant de regret s'éloigner de moi? Ce n'est pas aussi sans beaucoup de chagrin que je l'ignore. Mais si vous n'avez point écrit, j'ai au moins la consolation de croire que ce n'est pas votre faute, et que j'aurai demain une de vos lettres. Voilà sur quoi tout va rouler, au lieu d'être avec vous tous les jours et tous les soirs.

---

732. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 18e septembre.

J'attendois avec impatience votre lettre, ma fille, et j'avois besoin d'être instruite de l'état où vous êtes : mais je n'ai jamais pu voir tout ce que vous me dites de vos réflexions et de votre repentir sur mon sujet sans fondre en larmes. Ah! ma très-chère, que me voulez-vous dire de pénitence et de pardon? Je ne vois plus rien que tout ce que vous avez d'aimable, et mon cœur est fait d'une manière pour vous, qu'encore que je sois sensible jusqu'à l'excès à tout ce qui vient de vous, un mot, une douceur, un retour, une caresse, une tendresse me dé-

sarme et me guérit en un moment, comme par une puissance miraculeuse; et mon cœur retrouve toute sa tendresse, qui sans se diminuer, change seulement de nom, selon les différents mouvements qu'elle me donne. Je vous ai dit ceci plusieurs fois, je vous le dis encore, et c'est une vérité; je suis persuadée que vous ne voulez pas en abuser; mais il est certain que vous faites toujours, en quelque façon que ce puisse être, la seule agitation de mon âme : jugez si je suis sensiblement touchée de ce que vous me mandez.

Plût à Dieu, ma fille, que je pusse vous revoir à l'hôtel de Carnavalet, non pas pour huit jours, ni pour y faire pénitence, mais pour vous embrasser, et vous faire voir clairement que je ne puis être heureuse sans vous, et que les chagrins que l'amitié que j'ai pour vous m'a pu donner, me sont plus agréables que toute la fausse paix d'une ennuyeuse absence! Si votre cœur étoit un peu plus ouvert, vous ne seriez pas si injuste : par exemple, n'est-ce pas un assassinat que d'avoir cru qu'on vouloit vous ôter de mon cœur, et sur cela me dire des choses dures? Et le moyen que je pusse deviner la cause de ces chagrins? Vous dites qu'ils étoient fondés : c'étoit dans votre imagination, ma fille, et sur cela, vous aviez une conduite qui étoit plus capable de faire ce que vous craigniez (si c'étoit une chose faisable) que tous les discours que vous supposiez qu'on me faisoit : ils étoient sur un autre ton; et puisque vous voyiez bien que je vous aimois toujours, pourquoi suiviez-vous votre injuste pensée, et que ne tâchiez-vous plutôt, à tout hasard, de me faire connoître que vous m'aimiez? Je perdois beaucoup à me taire; j'étois digne de louange dans tout ce que je croyois ménager, et je me souviens que deux ou trois fois vous m'avez dit le soir des mots que je n'entendois point du tout alors. Ne retombez donc plus dans de pareilles injustices; parlez, éclaircissez-vous : on ne devine pas; ne faites point comme

disoit le maréchal de Gramont, ne laissez point vivre ni rire des gens qui ont la gorge coupée, et qui ne le sentent pas. Il faut parler aux gens raisonnables : c'est par là qu'on s'entend; et l'on se trouve toujours bien d'avoir de la sincérité : le temps vous persuadera peut-être de cette vérité. Je ne sais comme je me suis insensiblement engagée dans ce discours; il est peut-être mal à propos.

Vous me dépeignez fort bien la vie du bateau : vous avez couché dans votre lit; mais je crains que vous n'ayez pas si bien dormi que ceux qui étoient sur la paille. Je me réjouis avec le petit marquis du sot petit garçon qui étoit auprès de lui; ce méchant exemple lui servira plus que toutes les leçons : on a fort envie, ce me semble, d'être fort contraire à ce qui est si mauvais. Je n'ai point de nouvelles de votre frère; que dites-vous de cet oubli? Je ne doute pas qu'il ne brillote fort à nos états.

Je fais tous vos adieux, et j'en avois déjà deviné une partie; je n'ai pas manqué d'écrire à Mme de Vins : j'ai trouvé de la douceur à lui parler de vous; elle m'a écrit dans le même temps sur le même sujet, fort tendrement pour vous, et très-fâchée de ne vous avoir point dit adieu. Je lui ai mandé qu'elle étoit bien heureuse d'avoir épargné cette sorte de douleur; quand nous nous reverrons, nous recommencerons nos plaintes. Je me suis repentie de ne vous avoir pas menée jusqu'à Melun en carrosse : vous auriez épargné la fatigue d'être une nuit sans dormir. Quand je songe que c'est ainsi que vous vous êtes reposée des derniers jours de fatigue que vous avez eus ici, et que vous voilà à Lyon, où il me semble, ma fille, que vous parlez bien haut, et que tout cela vous achemine à la bise de Grignan, et que ce pauvre sang, déjà si subtil, est agité de cette sorte; ma très-chère, il me faut un peu pardonner, si *je crains* et si je suis troublée pour votre santé. Tâ-

chez d'apaiser et d'adoucir ce sang, qui doit être bien en colère de tout ce tourment. Pour moi, je me porte très-bien; j'aurai soin de mon régime à la fin de cette lune : ayons pitié l'une de l'autre en prenant soin de notre vie.

Je vis hier Mlle de Méri; je la trouvai assez tranquille. Il y a toujours un peu de difficulté à l'entretenir; elle se révolte aisément contre les moindres choses, lors même qu'on croit avoir pris les meilleurs tons; mais enfin elle est mieux; je reviendrai la voir de Livry, où je m'en vais présentement avec le bon abbé et Corbinelli. Je puis vous dire une vérité, ma très-chère : c'est que je ne me suis point assez accoutumée à votre vue, pour vous avoir jamais trouvée ou rencontrée sans une joie et une sensibilité qui me fait plus sentir qu'à une autre l'ennui de notre séparation. Je m'en vais encore vous redemander à Livry, que vous m'avez gâté; je ne me reproche aucune grossièreté dans mes sentiments, ma très-chère, et je n'ai que trop senti le bonheur d'être avec vous.

Je vis hier Mme de Lavardin, et M. de la Rochefoucauld; son petit-fils est encore assez mal pour l'inquiéter. M. de Toulongeon est mort en Béarn; le comte de Gramont a sa lieutenance de Roi, à condition de la rendre dans quelque temps au second fils de M. de Feuquières pour cent mille francs. La reine d'Espagne crie toujours miséricorde, et se jette aux pieds de tout le monde; je ne sais comme l'orgueil d'Espagne s'accommode de ces désespoirs. Elle arrêta l'autre jour le Roi par delà l'heure de la messe; il lui dit : « Madame, ce seroit une belle chose que la Reine Catholique empêchât le Roi Très-Chrétien d'aller à la messe. » On dit qu'ils seront tous fort aises d'être défaits de cette catholique.

Je vous conjure de faire mille bonnes amitiés pour moi à la belle Rochebonne.

Adieu, ma très-chère et très-aimable : je vous jure

que je ne puis envisager en gros le temps de votre absence; vous m'avez bien fait de petites injustices, et vous en ferez toujours quand vous oublierez comme je suis pour vous; mais soyez-en mieux persuadée, et je le serai aussi de la bonté et de la tendresse de votre cœur pour moi.

Mme de la Fayette vous embrasse, et vous prie de conserver la nouvelle amitié que vous lui avez promise.

---

733. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi 20e septembre.

Vous ne trouvez nullement étrange de ne me point voir dans le bateau; vous ne me demandez point à Auxerre, à Chalon, à Lyon, ni même à Grignan. Pour moi, je suis tellement frappée de vous avoir vue ici, qu'il me semble que je dois vous rencontrer à tout moment. Je veux trouver aussi Mlles de Grignan et mon petit marquis: enfin je suis si fâchée de me trouver toute seule, que contre mon ordinaire je souhaite que le temps galope, et pour me rapprocher celui de vous revoir, et pour m'effacer un peu ces impressions trop vives. Est-ce donc cette pensée si continuelle qui vous fait dire qu'il n'y a point d'absence? J'avoue que par ce côté il n'y en a point; mais comment appelez-vous ce que l'on sent quand la présence est si chère? Il faut, par nécessité, que le contraire soit bien amer.

J'apprends dans ce moment que la Trousse est parti pour Ypres; sa femme n'a jamais voulu lui dire adieu; c'est un état pitoyable que le sien; je la plains, puisque c'est la tendresse qui la fait souffrir : il y a bien de l'apparence que les sujets de sa douleur ne finiront point. La reine d'Espagne devient fontaine aujourd'hui; je com-

prends bien aisément le mal des séparations. Je vous suis pas à pas : vous êtes à Lyon, vous avez vu Guitaut. J'ai une extrême impatience de savoir de vos nouvelles.

Mercredi, à six heures du soir.

Je reçois, ma très-aimable, votre lettre de tous les jours, et puis enfin d'Auxerre. Cette lettre m'étoit nécessaire. Je vous vois hors de ce bateau, où vous avez été dans un faux repos; car après tout cette allure est incommode. Ne me dites plus que je vous regrette sans sujet : où prenez-vous que je n'en aie pas tous les sujets du monde? Je ne sais pas ce qui vous repasse dans la tête; pour moi, je ne vois que votre amitié, que vos soins, vos bontés, vos caresses; je vous assure que c'est tout cela que j'ai perdu, et que c'est là ce que je regrette, sans que rien au monde puisse m'effacer un tel souvenir, ni me consoler d'une telle perte. Soyez bien persuadée, ma très-chère, que cette amitié que vous appelez votre bien, ne vous peut jamais manquer; plût à Dieu que vous fussiez aussi assurée de conserver toutes les autres choses qui sont à vous! Je ne vous reparle plus de votre voyage, dont le détail m'est cher; vous êtes à Grignan; il faut parler de la bise : comment vous a-t-elle reçue? comment vous trouvez-vous? Je saurai toute la suite de vos pas, et de la visite de Guitaut, et de Chalon, et de Lyon. Hélas! ma chère enfant, je ne songe qu'à vous et à tout ce qui vous touche.

Mon cher Comte, vous aurez bien de l'honneur, si vous conduisez heureusement cette santé si délicate, et je vous en serai plus obligée que de tout ce que vous pourriez faire pour moi. Mesdemoiselles, je pense bien souvent à vous; je vous redemande ici, l'une au jardin, et l'autre à

l'escarpolette : rien ne me répond; vous avez votre part à ma tristesse. Mon cher petit marquis, n'oubliez pas votre bonne maman.

---

734. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, vendredi 22e septembre.

Je pense toujours à vous, et comme j'ai peu de distraction, je me trouve bien des pensées. Je suis seule ici, Corbinelli est à Paris : mes matinées seront solitaires. Il me semble toujours, ma fille, que je ne saurois continuer de vivre sans vous; je me trouve si peu avancée dans cette carrière, et je m'en trouve si mal, que je conclus, non-seulement qu'il n'y a rien tel que le bien présent, mais qu'il est fort dangereux de s'accoutumer à une bonne et uniquement bonne compagnie : la séparation en est étrange; je le sens, ma très-chère, plus que vous n'avez le loisir de le sentir; et je sens déjà avec trop de sensibilité le désir extrême de vous revoir, et la tristesse d'une année d'absence; cette vue en gros ne me paroît pas supportable. Je suis tous les matins dans ce jardin que vous connoissez; je vous cherche partout, et tous les endroits où je vous ai vue me font mal; vous voyez bien, ma fille, que les moindres choses qui ont rapport à vous ont fait impression dans mon pauvre cerveau. Je ne vous entretiendrois pas de ces sortes de foiblesses, dont je suis bien assurée que vous vous moquez, sans que la lettre d'aujourd'hui est un peu sur la pointe des vents, n'ayant point encore reçu de vos nouvelles. Vous êtes à Lyon aujourd'hui; vous serez à Grignan quand vous recevrez ceci. J'attends le récit de la suite de votre voyage depuis Auxerre. J'y trouve des réveils à minuit, qui me font au*tant de* mal qu'à Mlles de Grignan; et à quoi étoit bonne

cette violence, puisqu'on ne partoit qu'à trois heures? c'étoit de quoi dormir la grasse matinée. Je trouve qu'on dort mal par cette voiture; et quoique je fusse prête à vous parler encore de tout cela, je trouve que recevant cette lettre à Grignan, vous ne comprendriez plus ce que je voudrois dire de parler de ce bateau : c'est ce qui fait que je vous parle de moi et de vous, ma chère enfant, dont je vois tous les sentiments pleins d'amitié et de tendresse pour moi.

Mlle de Méri me mande qu'elle est toujours comme je l'ai laissée, qu'elle me prie de vous le mander, afin que si sa tête ne lui permettoit pas de vous écrire, vous n'en fussiez point en peine; j'irai descendre chez elle mardi. Mme de Coulanges vint hier au soir bien tard avec sa sœur; elle a enfin quitté Paris; les étouffements ne sont point diminués. Elle me dit que M. de la Roche-Guyon étoit très-mal de sa petite vérole. Du Chesne a demandé une assemblée de tous les médecins du monde : la fièvre est redoublée, et la petite vérole séchée et devenue verte; cela ne vaut rien, et pourroit bien nous donner un beau sujet de réflexion. Voilà un laquais de Mme de Coulanges qui vient de Paris, et qui m'assure que M. de la Roche-Guyon se porte mieux : ma pauvre enfant, *je vous en demande pardon*. Mon fils ne me parle que de vous dans ses lettres, et de la part qu'il prend à la douleur que j'ai de vous avoir quittée : il a raison, je ne m'accoutumerai de longtemps à cette séparation, et c'est bien moi qui dois dire :

Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus!

Vos lettres aimables font toute ma consolation : je les relis souvent, et voici comme je fais. Je ne me souviens plus de tout ce qui m'avoit paru des marques d'éloignement et d'indifférence; il me semble que cela ne vient point de vous, et je prends toutes vos tendresses, et dites

et écrites, pour le véritable fond de votre cœur pour moi. Êtes-vous contente, ma belle? est-ce le moyen de vous aimer? et pouvez-vous douter jamais de mes sentiments, puisque, de bonne foi, j'ai cette conduite?

Votre frère me paroît avoir tout ce qu'il veut,

Bon dîner, bon gîte, et le reste.

Il a été député plusieurs fois de la noblesse vers M. de Chaulnes : c'est une honnêteté qui se fait aux nouveaux venus. Nous espérons une autre année avoir des effets de cette belle amitié de M. et de Mme de Chaulnes. Le Roi nous a remis huit cent mille francs : nous en sommes quittes pour deux millions deux cent mille livres; ce n'est rien du tout. Adieu, ma très-chère et très-belle. Si l'extrémité de l'Empereur et de don Juan vous pouvoit satisfaire, on assure qu'ils n'en reviendront pas.

Une reine qui porteroit une tête en Espagne, trouveroit une belle conjoncture pour se faire valoir. On dit qu'elle pleura excessivement en disant adieu au Roi, et que sur le mot d'un adieu pour jamais, ils retournèrent deux ou trois fois aux embrassades et au redoublement des sanglots : c'est une horrible chose que les séparations.

---

*735. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Livry, 26e septembre.

Madame de Grignan se porte à merveille : voilà un très-beau commencement de lettre, avec tous les détails de votre entrevue, contés d'une manière qui me plaît fort; car j'aime premièrement votre style, et puis j'aime les détails de ce qui touche les gens que j'aime. Je suis donc bien contente jusque-là; mais cette colique, mon pauvre Monsieur, me donne bien de l'inquiétude : cela vient

d'une âcreté de sang qui cause tous ses maux; et quand je pense combien elle se soucie peu de l'apaiser, de le rafraîchir, et qu'elle va trouver l'air de Grignan, je vous assure qu'il s'en faut bien que je sois en repos. Vous me remettez un peu par le compliment du père du précepteur, qui fut reçu dans une position si convenable à sa vocation. N'admirez-vous point son opiniâtreté à ne vouloir pas se servir de votre litière? Quelle raison pouvoit-elle avoir? Avoit-elle peur de ne pas sentir tous les cruels cahots de cette route? Puisqu'elle a tant de soin du petit minet, que ne le mettoit-elle auprès d'elle? Quelle façon, quelle fantaisie musquée! Tout ce que je dis est inutile, mais je ne puis m'empêcher d'être en colère. Dites le vrai, mon cher Monsieur : vous l'avez trouvée bien changée; sa délicatesse me fait trembler. Je suis toujours persuadée que si elle vouloit avoir de l'application à sa santé, elle rafraîchiroit ce sang et ce poumon qui fait toutes nos frayeurs. Vous me demandez ce que je fais : hélas! je suis courue dans cette forêt cacher mon ennui. Vous devriez bien m'y venir voir; nous causerions ensemble deux ou trois jours, et puis vous remonteriez sur l'hippogriphe (car je suppose que vous auriez pris cette voiture plutôt que la litière), et vous retourneriez aux sermons du P. Honoré. Ma fille m'écrit de Chagny, et m'en parle, en passant légèrement sur cette colique, et me parlant presque autant de vous que vous me parlez d'elle. Elle fait mention de Mme de Leuville, de M. de Senetz, et s'arrête fort sur l'endroit du cuisinier, qu'elle ne peut digérer : il faut songer à la consoler sur ce point.

Que faites-vous cet hiver? Serez-vous encore dans votre château? On dit que vous êtes grosse, Madame : quand on accouche aux îles, on accouche bien à Époisse. J'aime toujours à savoir les desseins de ceux que j'aime. Les miens sont de garder le bon abbé au coin de son feu

tout l'hiver. Vous avez su comme il s'est tiré de la fièvre; il a présentement un gros rhume qui m'inquiète.

Adieu, Monsieur : je vous remercie de votre grande lettre; elle marque l'amitié que vous avez, et pour celle de qui vous parlez, et pour celle à qui vous parlez. Écrivez-moi quand vous aurez vu M. de Caumartin. Ne parlâtes-vous de rien avec ma fille?

Le bon abbé vous fait mille et mille compliments tout pleins d'amitié.

Suscription : A Monsieur Monsieur le comte de Guitault, chevalier des ordres du Roi, à Semur. *A gauche de l'adresse, au coin supérieur, on lit* : Semur en Auxois.

---

736. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27e septembre.

Je suis venue ici un jour ou deux, avec le bon abbé, pour mille petites affaires. Ah, mon Dieu ! ma très-aimable, quel souvenir que le jour de votre départ ! J'en solennise souvent la mémoire; je ne puis encore du tout en soutenir la pensée ; on dit qu'il faut la chasser, elle revient toujours. Il y a justement aujourd'hui quinze jours, ma chère enfant, que je vous voyois et vous embrassois encore ; il me semble que je ne pourrai jamais avoir le courage de passer un mois, et deux mois, et trois mois. Ah ! ma fille, c'est une éternité ! J'ai des bouffées et des heures de tendresse que je ne puis soutenir. Quelle possession vous avez prise de mon cœur, et quelle trace vous avez faite dans ma tête ! Vous avez raison d'en être bien persuadée ; vous ne sauriez aller trop loin ; ne craignez point de passer le but; allez, allez, portez vos idées où vous voudrez, elles n'iront pas au delà; et pour vous, ma fille, ah ! ne croyez point que j'aie pour remède à

ma tendresse la pensée de n'être pas aimée de vous : non, non, je crois que vous m'aimez, je m'abandonne sur ce pied-là, et j'y compte sûrement. Vous me dites que votre cœur est comme je le puis souhaiter, et comme je ne le crois pas : défaites-vous de cette pensée; il est comme je le souhaite, et comme je le crois. Voilà qui est dit, je n'en parlerai plus; je vous conjure de vous en tenir là, et de croire vous-même qu'un mot, un seul mot sera toujours capable de me remettre cette vérité devant les yeux, qui est toujours dans le fond de mon cœur, et que vous y trouverez quand vous voudrez m'ôter les illusions et les fantômes qui ne font que passer; mais je vous l'ai dit une fois, ma fille, ils me font peur et me font transir, tout fantômes qu'ils sont : ôtez-les-moi donc, il vous est aisé; et vous y trouverez toujours, je dis *toujours*, le même cœur persuadé du vôtre, ce cœur qui vous aime uniquement, et que vous appelez *votre bien* avec justice, puisqu'il ne peut vous manquer. Finissons ce chapitre, qui ne finiroit pas naturellement, la source étant inépuisable, et parlons, ma chère enfant, de toutes les fatigues infinies de votre voyage.

Pourquoi prendre la route de Bourgogne, puisqu'elle est si cruelle? C'est la diligence, je comprends bien cela. Enfin, vous voilà arrivée à Grignan. J'ai reçu toutes vos lettres aimables de Chagny, de Chalon, du bateau, de Lyon; j'ai tout reçu à la fois. Je comptois fort juste; je vous vis arriver vendredi à Lyon; je n'avois pas vu M. de Gordes, ni la friponnerie de vous attacher à un grand bateau pour vous faire aller doucement, et épargner des chevaux; mais j'avois vu tous les compliments de Chalon; j'avois vu le beau temps qui vous a accompagnée jusque-là, le soleil et la lune faisant leur devoir à l'envi; j'avois vu votre chambre chez Mme de Rochebonne, mais je ne savois pas qu'elle eût une si belle vue. Je ne

sais pas bien si vous êtes partis le dimanche ou le lundi; mais je sais que très-assurément vous étiez hier au soir à Grignan, car je compte sur l'honnêteté du Rhône. Vous voilà donc, ma chère enfant, dans votre château : comment vous y portez-vous? Le temps est un peu changé ici depuis quatre jours; la bise vous a-t-elle reçue? vous reposez-vous? Il faut un peu rapaiser votre sang, qui a été terriblement ému pendant le voyage, et c'est pour cela que le repos vous est absolument nécessaire. Pour moi, je ne veux qu'une feuille de votre écriture, aimant mieux prendre sur moi-même, car je préfère votre santé à toutes choses, à ma propre satisfaction, qui ne peut être solide que quand vous vous porterez bien. Je suis très-fort en peine de la santé de Montgobert : l'air de Grignan ne lui est pas bon, et je la trouve très-estimable de s'oublier elle-même pour vous suivre. Vous en pouvez dire autant pour M. de Grignan, car assurément, dans ce dernier voyage, vous n'avez considéré uniquement que sa propre satisfaction, qu'il a même cachée longtemps sous ses manières polies : vous l'avez approfondie, vous l'avez observée et démêlée; et dès que vous l'avez aperçue un peu plus d'un côté que de l'autre, vous lui avez sacrifié votre santé, votre repos, votre vie, la tendresse et le repos de votre mère, et enfin, vous avez parfaitement accompli le précepte de l'Evangile qui veut que l'on quitte tout pour son mari. Il le mérite bien; mais il faut aussi que cela l'engage encore davantage à prendre soin de votre santé, que vous exposez si librement et si courageusement pour lui plaire. Pour moi, c'est mon unique pensée, quoique très-inutilement, à mon grand regret.

Je reçois des lettres de votre frère, qui ne me parlent que de son *pigeon*. Le titre de nouveau venu dans la province le rend fort considérable, et le met dans toutes les affaires. M. de Coulanges a eu une grosse fièvre,

comme il a accoutumé en automne; il en est comme guéri. Sa femme et la Bagnols sont à Livry; je leur ai fait un vilain tour, je les quittai lundi; j'y retourne demain matin, et elles s'en vont à Charenton, parce que M. de Bagnols ayant affaire à Paris, il est plus à portée d'y aller que de Livry. Ainsi, ma chère enfant, me voilà toute seule avec votre cher souvenir; c'est assez, c'est une fidèle compagnie qui ne m'abandonne jamais, et que je préfère à toutes les autres. Il y fait très-parfaitement beau, et vous croyez bien qu'il n'y a point d'endroit où je ne me souvienne de ma fille, et qui ne soit marqué tendrement dans mon imagination, car je n'y vois plus rien que sur ce ton.

Je vis hier Mme de Lavardin et Mme de la Fayette : je n'y appris rien de nouveau; elles vous font l'une et l'autre mille amitiés. Mme d'Osnabruck est venue voir Madame, qui l'a reçue avec une extrême amitié : elle est sa tante, elle a été élevée avec elle. La reine d'Espagne va toujours criant et pleurant. Le peuple disoit, en la voyant dans la rue Saint-Honoré : « Ah! Monsieur est trop bon, il ne la laissera point aller, elle est trop affligée. » Le Roi lui dit devant Madame la Grande-Duchesse : « Madame, je souhaite de vous dire adieu pour jamais; ce seroit le plus grand malheur qui vous pût arriver que de revoir la France. » Mme la duchesse de Rohan est accouchée d'un garçon; voilà un troisième duc dans la maison de Chabot, où Corbinelli n'a pas nui. On dit que le maréchal d'Humières reviendra bientôt; cette guerre est entièrement finie. Le chevalier revient, je crois, avec lui. Adieu, ma très-chère enfant : vous savez bien que je suis toute à vous; n'en doutez jamais.

---

737. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, vendredi matin 29 septembre.

Au sortir de chez Mlle de Méri, mercredi au soir, d'où je vous écrivis, ma fille, en qualité de son secrétaire, j'allai souper chez la marquise d'Uxelles; je lui fis tous vos compliments : on ne peut jamais avoir plus d'estime et d'inclination pour personne qu'elle en a pour vous. Elle étoit venue l'après-dînée chez moi avec Mmes de Lavardin, Mouci et Belin, et tout cela m'avoit chargée de mille et mille compliments pour vous. Hier matin, qui étoit jeudi, nous revînmes ici, le bon abbé et moi. Corbinelli est occupé de ses affaires, de sorte que je puis me vanter d'être seule : car les Coulanges et Bagnols partoient pour Charenton, et je ne les vis qu'un moment. Je m'en vais donc être avec moi et avec votre cher et douloureux souvenir : je m'en vais voir comment je m'accommoderai de cette compagnie. M. Pascal dit que tous les maux viennent de ne savoir pas garder sa chambre. J'espère garder si bien ce jardin et cette forêt, qu'il ne m'arrivera aucun accident. Le temps est pourtant entièrement détraqué depuis six jours; mais il y a de belles heures. Je fus hier très-longtemps dans le jardin à vous chercher partout et à penser à vous avec une tendresse qui ne se peut connoître que quand on l'a sentie. Je relus toutes vos lettres; j'admirai vos soins et votre amitié, dont je suis persuadée autant que vous voulez que je le sois. Vous me dites que votre cœur est comme je le souhaite, et comme je ne le crois point; je vous ai déjà répondu, ma très-chère, qu'il est comme je le souhaite et comme je le crois : c'est une vérité, et je vous aime sur ce pied-là; jugez de l'effet que cette persuasion doit faire avec l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

L'Anglois est venu voir le bon abbé sur ce rhume qui nous fait peur; il a mis dans son vin et son quinquina une certaine sorte de chose douce qui est si admirable, que le bon abbé sent son rhume tout cuit, et nous ne craignons plus rien. C'est ce qu'il donna à Hautefeuille, qui le guérit en un moment de la fluxion sur la poitrine dont il mouroit, et de la fièvre continue. Le chevalier Tabord est allé en Espagne, Schemit est demeuré. En vérité, ce remède est miraculeux.

J'ai bien envie de savoir comme se porte la pauvre Montgobert, le Maire, et M. de Grignan, que je ne daigne mettre au nombre des malades, puisqu'il joue à l'hombre; je souhaite bien sa santé pour l'amour de lui, mais aussi pour l'amour de vous, car quoique vous me priiez de n'être point en peine de votre peine, je vous le refuse, ma très-belle, persuadée que sa maladie vous feroit plus de mal qu'à lui. Il faut que tant de choses aillent bien pour que vous soyez en repos, qu'il n'est quasi pas possible de vous y voir. J'aimerois bien à savoir l'état où vous êtes au vrai, et combien la fatigue du voyage, les nuits sans dormir, et les agitations du carrosse ont pris sur votre pauvre personne, qui étoit déjà si abattue. Ne croyez pas qu'il soit naturel d'être sans inquiétude; mettez-vous à ma place, et sans vous fâcher, ni dire toujours que vous vous portez parfaitement bien, jugez raisonnablement de la juste crainte que je dois avoir pour vous. Eh, mon Dieu! quand je songe comme vous êtes pour moi, je me trouve inhumaine et grossière pour vous. Si j'étois aussi délicate que vous, je le dis à ma confusion, hélas! ma belle, je ne vivrois pas; et pourquoi ai-je donc tant de courage et tant d'espérance? Est-ce que je vous aime moins que vous ne m'aimez? Il semble que vous m'étourdissiez par vos discours, et cependant je ne les crois point sur votre santé; en vérité, je me perds dans ce faux repos; et quand j'y pense bien,

je trouve que j'ai tant de raison d'être en peine, que je ne sais pourquoi j'ai eu la complaisance d'être persuadée de tout ce que vous m'avez dit; mais vous-même, ne voulez-vous point avoir quelque soin de vous rafraîchir, de vous reposer, de faire écrire pour vous? Gardez-vous bien, ma fille, de répondre à toutes mes lettres : bon Dieu! je ne le prétends pas; je cause avec vous sans fin et sans mesure; il ne faut point de réponse à tout ceci : je n'écris qu'à vous, je fais ma seule consolation de vous entretenir; ne soyez pas si simple que d'y répondre, je ne vous écrirois plus que des billets; le soin que j'ai de votre santé, et la persuasion du mal que vous feroit d'écrire de grandes lettres, me fait entièrement renoncer au plaisir de les lire; ce me seroit une douleur de penser à ce qu'elles vous auroient coûté.

J'ai prié Mme de Lavardin de faire vos excuses et dire vos raisons à Mme Colbert quand elle la verra. J'irai voir Mmes de Vence et de Tourette, dès que je serai à Paris, et en attendant je leur ferai faire des compliments. Le petit Coulanges a été assez malade à nos états; il est si charmé des soins qu'on a de lui, et des députés qu'on lui envoie pour savoir de ses nouvelles, que sa fièvre n'a osé continuer; il est si pénétré de tout cela, que c'est une pitié. Mon fils brillote à merveille; il est député de certaines petites commissions qu'on donne pour faire honneur aux nouveaux venus; nous aspirerons quelque jour à quelque chose de plus. J'ai prié la Marbeuf de le marier là; il ne se verra jamais d'un si beau point de vue que cette année. Il a été dix ans à la cour et à la guerre; il a de la réputation; la première année de paix, il la donne à sa patrie : si on ne le prend cette année, on ne le prendra jamais. Ce pays-ci n'est pas bon pour l'établir; il faut rendre à César ce qui appartient à César; je l'ai un peu dérangé, mais il ne doit pas y avoir regret; cette éducation vaut mieux que celle

de *Laridon négligé :* il est toujours aisé de retourner chez soi, et il ne l'est pas d'être courtisan et honnête homme quand on veut. Mon fils me parle toujours de son *pigeon* avec beaucoup de tendresse à sa mode et d'inquiétude pour sa santé. Ils avoient été se promener aux Rochers, dont ils admiroient la beauté : tout ce que vous ne connoissez pas est plus beau que ce que vous connoissez.

Adieu, ma très-chère : je m'oublie; encore faut-il donner des bornes à cette lettre, ou bien se résoudre à la faire relier : en vérité, c'est une douceur que d'écrire, mais on n'a ce sentiment que pour une personne au monde; car après tout, c'est une fatigue, et encore faut-il avoir une poitrine comme je l'ai. Je m'en vais faire partir mon laquais : les jours sont bien changés depuis que vous étiez ici ; et même depuis que j'ai commencé cette lettre, nous sommes parvenus à quatre heures du soir.

Vous me demandez ce que je fais : je lis mes anciens livres; je ne sais rien de nouveau qui me tente; un peu du Tasse, un peu des *Essais de morale;* je travaille à finir cette chaise qui est commencée en l'année 1674; je me promènerai quand il ne pleuvra plus; je pense continuellement et habituellement à vous; je vous regrette, sans avoir à me reprocher de n'avoir pas goûté tous les moments que j'ai été avec vous; je vous écris, je relis vos lettres, j'espère de vous revoir, je fais des plans pour y parvenir; je suis occupée ou amusée de tout ce qui a rapport à vous de cent lieues loin; je retourne sur le passé; je regrette les antipathies et les morts; je tremble pour votre santé; la bise me fait une oppression par la crainte qu'elle me donne; enfin, ma chère enfant, trouvez-vous que je n'aie rien à faire?

---

738. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi 4e octobre.

Le plaisant repos que vous avez eu à Lyon! je l'ai prévu, ma fille, et j'ai bien compris l'accablement où vous seriez. Mon Dieu, que tout ce qui vous fatigue me fait de mal! Vous aviez des visites qui ressembloient à celles de Paris. Je vous plains bien d'avoir été obligée de laisser la pauvre Montgobert malade. Vous aviez un temps épouvantable, quand vous vous êtes embarquée; ce Rhône aura-t-il bien voulu de vous? Quel mal vous aura fait cette tempête! et puis la bise peut-être en arrivant à Grignan. Ma fille, on n'a jamais tout craint, quand on aime comme je fais. J'attends toujours de vos nouvelles avec impatience; vos lettres font la consolation de ma vie, et puis je meurs de peur qu'elles ne vous aient fait mal en les écrivant. En vérité, mon enfant, il y a bien loin de moi à un philosophe stoïque; mais enfin c'est ma destinée, et j'y consens, puisque vous le voulez. Vous me répondez trop *aimablement* : il faut que je fasse ce mot exprès pour l'article de votre lettre, où vous me paroissez persuadée de toutes les vérités que je vous ai dites sur le retour sincère de mon cœur; mais que veut dire *retour?* il n'a jamais été détourné de vous. Je voyois dès froideurs sans les pouvoir comprendre, non plus que celles que vous aviez pour ce pauvre Corbinelli; j'avoue que celles-là m'ont touchée sensiblement; elles étoient apparentes, et c'étoit une sorte d'injustice dont j'étois si bien instruite, et que je voyois tous les jours si clairement, qu'elle me faisoit petiller : bon Dieu! combien étoit-il digne du contraire! Avec quelle sagesse n'a-t-il point supporté cette injuste disgrâce! Je le retrouvois toujours

le même homme, c'est-à-dire fidèlement appliqué, avec tout ce qu'il a d'esprit et d'adresse, à vous servir solidement.

Je ne pensois pas que vous dussiez répondre à Lyon à ma grande lettre; vous quittez tout pour la lire : n'êtes-vous pas admirable? Pour moi, ma fille, je suis ici dans une tristesse et une solitude que j'aime mieux présentement que tout le monde. Voilà un vrai lieu pour l'humeur où je suis : il y a des heures et des allées qui sont devenues *l'humeur de ma mère*, dont la sainte horreur n'est interrompue que par les horribles galanteries de nos cerfs, et je me trouve bien de cette solitude. Corbinelli est à Paris, les Coulanges à Charenton; je leur ai mandé tout ce que vous m'avez écrit d'elles. Il est vrai qu'on a dit un mot de Chantilly; mais cela est tombé si court qu'il n'en est plus question. A propos de Chantilly, j'ai eu un grand chagrin pour le fidèle Hébert. Gourville, qui vouloit qu'il lui découvrît tout ce qui se fait à l'hôtel de Condé, l'a attaqué sur certains revenants-bons des choses qu'il doit donner à chacun, et que l'on ne prend pas, qui lui ont fait un crime, quoique toujours cela se soit fait dans cette maison. Il s'est mêlé des ennemis et des envieux; quoiqu'il en soit, il est dehors avec la douleur d'être seulement soupçonné; l'état où il est marque son innocence; je ne l'en estime pas moins, je vous en assure, et je n'aurai point de repos que je ne l'aie replacé dans quelque bonne condition ou commission. Il a de l'esprit, il écrit à merveille; il a senti les injustices de la cour, comme le berger de la fable; s'il trouvoit ma livrée dans son coffre : *Doux trésors*, diroit-il, *je vous reprends*.

J'ai reçu une lettre de Mme de Vins, qui me donne un rendez-vous à Pompone après Fontainebleau; je n'y manquerai pas. Mlle de Méri est digne de pitié;

j'envoie chez elle très-souvent, et je la verrai, quand j'irai des moments à Paris. Le bon abbé se porte très-bien ici; son Anglois lui guérit encore son rhume, en mettant je ne sais quoi dans son remède. Si ce n'étoit la timidité qui reste après les grands maux, il iroit fort bien en Bretagne; mais il est comme quand je me retirois à trois heures et demie, de peur du serein. Il vous fait mille et mille compliments. Puisque vous trouvez votre chambre plus grande depuis que vous êtes à Lyon, vous approuverez que nous gardions la Carnavalette, puisqu'après tout vous serez maîtresse de faire tout ce que vous voudrez : ma fille, deux choses, votre santé et vos affaires, il n'y a que cela qui mérite vos soins et qui fasse marcher tout le reste. L'abbé de Grignan m'a mandé que les eaux lui font très-bien depuis six jours. Il n'étoit pas content d'abord, mais il est charmé des soins de tous ces hommes que vous haïssez tant.

Ma chère enfant, ne prenez pas garde à la longueur de cette lettre : je cause avec vous, et n'ai que cela à faire. Je vous demande la grâce de ne vous point tuer pour moi, et que je n'aie point la douleur de contribuer à détruire une vie pour laquelle je donnerois la mienne. Je me suis purgée; je prends présentement de cette eau; j'observerai ce régime à toutes les fins des lunes : Mme de Lavardin m'a dit des merveilles de cette eau; en effet, je m'en trouve fort bien, sans préjudice de l'eau de lin. Payez-moi tous ces soins, ma fille; vous en savez le moyen. Mon fils m'écrit à tout moment : il fait très-bien aux états; il se fait considérer. Je crains seulement qu'il ne soit un peu trop bon Breton. Il me parle de vous avec une tendresse extrême : je suis conciliante, et je lui dis que vous êtes son *pigeon*, et que vous l'aimez. Je dirai bien aussi toutes mes jolies sottises à votre Mme de Chatbrillant : fiez-vous à moi. Mon

Dieu, que j'embrasse de bon cœur Mlles de Grignan! N'ont-elles point bien des choses à me dire? M. de Grignan tue-t-il bien ses perdrix? M'aime-t-il toujours? A-t-il soin de vous comme il me l'a promis? Ma chère enfant, je suis toute à vous; si je n'étois pas toute seule, mes lettres seroient plus courtes; ne prenez pas ce mauvais exemple : c'est que je ne sais que faire.

---

739. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, vendredi 6e octobre.

Hélas! ma fille, vous avez trouvé le vent contraire; je n'en suis guère surprise; vous êtes assez destinée à ce malheur, soit sur le Rhône, ou sur la terre. C'est en vérité, ma très-chère, un grand chagrin en quelque endroit que ce soit, et je comprends fort aisément l'embarras où vous avez été. Il y a même du péril, et vous fîtes très-sagement d'honorer de votre présence le lieu où M. de Vardes s'est baigné, plutôt que de vous opiniâtrer à gagner Valence : il faut céder à la furie des vents.

Il est venu ici un P. Morel de l'Oratoire, qui est un homme admirable; il a amené Saint-Aubin, qui nous est demeuré. Je ne voudrois pas que M. de Grignan eût entendu ce père; il ne croit pas qu'on puisse, sans péché, donner à ses plaisirs, quand on a des créanciers : les dépenses lui paroissent des vols qui nous ôtent le moyen de faire justice. Vraiment, c'est un homme bien salé; il ne fait aucune composition. Mais parlons de Pauline : l'aimable, la jolie petite créature! hélas! ai-je été jamais si jolie qu'elle? on dit que je l'étois beaucoup. Je suis ravie qu'elle vous fasse souvenir de moi : je sais bien qu'il n'est pas besoin de cela; mais enfin j'en ai une joie sensible; vous me la dépeignez char-

mante, et je crois tout ce que vous m'en dites : je suis étonnée qu'elle ne soit pas devenue sotte et ricaneuse dans ce couvent : ah! que vous avez bien fait, ma fille, de la prendre! Gardez-la, ne vous privez pas de ce plaisir : la Providence en aura soin. Ne lui dites-vous pas qu'elle a une *bonne?* Seroit-il bien possible que je trouvasse encore de la place pour aimer, et de nouveaux attachements? Je vous conseille de ne vous point défendre de la tendresse qu'elle vous inspire, quand vous devriez la marier en Béarn. Mlles de Grignan ont eu grande raison de trouver le château de leurs pères très-beau; mais, mon Dieu, quelles fatigues pour y parvenir! que de nuits sur la paille, et sans dormir, et sans manger rien de chaud! Ma chère fille, vous ne me dites pas comme vous vous en portez, et comme cette poitrine en est échauffée, et comme votre sang en est irrité. Quelle circonstance à notre séparation que la crainte très-bien fondée que j'ai pour votre santé, et cette bise qui vous ôte la respiration! Hélas! pouvois-je me plaindre en comparaison de ce que je souffre, quand je n'avois que votre absence à supporter? Je croyois qu'on ne pouvoit pas être pis; on n'imagine rien au delà : j'ignorois la peine où je suis; je la trouve si dure à supporter que je regarderois comme une tranquillité l'état où j'étois alors; encore si je pouvois me fier à vous, et me consoler dans l'espérance que vous aurez soin et pitié de vous et de moi, que vous donnassiez du temps à vous reposer, à vous rafraîchir, à prendre ce qui peut apaiser votre sang; mais je vous vois peu attentive à votre personne, dormant peu, mangeant peu, et cette écritoire toujours ouverte. Ma fille, si vous m'aimez, donnez-moi quelque repos, en prenant soin de vous. Ma chère Pauline, ayez soin de votre belle maman. Pour moi, je me porte très-bien.

Il fait le plus beau temps du monde. Le bon abbé est

parfaitement guéri; son rhume est allé avec sa fièvre : l'Anglois est un homme divin. Nous ne pensons point à faire un plus long voyage que Livry : il reste une certaine timidité après les grandes maladies, qui ne permet pas qu'on s'éloigne du secours. Ce bon abbé vous rend mille grâces de vos soins.

Vous me faites rire des vanités des deux sœurs, et que l'aînée ne néglige pas de nommer dans ses lettres à Lyon tous les noms dont elle s'honore ici: l'autre est admirable de dire qu'on la presse d'aller à Chantilly : la vanité est plaisante; imaginez-vous que la pensée de ce voyage a duré un moment dans la tête de M. de la Rochefoucauld; il me le dit en l'air; je le redis à ces femmes ici; son petit-fils a pensé mourir depuis ce temps; on n'en a pas redit un seul mot; on jette son bonnet par-dessus les moulins, et voilà ce qu'elle appelle une partie dont on la tourmente; ah! il est vrai, nous eussions eu bien de la peine à la débaucher. Il y a des styles à quoi je ne me puis accoutumer; j'aime bien mieux être toute seule dans cette avenue.

Nous y étions hier, Saint-Aubin et moi : il lisoit, je l'écoutois, et je regardois le petit pays doux que vous connoissez; je vous souhaitois l'air que je respirois. Nous avions entendu un cor dans le fond de cette forêt; tout d'un coup nous avons entendu passer comme une personne au travers des arbres; nous avons regardé, c'étoit un grand chien courant. « Qu'est-ce que cela? a dit Saint-Aubin. — C'est un des aumôniers de Monsieur de Senlis, » lui ai-je dit. Là-dessus sa rate s'est épanouie d'un rire extravagant; et voilà la plus grande aventure qui nous puisse arriver en ce pays; il faut être même d'un grand loisir pour vous raconter une telle sottise.

J'écrirai à Pellisson pour le frère de Montgobert; j'y ferai comme pour ma cure. Vous n'avez qu'à me donner toutes sortes de commissions : c'est le plus agréable

amusement que je puisse avoir en votre absence. En voici un que j'ai trouvé : c'est un tome de Montagne, que je ne croyois pas avoir apporté : ah, l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! c'est mon ancien ami ; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau. Je ne puis pas lire ce que dit le maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils, et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avoit pour lui, sans avoir les larmes aux yeux. Lisez cet endroit-là, je vous prie, et me dites comme vous vous en trouverez ; c'est à Mme d'Estissac, *de l'Amour des pères envers leurs enfants*. Mon Dieu, que ce livre est plein de bon sens !

Mon fils triomphe aux états ; il vous fait toujours mille amitiés ; plus de soin de votre santé, plus de crainte que vous ne soyez pas assez forte : enfin ce *pigeon* est tout à fait tendre. Je lui dis aussi vos amitiés : je suis *conciliante*, comme dit Langlade. Mme de Vins vous aime, et m'a demandé soigneusement de vos nouvelles ; la pauvre Méri est toujours misérable ; elle me fait une pitié extrême ; j'irai la voir bientôt.

J'ai une extrême envie de savoir si vous vous serez bien reposée, et si Guisoni ne vous aura point donné quelques conseils que vous ayez suivis. On dit que la glace est bien contraire à votre poitrine ; vous n'êtes plus en état, ma fille, de prendre sur vous ; tout y est pris ; ce qui reste tient à votre vie.

Le bon abbé me disoit tantôt que je devrois vous demander Pauline, qu'elle me donneroit de la joie, de l'amusement, et que j'étois plus capable que je n'ai jamais été de la bien élever : j'ai été ravi de ce discours ; mettons le cuire, nous y penserons quelque jour. Il me vient une pensée, que vous ne voudriez pas me la donner, et que vous n'avez pas assez bonne opinion de moi. Ma fille, cachez-moi cette idée, si vous l'avez ; car je sens que c'est une injustice, et que vous ne me connoissez

pas : je serois délicieusement occupée à conserver toutes les merveilles de cette petite. Mesdemoiselles de Grignan, ne l'aimez-vous pas bien? Vous devriez m'écrire et me conter mille choses, mais naturellement, et sans vous en faire une affaire, et me dire comme se porte votre chère marâtre : cela vous accoutumeroit à écrire facilement comme nous. Je voudrois bien que le petit continuât à jouer au mail; qu'on le fasse plutôt jouer à gauche alternativement, que de le désaccoutumer de jouer à droit, et d'être adroit. Saint-Aubin a trouvé un mail ici; il y a joué très-bien; il vous baise très-humblement les deux mains. Je lui dis des choses admirables de sa petite camuson, et je lui demande les chemins qui l'ont conduit de la haine et du mépris que nous avons vu, à l'estime et la tendresse que nous voyons : il ne sait que répondre, *il mange des pois chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld quand quelqu'un ne sait que répondre.

Monsieur de Grignan, je vous observe ; je vous vois venir : je vous assure que si vous ne me dites pas un mot vous-même de la santé de Madame votre femme, après les horribles fatigues qu'elle a eues, je serai bien mal contente de vous. Cela reviendroit-il à ce que vous me disiez en partant : « Fiez-vous à moi, je vous réponds de tout? » Je crains bien que vous n'observiez cette santé que superficiellement. Si je reçois un mot de vous comme je l'espère, je vous ferai une grande réparation.

---

*740. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GUITAUT.

A Livry, 7e octobre.

Quand elle n'a point le sang en furie et brûlé à l'excès, elle n'a point cette colique : ainsi, quelque naturelle qu'elle soit, quand elle a des douleurs, il faut tout craindre, puisque c'est de ce sang que viennent tous ses maux. Elle est arrivée à Grignan après des fatigues encore : ils eurent le vent contraire sur le Rhône, vous n'en doutez pas; ils couchèrent dans un pouillier où il fallut encore se remettre sur la paille; mais elle a pris Pauline à Valence en passant. Savez-vous le mérite de Pauline? Pauline est une personne admirable; elle n'est pas si belle que la *Beauté*, mais elle a des manières : c'est une petite fille à manger. Elle me mande qu'elle craint de s'y attacher, et qu'elle me la souhaiteroit, sans qu'elle est assurée qu'elle lui couperoit l'herbe sous le pied. Je suis fort aise qu'elle ait cet amusement. Elle me dit qu'elle se porte bien, mais je n'en crois rien du tout, et personne ne m'écrit qu'elle. Montgobert a eu le courage de s'embarquer sur le Rhône avec la fièvre continue. J'estime bien le courage et l'affection de cette fille. Voilà bien parlé, Dieu merci, de ce qui me tient au cœur; cela n'est guère honnête, mon cher Monsieur. Je crains que Mme de Guitaut ne se moque de moi; elle auroit raison. Je lui fais mille excuses de cette impolitesse, et je l'embrasse de tout mon cœur avec sa permission.

Vous ferez très-bien et très-sagement et très-politiquement de ne rien réveiller de tout ce que vous savez à M. de Caumartin; je ne m'en soucie point du tout.

J'ai voulu vous parler à cœur ouvert, je l'ai fait, je

suis contente; il me semble que vous aimez assez ma naïveté. Nous avons la bride sur le cou présentement; car du temps de notre impénétrable ami, nous n'eussions jamais osé. Venez, venez dans la chambre de ma fille, nous en dirons bien d'autres. Notre bon abbé vous assure de ses services; il se porte parfaitement bien : cet Anglois lui a encore guéri un gros rhume qui lui étoit resté, aussi bien que sa fièvre. Son heure n'étoit pas marquée, et les autres l'étoient : voilà tout ce qu'on peut dire.

Suscription : A Monsieur Monsieur le comte de Guitault, chevalier des ordres du Roi à Époisse, à Semur. *A gauche de l'adresse, au coin supérieur, on lit :* Semur en Auxois.

---

741. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi 11e octobre.

J'attendois cette lettre du 1er avec bien de l'impatience : les pluies l'ont retardée; voilà un des chagrins de l'absence, c'est qu'elle noircit toutes choses : je n'avois pas manqué d'imaginer tout ce qu'il y a de plus fâcheux; et pour vous parler sincèrement, je ne puis être en repos sur votre santé : je ne crois point ce que vous m'en dites; M. de Grignan même ne m'en dit pas un mot; la pauvre Montgobert, à qui je me fie, est malade; Mlles de Grignan n'en disent que ce qu'il vous plaît : ainsi je suis abandonnée à mon imagination. Vos jambes froides et mortes, dont vous vous moquez, au moins devant moi, me font une peine incroyable; je ne trouve point que cela soit à négliger, et si j'étois à votre place, je suivrois l'avis de Guisoni, qui ne traite pas ce mal de bagatelle : je ferois le voyage qu'il vous conseille ; je

prendrois mon temps; je mettrois ce remède au rang de mes affaires indispensables, et je ne laisserois point mes pauvres jambes froides, mortes et dénuées d'esprits : je les voudrois ressusciter et réchauffer; je voudrois enfin me soulager des cruelles douleurs qu'elles me font souffrir tous les soirs. Ce n'est pas vivre, ma chère enfant, que de vivre avec tant d'incommodités. C'est ce voyage-là que je vous ferois bien faire, si j'étois M. de Grignan, et que j'eusse autant de pouvoir sur vous qu'il en a. Enfin, vous croyez bien que je pense souvent à toutes ces choses, et qu'il n'y a nulle philosophie, nulle résignation et nulle distraction qui puissent m'en détourner. Je m'en accommode le mieux que je puis, quand je suis dans le monde; mais de croire que cette pensée ne soit pas gravée profondément dans mon cœur, ah! ma fille, vous connoissez trop bien l'amitié pour en pouvoir douter. Et vous parlez de ma santé : c'est bien dit, de ma santé, car je me porte très-bien, je vous l'ai dit vingt fois; vous vous occupez de ma santé, et moi je m'inquiète avec raison de votre maladie. Guisoni veut que je me fasse saigner, parce que la saignée lui fait du bien; le médecin anglois dit qu'elle est contraire au rhumatisme, et que si j'ôte mon sang, qui consume les sérosités, je me retrouverai comme il y a quatre ans : lequel croirai-je? Voici le milieu : je me purgerai à la fin de toutes les lunes, ainsi que j'ai fait depuis deux mois; je prendrai de cette eau et de l'eau de lin : c'est là tout ce qu'il me faut; et ce qui me seroit encore meilleur, ce seroit votre santé. Voilà bien du discours, ma très-belle, sur un sujet qui n'aura pas manqué de vous ennuyer; mais vous ne sauriez m'empêcher d'être uniquement occupée de l'état où vous êtes.

---

742. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Pompone, vendredi 13e octobre.

Me voici, ma fille, avec les meilleures gens du monde, comme vous savez ; aussitôt qu'ils furent arrivés à Pompone, Mme de Vins m'envoya un laquais à Livry, pour me prier, si je le pouvois, de les venir voir. J'y vins hier au soir ; le maître et la maîtresse du logis me reçurent fort bien ; mais Mme de Vins parut tellement votre amie, et notre abord fut si tendre pour vous, que je ne pus douter de tout ce que je pensois déjà de la véritable amitié qu'elle a pour vous. Nous causâmes fort de votre départ, de votre séjour, de votre santé, et même de votre retour ; car on ne peut s'empêcher, comme vous disiez une fois, de se rendre l'avenir présent. Nous prenons tout ce que nous pouvons de tous les côtés : il seroit inutile de vous redire toutes nos conversations ; vous les imaginez aisément, et cela rendroit cette lettre infinie. Mme de Vins vous écrit ; elle vous mandera ce qu'elle sait de nouvelles. Dites-lui un peu que vous mettez sur votre compte tout ce qu'elle fait à mon égard. L'amitié qu'elle a pour vous m'est aussi convenable que son âge me l'est peu ; mais son esprit est si bon et si solide, qu'on la peut tenir pour vieille par cet endroit, aussi bien que vous, qui avez passé à joints pieds sur toutes les misères des jeunes personnes. Je lui appris une querelle entre MM. de V***, d'A*** et T***. M. de la Rochefoucauld les accommode, et s'en trouve si embarrassé, qu'il aimeroit mieux avoir à faire un poëme épique, à ce que me mande Mme de la Fayette : je vous en dirai davantage mercredi.

Je reçus hier vos lettres en venant ici, de sorte que je fis tenir fort sûrement celle de Mme de Vins. Je serai

demain à Paris : je verrai le chevalier, et dirai adieu à la Garde, qu'on dit qui s'en va mardi. Je veux leur ôter la peine de venir à Livry, dont les chemins sont déjà vilains. Je ne vous dit plus rien de notre maison : vous aurez vu comme les pensées du vendredi étoient toutes contraires à celles du mercredi; cela est fort de l'humanité. Je suis fort aise de la dernière résolution; je crois n'y avoir pas nui. Vous serez bien étonnée et bien fâchée de recevoir sitôt vos ordres pour l'assemblée : à peine aurez-vous le temps de vous reposer un moment; mais cette précipitation est mêlée d'un grand bien; car sûrement M. de Vendôme n'ira point; M. de Pompone me l'a dit avec plaisir : tous les ordres s'adressent à M. de Grignan. Il paroît ici qu'elle est déjà commencée; voilà qui est fait; ainsi, ma belle, du bien et du mal mêlés partout : vous ne passerez point le mois de novembre chez vous, mais vous êtes encore gouverneurs. M. de Pompone sent cela comme nous; je n'ai jamais vu un homme si aimable ; il m'a fort priée de vous faire ses compliments sincères et tendres; car votre santé et votre absence lui tiennent au cœur.

J'embrasse premièrement M. de Grignan; je l'admire bien, et vous aussi, ma fille, d'aimer tant mes lettres; je suis toujours tout étonnée du bien que vous m'en dites; elles passent si vite chez moi, que je ne sens jamais ni ce qu'elles valent, ni aussi ce qu'elles ne valent pas : telles qu'elles sont, vous n'en aurez que trop, et moi des vôtres, qui font pourtant toute ma consolation; mais elles sont bien tristes, quand je les compare à ce qu'il y a de meilleur; je ne vis que pour en venir là.

Mais je reviens. J'embrasse donc M. de Grignan premièrement, et suis fort aise qu'il ait la bonne foi d'avouer que je lui donne bien de la tablature pour savoir bien aimer : qu'il essaye un peu de chanter sur ce ton, *principalement* sur le soin de votre santé; car on a beau

dire que cela est importun, je ne suis pas trop de cet avis, et tout ce qui tient à la vie de ce que nous aimons, de tout temps ne s'est guère accordé avec la tranquillité. S'il avoit autant aimé Mme de Saint-Simon que je vous aime, j'en demande pardon à son amour, il n'auroit pas été bien en repos de la voir dans l'état où vous êtes; qu'il examine donc cette vérité : voilà sa leçon d'aujourd'hui, car je me trouve obligée d'être sa maîtresse à aimer. Je l'embrasse donc premièrement; jamais ne pourrai-je continuer, et embrasser quelqu'un secondement? Ce sera vraiment Mesdemoiselles ses filles, qui me tiennent au cœur, et mon petit garçon, qui ne m'y tient pas mal aussi, et *Paulinette*, avec tous ses attraits; et vous, ma très-chère, que vous dirai-je? Rien du tout, que ce que vous avez la justice de me dire : c'est que vous remplissez toute la capacité de ce cœur que vous trouvez si savant dans l'amitié.

---

743. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 18e octobre.

Ma très-chère et très-aimable, je suis venue ici pour plusieurs petites choses; le bon abbé y est aussi, et se porte très-bien. Une de mes affaires étoit de voir le chevalier de Grignan; sa vue me toucha sensiblement : je sais l'intérêt qu'il prend à votre santé; nous en parlâmes fort; il est digne de comprendre ce que je sens pour vous. Je croyois dire adieu aussi à M. de la Garde; mais il ne s'en va pas sitôt : il a toujours de ces sortes d'affaires qui me font admirer sa bonté. Nous voilà donc arrêtés à l'hôtel de Carnavalet; nous ne pouvions mieux faire. Le bon abbé est entré d'abord dans vos desseins pour l'ajustement de votre appartement. Il est survenu fort à

propos un fort honnête ami de *carpillon fretin*, M. d'Agaurry, à qui nous avons affaire en son absence : il est tellement entré avec nous dans cette petite commodité, qu'il en veut être l'architecte ; il s'y entend fort bien : il demande seulement le temps d'écrire à M. d'Agaurry, en Dauphiné, pour avoir la permission d'attaquer la vieille antiquaille de cheminée, dont il ne doute point ; et cela étant, il n'y aura rien de mieux ni de plus tôt fait. Tout le malheur, c'est qu'il vous en coûtera bien moins que ce que vous pensez : ils disent que cent écus feront votre affaire ; soyez persuadée que nous aurons grand plaisir à vous faire celui-là. En vérité, c'est une chose étrange que l'hôtel de Carnavalet sans vous. Il faut se soutenir, ma fille, par l'espérance de vous y revoir, non plus comme un oiseau ni comme un courrier, mais comme une personne qui n'a plus que faire là-bas, et qui vient respirer un air qui convient à ses affaires et à sa santé.

J'ai grand regret que Pauline soit chassée du logis; je vous en crois dehors vous-même, car vous n'aurez guère laissé languir votre convocation, afin de ne donner pas le temps au gouverneur de se raviser ; il n'y a pas d'apparence qu'il y songe cette année. On est persuadé que Sa Majesté va faire commencer les propositions du mariage de Bavière par M. le président Colbert, qu'on croit qui va partir : tout cela est encore en l'air.

Vous savez la querelle de M. de Ventadour et du duc d'Aumont. Ce dernier revenoit de Bourbon avec sa femme, la duchesse de Ventadour et le chevalier de Tilladet. M. de Ventadour étoit à une de ses terres dans ce même pays, appelée la Motte. Il avoit prié sa femme d'y venir; il en envoie prier toute la compagnie ; on le refusa ; il vint lui-même, et ne fut pas bien reçu, parce que, de la dînée à la couchée, les suivant partout, ses discours étoient un peu entremêlés de mena-

ces et d'injures : il étoit à cheval par la campagne, le pistolet à la main, comme don Quichotte, menaçant et défiant ces Messieurs. Le chevalier de Tilladet le traita de fou, et qu'il falloit le mener aux Petites-Maisons. Enfin, dans les transes mortelles, les dames arrivèrent à Paris, où le Roi averti envoya aussitôt garder Mme de Ventadour. La voilà sous sa protection. Que fait le monstre? Il s'en va trouver le Roi, accompagné de ses proches, c'est-à-dire MM. les princes de Condé, de Conti, MM. de Luxembourg, Duras, Schomberg, Bellefonds; et avec une hardiesse incroyable, parla à Sa Majesté, disant que le chevalier de Tilladet lui avoit manqué de respect. Remarquez ce mot : il remet la duché où elle étoit autrefois. « Eh ! Sire, pourquoi me refuse-t-on ma femme? Que m'est-il arrivé d'extraordinaire? Suis-je plus bossu et plus mal fait que je n'étois quand on m'a bien voulu? Si je suis laid, Sire, est-ce ma faute? Si je m'étois fait moi-même, j'aurois pris la figure de Votre Majesté; mais tout le monde n'est pas partagé comme il le voudroit être. » Et enfin, avec cette flatterie naturelle et juste, qu'on n'attendoit point, et beaucoup de raison dans ses discours, il a si bien fait que le Roi a été fort content de lui, et toute la cour. Cependant on les va séparer; l'embarras c'est qu'il veut absolument que sa femme soit dans un couvent, et cela est triste. M. de la Rochefoucauld est chargé de toute cette affaire, et des accommodements entre ces Messieurs. Il est bien plus empêché de tout cet embarras que s'il avoit à faire un poëme épique. Je ne sais comme j'écris aujourd'hui; je suis dans une prolixité qui m'ennuie moi-même. Le chevalier vous aura mandé celui de M. le comte d'Auvergne et de Talart ; il est si fort à souhait pour ce premier qu'il ne s'y peut rien souhaiter, ni rien ajouter.

Mon fils est aux Rochers solitairement : il a si bien

fait aux états, que je crois qu'il aura dans deux ans cette grande députation. Il vous aime très-chèrement, il en jure sa foi; je conserverai entre vous l'amitié fraternelle, ou j'y périrai. Je vous ai mandé comme j'ai vu Mme de Vins, et comme j'ai bien fait ma charge de résidente; elle est demeurée seule à Pompone. J'ai fait vos compliments à toutes les dames que vous me nommez : votre souvenir fait une joie et une tristesse. Mme de la Fayette se veut distinguer à cause de cette nouvelle amitié; il ne tiendra vraiment pas à elle que vous ne soyez contente.

J'embrasse M. de Grignan, Mesdemoiselles ses filles, son petit sobre de fils; cela est plaisant d'aspirer à cette qualité : nos Bretons n'on point cette fantaisie. Pour vous, ma très-chère, je suis à vous dans cette perfection que M. de Grignan admire. J'aime que vous me parliez de vous sans cesse, et je regrette tout ce qui n'est que pour causer agréablement : la crainte que tant d'écriture ne vous fasse mal trouble tout le plaisir que j'avois de vos lettres infinies.

---

744. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 20e octobre.

Quoi! vous pensez m'écrire de grandes lettres, sans me dire un mot de votre santé; je pense, ma chère enfant, que vous vous moquez de moi; pour vous punir, je vous avertis que j'ai fait de ce silence tout le pis que j'ai pu; j'ai compris que vous aviez bien plus de mal aux jambes qu'à l'ordinaire, puisque vous ne m'en disiez rien, et qu'assurément si vous vous fussiez un peu mieux portée, vous eussiez été pressée de me le dire : *voilà comme* j'ai raisonné. Mon Dieu! que j'étois heu-

reuse quand j'étois en repos sur votre santé! et qu'avois-je à me plaindre auprès des craintes que j'ai présentement? Ce n'est pas qu'à moi, qui suis frappée des objets et qui aime passionnément votre personne, la séparation ne soit un grand mal; mais la circonstance de votre délicate santé est si sensible, qu'elle en efface l'autre. Mandez-moi donc désormais l'état où vous êtes, mais avec sincérité. Je vous ai mandé tout ce que je savois pour vos jambes; si vous ne les tenez chaudement, vous ne serez jamais soulagée : quand je pense à ces jambes nues deux ou trois heures le matin pendant que vous écrivez; mon Dieu! ma chère enfant, que cela est mauvais! Je verrai bien si vous avez soin de moi. Je me purgerai lundi pour l'amour de vous; il est vrai que le mois passé je ne pris qu'une pilule; j'admire que vous l'ayez senti; je vous avertis que je n'ai aucun besoin de me purger; c'est à cause de cette eau, et pour vous ôter de peine. Je hais bien toutes ces fièvres qui sont autour de vous; peut-être que votre saignée aura sauvé votre pauvre officier.

Le chevalier vous mande toutes les nouvelles; il en sait plus que moi, quoiqu'il soit un peu incommodé de son bras, et par conséquent assez souvent dans sa chambre. Je le fus voir hier, et le bel abbé; il me faut toujours quelque Grignan; sans cela il me semble que je suis perdue. Vous savez comme M. de la Salle a acheté la charge de Tilladet; c'est bien cher pour être subalterne de M. de Marsillac : il me semble que j'aime mieux les subalternes des charges de guerre. On parle fort du mariage de Bavière. Si l'on faisoit des chevaliers, ce seroit une belle affaire; je vois bien des gens qui ne le croient pas.

J'ai reçu une lettre de bien loin, que je vous garde; elle est pleine de tout ce qu'il y a au monde de plus reconnoissant, et d'un tour admirable. Pour le pauvre Cor-

binelli, hélas! il ne lui faut rien, il ne demande rien; il ne se plaint de rien, c'étoit moi qui étois émue; s'il l'a été, il s'est bien caché, et s'est consolé dans l'innocence de sa conscience; pour moi, qui ne suis pas si sage, c'étoit justement cela qui m'impatientoit : ai-je pu jamais savoir ce que c'étoit que cette sorte d'injustice, quoique je vous l'aie demandé? Enfin, n'en parlons plus présentement : voilà qui est fait et trop fait, et trop passé; peut-être qu'un jour nous reprendrons ce chapitre à fond : c'est une des choses que je souhaite le plus. Dans ces derniers temps, hélas! vous faisiez fort bien pour Corbinelli; il ne lui en faut pas davantage; il est content, et moi aussi; il n'y a rien à raccommoder : tout est bien; croyez-moi, je ne sais point de cœur meilleur que le sien, je le connois; et pour son esprit, il vous plaisoit autrefois; il regarde avec respect la tendresse que j'ai pour vous; c'est un original qui lui fait connoître jusqu'où le cœur humain peut s'étendre; il est bien loin de me conseiller de m'opposer à cette pente; il connoît la force des conseils sur de pareils sujets. Le changement de mon amitié pour vous n'est pas un ouvrage de la philosophie, ni des raisonnements humains; je ne cherche point à me défaire de cette chère amitié; ma fille, si dans l'avenir vous me traitez comme on traite une amie, votre commerce sera charmant; j'en serai comblée de joie, et je marcherai dans des routes nouvelles. Si votre tempérament, peu communicatif, comme vous le dites, vous empêche encore de me donner ce plaisir, je ne vous en aimerai pas moins : n'êtes-vous pas contente de ce que j'ai pour vous? en desirez-vous davantage? Voilà votre pis aller : vous ne serez point moins aimée.

Nous parlions de vous l'autre jour, Mme de la Fayette et moi, et nous trouvâmes qu'il n'y avoit au monde que Mme de Rohan et Mme de Soubise qui fussent ensemble aussi bien que nous y sommes; et où trouverez-

vous une fille qui vive avec sa mère aussi agréablement que vous faites avec moi? Nous les parcourûmes toutes; en vérité nous vous fîmes bien de la justice, et vous auriez été contente d'entendre tout ce que nous disions. Il me paroît qu'elle a bien envie de servir M. de Grignan; elle voit bien clair à l'intérêt que j'y prends; elle sera alerte sur les chevaliers, et surtout le mariage se fera dans un mois, malgré l'*écrevisse*, qui prend l'air tant qu'elle peut; mais elle sera encore fort rouge en ce temps-là. Mme de la Fayette prend des bouillons de vipères, qui lui redonnent une âme et lui donnent des forces à vue d'œil; elle croit que cela vous seroit admirable. On prend cette vipère, on lui coupe la tête, la queue, on l'ouvre, on l'écorche, et toujours elle remue; une heure, deux heures, on la voit toujours remuer. Nous comparâmes cette quantité d'esprits si difficiles à apaiser, à de vieilles passions, et surtout celles de ce quartier : que ne leur fait-on point? On dit des injures, des mépris, des rudesses, des cruautés, des querelles, des plaintes, des rages : et toujours elles remuent, on n'en sauroit voir la fin; on croit que quand on leur arrache le cœur, c'en est fait, qu'on n'en entendra plus parler : point du tout, elles sont encore en vie, elles remuent encore. Je ne sais pas si cette sottise vous paroîtra comme à nous; mais nous étions en train de la trouver plaisante; on en peut faire souvent l'application.

Je suis fort aise de vous voir disposée comme vous êtes pour Monsieur de Marseille; eh, mon Dieu! que cela est bien, et qu'il y a de noirceur et d'apparence d'aigreur à conserver longtemps ces sortes de haines! elles doivent passer avec les affaires qui les causoient, et point charger son cœur d'une colère nuisible en ce monde-ci et en l'autre. Vous en serez encore plus aimée de Mme de Vins et de M. de Pompone : cela les tirera d'un grand embarras. Tout ce qui fâche M. de Grignan,

c'est que votre médecin ait eu plus de pouvoir que votre confesseur, car je compte qu'il est toujours homme de bien.

Voici des affaires qui vous viennent : je crois que vous allez à Lambesc; ma chère enfant, il faut tâcher de se bien porter, de rajuster un peu les deux bouts de l'année qui sont dérangés, et les jours passeront : j'ai vu que j'en étois avare; je les jette à la tête présentement. Je m'en retourne à Livry jusqu'après la Toussaint; j'ai encore besoin de cette solitude; je n'y veux mener personne; je lirai, je tâcherai de songer à ma conscience; l'hiver sera encore assez long.

Votre *pigeon* est aux Rochers comme un ermite, se promenant dans ses bois; il a fort bien fait dans ces états. Il avoit envie d'être amoureux d'une Mlle de la Coste; il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour la trouver un bon parti, mais il n'a pu. Cette affaire a une *côte rompue;* cela est joli. Il s'en va à Bodégat, de là au Buron, et reviendra à Noël avec M. d'Harouys et M. de Coulanges. Ce dernier a fait des chansons extrêmement jolies; Mesdemoiselles, je vous les enverrai. Il y avoit une Mlle Descartes, propre nièce de *votre père*, qui a de l'esprit comme lui; elle fait très-bien des vers. Mon fils vous parle, vous apostrophe, vous adore, ne peut plus vivre sans son *pigeon;* il n'y a personne qui n'y fût trompé. Pour moi, je crois son amitié fort bonne, pourvu qu'on la connoisse pour être tout ce qu'il en sait : peut-on lui en demander davantage?

Adieu, ma très-chère et très-aimable : je ne veux pas entreprendre de vous dire combien je vous aime; je crois qu'à la fin ce seroit un ennui. Je fais mille amitiés à M. de Grignan, malgré son silence. J'étois ce matin avec M. de la Garde et le chevalier : toujours pied ou aile de cette famille.

Mesdemoiselles, comment vous portez-vous, et cette

fièvre qu'est-elle devenue? Mon cher petit marquis, il me semble que votre amitié est considérablement diminuée : que répond-il? Pauline, ma chère Pauline, où êtes-vous, ma chère petite?

---

745. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Deux mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 728, p. 277), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 24e octobre 1679.

Je suis persuadée que vous ne recevrez point cette lettre en Bourgogne, et je le souhaite, mon cher cousin; je l'écris au hasard. Ma nièce de Sainte-Marie m'a dit que vous veniez incessamment avec l'heureuse veuve. Je pensois qu'elle vînt seule, et je lui fis offrir le logement de ma fille; mais j'ai bien aisément compris que vous ne vous sépariez non plus à Paris qu'ailleurs : vous ne sauriez être en meilleure compagnie.

J'ai perdu avec beaucoup de douleur celle de ma fille. La pauvre femme partit le 13e du mois passé, avec une santé assez délicate pour que j'en sois continuellement en peine. C'est l'état où je suis. J'ai passé beaucoup de temps à Livry : cette solitude me déplaisoit moins que la contrainte du monde et des visites. Je m'y en retourne encore passer la Toussaint, après quoi je reviendrai ici vous attendre : il me semble que c'est à peu près le temps que vous arriverez. Je suis si mal instruite des nouvelles, que je n'entreprendrai pas de vous en mander. Je vous écris tristement, mes pauvres enfants; vous me remettrez dans mon naturel. Je l'espère de vos aimables esprits; et en attendant, je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

---

*746. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Livry, 24e octobre.

Vous n'avez donc pas eu M. de Caumartin? Quelle raison vous a-t-il donnée pour ne point faire un voyage si naturel et si bien placé? Il me semble que l'amitié qui est entre vous les devoit conduire tout droit à Époisse. Pour moi, Monsieur, je suis dans cette forêt solitaire et triste comme vous savez. J'ai quelque envie de tourner mon intention du côté d'une retraite, pour me préparer à la bonne fête de la Toussaint. Jusques ici j'en ai fait une caverne de larrons, c'est-à-dire un lieu où j'ai passé plusieurs jours dans un horrible chagrin. Je voudrois bien faire de tout cela un sacrifice à Dieu, et l'offrir comme une pénitence : avec de telles vues on rendroit bon tout ce qui est mauvais. Cette comtesse me revient toujours au cœur et à l'esprit; elle a de cruels maux de jambes : c'est l'humeur de cette poitrine qui se jette là. Elle est toujours d'une maigreur qui me fait trembler; elle me cache la moitié de ses maux, et l'éloignement fait qu'on n'a jamais de repos. Elle vous demande de l'eau de Sainte-Reine; je crois que vous l'avez déjà envoyée; il faut croire qu'elle en a besoin. Ils sont présentement, selon mes supputations, à leur petite assemblée. M. de Vendôme n'y va point encore cette année. Ils enterreront la synagogue; après cela je leur conseille bien de régler leurs affaires de si bonne manière, qu'ils puissent être à Paris comme les autres, et que ma fille ne soit occupée que du soin de rétablir sa santé, s'il est possible. N'êtes-vous pas de cet avis? J'ai été quelques jours à Paris. Je serai ici jusqu'après la Toussaint. On ne parle que de M. et Mme de Ventadour. Vous avez de trop bons correspondants ou correspondantes, pour se mêler de vous

dire des nouvelles : ou vous viendrez en apprendre vous-même, ou l'on vous en contera cet hiver. Que je vous admire, et que vous êtes sage d'être chez vous, pour les raisons qui vous y font demeurer! mais quand elles cessent, on a quelque plaisir à revoir ses amis. En vérité, vous êtes un des hommes du monde qui me convient le plus. Madame, voulez-vous bien que je le dise, et que j'avoue, comme il le disoit l'autre jour, que c'est un grand bonheur, ou un grand malheur, que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt? Le bon abbé vous assure tous deux de ses respects; il se porte très-bien; son heure n'étoit pas marquée; il faut jouir de cet été Saint-Martin que la Providence lui donne encore. Aimez-moi, je vous en conjure, puisque vous m'avez embarquée à vous aimer très-sincèrement.

---

747. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi 25e octobre.

Je suis ici, ma chère fille, toute fine seule : je n'ai pas voulu me charger d'un autre ennui que le mien : nulle compagnie ne me tente à commencer sitôt mon hiver. Si je voulois, je me donnerois d'un air de solitude; mais depuis que j'entendis l'autre jour Mme de Brissac dire qu'elle étoit livrée à ses réflexions, qu'elle étoit un peu trop avec elle-même, je veux me vanter d'être toute l'après-midi dans cette prairie, causant avec nos vaches et nos moutons. J'ai de bons livres, et surtout Montagne; que faut-il autre chose quand on ne vous a point? J'y ai reçu votre dernière lettre; vous me croyez à Paris auprès du feu, et vous recevrez auprès du vôtre mes lamentations sur les fatigues de votre voyage : l'horrible chose que d'être si loin! Mais on ne peut être plus étonnée

que je l'ai été de vous voir avec M. et Mme de Mesmes; j'ai cru que vous vous trompiez, et que c'étoit à Livry que vous alliez les recevoir. Les voilà qui m'écrivent donc d'une manière qui me fait comprendre qu'ils sont parfaitement contents de la bonne réception que vous leur avez faite : ils ont beaucoup d'envie de me voir; c'est la meilleure raison que j'aie pour m'en retourner incessamment.

Vous avez raison de supprimer la modestie de Pauline; elle seroit usée à quinze ans : une modestie prématurée et déplacée pourrait faire de méchants effets. Vous vous moquez de remercier Corbinelli du bien qu'il dit de votre esprit; il le trouve seul au-dessus des autres et quand il en parle, c'est pour dire ce qu'il pense, et non pour vous plaire, ni vous donner bonne opinion de vous. Il vouloit l'autre jour vous mettre un mot dans ma lettre sur les politesses que vous disiez pour lui; cela ne se rencontra pas; ce sera pour mon retour. M. et Mme de Rohan ne trouvent pas l'invention, sur deux mille cinq cents pistoles qu'ils ont reçues des états, de lui faire un petit présent sous le nom du petit prince de Léon. Il y a de plaisantes étoiles; celle de Corbinelli est de mépriser ce que les autres adorent. Il est vrai que j'eus beaucoup de plaisir à les entendre, l'abbé du Pile et lui; ils étoient d'accord en bien des choses; il y en avoit de dures, sur quoi ils mâchonnoient; M. de la Rochefoucauld appelle cela *manger des poids chauds;* ils en mangèrent donc, car dans cette forêt on conclut juste. Le gros abbé a commencé sa charge de gazetier; ne vous incommodez point pour les réponses; il a un style de gazette qu'il possède mieux que moi.

Pour votre frère, c'est un homme admirable; il n'a jamais pu se passer de gâter les merveilles qu'il avoit faites aux états par un goût *fichu,* et un amour sans

amour, entièrement ridicule. L'objet s'appelle Mlle de la Coste; elle a plus de trente ans, elle n'a aucun bien, nulle beauté; son père dit lui-même qu'il en est bien fâché, et que ce n'est point un parti pour M. de Sévigné : il me l'a mandé lui-même; je l'en loue, et le remercie de sa sagesse. Savez-vous ce qu'a fait ensuite votre frère? Il ne quitte pas la demoiselle; il la suit à Rennes, en basse Bretagne où elle va, sous prétexte d'aller voir Tonquedec : il lui fait tourner la tête; il la dégoûte d'un parti proportionné, auquel elle est comme accordée : toute la province en parle; M. de Coulanges et toutes mes amies de Bretagne m'en écrivent et croient tous qu'il se mariera. Pour moi, je suis persuadée que non; mais je lui demande pourquoi décrier sans besoin sa pauvre tête, qui avoit si bien fait dans les commencements? Pourquoi troubler cette fille, qu'il n'épousera jamais? Pourquoi lui faire refuser ce parti, qu'elle ne regarde plus qu'avec mépris? Pourquoi cette perfidie? Et si ce n'en est point une, elle a bien un autre nom, puisque assurément je ne signerois point à son contrat de mariage. S'il a de l'amour, c'est une folie qui fait faire encore de plus grandes extravagances; mais comme je l'en crois incapable, je ferois scrupule, si j'étois en sa place, de troubler, de gaieté de cœur, l'esprit et la fortune d'une personne qu'il est si aisé d'éviter. Il est aux Rochers, me parlant de ce voyage chez Tonquedec, mais pas un mot de la demoiselle, ni de ce bel attachement : en général seulement ce sont des tendresses infinies et des respects excessifs. Voilà des choses que j'abandonne à la Providence; car qu'y puis-je faire? Je suis pourtant persuadée que tout cela ne sera rien : j'écris des lettres admirables qui n'auront que l'effet qu'il plaira à Dieu.

Ne vous ai-je point parlé de cette Mlle de *** ? Non, c'est à mon fils. Elle est donc mariée à M. de ***, à qui, contre notre pensée, on a effectivement donné cent mille

écus, cent mille écus bien comptés. Ils ont été éblouis de cette somme : ils sont avares ; mais en même temps on leur a donné la plus folle, la plus dissipatrice, la plus ceci, la plus cela, qu'il est possible d'imaginer. Après avoir été habillée comme une reine à son mariage par son père, elle a jeté encore douze mille francs à un voyage qu'elle fit à Fontainebleau ; elle y entra dans le carrosse de la Reine ; il n'y a pas de raillerie, elle donna cinquante pistoles aux valets de pied ; elle joua, et tout à proportion. Elle en revint enfin ; voici le diantre : père et mère, navrés de douleur sur la dépense, vinrent pleurer chez Mme de Lavardin, qui les avoit avertis, maudissant l'heure et le jour de ce mariage. Le mari vint ensuite, disant avec naïveté qu'*il lui pleuvoit dans la bouche* (remarquez bien cet endroit) des lettres d'avis de tous côtés de la mauvaise conduite passée et présente de sa femme, qu'il étoit au désespoir. Mme de Lavardin rioit sous gorge, et conte tout cela fort plaisamment. Enfin, sans vous dire ses réponses ni ses conseils, voici la conclusion : une belle et grande maison, qu'on avoit louée pour revenir cet hiver, est rendue, et le voyage d'Auvergne n'aura ni fin ni terme. Voilà une belle histoire dont vous vous souciez beaucoup, ma chère belle ; c'est l'oisiveté qui jette dans ces sortes de verbiages.

---

*748. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre (n° 745, p. 321), j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 27e octobre 1679.

J'ai reçu votre lettre du 24e de ce mois, Madame, et j'en recevrai encore quelques-unes de Paris avant que je parte d'ici, car encore que j'aie reçu, il y a près de

quinze jours, la permission que j'ai demandée au Roi, les affaires que j'ai ici m'y retiendront jusqu'au commencement de décembre. J'en ai à Paris, mais quand je n'en aurois point d'autre que celles de ma fille de Coligny, je ne laisserois pas d'y aller. Comment avez-vous pu croire que je demeurasse seul dans mes châteaux? Pour moi, je vous plains extrêmement de ne pouvoir accompagner la belle Madelonne en Provence, et d'autant plus que vous l'avez laissée partir avec une méchante santé.

Je comprends bien que vous êtes mieux à Livry qu'à Paris. Dans le commencement de ces séparations, les gens que vous voyez dans le monde veulent que vous soyez toujours gaie et divertissante et n'entrent point dans les raisons de votre chagrin. Nous l'adoucirons, ma chère cousine, en le partageant avec vous. Cependant ne vous y laissez point trop aller, car outre que vous vous donneriez trop d'affaires, le chagrin est mortel à tout le monde, et surtout aux personnes qui, comme vous, ne sont pas nées pour être tristes.

Adieu, ma chère cousine : je vous assure que nous vous aimons tendrement, votre nièce et moi.

---

749. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi jour de la Toussaint.

Vous devriez avoir reçu la lettre que je vous écrivis de Pompone avec Mme de Vins, dans le même paquet; mais vos orages ont tout dérangé. Que vous êtes excessifs en Provence! tout est extrême, vos chaleurs, vos sereins, vos bises, vos pluies hors de saison, vos tonnerres en automne : il n'y a rien de doux ni de tempéré. Vos rivières sont débordées, vos champs noyés et abîmés,

votre Durance a quasi toujours le diable au corps; votre île de Brouteron très-souvent submergée. Enfin, ma fille, quand je songe à la délicatesse de la santé que vous opposez à tant de choses si violentes, je tremble; et M. de Grignan, qui vous aime, ne tremble-t-il point aussi de tant d'inégalités? Pour moi, je ne puis me rassurer, voyant surtout que vous n'êtes pas disposée à recevoir le secours des remèdes les plus certains.

Je vis l'autre jour cette petite Mme de Nesmond; elle a été malade à l'extrémité de la poitrine; elle revient à vue d'œil avec du lait d'ânesse le soir et le matin; elle avoit une toux qui lui ôtoit la voix. Je ne vous dis pas d'en prendre, puisqu'il vous est contraire, qu'il vous dégoûte et vous déplaît; mais je me plains, comme d'un très-grand malheur, que vous soyez privée d'un si sûr et si salutaire remède. Je regrette toujours le temps où je n'étois fâchée que de votre absence; mais quelle circonstance de craindre comme je fais, et de craindre ce que je crains!

J'ai eu soin de Mlle de Méri autant que je l'ai pu avec ma solitude de Livry, qu'il a fallu me laisser un peu goûter. Elle n'est plus abandonnée, elle me le disoit l'autre jour, et même que sa santé n'est pas si déplorée. M. et Mme de Moreuil, Mme de Saint-Pouanges, d'autres voisines, Mmes de Coulanges, Bagnols, Sanzei, tout cela tourne autour d'elle. Le chevalier en a soin aussi; pour moi, j'y ferai mon devoir assurément, dès que je serai à Paris : quand nous ne serions pas aussi proches que nous sommes, et que le temps et le christianisme ne donneroient point l'envie de la secourir, faudroit-il autre chose que de savoir que cela vous plaît? c'en seroit assez pour faire mille fois davantage. Soyez donc en repos là-dessus, ainsi que sur son état, qui est moins fâcheux qu'il ne l'étoit.

Je parlerai à M. du Chesne de votre petit médecin, et

nous lui ferons tuer quelques malades dans notre quartier, pour voir un peu comme il s'y prend : ce seroit dommage qu'il n'usât pas du privilége qu'il a de tuer impunément. Ce n'est pas que la saison ne soit contraire aux médecins. Le remède de l'Anglois, qui sera bientôt public, les rend fort méprisables avec leurs saignées et leurs médecines.

Mon fils est tristement aux Rochers; il dit que le premier soir, quand il se trouva tout seul dans mon appartement, avec les clefs de mes cabinets qu'on lui donna, il fut saisi d'une pensée si funeste, et cela ressembloit tellement à une chose qui arrivera quelque jour, qu'il se mit à pleurer comme quand le bon abbé recevoit Notre-Seigneur. Il m'assure fort qu'il n'épousera point la petite personne dont je vous ai parlé : tout le monde me mande pourtant qu'il y a de la ravauderie entre eux; il veut aller chez Tonquedec, qui n'est qu'à deux lieues de la belle : toute la province en parle, et trouve sa conduite la plus mauvaise du monde. Il me persuade qu'il n'a point d'envie de faire une sottise; mais comme il est foible, et qu'il me mande tous les jours qu'il est différent de lui-même, et qu'il est deux ou trois hommes tout à la fois, je lui dis que le plus sûr est de ne point s'exposer à voir cette fille chez elle; qu'il est dangereux de tenter Dieu, qu'il ne faut qu'un malheur, et que pendant qu'un de ces hommes seroit pris pour dupe, l'autre maudiroit le jour et l'heure d'un si ridicule accouplement, mais qu'enfin il n'y auroit plus de remède : quoi qu'il puisse en être, je n'aurai rien sur mon cœur, puisque j'ai dit, en vérité, tout ce qui se peut dire là-dessus, et tous nos amis aussi. J'ai une extrême curiosité de savoir ce que répondra Mlle de Grignan sur la proposition qu'on vous doit faire. Ne les empêchez point, je vous prie, de me venir toutes deux sauter au cou, ni le petit marquis, ni Pauline; je les reçois et les embrasse de tout mon cœur.

Pour M. de Grignan, je lui demande pardon du mal que j'ai dit de son pays; je ne vois que des furies depuis que vous y êtes. Je lui ferai des excuses, quand il me parlera des beaux jours que vous aurez à Lambesc, et que j'ai admirés moi-même comme les autres. Je lui recommande sa chère femme.

---

750. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, jeudi au soir 2e novembre.

Je vous écris ce soir, ma très-chère, parce que j'ai envie d'aller demain à Pompone. Mme de Vins m'en prioit l'autre jour si bonnement, que je m'en vais la voir, et M. de Pompone, que l'on gouverne mieux en dînant un jour à Pompone avec lui, qu'à Paris en un mois. Vous voulez donc que je me repose sur vous de votre santé, et je le veux de tout mon cœur, s'il est vrai que vous soyez changée sur ce sujet : ce seroit, en effet, quelque chose de si naturel que cela fût ainsi, et votre négligence à cet égard me paroissoit si peu ordinaire, que je me sens portée à croire que cette droiture d'esprit et de raison aura retrouvé sa place chez vous. Faites donc, ma chère enfant, tout ce que vous dites : prenez du lait et des bouillons, mettez votre santé devant toutes choses; soyez persuadée que c'est non-seulement par les soins et par le régime que l'on rétablit une poitrine comme la vôtre, mais encore par la continuité des régimes; car, de prendre du lait quinze jours, et puis dire : « J'ai pris du lait, il ne me fait rien; » ma fille, c'est se moquer de nous, et de vous-même la première. Soyez encore persuadée d'une autre chose, c'est que sans la santé on ne peut rien faire; tout demeure, on ne peut

aller ni venir qu'avec des peines incroyables : en un mot, ce n'est pas vivre que de n'avoir point de santé. L'état où vous êtes, quoi que vous disiez, n'est pas un état de consistance ; il faut être mieux, si vous voulez être bien. Je suis fort fâchée du vilain temps que vous avez, et de tous vos débordements horribles; je crains votre Durance comme une bête furieuse.

On ne parle point encore de cordons bleus : s'il y en a, je recevrai fort bien, mais tristement, M. de Grignan ; car enfin, s'il est obligé de revenir, je ne vois rien de plus mal placé que votre voyage : c'eût été une chose bien plus raisonnable et plus naturelle que vous l'eussiez attendu ici; mais on ne devine pas; et comme vous observiez et vous consultiez les volontés de M. de Grignan, comme on faisoit autrefois les entrailles des victimes, vous y aviez vu si clairement qu'il souhaitoit que vous allassiez avec lui, que ne mettant jamais votre santé en aucune sorte de considération, il étoit impossible que vous ne partissiez, comme vous avez fait. Il faut regarder Dieu, et lui demander la grâce de votre retour, et que ce ne soit plus comme un postillon, mais comme une femme qui n'a plus d'affaires en Provence, qui craint la bise de Grignan, et qui a dessein de s'établir et de rétablir sa santé en ce pays.

Je crois que je ferai un traité sur l'amitié ; je trouve qu'il y a tant de choses qui en dépendent, tant de conduites et tant de choses à éviter pour empêcher que ceux que nous aimons n'en sentent le contre-coup; je trouve qu'il y a tant de rencontres où nous les faisons souffrir, et où nous pourrions adoucir leurs peines, si nous avions autant de vues et de pensées qu'on en doit avoir pour ce qui tient au cœur : enfin je ferois voir dans ce livre qu'il y a cent manières de témoigner son amitié sans la dire, ou de dire par ses actions qu'on n'a point d'amitié, lorsque la bouche traîtreusement vous

en assure. Je ne parle pour personne; mais ce qui est écrit est écrit.

Mon fils me mande des folies, et il me dit qu'il y a un *lui* qui m'adore, un autre qui m'étrangle, et qu'ils se battoient tous deux l'autre jour à outrance, dans le mail des Rochers. Je lui réponds que je voudrois que l'un eût tué l'autre, afin que je n'eusse point trois enfants; que c'étoit ce dernier qui me faisoit tout le mal de la maternité, et que s'il pouvoit l'étrangler lui-même, je serois trop contente des deux autres. J'admire la lettre de Pauline : est-ce de son écriture? Non; mais pour son style, il est aisé à reconnoître : la jolie enfant! Je voudrois bien que vous pussiez me l'envoyer dans une de vos lettres; je ne serai consolée de ne la pas voir que par les nouveaux attachements qu'elle me donneroit : je m'en vais lui faire réponse.

Je quitte ce lieu à regret, ma fille : la campagne est encore belle; cette avenue et tout ce qui étoit désolé des chenilles, et qui a pris la liberté de repousser avec votre permission, est plus vert qu'au printemps dans les plus belles années; les petites et les grandes palissades sont parées de ces belles nuances de l'automne dont les peintres font si bien leur profit; les grands ormes sont un peu dépouillés, et l'on n'a point de regret à ces feuilles picotées : la campagne en gros est encore toute riante ; j'y passais mes journées seule avec des livres; je ne m'y ennuyois que comme je m'ennuierai partout, ne vous ayant plus. Je ne sais ce que je vais faire à Paris; rien ne m'y attire, je n'y ai point de contenance; mais le bon abbé dit qu'il y a quelques affaires, et que tout est fini ici : allons donc. Il est vrai que cette année a passé assez vite; mais je suis fort de votre avis pour le mois de septembre; il m'a semblé qu'il a duré six mois tous des plus longs. Je vous manderai à Paris des nouvelles de Mlle de Méri. Je n'eusse jamais pensé

que cette Mme de Charmes eût pu devenir sèche comme du bois : hélas ! quels changements ne fait point la mauvaise santé ! Je vous prie de faire de la vôtre le premier de vos devoirs; après celui-là, ma fille, et M. de Grignan, auquel vous avez fait céder les autres avec raison, si vous voulez bien me donner ma place, je vous en ferai souvenir. Je suis bien heureuse si je ne ressemble non plus à un devoir que M. de Grignan, et si vous pensez que c'est mon tour présentement à être un peu consultée. Adieu, ma chère enfant : je vous aime au delà de tout ce qu'on peut aimer.

---

751. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 8e novembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'arrivai ici samedi, comme je vous l'avois mandé. J'avois été dîner le vendredi à Pompone, où Mme de Vins reçut une lettre de vous. Nous causâmes fort sur votre sujet. M. de Pompone la gronda de ne vous avoir point parlé de lui dans ses lettres : ce fut une très-jolie querelle. Ils seront encore quinze jours à Pompone. Pour moi, j'ai regretté Livry; j'ai coupé dans le vif; cette solitude me plaisoit, et les beaux jours qu'il fait encore m'offensent. Je vis en arrivant les deux Grignans et M. de la Garde; vous jugez bien de quoi nous parlons. Je fus le lendemain chez Mlle de Méri; je la trouvai un peu mieux. J'ai vu du Chesne, et je ne sais par quel hasard il m'est tombé dans l'esprit de parler de votre santé : il vous aime, et je le trouve plus touché et plus appliqué que les autres. Il est étonné de la manière dont tout votre corps est engourdi, avec des frémissements et des inquiétudes qui vous vont jusqu'au cœur :

ce sont, dit-il, des sérosités et la vraie humeur du rhumatisme. Il voudroit que vous vous fissiez frotter quelquefois l'épine du dos avec de l'eau-de-vie et de l'huile de noix tirée sans feu, mêlées ensemble; il dit que cela ouvriroit les pores dans le lieu d'où les sérosités partent, et que vous en seriez soulagée. Il vous loue d'avoir quitté votre vieux lait; il vous conseille de prendre, à la place du lait, qui vous est contraire, bien des orges, des bouillons de poulet avec des semences froides; car, si vous ne corrigez ce sang, vous en devez craindre des suites fâcheuses. Il vous conjure très-instamment de ne pas négliger l'eau de Sainte-Reine, et dit que vous savez bien ce que c'est. Cet article a été recommencé jusqu'à trois ou quatre fois. Du Chesne croit aussi que le café précipite votre sang, qu'il l'échauffe, qu'il peut être bon à des gens qui n'ont mal qu'à la poitrine; mais que jamais il ne s'est ordonné dans la disposition où vous êtes, et qu'on en peut juger par votre maigreur, qui augmente à mesure que vous en prenez; qu'il est à craindre que vous ne vous en aperceviez trop tard; que la force que vous croyez que le café vous donne n'est qu'un faux bien, puisque cela vient du mouvement de votre sang, qui auroit besoin, au contraire, d'être calmé et adouci. Songez-y, ma fille, je ne fais précisément que vous répéter ce que du Chesne m'a dit avec beaucoup d'intérêt et d'amitié pour vous. Vous trouverez peut-être bien de l'ennui dans un si grand article; mais le moyen de le supprimer? Mettez-vous à ma place, et voyez ce que je puis sentir et ce que je puis craindre. Vous aimez du Chesne : voilà ses avis, et ce qu'il m'a fait promettre de vous mander.

Vous êtes donc à Lambesc, ma chère enfant : une plus grande gloire vous a appelée plus avant en Provence. Je crains bien pour vous l'excès des compliments et des visites; vous n'êtes guère en état de suffire à tout

cela. On ne parle point du voyage du Roi dans les provinces, non plus que des cordons bleus : Sa Majesté n'en veut point faire, à cause de l'infinité de prétendants. Ce que je vous dis vient de deux endroits assez sûrs; et tout de suite je vous ferai mille amitiés de M. de la Rochefoucauld et de Mme de la Fayette; Mmes de Lavardin et de Mouci ne vous en font pas moins. Je n'ai pas encore vu la marquise d'Uxelles. Le chevalier vous mandera les nouvelles. Je crois que le maréchal de Bellefonds ne relèvera point de la maladie dont il est accablé.

Vous êtes bien contente de la douceur de Mlles de Grignan; c'est un bonheur pour vous. Mais, ma fille, où avez-vous pris que vous fussiez un *dragon?* Quel plaisir prenez-vous à dire de ces sortes de choses? N'étiez-vous point d'accord de tout ce que je voulois faire? Ne passiez-vous point l'hiver en Bretagne, quand il le falloit? les étés à Livry? Quelle difficulté faisiez-vous de vous ennuyer avec tranquillité comme les autres? Ah! ne souhaitez point d'être autrement que vous n'êtes, si ce n'est pour votre santé. Mais qui auroit jamais pu croire en ce temps-là que vous fussiez devenue délicate et maigre au point que vous l'êtes? Qu'avez-vous fait de Pauline? Je souhaite bien que vous l'ayez menée avec vous. Je fis lire sa lettre à Mme de Vins, qui en fut ravie, ainsi que ses oncles; je vous dis que c'est une pièce achevée pour la naïveté.

Mme de la Sablière a bien pris le parti que vous estimez,

> Rompons, brisons les tristes restes.

Mme de Coulanges, que pensez-vous que je veuille dire? je pense comme vous. Mais Mme de Coulanges maintient que la Fare n'a jamais été amoureux : c'étoit tout simplement de la paresse, de la paresse, de la pa-

resse ; et la bassette a fait voir qu'il ne cherchoit chez Mme de la Sablière que la bonne compagnie. A propos, Mme de Villars n'a écrit uniquement, en arrivant à Madrid, qu'à Mme de Coulanges; et dans cette lettre elle nous fait des compliments à toutes nous autres vieilles amies : Mme de Schomberg, Mlle de Lestrange, Mme de la Fayette, tout est en un paquet. Mme de Villars dit qu'il n'y a qu'à être en Espagne pour n'avoir plus d'envie d'y bâtir des châteaux. Vous voyez bien qu'elle ne pouvoit mieux adresser sa lettre, puisqu'elle vouloit mander cette gentillesse. La reine d'Espagne a fait mille tendresses à Mme de Saint-Chaumont en passant pays; la maréchale de Clérembaut n'a pas parlé depuis ce jour. On attend des nouvelles du mariage et de l'entrevue. On dit que la princesse d'Harcourt et la maréchale reviendront aussitôt, et que Mme de Grancey ira jusqu'à Madrid. J'ai dit à Brancas que vous lui faisiez des compliments sur son deuil, et non pas sur son affliction. Il y a eu bien des gens noyés dans ce vaisseau du chevalier de Tourville, qui s'est sauvé à la nage; je crois qu'un de nos chevaliers de Sévigné s'est noyé. Mon fils est en basse Bretagne; je pense que son amour ne va pas si loin. Adieu, ma très-chère : plût à Dieu que votre santé fût comme la mienne! Je vous conjure de ne m'écrire qu'un mot de votre état, et un autre de votre amitié : laissez-nous vous conter des fagots; je sacrifie très-volontiers le plaisir de lire vos aimables lettres à celui de savoir que vous ne vous épuisez point pour les écrire.

DE CORBINELLI.

Vous voulez donc bien, Madame, que je vous dise ce que je vous ai toujours été, et ce que je vous serai toujours, soit à cause de vous, Madame, dont le mérite est

infini, soit pour l'amour de Madame votre mère, que j'adore et qui vous adore.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà donc ce mot qu'il vouloit vous écrire, il y a trois semaines; croyez, sur ma parole, qu'il mérite votre estime. Nous venons de lire ce beau chapitre dont vous nous parlez; nous le trouvons divin jusqu'à un certain endroit, où l'auteur se fait lui-même une difficulté si grande, qu'elle nous paroît, comme à lui, insurmontable, et dont il ne se tire que par beaucoup d'obscurité, que nous laissons à comprendre à ceux qui sont plus éclairés que nous.

---

752. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 10e novembre.

Hélas! ma chère fille, je ne suis plus bergère; j'ai quitté avec regret l'unique entretien de vos lettres, de votre chère idée, soutenue de Louison, de nos vaches, de nos moutons, et d'un entre chien et loup dont je m'accommodois fort bien, parce que je ne cherche pas à m'épargner, ni à me flatter. Me voici dans le raffinement de l'hôtel de Carnavalet, où je ne trouve pas que je sois moins occupée de vous, que vos lettres me soient moins chères, ni que nulle chose du monde puisse faire diversion à la continuelle application que j'ai pour vous. Je ne vous manderai plus guère de nouvelles, j'en sais peu; mais ce que je vous dirai, il sera bon, vient directement des bons endroits. Vous me dites, ma très-chère, que vous vous portez bien; Dieu le veuille! cela est bientôt dit. Je suis toujours étonnée que je puisse soutenir avec votre absence l'inquiétude que j'ai de votre

santé. Je ne veux point que vous m'écriviez de si grandes lettres : il faut que je sois bien persuadée du mal qu'elles vous font : sans cela il seroit bien naturel de souhaiter qu'elles fussent infinies ; mais cette crainte arrête tout. Du Chesne me disoit l'autre jour que rien n'étoit pis que d'écrire beaucoup. Ma fille, il faut que le temps vienne que vous écriviez moins, et que vous soyez en ce pays occupée à vous guérir. Nous vous mettrons l'hôtel de Carnavalet en état de vous être commode; le bon abbé y est disposé comme moi. Je voudrois bien que vous ne me dissiez point de mal de vous dans vos lettres, ni que vous les crussiez meilleures que vos conversations en chambre; je serois bien indigne de votre amitié, si j'avois cette pensée ; j'en suis bien loin : je suis persuadée que vous m'aimez, et j'ai le même goût pour vous entendre que tous ceux qui en sont le plus touchés. Ah ! si vous saviez quel est le pouvoir d'une seule de vos paroles, d'un regard, d'un retour, d'une douceur, et de quels pays lointains cela seroit capable de me faire revenir, vous verriez, ma belle, que rien n'est égal pour moi à votre présence. Votre dévotion du jour de la Toussaint vous a portée encore à me dire des choses qui m'ont attendrie d'une étrange manière. Que vous avez bien fait de fourrer dans votre litière tous vos petits enfants ! la jolie petite compagnie ! Si j'avois été du conseil, j'aurois bien opiné comme vous avez fait; vous le verrez par le conseil que je donne à Pauline dans la réponse toute régulière que je lui fais. Elle est aimable, elle ne peut jamais incommoder. Jouissez-en, ma fille, ne vous ôtez point toutes ces petites consolations : il y a tant de peines dans la vie, elle passe si vite; j'ai quelque plaisir de songer à celui que Pauline vous donne.

M. de la Rochefoucauld, Mme de la Fayette et Langlade parlèrent hier de M. de Grignan comme de l'homme *du monde* qu'ils souhaiteroient le plus de servir ; ils n'y

perdront pas les moments ni les occasions. On va voir, comme l'opéra, les habits de Mlle de Louvois; il n'y a point d'étoffe dorée qui soit moindre que de vingt louis l'aune. La Langlée s'est épuisée pour joindre l'agrément avec la magnificence. M. de Mesmes a fait grand bruit de celle de Grignan; il en a écrit à M. de la Rochefoucauld.

Je viens ici, ma fille, chez cette pauvre Mlle de Méri achever cette lettre, et fermer mon paquet. La voilà toute accablée de vapeurs et d'inanition, incapable d'écrire un mot; elle dit que vous connoissez bien cet état: en vérité, elle est dans un épuisement qui fait pitié; je voudrois bien qu'on pût la soulager à force de soins: elle vous dit par moi tout ce qu'elle voudroit vous écrire, si elle pouvoit. Je viens de voir ce pauvre chevalier: il a mal au cou et à la cuisse, il est au lit; cette humeur de rhumatisme ne le quitte pas; de loin j'ai plus de pitié que les autres de cette sorte de mal; je ne crois pas qu'il soit longtemps dans cette douleur, il sent courir ses sérosités; il lui faudroit présentement une bonne douche, si la saison le pouvoit permettre. Il m'a donné sa lettre pour mettre dans mon paquet: il faut avoir soin de ces pauvres infirmes. Tout le reste de Paris est enrhumé:

Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés,

comme vous disiez, ma fille. Adieu, ma chère enfant: je vous embrasse tendrement, et toute votre grande et petite compagnie.

---

*753. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

J'ai été assez heureuse pour calmer les chagrins de Mlle de Méri sur son domestique. Je lui ai donné une fille, j'en ôte une autre; je me suis rendue la maîtresse,

et je crois qu'elle aura quelque repos. La manière dont elle étoit frappée de cette tribulation ne se peut exprimer et marque bien sa maladie. Elle s'en portera mieux; je voudrois avoir autant de pouvoir sur sa santé.

Celle de M. de la Rochefoucauld doit être bien parfaite si la grâce et les faveurs du Roi, jetées à pleines mains, y peuvent contribuer. Sa Majesté a donné, sans y être priée, la survivance des deux charges au petit garçon, et le brevet de duc sur la terre de la Roche-Guyon, qui étoit éteint par la mort de M. de Liancourt; enfin les fées ne savent plus que leur souhaiter. M. de la Rochefoucauld me l'écrivit promptement, de peur de l'oublier.

---

754. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce 22e novembre.

Je m'en vais bien vous surprendre et vous fâcher, ma chère enfant : M. de Pompone est disgracié. Il eut ordre samedi au soir, comme il revenoit de Pompone, de se défaire de sa charge, qu'il en auroit sept cent mille francs, qu'on lui continueroit sa pension de vingt mille francs qu'il avoit comme ministre, et que le Roi avoit réglé toutes ces choses pour lui marquer qu'il étoit content de sa fidélité. Ce fut M. Colbert qui lui fit ce compliment, en l'assurant qu'il étoit au désespoir d'être obligé, etc. M. de Pompone demanda s'il ne pourroit point avoir l'honneur de parler au Roi, et savoir de sa bouche quelle faute avoit attiré ce coup de tonnerre : on lui dit qu'il ne pouvoit point parler au Roi : il lui écrivit, lui marqua son extrême douleur, et l'ignorance où il étoit de ce qui pouvoit lui avoir attiré sa disgrâce; il *lui parla* de sa nombreuse famille, il le supplia d'avoir

égard à huit enfants qu'il avoit. Aussitôt il fit remettre ses chevaux au carrosse, et revint à Paris, où il arriva à minuit. M. de Pompone n'étoit pas de ces ministres sur qui une disgrâce tombe à propos, pour leur apprendre l'humanité, qu'ils ont presque tous oubliée; la fortune n'avoit fait qu'employer les vertus qu'il avoit pour le bonheur des autres; on l'aimoit, et surtout parce qu'on l'honoroit infiniment. Nous avions été, comme je vous ai mandé, le vendredi à Pompone, M. de Chaulnes, Lavardin et moi : nous le trouvâmes, et les dames, qui nous reçurent fort gaiement. On causa tout le soir, on joua aux échecs : ah! quel échec et mat on lui préparoit à Saint-Germain! Il y alla dès le lendemain matin, parce qu'un courrier l'attendoit; de sorte que M. Colbert, qui croyoit le trouver le samedi au soir comme à l'ordinaire, sachant qu'il étoit allé droit à Saint-Germain, retourna sur ses pas, et pensa crever ses chevaux. Pour nous, nous ne partîmes de Pompone qu'après dîner; nous y laissâmes les dames, Mme de Vins m'ayant chargée de mille amitiés pour vous. Il fallut donc leur mander cette triste nouvelle : ce fut un valet de chambre de M. de Pompone, qui arriva le dimanche à neuf heures dans la chambre de Mme de Vins : c'étoit une marche si extraordinaire que celle de cet homme, et il étoit si excessivement changé, que Mme de Vins crut absolument qu'il lui venoit dire la mort de M. de Pompone; de sorte que quand elle sut qu'il n'étoit que disgracié, elle respira; mais elle sentit son mal quand elle fut remise; elle alla le dire à sa sœur. Elles partirent à l'instant; et laissant tous ces petits garçons en larmes, et accablées de douleur, elles arrivèrent à Paris à deux heures après midi, où elles trouvèrent M. de Pompone. Vous pouvez vous représenter cette entrevue, et ce qu'ils sentirent, en se revoyant si différents de ce qu'ils pensoient être la veille.

Pour moi, j'appris cette nouvelle par l'abbé de Grignan; je vous avoue qu'elle me toucha droit au cœur. J'allai à leur porte vers le soir; on ne les voyoit point en public, j'entrai, je les trouvai tous trois. M. de Pompone m'embrassa, sans pouvoir prononcer une parole; les dames ne purent retenir leurs larmes, ni moi les miennes : ma chère fille, vous n'auriez pas retenu les vôtres; c'étoit un spectacle douloureux; la circonstance de ce que nous venions de nous quitter à Pompone d'une manière si différente augmenta notre tendresse. Enfin je ne vous puis représenter cet état. La pauvre Mme de Vins, que j'avois laissée si fleurie, n'étoit pas reconnoissable, je dis pas reconnoissable; une fièvre de quinze jours ne l'auroit pas tant changée; elle me parla de vous, et me dit qu'elle étoit persuadée que vous sentiriez sa douleur, et l'état de M. de Pompone; je l'en assurai. Nous parlâmes du contre-coup qu'elle ressentoit de cette disgrâce; il est épouvantable, et pour ses affaires, et pour l'agrément de sa vie et de son séjour, et pour la fortune de son mari; elle voit tout cela bien douloureusement et le sent bien, je vous en assure. M. de Pompone n'étoit pas en faveur; mais il étoit en état d'obtenir de certaines choses ordinaires, qui font pourtant l'établissement des gens : il y a bien des degrés au-dessous de la faveur des autres, qui font la fortune des particuliers. C'étoit aussi une chose bien douce de se trouver naturellement établie à la cour. O Dieu! quel changement! quel retranchement! quelle économie dans cette maison! Huit enfants! n'avoir pas eu le temps d'obtenir la moindre grâce! Ils doivent trente mille livres de rente; voyez ce qui leur restera : ils vont se réduire tristement à Paris, à Pompone. On dit que tant de voyages, et quelquefois des courriers qui attendoient, et même celui de Bavière, qui étoit arrivé le vendredi et que le Roi attendoit impatiemment, ont un

peu contribué à ce malheur. Vous comprendrez aisément ces conduites de la Providence, quand vous saurez que c'est M. le président Colbert qui a la charge; il est en Bavière; Monsieur son frère la fait en attendant, et lui a écrit en se réjouissant, et pour le surprendre, et comme si on s'étoit trompé au dessus de la lettre : *A Monsieur, Monsieur Colbert, ministre et secrétaire d'État.* J'en ai fait mon compliment dans la maison affligée; rien ne pouvoit être mieux. Faites un peu de réflexion à toute la puissance de cette famille, et joignez les pays étrangers à tout le reste; et vous verrez que tout ce qui est de l'autre côté, où l'on se marie, ne vaut point cela. Ma pauvre enfant, voilà bien des détails et des circonstances; mais il me semble qu'ils ne sont point désagréables dans ces sortes d'occasions : il me semble que vous voulez toujours qu'on vous parle; je n'ai que trop parlé. Quand votre courrier viendra, je n'ai plus à le présenter; c'est encore un de mes chagrins de vous être désormais entièrement inutile : il est vrai que je l'étois déjà par Mme de Vins; mais on se rallioit ensemble. Enfin, ma fille, voilà qui est fait, voilà le monde. M. de Pompone est plus capable que personne de soutenir ce malheur avec courage, avec résignation et beaucoup de christianisme. Quand d'ailleurs on a usé comme lui de la fortune, on ne manque point d'être plaint dans l'adversité.

Encore faut-il, ma très-chère, que je vous dise un petit mot de votre petite lettre : elle m'a donné une sensible consolation, en voyant la santé du petit très-confirmée, et la vôtre, ma chère enfant, dont vous me dites des merveilles; vous m'assurez que je serois bien contente si je vous voyois; vous avez raison de le croire. Quel spectacle charmant de vous voir appliquée à votre santé, à vous reposer, à vous restaurer! c'est un plaisir que vous ne m'avez jamais donné. Vous voyez que ce n'est pas inutilement que vous prenez ce soin; le succès

en est visible; et quand je me tourmente de vouloir vous inspirer ici la même attention, vous voyez bien que j'ai raison, et que vous êtes bien cruelle de vous traiter avec tant de rigueur. Quelle obligation ne vous ai-je point de soulager mes inquiétudes par le soin que vous avez de vous! rien ne me peut être plus agréable, ni me persuader davantage l'amitié que vous avez pour moi. Elle est telle que je renonce à vos grandes lettres pour avoir la satisfaction de penser que je ne vous ai point épuisée, et que je n'ai point échauffé cette pauvre poitrine. Ah! je ne mets pas de comparaison entre le plaisir de lire vos aimables lettres, et le déplaisir de penser à ce qu'elles vous ont coûté.

Je vous prie de ne pas perdre cette eau des capucins que votre cuisinier vous a portée; c'est une merveille pour toutes les douleurs du corps, les coups à la tête, les contusions, et même les entamures, quand on a le courage d'en soutenir la douleur. Ces pauvres gens sont partis pour s'en retourner en Égypte. Les médecins sont cruels et ont ôté au public des gens admirables et désintéressés, qui faisoient en vérité des guérisons prodigieuses. Je leur dis adieu à Pompone. Faites serrer cette petite fiole, il y a des occasions où on en donneroit bien de l'argent.

J'ai reçu votre petite lettre par le mousquetaire; elle est divine; vous ne l'avez pas sentie. Mlle de Méri est toujours agitée de son petit ménage; j'y fais tout de mon mieux, je vous assure, et j'en ai de bons témoins. Tous les amis de mon petit-fils sont venus ici tout effrayés de sa maladie, M. de Sape, M. de Barrillon, Mme de Sanzei, Mlles de Grignan. J'ai mille baisemains à vous faire de Mlle de Vauvineux. Je vous embrasse, les belles, et Monsieur votre père, et pour vous je n'ai point de paroles qui puissent vous faire comprendre combien je suis parfaitement et uniquement à vous. Le bon abbé vous assure de ses services.

Il s'est fait une belle confusion dans toutes les feuilles; je n'y connois plus rien. Je crois que M. de Grignan sera aussi étonné que vous de la nouvelle du jour.

---

755. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 24e novembre.

Mon Dieu! ma très-chère, l'aimable lettre que je viens de recevoir de vous! Quelle lecture! et quel plaisir de vous entendre discourir sur tous les chapitres que vous traitez! Celui de la médecine me ravit; je suis persuadée qu'avec cette intelligence et cette facilité d'apprendre que Dieu vous a donnée, vous en saurez plus que les médecins : il vous manquera quelque expérience, et vous ne tuerez pas impunément comme eux; mais je me fierois bien plus à vous qu'à eux pour juger d'une maladie. Il est vrai que ce n'est que de la santé dont il est question en ce monde : « Comment vous portez-vous? comment vous portez-vous? » Et l'on ignore entièrement ce qui touche cette science qui nous est si nécessaire : apprenez, apprenez, ma fille, faites votre cours; il ne vous faudra point d'autre licence que de mettre une robe, comme dans la comédie. Mais pourquoi nous voulez-vous envoyer votre joli médecin? Je vous assure que les médecins sont fort décriés et fort méprisés ici; hormis les trois ou quatre que vous connoissez, et qui conseillent l'Anglois, les autres sont en horreur. Cet Anglois vient de tirer de la mort le maréchal de Bellefonds. Je ne crois point que le premier médecin ait le vrai secret. Du Chesne n'a point de sous-médecins aux Invalides; je vous l'ai mandé; je vous conseille donc très-sérieusement de garder votre médecin dans la province.

Il est donc vrai, ma fille, que vous êtes sans incommodité : point de poitrine, point de douleurs aux jambes, point de colique; cela est à souhait. Vous voyez ce que vous fait le repos, et le soin de vous rafraîchir; ne faut-il pas vous gronder, quand vous vous négligez, et que vous abandonnez inhumainement le soin de votre pauvre personne? Je parlerois dix ans sur cette maladie, et sur le succès que vous voyez du contraire. Je voudrois bien vous voir, ma chère enfant, et vous retrouver les soirs. Je rentre bien tristement dans cette grande maison, depuis neuf heures jusques à minuit; je n'ai pas plus de compagnie qu'à Livry, et j'aime mieux ce repos et ce silence que toutes les soirées que l'on m'offre en ce quartier : je ne saurois courir le soir. Je m'aperçois que quand je ne suis point agitée de la crainte de votre santé, je sens extrêmement votre absence. Votre poitrine est comme des morailles, qui m'empêchent de sentir le mal de ne vous avoir plus; je tiens de vous cette comparaison; mais je retrouve bientôt ce premier mal, quand je ne suis pas bridée par l'autre. J'avoue seulement que je m'en accommode mieux que de l'horreur de craindre pour votre vie, et je vous fais toujours mille remerciements de m'ôter mes morailles.

Il en faudroit d'aussi dures que celles-là pour empêcher Mme de Vins de sentir si vivement la disgrâce de M. de Pompone : elle y perd tout; je la vois souvent; le malheur ne me chassera pas de cette maison.

M. de Pompone prendra bien son parti, et soutiendra dignement son infortune; il va retrouver toutes ces perfections d'un homme particulier qui nous le faisoient admirer à Fresnes. On dit qu'il faisoit un peu négligemment sa charge, que les courriers attendoient : il se justifie très-bien; mais, mon Dieu! ne voyez-vous pas bien son tort? Ah! que la pauvre Mme du Plessis l'auroit aimé présentement! quelle nouvelle liaison auroit fait

cette conformité! Rien ne pouvoit être si bon pour lui. Je n'en ai fait aussi mes compliments qu'à Mme de Vins, m'entendez-vous bien? car je réponds à ma pensée, qui, je crois, sera la vôtre. Toute la cour le plaint, et lui fait des compliments; vous lui allez voir reprendre le fil de ses perfections. Nous avons bien parlé de la Providence; il entend bien cette doctrine. Jamais il ne s'est vu un si aimable ministre. M. Colbert, l'ambassadeur, va remplir cette belle place; il est fort ami du chevalier; écrivez à ce dernier toutes vos pensées : la fortune, toute capricieuse, voudra peut-être vous faire plus de bien par là que par notre intime ami. Vous irez bien naturellement dans ce chemin par la route que je vous dis : pouvons-nous savoir ce que la Providence nous garde ?

Je continue mes soins à Mlle de Méri. L'impression que fait dans son esprit le tracas de son petit domestique est une chose fort extraordinaire : elle me disoit qu'il lui semble, quand ils lui parlent, qu'ils tirent sur elle, comme pour la tuer; elle en est plus malade que de ses maux; c'est un cercle : sa colère augmente son mal, son mal augmente sa colère; somme totale, c'est une chose étrange : je ne songe qu'à la soulager un peu.

Corbinelli abandonne Méré et son chien de style, et la ridicule critique qu'il fait, en collet monté, d'un esprit libre, badin et charmant comme Voiture : tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas. Il ne peut vous envoyer les définitions : depuis trois mois, il n'a lu que le Code et Cujas. Il vous adore de vouloir apprendre la médecine; vous êtes toujours son prodige. C'en est un, en vérité, que la tranquille ingratitude de M. et de Mme de R**; vous en parlez fort plaisamment. Monsieur le Grand et d'autres disoient l'autre jour très-sérieusement à Saint-Germain, que M. de R** avoit fait un siége admirable : on crut que c'étoit une lecture où l'on avoit

vu les grands R** dans les guerres civiles; non, c'étoit celui-ci, qui a fait un siége de tapisserie admirable, que l'on voit dans la chambre de sa femme.

Mme de Coulanges a été quinze jours à la cour : Mme de Maintenon étoit enrhumée, et ne la vouloit pas laisser partir. Voici ce qui lui est arrivé avec la comtesse de Gramont : cette dernière brûloit son beau teint à faire du chocolat; elle voulut l'empêcher de prendre cette peine; la comtesse dit qu'on la laissât faire, et qu'elle n'avoit plus que ce plaisir; Mme de Coulanges lui dit : « Ah! ingrate! » Ce mot, dont elle auroit ri un autre jour, l'embarrassa et la décontenança si fort, qu'elle ne s'en put remettre; et depuis elles ne se sont pas saluées. L'abbé Têtu dit rudement à notre voisine : « Mais, Madame, si elle vous avoit répondu que la pelle se moque du fourgon, qu'auriez-vous dit? — Monsieur, dit-elle, je ne suis point une pelle, et elle est un fourgon. » Autre querelle, et plus de salut. *Quanto* et *l'enrhumée* sont très-mal; cette dernière est toujours parfaitement bien avec le *centre de toutes choses*, et c'est ce qui fait la rage. Je vous conterois mille bagatelles, si vous étiez ici.

Ah! ma très-chère, ne me dites point que je n'ai qu'à rire, puisque je n'ai que votre absence à soutenir; j'ai envie de dire : « Ah! ingrate! » N'êtes-vous pas la sensible et véritable occupation de mon cœur? Vous le savez bien, et vous devez comprendre aussi ce que c'est que d'y joindre la crainte de vous voir malade, et dévorée par un air subtil, comme l'est celui de Grignan. Vous êtes injuste, si vous ne démêlez fort bien tous mes sentiments pour vous.

Langlade m'est venu voir ce matin, et m'a donné part fort obligeamment de l'honneur qu'il aura dimanche d'être présenté et représenté au Roi par M. de Louvois : c'est encore un secret; voilà de ces avances qui sont

agréables, et que notre bon d'Hacqueville ne savoit point; il vous laissoit bravement apprendre ces choses par la *Gazette*. Langlade m'a priée de vous mander ceci de sa part, et qu'il ne souhaiteroit d'être heureux que pour vous faire venir des as noirs, et à M. de Grignan : sans raillerie, ce seroit un transport de joie pour lui, s'il pouvoit avoir quelque vue, faire souvenir, enfin contribuer à quelque chose qui vous fût agréable. C'est lui qui a fait le mariage qui se célébra hier magnifiquement chez M. de Louvois. Ils y avoient fait revenir le printemps; tout étoit plein d'orangers fleuris, et de fleurs dans des caisses. Cependant cette balance qui penche si pesamment de l'autre côté présentement, avoit jeté un air de tristesse qui tempéroit un peu l'excès de joie qui auroit été trop excessif sans ce crêpe. N'admirez-vous point comme tout est mêlé en ce monde, et comme rien n'est pur, ni longtemps dans une même disposition? Je crois que vous entendez bien tout ce que je veux dire; vraiment il y auroit longtemps à causer sur tout ce qui se passe présentement.

Adieu, ma très-chère belle. Je voudrois que Mme de Cauvisson vous donnât de son bonheur plutôt que de sa tête. Celle de mon fils est en basse Bretagne; je ne sais si l'un de ses *lui* est avec Mlle de la Coste ; mais je suis persuadée, comme vous, que ce ne seroit pas trop des trois. J'attends de ses nouvelles à la remise à Nantes. Le bon abbé est extrêmement enrhumé; tout le monde l'est, hormis moi. Je me ferai saigner ce carême; vous m'en expliquez fort bien la nécessité. Le petit ne se guérira pas de la toux, qu'avec du lait d'ânesse : c'est l'ordinaire de la rougeole d'affoiblir la poitrine; c'est pour cela que je tremblois pour vous. Le chevalier est comme guéri. La Garde ne partira point que ses affaires ne soient tournées; mais aussi, dès qu'il pourra partir, rien au monde ne seroit capable de l'arrêter. Je vous

embrasse, ma chère enfant, et ne desire rien plus fortement que de vous embrasser en corps et en âme.

---

756. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce 29e novembre.

Vous nous parlerez longtemps du malheur de M. de Pompone avant que nous vous trouvions à la vieille mode, ma très-chère : cette disgrâce est encore bien vive dans nos têtes; il est extrêmement regretté. Un ministre de cette humeur, avec une facilité d'esprit et une bonté comme la sienne, est une chose si rare, qu'il faut souffrir qu'on sente un peu une telle perte. Je les vois souvent : je fus l'autre jour touchée de le voir entrer avec cette mine aimable, sans tristesse, sans abattement. Mme de Coulanges m'avoit priée de l'y mener; il la loua de s'être souvenue d'un malheureux; il ne s'arrêta point longtemps sur ce chapitre; il passa à ceux qui pouvoient former une conversation; il la rendit agréable comme autrefois, sans affectation pourtant d'être gai, et d'une manière si noble, si naturelle, et si précisément mêlée et composée de tout ce qu'il falloit pour attirer notre admiration, qu'il n'eut pas de peine à l'attirer, et même nos soupirs. Enfin nous l'allons revoir, ce M. de Pompone, si parfait, comme nous l'avons vu autrefois. Le premier jour nous toucha : il étoit désoccupé, et commençoit à sentir la vie et la véritable longueur des jours; car de la manière dont les siens étoient pleins, c'étoit un torrent précipité que sa vie; il ne la sentoit pas; elle couroit rapidement, sans qu'il pût la retenir. Nous le disions encore à Pompone la dernière fois qu'il est sorti secrétaire d'État; car vous savez que ce soir même il fut disgracié et déplacé. Je causai fort hier avec Mme de Vins : elle sentira bien plus

longtemps cette douleur que M. de Pompone ; je leur rends des soins si naturellement, que je me retiens, de peur que le vrai n'ait l'air d'une affectation et d'une fausse générosité : ils sont contents de moi. Enfin il ne sera plus que le plus honnête homme du monde : vous souvenez-vous de Voiture, en parlant de Monsieur le Prince?

Il n'avoit pas un si haut rang:
Il n'étoit que prince du sang.

Voilà justement l'affaire. Mais il y a des contre-coups plaisants dans cette disgrâce. Je disois que cela me faisoit souvenir de Soyècourt : *Est-ce que je parle à toi?* Mlle de Méri se réveilla de son épuisement, pour dire une chose bien plus plaisante; c'est la chanson de la Bourdeaux qui tombe sur la Romère. *Le monde, chère Agnès, est* en vérité *une étrange chose.* Lisez la fable des *Animaux :*

Sa peccadille fut *trouvée* un cas pendable,

et le reste. Vous entendez fort bien tout ce que je dis et ne dis point. Enfin il en faut revenir à la Providence, dont M. de Pompone est adorateur et disciple; et le moyen de vivre sans cette divine doctrine? Il faudroit se pendre vingt fois le jour; et encore avec tout cela on a bien de la peine à s'en empêcher. En attendant vos lettres, ma très-chère, je n'ai pu m'empêcher de causer un peu avec vous sur un sujet que je suis assurée qui vous tient à cœur.

Mme de Lesdiguières a écrit à la mère Angélique de Port-Royal, sœur de ce malheureux ministre : elle me montra sa réponse; je l'ai trouvée si belle que je l'ai copiée, et la voilà. C'est la première fois que j'ai vu une religieuse parler et penser en religieuse. J'en ai bien vu qui étoient agitées du mariage de leurs parentes, qui sont au désespoir que leurs nièces ne soient point encore ma-

riées, qui sont vindicatives, médisantes, intéressées, prévenues : cela se trouve aisément ; mais je n'en avois point encore vu qui fût véritablement et sincèrement morte au monde. Jouissez, ma très-chère, du même plaisir que cette rareté m'a donné. C'étoit la chère fille de M. d'Andilly, et dont il me disoit : « Comptez que tous mes frères, et tous mes enfants, et moi, nous sommes des sots en comparaison d'Angélique. » Jamais rien n'a été bon de tout ce qui est sorti de ces pays-là, qui n'ait été corrigé et approuvé d'elle; toutes les langues et toutes les sciences lui sont infuses; enfin c'est un prodige, d'autant plus qu'elle est entrée en religion. J'en refusai hier une copie à Brancas; il en est indigne ; et je lui dis : « Avouez seulement que cela n'est pas trop mal écrit pour une hérétique. » J'en ai vu encore plusieurs autres d'elle, et bien plus belles, et bien plus justes : ceci est un billet écrit à course de plume. La mienne est bien en train de trotter.

J'ai été à cette noce de Mlle de Louvois : que vous dirai-je? Magnificence, illustration, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues : du milieu de tout cela, il sortit quelques questions de votre santé, où ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisoient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est : *ô vanité des vanités!* Cette belle petite de Monchy a la petite vérole; on pourroit encore dire : *ô vanité!*

Je reçois votre lettre du 18 : c'étoit un samedi, c'étoit le propre jour de la disgrâce de ce pauvre homme; tout ce que vous m'en dites me perce le cœur; quand je songe

à cette chute, et combien vous êtes loin de la prévoir, je crains votre surprise. Comme il n'y a rien à ménager avec Mme de Vins, je lui montrerai comme vous sentiez ce souvenir obligeant de M. de Pompone. Hélas! vous parlez du mariage de Monsieur le Dauphin, d'affaires étrangères, de ministère, et il faut parler de passer peut-être son hiver à Pompone; car quoiqu'il dise que non, je crains que le monde ne l'importune. Il a beaucoup de piété; et si c'est ici le chemin de son salut, il ne perdra guère de temps à se jeter dans la solitude. Quel malheur pour Mme de Vins! et qu'elle le sent bien! Il nous prit hier une peur, à Brancas et à moi, que ce Pompone, qu'il a aimé si démesurément, et qui a causé tous les péchés véniels, par un caprice qui arrive souvent, ne lui soit insupportable présentement : cette trop grande liberté d'y être lui donnera du dégoût, et lui fera souvenir qu'il a contribué à son malheur. Ne sera-ce point comme l'abbé d'Effiat, qui disoit, pour marquer son chagrin contre Véret, qu'il avoit épousé sa maîtresse? Mais non, car tout cela est fou, et il est sage.

Vous me parlez de votre homme de la Trappe, qui étoit votre recteur de Saint-Andiol : vous devez avoir eu de grandes conversations avec lui; rien n'est plus curieux que de savoir d'original ce qui se passe dans cette maison. Le dîner que vous me dépeignez est horrible; je ne comprends point cette sorte de mortification; c'est une juiverie et la chose la plus malsaine. Ces capucins que je vis à Pompone en ordonnent partout : je ne sais pas si les pauvres gens savent les conséquences, mais ils ne croient rien de si salutaire; ils disent qu'un peu d'esprit de sel dans ce qu'on boit chasseroit pour jamais toute sorte de néphrétique. Je crois que Villebrune avoit senti la vertu de ce présent du ciel. En vérité, je ne suis point édifiée de cette sale mortification.

Vous me parlez toujours si bien du soin que vous avez

de votre santé, que je ne sais plus que vous dire. Dieu vous conserve cette attention dont vous sentez l'effet! Si vous en aviez eu ici une petite partie, nous aurions bien abrégé des discours. Celui que vous me faites de Mme de Coulanges et de son chagrin contre la Fare, à qui elle fait la mine, disant qu'il l'a trompée, seroit admirable à lui montrer, accompagné de l'envie que vous avez d'apprendre de ses nouvelles, si vous n'aviez point dit votre avis si franchement du goût de Mme de Villars : cet endroit me fera cacher l'autre, qui l'auroit fort réjouie. Je vous prie de me reparler d'elle, car elle ne cesse de me prier de vous faire mille compliments; elle veut voir les endroits où vous parlez de votre santé; elle y prend intérêt, et à son petit bon ami : il faut rendre tout cela. Je ne sais quelle disparate je vais faire en vous disant que la Trousse n'est point encore revenu; je suis bien trompée, ou c'est un péché qu'il fait contre les idées de l'amour, des plus gros qu'il se fasse. Mon Dieu, qu'il y a de folies dans le monde! Il me semble que je vois quelquefois les loges et les barreaux devant ceux qui me parlent; et je ne doute pas aussi qu'ils ne voient les miens. Le bon abbé est dans la sienne, c'est-à-dire sa loge, avec le plus gros rhume du monde; cette longueur m'inquiète quelquefois; il seroit bien planté aux Rochers! Il comprend la dépense du souper; elle est considérable, surtout n'ayant point de maître d'hôtel qui sache ménager ces seconds repas. Le bon abbé vous conseille de mettre un peu haut la pension des gens, afin de vous récompenser un peu par ce moyen. Vous n'en avez d'autre, et cette dépense d'un souper n'est pas médiocre. Envoyez vos mémoires et il croit qu'il vous enverra sans difficulté la quittance de M. Chapin. Il voudroit bien savoir comment vont vos affaires avec M. le Blanc, quand vous aurez reçu vos cinq mille francs : c'est à M. de Grignan à faire entendre cette affaire à M. Colbert.

Je ne crois pas que je ne pleure quand je verrai ce courrier chargé de dépêches pour M. de Pompone. Je rencontrai avant-hier des chariots chargés de ses meubles, qu'on ramenoit de Saint-Germain; cela me fit encore une émotion : enfin, ma très-chère, vous comprenez bien cette déroute; j'ai peine à m'y accoutumer.

Je n'aime point à perdre des lettres; celle qui est perdue, c'est celle du 4 octobre, que je vous écrivis de Livry en allant à Pompone, la veille de mon retour à Paris. Je souhaite qu'il ne m'arrive point la même chose des vôtres : elles me sont extrêmement nécessaires; vous ne devez pas être si curieuse des miennes, car je vous assure que ma santé est parfaite. Je me vais purger bientôt, pour prendre cette petite eau par contenance et pour l'amour de vous. Vous faites un compliment très-juste à Corbinelli; on ne peut pas lui renvoyer plus plaisamment ses paroles. Il auroit beaucoup à dire sur la petite raie que vous avez faite; et si le hasard veut que ce chapitre se traite quelque jour, il est persuadé que vous l'effacerez; cependant l'avenir n'est que trop assuré, et par la perte qu'on a faite, et par la force de ce lien, que vous aimez l'un et l'autre, et qu'il sait mieux que personne la justice que vous faites en redonnant dans votre estime la place qu'on y avoit autrefois. Il seroit avantageux que vous sussiez tout ce que nous disons souvent de vous ensemble.

Disons un mot de Mlle de Méri : elle n'est pas si mal, mais son ménage est une étrange chose. Cette femme de chambre que je lui avois donnée, et qui a été quatre ans chez Mme de Sanzei, va la quitter de son consentement. Une cuisinière a la même destinée. Nous vîmes hier, le chevalier et moi, chez elle une fille qu'on lui présente pour la chambre, qui est assurément douée de toutes sortes de perfections : elle s'appelle Thérèse

premièrement, et elle est tout à fait comme il faut. Nous fûmes tous trois ravis, on en trouvera une pour la cuisine. A propos, j'ai Françoise, votre filleule, à la mienne; je trouve que Marie et elle c'est justement César et Laridon : l'une hante les parquets, et l'autre la cuisine. Mlle de Méri veut aussi une maison en ce quartier. J'ai trouvé, sans l'avoir cherché, un appartement bas, parqueté, sur le derrière de la maison, le plus joli du monde. C'est vis-à-vis des Filles bleues, une porte cochère, une cour, un petit jardin. C'est une maison qui est à M. et Mme de Cailly, notre défunte cousine. Il y loge et n'est jamais à Paris; il est honnête et joli, et ne songeroit qu'à lui plaire. Sur le devant est une femme âgée, réglée, posée, qui ne peut jamais l'incommoder. Quelle rue! quel quartier! et le tout pour cent écus! C'est pour Noël; demandez au chevalier si je mens; c'est pour Pâques qu'elle le voudroit, mais laisse-t-on échapper de telles occasions? Quelquefois on méprise ce qui se trouve si aisément.

Voici une autre affaire. Nous étions les trois Grignans, y compris la Garde, hier au soir chez Mme de Pompone. Ils furent bien contents de la contenance de M. de Pompone : il ne s'y peut rien souhaiter. Nous parlâmes de ce maître d'hôtel : ma fille, il faut que vous le preniez; c'est un homme à ne pas laisser prendre à d'autres. Depuis quatre ans, M. de Pompone n'a pas trouvé sujet de lui faire la moindre réprimande. C'est un homme qui fait paroître et valoir la dépense, et qui conduit et règle tout avec un sens et une économie admirables. Enfin M. de Pompone vous conjure de le prendre sur sa parole. M. de Grignan et le bon abbé en sont d'avis; ainsi j'ai prié M. de Pompone de l'engager : c'est un coup de partie pour vous. Vous me direz : « Que ne le garde-t-il? » ah! c'est qu'ils veulent leur valet de chambre, et que leurs biens ne comportent plus de tels

appointements; mais vous donnez cent écus à Regnaut; ah, bon Dieu! quelle comparaison!

J'ai votre tome de Montagne; je ne savois à qui c'étoit. Je vous le renverrai tout marqué à l'endroit du maréchal de Montluc. C'est le *Mémorial* de Grenade que l'abbé vous demande, et non pas les *Juifs*.

Adieu, ma très-chère et très-aimable : Dieu vous conserve! quel miracle que vous n'ayez point pris cette rougeole! c'est un mal terrible pour la poitrine : il faudra du lait à votre fils. Mme de Mesmes est arrivée; j'y courus hier; elle me dit des merveilles de vous, de votre époux et de vos enfants, de votre château, de votre bonne chère, de votre musique, de votre honnêteté, de votre bonté, de votre bon air, et quasi de votre santé; mais c'étoit pour me plaire. Je suis à vous, ma chère fille; je vous aime de tout mon cœur; cela est bien simple, mais il est bien vrai. Mille amitiés de Mme de la Fayette. La petite femme est à l'hôtel de Liancourt; je crois qu'ils sont bien étonnés d'être obligés de faire tant de façons; toutes les Lucrèces de cette maison étoient un peu au grenier. Nous verrons comme ils s'accommoderont de ce changement de théâtre. Elle a toutes les petites manières douces de Monsieur de Reims, dans un accablement qui la [rend] incapable des petits détails. C'est un tourbillon que sa chambre. Ainsi je me tiens à la bonne le Moine. Madame y étoit malade : c'est d'où vient tout le mal; elle se porte bien et réparera tout.

Nous avons lu et relu votre mémoire : c'est une pièce achevée; il ne falloit pas moins de paroles; le laconique seroit fort dangereux en pareille occasion. Votre mémoire est emporté, et serré, suivi, et vous sera renvoyé, et tout ira bien sur ma parole. Gardez-vous bien de me faire des réponses de la longueur de mes lettres; songez, ma très-chère, que je n'ai de commerce qu'avec vous.

Mon fils est en basse Bretagne, chez Tonquedec; il vient, et depuis un mois je ne lui ai pas écrit. Je ferai réponse à Mlle de Grignan. J'embrasse tout ce qui est autour de vous, et Pauline; Mme de Mesmes la trouve bien jolie; de Mesmes n'est pas encore revenu. Ah! que Mlle de la Bazinière est mignarde!

---

757. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 1er décembre.

Vraiment oui, ma fille, je vous la donne cette jolie écritoire, et ç'a toujours été mon intention. J'attendois que vous l'eussiez approuvée pour vous déclarer ce présent. L'abbé jure qu'il l'a pensé ainsi, et que s'il l'avoit mis par mégarde sur un petit mémoire de votre dépense qu'il vous a envoyé, vous y fassiez promptement une grande ligne qui l'efface entièrement. Ce sera donc l'écritoire *de ma mère :* elle est assez jolie pour me donner l'ambition que vous la nommiez ainsi, et d'autant plus que vous m'assurez que vous n'en faites point un poignard.

Je n'aime point, ma très-chère, que vous soyez fâchée de m'avoir mandé l'état de votre fils quand il étoit mal; et le moyen de cacher une telle chose? Je haïrois cette dissimulation extrême, et la plume me tomberoit des mains; et le moyen de parler d'autre chose que de ce qui tient au cœur à ce point-là? Pour moi, j'en serois incapable, et j'honore tant la communication des sentiments à ceux que l'on aime, que je ne penserois jamais à épargner une inquiétude, au préjudice de la consolation que je trouverois à faire part de ma peine à quelqu'un que j'aimerois. Voilà mes manières, voilà *l'humeur de ma mère;* je vous prie que ce soit *l'humeur de ma fille*, et de ne vous point repentir de m'avoir fait

sentir votre joie; et n'est-ce pas là le vrai commerce de l'amitié? Ah! oui, ce l'est, et je n'en connois point d'autre.

M. et Mme de Pompone et Mme de Vins sont allés à Pompone (mon Dieu! je crains cet abord pour eux), où ils trouveront cinq garçons tout d'une vue, et cette maison où il n'a que trop de temps et trop de loisir pour demeurer : il me semble que c'est une grande tristesse de revoir tout cela. J'ai envoyé vos lettres; vous avez très-bien fait de les écrire. La petite femme est à cet hôtel de la Rochefoucauld, toute gaillarde et toute drue; si elle ne se polit avec tant de polisseurs et de polisseuses, il faudra conclure que l'éducation est une fable de la Fontaine.

Que dites-vous de l'occasion d'un joli appartement dans cette rue, que Mlle de Méri va laisser échapper par ses irrésolutions? M. de la Trousse, qui vient d'arriver, et le chevalier, l'ont vu; ils en sont ravis. Elle veut un garde-meuble, je l'assure qu'on lui en donnera un; une chambre de plus pour un domestique, et je lui réponds encore qu'elle l'aura; mais je pense qu'il faudroit commencer par se planter là. On veut ce quartier, le voilà; on veut un grand retranchement de louage, le voilà; on ne veut point de bruit, on est sur le derrière; une église, la voici; un bel air, une belle exposition, elle est à souhait; mais tout cela est trop bon, il n'y a pas assez de difficulté. Pour moi, je comprends qu'il y a quelque sorte de plaisir dans la plainte, plus grand qu'on ne pense.

Brancas me vint prendre hier au soir pour souper chez Mme de Coulanges; son souper est petit, et la compagnie bonne, quand on est quatre : je me laisserai quelquefois débaucher par Brancas, n'ayant point de bonne raison, non plus que cette femme de Mme de Guitaut. Je prends de cette eau présentement; j'ai pris des pilules, à cause du froid. Parlez-moi toujours de

votre santé, ma chère enfant; hélas! c'est toute mon attention, c'est tout ce que je souhaite, et de vous pouvoir retrouver moins maigre et moins abattue que je ne vous ai laissée.

Quand je pense que la vie, et principalement la mienne, se passe dans l'éloignement et dans l'inquiétude, je plains ceux qui sont aussi tendres que moi. Mme de la Fayette est bien persuadée qu'elle auroit satisfait à tout ce que notre ancienne amitié demande, si elle vous avoit redonnée à moi par un attachement qui convînt à M. de Grignan; elle est touchée de ce plaisir, et se trouvant près de la faveur, elle ne souhaite que des occasions; elle les attend, et on les doit toujours espérer de l'inconstance des choses humaines. Langlade est de moitié avec elle; il a fait la révérence au Roi, mais c'est au pied de la lettre; car le Roi ne lui dit pas un mot, mais un visage doux. Je vous embrasse de tout mon cœur, ma très-aimable; je m'en vais dîner chez la marquise d'Uxelles; elle m'a mandé que ce M. du Pile m'en prie; Tréville et M. de la Rochefoucauld y seront : cela s'appelle la petite société. Mme de Lavardin est enrhumée à crever; elle est au lit, et Mme de Moucy à son chevet; la marquise et moi sur les ailes, car nous sommes dix degrés plus bas Adieu, ma très-chère : conservez-moi la personne de tout le monde qui m'est la plus chère; vous savez bien que je dis vrai. Je ne sais point de nouvelles; le chevalier vous en dira, il en sait toujours de vraies ou de fausses.

---

758. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 6e décembre.

Votre courrier, ma fille, arriva samedi à trois heures; on est toujours émue quand on reçoit des nouvelles

Tous ces paquets adressés *à M. de Pompone, ministre et secrétaire d'État*, me serrèrent le cœur. Il est à Pompone dans une parfaite solitude et aussi peu d'occupations que nous en avons à Livry. MM. de Grignan et moi nous trouvâmes honnête de lui envoyer les paquets qui s'adressoient à lui, afin qu'il prît sa lettre et renvoyât les autres, ce qu'il fit; et en même temps le courrier, qui étoit Rencontre, traversa à Saint-Germain tout droit et porta à Parère ce que M. de Pompone lui renvoyoit; et cependant le vrai courrier, avec les autres lettres, étoit conduit par l'abbé de Grignan par tous les lieux où il falloit qu'il allât : il vous rendra compte de la manière dont ils ont été reçus. Pour moi, je m'offre à solliciter l'ordonnance; voilà tout ce que je puis faire pour le service de votre courrier, que nous renverrons tout le plus tôt qu'il sera possible. M. de Pompone et Mme de Vins m'ont écrit tendrement sur ce que je leur mandois de mes sentiments : ils me mandent qu'il leur faut dans cet abord le repos de la campagne; qu'ils s'en accomodent mieux que de Paris; je comprends fort bien cette fantaisie : quand je suis fâchée, il me faut Livry.

En vérité, je ne m'accoutume point à la chute de ce ministre; je le croyois plus assuré que les autres, parce qu'il n'avoit point de faveur. On dit qu'il y avoit près de deux ans qu'il étoit gâté auprès du Roi, qu'il étoit opiniâtre au conseil, qu'il alloit trop souvent à Pompone, que cela lui ôtoit l'exactitude, et qu'en dernier lieu, ce courrier de Bavière, qui étoit arrivé le jeudi au soir, et dont il ne vint rendre compte que le samedi à cinq heures du soir, a été la dernière goutte qui a fait répandre le verre. Il se défend de cette faute, en disant qu'il falloit tout ce temps-là pour déchiffrer, et que si le courrier n'eût point paru, Sa Majesté n'eût point eu d'impatience; mais il étoit à M. Colbert, et il donna ses lettres; de sorte que les nouvelles étoient répandues, et

le Roi n'avoit point ses lettres : jugez de son impatience; mais tout cela étoit marqué dans l'ordre de la Providence : il n'a point d'autre vue que celle-là, et c'est la seule qui puisse un peu calmer dans cette disgrâce.

Tout est bon à ceux qui sont heureux ; tout a contribué à faire Mlle de Vauvineux princesse de Guémené ; *primo amor del cor mio* : c'est la raison que le mari donne à tout le monde. Toute cette affaire a été conduite avec tant de silence, qu'on n'en a rien su que dimanche matin. Ils avoient été mariés à minuit à Saint-Paul. Le Roi a été le premier dans cette confidence ; il a signé au contrat, et n'ayant plus les raisons qu'il avoit il y a deux ans, il a changé, et approuvé ce mariage. Il y avoit vingt-neuf personnes qui étoient nécessairement dans ce secret, et qui ont su se taire. On ne voyoit point ces mariés le lendemain ; et le mardi, qui étoit hier, la mère et la fille sont allées à Rochefort voir la grand'-mère, qui avoit envoyé toutes ses procurations, et qui les a reçues à merveilles. Il n'a point été question de beaux habits, ni d'étalage sur un lit ; rien qu'une bonne princesse de Guémené, qui est assurément la plus grande dame de France, et qui vivra fort bien avec cet homme, à qui elle croit, avec raison, être fort obligée. C'est un homme étrange, c'est un homme qui n'a point appris, comme vous, dans sa jeunesse, à vaincre l'ennemi de la Trappe ; il a mangé du sel toute sa vie, et ne sauroit s'en passer; trois mois de veuvage lui ont paru trois siècles; la spéculation ne lui dissipe point les esprits, tout est à profit de ménage, et sa tendresse est appuyée sur ce *solide* inébranlable. Toute la famille de Luynes est enragée : « Comment! trois mois après la mort de notre fille! il pleuroit encore tous les jours (*vous voyez bien de quoi il pleuroit*); quoi! sans nous dire un mot! quelle honte! » J'ai soutenu que M. de Guémené avoit bien fait, et les femmes aussi : l'un d'avoir suivi un goût honnête et rai-

sonnable, et elles de n'avoir point fait battre le tambour. Puisqu'elles avoient le Roi pour confident, à quoi servoit tout le reste? Cette affaire m'a fait plaisir; j'ai compris la joie de Mme de Vauvineux, non-seulement de l'affaire, qui est grande au delà de toute espérance, mais encore de la manière, qui a épargné cent discours, cent dégoûts et cent mille francs de dépense, c'est-à-dire beaucoup. N'est-il pas vrai. ma fille, que tout tourne à bien pour ceux qui sont heureux? *L'Évangile le dit, il le faut croire.*

En vérité, j'ai eu bien de la peine pour vos affaires de Provence. Il a fallu que le bel abbé ait présenté votre courrier, dont les dépêches ont été très-agréablement reçues. L'abbé a parlé très à propos de l'envie qu'avoit la Provence de donner à Monsieur le Coadjuteur une place dans l'assemblée, mais qu'on ne vouloit rien entendre qu'on ne fût assuré de l'approbation de Sa Majesté, et qu'elle ne le crût capable de la servir dans cette province. M. Colbert a écouté obligeamment, et a dit qu'il en parleroit au Roi, et qu'il ne doutoit pas, etc. Enfin, le bel abbé a donné à tout cela un tour admirable. Parère a promis de donner l'ordonnance pour le courrier, c'est-à-dire cinq cents écus, comme l'année passée. L'abbé a bien plus de pouvoir en tout cela que moi; ainsi vous voyez clairement l'accablement d'affaires que vous me donnez, et le bel usage que je fais de toute ma bonne volonté. Me voilà précisément comme la mouche : je me mets sur le nez du cocher, je pousse la roue, je bourdonne, et fais cent sottises pareilles, et puis je dis :

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Je vais chez MM. de Grignan, j'écoute ce qu'ils me disent, j'approuve, je conseille ce qui est résolu; en un mot, ma chère enfant, si vous ne m'aimez par d'autres

raisons que par l'intérêt, je suis perdue. Je crois que mon fils est perdu aussi; votre lettre l'attendra ici; il n'est plus dans le bois des Rochers, il est en basse Bretagne; M. d'Harouys l'attend à Nantes, et ce n'est pas sans beaucoup d'impatience, car il a des affaires ici.

On lit mille relations de la reine d'Espagne. Elle est toute livrée à l'Espagne ; elle n'a conservé que quatre femmes de chambre. Le Roi la surprit comme elle se coiffoit, il ouvrit la porte lui-même; elle voulut se jeter à genoux, et lui baiser la main; il la prévint, et lui baisa la sienne, de sorte qu'ils étoient tous deux à genoux. Ils se marièrent sans cérémonie, et puis se retirèrent pour causer. Elle entend l'espagnol; elle étoit habillée à l'espagnole. Ils arrivèrent à Burgos; ils se couchèrent à huit heures, et furent jusqu'à dix heures du matin, le lendemain, au lit. La Reine écrit de là à Monsieur, et lui mande qu'elle est heureuse et contente, qu'elle a trouvé le Roi bien plus aimable qu'on ne lui avoit dit. Le Roi est fort amoureux; la Reine a été très-bien conseillée, et s'est fort bien conduite dans tout cela : devinez par quels conseils? Par ceux de Mme de Grancey, car la maréchale étoit immobile, ayant joint une dose de la gravité d'Espagne avec sa philosophie stoïcienne. C'est donc Mme de Grancey qui a fait le plus raisonnable personnage; aussi a-t-elle reçu de grandes louanges et de grands présents. Le Roi lui donne une pension de six mille francs, qu'elle prendra sur Bruxelles; elle a eu un don de dix mille écus sur un avis que los Balbasez lui donna, et pour dix mille écus de pierreries. Elle mande que l'âme de Mme de Fiennes est passée en elle, qu'elle prend à toutes mains, et qu'elle s'y accoutumera si bien qu'elle s'ennuiera en France, si on ne la traite comme en Espagne. Toutes les dames s'en retournent; on épargne une partie du chemin à la maréchale, en la priant *absolument* de demeurer à Poitiers, où elle avoit été

prise. Voilà un aussi furieux dégoût qu'on en puisse recevoir; elle a grand besoin de son mépris envers le genre humain pour soutenir cette disgrâce. C'est Mme d'Effiat qui est gouvernante déclarée; elle est remise avec son mari. Écrivez donc, mon cher Comte, c'est votre amie; il faudroit quasi vous en faire des compliments.

La petite de Monchi n'a point eu la petite vérole; c'étoit le pourpre, dont Sanguin l'a guérie. Je crains que les civilités que vous êtes obligée de faire à Aix ne vous fatiguent; allez vous reposer dans votre cabinet : la solitude vous est quelquefois nécessaire; Mlles de Grignan feront les honneurs. Pauline m'a écrit une lettre charmante; son style nous plaît beaucoup; Mme de la Fayette en oublia l'autre jour une vapeur, dont elle étoit suffoquée. Comment gouvernez-vous Roquesante, et toutes vos dames que je connois? Vous me ravissez, en me *priant absolument* de vous donner cette écritoire : je ne crois pas que ces deux mots-là se soient jamais trouvés ensemble; vraiment, ma fille, vous m'avez bien réjouie de me la demander si nettement; je ne vous dis plus si c'étoit mon dessein ou non : quand je ne le voudrois pas, il faudroit bien en passer par là, de la manière que vous le prenez. Il vaut donc mieux faire la chose de bonne grâce.

Adieu, ma fille : je vous embrasse de tout mon cœur.

---

*759. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, ce mercredi 6e décembre.

Il est vrai que je trouve toujours vos lettres admirables; tout m'en plaît, et l'on peut dire qu'elles sont faites *col senno e con la mano*; car les plus belles choses du monde, cachées sous des pieds de mouche, ne me

sont de rien; elles se refusent à moi et je me refuse à elles : je ne puis déchiffrer ce qui n'est pas déchiffrable. Vous voyez donc bien que votre commerce a pour moi tout ce que je puis souhaiter; cependant, avec toutes ces perfections, je vous promets de ne point montrer cette dernière; j'en connois les beaux endroits, et cela me suffit. Vous avez bien fait d'adresser votre compliment pour M. de Pompone à M. de Caumartin ; le canal est tout naturel; et comme vous dites, vous ne perdez rien de tout ce que je dirai au delà de la lettre. Je n'oublierai aucun de vos sentiments; ceux que vous avez pour Mme de Vins, sur la parole de M. d'Hacqueville et de Mme de Grignan, sont fort raisonnables : vous avez dû vous en fier à leurs goûts et à leurs lumières. Je l'aurois fait comme vous ; mais ayant été en lieu de juger par moi-même, j'ai été de leur avis avec connoissance de cause. C'est une des plus aimables personnes que vous connoissiez, l'esprit droit et bien fait, fort orné et fort aisé, un cœur très-sensible, et dont tous les sentiments sont bons et nobles au delà de ce que vous pouvez imaginer. Elle m'aime un peu pour ma vade, et par-dessus cela, je suis la résidente de ma fille auprès d'elle : cela fait un assez grand commerce entre elle et moi. Le malheur ne me chassera pas de cette maison : il y a trente ans (c'est une belle date) que je suis amie de M. de Pompone; je lui jure fidélité jusqu'à la fin de ma vie, plus dans la mauvaise que dans la bonne fortune. C'est un homme d'un si parfait mérite, quand on le connoît, qu'il n'est pas possible de l'aimer médiocrement. Autrefois nous disions, chez Mme du Plessis, à Fresnes, qu'il étoit parfait; nous ne trouvions pas qu'il lui manquât rien, et nous ne savions que lui ôter ni que lui souhaiter. Il s'en va reprendre le fil de toutes ces vertus morales et chrétiennes que les occupations nous avoient fait perdre de vue. Il ne sera plus ministre, il ne sera plus

que le plus honnête homme du monde. Vous souvient-il de Voiture à Monsieur le Prince ?

Il n'avoit pas un si haut rang :
Il n'étoit que prince du sang.

Il faudra donc se contenter de ce premier état de perfection. M. de Caumartin et moi étions à Pompone dans le temps que la Providence rompoit ses liens : nous le vîmes partir de cette maison, ministre et secrétaire d'État; il revint le même soir à Paris, dénué de tout, et simple particulier. Croyez-vous que toutes ces conduites soient jetées au hasard ? Non, non, gardez-vous-en bien : c'est Dieu qui conduit tout, et dont les desseins sont toujours adorables, quoiqu'ils nous soient amers et inconnus. Ah ! que M. de Pompone regarde bien sa disgrâce par ce côté-là ! Et le moyen de perdre de vue cette divine Providence ? Sans cela, il faudroit se pendre cinq ou six fois par jour. Je n'en suis pas moins sensible, mais j'en suis bien plus résignée. Notre pauvre ami est donc à Pompone; cet abord a été dur : il a trouvé cinq garçons tout d'une vue, qui à mon sens font tout son embarras. La solitude est meilleure pour les commencements de ces malheurs. Je l'ai senti pour celui de la séparation de ma fille. Si je n'avois trouvé notre petit Livry tout à propos, j'aurois été malade : j'avalai là tout doucement mon absinthe. M. de Pompone et sa famille, et Mme de Vins, font tout de même; quand ils reviendront ici, il n'y paroîtra plus. Si les accablements de bonheur de MM. de la Rochefoucauld ne vous consolent point de la chute de M. de Pompone, croyez aussi que ce dérangement dans le ministère ne console point un autre ministre de la paix.

Ah ! que nous aurions grand besoin de faire un petit voyage en litière, seulement jusques à Bourbilly ! En attendant, nous vous apprendrons les magnificences du

mariage de Monseigneur le Dauphin, et l'habile conduite de celui de Mlle de Vauvineux, qui fut, comme vous savez, très-bien mariée la nuit de samedi à dimanche, à Saint-Paul, avec le M. le prince de Guémené. Le secret a été gardé en perfection; le Roi étoit de cette confidence. Les raisons qu'il avoit de l'improuver ayant cessé, il a changé aussi, et signé le contrat. Enfin, rien n'a manqué à ce mariage, que de battre le tambour, d'être en parade sur le lit, et d'avoir des habits rebrochés d'or et d'azur; car, pour princesse de Guémené, on ne peut pas l'être davantage, ni toute la maison de Luynes plus ébobise et plus fâchée. Je leur pardonne; ils voient leur jolie fille oubliée au bout de trois mois; mais l'autre dit : *Primo amor del cor mio;* voilà sa raison : il ne l'avoit jamais oubliée; et sans savoir pourquoi, il étoit ravi qu'elle ne fût point mariée. Il faut avoir une espèce de mérite pour conserver un goût comme celui-là. Quoi qu'il en soit, j'entre dans la joie de la mère, et je vois avec plaisir tout ce que la Providence a fait et défait pour en revenir là. On me mande de Provence que notre pauvre comtesse est assez bien. Son fils a pensé mourir de la rougeole; elle l'a gardé; elle a été plus heureuse que sage : envoyez-lui de l'eau de Sainte-Reine quand elle vous en demandera. Adieu, Monsieur et Madame : je vous dis toujours : « Aimez-moi, aimez-moi sur ma parole. » Je sais bien ce que je vous dis, et je sens bien comme je vous aime.

Notre bon abbé vous honore et vous assure de ses services; il a été fort enrhumé : il est mieux, Dieu merci.

---

760. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce 8e décembre.

C'est une chose rude, ma très-chère, que d'être fort éloignée des personnes que l'on aime beaucoup. Il est impossible, quelque résolution que l'on fasse, de n'être pas un peu alarmée des désordres de la poste. Je n'eus point de vos lettres avant-hier; pour dimanche, je ne m'en étonne pas, car j'avois eu le courrier. J'envoyai chez MM. de Grignan, ils n'en avoient point non plus; j'y allai le lendemain, qui étoit hier; enfin, il vint une lettre du 28e novembre, de Monsieur l'Archevêque, qui nous persuada qu'au moins vous n'étiez pas plus malade qu'à l'ordinaire. Je passai à la poste pour savoir des nouvelles d'Aix; car les courriers de ces Messieurs vont mieux que les nôtres; mais je sus, par Mme Rouillé, que son mari, du 29e, ne lui parloit point de vous, mais bien de la disgrâce de M. de Pompone, que M. de Grignan lui venoit d'apprendre. J'attends donc vos lettres de dimanche; je crois que j'en aurai deux. Je n'ai jamais mis en doute que vous ne m'ayez écrit, à moins que d'être bien malade; cette seule pensée, sans aucun fondement, fait un fort grand mal; c'est une suite de votre délicate santé; car, quand vous vous portiez bien, je supportois sans horreur les extravagances de la poste; car voyez, quelle folie d'apporter d'Aix le paquet de Madame l'Intendante et laisser le vôtre!

Beaulieu a reçu une lettre de Lyon, d'*Autrement*, du 30. Il y est seul et va s'embarquer. Cette pauvre Mme d'Oppède est demeurée par les chemins; son fils malade à Cosne, et sa fille à Rouanne; tout est semé de son train. Quel embarras! Je la plains. Elle donnoit de l'argent à dépenser à ses gens. Ainsi les dix écus que

nous pensions inutiles à ce garçon lui auront été bons. Il est un peu rude sur la dépense; il ne parloit pas de moins que d'un écu par jour par les chemins; nous nous moquâmes de lui ; nous croyons que si vous lui donnez vingt-cinq ou trente sols, à cause de sa maladie, qui le rend délicat, c'est le bout du monde. Nous vous compterons sa garde, ses bouillons; mais depuis notre retour de Livry, qu'il étoit pêle-mêle avec nos gens, assurément vous n'en entendrez pas parler. Vous ne payez que trop bien vos hôtes; je travaille à ce que je dois de reste. Nous ferons repartir Saint-Laurens le plus tôt que nous pourrons.

Nous saurons demain le jour du retour de l'abbé de Grignan, qui a fait encore un second voyage à Saint-Germain, de ces voyages qui me donnent tant de peine. En vérité, vous êtes trop heureux de les avoir tous pour résidents à la cour de France : ils désapprouvent bien votre affaire de Toulon; ils disent que si on vouloit se brouiller à feu et à sang avec le gouverneur, il ne faudroit pas autre chose. Nous espérons que celle des blés sera plus praticable.

Je vous écrivis mercredi une très-longue lettre; si on vous la perd, vous ne comprendrez rien à celle-ci; par exemple, on verra la jeune princesse de Guémené aujourd'hui en parade à l'hôtel de Guémené ; vous ne sauriez ce que je veux dire; mais supposant que vous savez le mariage de Mlle de Vauvineux, je vous dirai qu'afin qu'il ne manque rien à son triomphe, elle y recevra ses visites quatre jours de suite. J'irai demain avec Mme de Coulanges; car je fais toujours ce qui s'appelle visites avec elle ou sa sœur. Nous fûmes hier, Monsieur le Comte, chez vos amies de Leuville et d'Effiat ; elles reçoivent les compliments de la réconciliation et de la gouvernance. Cette d'Effiat étoit enrhumée, on ne la voyoit point, mais c'étoit tout de même; la jeune Leuville fai-

soit les honneurs. Je leur fis vos compliments par avance, et les vôtres aussi, ma très-chère. On est bien étonné que Mme d'Effiat soit gouvernante de quelque chose. La maréchale de Clérembaut aura son paquet à Poitiers, où elle avoit reçu l'ordre de venir au Palais-Royal : voilà le monde. Ne vous ai-je pas mandé les prospérités de Mme de Grancey, et comme elle revient accablée de présents ? Elle eût embrasé l'Espagne, si, comme on disoit, elle y avoit passé l'hiver. Elle a mandé que l'âme prenante de Mme de Fiennes avoit passé heureusement dans son corps, et qu'elle prenoit à toutes mains.

On attend à la cour le courrier de Bavière avec impatience ; on compte les moments. Cela me fait souvenir de l'autre, qui a comblé la mesure des mauvais offices qu'on rendoit à notre pauvre ami : sans cette dernière chose, il se fût encore remis dans les arçons ; mais Dieu ne vouloit pas que cela fût autrement. Je vous ai mandé comme j'avois envoyé tous les gros paquets à Pompone avec celui de Mme de Vins : on renvoya à Saint-Germain ce qu'il falloit y renvoyer.

J'ai quelque impatience de savoir comme se porte et comporte la pauvre petite d'Adhémar. Je m'en vais lui écrire tout résolûment : depuis que je me mets à différer, il n'y a plus de fin. Que vous dirai-je encore ? Il me semble qu'il n'y a point de nouvelles : on saura les officiers de Madame la Dauphine quand ce courrier sera revenu. J'ai bien envie de savoir comme vous aurez soutenu ce tourbillon d'Aix ; il est horrible, je m'en souviens : c'étoit une de mes raisons de craindre pour votre santé ; toutes ces allées et venues sont des affaires pour vous présentement, qui n'en étoient pas autrefois. Le chevalier de Buous est ici ; il me dit tant que *vous vous portez parfaitement bien ;* que vous êtes *plus belle que jamais ;* que vous êtes *si gaie*. C'est trop, Monsieur le chevalier ; un peu moins d'exagération, plus de vrai-

semblance, plus de détail, plus d'attention m'auroit fait plus de bien : il y a des yeux qui voient tout, et ceux qui ne voient rien m'impatientent. J'ai dit mille fois que l'on se porte toujours à merveilles pour ceux qui ne s'en soucient guère. Saint-Laurens me parle encore de l'excès de votre santé : eh mon Dieu ! une petite lettre de Montgobert, qui regarde et qui connoît, me fait plus de plaisir que toutes ces grandes perfections. Mme de Coulanges causa l'autre jour une heure avec Fagon chez Mme de Maintenon ; ils parlèrent de vous : il dit que votre grand régime devoit être dans les aliments ; que c'étoit un remède que la nourriture ; que c'étoit le seul qu'il soutînt ; que cela adoucissoit le sang, réparoit les dissipations, rafraîchissoit la poitrine, redonnoit des forces ; et que quand on croit n'avoir pas digéré après huit ou neuf heures, on se trompoit ; que c'étoit des vents qui prenoient la place, et que si l'on mettoit un potage ou quelque chose de chaud sur ce que l'on croit son dîner, on ne le sentiroit plus, et l'on s'en porteroit bien mieux ; que c'étoit une de vos grandes erreurs. Mme de Coulanges écouta et retint tout ce discours, et voulut vous le mander ; je m'en suis chargée, et vous conjure, ma très-chère, d'y faire quelque réflexion, et d'essayer s'il dit vrai, et de mettre la conduite de votre santé devant tout ce que vous appelez des devoirs : croyez que c'est votre seule et importante affaire. Si la pauvre Mme de la Fayette n'en usoit ainsi, elle seroit morte il y a longtemps ; et c'est par ces pensées que Dieu lui donne qu'elle soutient sa triste vie ; car, en vérité, elle est accablée de mille maux différents.

Je reçois dans ce moment votre paquet du 29e par un chemin détourné : voilà tout le commencement de ma lettre entièrement ridicule et inutile. Voilà donc ce cher paquet, le voilà ; vous avez très-bien fait de le déguiser

et de le dépayser un peu. Je ne suis point du tout surprise de votre surprise, ni de votre douleur : j'en ai senti, et en sens encore tous les jours. Vous m'en parlerez longtemps avant que je vous trouve trop pleine de cette nouvelle ; elle ne sera pas sitôt oubliée de beaucoup de gens ; car pour le torrent il va comme votre Durance quand elle est endiablée ; mais elle n'entraîne pas tout avec elle. Vos réflexions sont si tendres, si justes, si sages et si bonnes, qu'elles mériteroient d'être admirées de quelqu'un qui valût mieux que moi.

Vous avez raison, la dernière faute n'a point fait tout le mal, mais elle a fait résoudre ce qui ne l'étoit pas encore. Un certain homme avoit donné de grands coups depuis un an, espérant tout réunir ; mais on bat les buissons, et les autres prennent les oiseaux ; de sorte que l'affliction n'a pas été médiocre, et a troublé entièrement la joie intérieure de la fête : m'entendez-vous bien ? car vous n'aurez votre courrier de dix ans. Il vaut autant mourir. C'est donc un *mat* qui a été donné, lorsqu'on croyoit avoir le plus beau jeu du monde et rassembler toutes ses pièces ensemble. Il est donc vrai que c'est la dernière goutte d'eau qui a fait répandre le verre : ce qui nous fait chasser notre portier, quand il ne nous donne pas un billet que nous attendons avec impatience, a fait tomber du haut de la tour, et on s'est bien servi de l'occasion. Personne ne croit que le nom y ait eu part ; peut-être aussi qu'il y a entré pour sa *vade*. Un homme me disoit l'autre jour : « C'est un crime que sa signature ; » et je dis : « Oui, c'est un crime pour eux de signer et de ne signer pas. » Je n'ai rien entendu de cet écrit insolent dont vous me parlez. Je crois qu'on ne se défie point de la discrétion de ceux qui savent les secrets : rien n'est égal à leur sagesse, à leur vertu, à leur résignation, à leur courage. Je crois que dans la solitude où ils sont encore pour quelques jours, il communi-

quera toutes ses perfections à toute sa famille. J'y ai fait tenir votre paquet à la belle-sœur, en envoyant les paquets comme je vous l'ai mandé : je m'en vais encore y envoyer ceux que je viens de recevoir; on me fit de là des réponses si tendres que je ne pus les soutenir sans une extrême tendresse.

Adieu, ma très-chère : embrassez la petite d'Adhémar; la pauvre enfant! ayez-en pitié; je ne puis encore lui écrire. Je baise et j'embrasse tout ce qui vous entoure. Vous êtes trop bonne de me rassurer sur la douleur que me donne mon inutilité pour votre service; quelque tour que j'essaye d'y donner, j'en suis humiliée; vous ne laisserez de m'aimer, vous m'en assurez, et je le crois : je penserois comme vous, si j'étois à votre place; cette manière de juger est fort sûre. Je suis toute à vous; je ne puis vous rien dire de si vrai.

---

761. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 13e décembre.

Parlons-en tant que vous voudrez, ma très-chère, vous aurez vu par toutes mes lettres que je traite ce chapitre très-naturellement, et qu'il me seroit difficile de m'en taire, puisque j'y pense très-souvent, et que si j'ai un degré de chaleur moins que vous pour la belle-sœur, j'en ai aussi bien plus que vous pour le beau-frère. Les anciennes dates, les commerces, les liaisons, me font trouver en cette occasion plus d'attachement que je ne pensois en avoir. Ils sont encore à la campagne : je vous envoie deux de leurs billets qu'ils m'écrivirent en renvoyant vos paquets. Voilà l'état où ils sont et leurs sentiments; se peut-il rien ajouter à la tendresse et à la *droiture* de leurs pensées? Je n'oublierai rien pour leur

confirmer la bonne opinion qu'ils ont de l'amitié et de l'estime que j'ai pour eux; elle est augmentée par leurs malheurs; je suis assez persuadée, ma fille, que le nôtre a contribué à leur disgrâce. Jetez les yeux sur tous nos amis, et vous trouverez vos réflexions fort justes. Il y auroit bien des choses à dire sur toute cette affaire; tout ce que vous pensez est fort droit. Je crois vous avoir fait entendre que depuis longtemps on faisoit valoir les minuties, et cela avoit formé une disposition qui étoit toujours fomentée dans la pensée d'en profiter, et la dernière faute impatienta et combla cette mesure : d'autres se servirent sur-le-champ de l'occasion, et tout fut résolu en un moment. Voici le fait : un courrier attendu avec impatience étoit arrivé le jeudi au soir; M. de Pompone donne tout à déchiffrer, et c'étoit une affaire de vingt-quatre heures. Il dit au courrier de ne point paroître; mais comme le courrier étoit à celui qui l'envoyoit, il donna la lettre à la famille : cette famille, c'est-à-dire le frère, dit à Sa Majesté ce qu'on lui mandoit; l'impatience prit de savoir ce qu'on déchiffroit; on attendit donc le jeudi au soir, le vendredi tout le jour, et le samedi jusqu'à cinq heures du soir. Vraiment, quand il arriva, tout étoit fait; et le matin encore on eût pu se remettre dans les arçons. Il étoit chez lui à la campagne, persuadé qu'on ne sauroit rien; il y reçut les déchiffrements le soir du vendredi; il partit à dix heures le samedi; mais il étoit trop tard. Et voilà la raison, le prétexte, et tout ce qu'il vous plaira; car il est certain que soit cela, soit autre chose, auroit enfin renversé cette fortune qui ne tenoit plus à rien. Mais ce qui est curieux, c'est que celui qui avoit ses desseins n'en a pas profité, et a été plus affligé qu'on ne peut croire. Notre ami demanda s'il ne pourroit point voir Sa Majesté, et se justifier à son maître de sa conduite : on lui dit qu'il n'étoit pas à propos présentement; que sa fidélité étoit

assez connue, qu'elle n'étoit nullement attaquée, et que dans quelques semaines il pourroit avoir cet honneur. Il écrivit sa surprise, son désespoir d'avoir pu déplaire, représenta huit enfants sans nul bien : voilà où tout est demeuré; on causeroit longtemps là-dessus; mais de si loin, en voilà assez, et peut-être trop.

Vous voulez donc que je vous croie, ma fille, sur votre santé; je le veux, et je suis persuadée de la tranquillité de votre poitrine, et Dieu vous conserve, et vous continue et vous augmente ce bon état! il dépend beaucoup de vous et de vos soins : quand vous mettrez votre conservation, votre repos, votre nourriture, votre sommeil devant toute autre chose, que vous aurez de l'attention à votre santé, je crois en vérité, ma fille, qu'elle ira bien; mais quand vous renverserez cet ordre, et que vous préférerez toutes choses à vous, je crois que vous n'êtes point en état de soutenir cette conduite : ainsi je ne cesse de vous conjurer d'avoir pitié de vous et de nous; car en vérité, c'est une peine bien insupportable, que la crainte de voir augmenter vos maux. Que votre amitié pour moi vous fasse entrer dans mes sentiments, et prendre plaisir à m'ôter, par la continuation de votre meilleure santé, le plus grand mal, la plus triste inquiétude que je puisse jamais avoir! Il faut finir ce chapitre qui vous déplaît, mais sur quoi je vous conjure pourtant de faire quelque réflexion.

Vous en avez donc fait sur le pays de ces deux conseillers bourguignons : *C'est le pays de ma mère;* il me semble que celui qui connoît M. de Berbisy l'emporte un peu. Mais Monsieur de Condom, qui vous aime et que j'honore, me revient aussitôt dans l'esprit, et je ne sais bonnement que vous dire : *Fais ce que tu voudras*. C'est ce que j'ai dit à mon fils sur tous les congés qu'il m'a demandés pour faire des visites en basse Bretagne; j'ai toléré ce que je ne pouvois empêcher. Il y a un mois

qu'il est chez Tonquedec; je ne sais où lui écrire; il ne veut point de mes lettres; en feriez-vous autant? Il fait attendre M. d'Harouys à Nantes pour s'en revenir ensemble à Paris : je les admire tous deux, l'un d'être si bon et si obligeant, et l'autre d'en abuser inhumainement. Je ne sais si l'objet aimé ou point aimé est avec lui; tout cela se démêlera, je crois, avant la fin de l'année. Voilà une de ses lettres, il est à Nantes; et après avoir bien fait attendre M. d'Harouys, il le laisse partir sans pouvoir le suivre, à cause des affaires qu'il faut qu'il fasse au Buron : je me doutois bien de cette belle conduite. Il me parle fort de son cher *pigeon*, et vous aime beaucoup mieux, dit-il, que toutes ses maîtresses; je ne sais si vous devez être contente. Soyez-le au moins de Mme de la Fayette, qui m'a tantôt parlé de vous et du goût qu'elle trouveroit à vous pouvoir être bonne à quelque chose, d'une manière à l'embrasser. Nous saurons bientôt ceux qui sont nommés pour Mme la Dauphine : c'est en recevant ce dernier courrier qu'on les déclarera. Il y en a qui disent que Mme de Maintenon sera placée d'une manière à surprendre; ce ne sera pas à cause de *Quanto*, car c'est la plus belle haine de nos jours; elle n'a vraiment besoin de personne que de son bon esprit.

Vraiment vous me faites pitié de nous demander des oranges : c'est une étrange dégradation que de les voir gelées en Provence; au moins le soleil ne l'est pas; vous me parlez d'une douceur du mois de mai qui me console. J'ai vu Mlle de Méri; elle a fait l'effort de venir voir ce joli appartement : il ne lui plaît pas; c'est un malheur. Elle est toujours très-languissante; les agitations de son petit ménage sont sans fin; je n'eusse jamais cru qu'une telle bagatelle eût pu l'occuper si uniquement. M. et Mme de Mesmes sortent d'ici; ils ont recommencé sur nouveaux frais à parler de vous et de Grignan avec en-

têtement : votre bonne maison et vos beaux titres, Pauline et ses charmes, votre musique, votre terrasse, votre politesse, qui me fait croire une paysanne en comparaison de vous ; tout cela finit par une prière instante et réitérée de vous assurer tous deux de leurs très-humbles services, respects, amitiés, reconnoissance ; enfin je n'ai jamais vu des gens si vifs sur votre sujet : je me suis chargée de tout, et je m'en acquitte. Je vous remercie de votre ligne pour M. et Mme de Nesmond. On nous vient de dire que ce sera M. de Richelieu qui sera chevalier d'honneur ; Madame sa femme, dame d'honneur de Madame la Dauphine ; Mme de Créquy, celle de la Reine : je crois assez tout cela ; on les déclarera plus positivement dans quelques jours, ma chère fille.

Je voudrois bien vous pouvoir dépeindre au naturel un écran que M. le cardinal d'Estrées a donné à Madame de Savoie en forme de *sapate*, et dont Mme de la Fayette a pris tout le soin et donné le dessin. Vous savez que Madame Royale ne souhaite rien tant au monde que l'accomplissement du mariage de son fils avec l'infante de Portugal ; c'est l'évangile du jour. Cet écran est d'une grandeur médiocre : du côté du tableau, c'est Madame Royale peinte en miniature, très-ressemblante, environ grande comme la main, accompagnée des Vertus, avec ce qui la fait reconnoître : cela fait un groupe fort beau et fort charmant. Vis-à-vis de la princesse est le jeune prince, beau comme un ange, d'après nature aussi, entouré des Grâces et des Amours ; cette petite troupe est fort agréable. Madame Royale montre à son fils, avec la main droite, la mer et la ville de Lisbonne. La Gloire et la Renommée sont en l'air, qui l'attendent avec des couronnes. Sous les pieds du prince, c'est un vers de Virgile :

Matre dea monstrante viam.

Rien n'est mieux imaginé. L'autre côté de l'écran est d'une très-belle et très-riche broderie d'or et d'argent. Les clous qui clouent le galon sont de diamants; le pied est de vermeil doré, très-riche et très-bien travaillé; la cheville qui retient l'écran est de diamants aussi. Le haut du bâton est la couronne de Savoie, toute de diamants. Enfin ce présent est tellement riche, agréable et dans le sujet, que tous les *sapates* en seront effacés. Il sera paisiblement mis devant le feu; on prétend que Madame sortant de son cabinet verra tout d'un coup ce joli écran, sans savoir d'où ni comment il se trouve là, qui revient tout ensemble à plus deux mille écus. Je ne sais si je vous l'ai bien dépeint : voilà des présents comme je voudrois bien en pouvoir faire à qui vous savez : je ne sais si je vous l'ai bien dépeint.

Adieu : je vous embrasse; il me semble que j'ai encore mille choses à vous dire, ce sera pour après-demain; le temple de Janus étoit ouvert aujourd'hui pour Provence et Bretagne; il y avoit cinq semaines que je n'avois écrit à mon fils; il avoit fait attendre M. d'Harouys, pour lui dire qu'il ne reviendroit point avec lui. Monsieur le Comte, Mesdemoiselles, mon petit marquis, et vous, ma chère enfant, je ne vous ai rien dit.

---

762. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE GRIGNAN A MONSIEUR DE POMPONE.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce lundi 18e décembre.

Voilà, Monsieur, une lettre de ma fille; elle ne peut apaiser son cœur; elle pense à vous et m'en parle sans cesse; elle a une si juste idée de ce que vous valez, qu'elle me paroît plus empressée de l'honneur de votre amitié

qu'elle ne l'a jamais été : elle croit que l'attention que vous pouvez avoir présentement pour vos amis, la doit rendre plus précieuse ; enfin elle démêle parfaitement M. de Pompone d'avec le ministre.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Je n'ai pas dessein, Monsieur, de vous faire un compliment : je ne l'aurois pas tant retardé, étant plus sensible à ce qui vous arrive que ceux qui se sont pressés; mais, Monsieur, trouvez bon que je vous demande la continuation de l'honneur de votre amitié, que vous m'avez jusques à présent si utilement accordée, sous le nom de protection. Comme il n'étoit pas nécessaire d'avoir un grand mérite pour obliger une âme comme la vôtre à faire les grâces dont la fortune vous rendoit dispensateur, et qu'il faut une égalité de mérite que je n'ai pas pour être digne du commerce de votre amitié, je m'adresse encore à votre bonté pour l'obtenir.

Je vous supplie de croire, Monsieur, que de tous les biens que j'en ai reçus, celui que je demande me paroît le plus honorable et le plus précieux. Avec les sentiments que je me trouve pour vous, Monsieur, il m'est difficile de vous plaindre; il me semble que vous auriez beaucoup perdu si vous aviez cessé d'être M. de Pompone, quand vous avez eu d'autres dignités; mais de quelle perte ne doit-on pas se consoler, quand on est assuré d'être toujours l'homme du monde dont les vertus et le singulier mérite se font le plus aimer et respecter?

La comtesse DE GRIGNAN.

Monsieur le coadjuteur d'Arles est ici malade, depuis

douze jours, de la fièvre continue; c'est ce qui l'a empêché de se donner l'honneur de vous écrire.

A Aix, ce 9e décembre.

---

*763. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Je ne sais point les desseins de M. d'Oppède; quand je vais chez M. de Pompone, ce n'est plus, comme vous savez, que chez le plus honnête homme du monde, ce n'est plus chez un ministre. On ne lui a pas encore donné la somme entière. Je crois que Mme de Vins ira bientôt à Saint-Germain: Mme de Richelieu lui a mandé. Je la plains: ce voyage sera triste pour elle; je ne m'accoutume point à cette disgrâce. Je souffrirai celle de voir votre ministre bourru; j'observerai ses manières charmantes: jusques ici je n'ai dans la mémoire que son coup de Jean Maillard.

Vous avez très-bien fait de vous coucher à onze heures le jour de votre bal; quand on voit que l'on ne voit rien, on ne sauroit mieux faire. Êtes-vous dans une entière impuissance de danser un menuet, comme l'année passée, au cas que je vous en priasse de bonne grâce, dans ma chambre? Je tâche à mesurer votre force passée avec votre force présente.

Je vis l'autre jour les duchesses de Lesdiguières et de Sully, qui me parurent fort dignes du souvenir que vous avez d'elles par celui qu'elles ont de vous. Mon fils ne m'écrit point; il n'est pas encore revenu à Nantes. J'avois jusques ici tout mis sur mon compte, en disant qu'il achevoit mes affaires; mais je commence à succomber aux reproches amers de M. de la Trousse, qui me dit que je devrois donc lui faire vendre sa charge pour va-

quer à celle de mon intendant. Je vous prie que ceci ne tourne point; j'espère que mon fils reviendra alors que j'y penserai le moins, et qu'au bout de huit jours il n'y paroîtra plus. Ces sortes de conduites sont aussi mauvaises pour prendre les hérons que pour faire sa cour.

---

764. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 25e décembre.

L'éloignement, ma très-chère, est une chose affreuse, accompagné de tout ce qui accompagne le nôtre. Je vous épargne souvent de lire mes peines sur votre sujet; mais il m'est quelquefois impossible de vous les dissimuler; il faut que je les bourdonne comme *la mouche*; je souhaite que ce ne soit pas si inutilement, et que l'amitié que vous avez pour moi fasse un effet qui est de vous réveiller sur le soin que vous devez avoir de vous avant toutes choses; sans cela je ne vous conserverai point bien la personne du monde qui vous aime le plus : il faut que vous commenciez par me ménager celle qui m'est la plus chère. Que n'avez-vous un peu de ma grande santé? je ne vous en dis rien, parce qu'elle va toute seule.

J'ai parlé de vos affaires aux Grignans; il est vrai que c'est là où je fais comme *la mouche;* il sont fort opposés à l'affaire de Toulon. M. de la Garde et le chevalier ne trouvent pas que se soit une chose à imaginer, à moins que de vouloir vous brouiller avec M. de Vendôme. Le chevalier est allé à Saint-Germain; je lui ai mis entièrement entre les mains l'affaire de notre courrier, M. l'abbé de Grignan s'en étoit chargé; en vérité, il a d'autres affaires, je l'excuse : on va donner des évêchés; il faut un peu mieux suivre cette bagatelle pour

en venir à bout; cela se tournoit en placets à M. Colbert, et devenoit à rien. Il est vrai que j'ai un peu bourdonné, et me suis si bien placée sur le nez du chevalier, que je suis persuadée qu'il me la rapportera de Saint-Germain ; je ferai le reste : la chicane de son rhumatisme l'a empêché d'en prendre plus tôt le soin. J'admire comme en toutes choses, grandes et petites, vous êtes malheureux. M. de Saint-Géran l'est encore plus que vous : c'est un homme perdu ; il est tombé des nues, il ne parle plus, et tout le monde est ravi de cette mortification. Il a eu de grands coups auprès de Sa Majesté. Le premier a été par le comte de Gramont ; prenez son ton : « Sire, dit-il il y a quelque temps, je vous demande la charge de premier écuyer de Madame la Dauphine ; peut-être Votre Majesté ne me jugera pas digne de cet emploi ; mais quand je vois le gros Saint-Géran qui y prétend, je crois, Sire, que je puis bien vous nommer le pauvre comte de Gramont. » Sur cela on pense et on fait des réflexions. Il y a eu des choses plus fortes : ce comte trouva l'autre jour Saint-Géran à deux genoux dans la chapelle, qui ne faisoit pas semblant de regarder toute la cour, qui y étoit. « Mon ami, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, il faut vous consoler avec Jésus-Christ. » Le Roi même en pensa éclater. Il disoit hier à Monsieur le Dauphin devant le Roi : « Monseigneur, je vous supplie de dire à Madame la Dauphine qu'il n'a pas tenu à moi que je n'aie été de sa maison ; j'en prends le Roi à témoin. » On dit que l'on partira à la fin de janvier pour aller épouser cette princesse. N'êtes-vous pas bien contente de tous les choix qui ont été faits? Tout le monde l'est. M. de Richelieu et le maréchal de Bellefonds rempliront bien ces deux charges, et ne feront pas même de places nouvelles aux cordons bleus quand il y en aura; car ils l'auroient été sans cela. On a donné à Mme de S*** les mêmes appointements et les

mêmes entrées qu'à la dame d'honneur, sans en avoir le titre; cela s'appelle de l'argent; c'est avec les deux mille écus de dame de la Reine qu'elle a toujours, vingt-une mille livres de rente qu'elle aura tous les ans. Quand on a voulu faire des compliments à M. de S*** : « Hélas! cela vient par ma femme, je n'en dois point recevoir les compliments. » Et Mme de R*** : « Voilà ce que c'est que de s'être bien attachée à la Reine. » Le monde est toujours bon à son ordinaire. La duchesse de Sully revient de Picardie; elle s'en va passer l'hiver à Sully jusqu'au retour de Mme de Verneuil. Mme de Lesdiguières est très-digne de votre souvenir : elle me demande toujours de vos nouvelles avec amitié, et m'a priée même de vous dire bien des choses de sa part. J'ai été à la messe de minuit aux Bleues, où il faisoit chaud; le sermon de l'après-dînée a été froid, c'étoit un jésuite aussi pervers que je suis perverse le jour que je dîne dans la petite société. Adieu, ma très-belle et très-bonne : je vous en dirai davantage au premier jour.

---

765. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27e décembre.

Toute la maison de Pompone est venue passer les fêtes ici. Mme de Vins y étoit la première; je l'avois vue deux fois. Je trouvai M. de Pompone, le M. de Pompone de Fresnes, n'étant plus que le plus honnête homme du monde tout simplement : comme le ministère ne l'avoit point changé, la disgrâce ne le change point aussi. Il est de très-bonne compagnie; il me parla fort tendrement de vous ; ce chapitre nous dura longtemps, ayant à lui dire de mon côté de quelle manière vous m'en écriviez. Mme de Vins s'attendrit en parlant de la bonté de votre

cœur, et tous nos yeux rougirent. Ils s'en retournent à Pompone, n'ayant point encore pris de consistance : ils n'ont pas donné leur démission ; on ne leur a point donné d'argent. Il a demandé s'il pouvoit avoir l'honneur de voir le Roi, on ne lui a point fait de réponse. Il ne peut être mieux qu'à Pompone, à inspirer la véritable vertu à ses enfants, et à causer avec ces solitaires qui sont là.

Nous avons fait tout aujourd'hui des visites, Mme de Vins et moi : elle n'a plus Mme de Villars, ni vous; elle me compte pour quelque chose; je me trouve heureuse de pouvoir lui faire ces petits plaisirs. Nous avons été chez Mmes de Richelieu, de Chaulnes, de Créquy, de Rochefort, et puis chez M. de Pompone, que je trouve toujours plus aimable; je n'ai jamais vu une tête si bien faite. Ils s'en retournent demain. Mme de Vins s'en va faire un tour à Saint-Germain : quelle douleur de revoir ce pays, qui étoit le sien, et où elle est étrangère ! je crains ce voyage pour elle. Ensuite de ce devoir, elle s'en retournera trouver les malheureux dont elle fait la joie et la consolation ; elle est plus pénétrée qu'ils ne le sont ; elle me paroît fort tendre pour vous ; elle n'est rien moins qu'un *fagot d'épines*.

La cour est toute réjouie du mariage de M. le prince de Conti et de Mademoiselle de Blois. Ils s'aiment comme dans les romans ; le Roi s'est fait un grand jeu de leur inclination : il parla tendrement à sa fille, et qu'il l'aimoit si fort, qu'il n'avoit point voulu l'éloigner de lui ; la petite fut si attendrie et si aise, qu'elle pleura, et le Roi lui dit qu'il voyoit bien que c'est qu'elle avoit de l'aversion pour M. le prince de Conti ; elle redoubla ses pleurs : son petit cœur ne pouvoit contenir tant de joie. Le Roi conta cette petite scène, et tout le monde y prit plaisir. Pour M. le prince de Conti, il étoit transporté ; il ne savoit ni ce qu'il disoit, ni ce qu'il faisoit ; il passoit par-dessus tous les gens qu'il trouvoit en son chemin,

pour aller trouver Mademoiselle de Blois. Mme Colbert ne vouloit pas qu'il la vît que le soir; il força les portes, et se jeta à ses pieds, et lui baisa la main; elle, sans autre façon, l'embrassa, et la revoilà encore à pleurer. Cette bonne petite princesse est si tendre et si jolie, que l'on voudroit la manger. Le comte de Gramont fit ses compliments, comme les autres, au prince de Conti : « Monsieur, je me réjouis de votre mariage; croyez-moi, ménagez le beau-père, ne le chicanez point, ne prenez point garde à peu de chose avec lui; vivez bien dans cette famille, et je vous réponds que vous vous trouverez fort bien de cette alliance. » Le Roi se réjouit de tout cela, et marie sa fille, en faisant des compliments, comme un autre, à Monsieur le Prince, à Monsieur le Duc et à Madame la Duchesse, demandant son amitié à cette dernière pour Mademoiselle de Blois, disant qu'elle seroit trop heureuse d'être souvent auprès d'elle, et de suivre un si bon exemple. Il se réjouit à donner des transes au prince de Conti : il lui fait dire que les articles ne sont pas sans difficulté, qu'il faut remettre l'affaire à l'hiver qui vient : là-dessus le prince tombe comme évanoui; la princesse l'assure qu'elle n'en aura jamais d'autre. Cette fin s'écarte un peu dans le roman; mais dans la vérité il n'y en eut jamais un si joli. Vous pouvez penser comme ce mariage, et la manière dont le Roi le fait, donnent de plaisir en certain lieu. Voilà, ma fille, bien des détails pour divertir Mlle de Grignan.

Le portrait de Madame la Dauphine est arrivé : il est très-médiocrement beau; on loue son esprit, ses dents, sa taille : c'est où de Troy n'a pas trouvé à s'exercer. J'ai fait vos remerciements à M. de la Rochefoucauld; il a une attention fort obligeante pour M. de Grignan et pour vous. Mme de la Fayette vous dit ses tendresses; MM. les cardinaux d'Estrées et de Bouillon, et les

veuves : je ne trouve autre chose que des gens qui me prient de vous parler d'eux.

Mme d'Effiat n'a encore rien gâté, et n'est point gâtée. La maréchale de Clérembaut est ici : elle soutient stoïquement sa disgrâce, et ne se fera point ouvrir les veines ; mais elle perdit mille louis contre le petit d'Harouys, tête à tête, la veille de son arrivée. Il ne faut que cela pour trouver la raison de ce qui lui arrive au Palais-Royal.

---

766. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 29e décembre.

Ma très-chère fille, figurez-vous que je suis à genoux devant vous, et qu'avec beaucoup de larmes je vous demande, par toute l'amitié que vous avez pour moi, et par toute celle que j'ai pour vous, de ne me plus écrire que comme vous avez fait la dernière fois. Ma chère enfant, c'est tellement du cœur que je vous demande cette grâce, qu'il est impossible que cette vérité ne se fasse sentir au vôtre. Hélas ! ma chère enfant, toute épuisée, toute accablée, n'en pouvant plus, une douleur et une sécheresse de poitrine épouvantable ! et moi, qui vous aime chèrement, je puis contribuer à votre perte ; je puis me reprocher d'être cause de cet état douloureux et périlleux ; moi, qui donnerois ma vie pour sauver la vôtre, je serai cause de votre perte, et j'aurai si peu de tendresse pour vous, que je mettrai en comparaison le plaisir de lire vos lettres, et les réponses très-agréables que vous me faites sur des bagatelles, avec la douleur de vous tuer, de vous faire mourir ; ma très-chère, cette pensée me fait frissonner : s'accommode qui voudra de cet assassinat ; pour moi, je ne puis l'envisager, et je vous jure et vous proteste que si vous m'écrivez plus d'une feuille, et que pour

les nouvelles vous ne vous serviez de Montgobert ou de Gautier, je vous jure que je ne vous écrirai plus du tout; et ce commerce rompu de mon côté me donnera autant de chagrin que j'aurai de soulagement si vous en usez comme je vous le dis. Quoi! je pourrois me reprocher le mal que vous sentez! Hélas! ma chère enfant, il me fait assez de mal, sans que j'y ajoute de vous tuer de ma propre main; voilà qui est fait : si vous m'aimez, ôtez-moi du nombre de ce que vous croyez vos devoirs; je me croirai la plus aimée, la mieux traitée, la plus tendrement ménagée, quand vous prendrez sur moi, et que vous ôterez du nombre de vos fatigues le volume que vous m'écrivez. Il y a longtemps que j'en suis blessée, et que je me doute de ce qui vous est arrivé; mais enfin cela est trop visible, et j'aimerai toute ma vie Montgobert de vous avoir forcée à lui quitter la plume : voilà ce que j'appelle de l'amitié; je m'en vais l'en remercier; voilà ce qui s'appelle avoir des yeux, et vous regarder; je me moque de tout le reste : ils ont des yeux et ne voient point; nous avons les mêmes yeux, elle et moi; aussi je n'écoute qu'elle : elle n'a osé me dire un mot cette fois; sa sincérité et la crainte de m'affliger lui ont imposé silence. Mlle de Méri se gouverne bien mieux : elle n'écrit point. Corbinelli se tue quand il veut : il n'a qu'à écrire; qu'il soit huit jours sans regarder son écritoire, il ressuscite. Laissez, laissez un peu la vôtre, toute jolie qu'elle est; ne vous disois-je pas bien que c'étoit un poignard que je vous donnois? Vous avez si bien ménagé ce que vous avez écrit dans votre lettre, qu'elle m'a paru toute de vous; j'étois fâchée de sa grosseur, et quoique j'aie compris l'état où vous étiez avec beaucoup de peine, j'ai mieux aimé que cela soit arrivé pour vous corriger, et y mettre un bon ordre une bonne fois pour toutes, que d'être encore trompée, et vous achever d'accabler. Je vis l'autre jour du Chesne chez M. de Coulanges, qui a gardé

plus de quinze jours sa chambre pour des dégoûts et des plénitudes ; il me parla de votre santé, et me dit encore pis que pendre de cette chienne d'écriture. Il est ami de Fagon, il me conta qu'il ne vivoit que par l'éloignement des écritoires, et me dit encore que vous ne vous laissassiez point mourir d'inanition : quand la digestion est trop longue, il faut manger, cela consomme un reste qui ne fait que se pourrir et fumer, si vous ne le réchauffez par des aliments : Saint-Aubin en a fait cent fois l'expérience. Il me pria fort aussi de vous recommander l'eau de Sainte-Reine. C'est une cause de tous vos maux, à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ma fille, Dieu veut que je vous dise tout cela : je le prie de donner à mes paroles toute la force nécessaire pour vous frapper, et vous obliger d'en faire votre profit. Je pris hier une médecine par l'ordre du bon du Chesne ; elle m'a fait comme celle du Bourbonnois ; je prendrai demain la petite eau de cerises, et le tout pour vous plaire : faites aussi quelque chose pour moi. Vous avez été à Lambesc, à Salon : ces voyages, avec votre poitrine, ont dû vous mettre en mauvais état, et vous ne vous en souciez point, et personne n'y pense. Vous seriez bien fâchée d'avoir rien dérangé ; il faut que la compagnie de bohèmes soit complète, comme si vous aviez leur santé. Votre lit, votre chambre, un grand repos, un grand régime, voilà ce qu'il vous falloit, ma chère enfant : au lieu de cela, du mouvement, des compliments, du dérèglement et de la fatigue. Il ne faut rien espérer de vous, tant que vous mettrez toutes sortes de choses devant votre santé. J'ai tellement rangé d'une autre sorte cette unique affaire, qu'il me semble que tout est loin de moi en comparaison de cette intime attention que j'ai pour vous ; cependant je veux finir pour aujourd'hui ce chapitre.

Je vous mandai avant-hier, par un petit guenillon de billet qui suivoit une grosse lettre, que Mme de Soubise

étoit exilée : cela devient faux. Il nous paroît qu'elle a parlé, un peu murmuré de n'avoir pas été dame d'honneur, comme la Reine vouloit, peut-être méprisé la pension au prix de cette belle place; et sur cela la Reine lui aura conseillé de venir passer son chagrin à Paris. Elle y est, et même on dit qu'elle a la rougeole : on ne la voit point, mais on est persuadé qu'elle retournera, comme si de rien n'étoit. On faisoit une grande affaire de rien : l'esprit charitable de souhaiter plaies et bosses à tout le monde est extrêmement répandu. Il y a de certaines choses au contraire sur quoi on se trouve disposé à souffler du bonheur, comme du temps des fées. Le mariage de Mademoiselle de Blois plaît aux yeux. Le Roi lui dit d'écrire à sa mère ce qu'il faisoit pour elle. Tout le monde a été lui faire compliment; je crois que Mme de Coulanges m'y mènera demain. Je veux voir aussi la petite du Janet : je serai lundi à sa prise d'habits, et je lui fais donner tous ses habits par la Bagnols. Monsieur le Prince, Monsieur le Duc sont courus chez cette sainte fille et mère, qui a parfaitement bien accommodé son style à son voile noir, assaisonnant parfaitement sa tendresse de mère avec celle d'épouse de Jésus-Christ. Les princes ont poussé leurs honnêtetés jusqu'à Mme de Saint-Remy et sa fille, et une vieille tante obscure qui demeure dans le faubourg : en vérité, ils ont raison de pardonner au côté maternel en faveur de l'autre. Le Roi marie sa fille non comme la sienne, mais comme celle de la Reine, qu'il marieroit au roi d'Espagne : il lui donne cinq cent mille écus d'or, comme on fait toujours avec ces couronnes, hormis que ceux-ci seront payés, et que les autres fort souvent ne font qu'honorer le contrat. Cette jolie noce se fera devant le 15 janvier. Gautier ne peut plus se plaindre : il aura touché cette année en noces plus d'un million. On donne d'abord cent mille francs à la maréchale de Rochefort, pour commencer les habits

de la Dauphine. Monsieur l'Électeur avoit mandé les marchands de Paris pour habiller sa sœur; le Roi l'a prié de ne se mettre en peine de rien, et que, avec sa maison qu'on lui envoyoit, elle pourroit trouver tout ce qu'elle pourroit souhaiter. Ce mariage se fera avec beaucoup de dignité; on ne partira qu'en février.

J'attendrai Gordes avec impatience, et laisserai bien assurément *écumer mon pot* à qui voudra, pour lui demander : « Comment se porte-t-elle, et que fait-elle? » S'il me répond comme le chevalier de Buous, je le laisserai là, en soupirant, car ce n'est pas sans beaucoup de douleur qu'on ne peut pas s'accommoder de ce qu'il dit de vous. Monsieur l'Intendant est bien heureux d'être si galant, sans craindre de rendre sa femme jalouse; je voudrois qu'il mît les échecs à la place du hère : autant de fois qu'il seroit mat, seroient autant de marques de sa passion. La mienne continue pour ce jeu : je me fais un honneur de faire mentir M. de la Trousse, et je crains quelquefois de n'y pas réussir. Je suis fort bien reçue quand je fais vos compliments : votre souvenir honore. J'ai fait votre devoir à l'abbé Arnauld et à la Troche. Mme de Coulanges veut vous écrire, et vous remercier elle-même, mais ce sera l'année qui vient : elle est dans l'agitation des étrennes, qui est violente cette année. Il me semble que vous croyez que je mens, quand je vous parle de la connoissance de Fagon et de du Chesne : ç'a été, ma belle, pendant la blessure de M. de Louvois, qu'ils furent quarante jours ensemble, et se sont liés d'une estime très-particulière. Oui, n'en riez point, c'est à votre montre qu'il faut regarder si vous avez faim; et quand elle vous dira qu'il y a huit ou neuf heures que vous n'avez mangé, avalez un bon potage et vous consommerez ce que vous appelez une indigestion. Je voudrois que la montre fût méchante, et que le cuisinier fût bon; je voudrois vous envoyer le mien, il est cent fois meilleur,

je suis un peu fâchée contre la Forêt d'avoir tant répondu d'un si vilain marmiton : nous avons tous été aveuglés..

Nous pouvons donc espérer de voir Monsieur le Coadjuteur, et lui voir une princesse dans la multitude de ses poulettes. Sa ruelle étoit celle de la vieille princesse où il y avoit trois fauteuils tout de suite, et des siéges pliants ensuite; et l'on se trouvoit à l'aventure sur ces chaises, et quand il venoit plus de duchesses qu'il n'y en avoit, elles avoient pour se consoler Mme de Brachane et Mme d'Orval sur des pliants : cette confusion étoit assez bien et assez naturelle; personne n'a été fâché. Hélas! que sait-on si cette petite princesse est contente? La fantaisie présente de son mari est de sonner du cor à la ruelle de son lit : ce n'est pas l'ordre de Dieu, qu'autre chose que lui puisse contenter pleinement notre cœur. Ah! que j'ai une belle histoire à vous conter de l'Archevêque ! mais ce ne sera pas pour aujourd'hui. M. de Pompone est retourné sur le bord de sa Marne : il y avoit l'autre jour plus de gens considérables le soir chez lui que devant sa disgrâce; c'est le prix de n'avoir point changé pour ses amis : vous verrez qu'ils ne changeront point pour lui aussi. Rien ne se peut ajouter à l'amitié et à la reconnoissance qu'il a pour vous. Mme de Vins m'en paroît toujours touchée jusqu'aux larmes, dont j'ai vu rougir plusieurs fois ses beaux yeux. Elle ne veut faire de visites qu'avec moi, puisque vous et Mme de Villars lui manquez; elle peut disposer de ma personne, tant qu'elle me trouvera bonne; j'ai trop de raisons pour me trouver heureuse de ce goût. Elle n'a point été à Saint-Germain; elle a des affaires qui la retiennent, malgré qu'elle en ait; car son cœur la mène, et la fait demeurer à Pompone : cet attachement est digne d'être honoré, et adoucit les malheurs communs.

Adieu, ma très-chère fille : faites-moi écrire après

avoir commencé, car il me faut quatre lignes : Mademoiselle de Grignan, Montgo, Gautier, ayez tous pitié de ma fille et de moi. Enfin, ma chère enfant, soulagez-vous, ayez soin de vous, fermez votre écritoire : c'est le vrai temple de Janus; et songez que vous ne sauriez faire un plus solide et sensible plaisir à ceux qui vous aiment le plus, que de vous conserver pour eux, et non pas vous tuer pour leur écrire. J'embrasse toute votre compagnie.

---

767. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi, 3e janvier.

Dieu vous donne une bonne et heureuse année, ma très-chère, et à moi la parfaite joie de vous revoir en meilleure santé que vous n'êtes présentement! Je vous assure que je suis fort en peine de vous; il gèle peut-être à Aix comme ici, et votre poitrine en est malade. Je vous conjure tendrement de ne point tant écrire, et de ne me point répondre sur toutes les bagatelles que je vous écris : écoutez-moi; figurez-vous que c'est une gazette; aussi bien je ne me souviens plus de ce que je vous ai mandé : ces réponses justes sont trop longues à venir pour être nécessaires à notre commerce. Dites-moi quelque chose en trois lignes de votre santé, de votre état, un mot d'affaires, s'il le faut, et pas davantage, à moins que vous ne trouviez quelque charitable personne qui veuille écrire pour vous.

Le chevalier est au coin de son feu, incommodé d'une hanche : c'est une étrange chicane que celle que lui fait ce rhumatisme. Mme de S*** est toujours enfermée chez elle : elle dit qu'elle a la rougeole; on croit qu'elle durera quelque temps. Elle a prétendu avoir les entrées de dame d'honneur : les Majestés ne l'entendoient pas

ainsi. Elle dit que la pension n'étoit pas une chose qui pût l'apaiser ; il faut qu'elle ait dit plusieurs autres choses encore. Enfin elle est à Paris ; rien n'est vrai que cela, le reste est trouble, et chacun dit ce qu'il veut. Madame la Dauphine a écrit des lettres si raisonnables, si justes, si droites, qu'on est entièrement persuadé de son très-bon esprit. Son portrait ne paroît pas d'une belle personne. Vous avez vu comme la prophétie d'une seconde dame d'atour a été heureusement accomplie.

Gordes n'est pas encore arrivé ; j'ai bien envie de voir un homme qui vous a vue. Vous m'envoyez donc des étrennes, ma très-chère ; j'ai bien peur qu'elles ne soient trop jolies : les miennes sont d'une légèreté que la bise doit emporter. Je n'ai rien ouï dire de celles de Saint-Germain. Madame royale fut transportée de son écran ; mais le jeune prince et les courtisans n'y mordirent point : cette transplantation les blesse autant qu'elle charme la mère. Cependant tout est réglé et signé en Portugal : je ne sais comme la Providence démêlera ces divers intérêts. Ceux de M. de Pompone ne sont pas encore réglés : il a sa démission et n'a point d'argent ; il est retourné à Pompone. Mme de Vins est ici ; elle pensait aller à Saint-Germain : elle a voulu en demander l'avis de Mme de Richelieu, qui est ici ; c'étoit une affaire que de la voir. L'abbé Têtu nous fit entrer ; Mme de Coulanges ne l'avoit pu. Elle attend donc sa réponse pour faire ce voyage. Je fis vos compliments avec les miens à cette duchesse : je lui dis que son mérite nous faisoit faire une sorte de compliment fort extraordinaire, qui étoit de nous réjouir avec elle de ce qu'elle n'étoit plus dame d'honneur de la Reine ; qu'il n'y avoit qu'elle qui pût nous faire connoître qu'il y eût quelque chose au delà : cela fut paraphrasé, et son amour-propre ne fut pas blessé. Je ferai vos compliments à Mme d'Effiat, à Mme de Rochefort, et si je puis,

à Mme de Vibraye, qui par l'état de ses affaires a accepté la place de dame d'honneur de Mme la princesse de Conti : on dit que le Roi la fera entrer dans le carrosse de la Reine, aussi bien que Mme de Montchevreuil : c'est le remède à tous maux. Mme de Langeron y rentrera donc aussi : elle en étoit déchue ; car elle avoit eu cet honneur quand elle étoit gouvernante. Voilà cette pauvre Vibraye submergée dans les plaisirs ; il faudra bien qu'elle se mortifie, comme notre ami Tartuffe. On avoit proposé cette place à Mme de Frontenac : cela conviendroit assez à la femme du gouverneur de Québec; mais elle a répondu que son repos et *Divine* valoient mieux qu'une vie si agitée et si brillante; tout est bien, car Mme de Vibraye aussi peut être flattée qu'à son âge on l'ait prise pour être là. M. et Mme de Chaulnes vous font mille compliments : prenez leurs tons; Mme de Coulanges cent mille : elle n'a pas voulu que son père achetât cette maison; j'en suis ravie.

J'ai toujours les échecs dans la tête : je crois que je n'y jouerai jamais bien. Hébert donne six fois de suite échec et mat à Corbinelli, qui enrage : voilà ce qu'il a gagné à l'hôtel de Condé. Ma fille, je vous dis adieu : j'attends avec impatience de vos nouvelles ; car pour voir de grosses lettres, c'est ce que je crains présentement plus que toutes choses. C'est ainsi que l'on change, selon les dispositions, mais toujours, ma très-chère, par rapport à vous, et à cette tendresse qui ne change point, et qui est devenue mon âme même : je ne sais pas trop si cela se peut dire; mais je sens parfaitement que de vivre et de vous aimer, c'est la même chose pour moi.

---

768. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi, 5e janvier.

Il est bien aisé de comprendre la tristesse de vos souffrances : rien n'est plus affligeant ; et pensez-vous que cela n'entre pas dans la composition de ce qui cause le douloureux état où vous êtes? Je vous supplie de croire que je le partage avec vous, et que je sens si vivement et si tendrement tout ce qui vous touche, que ce n'est point y prendre part; c'est y entrer et le ressentir entièrement. Le moyen d'envisager ce chaos et cette chute d'un nom et d'une maison si chère? et quelle personne accablée sous ces débris! Quel ordre de la Providence, et quelle amertume ne trouve-t-on point malgré la soumission que nous voulons avoir! Je ne sais si vous faites bien de croire qu'il n'y ait rien à régler à vos dépenses. Il faudroit être à Salon pour entendre Monsieur l'Archevêque. Il est vrai que ce jeu me fait peur; M. de Grignan hait la bassette, mais il aime l'hombre, et ne le sait point du tout; car cela ne s'appelle pas le jouer, qu'il perde tous les jours à ce jeu : n'est-ce pas doubler la dépense nécessaire ? Voilà justement ce que je n'aimerois pas ; et quand vous dites que c'est un os que vous donnez à ronger à votre compagnie, je sais bien qu'il faut leur en jeter; mais je ne voudrois pas que ce fussent les miens; je leur ferois ronger entre eux leurs propres os, et pour mille raisons, je ne m'ôterois le nécessaire. Voilà mon avis, que vous suivrez, si Dieu vous l'inspire; je le souhaite de tout mon cœur, et serai très-fâchée si pour cette chimère de bienséance et de complaisance, vous vous ôtez ce qui soutient la dépense commune de la maison. Je trouverois un grand aveuglement dans cette conduite; je ne puis m'empêcher

d'en dire mon avis à M. de Grignan; il faut tâcher de parler d'autre chose, car je ne fais que vous accabler.

Ah! ma très-chère, que je suis obligée à Mme du Janet de vous avoir ôté la plume! Si par l'air de Salon et par les fatigues, vous retombez à tout moment, quelles raisons n'ai-je point de vous conjurer mille fois de ne point écrire? Vous parlez de votre mal avec une capacité qui m'étonne; mais l'intérêt que je prends à votre santé me fait comprendre tout ce que vous dites. Que j'ai d'envie que cette bise et ce vent du midi vous laissent en repos! Mais quel malheur d'être blessée de deux vents qui sont si souvent dans le monde, et surtout en Provence! Je vous demande, ma fille, si dans l'état où vous êtes, je puis m'empêcher d'y penser tristement.

Je fus hier aux grandes Carmélites avec Mademoiselle : elle eut la bonne pensée de mander à Mme de Lesdiguières de me mener. Nous entrâmes dans le saint lieu; je fus ravie de l'esprit de la mère Agnès; elle est encore plus aimable que Mme de Villars; elle me parla de vous, comme vous connoissant par sa sœur. Je vis Mme Stuart belle et contente. Je vis Mlle d'Épernon, qui ne me trouva point défigurée; il y a plus de trente ans que nous ne nous étions vues; je la trouve horriblement changée. La petite du Janet ne me quitta point; elle a le voile blanc depuis trois jours; c'est un prodige de ferveur et de vocation : je m'en vais en écrire à sa mère. Mais quel ange m'apparut à la fin! car M. le prince de Conti la tenoit au parloir. Ce fut à mes yeux tous les charmes que nous avons vus autrefois; je ne la trouve ni bouffie, ni jaune; elle est moins maigre et plus contente; elle a ses mêmes yeux et ses mêmes regards : l'austérité, la mauvaise nourriture et le peu de sommeil ne les ont ni creusés, ni battus; je n'ai jamais rien vu de plus extraordinaire. Elle a cette même grâce, ce bon air au travers de cet habit étrange; pour la mo-

destie, elle n'est pas plus grande que quand elle donnoit au monde une princesse de Conti; mais c'est assez pour une carmélite. Elle me dit mille honnêtetés et me parla de vous si bien, si à propos, tout ce qu'elle dit est si assorti à sa personne, qu'on ne croit point qu'il y ait rien de mieux. M. le prince de Conti l'aime et l'honore tendrement; elle est son directeur; il est dévot, et le sera comme son père. En vérité, cet habit et cette retraite est une grande dignité pour elle.

Vous avez vu l'effet de ma prophétie. Non, assurément la personne qualifiée ne partage pas avec la personne enrhumée; car elle la regarde comme l'amie et la personne de confiance. La dame qui est au-dessus en fait autant, et est l'âme de cette cour. Je pris plaisir à vous avancer cette nouvelle de quelques jours, comme on me l'avoit avancée. Pour la personne qu'on ne voit point, et dont on ne parle point, elle se porte parfaitement bien; elle paroît quelquefois, comme une divinité; elle n'a nul commerce; elle a donné des étrennes magnifiques à la devancière et à tous les enfants: c'est pour récompenser des présents du temps passé, qui n'avoient point été rendus, parce qu'en ce temps-là les louis étoient moins fréquents.

Mme de Soubise est toujours à Paris sans vouloir être vue; on croit qu'elle y sera plus longtemps qu'elle ne pense, et a dit plusieurs choses qui ont déplu. Monsieur a prié Beauvais de quitter le Palais-Royal: il la trouva dans la chambre de Madame qui parloit au comte de Soissons. Elle est chez Mme de Vibraye. Voilà le vrai moyen de faire qu'elle épouse ce prince, en faisant qu'elle souffre pour lui et qu'il se fasse un honneur de ne la pas abandonner. On dit que Mme de Vibraye sera dame d'honneur de Mme la princesse de Conti, mais avec tous les priviléges de dame du palais.

J'ai reçu ce matin une grande lettre de Mme de Villars;

je vous l'enverrois, sans qu'elle ne contient que trois points qui ne vous apprendroient rien de nouveau : les déplaisirs et les étonnements sur la disgrâce de M. de Pompone, dont vous sortez; les nouvelles d'Espagne et les louanges de Mme de Grancey, que vous savez ; et beaucoup d'amitié, et d'estime, et de tendresse, et d'admiration involontaires pour vous, que vous connoissez. Il me paroît de plus qu'elle se renferme fort chez elle, voulant éviter tous les airs d'empressement, afin d'éviter les fausses prophéties. La Reine la veut voir *incognito;* elle se fait prier, pour se donner un nouveau prix. La Reine est adorée; elle a paru, pour la dernière fois, chez sa belle-mère, habillée et parée à la françoise : la voilà dévouée au garde-infante ; elle apprend le françois au Roi, et il lui apprend l'espagnol : tout va bien jusqu'ici.

Mme de Coulanges est à Saint-Germain ; elle a été fort employée pour les étrennes; et ce pauvre la Trousse en a eu par hasard toute la fatigue : il est toujours assidu, et elle toujours dure, méprisante et amère : leur conduite ne se peut concevoir. La marquise toujours enragée, la fille toujours désespérée. J'entretiens tous les commerces que vous pouvez désirer. Mme de Lesdiguières m'a dit mille amitiés pour vous, et d'un bon ton. Je ferai vos compliments à Mme de Rochefort, et pour sa compagnie, Mme de Coulanges s'en chargera. Mme de Vins est encore ici, les autres à Pompone; leur hôtel de Paris a pensé brûler : une chambre, avec ce qui étoit dedans, a été brûlée tout entière; et le miracle, c'est qu'il y avoit dans cette chambre de la poudre qui ne prit point, et qui vraisemblablement devoit faire sauter la maison : il ne falloit que cela pour les ruiner; mais Dieu les a conservés. Adieu, ma très-chère et très-aimable Mon fils, qui est encore à Nantes, seroit tout content d'attendre, pour revenir, que Madame la Dauphine fût grosse : je

me moque de sa proposition; je lui mande de partir, ou de vendre sa charge.

---

*769. — DE JEAN-BAPTISTE DE GRIGNAN, COADJUTEUR D'ARLES, A MONSIEUR DE POMPONE.

A Arles, le 6e janvier 1680.

MONSIEUR,

J'étois dans le plus fort d'une très-fâcheuse maladie, dont je ne suis dehors que depuis quelques jours, lorsque j'appris le changement qu'il a plu à la Providence de mettre dans votre fortune. Je puis vous protester, Monsieur, que je fus bien moins touché du danger où j'étois, que de la nouvelle surprenante de ce fâcheux événement. Je sais bien que si on ne le regarde que par rapport à vous, il doit faire moins de peine à vos serviteurs : la force de votre esprit et votre vertu vous mettent au-dessus de ces révolutions, et comme elles ne peuvent diminuer votre mérite, elles ne sauroient aussi troubler votre tranquillité. Mais il faut, s'il vous plaît, Monsieur, que vous permettiez à ceux qui vous sont aussi dévoués que moi d'être affligés pour eux-mêmes; je le dois être encore comme évêque de vous voir hors d'une place où vous pouviez être et où vous étiez tous les jours si utile à l'Église. Comme mon attachement pour vous, Monsieur, ne tenoit qu'à votre personne et non point à votre fortune, je vous supplie très-humblement de croire qu'il sera éternel et qu'il vous suivra partout. Je n'oublierai jamais les marques de bonté que j'ai reçues de vous, et je serai toute ma vie, avec une égale reconnoissance et avec le même respect et le même abandonnement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE COADJUTEUR D'ARLES.

770. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 10e janvier.

Si j'avois un cœur de cristal, où vous pussiez voir la douleur triste et sensible qui m'a pénétrée, en voyant, ma chère enfant, comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connoîtriez bien clairement avec quelle vérité et quelle ardeur je souhaite aussi que la Providence ne dérange point l'ordre de la nature, qui m'a fait naître votre mère, et venir en ce monde beaucoup devant vous : c'est la règle et la raison, ma fille, que je parte la première, et Dieu, pour qui nos cœurs sont ouverts, sait bien avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. Il est impossible que la vérité et la justice de ce sentiment ne vous pénètrent pas comme j'en suis pénétrée : de là, ma fille, vous n'aurez pas de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé. Je vous conjure, par toute l'amitié que vous avez pour moi, de ne m'écrire qu'une feuille tout au plus : dites à quelqu'un de m'écrire, et même ne dictez pas, cela fatigue. Enfin je ne puis plus trouver de plaisir à ce qui me charmoit autrefois dans mon absence, et vos grandes lettres me font plus de mal qu'à vous; je vous prie de m'ôter cette peine, il m'en reste encore assez. Mme de Schomberg vous prie, si vous voulez à toute force prendre du café, d'y mettre du miel de Narbonne au lieu de sucre : cela console la poitrine, et c'est avec cette modification qu'on le laisse prendre à M. de Schomberg, dont la santé est extrêmement mauvaise depuis six ou sept mois. La mienne est parfaite; je vous ai mandé comme je m'étois purgée à merveilles, et puis de cette eau de cerises. Pour mes mains, je crois qu'elles sont guéries ; je n'y pense

pas. Eh! ma très-chère, ne pensez qu'à vous, ne perdez point de temps à faire ce qui doit vous soulager; vous connoissez trop l'amitié pour douter de ce que je souffre quand je pense à l'état où vous êtes, et cette pensée ne s'éloigne pas de moi.

Je suis de votre avis sur tous les choix de la maison de Madame la Dauphine. Le maréchal d'Humières a mandé à Rouville qu'il étoit serviteur des dévots, depuis qu'il voyoit le maréchal de Bellefonds écuyer, Mme d'Effiat gouvernante, et Mme de Vibraye dame d'honneur. On dit que cette dernière est repoussée, parce qu'elle a fait trop de façons et trop de propositions. On prétend que toute place où l'on est choisie, et où l'on est dans la maison du seigneur, honore la personne nommée. Tout est rehaussé. Autrefois les dames d'honneur de la Reine étoient des marquises, et toutes les grandes charges de la maison du Roi étoient aux seigneurs : présentement tout est duc, tout est maréchal de France, tout est monté.

M. de Pompone est revenu pour finir ses affaires; on va le payer. Je vois assez souvent Mme de Vins, qui n'ayant rien de nouveau à vous mander, ne vous écrit point, pour ne pas vous obliger d'écrire inutilement. M. de Bussy et sa fille ont dîné ici deux fois; ils ont en vérité bien de l'esprit; ils m'ont fort priée de vous faire leurs compliments. Le petit Coulanges est ici, tout comme vous l'avez vu; la maréchale de Rochefort l'emmène avec elle au-devant de Madame la Dauphine : je lui conseille de faire ce voyage, n'ayant rien de mieux à faire; et peut-être qu'en écrivant de jolies relations, cela pourra lui être bon. Adieu, ma très-chère : je ne sais rien; je crois même qu'en faisant mes lettres un peu moins infinies, je vous jetterai moins de pensées et moins d'envie d'y répondre : c'est ce que je désire, ne pouvant jamais vouloir que ce qui vous est avantageux.

Mon fils est retourné en basse Bretagne faire les Rois; c'est une belle fête; je la passai seule au coin de mon feu; il assure qu'il sera ici le 20e : Dieu le veuille! Mme de S*** est toujours invisible; elle sera à Paris plus qu'elle n'a pensé : elle est bien servie en ce pays-là. Mlle de Fontanges est d'une beauté singulière; elle paroît à la tribune comme une divinité; Mme de Montespan de l'autre côté, autre divinité. La *singulière* a donné pour six mille pistoles d'étrennes. Mme de Coulanges a été fort admirée de ce qu'elle a exécuté.

---

771. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 12e janvier.

Je vous conjure, ma chère fille, de ne point vous raccommoder avec cette écritoire ennemie, qui suffit pour vous épuiser; persuadez-moi que vous songez à vous conserver, et que ce n'est point par l'excès de la nécessité que vous retranchez cette terrible écriture, mais par un dessein ferme et constant d'être appliquée à éviter ce qui vous est mauvais : ayez un peu soin de ma vie, en ménageant la vôtre. Je vous mandois avant-hier comme Mme de Schomberg vous ordonnoit de mettre du miel de Narbonne, au lieu de sucre, dans votre café. J'ai trouvé par hasard du Chesne, qui n'approuve aucune façon d'être au café : c'est une haine; vous en essayerez.

Si celle de M. de Grignan pour moi pouvoit être apaisée par l'approbation que je donne au billet qu'il a écrit à Mme de Coulanges, vous ne perdriez pas cette occasion de me raccommoder avec lui. Je n'ai jamais rien vu de pensé comme la fin de ce billet, ni tourné si galamment : elle en est encore plus charmée que moi; et

M. de la Trousse, qui se trouva chez elle par le plus grand bonheur du monde, a surmonté sa froideur pour l'admirer : ce fut lui qui me le fit envoyer au hier soir. Le vôtre à Mme de Coulanges est très-bon, mais tout est effacé par l'autre. Voyez ce que vous pourrez faire de ceci pour réparer mes injustices : il faut y joindre le fond de mon cœur, qui mérite toujours qu'on excuse tout; car à bien traduire tout ce que j'ai dit, c'est de l'amitié, c'est de l'intérêt, c'est de l'estime pour un nom et pour une maison qu'il devroit honorer plus que je ne l'honore, et je la considère mille fois plus qu'il ne fait; c'est le contre-coup de bien des choses, qui retombe sur cette personne que j'aime si passionnément, et qu'il aime aussi; mais comme ce n'est que comme lui-même, et qu'il se traite si mal, ce n'est pas assez, on n'en est pas content, et l'on voudroit bien lui inspirer plus de sensibilité, et pour lui, et pour elle : voyez ce que votre adresse peut faire de tant de bons matériaux; car en vérité j'ai senti quelque douleur d'être brouillée avec un homme qui écrit si bien. Je voudrois savoir où il prend ces sortes de pensées et ces tours nobles et galants, qui font d'une satire la chose du monde la plus obligeante. Pendant que je suis sur les lettres, il faut dire un mot de celle de Pauline au Coadjuteur. Je vous dis que j'ai peur qu'elle ne fasse honte à ses parents; je n'ai jamais vu une petite personne si bien appelée : en attendant qu'elle nous fasse rougir, je l'aime et l'embrasse de tout mon cœur; réjouissez-vous de son joli esprit naturel. Il me semble que l'amitié du marquis est considérablement diminuée pour moi; demandez-lui.

Le Roi fait des libéralités immenses; en vérité, il ne faut point se désespérer : quoiqu'on ne soit pas son valet de chambre, il peut arriver qu'en faisant sa cour, on se trouvera sous ce qu'il jette. Ce qui est certain, c'est que loin de lui tous les services sont perdus : c'étoit autrefois

le contraire. Je fus hier tout le soir chez M. et Mme de Pompone; nous avions été, Mme de Vins et moi, chez la comtesse de Roye, sur la mort du vieux Rouci. Vraiment vous êtes intimement aimée et estimée dans cette maison; je parlai de ce que vous me mandez sans cesse d'eux; leur reconnoissance est bien égale à l'intérêt que vous prenez à leur mauvaise fortune. M. de Pompone aura besoin de toute sa raison pour oublier parfaitement ce pays-là, et pour reprendre la vie de Paris. Savez-vous bien qu'il y a un sort dans ce tourbillon, qui empêche d'abord de sentir le charme du repos et de la tranquillité? Puisqu'il est de cet avis, il faut en croire sa solide sagesse. Il reçoit son argent, et paye ses dettes : ce mouvement renouvelle la tristesse, et fixe son état. Je suis bien assurée que la destinée de Mme de Vins, enveloppée dans la sienne, fait son véritable ennui; c'est un sentiment fort naturel, et dont elle est bien digne par les sentiments qu'elle a de son côté : je n'ai jamais vu tant de bonnes choses qu'il y en a dans cette maison. Nous parlâmes fort de Mme de Richelieu, qui renouvelle de jambes, et qui n'ayant pas le temps présentement de dormir et de manger, doit craindre la destinée d'une personne qui avoit plus d'esprit qu'elle, et plus accoutumée au bruit; car avant que Mme de Montausier fût au Louvre, l'hôtel de Rambouillet étoit le Louvre; ainsi elle ne faisoit que changer d'agitation. On attend à tout moment le nom de la dame d'honneur de Mme la princesse de Conti : il est temps, elle sera mariée mardi.

Votre *pigeon* n'est point dévoré du désir de faire sa cour; il est chez Tonquedec, où il se réjouit : je cache tout sous les affaires que nous avons à Nantes; mais M. de la Trousse me gronde amèrement de lui donner de tels emplois. Il y a bien longtemps qu'ils seroient finis, s'il avoit voulu; mais enfin il n'y paroîtra pas dans quinze jours. Il faut lui donner une louange; c'est que

quand il est ici, il y fait assez bien son petit personnage : il plaît, et on le trouve de bonne compagnie.

A propos, le pauvre Pomenars fut taillé avant-hier avec un courage héroïque. Mme de Chaulnes m'a donné l'exemple de l'aller voir ; sa pierre est grosse comme un petit œuf; il caquette comme une accouchée; il a plus de joie qu'il n'a eu de douleur. Maurel fut aussi taillé il y a un mois. Mais pour accomplir la prophétie de M. de Maillé, qui disoit un jour à Pomenars qu'il ne mourroit jamais sans confession, il a été devant cette opération à confesse au grand Bourdaloue. Ah! c'étoit une belle confession que celle-là! Il y fut quatre heures : je lui ai demandé s'il avoit tout dit; il m'a juré qu'oui, et qu'il ne pèse pas un grain; car il a tout dit, et vous savez qu'il n'est question que de cela : il n'a point langui du tout après l'absolution; tout cela s'est fort bien passé : il y avoit huit ou dix ans qu'il n'y avoit été, et c'étoit le mieux. Il me parla de vous, et ne pouvoit se taire, tant il est gaillard. Je ferai vos compliments à cet autre homme toujours si satisfait, et dont on peut dire qu'il a des ressources d'espérances qui sentent fort une des loges que vous savez; mais à cela près, il a vraiment bien de l'esprit; sa fille vous plairoit. Ma fille, je cause et ne vous dis aucune nouvelle, parce que je n'en sais point. M. d'Hanovre est mort à Venise, et voilà sa femme établie ici avec fort peu de bien, et trois petites filles : c'est M. d'Osnabruck qui succède. Mme de Meckelbourg est logée à la rue Taranne, où étoit la Marans : cela ne ressemble guère à l'hôtel de Longueville. Je vous ai parlé de toutes les beautés, de toutes les étrennes : Fontanges en a donné pour vingt mille écus, sans que la pensée lui soit venue de faire un présent à Mme de Coulanges qui a pris mille peines pour les présents qu'elle a faits aux autres ; son étoile est assez plaisante sur tout; car les choses les plus aisées à comprendre sont devenues inconcevables.

Ma très-chère, ne me répondez rien à toutes ces bagatelles : cela ne vaut quasi pas la peine d'être lu; conservez-vous, écrivez peu; dites-moi un mot de cette colique qui est toujours de conséquence : il y a deux mois que vous ne m'en avez rien dit, quoique je vous en aie priée; ne l'oubliez plus. Mme de Vauvineux me mande qu'elle ne permettra point que sa fille fasse réponse à Mlle de Grignan que Monsieur le Coadjuteur ne la lui ait faite. La mère Guémené avoit promis de revenir de la campagne pour la mener à Saint-Germain : elle la fait languir, peut-être malicieusement. Voilà pourtant un bon temps pour elle, elle n'y trouveroit ni les Soubises, ni les Luynes. La petite vérole est encore chez cette dernière à une de ses petites filles.

Le bon abbé vous remercie de vos bons souhaits : c'est une chose qui vient si naturellement, d'en faire au commencement de l'année, qu'il ne faut point se révolter contre cette bonne coutume; il vaut mieux y ajouter encore de vous souhaiter d'entendre de meilleurs sermons. Ceux dont vous parlez font crever de rire. J'embrasse Mlles de Grignan, et leur fais aussi mille souhaits pour cette année; je n'ose hasarder qu'une révérence à Monsieur le Comte. Je suis toute à vous, ma chère enfant; je ne puis jamais vous dire autre chose tant que je vivrai.

---

772. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 17e janvier.

Le temps n'est plus, ma chère fille, que ce m'étoit une grande consolation de recevoir une grande lettre de vous; présentement ce m'est une véritable peine; et quand je pense à celle que vous avez d'écrire, et au mal sensible que cela vous fait, vous ne sauriez m'écrire assez peu : si

vous êtes incommodée, il ne faut point écrire; si vous ne l'êtes pas, il ne faut point écrire; enfin si vous avez quelque soin de vous, et quelque amitié pour moi, il faut par nécessité ou par précaution garder cette conduite : si vous êtes mal, reposez-vous; si vous êtes bien, conservez-vous; et puisque cette santé si précieuse, dont on ne connoît le bonheur qu'après l'avoir perdue, vous oblige à vous ménager, croyez que ce doit être votre unique affaire, et celle dont je vous aurai le plus d'obligation. Vous me paroissez accablée de la dépense d'Aix; c'est une chose cruelle que de gâter encore vos affaires en Provence, au lieu de les raccommoder. Vous souhaitez d'être à Grignan, c'est le seul lieu, dites-vous, où vous ne dépensez rien : je comprends qu'un peu de séjour dans votre château ne vous seroit pas inutile à cet égard; mais vous n'êtes plus en état de mettre cette considération au premier rang; votre santé doit aller la première, c'est ce qui doit vous conduire; et quelle raison pourroit obliger ceux qui vous aiment à vous laisser dans un air qui vous fait périr visiblement? Vous êtes si incommodée de la bise d'Aix et de Salon, que vous devez vous attendre que celle de Grignan sera bien pis. Ainsi, ma fille, il faudra prendre une résolution sage, et n'être plus ici un pied en l'air, comme vous êtes toujours; il n'y a rien de bon avec cette agitation d'esprit; vous devez changer de style, puisque vous changez de santé et de tempérament; vous devez dire : « Je ne puis plus voyager, il faut que je me remette, le repos et le bon air me sont nécessaires, » et ne point dire : » Je me porte parfaitement bien, » quand vous vous portez parfaitement mal. Laissez-vous donc un peu conduire, ne cachez rien à M. de Grignan, qui vous aime et qui ne veut pas vous perdre; mais il semble que vous veuilliez le tromper et vous tromper aussi. Enfin, ma très-chère, il faudra rectifier toutes ces manières, qui jusqu'ici n'ont servi qu'à vous faire beaucoup de mal

Nous en parlerons encore; mais je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci, sur quoi vous pouvez faire des réflexions.

Vous trouvez, ce me semble, la cour bien orageuse. Vous avez raison d'être étonnée de Mme de S***; personne ne sait le vrai de cette disgrâce; il ne paroît point que ce soit une victime: elle a voulu une place que le Roi l'a empêchée d'avoir : il y a bien à dire des épigrammes là-dessus. Quand elle a vu que toute cette discussion étoit réduite à une augmentation de pension, elle a parlé, elle s'est plainte; elle est venue à Paris; *j'y vins, j'y suis encore*, etc. : il ne seroit pas impossible de tourner la suite de ces vers. On ne la voit point du tout, ni frère, ni sœur, ni tante, ni cousine; elle n'a que Mme de R**, qui lui tient lieu de tout. On ne la fera point dire ce qu'elle ne dit pas, car elle est recluse. Cependant elle est très-bien servie là-bas ; elle espère qu'elle retournera bientôt. On croit qu'elle pourra se tromper; si cela est, il faudra qu'elle change de vie, car sa retraite n'est pas soutenable. Mme de Schomberg n'approche pas d'elle à Charenton; il semble que ce soit la peste au lieu de la rougeole. On ne voit point non plus Mme de R**; c'est une belle femme de moins dans les fêtes qui se font pour ces grandes noces.

Mademoiselle de Blois est donc Mme la princesse de Conti; elle fut fiancée lundi en grande cérémonie; hier mariée, à la face du soleil, dans la chapelle de Saint-Germain; un grand festin comme la veille; l'après-dînée une comédie, et le soir couchés, et leurs chemises données par le Roi et la Reine. Si je vois quelqu'un avant que d'envoyer cette lettre, qui soit revenu de la cour, je vous ferai une addition. Mais voyez comme il est bon de se tourmenter un peu pour avoir des places; il est certain que celles qui avoient été nommées pour dames d'honneur de cette princesse avoient fait leurs diligences. Le

hasard veut que Mme de Bury, qui est à cinquante lieues d'ici, tombe dans l'esprit de Mme Colbert; elle l'a vue autrefois, elle en parle à M. de Lavardin son neveu, elle en parle au Roi, on trouve qu'elle est tout comme il faut; on écrit qu'elle aura six mille francs d'appointements, qu'elle entrera dans le carrosse de la Reine. On fait écrire le P. Bourdaloue, qui est son confesseur; car elle n'est pas janséniste comme Mme de Vibraye; c'est avec ce mot qu'on a supprimé cette dernière, quoiqu'elle soit sous la direction de Saint-Sulpice. Enfin le courrier part, et on l'attend demain. Mme de Lavardin fait présent à Mme de Bury d'une robe noire, d'une jupe, d'un mouchoir de point avec les manchettes, tout cela prêt à mettre. La Sen.... a eu beau tortiller autour du Bourdaloue, point de nouvelles. Vous êtes étonnée que la presse fût si grande, vous n'êtes pas seule; mais la rage est d'être là *in ogni modo*. Voilà donc une amie de Monsieur le Coadjuteur encore placée : c'est un moulin à paroles, comme vous savez; elle parle *Bury*, c'est une langue; mais au moins elle ne s'en est pas servie pour être à cette place. Celle de la maréchale de Clérembaut est fort extraordinaire; elle est protégée par Madame, qui voudroit bien en faire une dame de la Reine. Elle va à la cour, comme si de rien n'étoit; il ne semble pas qu'elle se souvienne d'avoir été et de n'être plus gouvernante,

Et trouve le chagrin que Monsieur lui prescrit
Trop digne de mépris pour y prêter l'esprit.

Vous rajusterez ces vers, mais quand ils se trouvent en courant au bout de ma plume, il faut qu'ils passent. Je vous trouve une personne tout à fait jalouse, et M. de Grignan tout à fait amoureux. Montgobert me parle d'un bal, où je vois danser fort joliment mon petit marquis. Pauline a-t-elle la même inclination pour la danse que sa sœur d'Adhémar? Il ne faudroit plus que cet agrément

pour la rendre trop aimable : ah ! ma fille, divertissez-vous de cette jolie enfant; ne la mettez point en lieu d'être gâtée; j'ai une extrême envie de la voir.

Je m'en vais vous dire une chose plaisante, dont Corbinelli est témoin; je lui dis lundi matin que j'avois songé toute la nuit d'une Mme de Rus; que je ne comprenois pas d'où me revenoit cette idée, et que je voulois vous demander des nouvelles de cette sorcière. Là-dessus je reçois votre lettre, et justement vous m'en parlez, comme si vous m'aviez entendue; ce hasard m'a paru plaisant : me voilà donc instruite de ce que je voulois vous demander; c'est une étrange histoire que de voir un homme assez amoureux de cette créature pour en perdre sa fortune; je ne puis vous rien mander de si extraordinaire; mais c'est ainsi qu'elle se fait aimer. Je n'ai pas oublié le comte de Suze; son frère, Monsieur de Saint-Omer, a été à l'extrémité, a reçu tous les sacrements; il a opiniâtré de n'être point saigné, avec une grosse fièvre, une inflammation; le médecin anglois le fit saigner par force; jugez s'il en avoit besoin; et ensuite avec son remède il l'a ressuscité, et dans trois jours il jouera à la fossette. Hélas! cette pauvre lieutenante, qui aimoit tant M. de Vins, et qui craignoit tant qu'on ne le sût pas, la voilà morte, et très-jeune; de quelle maladie? mandez-le-moi; je suis toujours surprise de la mort des jeunes personnes. Vous avez raison, ma fille, de vous plaindre que je vous ai mal élevée; si vous aviez appris à prendre le temps comme il vient, et à ne pas négliger les pieds de veau de Provence, cela vous auroit extrêmement amusée.

N'avez-vous point remarqué la *Gazette de Hollande?* Elle compte ceux qui ont des charges chez Madame la Dauphine : M. de Richelieu, chevalier d'honneur; M. le maréchal de Bellefonds, premier écuyer; M. de Saint-Géran, *rien*. Vous m'avouerez que cela est plaisant. En-

fin cette folie est passée jusqu'en Hollande. Mon fils est toujours les délices de Quimper; j'espère pourtant qu'il est présentement à Nantes, et qu'il sera ici à la fin du mois; je l'ai mieux élevé que vous, comme vous voyez; j'espère que dans quinze jours il n'y paroîtra pas, et qu'il sera prêt à partir avec les autres. Je lui ferai vos amitiés. N'écrivez point, et gardez-vous bien de répondre à toutes ces causeries : hélas! ma chère enfant, dans trois semaines, je ne m'en souviendrai plus moi-même. Si la santé de Montgobert peut s'accommoder à écrire pour vous, elle vous soulagera entièrement, sans même que vous ayez la peine de dicter : elle écrit comme nous.

J'approuve fort que vous soupiez; cela vaut mieux que douze cuillerées de lait. Hélas! ma fille, je change à toute heure; je ne sais ce que je veux : c'est que je voudrois que vous pussiez retrouver la santé; il me faut pardonner, si je cours à tout ce que je crois de meilleur; et c'est toujours sous le nom de bien et de mieux que je change d'avis. Vous n'en devez point changer sur la bonne opinion que vous devez avoir de vous, malgré les procédés désobligeants de la fortune. En vérité, si elle vouloit, M. et Mme de Grignan tiendroient fort bien leur place à la cour; vous savez où cela est réglé, et l'inutilité du chagrin qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir.

Je ne sais pas encore des nouvelles de la noce, ni si ce fut à la face du soleil ou de la lune que le mariage se fit. Mme de Vins m'envoie ce paquet, j'irai faire le mien chez elle, et vous manderai ce que j'aurai appris. Cependant je vous dirai une nouvelle, la plus grande et la plus extraordinaire que vous puissiez apprendre, c'est que Monsieur le Prince fit faire hier sa barbe; il étoit rasé : ce n'est point une illusion, ni de ces choses qu'on dit en l'air, c'est une vérité; toute la cour en fut témoin; et Mme de Langeron, prenant son temps qu'il avoit les pattes croisées comme le lion, lui fit mettre un justau-

corps avec des boutonnières de diamants; un valet de chambre, abusant aussi de sa patience, le frisa, lui mit de la poudre, et le réduisit enfin à être l'homme de la cour de la meilleure mine, et une tête qui effaçoit toutes les perruques : voilà le prodige de la noce. L'habit de M. le prince de Conti étoit inestimable : c'étoit une broderie de diamants fort gros qui suivoit les compartiments d'un velouté noir sur un fond de couleur de paille. On dit que la couleur de paille ne réussissoit pas, et que Mme de Langeron, qui est l'âme de toute la parure de l'hôtel de Condé, en a été malade. En effet, voilà de ces sortes de choses dont on ne doit point se consoler. Monsieur le Duc, Madame la Duchesse et Mademoiselle de Bourbon avoient trois habits garnis de pierreries différentes pour les trois jours. Mais j'oubliois le meilleur, c'est que l'épée de Monsieur le Prince étoit garnie de diamants.

La famosa spada,
Al cui valore ogni vittoria è certa.

La doublure du manteau du prince de Conti étoit d'un satin noir, piqué de diamants comme de la moucheture. La princesse étoit romanesquement belle, et parée, et contente :

Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime
Un époux que l'on doit aimer!

Je n'en sais pas davantage; je vous dirai ce que j'apprendrai ce soir. Je vous conseille de faire lire les gazettes, elles sont très-bien faites.

M. Courtin revient de Saint-Germain; il a tout vu : c'étoit le soleil à midi qui éclairoit le mariage; la lune a été témoin du reste. Le Roi l'embrassa tendrement quand elle fut au lit, et la pria de ne rien contester à M. le prince de Conti, et d'être douce et obéissante : nous croyons qu'elle l'a été.

---

773. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 19e janvier.

Ce n'est point une feuille que je demande, c'est une page que j'ai voulu dire, c'est une ligne, c'est enfin ce qui ne vous peut faire aucune incommodité. Si vous êtes mal, ma chère enfant, vous êtes incapable d'écrire; si vous êtes bien, tenez-vous tranquille, et craignez de retomber. Quand le temps est doux ici, je pense qu'à Aix il est encore plus doux; mais cet air doux est trop subtil, et il vous incommode quelquefois comme la bise. Quand vous vous promenez par ces beaux jours que je connois, y portez-vous cette douleur et cette pesanteur? N'êtes-vous jamais sans plus ou moins de cette incommodité? J'admire comme on peut tourner uniquement sur une pensée, et comme tout le reste me paroît loin : c'est bien précisément cette lunette qui approche et qui recule les objets.

Il faut que je vous remercie de vos jolies étrennes; elles sont utiles, je suis ravie de les avoir, et le temps viendra que je vous en remercierai tous les jours intérieurement. Si elles changent un peu de couleur, je n'en tirerai point de fâcheuses conséquences pour votre amitié : il n'en est pas de même de mes misérables petites étrennes; dès que je ne vous aimerai plus, elles deviendront vertes comme du pré; observez-les bien, ma fille, je me suis livrée à cette marque indubitable, et sans que je prenne le soin de vous parler jamais de mon amitié, vous en saurez la vérité. Je vous remercie donc de votre joli présent, et je reçois comme une marque de votre tendresse le cas que vous faites du mien, quoique petit et inutile. Voilà les seuls chagrins que me donne ma médiocre fortune; mais ils ne sont pas médiocres comme

elle : j'en suis pénétrée, et je regarde l'abondance de Mme de Verneuil comme un plaisir fort au-dessus de sa principauté. Je viens de lui écrire; je n'y avois pas encore pensé. Je n'ai point vu M. de Gordes; j'irai le chercher. Au reste, vous n'avez pas bien chaussé vos besicles sur les prophéties que vous faites : vous verrez toujours Mmes de Créquy et de Richelieu dames d'honneur; ce choix est trop bon pour leur donner des compagnes; jamais le Roi n'a eu dessein de donner les entrées et les honneurs à Mme de Soubise, et c'est pour l'avoir cru et l'avoir dit, qu'elle est à Paris; car lorsqu'elle trouva dans l'explication que tout cela se réduisoit à une augmentation de pension de dix mille francs, elle se plaignit et parla : voilà ce qui nous a paru. Les bons offices de ce pays-là n'ont pas manqué d'être placés généreusement pendant son absence. Elle se cache, afin qu'au moins on ne la fasse plus parler. Mais cette rougeole imaginée, et cette parfaite solitude, ne nous plaît pas, à nous autres spectateurs. On croit pourtant que tout s'adoucira; mais voilà une belle noce dont elle n'a point été; c'est quelque chose à une personne qui ne comprend pas qu'on puisse vivre ailleurs qu'à la cour.

M. de Marsillac est si extrêmement occupé et de sa cour et de sa chasse, qu'il est comme *embevecido;* il ne répond ni aux billets de M. de la Rochefoucauld, ni à ceux de Langlade, qui lui écrit pour ses propres affaires à lui Marsillac : de sorte qu'il faut comprendre ce tourbillon, et que si M. de Grignan veut venir dîner avec lui et lui donner les moyens de le servir, c'est alors qu'il retrouvera son ancien ami; c'est de quoi son père m'assure tous les jours en vous faisant mille amitiés, et en demandant de vos nouvelles avec un soin très-obligeant. Mme de la Fayette y mêle encore plus de tendresse, à cause de votre ancienne et nouvelle amitié. Celle de Mme de Vins me paroît bien véritable; elle vous con-

jure de ne lui point écrire : il faudroit en vérité ne vous guère aimer, pour vouloir contribuer au mal que cela vous fait. Quand je vais chez M. de Pompone, ce n'est plus, comme vous savez, que chez le plus honnête homme du monde ; ce n'est plus chez un ministre. On ne lui a pas encore donné sa somme entière. Je crois que Mme de Vins ira bientôt à Saint-Germain ; Mme de Richelieu l'a souhaité ; je la plains : ce voyage sera triste pour elle ; je ne m'accoutume point à cette disgrâce.

Mon fils ne m'écrit point, il n'est pas encore revenu à Nantes : j'avois jusqu'ici tout mis sur mon compte, en disant qu'il achevoit mes affaires ; mais je commence à succomber aux reproches amers de M. de la Trousse, qui me dit que je devrois donc lui faire vendre sa charge pour vaquer à celle de mon intendant. Je suis persuadée que mon fils reviendra lorsque j'y penserai le moins, et qu'au bout de huit jours il n'y paroîtra plus. Les dames de Madame la Dauphine et sa maison partent jeudi 25e pour Sélestat. Le chevalier a été à la noce ; il ne tiendra qu'à lui de vous faire de beaux récits. La belle Fontanges n'y parut point ; on dit qu'elle est triste de la mort d'une petite personne. Adieu, ma très-belle et très-aimable : j'embrasse vos enfants et les miens, et ceux de M. de Grignan.

---

774. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN

A Paris, mercredi 24e janvier.

Voilà une bouffée de mal qui dure longtemps, ma chère fille, et que je comprends qui doit être bien triste et bien incommode. Il n'y a personne qui ne connoisse quelque douleur d'estomac ; celle que vous sentez est plus piquante et plus pesante, et cela se passe

dans un endroit si intérieur et si intime, c'est tellement soi qui souffre, que j'admire et j'ai toujours admiré votre douceur et votre patience; je ne crois point qu'une autre pût soutenir ce mal comme vous. Je vois que ce n'est pas le repos qui vous manque : on vous ménage fort bien; les promenades sont placées par les plus beaux jours du monde : c'est donc de votre poitrine, de votre sang, de votre poumon que vient tout le mal. Je suis bien heureuse que le conseil que j'ai donné, de la part de Fagon, de manger davantage, ait réussi. Cette sorte de régime, pour les personnes délicates, s'introduit beaucoup. Vous êtes en lieu de prendre vos résolutions sur le lait.

M. de Grignan me fait un grand plaisir de me parler de mon petit marquis : je sens beaucoup d'amitié pour lui; pour Pauline il faut de la passion, elle me paroît toute charmante. M. de Mesmes m'en parla l'autre jour sur ce ton; il semble qu'il vienne de la quitter : je lui montrai ses deux lettres, qui sont encore dans ma poche; il entra là-dedans comme un amant, mais il est fort jaloux du Coadjuteur; le mari et la femme sont encore pleins du souvenir de votre bonne réception. Mlle de la Bazinière est en religion, tout auprès de Mme de la Fayette : quelques intérêts de famille, et une très-désagréable humeur, ont causé cette retraite, où elle s'ennuie fort. Mon fils est perdu, vous pouvez faire dire votre messe à saint Antoine de Pade : il n'est pas encore revenu à Nantes. Pour avoir trop à dire là-dessus, je ne dis rien. Il y a deux mois qu'il seroit ici, s'il avoit retranché de son voyage les jours qu'il a donnés aux plaisirs charmants qu'il a trouvés en basse Bretagne. Il est aller passer les Rois à cinquante lieues de Nantes; il a passé par Saint-Brieux, dont l'évêque est nommé à l'évêché de Poitiers. Je regarde toujours ce qui se passe pour les évêchés, à cause de notre bel abbé. La maison

part jeudi pour aller au-devant de cette princesse, dont la physionomie ne promettoit pas tant de bonheur. Celle qui vous aime tant me paroît bien aimable de conserver si longtemps et de si loin un si bon goût. Mme de Solre n'est point à Paris : je crois qu'elle auroit envoyé ici, ou que j'aurois entendu parler d'elle.

Mme la princesse de Conti est toujours charmante : elle se trouva si mal la nuit de ses noces à cause d'un dévoiement, qu'on a jeté son bonnet par-dessus les moulins, et l'on n'a vu goutte. Elle se porte bien, et l'on dit des merveilles de sa belle âme et de la générosité de M. le prince de Conti : il jette l'argent héroïquement; il a des bontés d'Henri IV, des procédés du chevalier Bayard, et des justices de Sylla; on conte cinq ou six choses admirables. Mme de Bury a été reçue du Roi au delà de ce qu'on pensoit : il lui a recommandé la conduite de sa fille; il la nomme toujours ainsi, et l'aime chèrement. Il donne deux mille écus de pension à cette Bury, et dès le jour même elle entra dans le carrosse de la Reine : cette sauce rend cette place des meilleures; ce qui viendra de l'hôtel de Conti seront des présents; mais elle est au Roi. C'est à Mme de Langeron à voir si elle pourra rentrer dans ses droits du carrosse, qu'elle a perdus par l'hôtel de Condé. Il est difficile de juger de l'effet des conduites; Mme de Bury, à cinquante lieues de Paris, est enlevée pour mettre dans une place que l'on a rendue fort bonne. Mme de Saint-Géran, en mangeant tous les gratins des poêlons des petits enfants, n'attrape rien; Monsieur de Saint-Brieux, dans son diocèse, est transporté à Poitiers, qu'il souhaitoit; d'autres, en rang d'oignon tous les jours à la messe du Roi, n'ont rien : quelle conséquence peut-on tirer, sinon que tout va comme il plaît à Dieu? Pauline et moi suivons cette opinion perverse; elle vous a répondu dans ce sens. Monsieur de Saint-Omer est guéri de l'Anglois; Mme la

duchesse de Saint-Aignan en est morte : il est vrai qu'on lui donna à l'agonie. Son mari est revenu du Havre en poste sur les vieilles ailes de son vieux amour : il arriva comme elle expiroit; il lui baisa la main, fit des cris, poussa des sanglots, et nous va donner d'une *Sierra Morena* dans sa retraite et son deuil. Voilà Mme de Livry très-affligée : elle perd tout.

J'ai vu les Chaulnes, qui ont reçu avec reconnoissance votre souvenir et vos remerciements. J'ai embrassé Mme de Coulanges; elle vous rembrasse, et me paroît fort aise de votre espèce de commerce. Elle a été à Saint-Germain, toujours fort caressée, fort gâtée. Elle étoit mal avec la comtesse de Gramont; l'abbé Têtu, quoiqu'il ne la voie plus, n'a pas laissé de vouloir faire cette paix : il l'a faite.

Monsieur le Dauphin demande à M. de Montausier quand Madame la Dauphine sera grosse? Ils seront mariés demain à Munich; il est, je crois, persuadé qu'elle pourra l'être en arrivant à Sélestat. C'est le prince son frère qui l'épouse. On a envoyé des habits magnifiques, que l'Électeur avoit demandés pour lui et pour sa sœur; mais en bien moindre quantité qu'il ne vouloit, parce que rien n'est égal aux magnificences que la maréchale de Rochefort porte à cette princesse. La dame d'honneur, les dames d'atour, les filles, la gouvernante, et toute la maison part demain. Mme de Coulanges est aujourd'hui dans le tourbillon de leur départ; elles sont toutes à Paris.

Voici une histoire bien tragique. Cette pauvre Bertillac est devenue passionnée, pour ses péchés passés, de l'insensible Caderousse :

> Il l'a *vue* s'enflammer et non pas se défendre.

D'abord il a été au fait, et lui a fait mettre en gage ses perles, pour soutenir un peu la bassette. Il alla chez

Mme de Quintin avec mille louis qu'il fit sonner; sa reconnoissance l'obligea de dire d'où ils venoient. Elle a été si excessivement saisie de ce procédé, qu'elle en est devenue une image de Benoît, comme elle l'a été autrefois; et le sang et les esprits ne courant plus, elle est devenue enflée et gangrenée, de sorte qu'elle est à l'agonie. Nous y passâmes hier, le petit Coulanges et moi: on attend qu'elle expire; elle est mal pleurée; le père et le mari voudroient qu'elle fût déjà sous terre. Il n'y a pas deux opinions sur la cause de sa mort. Mme de Frontenac en est toute honteuse, aussi bien que tout le sexe, qui devroit déchirer Caderousse comme Orphée. Je ne ferai jamais mon héros d'un si malhonnête homme; j'ai le même chagrin contre lui, que Mme de Coulanges contre la Fare: elle ne le salue plus, et dit qu'il l'a trompée. Il n'y a qu'elle qui se plaigne; la Sablière a pris son parti en jolie et spirituelle personne. Ce n'est pas pour le même sujet que je hais Caderousse, comme vous voyez; car même il ne m'a pas trompée.

Mercredi à dix heures du soir.

Ma grosse lettre est partie; mais quand il y a de grandes nouvelles, il faut les écrire, quoique vous puissiez les savoir par d'autres. Je vous dirai donc que Mme la comtesse de Soissons est partie cette nuit pour Liége, ou pour quelque autre endroit qui ne soit point la France. La Voisin l'a extrêmement marquée, et je pense que Sa Majesté lui a donné charitablement le temps de se retirer. M. de Luxembourg s'est mis volontairement à la Bastille, et se croit assez innocent pour prendre ce ton. On parle de Mme de Tingry, de plusieurs autres encore; mais c'est un chaos, et je vous mande ce qui est positif; à vendredi le reste.

On a *trompeté* Madame la comtesse à *trois briefs jours*,

c'est-à-dire qu'on lui va faire son procès par contumace. Le Roi dit à Mme de Carignan : « Madame, j'ai bien voulu que Madame la comtesse se soit sauvée; peut-être en rendrai-je un jour compte à Dieu et à mes peuples. » Et pour son appartement, que Mme de Carignan demandoit, le Roi lui dit qu'il en avoit disposé.

---

775. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 26e janvier 1680.

Je veux commencer, ma très-chère, par votre santé; c'est ce qui me tient uniquement au cœur. C'est sans préjudice de cette continuelle pensée que je vois, que j'entends et que je prends intérêt à toutes les choses de ce monde : elles sont plus proches ou plus loin de moi, selon qu'elles ont plus ou moins de rapport à vous : vous me donnez même l'attention que j'ai aux nouvelles. Je vous trouve bien dorlotée et bien mitonnée, ma chère enfant; vous n'êtes point dans le tourbillon, je suis en repos pour votre repos; mais je n'y suis pas pour cette chaleur et cette pesanteur, et cette douleur sans bise, sans fatigue. Je voudrois bien un peu d'éclaircissement sur un point si important : tant de soins qu'on a de vous ne sont pas sans raison, ni par pure précaution. Ma chère enfant, je souhaite que vous soyez changée sur l'écriture, et que ce soit sincèrement que vous ne veuilliez plus vous tuer avec votre écritoire; confirmez-moi cette bonne opinion de vous, et en nul cas ne m'écrivez de grandes lettres, vous m'en écrivez assez et trop. Montgobert s'acquitte très-bien du reste, et comme je vous ai dit, elle peut même vous soulager de dicter. Je voudrois qu'elle mêlât un mot du sien sur le sujet de votre santé.

Enfin j'ai reçu une lettre de mon fils. Il est à Nantes;

il n'a été que vingt jours à son voyage; il n'a fait que quatre-vingt-dix lieues de Bretagne, au mois de janvier, pour solenniser la fête des Rois, sans aucun amour. Je lui mande qu'il se garde bien de dire cela à d'autres, et que pour ne pas se décrier, il faut qu'il laisse entendre une passion vraie ou fausse : sans cela il paroîtra plus Breton que tous les Bretons. Je le prie aussi de ne point demeurer à Nantes pour nos affaires; elles ne sont plus vraisemblables, et je serois fort fâchée que l'on crût que je fusse assez sotte et assez avare pour préférer des affaires de rien à la nécessité de faire sa cour, dans une occasion comme celle-ci. Il me paroît embarrassé; mais enfin il reviendra assez tôt pour partir avec M. de Chaulnes : voyez ma bonté, je lui ai retenu une place dans son carrosse.

En vérité, je ne me souviens plus du petit de Gonor : je vous laisse le soin, et à votre frère, de ces anciennes dates. Sans la présence de Mademoiselle, j'aurois renoncé Mlle d'Épernon; je dis ce jour-là, et toujours, ces sottises que vous appelez jolies, et c'est tout ce qu'on peut faire pour les adoucir; vous voulez tirer de ce rang le compliment que je fis à Mme de Richelieu; je le veux bien, car il ressemble à ce que lui auroit dit M. de Grignan : j'y pensai; voilà justement de ces choses qui lui viennent quand il parle et quand il écrit, et qui fait que ses lettres font toujours, deux mois durant, l'ornement de toutes les poches. Mme de Coulanges avoit encore hier la sienne, et la montre : cela n'est-il pas plaisant? Au reste, ma chère enfant, ne comptez point tant que vous soyez où vous devez être, que vous ne comptiez aussi que vous devez être quelquefois ici; c'est votre pays et celui de M. de Grignan; et je vivrois bien tristement, si je n'espérois de vous y revoir cette année. Monsieur de Rennes vous garde votre appartement, et vous donnera pourtant *tout* le temps d'y faire travailler. Vous ne m'avez aucune

obligation de cette société; ce n'en est point une; c'est un homme admirable : il ne pèse rien, ni ses gens aussi; sa conversation est légère, on le voit peu, il trotte assez, et ne hait pas d'être dans sa chambre; on le souhaite, il ne ressemble point à Monsieur du Mans : enfin il est tel, que si on souhaitoit quelqu'un qui ne fût point vous, ce seroit un hôte comme celui-là : il m'a priée déjà plusieurs fois de vous faire bien des compliments, et de vous dire que, quelque joie qu'il ait d'être ici, il m'aime trop pour n'avoir pas beaucoup d'envie de vous quitter la place.

On ne parle ni on ne pense plus à la bonne femme Soubise. Vraiment, il y a bien d'autres affaires, et je pense que je suis folle de m'amuser à parler d'autre chose. Il y a deux jours que l'on est assez comme le jour de Mademoiselle et de M. de Lauzun : on est dans une agitation, on envoie aux nouvelles, on va dans les maisons pour en apprendre, on est curieux; et voici ce qui a paru, en attendant le reste.

M. de Luxembourg étoit mercredi à Saint-Germain, sans que le Roi lui fît moins bonne mine qu'à l'ordinaire: au contraire il lui avoit donné une très-belle épée pour un cheval qu'il lui avoit pris. On l'avertit qu'il y avoit contre lui un décret de prise de corps : il voulut parler au Roi; vous pouvez penser ce qu'on dit. Sa Majesté lui dit que s'il étoit innocent, il n'avoit qu'à s'aller mettre en prison, et qu'il avoit donné de si bons juges pour examiner ces sortes d'affaires, qu'il leur en laissoit toute la conduite. M. de Luxembourg pria qu'on ne l'y menât point, et en effet il monta en carrosse, et s'en vint chez le P. de la Chaise; Mmes de Lavardin et de Mouci, qui venoient ici, le rencontrèrent dans la rue Saint-Honoré, assez triste dans son carrosse; après avoir été une heure aux Jésuites, il fut à la Bastille; il donna à Bezemaux l'ordre qu'il avoit apporté de Saint-Germain, et entra d'abord dans une assez belle chambre:

c'est celle où étoit Tallard. Mme de Meckelbourg vint, qui pensa fondre en larmes; elle s'en alla, et une heure après qu'elle fut sortie, il vint un ordre de le mettre dans une des horribles chambres grillées qui sont dans les tours, où l'on voit à peine le ciel, et défense de voir qui que ce fût. Voilà, ma fille, un grand sujet de réflexion. Songez à la fortune brillante de cet homme, où il ne manquoit plus rien, à l'honneur qu'il avoit eu de commander les armées du Roi, et le voilà. Songez ce que ce fut pour lui que d'entendre fermer ces gros verrous; et s'il a dormi par excès d'abattement, songez au réveil. On ne croit pas qu'il y ait dû poison à son affaire, mais tant d'autres sottises, qu'il ne peut jamais reparoître dans le monde, après un tel malheur. Cette charge sortira de sa maison, et sera donnée. J'en parlois tantôt avec M. de la Rochefoucauld; il me disoit que vous m'envoyassiez à tout hasard une lettre de M. de Grignan pour son fils; au cas que le Roi ne veuille pas un homme titré, il y a peu de gens qui soient plus en état d'y prétendre que vous. Vous avez du temps, il faut écrire à Sa Majesté : ne datez point, et vous êtes bien assurée que ce paquet, étant entre mes mains, n'en sortira qu'après avoir été bien consulté par des gens à qui vous avez beaucoup de confiance, et qui en sont très-dignes. Digérez cette pensée. Je vous assure que voilà une sorte de malheur qui en efface bien d'autres.

La Tingry est chez elle, qui est ajournée pour répondre devant les juges. Pour Mme la comtesse de Soissons, elle n'a pu envisager la prison; on a bien voulu lui donner le temps de s'enfuir, si elle est coupable. Elle jouoit à la bassette mercredi. M. de Bouillon entra; elle lui dit qu'il ne devoit revenir que le lendemain, pourquoi il étoit revenu? Il la pria de passer dans son cabinet; il lui dit qu'il falloit sortir de France, ou aller à la Bastille : elle ne balança point; elle fit sortir du jeu

la marquise d'Alluye; elles ne parurent plus. L'heure de souper vint; on dit que Madame la Comtesse soupoit à la ville : tout le monde s'en alla, persuadé de quelque chose d'extraordinaire. Cependant on fit beaucoup de paquets, on prit de l'argent, des pierreries; on fit prendre des justaucorps gris aux laquais et cochers; on fit mettre huit chevaux au carrosse. Elle fit mettre la marquise d'Alluye au fond auprès d'elle, qu'on dit qui ne vouloit pas aller; deux femmes de chambre au devant. Elle dit à ses gens qu'ils ne se missent point en peine d'elle, qu'elle étoit innocente; mais que ces coquines de femmes avoient pris plaisir à la nommer; elle pleura; elle passa chez Mme de Carignan, et à trois heures du matin sortit de Paris. On dit qu'elle va à Namur : vous croyez bien qu'on n'a pas dessein de la suivre. On ne laissera pas de faire son procès ou de la justifier : il y a bien des noirceurs dans ce que dit la Voisin. Le duc de Villeroi paroît très-affligé, ou pour mieux dire ne paroît pas, car il est enfermé dans sa chambre. Peut-être vous dirai-je encore quelque nouvelle avant que de fermer cette lettre.

Mme de Vibraye a repris le train de sa dévotion; Dieu n'a pas voulu qu'elle ait passé sa vie, comme vous dites fort bien, avec ses ennemis. Cela s'est tourné désagréablement pour elle, car on trouvoit la qualité entre deux fers pour entrer dans le carrosse de la Reine. On se représentoit toujours Mme de Bellébat. La Gouville dit tant de sottises là-dessus chez Mademoiselle, que Mme de Montglas, qui est Hurault, en fut en furie avec raison, et M. de Vibraye dit qu'il couperoit le nez ou la robe de cette p.....; je ne sais si je me fais entendre : voilà comme il s'est expliqué partout. La Bury fait fort joliment tourner son moulin à paroles. Si on voit cette princesse à Paris, j'irai avec Mme de Vins, qui m'en prie. Pomenars a été taillé; vous l'ai-je dit? Je l'ai vu;

c'est un plaisir que de l'entendre parler sur tous ces poisons ; on est tenté de lui demander : « Est-il possible que ce seul crime vous soit inconnu ? » Volonne dit son avis comme un autre, admirant le commerce qu'on a eu avec ces coquines. La reine d'Espagne est quasi aussi enfermée que M. de Luxembourg. Mme de Villars mandoit l'autre jour fort plaisamment à Mme de Coulanges, que si ce n'étoit pour l'amour de M. de Villars, elle ne passeroit pas son hiver à Madrid. Elle fait des relations fort jolies et fort plaisantes à Mme de Coulanges, croyant bien qu'elles iront plus loin. Je suis fort contente d'en avoir le plaisir, sans être chargée d'y répondre. Mme de Vins est de mon avis.

M. de Pompone est allé pour trois jours respirer à Pompone ; il a tout reçu, il a tout rendu, voilà qui est fait ; c'est le malheur de M. de Luxembourg qui est un malheur : il doit se trouver bien heureux par comparaison. Il me serre toujours le cœur, quand il me demande si je ne sais point de nouvelles ; il est ignorant comme sur les bords de Marne : il a raison de calmer son âme tant qu'il pourra. La mienne a été fort émue, aussi bien que celle de l'abbé, de ce que vous écrivez de votre main : vous ne l'avez pas senti, ma chère enfant ; il est impossible de le lire avec des yeux secs. Eh, bon Dieu ! vous compter *bonne à rien et inutile partout* à quelqu'un qui ne compte que vous dans le monde : comprenez, ma chère enfant, l'effet que cela peut faire. Je vous prie de ne plus dire de mal de votre humeur : votre cœur et votre âme sont trop parfaits pour laisser voir ces légères ombres ; épargnez un peu la vérité, la justice, et mon seul et sensible goût ; ma chère enfant, je ne compterai point ma vie que je ne me retrouve avec vous.

---

*776. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, ce mardi 29e janvier.

Jamais deux louis d'or ne sont arrivés plus sûrement ni plus heureusement que les deux du gendarme qui est à Ypres. Donnez-moi des affaires plus difficiles, afin de vous faire voir mon zèle et ma capacité ; il me semble que vous doutez beaucoup de cette dernière chose. Voilà ce que vaut le bon abbé, il me soulage si parfaitement de toutes sortes d'affaires, qu'il semble que je sois une innocente. Il faut souffrir cette humiliation et souhaiter que l'on me fasse encore longtemps cette injustice. Mais à propos de justice et d'injustice, ne vous paroît-il pas de loin que nous ne respirons tous ici que du poison, que nous sommes dans les sacriléges et les avortements? En vérité, cela fait horreur à toute l'Europe, et ceux qui nous liront dans cent ans plaindront ceux qui auront été témoins de ces accusations. Vous savez comme ce pauvre Luxembourg s'est remis de son bon gré à la Bastille : il a été l'officier qui s'y est mené, il a lui-même montré l'ordre à Bezemaux. Il vint de Saint-Germain, il rencontra Mme de Montespan en chemin; ils descendirent tous deux de leurs carrosses pour parler plus en liberté; il pleura fort. Il vint aux Jésuites, il demanda plusieurs pères, il pria Dieu dans l'église, et toujours de larmes : il paraissoit un peu qu'il ne savoit à quel saint se vouer. Il rencontra Mme de Vauvineux; il lui dit qu'il s'en alloit à la Bastille, qu'il en sortiroit innocent, mais qu'après un tel malheur il ne reverroit jamais le monde. Il fut d'abord mis dans une chambre assez belle; deux heures après il est venu un ordre de le renfermer. Il est donc dans une chambre d'en haut très-désagréable; il ne voit per-

sonne ; il a été interrogé quatre heures par M. de Bezons et M. de la Reynie. Pour Mme la comtesse de Soissons, c'est une autre manière de peindre : elle a porté son innocence au grand air; elle partit la nuit, et dit qu'elle ne pouvoit envisager la prison, ni la honte d'être confrontée à des gueuses et à des coquines. La marquise d'Alluye est avec elle ; ils prennent le chemin de Namur; on n'a pas dessein de les suivre. Il y a quelque chose d'assez naturel et d'assez noble à ce procédé; pour moi, je l'approuve. On dit cependant que les choses dont elle est accusée ne sont que de pures sottises, qu'elle a redites mille fois, comme on fait toujours quand on revient de chez ces sorcières ou soi-disantes. Il y a beaucoup à raisonner sur toutes ces choses : on ne fait autre chose; mais je crois que l'on n'écrit point ce que l'on pense. La suite nous fera voir de quelle couleur sont les crimes; jusques ici ils paroissent gris brun seulement. Vous savez les noms de toutes les personnes ajournées pour répondre. Le maréchal de Villeroi dit : « Ces messieurs et ces dames, ils croient au diable et ne croient pas en Dieu. »

Notre pauvre Grignan s'est trouvée si incommodée d'écrire, qu'elle n'écrit plus qu'une page, pour dire : « Me voilà, » et Montgobert écrit le reste. Elle a mal à la poitrine, et puis cela passe, comme ici. Cette délicate santé fait toute ma peine et mon inquiétude. Adieu, Monsieur et Madame : soyez bien persuadés, l'un et l'autre, que je vous aime et vous honore sincèrement. Le bon abbé est tout à vous.

On interrogea hier Mmes de Bouillon et de Tingry; elles étoient accompagnées de leurs nobles familles. Vraiment, c'est pour des choses bien légères qu'on leur a fait cet affront : jusques ici voilà ce qui paroît.

---

777. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 31e janvier.

Je ne puis plus voir sans chagrin de votre écriture : je sais le mal que cela vous fait, et quoique vous me mandiez les choses du monde les plus aimables et les plus tendres, je regrette d'avoir ce plaisir aux dépens de votre poitrine ; je vois bien que vous en êtes encore incommodée : voici une longue bouffée, et sans autre cause que votre mal même ; car vous dites que le temps est doux, vous ne vous fatiguez point du tout, vous écrivez moins qu'à l'ordinaire : d'où vient donc cette opiniâtreté ? Vous vous taisez là-dessus, et Montgobert a la cruauté d'avoir la plume à la main, et de ne m'en pas dire un mot. Bon Dieu ! qu'est-ce que tout le reste ? et quel intérêt puis-je prendre à toute la joie de votre ville d'Aix, quand je vois que vous êtes couchée à huit heures ? « Vous voulez-donc, me direz-vous, que je veille et que je me fatigue ? » Non, ma très chère : Dieu me garde d'avoir une volonté si dépravée ! mais vous n'étiez pas ici hors d'état de prendre quelque part à la société. J'ai vu enfin M. de Gordes ; il m'a dit bien sincèrement que dans le bateau vous étiez très-abattue et très-languissante, et qu'à Aix vous étiez bien mieux ; mais avec la même naïveté il assure que tout l'air de Provence est trop subtil, et trop vif, et trop desséchant pour l'état où vous êtes. Quand on se porte bien, tout est bon ; mais quand on a la poitrine attaquée, qu'on est maigre, qu'on est délicate, on se met en risque de ne pouvoir plus se rétablir. Ne me dites plus que la délicatesse de votre poitrine égale nos âges ; ah ! j'espère que Dieu n'aura pas dérangé un ordre si naturel, si agréable et si délicieux pour moi.

Il faut reprendre le fil des nouvelles, que je laisse toujours un peu reposer quand je traite le chapitre de votre santé. M. de Luxembourg a été deux jours sans manger; il avoit demandé plusieurs pères jésuites, on lui a refusés; il a demandé la *Vie des Saints*, on lui a donnée : il ne sait, comme vous voyez, à quel saint se vouer. Il fut interrogé quatre heures vendredi ou samedi, je ne m'en souviens pas; ensuite il parut fort soulagé, et soupa. On croit qu'il auroit mieux fait de mettre son innocence en pleine campagne, et de dire qu'il reviendroit quand ses juges naturels, qui sont le parlement, le feroient revenir. Il fait grand tort à la duché, en reconnoissant cette chambre; mais il a voulu obéir aveuglément à Sa Majesté. M. de Cessac a suivi l'exemple de Madame la comtesse. Mmes de Bouillon et de Tingry furent interrogées lundi à cette chambre de l'Arsenal. Leurs nobles familles les accompagnèrent jusqu'à la porte; il n'y paroît pas jusqu'ici qu'il y ait rien de noir à leurs sottises; il n'y a pas même du gris brun. Si on ne trouve rien de plus, voilà de grands scandales qu'on auroit pu épargner à des personnes de cette qualité. Le maréchal de Villeroi dit que ces messieurs et ces dames ne croient pas en Dieu et qu'ils croient au diable. Vraiment on conte des sottises ridicules de tout ce qui se passoit chez des coquines de femmes. La maréchale de la Ferté, qui est si bien nommée, alla par complaisance avec Madame la comtesse, et ne monta point en haut; Monsieur de Langres étoit avec elle; voilà qui est bien noir : cette affaire lui donne un plaisir qu'elle n'a pas ordinairement; c'est d'entendre dire qu'elle est innocente. La duchesse de Bouillon alla demander à la Voisin un peu de poison pour faire mourir un vieux mari qu'elle avoit qui la faisoit mourir d'ennui, et une invention pour épouser un jeune homme qui la menoit sans que personne le sût. Ce jeune homme étoit M. de Vendôme, qui la menoit

d'une main, et M. de Bouillon de l'autre; et de rire. Quand une Mancine ne fait qu'une folie comme celle-là, c'est donné; ces sorcières vous rendent cela sérieusement, et font horreur à toute l'Europe d'une bagatelle. Mme la comtesse de Soissons demandoit si elle ne pourroit point faire revenir un amant qui l'avoit quittée : cet amant étoit un grand prince; et on dit qu'elle dit que s'il ne revenoit à elle, il s'en repentiroit : cela s'entend du Roi, et tout est considérable sur un tel sujet. Mais voyons la suite : si elle a fait de plus grands crimes, elle n'en a pas parlé à ces gueuses-là. Un de nos amis dit qu'il y a une branche aînée au poison, où l'on ne remonte point, parce qu'elle n'est pas originaire de France; ce sont ici des petites branches de cadets qui n'ont pas des souliers. La Tingry fait imaginer quelque chose de plus important, parce qu'elle a été maîtresse des novices. Elle dit : « J'admire le monde; on croit que j'ai couché avec M. de Luxembourg et que j'ai eu des enfants de lui : hélas! Dieu le sait. » Enfin, le ton d'aujourd'hui, c'est l'innocence des nommées, et l'horreur du scandale; peut-être que demain ce sera le contraire. Vous connoissez ces sortes de voix générales; je vous en instruirai fidèlement; on ne parle d'autre chose dans toutes les compagnies; en effet il n'y a guère d'exemples d'un pareil scandale dans une cour chrétienne. On dit que cette Voisin mettoit dans un four tous les petits enfants dont elle faisoit avorter, et M. de Coulanges, comme vous pouvez penser, ne manque pas de dire, en parlant de la Tingry, que c'étoit pour elle que le four chauffoit.

Je causai fort hier avec M. de la Rochefoucauld, sur un chapitre que nous avions déjà traité. Rien ne vous presse pour écrire; mais il vous conjure de croire que la chose du monde où il a le plus d'attention, seroit de pouvoir contribuer à vous faire changer de place, s'il arrivoit le moindre mouvement dans celles qui vous con-

viennent. Je n'ai jamais vu un homme si obligeant ni plus aimable, dans l'envie qu'il a de dire des choses agréables.

Voici ce que j'apprends de bon lieu : Mme de Bouillon entra comme une petite reine dans cette Chambre; elle s'assit dans une chaise qu'on lui avoit préparée; et au lieu de répondre à la première question, elle demanda qu'on écrivît ce qu'elle vouloit dire; c'étoit : Qu'elle ne venoit là que par le respect qu'elle avoit pour l'ordre du Roi, et nullement pour la Chambre, qu'elle ne reconnoissoit point, et qu'elle ne prétendoit point déroger au privilége des ducs. Elle ne dit pas un mot que cela ne fût écrit; et puis elle ôta son gant, et fit voir une très-belle main; elle répondit sincèrement jusqu'à son âge. « Connoissez-vous la Vigoureux? — Non. — Connoissez vous la Voisin? — Oui. — Pourquoi voulez-vous vous défaire de votre mari? — Moi, m'en défaire! Vous n'avez qu'à lui demander s'il en est persuadé : il m'a donné la main jusqu'à cette porte. — Mais pourquoi alliez-vous si souvent chez cette Voisin? — C'est que je voulois voir les sibylles qu'elle m'avoit promises; cette compagnie méritoit bien qu'on fît tous les pas. » Si elle n'avoit pas montré à cette femme un sac d'argent? Elle dit que non, par plus d'une raison, et tout cela d'un air fort riant et fort dédaigneux. « Eh bien! Messieurs, est-ce là tout ce que vous avez à me dire? — Oui, Madame. » Elle se lève, et en sortant, elle dit tout haut : « Vraiment, je n'eusse jamais cru que des hommes sages pussent demander tant de sottises. » Elle fut reçue de tous ses amis, parents et amies avec adoration, tant elle étoit jolie, naïve, naturelle, hardie et d'un bon air, et d'un esprit tranquille.

Pour la Tingry, elle n'étoit pas si gaillarde. M. de Luxembourg est entièrement déconfit : ce n'est pas un homme, ni un petit homme, ce n'est pas même une

femme, c'est une petite femmelette. « Fermez cette fenêtre ; allumez du feu ; donnez-moi du chocolat; donnez-moi ce livre; j'ai quitté Dieu, il m'a abandonné. » Voilà ce qu'il a montré à Bezemaux et à ses commissaires, avec une pâleur mortelle. Quand on n'a que cela à porter à la Bastille, il vaut bien mieux gagner pays, comme le Roi, avec beaucoup de bonté, lui en avoit donné les moyens jusqu'au moment qu'il s'est enfermé ; car il y a quinze jours qu'il savoit le décret qui étoit contre lui ; mais il en faut revenir malgré soi à la Providence : il n'étoit pas naturel de se conduire comme il a fait, étant aussi foible qu'il le paroît. Je me trompois, Mme de Meckelbourg ne l'a point vu; et la Tingry, qui revint avec lui de Saint-Germain, n'eut pas la pensée, ni lui aussi, de donner le moindre avis à Mme de Meckelbourg : il y avoit du temps de reste; mais elle l'obsédoit si entièrement qu'il ne connoissoit qu'elle, et elle éloignoit tout le monde de lui. J'ai vu cette Meckelbourg aux filles du Saint-Sacrement, où elle s'est retirée. Elle est très-affligée, et se plaint fort de la Tingry, qu'elle accuse de tous les malheurs de son frère. Je lui dis que je lui faisois par avance tous vos compliments, que vous seriez fort touchée de son malheur; elle me dit mille douceurs pour vous. On pourroit faire présentement tout ce qu'on voudroit dans Paris, qu'on n'y penseroit pas : on a oublié Mme de Soubise, et l'agonie de cette pauvre Bertillac; en vérité je ne sais comme cela va. Je veux pourtant penser à ma pauvre petite d'Adhémar; la pauvre enfant, que je la plains d'être jalouse ! Ayez-en pitié, ma fille, j'en suis touchée.

---

778. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 2e février.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous m'avez trop écrit, ma très-chère ; vous vous laissez tenter à l'envie de causer, et vous abusez ainsi de votre délicate santé ; si j'étois aussi aisée à succomber à l'envie de vous entendre discourir dans vos lettres, ce seroit une belle chose : je m'amuserois au plaisir de vous entendre conter le combat du petit garçon, que vous réduisez en quatre lignes le plus plaisamment du monde. Vous dites que vous n'êtes pas forte sur la narration : vous avez grand tort, ma fille, on ne peut mieux abréger un récit. Je comprends que vous vous soyez divertie de ce petit garçon, qui croit s'être battu à la rigueur. La sagesse du petit marquis me plaît. Vous me représentez fort bien les divers sentiments de Mlles de Grignan ; j'avois envie de les savoir ; vos prophéties sont bonnes, il faut souhaiter qu'elles ne soient point fausses. Je suis fort aise d'être encore dans le souvenir de Mlles de Grignan. Ce que vous dites de Pauline est incomparable, aussi bien que l'usage que vous faites de votre délicatesse pour éviter les déplaisirs du carnaval. Je n'oublierai jamais la hâte que vous aviez de vous divertir vitement, avalant les jours gras comme une médecine, pour vous trouver promptement dans le repos du carême. Vos personnes qualifiées *au pluriel et au singulier* vous soulagent beaucoup, et font très-bien leur personnage. Il ne faut pas douter que de vous entendre expliquer tout cela ne soit fort délicieux ; mais cependant, ma fille, je chasse cette tentation par la pensée que rien ne vous est plus mauvais que d'écrire, et que vous retomberez dans un moment à la douleur dont

vous sortez, qui est tout ce que nous avons au monde à éviter. Je vous conjure donc, ma fille, de ne vous plus jouer à m'écrire autant que la dernière fois, si vous ne voulez que je réduise mes lettres à une demi-page ; car je vous jure, ma chère enfant, que ce soit une vengeance ou non, j'en userai ainsi pour vous faire voir que vous me forcez à rompre tout commerce : voyez si vous voulez me faire taire dans un temps où il y a tant à parler. J'embrasse M. de Grignan, puisqu'enfin, avec tant de peine et tant d'adresse, vous l'avez obligé à me pardonner ; il ne falloit pas moins d'habileté que vous en avez pour les négociations pour faire cette paix, et je le prie, en faveur de cette réconciliation, de prendre soin d'accourcir les lignes que je veux de vous. Il me paroît que vous l'avez trompé, et Montgobert aussi, dans la quantité de celles que vous m'avez écrites ; je vous demande tendrement de n'y plus retourner.

Vos raisonnements sur Mme de Saint-Géran sont bien à propos : il y a trois semaines que Mme de Bury est établie dans la place ou vous la croyiez. Madame la Dauphine n'aura point de dames : vous connoissez sa dame d'honneur et ses dames d'atour ; voilà tout. Il y a huit jours qu'elles sont parties avec toute la maison pour Sélestat ; les filles le sont aussi ; elles sont de grandes maisons et naissance, sans nulle beauté extraordinaire : Laval, les Birons, Tonnerre, Rambures, et la bonne dindonnière Montchevreuil à leurs trousses. On laissa la sixième place à quelque Allemande, si Madame la Dauphine en veut amener. Le Roi caresse et traite si tendrement Mme la princesse de Conti, que cela fait plaisir ; quand elle entre, il la baise et l'embrasse, et cause avec elle ; il ne contraint plus l'inclination qu'il a pour elle ; c'est sa vraie fille, il ne l'appelle plus autrement : tirez toutes vos conséquences.

Elle est toujours des grâces le modèle,

et croît beaucoup : elle n'est point surintendante, et n'a point eu cent mille écus de pension ; j'ai sur le cœur ces deux faussetés. Vous devriez lire les gazettes ; elles sont bonnes, et point exagérées, ni flatteuses comme autrefois. Elles vous auront appris un million, cent mille francs de pension, et vingt-cinq mille écus à M. le prince de Conti, cinquante mille écus pour les noces, cent mille francs pour les habits de la princesse. Mais quelle folie de parler d'autre chose que de Mme Voisin et de M. le Sage !

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est pas M. le Sage qui prend la plume, comme vous voyez. Me revoilà enfin, ma belle petite sœur, tout planté à Paris, à côté de maman mignonne, que l'on ne m'accuse point encore d'avoir voulu empoisonner, et je vous assure que dans le temps qui court, ce n'est pas un petit mérite. Je suis dans les mêmes sentiments pour ma petite sœur ; c'est pourquoi je souhaite ardemment le retour de votre santé ; après celui-là, nous en souhaiterons un autre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous voyez, si les montagnes ne se rencontrent point, les personnes se rencontrent. Le voilà arrivé, ce fripon de Sévigné. J'avois dessein de le gronder, et j'en aurois tous les sujets du monde ; j'avois préparé même un petit discours raisonné, et que j'avois divisé en dix-sept points comme la harangue de Vassé ; mais je ne sais comme tout cela s'est brouillé et si bien mêlé, que nous avons tout confondu, sans dire : « Frappe à côté, » comme dit la chanson.

On continue toujours à blâmer un peu la sagesse des juges qui a fait tant de bruit, et nommé scandaleusement de si grands noms pour si peu de chose. M. de

Bouillon a demandé permission au Roi de faire imprimer l'interrogatoire de sa femme pour l'envoyer en Italie et par toute l'Europe, où l'on croiroit que sa femme est une empoisonneuse. La maréchale de la Ferté, ravie d'être innocente une fois en sa vie, a voulu à toute force jouir de cette qualité ; et quoiqu'on lui eût mandé de ne point venir si elle le vouloit, elle le voulut, et cela fut encore plus léger que Mme de Bouillon. Feuquières et Mme du Roure, toujours des peccadilles ; mais voici ce qui est désagréable pour les prisonniers, c'est que la chambre ne travaillera de vingt jours, soit pour tâcher de se racquitter en trouvant des informations nouvelles, ou en faisant venir de loin des gens accusés, comme par exemple cette Polignac, qui a un décret comme la comtesse de Soissons. Enfin voilà vingt jours de repos, ou de désespoir ; cependant la comtesse de Soissons gagne pays, et fait fort bien : il n'est rien tel que de mettre son crime ou son innocence au grand air.

J'ai eu toutes les peines du monde à découvrir que cette pauvre Bertillac est morte, et l'abbé Foucquet, et M. Mandat, conseiller de la grand'chambre, en un instant, comme d'un coup de canon, en quittant Corbinelli, qui venoit de le divertir par toutes les nouvelles : c'est la plus subite mort de toutes les morts subites.

Adieu, ma très-bonne et très-chère : je suis toute à vous, avec une tendresse et une sensibilité très-digne de vous.

---

779. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 7e février.

Je reçus hier une lettre de recommandation que vous m'écrivîtes le jour de la Toussaint. Ce Monsieur m'a dit que vous jouiez quelquefois aux échecs : je suis folle de

ce jeu, et je donnerois bien de l'argent pour le savoir seulement comme mon fils et comme vous; c'est le plus beau jeu et le plus raisonnable de tous les jeux; le hasard n'y a point de part; on se blâme et l'on se remercie, on a son bonheur dans sa tête. Corbinelli me veut persuader que j'y jouerai; il trouve que j'ai de petites pensées; mais je ne vois point de trois ou quatre coups ce qui arrivera. Je disois tantôt :

> Seigneur, tant de prudence attire trop de soin;
> Je ne saurois prévoir un échec de si loin.

Je vous assure que je serai bien honteuse et bien humiliée, si je n'arrive au moins à un certain point de médiocrité. Tout le monde y jouoit à Pompone, le dernier malheureux voyage que j'y fus, les hommes, les femmes, les petits garçons; et cependant que le maître du logis gagnoit M. de Chaulnes, on lui donnoit un étrange mat à Saint-Germain. Mme de Vins a été ici une partie de l'après-dînée; elle y a reçu sa lettre, qui étoit dans mon paquet; nous avons bien causé de tous ces malheurs. La dernière affaire du courrier n'est pas excusable, et ce fut un assoupissement qui n'étoit pas naturel. Je vous assure que ces sortes de douleurs se retracent bien aisément, quand on se laisse la liberté d'y penser et d'en parler sans contrainte. Elle a été à Saint-Germain : bon Dieu, quelle différence! on lui a fait assez de compliments; mais c'étoit son pays, et elle n'y a plus ni feu ni lieu : j'ai senti ce qu'elle a souffert dans ce voyage.

M. de Pompone aura bientôt l'honneur de voir Sa Majesté. Quel embarras pour tous les deux! Que dire dans une telle occasion? Le malheur de cette maison m'y attache. Il me paroît aussi que vous les aimez mieux. Votre politique est toute employée à votre beau procédé contre nos pauvres frères. Ah! si vous saviez quelle visite j'ai faite depuis peu, vous vous trouveriez obligée

pour la réparer, non-seulement de faire étudier votre fils aux Jésuites, mais de le faire jésuite.

Notre marquise d'Uxelles est à Charenton, chez Mme du Plessis-Bellièvre, en attendant qu'on lui ajuste sa nouvelle maison. La Garde y a passé deux jours avec elle à tourner toutes les affaires du monde. J'y allai dîner samedi, et les amenai ici; elle me pria de vous faire mille et mille amitiés. . . . .

Nous fûmes tout ce que vous connoissez de femmes au service de cette pauvre Bertillac, lundi dernier. Il est très-vrai que c'est Caderousse qui l'a tuée: elle étoit dans un certain temps, quand elle fut saisie de son infâme procédé, et en fut frappée à mort comme d'un coup de poignard. Il est à la campagne. Pour moi, je trouve que c'est comme Cessac, lui pour un meurtre, l'autre pour un sortilége : enfin c'est l'étoile des crimes qui règne; les plus habiles sont ceux qui vont un peu à la campagne. . . . .

On recommencera à travailler à cette chambre plus tôt qu'on ne pensoit : on dit qu'on a bien des confrontations à faire. Il nous faut quelque chose de nouveau pour nous réveiller; on s'endort; et le grand bruit est cessé jusqu'à la première occasion. On ne dit plus rien de M. de Luxembourg : vraiment j'admire comme les choses passent; c'est bien un vrai fleuve qui emporte tout avec soi. On nous promet pourtant encore des scènes curieuses.

Il y en eut une lundi bien triste, et que vous comprendrez aisément : M. de Pompone alla enfin à Saint-Germain. Il craignoit fort cette journée : vous pouvez penser tout ce qu'il pensa par le chemin, en revoyant les cours, son logis, en recevant les compliments de tous les courtisans, dont il fut accablé. Il étoit saisi. Il entra dans la chambre du Roi qui l'attendoit. Que peut-on dire? par où commencer? Le Roi commença par le relever d'un

très-profond salut; il lui dit qu'il étoit toujours content de sa fidélité, de ses services; qu'il étoit en repos de toutes les affaires secrètes dont il avoit connoissance; qu'il lui feroit du bien, et à sa famille. M. de Pompone ne put retenir quelques larmes, en lui parlant du malheur qu'il avoit eu de lui déplaire; que pour sa famille, il l'abandonnoit aux bontés de Sa Majesté; que toute sa douleur étoit d'être éloigné d'un maître auquel il étoit attaché, autant par inclination que par devoir; qu'il étoit difficile de ne pas sentir vivement cette sorte de perte; que c'étoit celle qui le perçoit, et qui lui faisoit voir des marques de foiblesse, qu'il espéroit que Sa Majesté lui pardonneroit. Le Roi lui dit qu'il en étoit touché; qu'elles venoient d'un si bon fonds, qu'il ne devoit pas en être fâché. Tout roula sur ce point, et M. de Pompone sortit avec les yeux un peu rouges, et comme un homme qui ne méritoit pas son malheur. Il me conta tout cela hier au soir; il eût bien voulu paroître plus ferme, il étoit au désespoir, mais il ne fut pas le maître de son émotion. C'est la seule occasion où il ait paru trop touché; et ce n'étoit pas mal faire sa cour, s'il y avoit encore une cour à faire. Il reprendra la suite de son courage, et le voilà quitte d'une grande affaire : ce sont des renouvellements que l'on ne peut s'empêcher de sentir comme lui.

Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant : j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience; mais ne m'écrivez que deux mots, renoncez à l'écriture, épargnez sur moi : cela me fait horreur d'imaginer que ce sont ceux qui vous aiment, et que vous aimez, qui nuisent à votre santé.

---

780. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 9e février.

Je vous trouve, ma chère belle, en plein carnaval : vous faites de petits soupers particuliers de dix-huit ou vingt femmes ; je connois cette vie et la grande dépense que vous faites à Aix ; mais il paroît qu'au milieu de votre bruit vous vous reposez fort bien. On dit quelquefois : « Je veux me réjouir pour mon argent ; » mais vous dites, ce me semble : « Je veux me reposer pour mon argent ; » reposez-vous donc, ayez au moins cela de bon. Je suis un peu étonnée que l'air du menuet ne vous donne pas la moindre tentation : quoi ! pas une seule agitation dans les jambes ? pas un petit mouvement dans les épaules ? quoi ! rien du tout ? Mon enfant, cela n'est pas naturel ; je ne vous ai jamais vue immobile dans ces occasions ; et si je voulois tirer les conséquences ordinaires, je vous croirois plus malade que vous ne dites.

Il y eut hier au soir une fête extrêmement enchantée à l'hôtel de Condé. Mme la princesse de Conti nommoit une des filles de Monsieur le Duc, avec le prince de la Roche-sur-Yon. C'étoit d'abord le baptême, et puis la collation du baptême ; mais quelle collation ! et puis une comédie ; mais quelle comédie ! toute chamarrée des beaux endroits de la musique, et des bons danseurs de l'Opéra ; un théâtre bâti par les fées. des enfoncements, des orangers tout chargés de fleurs et de fruits, des festons, des perspectives, des pilastres : enfin toute cette petite soirée coûte plus de deux mille louis, et le tout pour cette jolie princesse.

L'opéra est au-dessus de tous les autres. Le chevalier dit qu'il vous a envoyé plusieurs airs, et qu'il a vu un homme qui doit vous avoir envoyé le livre : vous en serez

contente. Il y a une scène de Mercure et de Cérès, qui n'est pas bien difficile à entendre; il faut qu'on l'ait approuvée, puisqu'on la chante : vous en jugerez.

L'affaire des poisons est tout aplatie ; on ne dit plus rien de nouveau. Le bruit est qu'il n'y aura point de sang répandu : vous ferez vos réflexions comme nous. L'abbé Colbert est coadjuteur de Rouen. On parle d'un voyage en Flandre. On ne sait pourquoi cette assemblée de troupes.

Le frère Ange a ressuscité le maréchal de Bellefonds; il a rétabli sa poitrine entièrement déplorée. Nous avons été voir, Mme de Coulanges et moi, le grand maître, qui a pensé mourir depuis quelques jours : sa goutte étoit remontée, une oppression à croire qu'il alloit rendre le dernier soupir, des sueurs froides, une perte de connoissance ; il étoit aussi mal qu'on peut l'être. Les médecins ne le secouroient point : il fit venir le frère Ange qui l'a guéri, et tiré de la mort avec les remèdes les plus doux et les plus agréables : l'oppression cessa, la goutte se rejeta sur les genoux et sur les pieds et le voilà guéri.

Adieu, ma chère enfant. Je fais toujours cette même vie que vous savez, ou au faubourg, ou avec ces bonnes veuves ; quelquefois ici ; quelquefois manger la poularde de Mme de Coulanges, et toujours aise que le temps passe et m'entraîne avec lui, afin de me redonner à vous.

---

781. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 14e février.

Je vous trouve bien heureuse d'avoir Mme du Janet : elle est venue tont exprès pour vous; voilà une amitié qui me plaît. Je suis assurée qu'elle est occupée de votre santé, je vous prie que je l'embrasse. Vous prenez peu

de part aux vanités du monde, et je vous vois toujours couchée et retirée, pendant que l'on danse et que l'on chante : vous vous reposez pour votre argent, comme je disois l'autre jour.

Montgobert m'a conté fort plaisamment les manœuvres de la belle Iris, et les jalousies de Monsieur le Comte ; je crois qu'il verra souvent la lune à gauche avec cette belle ; il s'est vengé cette fois par une très-jolie chanson. Montgobert m'a fait rire du respect qu'elle a eu pour M. de Grignan ; elle avoit mis qu'il vint à ce bal *la gueule enfarinée ;* tout d'un coup elle s'est reprise, elle a effacé *la gueule*, et a mis *la bouche ;* tellement que c'est *la bouche enfarinée.*

Cette petite gendarmerie est toute égarée. Mon fils s'en va en Flandre, il n'ira point au-devant de Madame la Dauphine. On assemble l'armée : on dit que c'est pour avoir Charlemont. On ne sait rien de positif, sinon que les officiers s'en vont, et qu'il y aura dans un mois cinquante mille hommes sur pied. Le régiment du chevalier n'en est pas.

La chambre de l'Arsenal a recommencé. Il y eut un homme qui n'est point nommé, qui dit à M. de la Reynie : « Mais, Monsieur, à ce que je vois, nous ne travaillons ici que sur des sorcelleries et des diableries, dont le parlement de Paris ne reçoit point les accusations. Notre commission est pour les poisons, d'où vient que nous écoutons autre chose ? » La Reynie fut surpris, et lui dit : « Monsieur, nous avons des ordres secrets. — Monsieur, dit l'autre, faites-nous-en une loi, et nous obéirons comme vous ; mais n'ayant pas vos lumières, je crois parler selon la justice et la raison, de dire ce que je dis. » Je pense que vous ne blâmerez pas la droiture de cet homme, qui pourtant ne veut pas être connu. Il y a tant d'honnêtes gens dans cette chambre, que vous aurez peine à le deviner. On a mené deux fois M. de Luxembourg à Vin-

cennes, pour être confronté. On ne sait point le véritable état de son affaire, ni sur quoi on le pousse. Il est bien malheureux, voilà ce qui est vrai. Mme de Soubise n'est point encore sortie de son trou.

Le petit prince de Léon fut hier baptisé par un évêque de Bretagne à Saint-Gervais; le parrain étoit Monsieur de Rennes, de la part des états de Bretagne; la marraine, Madame la Duchesse : M. de Vardes est parent de Monsieur le Prince. Du reste, c'étoit la Bretagne tout entière : Monsieur le gouverneur de Bretagne, Messieurs les lieutenants généraux de Bretagne, Monsieur le trésorier de Bretagne, Messieurs les évêques de Bretagne, Messieurs les députés et plusieurs seigneurs de Bretagne, l'enfant et le père présidents de Bretagne : jamais vous n'avez vu une telle fête; on y auroit dansé les passe-pieds de Bretagne, si on y eût dansé, et mangé du beurre de Bretagne, s'il eût été jour maigre. La Soubise n'étoit point à tout cela.

Je vous assure que mon fils sent toute la force secrète qui attire naturellement les Bretons en leur pays; il en est revenu charmé. Tonquedec a commencé, pour la première fois de sa vie, à être admiré, et à paroître digne d'être imité : ce seroit vouloir arrêter le Rhône, que de s'opposer à ce torrent, et cela est au point de vouloir vendre sa charge, et d'avoir commencé par le dire à Gourville et à plusieurs autres, avant que de m'en avoir parlé. Il dit plusieurs bonnes raisons : il voit dans l'avenir; il craint les dégoûts qui peuvent venir par M. de la Trousse; il est fâché de ceux qu'on donne à la gendarmerie; il ne veut pas se ruiner : conclusion, il nous met au point, à force de faire voir le fond de son cœur, qu'on lui dit qu'oui assurément, qu'il a raison de vouloir vendre sa charge. M. de la Trousse l'approuva plus qu'un autre, et dit qu'il n'y auroit jamais avancé d'un pas. Je n'ai pas sur mon cœur de n'avoir pas dit tout ce

que je devois sur cette étrange résolution, avec cette facilité de parole que j'ai quelquefois : j'en ai de bons témoins. Sa charge est la plus jolie de la cour. Je lui demandois au moins d'attendre un prétexte, l'ombre d'un dégoût, enfin quelque chose qui pût cacher le fond du terrain ; mais il est impossible, et tout ce que nous pouvons faire, M. de la Garde et nous tous, c'est de le prier de ne s'en point mêler, afin qu'en faisant voir son envie, il ne mette pas à vil prix une charge où il devroit gagner considérablement. Il disoit hier qu'il voudroit en avoir les deux tiers : cette parole nous fit dresser les cheveux à la tête. Nous sommes ravis de son absence, afin qu'il ne gâte point ses affaires, en décriant lui-même sa marchandise. Je lui disois que c'étoit une chose bien malheureuse de ne donner le prix aux charges que selon son goût : le guidon excessif, parce qu'il étoit fou ; la sous-lieutenance rien, parce qu'il en est dégoûté. Est-ce ainsi que l'on achète et que l'on vend, quand on est un peu raisonnable et habile, et qu'on ne veut pas s'égorger? Nous ne faisons point éclater tout ceci ; ma bonne, faites-en de même ; ce bruit seroit préjudiciable à nos intérêts, et quand vous m'en écrirez, parlez comme de vous, et non pas comme m'étant plainte à vous. Je n'ai que trop marqué mes sentiments ; ç'a été une grande affaire, et me voilà résolue à souffrir ce que je ne puis empêcher, car il me l'a dit nettement, et je veux faire un marché qui puisse au moins nous être bon à nos affaires, étant si mauvais pour tout le reste, et ne pas perdre follement sur une si bonne marchandise.

Adieu, ma chère enfant : ne vous fâchez point de tout ceci ; aimons la Providence : il est aisé, quand elle ne touche que ces sortes de choses ; je n'en aurai pas moins ma liberté, et je n'en serai pas moins à vous ; au contraire, au contraire.

Tout ce qui aura l'honneur de suivre Madame la Dau-

phine est à Sélestat; Mme de Maintenon et Monsieur de Condom se sont séparés de la troupe; ils sont allés à la rencontre de cette princesse, tant que terre les pourra porter; ce sera peut-être trois ou quatre journées. Voilà une distinction bien agréable et bien marquée : si Madame la Dauphine croit que tous les hommes et toutes les femmes aient autant d'esprit que cet échantillon, elle sera bien trompée. C'est, en vérité, un grand avantage que d'être du premier ordre. On en faisoit un premier rang l'autre jour chez Mme de la Fayette : vous y fûtes mise d'abord sans balancer. Corbinelli disoit obligeamment pour les autres qu'il ne comprenoit pas qu'on pût raisonner avec une autre femme qu'avec vous. C'est une bonne provision, ma très-chère, que d'avoir un bel et bon esprit; et c'en est une aussi fort mauvaise, comme vous dites, d'avoir son bon sens à la Bastille : on seroit bien plus heureux d'être dans une loge des Petites-Maisons. Adieu : je vous quitte, sans cesser pourtant de penser à vous; et avec une si grande tendresse, avec des sentiments si vifs, et avec le cœur si souvent serré de vos maux et de votre absence, que je ne sais si une loge ne seroit pas plus commode aussi que ce que je sens.

---

782. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 16e février.

Je suis toujours occupée avec raison de votre santé, ma chère enfant : j'ai envoyé à Montgobert une consultation que je fis l'autre jour avec le frère Ange. Il me semble qu'elle aura mieux pris son temps, que n'auroit pu faire ma lettre, pour vous proposer les remèdes dont il s'agit. J'attendrai la réponse de Montgobert, c'est-à-dire la vôtre; mais c'est en cas que vous ne vous accom-

modiez point du lait : il se peut que vous en soyez trop peu nourrie, ou que votre sang soit encore trop échauffé, pour pouvoir s'unir à la fraîcheur du lait ; car s'il vous étoit bon, vous seriez guérie. Le frère Ange comprit parfaitement l'effet de cette contrariété, qui fait comme de l'eau sur une pelle trop chaude. Voilà ce que disoit Fagon, et ce que vous avez expérimenté ; c'est donc à vous à juger si votre sang est toujours dans le même degré de chaleur, parce qu'alors les remèdes du frère Ange, qui sont doux, et fortifiants, et rafraîchissants, pourroient vous disposer au lait, et peut-être vous guérir, comme il a guéri le maréchal de Bellefonds, la reine de Pologne, et mille autres personnes. Ils sont aisés, agréables à prendre ; et si par malheur ils ne vous faisoient point de bien, ils ne peuvent jamais vous faire de mal. Du Chesne hait toujours le café ; le Frère n'en dit point de mal. Il est vrai que Mme de la Sablière prenoit du thé avec son lait ; elle me le disoit l'autre jour : c'étoit son goût : car elle trouvoit le café aussi utile. Le médecin que vous estimez, et qui par là me paroît le mériter, vous le conseille ; ah ! ma fille, que puis-je dire là-dessus ? et que sais-je ce que je dis ? on blâme quelquefois ce qui seroit bon, on choisit ce qui est mauvais, on marche en aveugle. J'ai sur le cœur que le café ne vous a point fait de bien dans le temps que vous en avez pris : est-ce qu'il faut avoir l'intention de le prendre comme un remède ? Caderousse s'en loue toujours ; le café engraisse l'un, il emmaigrit l'autre : voilà toutes les extravagances du monde. Je ne crois pas qu'on puisse parler plus positivement d'une chose où il y a tant d'expériences contraires. Ainsi, ma chère enfant, suivez votre goût, raisonnez avec votre bon médecin ; je lui demande une chose : pourquoi, si votre poitrine n'est point attaquée, vous avez toujours ce poids et cette chaleur au même côté ? pourquoi vous êtes si pénétrée du

froid? et pourquoi vous êtes si maigre, surtout à la poitrine? Voilà ce qui m'a fait craindre qu'il n'y eût quelque chose de plus que l'intempérie de votre sang. Faites-moi répondre à cela par Mme du Janet; car Montgobert aura d'autres choses à me dire, outre qu'elle est votre secrétaire. Vous me parlez de ma santé; elle est parfaite : je n'ai point passé de décours sans prendre au moins deux pilules avec la petite eau. Je me suis accoutumée à prendre tous les matins un verre ou deux d'eau de lin; avec ce remède, je n'aurai jamais de néphrétique; c'est à cette eau merveilleuse que la France doit la conservation de M. Colbert. Je ne vous trompe point, je n'use point de styles différents avec vous : continuez donc à me parler sincèrement de votre état; en vérité, tout le reste est bien loin de moi.

Mme de Bouillon s'est si bien vantée des réponses qu'elle a faites aux juges, qu'elle s'est attiré une bonne lettre de cachet pour aller à Nérac près des Pyrénées : elle partit hier avec beaucoup de douleur. Il y a bien à méditer sur ce départ : si elle est innocente, elle perd infiniment de n'avoir pas le plaisir de triompher; si elle est coupable, elle est heureuse d'éviter les confrontations infâmes et les convictions. Toute sa famille l'a conduite jusqu'à une demi-journée d'ici, comme Psyché. La voilà où étoit autrefois la bonne reine Marguerite. Voyez un peu les quatre sœurs, quelle étoile errante les domine! en Espagne, en Angleterre, en Flandre, au fond de la Guienne. On fait le procès par contumace à la comtesse de Soissons. M. d'Alluye est exilé à Amboise : il parloit trop. On ne dit rien de M. de Luxembourg, quoiqu'il ait été confronté; les juges sont muets. Je m'en vais faire vos compliments à Mme de Meckelbourg, qui pleure et se tourmente fort.

Mme de Vins est toujours aimable, et vous aime chèrement; cela lui donne une sorte d'amitié pour moi,

dont je profite et que je ménage beaucoup. M. de Pompone rentre dans notre commerce, comme autrefois : il va au faubourg, et on reparle du temps de l'hôtel de Nevers, avec toutes les réflexions que méritent les changements qui sont arrivés.

Mon fils est toujours dans la même passion de vendre, et nous toujours dans la même envie de l'empêcher de se mêler de ce marché ; cette affaire n'est point dans sa tête comme toutes les autres choses : c'est un fonds qui sent parfaitement le terroir de Bretagne. Je ne me suis que trop expliquée sur tous ses sentiments ; il croit bien que je vous l'ai mandé : il attend votre improbation sans craindre qu'elle le fasse changer. Pour moi, ne pouvant faire mieux, je voudrois seulement un prétexte qui vînt de M. de la Trousse ; je vous manderai la suite de cette affaire. Adieu, ma chère enfant.

---

783. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

À Paris, ce mercredi 21e février.

Pour vous récompenser des bonnes nouvelles que vous me mandez de votre santé, je vais vous apprendre que l'abbé de Grignan est évêque d'Évreux ; il me semble que je vous entends dire : « Qu'est-ce que c'est qu'Évreux ? » Le voici : Évreux est la plus jolie ville de Normandie, à vingt petites lieues de Paris, à seize de Saint-Germain ; elle est à M. de Bouillon ; l'évêché vaut vingt mille livres de rente, le logement est très-beau, l'église des plus belles, la maison de campagne est une des plus agréables qu'il y ait en France. Ce diocèse touche à celui de Rouen, dont l'abbé Colbert est coadjuteur ; la belle maison de l'archevêque de Rouen, nommée Gaillon, que tout le monde connoît, est dans le diocèse

d'Évreux. Cette place est charmante; pour moi je l'aimerois mieux que Marseille : vous n'êtes que trop établis en Provence; et ce qu'il y a de plus de revenu à Marseille, se mange bien par les voyages. En un mot, tous les amis des Grignans sont persuadés que rien n'étoit plus souhaitable pour notre abbé. Voici comment l'affaire s'est faite : il y a encore un vieux évêque d'Évreux, qui a plus de quatre-vingts ans; c'étoit autrefois l'évêque du Puy, que vous avez vu sans doute à Sainte-Marie; il a fait la vie de ma grand'mère. Ce bonhomme n'est plus en état d'agir : il a demandé au Roi que sa place fût donnée, et lui a nommé de petits abbés dont les noms n'ont pas plu à Sa Majesté. Le Roi lui a répondu qu'il ne se mît point en peine, qu'il envoyât sa démission pure et simple, et qu'il lui choisiroit un homme dont il seroit content. Cet homme-là, c'est votre beau-frère. Voici les conditions : il faudra donner à ce vieux évêque une pension de cinq ou six mille francs, pour achever sa vie; après quoi le Roi met une pension de mille écus sur ce bénéfice pour le chevalier de Grignan : voilà un souvenir qui est obligeant, en attendant mieux. Le chevalier est bien persuadé qu'il fera vivre le vieillard neuf cents ans, comme autrefois. Il trouva ici son frère, et ils partirent tous deux pour Saint-Germain, où ils sont encore. Je ne doute pas que les remerciements n'aient été bien reçus, et qu'à leur retour ce ne soit plus que de la manière dont ils soient charmés. Pour moi, j'avoue que je suis grossière, et que j'aime extrêmement la chose. Ils vous manderont tout ceci beaucoup mieux que moi; mais j'y prends tant d'intérêt, que je n'ai pu m'empêcher de me jeter dans les détails : cela est naturel.

Je prendrai cet été pour aller faire peut-être un dernier voyage en Bretagne : le bon abbé le croit nécessaire, et n'a pas dessein d'y retourner de sa vie; mais

vous jugez bien que je reviendrai pour vous recevoir. Le petit Coulanges est ravi de votre réponse; et comme il n'a point d'aversion naturelle pour vous, comme j'en ai, il sera assez heureux pour passer l'été avec vous. Vous dites qu'il est cruel de pouvoir attendre tous vos amis à Grignan, hormis moi : ma fille, je le trouve encore plus cruel que vous; car mon ignorance me fait compter pour beaucoup de voir une personne tendrement aimée. Je suis frappée des objets, et l'absence doit me déplaire plus qu'à vous, qui n'en croyez point; pour moi, qui en crois, j'en suis touchée extraordinairement. Mais je compte que vous partirez cet automne, comme vous l'avez dit; vous consulterez votre santé : un hiver est impraticable à Grignan, et très-ruineux à Aix; de la manière dont les jeux et les plaisirs sont à votre suite, c'est proprement le carnaval que la vie que vous faites. Nous ne pensons pas ici à nous divertir, et je ne voudrois pas vous répondre que nous n'allassions passer les trois jours gras à Livry.

Il faut que la T*** soit bien malheureuse, puisque Mme de Lesdiguières en a pitié; je crois que le plus grand crime de M. de Luxembourg est de l'avoir aimée. On ne parle plus de lui; on ne sait pas même s'il est encore à la Bastille; on dit qu'il est à Vincennes. Rien n'est pire en vérité que d'être en prison, si ce n'est d'être comme cette pauvre diablesse de Voisin, qui est, à l'heure que je vous parle, brûlée à petit feu à la Grève.

On assure qu'on a fermé les portes de Namur et d'Anvers, et de plusieurs villes de Flandre, à Madame la Comtesse, disant : « Nous ne voulons point de ces empoisonneuses. » Voilà comme cela se tourne; et désormais un François dans les pays étrangers voudra dire un empoisonneur. On croit que Madame la Comtesse ira à Hambourg. Le marquis d'Alluye est allé la trouver, et n'est point allé à Amboise comme on disoit.

On a nommé huit ou dix hommes de la cour, avec six mille francs de pension, pour être assidus auprès de Monsieur le Dauphin : ce sont ses dames du palais; il y en aura tous les jours deux qui le suivront. Le chevalier vous mandera quels ils sont : il me semble que j'ai entendu nommer MM. de Chiverni, de Dangeau, de Clermont et de Crussol ; je ne sais point encore les autres, ni même si ceux-là sont bien vrais.

Depuis ma lettre écrite, j'ai vu les Grignans, et j'ai eu un plaisir extrême d'apprendre d'eux le détail de leur voyage de Saint-Germain. Ils vous ont mandé tout cela dès lundi; ainsi, ma fille, je croyois vous apprendre quelque chose, et vous savez tout. On parle du chevalier de Grignan, pour le mettre au nombre des courtisans qui doivent accompagner Monsieur le Dauphin.

M. de Montausier a dit à Monsieur le Dauphin : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. »

Corbinelli vous rendra compte des affaires de votre père commun. Il vous fait mille compliments, et à M. de Grignan, ainsi que la Mousse. Mmes de Lavardin, de Mouci, d'Uxelles, et vingt autres que j'oublie, coururent ici pour se réjouir avec moi, et me prier de vous dire la part qu'elles ont prise à vos prospérités.

Je viens d'apprendre que cette belle maison de l'évêché d'Évreux n'est qu'à dix lieues de Saint-Germain; elle s'appelle Condé, nom peu barbare; mais je suis bien affligée de ce que le vieux évêque en fit couper, il y a deux ans, les plus belles allées d'un parc qui faisoit l'admiration de tout le pays : il n'y a point de plaisir pur. Le bon abbé est ravi de cette maison de campagne auprès de Saint-Germain, et dit que la Providence vous redonne un Livry.

---

784. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 23e février.

En vérité, ma fille, voici une assez jolie petite semaine pour les Grignans. Si la Providence vouloit favoriser l'aîné à proportion, nous le verrions dans une belle place; en attendant, je trouve qu'il est fort agréable d'avoir des frères si bien traités. A peine le chevalier a-t-il remercié de ses mille écus de pension, qu'on le choisit entre huit ou dix hommes de qualité et de mérite, pour l'attacher à Monsieur le Dauphin avec une pension de deux mille écus : voilà neuf mille livres de rente en trois jours. Il retourna sur ses pas à Saint-Germain, pour remercier encore; car ce fut en son absence, et pendant qu'il étoit ici, qu'il fut nommé. Son mérite particulier a beaucoup servi à ce choix : une réputation distinguée, de l'honneur, de la probité, de bonnes mœurs, tout cela s'est fort réveillé, et l'on a trouvé que Sa Majesté ne pouvoit mieux faire que de jeter les yeux sur un si bon sujet. Il n'y en a encore que huit de nommés : Dangeau, d'Antin, Clermont, Sainte-Maure, Matignon, Chiverni, Florensac et Grignan. C'est une approbation générale pour ce dernier. J'en fais mes compliments à M. de Grignan, à Monsieur le Coadjuteur et à vous.

Mon fils part demain : il a lu vos reproches. Peut-être que la beauté de la cour, qu'il veut quitter, et où il est si joliment placé, le fera changer d'avis. Nous avons déjà obtenu qu'il ne s'impatientera pas, et qu'il attendra paisiblement qu'on le vienne tenter par une plus grosse somme que celle qu'il a déboursée. Vous m'avez fait sentir la joie de MM. de Grignan par celle que j'ai de vous savoir mieux : dès que vos maux ne sont pas continuels, j'espère qu'en vous conservant, en prenant du lait, et en

n'écrivant point, vous me ferez retrouver ma fille et son aimable visage. Je suis ravie de la sincérité de Montgobert; si elle me disoit toujours des merveilles de votre santé, je ne la croirois jamais; elle ménage fort bien tout cela, et ses vérités me font plaisir : tant il est naturel d'aimer à n'être point trompée! Dieu vous conserve donc, ma très-chère, dans ce bienheureux état, puisqu'il nous donne de si bonnes espérances!

Mais parlons un peu des Grignans, il y a longtemps que nous n'en avons rien dit. Il n'est question que d'eux; tout est plein de compliments dans cette maison; à peine a-t-on fini l'un qu'on recommence l'autre. Je ne les ai point revus depuis que le chevalier est *dame du palais*, comme dit M. de la Rochefoucauld. Il vous mandera toutes les nouvelles mieux que je ne puis faire. On ne croit pas que Mme de Soubise soit du voyage; cela est un peu long.

Je ne vous parlerai que de Mme Voisin : ce ne fut point mercredi, comme je vous l'avois mandé, qu'elle fut brûlée, ce ne fut qu'hier. Elle savoit son arrêt dès lundi, chose fort extraordinaire. Le soir elle dit à ses gardes : « Quoi? nous ne ferons point médianoche! » Elle mangea avec eux à minuit, par fantaisie, car il n'étoit point jour maigre; elle but beaucoup de vin, elle chanta vingt chansons à boire. Le mardi elle eut la question ordinaire, extraordinaire; elle avoit dîné et dormi huit heures; elle fut confrontée à Mmes de Dreux, le Féron, et plusieurs autres, sur le matelas : on ne dit pas encore ce qu'elle a dit; on croit toujours qu'on verra des choses étranges. Elle soupa le soir, et recommença, toute brisée qu'elle étoit, à faire la débauche avec scandale : on lui en fit honte, et on lui dit qu'elle feroit bien mieux de penser à Dieu, et de chanter un *Ave Maris stella*, ou un *Salve*, que toutes ses chansons : elle chanta l'un et l'autre en ridicule, elle mangea le soir et dormit. Le mercredi se passa

de même en confrontations, et débauches, et chansons : elle ne voulut point voir de confesseur. Enfin le jeudi, qui étoit hier, on ne voulut lui donner qu'un bouillon : elle en gronda, craignant de n'avoir pas la force de parler à ces Messieurs. Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris; elle étouffa un peu, et fut embarrassée; on la voulut faire confesser, point de nouvelles. A cinq heures on la lia; et avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau, habillée de blanc : c'est une sorte d'habit pour être brûlée; elle étoit fort rouge, et l'on voyoit qu'elle repoussoit le confesseur et le crucifix avec violence. Nous la vîmes passer à l'hôtel de Sully, Mme de Chaulnes et Mme de Sully, la Comtesse, et bien d'autres. A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, et à la Grève elle se défendit, autant qu'elle put, de sortir du tombereau : on l'en tira de force, on la mit sur le bûcher, assise et liée avec du fer; on la couvrit de paille; elle jura beaucoup; elle repoussa la paille cinq ou six fois; mais enfin le feu s'augmenta, et on l'a perdue de vue, et ses cendres sont en l'air présentement. Voilà la mort de Mme Voisin, célèbre par ses crimes et par son impiété. On croit qu'il y aura de grandes suites qui nous surprendront. Un juge, à qui mon fils disoit l'autre jour que c'étoit une étrange chose que de la faire brûler à petit feu, lui dit : « Ah! Monsieur! il y a certains petits adoucissements à cause de la foiblesse du sexe. — Eh quoi! Monsieur, on les étrangle? — Non, mais on leur jette des bûches sur la tête; les garçons du bourreau leur arrachent la tête avec des crocs de fer. » Vous voyez bien, ma fille, que cela n'est pas si terrible que l'on pense : comment vous portez-vous de ce petit conte? Il m'a fait grincer les dents. Une de ces misérables, qui fut pendue l'autre jour, avoit demandé la vie à M. de Louvois, et qu'en ce cas elle diroit des choses étranges; elle fut refusée. « Eh bien! dit-elle, soyez

persuadé que nulle douleur ne me fera dire une seule parole. » On lui donna la question ordinaire, extraordinaire, et si extraordinairement extraordinaire, qu'elle pensa y mourir, comme une autre qui expira, le médecin lui tenant le pouls, cela soit dit en passant. Cette femme donc souffrit tout l'excès de ce martyre sans parler. On la mène à la Grève; avant que d'être jetée, elle dit qu'elle vouloit parler, elle se présente héroïquement : « Messieurs, dit-elle, assurez M. de Louvois que je suis sa servante, et que je lui ai tenu ma parole; allons, qu'on achève. » Elle fut expédiée à l'instant. Que dites-vous de cette sorte de courage? Je sais encore mille petits contes agréables comme celui-là; mais le moyen de tout dire?

Voilà ce qui forme nos douces conversations, pendant que vous vous réjouissez, que vous êtes au bal, que vous donnez de grands soupers. J'ai bien envie de savoir le détail de toutes vos fêtes; vous ne ferez autre chose tous ces jours gras, et vous avez beau vous dépêcher de vous divertir, vous n'en trouverez pas sitôt la fin : nous avons le carême bien haut.

---

785. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 28e février.

N'ai-je pas raison de dire, ma fille, que tout ce qui est arrivé aux Grignans en quatre jours vous rapproche de ce pays? Il est impossible qu'ayant si bien fait pour les cadets, on ne fasse pour l'aîné. Je crois que le temps en viendra; il ne l'étoit pas encore l'année passée; les bienfaits n'étoient pas ouverts comme ils le sont présentement. On craignoit les conséquences; cela est changé; il y a des choses qui ne sont pas mûres. Voici qui fait mûrir les sentiments qu'on a eus autrefois pour l'aîné :

les grâces qu'on vient de faire répondent de celles qu'on espère. M. de la Rochefoucauld le croit ainsi. M. de Marsillac écrit follement à M. de Grignan sur ces trois choses : s'il se moque dans ces petites lettres, il ne s'est pas moqué quand il a parlé et remercié le Roi pour eux. Jamais rien n'a été ni plus sérieux, ni d'un meilleur ton, ni plus obligeant. Le Roi étoit content de la joie qu'il voyoit dans tous ceux qui y prirent intérêt, et dit en riant à M. de Marsillac : « Vous ne direz pas qu'on oublie vos amis. » Il dit encore des biens inconcevables du chevalier, et de sa naissance, et de son mérite à la guerre, et des actions particulières distinguées qu'il avoit faites, de sa sagesse. Cela fut charmant, et l'on doit être comblé; mais croyez-moi que les temps changent. M. de Grignan a de grands et considérables services; voici l'époque qui doit faire changer la manière de les faire considérer. Il y a douze jours qu'ils étoient tous deux bien loin de rien espérer : voyez ce qui leur est venu, quel évêché! et neuf mille livres de rente à Joseph.

J'ai à vous reprendre une fausse nouvelle, que Mme de Coulanges croyoit vraie : c'est la séparation de Mme de Maintenon d'avec les autres, pour aller au-devant; quelle folie! cela n'est point vrai, et on le disoit pourtant en des lieux très-bons. Je vous retire encore les vacances de la chambre de l'Arsenal; ils se sont remis à travailler au bout de quatre jours : cela me désespère, de vous tromper, et de vous faire raisonner à faux.

M. de la Rochefoucauld nous conta hier qu'à Bruxelles la comtesse de Soissons avoit été contrainte de sortir doucement de l'église, et que l'on avoit fait une danse de chats liés ensemble, ou pour mieux dire, une criaillerie et un sabbat si épouvantable par malice, qu'ayant cru en même temps que c'étoient des diables et des sorciers qui la suivoient, elle avoit été obligée, comme je vous le dis, de quitter la place, pour laisser passer cette folie, qui ne

vient pas d'une trop bonne disposition des peuples. On ne dit rien de M. de Luxembourg. Cette Voisin ne nous a rien produit de nouveau : elle a donné gentiment son âme au diable tout au beau milieu du feu ; elle n'a fait que de passer de l'un à l'autre.

Mais parlons du voyage : l'abbé de Lannion, qui est revenu de Bavière, dit que Madame la Dauphine est tout à fait aimable, que son esprit la pare, qu'elle est *virtuose* (elle sait trois ou quatre langues), et qu'elle est bien mieux que le portrait que de Troy a envoyé. Sa Majesté partit lundi avec toute la cour, pour nous aller querir cette princesse. Il se trouva dans la cour de Saint-Germain, le matin, un très-beau carrosse tout neuf à huit chevaux, avec des chiffres, plusieurs chariots et fourgons, quatorze mulets, beaucoup de gens autour habillés de gris ; et dans le fond de ce carrosse monta la plus belle personne de la cour, avec des Adrets seulement, et des carrosses de suite pour leurs femmes. Il y a apparence que les soirs on ira voir cette personne ; et voilà un changement de théâtre : l'eussiez-vous cru, le jour que nous étions chez cette Flamarens?

Mme de Villars mande mille choses agréables à Mme de Coulanges : c'est chez elle qu'on vient apprendre les nouvelles. Ce sont des relations qui font la joie de beaucoup de personnes : M. de la Rochefoucauld en est curieux ; Mme de Vins et moi en attrapons ce que nous pouvons. Nous comprenons les raisons qui font que tout est réduit au bureau d'adresse ; mais cela est mêlé de tant d'amitié et de tendresse, qu'il semble que son tempérament soit changé en Espagne, et qu'elle ait même oublié de souhaiter qu'on nous en fasse part. Cette reine d'Espagne est belle et grasse, le roi amoureux et jaloux, sans savoir de quoi ni de qui. Les combats des taureaux affreux, deux grands pensèrent y périr, leurs chevaux tués sous eux ; très-souvent la scène est ensanglantée :

voilà les divertissements d'un royaume chrétien; les nôtres sont bien opposés à cette destruction, et bien plus aisés à comprendre.

Vous êtes trop aimable de penser à Corbinelli; il a triomphé dans cette occasion, et a redoublé sa dévotion à la Providence. Je ne connois personne dont les vues et les connoissances soient plus chrétiennes que les siennes; il a été fort touché de ce tourbillon de bonheur dans votre famille; il a quelquefois tant d'esprit, que je voudrois que vous l'eussiez pour vous divertir. Il a mis tous ses intérêts entre les mains du lieutenant civil, qui, à ce que je crois, lui donnera une sentence arbitrale dans peu de jours; il a étudié le droit, il juge tous les procès sans que personne l'en prie. Je n'ai pas voulu qu'il ait été à des assemblées de beaux esprits, parce que je sais qu'il y a des barbets qui rapportent à merveille ce qu'on dit à l'honneur de votre père Descartes. Nous apprenons, à votre exemple, à ne point soutenir les mauvais partis, et à laisser généreusement accabler nos anciens amis; voici le pays de la politique, aussi bien que le pays des objets; il est vrai que les idées n'y font pas un grand séjour. Vous dites fort bien, en vérité : il n'y a que moi qui passe sa vie à être occupée et de la présence et du souvenir de la personne aimée.

Vous me dites sur les échecs, ma fille, ce que j'ai souvent pensé; je ne trouve rien qui rabaisse tant l'orgueil : ce jeu fait sentir la misère et les bornes de l'esprit; je crois qu'il seroit fort utile à quelqu'un qui aimeroit ces réflexions. Mais aussi cette prévoyance, cette pénétration, cette prudence, cette justesse à se défendre, cette habileté pour attaquer, le bon succès de la bonne conduite, tout cela charme et donne une satisfaction intérieure qui pourroit bien nourrir l'orgueil. A le regarder de ce côté-là, je n'en suis pas encore bien guérie, et je veux être encore un peu plus persuadée de mon imbécillité.

Nous sommes présentement occupés du voyage du Roi : nous ne songions pas à M. de Luxembourg quatre jours après; le tourbillon nous emporte, nous n'avons pas le loisir de nous arrêter si longtemps sur une même chose : nous sommes surchargés d'affaires. Le Roi a reçu plusieurs lettres de ces dames, qui l'assurent que Madame la Dauphine est bien plus aimable que l'on ne l'avoit dit : elles en sont contentes au dernier point; elle est fille et petite-fille de deux princesses fort caressantes; je ne sais si c'est l'air d'ici, nous verrons. Mme de Soubise n'est point allée au voyage. Les députés de Strasbourg vinrent faire compliment en passant à cette princesse d'Allemagne. Elle leur dit : « Messieurs, parlez-moi françois, je n'entends pas l'allemand. » Elle n'a point regretté son pays, elle est toute Françoise. Elle a écrit à Monsieur le Dauphin des nuances de style, selon qu'elle a été près d'être sa femme, qui ont marqué bien de l'esprit : c'est à Monseigneur à mettre la dernière couleur, et à ne la point faire souvenir du pays qu'elle quitte avec tant de joie. Mme de Maintenon mande au Roi que parmi cette envie de dire toujours tout ce qui peut plaire, il y a bien de l'esprit et de la dignité, que sa personne est aimable, sa taille parfaite, sa gorge, ses bras et ses mains. Toute la cour est allée querir cette personne.

Adieu, ma très-chère : il ne faut pas vous épuiser en lecture, non plus qu'en écriture; je souhaite que votre rhume ait passé légèrement par-dessus votre délicatesse. J'embrasse le joli marquis; je trouve que vous jugez fort bien de sa petite conduite : être hardi quand il le faut, et remplir tout ce qu'on attend dans les occasions où l'on est compté pour tenir une place, voilà ce qui fait les grands mérites à la guerre et ailleurs. Je vous assure que ce petit homme fera une figure considérable : il me semble que je le vois dans l'avenir.

M. et Mme de Pompone, et Mme de Vins, partirent hier pour Pompone jusqu'au retour de la cour. Ils me chargèrent de mille et mille compliments pour vous, et Mme de Vins avec beaucoup de tendresse. Elle me parut aise d'aller avec eux passer ainsi le carnaval; ils en avoient été prendre le congé à Saint-Germain. Le Roi fit fort bien à M. de Pompone, et lui parla comme à l'ordinaire; mais d'être dans la foule, après avoir vu tomber les portes devant lui, c'est une chose qui le pénètre toujours. Ces devoirs-là, à quoi pourtant il ne veut pas manquer dans les occasions, lui font une peine incroyable. Ils reprendront des forces tous ensemble à la campagne : le temps ne guérit pas ces sortes de maux; mais le courage les soutiendra. Ils sont parfaitement contents et de vous et de moi.

Au reste, ces allées coupées à Condé, dont j'étois affligée, n'ont fait que les plus belles routes du monde : c'est une des plus agréables maisons qu'il y ait en France.

---

786. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 1er mars.

Je veux vous parler de l'opéra : je ne l'ai point vu, je ne suis point curieuse de me divertir; mais on dit qu'il est parfaitement beau : bien des gens ont pensé à vous et à moi; je ne vous l'ai point dit, parce qu'on me faisoit *Cérès*, et vous *Proserpine;* tout aussitôt voilà M. de Grignan *Pluton;* et j'ai eu peur qu'il ne me fît répondre vingt mille fois par son chœur de musique :

Une mère
Vaut-elle un époux?

C'est cela que j'ai voulu éviter; car pour le vers qui est devant celui-là,

Pluton aime mieux que Cérès,

je n'en eusse point été embarrassée. Tant y a, ma très-chère, je suis fort persuadée que nous nous retrouverons, et je ne vis que pour cela. Vos champs élysiens sont bien réjouissants : vous sentez le carnaval dans toute son étendue; il est tout défiguré ici. La cour tout entière est en chemin; bien des gens sont allés à la campagne; nous avions résolu d'y aller aussi, dans l'espérance que le soleil seroit fidèle au Roi; mais le temps vient de changer d'une si terrible manière, que je ne sais plus ce qui arrivera de nous. On mande qu'on s'est fort diverti à Villers-Cotterets. Je ne vois pas que les visites à ce carrosse gris aient été publiques; la passion n'en est pas moins grande. Il y a eu dix mille louis d'envoyés, et un service de campagne de vermeil doré : la libéralité est excessive, et on répand comme on reçoit. Vous saurez plus de nouvelles de la cour que personne : vous y avez présentement un résident qui doit vous informer de tout. Mon fils est à sa charge; car ce n'est pas à la cour. Nous ménagerons ses intérêts du mieux que nous pourrons, parce que ce sont les miens. Pour lui, dans l'humeur où il est, n'être plus attaché comme le loup est tout ce qu'il desire, et trois mille louis d'or dans sa cassette feroient son entière satisfaction; mais je n'irai pas si vite : j'ai bien voulu m'embarquer et me presser les côtes pour faire sa fortune, et je ne le veux pas pour l'envoyer à Quimper. Je songe à mes affaires, et je crois que c'est le temps où je le puis faire honnêtement.

L'autre jour, en entrant dans un bal, un gentilhomme breton fut poignardé par deux hommes habillés en femmes : l'un le tenoit, l'autre lui perçoit le cœur à loisir. Le petit d'Harouys y étoit; il fut effrayé de voir

cet homme, qu'il connoissoit fort, tout étendu, tout chaud, tout sanglant, tout habillé, tout mort; il m'en frappa l'imagination. Le fils de Mme de Valençai, si malhonnête homme, est mort de maladie, comme il les alloit tous plaider; sa mort réjouit tout le monde; il me semble qu'on n'a point accoutumé de mourir, quand tant de gens le souhaitent. Le grand maître se rétablit doucement à Saint-Germain; nos inquiétudes pour son mal ont été selon nos dates : moi beaucoup, Mme de Coulanges un peu plus, et d'autres mille fois davantage. Il est vrai que l'on jouoit si bien, et l'on cachoit cette tristesse si habilement, qu'elle ne paroissoit point du tout; et l'on se livroit, pour mieux tromper, au martyre insupportable d'être à la cour, d'être belle et parée; en un mot, il n'y paroissoit pas, non plus qu'à cette dévotion dont vous parliez un jour si follement à Mlle de Lestrange. On dit pourtant qu'il y avoit des pleurs nocturnes essuyés par la pauvre K**, qui se cassoit la tête contre les murs, et faisoit très-bien le devoir, tambour battant, d'une véritable amie. Nous y avons été trois fois; je ne veux point vous cacher deux visites; il suffit que j'aie perdu la mémoire entière du passé.

Adieu, ma très-chère : dépêchez de vous divertir; nous n'irons pas si vite, si nous allons à Livry. Quoi que vous disiez de vos soupers, j'en ai fort bonne opinion, je les connois.

---

*787. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Livry, mardi gras.

Non, assurément, mon très-cher Monsieur, je n'ai point su cette dernière maladie de Madame votre femme. M. de Caumartin ne me voit point, et ne m'a pas crue digne de me donner part d'une nouvelle où je prends

tant d'intérêt. Bon Dieu! quelle douleur pour vous, et que je l'aurois bien partagée! comme je fais le soupir que je crois vous entendre faire! Après qu'on a eu le cœur bien serré, quand il commence à se dilater et à se trouver à son aise, cet état est bien doux après celui où vous avez été. En vérité, j'entre bien tendrement dans ces différents sentiments. Mais voilà la seconde maladie mortelle depuis très-peu de mois. Le bon Dieu veut éprouver votre soumission en vous donnant toute l'horreur d'une telle perte, et puis il retient son bras. Je vous conjure de croire bien fortement que je vous aurois écrit, que j'aurois fait bien des pas pour m'instruire à point nommé des nouvelles qu'on recevoit de vous. On m'a laissée dans une belle ignorance. J'étois tout étonnée de n'avoir point de vos nouvelles et que vous ne m'eussiez rien dit sur ces Grignans, que voilà bien placés. Je voudrois bien que l'aîné eût un peu son tour. Ma fille est à Aix; elle se porte mieux; elle a trouvé un médecin à qui elle se fie et qui la gouverne; elle souffre toute la rigueur du carnaval. Vous savez comme elle est sur ces divertissements, qu'il faut prendre par commandement; elle y fait une horrible dépense; elle se repose assez souvent pour son argent, pendant que l'on danse, que l'on joue et que l'on veille. Pour moi, je suis venue ici passer solitairement les jours gras avec deux ou trois personnes. Je me suis parfaitement bien trouvée de cette fantaisie. Le Roi nous amènera bientôt une dauphine, dont on dit mille biens.

Adieu, Monsieur : hélas! vous aviez bien mauvaise opinion de mon amitié : de me taire quand j'avois tant à dire! Je suis affligée qu'on m'ait laissée si négligemment dans cette léthargie.

Madame, je me réjouis du fond de mon cœur de cette résurrection. Mais qu'avez-vous à mourir si souvent, et

donner de si terribles craintes à ce pauvre homme et à tous vos amis? Je n'aurois pas été des moins effrayées si j'avois connu votre terrible état : n'y retombez plus, je vous prie, pour notre repos.

---

788. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi des cendres.

Nous avons passé ici les jours gras, ma bonne, et le soleil qu'il fit samedi nous détermina à prendre ce parti; il m'a semblé que vous auriez aimé cette équipée; elle m'a paru du même bon goût qui vous fait assortir vos habits et vos rubans; vous corrigez toujours l'incarnat avec quelque couleur brune : nous avons tempéré le brillant de carême-prenant avec la feuille morte de cette forêt. Il y a fait le plus beau du monde; les jardins fort propres, la vue belle et un bruit des oiseaux qui commencent déjà d'annoncer le printemps, qui nous a paru bien plus joli que les vilains cris des rues de Paris. J'ai bien pensé à vous, ma chère bonne : mon Dieu, que je vous aime! vous m'êtes, ce me semble, encore plus chère. Nous sommes ici, le bon abbé de l'abbaye, Monsieur de Rennes, l'abbé du Piles et M. de Coulanges; je voulois Corbinelli, il est demeuré à Paris pour être à la noce d'un des fils de M. Mandat. Il eût fort bien tenu sa place; mais enfin nous sommes loin de nous ennuyer : beaucoup de promenades, de causeries; des échecs, un trictrac, des cartes en cas de besoin; les *Petites Lettres* de Pascal, des comédies, *la Princesse de Clèves*, que je fais lire à ces prêtres, qui en sont ravis; une très-bonne chère, et des perdrix et poulardes qui viennent de Bretagne à Monsieur de Rennes. Le petit Coulanges a le livre de ses chansons : vraiment, c'est la plus plaisante

chose du monde ; il est gai, il mange, il boît, il chante. J'ai fait venir ici votre lettre du 24e, ma bonne, car tout roule là-dessus ; et même avec ces chères et aimables lettres, on n'est pas entièrement sans inquiétude. Nous retournons à Paris souper, et j'y ferai mon paquet. Ne vous remettez point à m'écrire, ma fille ; rien ne vous est si contraire : laissez-moi le plaisir de penser que, ne pouvant vous faire du bien, au moins je ne vous fais point de mal.

Mon Dieu! que je vous trouve plaisante de ne me point parler du bonheur de vos deux beaux-frères ! mais plutôt que cela est triste de penser qu'il y a dix-sept jours qu'ils sont riches, sans que je puisse encore savoir comme cette pluie vous a paru! Pour nous, ma fille, nous en avons été ravis, mais nous commençons à n'y plus penser : nous y sommes tout accoutumés. Je crois que l'Évreux est allé à son charmant évêché, car voilà le nom de *bel abbé* à vendre. Cet évêché vaut vingt-deux mille livres de rente : je ne disois que vingt. Il est vrai que je croyois Condé à dix lieues de Saint-Germain : il en est à quinze ; mais on n'a rien défiguré dans le parc, il est le plus beau du monde : une rivière qui passe au milieu fait des étangs et des beautés admirables ; on y court le cerf ; c'étoit autrefois la demeure du cardinal du Perron. J'espère qu'à la fin des fins vous nous en direz quelque petit mot, et de la place du chevalier, qui trouve au bout de sa fusée neuf mille livres de rente en deux jours : je crois encore que c'est un rêve.

Vous me parlez très-tendrement et très-sagement sur le sujet de mon fils ; vous avez raison de croire que je lui ai dit tout ce qui se peut dire et penser sur un tel sujet : j'en ai de bons témoins. Je n'ai pas manqué même de lui faire voir le brillant de cette cour ; mais c'est cela qui augmente son envie de prendre ce temps pour se défaire. Songez que devant que de me parler, il commença par prier Gourville de lui trouver un marchand,

et cacha si infiniment son envie, qu'il lui dit que si on lui proposoit cent mille francs, il vendroit cette charge. Jugez de l'usage que Gourville peut faire d'un tel discours. Mon fils me le vint conter le soir, pêle-mêle avec les nouvelles publiques, comme s'il ne m'eût rien dit. Vous pouvez penser ce que je devins : je fis un cri, et je crus rêver ; je dis enfin ce que je pensois d'une telle conduite sur une chose si importante, et dans laquelle, par bien des raisons, je dois faire le premier personnage. Ce que j'ai pu faire, c'est de rayer ce discours de sur les tablettes de Gourville, et de ménager ce torrent avec mes amies, de manière que nous n'y perdions au moins que toutes nos peines passées, et la bonne opinion qu'on avoit de son goût, mais non pas notre pauvre argent. Il a été persuadé qu'il ne se marieroit jamais, qu'il dépenseroit toujours; il trouve ses terres en mauvais état ; je vois des discours de Tonquedecs en mille occasions : ce sont d'autres sortes de sottises que celles qui le rendoient autrefois ici digne des Petites-Maisons. Le bon abbé a prié d'excuser cette dernière année, où par mille affaires et par une maladie à la mort, il a été empêché d'aller en Bretagne. Enfin on a retouché toutes les affaires, et partages et comptes de tutelle, tout cela sans aigreur, mais avec desir de savoir le fond de notre conduite, une crainte effroyable d'être ruiné, une haine insoutenable des voyages et des retours de fatigues passées, un desir immodéré de la liberté. Quelque bonne opinion que j'aie de votre rhétorique, je vous avoue que j'en douterois en cette occasion. Tout ce que je veux sauver de cette déroute, c'est de penser pour la première fois de ma vie à mes propres intérêts; il m'en donne l'exemple : je veux m'ôter sa charge de dessus les épaules, qui ne me pesoit rien quand il l'aimoit, et qui me pèse présentement plus de quarante mille écus. Je veux prendre goût à ce soulagement, où je n'eusse jamais

pensé sans lui ; au contraire, je sentois vivement l'agrément de la place où il se trouve ; mais je change après lui, je veux aimer aussi ma liberté. Nous allons, peut-être, pour la dernière fois, remettre les meilleurs ordres que nous pourrons à nos terres, manger un peu nos provisions, c'est-à-dire dormir quatre ou cinq mois, et puis chacun prendra son parti.

Je pense, ma chère enfant, au tintamarre où vous avez été ces derniers jours ; nous étions dans des occupations bien différentes. Il me paroît que vous souhaitez d'être à Grignan : ma bonne, laissez un peu passer ce mois ici et la moitié de l'autre ; vous trouveriez encore l'hiver. Je comprends que vous pouvez encore avoir d'autres raisons que la jalousie, quoique vous me disiez, et Montgobert, qui me dit, dans votre propre lettre, que vous êtes jalouse sans le savoir, et M. de Grignan amoureux sans le croire : voilà un fort bon secrétaire. Je vous conjure de n'être pas plus fâchée des desseins de votre frère que des passions de votre mari. Il se défend fort de vouloir être Breton ; il est tout à fait fin ; nous sommes fort bien ensemble. Ma bonne, laissons faire la Providence ; je serois bien fâchée de n'avoir pas pris ce parti.

On me dit de bon lieu en partant de Paris, qu'il y avoit eu un bal à Villers-Cotterets ; il y eut des masques. Mlle de Fontanges y parut brillante et parée des mains de Mme de Montespan. Cette dernière dansa très-bien ; Fontanges voulut danser un menuet ; il y avoit longtemps qu'elle n'avoit dansé, il y parut, ses jambes n'arrivèrent pas comme vous savez qu'il faut arriver ; la courante n'alla pas mieux, et enfin elle ne fit plus qu'une révérence. Je vous manderai tantôt ce que j'apprendrai à Paris.

Celle de votre chagrin, Monsieur le Comte, étoit donc fausse aussi : je sais vos affaires, vous voulez chanter la palinodie ; vous faites ma fille jalouse, ne

craignez-vous point ses emportements, et que pressée par vos mauvais traitements, elle ne me vienne trouver, moi qui ne lui ai jamais donné aucune jalousie? Je vois quelquefois un homme qui n'en a point du tout, et je suis discrète.

Adieu, ma très-chère bonne : je suis contente au dernier point de votre amitié; plus on y pense et plus on la trouve solide et vraie, et comme j'y pense souvent, jugez si vous perdez quelque chose avec moi. J'embrasse Mlle de Grignan et mes chères petites personnes. Toute cette jeunesse a fait le carnaval sans en rien rabattre. Hélas! mes chers enfants, vous voilà tous aussi avancés les uns que les autres.

Il faut que je vous reprenne l'âme damnée de la Voisin : on dit au contraire que son confesseur a dit qu'elle avoit dit *Jésus*, *Maria*, dans le milieu du feu : c'est peut-être une sainte. Voyez comme je suis scrupuleuse à vous ôter les fausses nouvelles.

Me voici à Paris, ma très-chère : il est sept heures du soir. Nous sommes partis tard; nous ne pouvions quitter cette abbaye : vous savez comme on s'amuse à lanterner à ce petit pont; il faisoit un temps admirable. Mme de Coulanges me mande qu'elle ne sait point encore de nouvelles. C'est aujourd'hui que Sa Majesté voit sa belle-fille.

---

789. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 13e mars.

Je trouve, ma chère fille, toute votre joie fort juste et très-bien fondée; vous l'avez bien examinée, et vous la voyez comme il la faut voir. Rien n'est mieux expliqué que cette sagesse de M. de Montausier, que l'on

partage en six, et à qui l'on confie celle de Monsieur le Dauphin. Vous avez raison encore de croire qu'ils ne sont pas tous du prix du chevalier : Sa Majesté en a fait le même jugement et en a parlé dignement ; ce que l'on peut voir dans l'avenir est aussi agréable que le présent. On peut aller à tout, étant sur les lieux et voyant ce qui se passe. Ce n'est pas un pays étranger que la cour, c'est le lieu où il doit être : on est à son devoir, on a une contenance ; et c'est avec raison que vous mêlez les intérêts du petit garçon avec les sentiments de votre amitié et de votre belle âme. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que vous vous teniez tous deux pour des gens de l'autre monde, et qui ne sont plus en état de penser à la fortune, et aux grâces de Sa Majesté : et pourquoi vous tenez-vous pour éconduits ? Quel âge avez-vous, s'il vous plaît ? L'un est celui de M. de la Trousse, et l'autre celui de Mme de Coetquen, qui se croit bien au rang des plus jeunes ; et d'où vient donc que vous vous enterrez comme Philémon et Beaucis ? n'êtes-vous point aimés ? n'êtes-vous point aimables l'un et l'autre ? n'avez-vous pas de l'étoffe pour présenter au Roi ? votre nom est-il barbare ? n'est-il point en train de vous faire du bien ? les grâces passées ne répondent-elles pas de celles qu'on espère ? les temps sont-ils toujours pareils ? ne change-t-on point ? la libéralité n'est-elle pas ouverte ? D'où vient donc que vous passez par-dessus vous-mêmes, et que vous ne voyez dans un avenir lointain que le petit marquis ? Je ne sais si c'est que j'ai peu de part à cet avenir si éloigné, ou que je n'ai point pris la fantaisie des grand'mères, qui passent par-dessus leurs enfants pour jouer du hochet avec ces petites personnes ; mais j'avoue que vous m'avez arrêtée tout court, et que je ne puis souffrir la manière dont cela s'est tourné dans vos têtes. Je ne vous trouve pas plus raisonnable que votre frère, et je ne trouve pas meilleurs vos choux que les

siens. Je tâcherois donc, mes chers enfants, de me mettre en état de venir un peu tâter la Providence, prendre part au bonheur de mes cadets, et vivre avec les vivants. C'est en ces occasions où l'on devroit bien sentir l'état où l'on s'est mis, qui presse et qui contraint, et qui ôte la liberté; mais on tâche à se remettre un peu, et l'on ne quitte point sa part de la fortune, quand on a des raisons d'y prétendre, et qu'elle commence à nous montrer un visage plus doux. Voilà, ma très-chère, mes pensées et celles de vos amis; ne les rebutez pas et croyez que si vous en aviez de contraires, vous ne seriez plus en droit de vous moquer de mon fils. Je vous laisse diriger ces réflexions, et je vous prie tous deux de vous mirer, et de voir si vous êtes de la vieille cour.

A propos de cour, je vous envoie des relations. Madame la Dauphine est l'objet de l'admiration; le Roi avoit une impatience extrême de savoir comme elle étoit faite : il envoya Sanguin, comme un homme vrai et qui ne sait point flatter : « Sire, dit-il, sauvez le premier coup d'œil, et vous en serez fort content. » Cela est dit à merveille; car il y a quelque chose à son nez et à son front qui est trop long, à proportion du reste : cela fait un mauvais effet d'abord; mais on dit qu'elle a si bonne grâce, de si beaux bras, de si belles mains, une si belle taille, une si belle gorge, de si belles dents, de si beaux cheveux, et tant d'esprit et de bonté, caressante sans être fade, familière avec dignité, enfin tant de manières propres à charmer, qu'il faut lui pardonner ce premier coup d'œil. Monseigneur a fort bien opéré : il oublia d'abord de la baiser en la saluant; mais il n'a pas oublié ce que Monsieur de Condom ne lui pouvoit apprendre. Je suis bien folle de vous dire tout ceci : le chevalier n'est-il pas payé pour cela?

Vous repoussez fort bien nos histoires tragiques par les vôtres. J'aime bien le bon naturel de ce fils qui

tombe mort en voyant son pauvre père pendu : cela fait honneur aux enfants; il y avoit longtemps que les pères avoient fait leurs preuves. L'amant jaloux et furieux qui tue tout à Arles, met le bouton bien haut à nos amants d'ici : on n'a pas le loisir d'être si amoureux; la diversité des objets dissipe trop, et détourne et diminue la passion. Il y eut encore une histoire lamentable autrefois à Fréjus : ce climat est meilleur que le nôtre. N'avançons point un avenir si triste et songeons à nous revoir. Hélas! la vie est si courte désormais pour moi et passe si vite! Que faisons-nous? et quand nous sommes assez malheureux pour n'être point uniquement occupés à Dieu, pouvons-nous mieux faire que d'aimer et de vivre doucement parmi nos proches et ceux que nous aimons? Mais sur cela même, il faut obéir et se soumettre à la Providence ; elle fait assez voir en mille rencontres, si l'on se donne le plaisir de la regarder, qu'elle est la maîtresse de tout.

Je crois que Madame la Dauphine nous apporte ici beaucoup de dévotion; mais malgré qu'elle en ait, il faudra qu'elle retranche les *angelus :* vous représentez-vous qu'on l'entende sonner à Saint-Germain? Bon à Munich. Elle voulut se confesser la veille de la dernière cérémonie de son mariage; elle ne trouva point de jésuite qui entendît l'allemand, ils n'entendent que le françois : le P. de la Chaise y fut attrapé; il croyoit avoir mené son fait. Ce fut un embarras où l'on donnera ordre promptement, car cette princesse ne cède point à la Reine pour communier souvent. Le Bourdaloue n'aura point son âme.

M. de la Rochefoucauld a été, est encore considérablement malade : il est mieux aujourd'hui; mais enfin c'étoit toute l'apparence de la mort : une grosse fièvre, une oppression, une goutte remontée; enfin c'étoit une pitié. Il a choisi de l'Anglois, des médecins et de frère

Ange : il a choisi son parrain; c'est frère Ange qui le tuera, si Dieu l'a ordonné. Je donnerai moi-même votre lettre à M. de Marsillac, qui est venu en poste, s'il est vrai que tout aille bien, car vous savez qu'il faut prendre les temps à propos. Je donnerai le billet à Mme de la Fayette, qui étoit hier très-affligée. J'ai reçu votre paquet du mardi gras; la poste arrive plus tôt présentement. Je vous trouve heureuse d'être délivrée de carême-prenant; vous l'avez célébré à Aix dans toute son étendue. Je suis ravie que vous ayez approuvé le nôtre dans la forêt de Livry.

Vous écrivez divinement à votre frère; je voudrois que vous m'eussiez fait l'honneur de croire que je lui ai dit les mêmes choses que vous écrivez : je suis aussi choquée que vous de ses extravagantes résolutions. La peur de se ruiner est un prétexte au goût breton; il ne l'a eu que depuis qu'il a contemplé Tonquedec sur son paillier de province; il n'étoit point si plein de considération auparavant : enfin je sens toute l'horreur de cette dégradation, trop heureuse que ce ne soit point là le plus sensible endroit de mon cœur!

Corbinelli m'a donné une leçon qui m'explique très-bien ce que vous appelez ne point connoître l'absence : j'ai trouvé que j'étois comme vous, en disant le contraire. Je suis, en vérité, bien triste de n'aller point continuer mes études auprès de vous; mais, ma très-chère, il faut aller en Bretagne, afin d'y avoir été.

Je trouve M. de Grignan bien heureux de vous croire en assez bonne santé pour vous faire trotter avec lui à Marseille.

---

790. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 15e mars.

Je crains bien que nous ne perdions cette fois M. de la Rochefoucauld : sa fièvre a continué ; il reçut hier Notre-Seigneur. Mais son état est une chose digne d'admiration : il est fort bien disposé pour sa conscience, voilà qui est fait; du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question; il n'en est pas effleuré, il n'en est pas troublé ; il entend plaider devant lui la cause des médecins, du frère Ange, et de l'Anglois, d'une tête libre, sans daigner quasi dire son avis; je reviens à ce vers:

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

Il ne voyoit point hier matin Mme de la Fayette, parce qu'elle pleuroit, et qu'il recevoit Notre-Seigneur; il envoya savoir à midi de ses nouvelles. Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est approché de telle sorte ces derniers moments, qu'ils n'ont rien de nouveau, ni d'étranger pour lui. M. de Marsillac arriva avant-hier à minuit, si comblé de douleur amère, que vous ne seriez pas autrement pour moi. Il fut longtemps à se faire un visage et une contenance; enfin il entra, et trouva M. de la Rochefoucauld dans cette chaise, peu différent de ce qu'il est toujours. Comme c'est lui qui est son ami, de tous ses enfants, on fut persuadé que le dedans étoit troublé; mais il n'en parut rien, et il oublia de lui parler de sa maladie. Ce fils ressortit pour crever; et après plusieurs agitations, plusieurs cabales, Gourville contre l'Anglois, Langlade pour l'Anglois, chacun suivi de plusieurs de la famille, et les deux chefs conservant toute l'aigreur qu'ils ont l'un pour l'autre, M. de Marsillac décida pour

l'Anglois; et hier, à cinq heures du soir, M. de la Rochefoucauld prit son remède; à huit encore. Comme on n'entre plus du tout dans cette maison, on a peine à savoir la vérité; cependant on m'assure qu'après avoir été cette nuit à un moment près de mourir, par le combat du remède et de l'humeur de la goutte, il a fait une si considérable évacuation, que, quoique la fièvre ne soit pas encore diminuée, il y a sujet de tout espérer : pour moi, je suis persuadée qu'il en réchappera. M. de Marsillac n'ose encore ouvrir son âme à l'espérance; il ne peut ressembler dans sa tendresse et dans sa douleur qu'à vous, ma chère enfant, qui ne voulez pas que je meure. Vous croyez bien que dans l'état où il est, je ne lui donne pas la lettre de M. de Grignan; mais elle ira avec les autres qui viendront; car je suis convaincue avec Langlade, de qui j'ai appris tout ceci, que ce remède fera le miracle entier.

Je vous demande, ma fille, comme vous vous portez de votre voyage de Marseille : je gronde M. de Grignan de vous y avoir menée; je ne saurois approuver cette trotterie inutile. Ne faudra-t-il point aussi que vous alliez montrer Toulon, Hières, la Sainte-Baume, Saint-Maximin, et la fontaine de Vaucluse, à Mlles de Grignan?

Je suis quasi toujours chez Mme de la Fayette, qui connoîtroit mal les délices de l'amitié et les tendresses du cœur, si elle n'étoit aussi affligée qu'elle l'est. C'est chez elle que je fais ce paquet, à neuf heures du soir; elle a lu votre petit billet; car malgré ses craintes, elle espère assez pour avoir été en état de jeter les yeux dessus. M. de la Rochefoucauld est toujours dans la même situation; il a les jambes enflées : cela déplaît à l'Anglois; mais il croit que son remède viendra à bout de tout : si cela est, j'admirerai la bonté des médecins de ne le pas tuer, assassiner, déchirer, massacrer; car enfin les voilà perdus : c'est leur ôter la vie que de tirer la

fièvre de leur domaine. Du Chesne ne s'en soucie pas trop, mais les autres sont enragés.

---

791. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche 17e mars.

Quoique cette lettre ne parte que mercredi, je ne puis m'empêcher de la commencer aujourd'hui pour vous dire que M. de la Rochefoucauld est mort cette nuit. J'ai la tête si pleine de ce malheur, et de l'extrême affliction de notre pauvre amie, qu'il faut que je vous en parle. Hier samedi, le remède de l'Anglois avoit fait des merveilles; toutes les espérances de vendredi, que je vous écrivois, étoient augmentées; on chantoit victoire, la poitrine étoit dégagée, la tête libre, la fièvre moindre des évacuations salutaires; dans cet état, hier à six heures, il se tourne à la mort : tout d'un coup les redoublements de fièvre, l'oppression, les rêveries; en un mot, la goutte l'étrangle traîtreusement; et quoiqu'il eût beaucoup de force, et qu'il ne fût point abattu des saignées, il n'a fallu que quatre à cinq heures pour l'emporter; et à minuit il a rendu l'âme entre les mains de Monsieur de Condom. M. de Marsillac ne l'a pas quitté d'un moment; il est mort entre ses bras, dans cette chaise que vous connoissez. Il lui a parlé de Dieu avec courage. Il est dans une affliction qui ne se peut représenter; mais il retrouvera le Roi et la cour; toute sa famille se retrouvera en sa place; mais où Mme de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues; M. de la Rochefoucauld étoit sédentaire aussi : cet état

les rendoit nécessaires l'un à l'autre; rien ne pouvoit être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Ma fille, songez-y, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus sensible, et dont le temps puisse moins consoler. Je ne l'ai pas quittée tous ces jours : elle n'alloit point faire la presse parmi cette famille; ainsi elle avoit besoin qu'on eût pitié d'elle. Mme de Coulanges a très-bien fait aussi, et nous continuerons encore quelque temps aux dépens de notre rate, qui est toute pleine de tristesse.

Voilà en quel temps sont arrivées vos jolies petites lettres, et votre billet, et une autre lettre encore pour réponse à la première de M. de Marsillac. Voilà leur destinée : jusques ici elles n'ont été admirées que de moi, et de Mme de Coulanges, qui trouva les petites d'Arnoton fort plaisantes et la scène fort galante. M. de Grignan écrit en perfection. Quand le chevalier arrivera, je lui donnerai; il trouvera peut-être un temps propre après les douleurs pour dire : « Les voilà. » En attendant, il faut en écrire une de douleur. Il met en honneur toute la tendresse des enfants, et fait voir que vous n'êtes pas seule; mais, en vérité, vous ne serez guère imités. Toute cette tristesse m'a réveillée, et représenté l'horreur des séparations. J'en ai le cœur serré, et plus que jamais je vous demande à genoux, avec des larmes, de ne point remettre à l'infini les remèdes que M. de la Rouvière veut que vous fassiez, et sans lesquels vous ne pouvez vous rétablir. Vous vous contentez de les savoir : voilà une provision; ils sont dans votre cassette; et cependant votre sang ne se guérit point, votre poitrine est souvent douloureuse ; il vous suffit de savoir des remèdes, vous ne voulez pas les faire; et quand vous le voudrez, hélas ! peut-être que votre mal sera trop grand. Est-il possible que vous vouliez me donner cette douleur amère et continuelle? Avez-vous peur de guérir? M. de la Rou-

vière, M. de Grignan, tout cela n'a-t-il point de crédit auprès de vous? Et vous, Monsieur de Grignan, n'êtes-vous pas cruel de la mener à Marseille, et peut-être plus loin? Pouvez-vous sans trembler la faire trotter ainsi avec vous? Hélas! vous savez combien le repos lui est nécessaire : comment l'exposez-vous à de telles fatigues? Je vous conjure que votre amitié m'explique cette conduite : est-ce que vous êtes parfaitement content de sa santé et que vous n'y souhaitez plus rien? Plût à Dieu que cela fût ainsi! J'ai vu que vous me parliez de cette chère santé : vous ne m'en dites plus rien, et je vois que vous la promenez.

Cependant Monsieur le Coadjuteur, que j'ai vu un moment, ne m'a point contentée : il dit que vous écrivez toujours, et que quelquefois vous sortez de ce cabinet si épuisée que vous n'êtes pas reconnoissable. Eh, mon Dieu! quand je songe que vous vous tuez pour les gens du monde qui vous aiment le plus chèrement, qui donneroient leur vie pour sauver la vôtre; et c'est pour écrire des bagatelles, des réponses justes, que vous nous donnez la plus cruelle inquiétude qu'on puisse avoir. Pour moi, je vous déclare que vous me donnez une peine étrange quand vous m'écrivez plus d'une page. Votre dernière est trop longue, vous abusez de vous et de moi, et dès que vous êtes un peu bien, vous faites tout ce qu'il faut pour retomber. Retenez cette plume qui va si vite et si facilement : c'est un poignard; je n'en veux plus : j'ai horreur du mal qu'elle vous fait. Ce Coadjuteur m'a dit que si on vouloit vous couper le poing droit, vous seriez grasse. Ne vous amusez point à répondre sur des nouvelles; ne vous profanez point; je ne m'en souviens plus moi-même dès qu'elles sont parties.

Pardonnez la longueur de cet article : le Coadjuteur m'a troublée, et je suis frappée de l'effroyable douleur de perdre ce qu'on aime. Ayez pitié de moi.

Mercredi 20e mars.

Il est enfin mercredi. M. de la Rochefoucauld est toujours mort, et M. de Marsillac toujours affligé, et si bien enfermé, qu'il ne semble pas qu'il songe à sortir de cette maison. La petite santé de Mme de la Fayette soutient mal une telle douleur : elle en a la fièvre ; et il ne sera pas au pouvoir du temps de lui ôter l'ennui de cette privation ; sa vie est tournée d'une manière qu'elle le trouvera tous les jours à dire. Vous devez me dire tout au moins quelque chose pour elle dans ce que vous m'écrivez ; je vous prie toujours que cela ne passe pas une page.

Je suis troublée de votre santé et du voyage que vous faites. Vous n'irez pas en Barbarie, mais il y aura bien de la barbarie si cette fatigue vous fait du mal. Il est vrai que ces deux bouts de la terre où nous sommes plantées, est une chose qui fait frémir, et surtout quand je serai près de notre Océan, pouvant aller aux Indes, comme vous en Afrique. Je vous assure que mon cœur ne regarde point cet éloignement avec tranquillité, comme vous disiez l'autre jour. Si vous saviez le trouble que me donne le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez aisément ce que je souffrirai dans mon chien de voyage. Je n'ai point vu nos Grignans ; ils sont à Saint-Germain, le chevalier à son régiment.

On m'a voulu mener voir Madame la Dauphine : en vérité, je ne suis pas si pressée. M. de Coulanges l'a vue : le premier coup d'œil est à redouter, comme dit M. de Sanguin ; mais il y a tant d'esprit, de mérite, de bonté, de manières charmantes, qu'il faut l'admirer :

S'il faut honorer Cybèle,
Il faut encor plus l'aimer.

On ne conte que ses dits pleins d'esprit et de raison.

La faveur de Mme de Maintenon augmente tous les jours : ce sont des conversations infinies avec Sa Majesté, qui donne à Madame la Dauphine le temps qu'il donnoit à Mme de Montespan ; jugez de l'effet que peut faire un tel retranchement. Le char gris est d'une beauté étonnante ; elle vint l'autre jour au travers d'un bal, par le beau milieu de la salle, droit au Roi, et ne voyant ni à droite, ni à gauche ; on lui dit qu'elle ne voyoit pas la Reine : il étoit vrai; on lui donna une place ; et quoique cela fît un peu d'embarras, on dit que cette action d'une *embevecida* fut extrêmement agréable : il y auroit mille bagatelles à compter sur tout cela. Mme de Soubise n'est point de retour de sa campagne : elle est chez M. de Luynes, à six lieues d'ici; cela est triste.

Votre frère l'est fort aussi à sa garnison ; je pense que la rencontre de vos esprits animaux ne déterminera point les siens, quoique de même sang, à penser comme vous. Votre période m'a paru très-belle; je doute que j'y réponde ; mais il n'importe, vous voyez fort bien ce que je veux dire. Il me paroît que vous êtes si contente de la fortune de vos frères, que vous ne comptez plus sur la vôtre : vous vous retirez derrière le rideau; je vous ai mandé comme cela me blesse le cœur, et me paroît injuste; et peut-on trop haïr les abîmes qui vous font avoir de telles nonchalances pour ce qui vous regarde? Vous vous comptez pour rien, quand tant d'autres vous comptent pour tout, et que personne ici ne vaut ce que vous valez toutes deux.

Adieu : rien ne me peut distraire de penser à vous; j'y rapporte toutes choses, et si vous aviez autant d'amitié pour moi, vous seriez encore plus attentive à votre santé que vous ne l'êtes. La mienne est très-bonne; du Chesne m'a dit d'aller toujours dans le carême jusqu'à l'ombre de la moindre incommodité. Il croit que l'eau de lin tous les matins, du thé l'après-dînée, et du régime dans

le choix des viandes, me conduiront jusqu'au bout. A tout hasard j'ai une permission, dont je me servirai sans aucun scrupule; n'en soyez point en peine : fiez-vous à moi.

N'admirez-vous point que Dieu m'a ôté encore cet amusement de parler de vos intérêts avec M. de la Rochefoucauld? il en paroissoit occupé fort obligeamment. De sorte qu'ayant aussi perdu M. de Pompone, je n'ai pas le plaisir de croire que je puisse jamais vous être bonne à rien du tout.

Je n'ai jamais tant vu de choses extraordinaires depuis que vous êtes partie. J'ai su que le jeune évêque d'Évreux est le favori du vieux, et qu'il a écrit au Roi pour le remercier de lui avoir donné un tel successeur. C'est aux Grignans à faire tout ce qu'il faut pour leur maison; ils n'y s'auroient prendre tant d'intérêt que moi. J'embrasse tout ce qui est autour de vous. J'ai bien envie de savoir où va votre tribu. Le *bien Bon* est tout à vous; il va rompre le carême pour un rhume : il me semble que tout échappe. Je voudrois bien baiser Pauline et mon petit-fils, et Mlles de Grignan, et M. de Grignan; à la fin je baiserai toute la bonne compagnie. J'ai vu M. de Vins à son retour, et Mlle de Méri, qui n'est point plus mal qu'à l'ordinaire : c'est plus qu'il n'en faut.

---

792. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 22e mars.

Enfin, ma chère enfant, vous avez porté votre délicatesse à Marseille, et M. de Grignan l'a voulu. Je suis persuadée qu'il vous aura menée à Toulon, et à toutes les stations qu'il faut faire voir à Mlles de Grignan; il

ne veut point se séparer d'une si bonne compagnie : il a raison, je serois bien de son avis. Je suis fort aise qu'on ne vous ait point porté mes lettres à Marseille : eh, bon Dieu! qu'en auriez-vous fait? C'est même une affaire que de les lire, et pour y répondre, ah! je vous le défends. J'aurois grand regret à la peine que vous prendriez de discourir sur des bagatelles dont je ne me souviens déjà plus. Je regrette de vous y avoir laissé répondre, même dans votre santé : cette effroyable quantité de volumes a contribué à vous emmaigrir; ma chère enfant, je ne pense qu'à votre santé et à votre vie. Je connois celle de Marseille; Mlles de Grignan ont dû trouver cette ville agréable : elle ne ressemble point aux autres villes; et ce coup d'œil en approchant d'une certaine hauteur, n'en ont-elles pas été charmées?

Vous me parlez d'un M. de Vivonne bien différent de l'autre. N'admirez-vous point comme on change, et de quelle manière les choses entrent différemment dans la tête? Il a donc été entêté de vous faire les honneurs de sa mer; je ne sais si l'autre humeur, moins bonne pour lui, n'eût pas été plus saine pour vous. Je voudrois bien que vous eussiez la même santé qu'en ce temps-là, ou lui la même folie. Vous aurez été sur la mer; je souhaite que tant de complaisance ne vous ait point fait de mal. Vous étiez bien étonnée de sa mémoire, et de tous ces noms du temps passé, qui vous faisoient revoir votre première jeunesse et vos premiers ballets.

M. de Pompone fut hier ici une partie du jour; il regarda votre portrait avec attention, et se souvint si tendrement de votre beauté, de votre esprit, et de ces beaux soirs de Fresnes, qu'il pensa ne point finir sur cet article. Il me fit croire que les yeux me rougissoient d'un tel souvenir; mais en vérité, ma belle, il étoit aussi touché que moi; et je pense même qu'un retour sur sa fortune présente troubla pour un moment la tranquillité

de son âme. Il a été saluer le Roi à ce retour : c'est une étrange chose pour lui, et comme il a toujours été ou exilé, ou ambassadeur, ou ministre, il n'est point accoutumé à la presse des courtisans. Il y auroit quelque chose de plus doux à ne point revoir ce pays-là ; mais une pension de vingt mille francs, et l'espérance de quelque abbaye l'attache à ces sortes de devoirs.

Je donnai ma place dans le carrosse de Mme de Chaulnes à Mme de Vins; cette duchesse me vouloit : bien des raisons m'empêchèrent d'y aller. On dit de solides biens de Madame la Dauphine : c'est une personne enfin, c'est un bel et bon esprit, elle a des manières toutes charmantes et toutes françoises ; elle est accoutumée à cette cour, comme si elle y étoit née; elle a des sentiments à elle toute seule, elle ne prend point ceux qu'on lui présente : « Madame, ne voulez-vous pas jouer? — Non, je n'aime point le jeu. — Mais vous irez à la chasse? — Point du tout, je ne comprends pas ce plaisir. » Que fera-t-elle donc? Elle aime fort la conversation, la lecture des vers et de la prose, l'ouvrage, la promenade, et surtout de plaire au Roi : c'est son unique application, et elle est aussi celle de Sa Majesté ; il passe beaucoup d'heures dans sa chambre, et plus du tout dans celle de Mme de Montespan. Cela fait une cour fort retirée; car on ne voit point cette princesse pendant qu'elle a si bonne compagnie. On y tient le cercle une heure du jour ; on ne la verra ni à sa toilette, ni à son coucher. La faveur de *la personne enrhumée* (c'est ainsi que vous la nommiez cet hiver) augmente tous les jours, comme la haine entre elle et la sœur de celui qui vous a si bien reçue : cela est au point de n'aller plus dans sa chambre. Tout ce que dit Mme la Dauphine est juste et d'un bon tour ; il n'y a rien à souhaiter pour l'esprit et pour l'humeur, et cela est si bon, qu'on en oublie le reste. Le Roi instruisit en détail Monsieur le Dauphin de tout ce qu'il avoit

à faire, et fit une manière de géographie dont il se réjouit fort avec les courtisans.

Pour M. le prince de Conti, c'est une chose étrange que les mauvais bruits qui courent de lui : cela commence à l'embarrasser. Ce jeune prince de la Roche-sur-Yon le désole : l'autre jour, Mme la princesse de Conti dansoit; il dit tout haut : « Vraiment, voilà une fille qui danse bien. » Cette folie toute simple et toute brusque fit rougir ce pauvre frère aîné, et le défit à plate couture. Voilà bien des riens que je vous conte : ce seroit une belle chose d'y répondre.

Je vois souvent Mlle de Méri; sa santé, c'est-à-dire sa maladie, est comme vous l'avez vue ; elle n'est pas plus mal, mais ses chagrins augmentent tous les jours. Son petit ménage est plus difficile à régler que l'hôtel de Lesdiguières. Elle a loué la plus jolie maison du monde ; elle n'en veut plus.

La bonne des Hameaux est *décédée*, comme dit M. de Coulanges : elle a voulu qu'on mît sa mort dans la *Gazette*, afin que les amis qu'elle a encore dans les pays étrangers priassent Dieu pour elle; elle a prié qu'on sonnât à Saint-Paul la grosse sonnerie, et un gentilhomme qui demeure chez elle de ne point jouer le jour de sa mort. Elle laisse de médiocres biens, parce qu'elle les a dépensés fort honorablement pendant sa vie : voilà nos filles bleues en deuil.

M. de Marsillac est affligé outre mesure; son pauvre père est sur le chemin de Verteuil fort tristement; et pour Mme de la Fayette, le temps, qui est si bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse.

Je n'ai point encore vu les Grignans; ils sont tous séparés. Mon fils m'a écrit une grande lettre, toute pleine encore de ses raisons : j'avois envie de vous l'envoyer; mais si j'avois pu vous copier la réponse que j'y ai faite, et vous faire voir comme je renverse et ridi-

culise tous ses raisonnements, vraiment vous aimeriez cette lettre.

---

793. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 26e mars.

Vous n'avez donc pas été en Barbarie, ma chère enfant, et vous êtes revenue sur vos pas à Aix. Je comprends très-bien les fatigues que vous avez eues à Marseille : vous avez voulu soutenir les extrêmes honnêtetés de M. de Vivonne, et son amitié vous a coûté cher à ce prix ; il me semble que je vous vois prendre sur votre courage ce que vos forces vous refusent. Mlles de Grignan n'iront-elles pas tout de suite à la Sainte-Baume? Ce sont des devoirs qu'il faut rendre en Provence. Montgobert est du voyage : vous n'aurez que la Pythie et Pauline pour vous gouverner. Vous avez fort envie d'aller à Grignan, mais il me semble qu'il est bien matin : vous trouverez encore la bise en furie; elle renverse vos balustres, elle en veut à votre château : sera-t-elle plus forte que cette autre tempête qui le bat depuis si longtemps? J'espère que Dieu le soutiendra contre tous ses efforts; mais je ne sais si vous soutiendrez, vous, ma fille, la froideur de cet air glacé et pointu, qui perce les plus robustes. Je n'ose vous parler de votre retour : voudriez-vous passer l'hiver à Grignan? est-ce une chose praticable? Voudriez-vous le passer à Aix, où sera M. de Vendôme?

Le chevalier est à Paris; j'espère que je le verrai : je ne puis me passer de quelque Grignan. J'eus l'autre jour beaucoup de plaisir de causer avec le Coadjuteur; il s'en faut bien que nous n'ayons tout dit. Le chevalier fait bien de vous divertir par toutes les nouvelles qu'il

est-ce qui vaut mieux que vous? Cela est triste, ma fi
de voir sa vie et la douceur de sa vie menacée et dér
gée par l'embarras des affaires domestiques : je n
vous demander certains détails; mais quel chagrin p
moi de ne vous être bonne à rien! Mme de Verneuil
parloit l'autre jour de son rang, qui croît tous les jo
ce n'est pas cela que je lui envie : quel bonheur d'a
sa famille auprès de soi, et d'être en état de les com
de biens! En vérité, ma fille, il faut songer à ceux
sont plus malheureux que nous, pour nous faire av
nos tristes destinées.

Voilà une lettre de mon fils; je crois qu'il vous ma
les mêmes choses qu'à moi; jamais il n'y eut une vo
tion pareille à la sienne. Il voit que personne n'est
son avis; on lui dit des raisons assommantes : il ren
velle ses vœux; et la plus forte volonté qu'il ait jan
eue est celle qu'il ne devroit point avoir. La F*** a
rudement repoussé quand il a proposé d'être à Mons
le Dauphin : le Roi ne peut souffrir ceux qui quitter
service; et quand mon fils n'aura plus de charge, je
conseillerai d'être un provincial plutôt qu'un coureu
comédie et d'opéra : il se trompe en toutes les vues c

sent M. de la Rochefoucauld, est déjà retourné à son devoir. Le Roi l'envoya querir ; il n'y a point de douleur qu'il ne console ; la sienne a été au delà des bornes ; et le moyen de courir le cerf avec une affliction violente ? Ne trouvez-vous pas que le nom de la Rochefoucauld est quasi aussi chaud à prendre que celui de Monsieur d'Aleth ? M. de Marsillac vouloit le laisser refroidir, mais le public ne l'a pas voulu ; il est le maître. Jamais Rouville nous a-t-il voulu laisser passer celui d'Adhémar ?

Vous voulez que j'écrive à M. de Vivonne : eh, bon Dieu ! n'est-il pas trop bien payé de vous avoir vue, de vous avoir régalée ? Ce seroit donc pour se réjouir avec lui de ce qu'il est plus raisonnable cette année que l'autre, qu'il faudroit lui faire un compliment ; j'en avois tantôt commencé un, ma plume n'étoit pas en train, j'ai tout planté là.

Je crois qu'enfin Madame la Dauphine aura l'honneur de me voir. Mme de Chaulnes l'a entrepris ; je me laisse vaincre : je vous en manderai des nouvelles. Vous ne me parlerez de longtemps de ce pauvre M. de la Rochefoucauld, lui qui me parloit si souvent de vous ; j'ai un billet et des compliments de votre part pour lui : cela fait transir. Jamais homme n'a été si bien pleuré ; Gourville a couronné tous ses fidèles services dans cette occasion ; il est estimable et adorable par ce côté-là de son cœur, au delà de ce que j'ai jamais vu : il faut m'en croire. Je vous rebats un peu ce chapitre, ma fille, c'est que j'en suis pleine : c'est une perte publique, et particulière pour nous. Adieu, ma très-chère enfant : je ne connois point de degré au delà de la tendresse et de l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

---

794. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 29e mars.

Vous aviez bien raison de dire que j'entendrois parler de la vie que vous feriez en l'absence de M. de Grignan et de ses filles : cette vie est tout extraordinaire ; vous vous êtes jetée dans un couvent. Vous savez qu'on ne se *jette* point à Sainte-Marie : c'est aux Carmélites qu'on se *jette*. Vous vous êtes donc jetée dans un couvent, vous avez couché dans une cellule ; je suppose que vous avez mangé de la viande, quoique vous ayez mangé au réfectoire : le médecin qui vous conduit ne vous auroit pas laissé faire une folie. Vous avez très-habilement évité les récréations. Vous ne me dites rien de la petite d'Adhémar : ne lui avez-vous pas permis d'être dans un petit coin à vous regarder ? La pauvre enfant ! elle étoit bien heureuse de profiter de cette retraite.

J'étois avant-hier tout au beau milieu de la cour; Mme de Chaulnes enfin m'y mena. Je vis Madame la Dauphine, dont la laideur n'est point du tout choquante, ni désagréable ; son visage lui sied mal, mais son esprit lui sied parfaitement bien : elle ne fait pas une action, elle ne dit pas une parole qu'on ne voie qu'elle en a beaucoup; elle a les yeux vifs et pénétrants ; elle entend et comprend facilement toutes choses; elle est naturelle, et non plus embarrassée ni étonnée que si elle étoit née au milieu du Louvre. Elle a une extrême reconnoissance pour le Roi, mais c'est sans bassesse : ce n'est point comme étant au-dessous de ce qu'elle est, c'est comme ayant été choisie et distinguée dans toute l'Europe. Elle a l'air fort noble, et beaucoup de dignité et de bonté; elle aime les vers, la musique, la conversation; elle est fort bien quatre ou cinq heures dans sa chambre paisi-

blement à ne rien faire; elle est étonnée de l'agitation qu'on se donne pour se divertir; elle a fermé la porte aux moqueries et aux médisances. L'autre jour, la duchesse de la Ferté vouloit lui dire une plaisanterie, comme un secret, sur cette pauvre princesse Marianne, dont la misère est à respecter; Madame la Dauphine lui dit avec un air sérieux : « Madame, je ne suis pas curieuse, » et ferme ainsi la porte, c'est-à-dire la bouche, aux médisances et aux railleries. Mmes de Richelieu, de Rochefort et de Maintenon me firent beaucoup d'honnêtetés, et me parlèrent de vous. Mme de Maintenon, par un hasard, me fit une petite visite d'un quart d'heure, où elle me conta mille choses de Madame la Dauphine, et me parla encore de vous, de votre santé, de votre esprit, du goût que vous avez l'une pour l'autre, de votre Provence, avec autant d'attention qu'à la rue des Tournelles : un tourbillon me l'emporta, c'étoit Mme de Soubise qui rentroit dans cette cour au bout de ses trois mois, jour pour jour. Elle venoit de la campagne; elle a été dans une parfaite retraite pendant son exil; elle n'a vécu que le jour qu'elle est revenue. La Reine et tout le monde la reçut fort bien; le Roi lui fit une très-grande révérence : elle soutint avec très-bonne mine tous les différents compliments qu'on lui faisoit de tout côté.

Monsieur le duc me parla beaucoup de M. de la Rochefoucauld, et les larmes lui en vinrent aux yeux. Il y eut une scène bien vive entre lui et Mme de la Fayette, le soir que ce pauvre homme étoit à l'agonie; je n'ai jamais tant vu de larmes, et jamais une douleur plus tendre et plus vraie; il étoit impossible de ne pas être comme eux; ils disoient des choses à fendre le cœur; jamais je n'oublierai cette soirée. Hélas! ma chère enfant, il n'y a que vous qui ne me parliez point encore de cette perte; voilà où l'on connoît encore mieux l'hor-

rible éloignement : vous m'envoyez des billets et des compliments pour lui ; vous n'avez pas envie que je les porte sitôt. M. de Marsillac aura les lettres de M. de Grignan avec le temps ; jamais une affliction n'a été plus vive : il n'a encore osé voir Mme de la Fayette ; quand les autres de la famille la sont venus voir, ç'a été un renouvellement étrange. Monsieur le Duc me parloit donc tristement là-dessus.

Nous entendîmes, après dîner, le sermon de Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant contre l'adultère à tort et à travers : sauve qui peut, il va toujours son chemin. Nous revînmes avec beaucoup de plaisir : la Guénégaud étoit avec nous, qui n'avoit bougé de chez M. Colbert ; la Karman étoit aussi des nôtres : je leur promis qu'à moins d'une dauphine, j'étois bien servante, à mon âge et sans affaires, de ce bon pays-là.

Hier Mme de Vins vint dîner joliment avec moi : elle vouloit savoir mon voyage. Nous avons fort parlé de vous ; en vérité, elle vous aime beaucoup. Elle causa fort avec Corbinelli et la Mousse ; la conversation étoit sublime et divertissante ; Bussy n'y gâta rien. Nous allâmes faire quelques visites, et puis je la ramenai. Je vis Mlle de Méri, qui ne veut plus du tout de son bail ; elle s'en prend à l'abbé, qui croyoit que Mme de Lassay étoit demeurée d'accord de tout ; il se défend fort bien, et maintient que ce logement est fort joli : c'est une nouvelle tribulation. Vous n'êtes pas en état d'envisager votre retour, vous êtes encore *trop battus de l'oiseau*, comme disoit l'abbé au reversis : j'espère qu'après quelques mois de repos à Grignan vous changerez d'avis, et que vous ne trouverez pas qu'un hiver à Grignan soit une bonne chose à imaginer.

Pour mon fils il est vrai que je trouve du courage : je lui dis et redis toutes mes pensées ; je lui écris des

lettres que je crois qui sont admirables; et plus je donne de force à mes raisons, et plus il pousse les siennes, avec une volonté si déterminée, que je comprends que c'est là ce qui s'appelle vouloir *efficacement*. Il y a un degré de chaleur dans le desir qui l'anime, à quoi nulle prudence humaine ne peut résister. Je n'ai pas sur mon cœur d'avoir préféré mes intérêts à sa fortune : je les trouverois tout entiers à la voir marcher avec plaisir dans un chemin où je le conduis depuis si longtemps. Il se trompe dans tous ses raisonnements, il est tout de travers : j'ai tâché de le redresser avec des raisons toutes droites et toutes vraies, appuyées du sentiment de tous nos amis; et enfin je lui dis : « Mais ne vous défiez-vous de rien, quand vous voyez que vous seul pensez une chose que tout le monde désapprouve? » Il met l'opiniâtreté à la place d'une réponse, et nous en revenons toujours à ménager qu'au moins il ne fasse pas un marché extravagant.

Adieu, ma très-chère : j'ignore comment vous vous portez; je crains votre voyage, je crains Salon, je crains en un mot tout ce qui peut nuire votre santé, et par cette raison, je vous conjure de m'écrire bien moins qu'à l'ordinaire.

---

795. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 3e avril.

Voici encore de la tristesse, ma chère fille : M. Foucquet est mort; j'en suis touchée : je n'ai jamais vu perdre tant d'amis ; j'ai de plus la crainte que me donne votre mauvaise santé et le retour de toutes vos incommodités; car quoique vous vouliez me le cacher, je sens vos brasiers, vos pesanteurs, votre point. Cet intervalle

si doux est passé, et ce n'étoit pas une guérison. Vous dites vous-même que

Une flamme mal éteinte
Est facile à rallumer.

Ces remèdes que vous mettez dans votre cassette, comme très-sûrs dans le besoin, devroient bien être employés présentement; et si vous aviez pour moi une véritable amitié, vous m'en donneriez de charmantes marques en vous occupant à vous guérir.

J'ai vu le petit Beaumont : vous pouvez penser si je l'ai questionné; quand je songeois qu'il n'y avoit que huit jours qu'il vous avoit vue, il me paroissoit un homme tout autrement estimable que les autres : il dit que vous n'étiez pas si bien quand il est parti que vous étiez cet hiver. Il m'a parlé de vos soupers, qu'il trouvoit très-bons, de vos divertissements, de l'honnêteté de M. de Grignan et de la vôtre, du bon effet que Mlles de Grignan faisoient pour soutenir les plaisirs, pendant que vous vous reposiez. Il dit des merveilles de Pauline et du petit marquis. Jamais je n'eusse fini la conversation la première; mais il vouloit aller à Saint-Germain, car il m'a vue avant le Roi son maître. Son grand-père a eu la charge qu'a eue le maréchal de Bellefonds : il étoit très-intime ami de mon père, et au lieu d'aller chercher des parents, comme on a coutume de faire, mon père le prit, sans autre mystère, pour nommer sa fille, de sorte que c'étoit mon parrain. J'ai extrêmement connu toute cette famille : je trouve le petit-fils fort joli, mais fort joli; vous avez bien fait de ne lui point parler de votre frère : c'est un petit libertin qui diroit comme le loup. Je n'ai parlé de cette affaire qu'à ceux à qui mon fils en a parlé lui-même, pour tâcher de trouver des marchands.

Je vous crois présentement à Grignan. Je vois avec

peine l'agitation de vos adieux, au sortir de votre solitude, qui vous a paru si courte; je vois un voyage à Arles, autre mouvement; et le voyage jusqu'à Grignan, où vous aurez peut-être trouvé une bise pour vous recevoir : ma fille, ce n'est pas sans inquiétude que l'on imagine toutes ces choses pour une personne aussi délicate que vous. Vous m'avez envoyé une relation d'Anfossy qui vaut mieux que toutes les miennes : je ne m'étonne pas si vous ne pouvez vous résoudre à vendre une terre où il se trouve de si jolies Bohémiennes; jamais il ne s'est vu une si agréable et si nouvelle réception. Je vous trouve si pleine de réflexions, si stoïcienne, si méprisante les choses de ce monde, et la vie même, que vous ne pouvez rien approuver dans cette humeur. Si je joignois mes réflexions aux vôtres, ce seroit peut-être une double tristesse; mais ce qui me paroîtroit sage et raisonnable, et digne de l'amitié de M. de Grignan, ce seroit de mettre tous ses soins à pouvoir revenir ici au mois d'octobre. Vous n'avez point d'autre lieu pour passer l'hiver. Je ne veux pas vous en dire davantage présentement; les choses prématurées perdent leur force, et donnent du dégoût.

Il n'est plus question d'aucun grand voyage; on ne parle que de Fontainebleau. Vous aurez cette année très-assurément M. de Vendôme. Pour moi, je cours en Bretagne avec un chagrin insurmontable; j'y vais, et pour y aller, et pour y être un peu, et pour y avoir été, et qu'il n'en soit plus question. Après la perte de la santé, que je mets toujours avec raison au premier rang, rien n'est si fâcheux que le mécompte et le dérangement des affaires : je m'abandonne donc à cette cruelle raison. Jugez de l'excès de mon inquiétude, vous qui savez avec quelle impatience je souffre le retardement de deux heures des courriers; vous comprenez bien ce que je vais devenir, avec encore un peu plus de loisir et de solitude

pour donner plus d'étendue à mes craintes ; il faut avaler ce calice, et penser à revenir pour nous embrasser; car rien ne se fait que dans cette vue; et me trouvant au-dessus de bien des choses, je me trouve infiniment au-dessous de celle-là. C'est ma destinée; et les peines qui sont attachées à la tendresse que j'ai pour vous, étant offertes à Dieu, font la pénitence d'un attachement qui ne devroit être que pour lui.

Mon fils vient d'arriver de Douai, où il commandoit la gendarmerie à son tour pendant le mois de mars. M. de Pompone a passé le jour ici; il vous aime et vous honore, et vous estime parfaitement. Ma résidence pour vous auprès de Mme de Vins me fait être assez souvent avec elle, et en vérité on ne peut être mieux. La pauvre Mme de la Fayette ne sait plus que faire d'elle-même; la perte de M. de la Rochefoucauld fait un si terrible vide dans sa vie, qu'elle en comprend mieux le prix d'un si agréable commerce : tout le monde se consolera, hormis elle, parce qu'elle n'a plus d'occupation, et que tous les autres reprennent leur place. Mlle de Scudéry est très-affligée de la mort de M. Foucquet; enfin voilà cette vie qu'on a eu tant de peine à conserver : il y auroit beaucoup à dire là-dessus; son mal a été des convulsions et des maux de cœur sans pouvoir vomir. Je m'attends au chevalier pour toutes les nouvelles, et surtout pour celles de Madame la Dauphine, dont la cour est telle que vous l'imaginez : le Roi y est fort souvent, cela écarte un peu la presse.

Adieu, ma très-chère et très-aimable : je suis plus à vous que je ne puis vous le dire mille fois.

796. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 5e avril.

Vous m'écrivez, ma chère fille, une fort grande lettre de vôtre main; cela commence par me donner beaucoup de chagrin, quand je pense au mal que cela vous fait. Vous m'aviez tant promis de vous ménager, que je comptois un peu plus sur les paroles que vous m'en aviez données. Mais je ne puis m'empêcher d'être persuadée que vous tiendrez celle de me venir voir cet hiver, et je veux croire que nous avons déjà passé plus de la moitié du temps que nous devons être séparées. J'admire comme il passe, ce temps, quoique avec bien des inquiétudes et bien de l'ennui. Vous dites fort bien, il est quelquefois aussi bon de le laisser passer que de le vouloir retenir. Pour moi, vous savez comme je le jette, et comme je le pousse jusqu'à ce que vous soyez ici; et puis je serai avare et au désespoir de voir passer les jours. Je vais avaler la Bretagne, et j'ai le bonheur de voir au delà, le temps que nous arriverons chacune de notre côté : mettez-vous un peu tout cela dans la tête, c'est par là d'ordinaire qu'on en vient à l'exécution.

Enfin vous me parlez de la mort de M. de la Rochefoucauld; elle est encore toute sensible en ce pays-ci, et M. de Marsillac n'a point encore pris la contenance d'un homme consolé; il remplit parfaitement le personnage du meilleur fils qui fut jamais, et d'un fils qui a perdu son intime ami en perdant son père. J'ai fait vos compliments à Mme de la Fayette; ce n'est plus la même personne; je ne crois pas qu'elle puisse jamais ôter de son cœur le sentiment d'une telle perte; je l'ai sentie et par moi et par elle, et beaucoup plus par rap-

port aux idées que j'avois qu'il étoit un chemin qui pouvoit être bon pour vous : enfin cela est fini. Voyez, je vous prie, la quantité de personnes considérables qui sont mortes depuis un an. Si j'étois du conseil de la famille de M. Foucquet, je me garderois bien de faire voyager son pauvre corps, comme on dit qu'ils vont faire : je le ferois enterrer là ; il seroit à Pignerol; et après dix-neuf ans, ce ne seroit point de cette sorte que je voudrois le faire sortir de prison. Je crois que vous êtes de mon avis.

Je serois du vôtre pour rompre le carême, si je n'étois persuadée avec du Chesne que l'usage que je fais de l'eau de cerises tous les matins m'a entièrement guérie de cette légère disposition que j'avois à la néphrétique. C'est un remède infaillible pour un mal aussi invétéré que le mien, et plût à Dieu que vous eussiez autant de soin de vous gouverner pour l'amour de moi, que j'ai eu d'attention à me guérir pour l'amour de vous !

Le chevalier est à son devoir; il partit fort en peine de vous. Je crois que Monsieur d'Évreux ira se faire sacrer à Arles après l'assemblée, et reviendra avec vous. En vérité, rien n'est si délicieux que son établissement; c'est une maison de campagne que la Providence vous envoie, où vous pouvez être sans l'incommoder, tant elle est grande et belle, et à une journée de Versailles. Le Coadjuteur a eu de très-douces paroles sur la proposition d'occuper la place qu'avoit Monsieur de Marseille. Cette réponse de ministres peut passer quasi pour une assurance que Sa Majesté l'approuvera. Je crois que vous verrez bientôt Mme de Vence ; elle est partie ce matin toute triste de quitter Paris. Je voulois qu'elle vous portât votre pendule, mais nous n'avons pu l'avoir assez tôt; ce sera pour la première occasion.

Mme de Coulanges est à Saint-Germain ; nous avons

su par les marchands forains qu'elle fait des merveilles en ce pays-là, qu'elle est avec ses trois amies aux heures particulières : son esprit est une dignité dans cette cour. Si le vrai mérite encore par-dessus l'esprit y trouvoit sa place, vous auriez, sans vous flatter, un grand sujet de croire que vous y seriez fort bien. C'est une vie assez retirée que celle qu'on y mène ; le soir, on tient le cercle un moment, comme vous faisiez à Aix, pour dire : « Me voilà ; » et du reste on est hors de la presse ; mais je fais tort au chevalier de vous mander ces sortes de choses. Adieu, ma chère belle : je suis toujours toute à vous ; un peu ou beaucoup d'inquiétude pour votre santé est inséparable de cette vérité : cette peine est attachée à la tendresse que j'ai pour vous ; vos soins pour votre conservation devroient l'être à celle que vous avez pour moi.

M. de Coulanges trouve que vous avez fait peu d'estime du couplet qu'il a fait sur vos beaux-frères et sur l'aîné ; il se surpasse en fait de chansons ; il étoit juste qu'il s'y donnât tout entier.

Mon fils entre dans la pensée de faire de nécessité vertu ; il attendra avec patience extérieure que quelque jeune ambitieux vienne rompre ses chaînes : cela n'est pas aisé à trouver. Voilà deux prélats de Grignan qui viennent manger mon beurre de Bretagne : que je suis aise de les avoir, en attendant mieux !

---

*797. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

Vendredi 5e avril.

Voilà deux étranges maladies, en attendant la troisième, qui est d'accoucher. Mon Dieu ! que je vous plains, mon pauvre Monsieur, et que je suis bien plus

propre qu'un autre à sentir vos peines! Hélas! je passe ma vie à trembler pour la santé de ma fille; elle avoit eu un assez long intervalle, elle avoit fait quelques remèdes d'un médecin d'Aix, qu'elle estime fort; elle les a négligés, elle est retombée dans ces incommodités qui me paroissent très-considérables, parce qu'elles sont intérieures : c'est une chaleur, une douleur, un poids dans le côté gauche, qui seroit très-dangereux s'il étoit continuel; mais, Dieu merci, elle a des temps qu'elle ne s'en sent pas, et cela persuade qu'avec un peu de persévérance à faire ce qu'on lui ordonne, elle apaiseroit ce sang qu'on accuse de tous ces maux. Elle vous a écrit : ah! puisque vous l'aimez, priez-la de ne vous plus écrire de sa main : c'est l'écriture qui la tue, mais visiblement. Qu'elle vous fasse écrire par Montgobert; j'ai obtenu d'elle qu'elle n'écrit qu'une seule page, et le reste d'une autre main. Je reviens donc à vous assurer que je comprends vos peines mieux que tout le reste du monde.

M. de la Rochefoucauld est mort, comme vous le savez; cette perte est fort regrettée; j'ai une amie qui ne peut jamais s'en consoler; vous l'aviez aimé, vous pouvez imaginer quelle douceur et quel agrément pour un commerce rempli de toute l'amitié et de toute la confiance possible entre deux personnes dont le mérite n'est pas commun; ajoutez-y la circonstance de leur mauvaise santé, qui les rendoit comme nécessaires l'un à l'autre, et qui leur donnoit un loisir de goûter leurs bonnes qualités, qui ne se rencontre point dans les autres liaisons. Il me paroît qu'à la cour on n'a pas le loisir de s'aimer: le tourbillon, qui est si violent pour tous, étoit paisible pour eux, et donnoit un grand espace au plaisir d'un commerce si délicieux. Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison; il étoit impossible d'avoir été si souvent avec lui sans l'aimer beaucoup, de

sorte que je l'ai regretté et par rapport à moi, et par rapport à cette pauvre Mme de la Fayette, qui seroit décriée sur l'amitié et sur la reconnoissance, si elle étoit moins affligée qu'elle ne l'est. Il est vrai qu'il n'a pas joui longtemps de la fortune et des biens répandus depuis peu dans sa maison ; il le prévoyoit bien et m'en a parlé plusieurs fois : rien n'échappoit à la sagesse de ses réflexions. Il est mort avec une grande fermeté. Nous causerions longtemps sur tout cela.

Et le pauvre M. Foucquet, que dites-vous de sa mort? Je croyois que tant de miracles pour sa conservation promettoient une fin plus heureuse ; mais les *Essais de morale* condamnent ce discours profane, et nous apprennent que ce que nous appelons des biens n'en sont pas, et que si Dieu lui a fait miséricorde, comme il y a bien de l'apparence, c'est là le véritable bonheur et la fin la plus digne et la plus heureuse qu'on puisse espérer, qui devroit être le but de tous nos desirs, si nous étions dignes de pénétrer ces vérités; ainsi nous corrigerions notre langage aussi bien que nos idées. Voilà encore un chapitre sur quoi nous ne finirions pas sitôt. Cette lettre devient une table des chapitres, et seroit un volume si j'y disois tout ce que je pense. Si la famille de ce pauvre homme me croyoit, elle ne le feroit point sortir de prison à demi : puisque son âme est allée de Pignerol dans le ciel, j'y laisserois son corps après dix-neuf ans; il iroit de là tout aussi aisément à la vallée de Josaphat que d'une sépulture au milieu de ses pères; et comme la Providence l'a conduit d'une manière extraordinaire, son tombeau le seroit aussi. Je trouverois un ragoût dans cette pensée; mais Mme Foucquet ne pensera point comme moi. Les deux frères sont allés bien près l'un de l'autre; leur haine a été le faux endroit de tous les deux, mais bien plus de l'abbé, qui avoit passé jusqu'à la rage.

Autre chapitre : disons un mot de Madame la Dauphine. J'ai eu l'honneur de la voir; il est vrai qu'elle n'a nulle beauté, mais il est vrai que son esprit lui sied si parfaitement bien, qu'on ne voit que cela, et l'on n'est occupé que de la bonne grâce et de l'air naturel avec lequel elle se démêle de tous ses devoirs. Il n'y a nulle princesse née dans le Louvre qui pût s'en mieux acquitter. C'est beaucoup que d'avoir de l'esprit au-dessus des autres dans cette place, où pour l'ordinaire on se contente de ce que la politique vous donne : on est heureux quand on trouve du mérite. Elle est fort obligeante, mais avec dignité et sans fadeur; elle a ses sentiments tout formés dès Munich, elle ne prend point ceux des autres. On lui propose de jouer : « Je n'aime point le jeu. » On la prie d'aller à la chasse : « Je n'ai jamais aimé la chasse. — Qu'aimez-vous donc? — J'aime la conversation; j'aime à être paisiblement dans ma chambre; j'aime à travailler ; » et voilà qui est réglé et ne se contraint point. Ce qu'elle aime parfaitement, c'est de plaire au Roi. Cette envie est digne de son bon esprit, et elle réussit tellement bien dans cette entreprise, que le Roi lui donne une grande partie de son temps au dépens de ses anciennes amies, qui souffrent cette privation avec impatience.

Songez, je vous prie, que voilà quasi toute la Fronde morte : il en mourra bien d'autres; pour moi je ne trouve point d'autre consolation, s'il y en a dans les pertes sensibles, que de penser qu'à tous les moments on les suit, et que le temps même qu'on emploie à les pleurer ne vous arrête pas un moment; vous avancez toujours dans le chemin : que ne diroit-on point là-dessus?

Adieu, mon cher Monsieur : aimons-nous toujours beaucoup. Et vous aussi, Madame, ne voulez-vous pas bien en être ? Mandez-moi promptement quand vous aurez augmenté le clapier : ce sera peut-être d'un petit

homme. Enfin croyez que je prends un grand intérêt à la poule et aux poussins. Le bon abbé est tout à vous.

---

798. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, samedi au soir 6e avril.

Vous allez apprendre une nouvelle qui n'est plus un secret, mais vous aurez le plaisir de la savoir des premières. Mme de Fontanges est duchesse, avec vingt mille écus de pension; elle en recevoit aujourd'hui les compliments dans son lit. Le Roi y a été publiquement; elle prend demain son tabouret et s'en va passer le temps de Pâques à une abbaye que le Roi a donnée à une de ses sœurs. Voici une manière de séparation qui fera bien de l'honneur à la sévérité du confesseur. Il y a des gens qui disent que cet établissement sent le congé; en vérité, je n'en crois rien : le temps nous l'apprendra. Voilà ce qui est présent : Mme de Montespan est enragée; elle pleura beaucoup hier; vous pouvez juger du martyre que souffre son orgueil; il est encore plus outragé par la haute faveur de Mme de Maintenon. Sa Majesté va passer très-souvent deux heures de l'après-dînée dans sa chambre, à causer avec une amitié et un air libre et naturel qui rend cette place la plus souhaitable du monde. Mme de Richelieu commence à sentir les effets de sa dissipation : les ressorts s'affoiblissent visiblement; elle présente tout le monde et ne dit plus ce qui convient à chacun; ce petit tracas de dame d'honneur, dont elle s'acquittoit si bien, est tout dérangé. Elle présenta la Trousse et mon fils, sans les nommer à Monseigneur. Elle dit de la duchesse de Sully : « Voilà une de nos danseuses; » elle ne nomma pas Mme de Verneuil : elle pensa laisser baiser Mme de Louvois, parce qu'elle

la prenoit pour une duchesse; enfin cette place est dangereuse, et fait voir que les plus petites choses font plus de mal que l'étude de la philosophie. La recherche de la vérité n'épuise pas tant une pauvre cervelle que tous les compliments et tous les riens dont celle-là est remplie.

M. de Marsillac a paru un peu sensible à la prospérité de la belle Fontanges; il n'avoit donné jusque-là aucun signe de vie.

Mme de Coulanges vient d'arriver de la cour; j'ai été chez elle exprès avant de vous écrire. Elle est charmée de Madame la Dauphine; elle a grand sujet de l'être : cette princesse lui a fait des caresses infinies; elle la connoissoit déjà par ses lettres et par le bien que Mme de Maintenon lui en avoit dit. Mme de Coulanges a été dans un cabinet où Madame la Dauphine se retire l'après-dînée avec ses dames; elle y a causé très-délicieusement. On ne peut avoir plus d'esprit et d'intelligence qu'en a cette princesse; elle se fait adorer de toute la cour : voilà une personne à qui on peut plaire, et avec qui le mérite peut faire un grand effet.

Mme de Coulanges est toujours obsédée de notre cousin; il ne paroît plus qu'elle l'aime, et cependant c'est l'ombre et le corps. La marquise de la Trousse est toujours enragée : savez-vous qu'elle a changé sur le sujet de sa fille? Elle n'en vouloit point : elle la veut; et M. de la Trousse, qui la vouloit, ne la veut plus. Cette division fixe la vocation de cette fille, qui n'en a point d'autre. Le père n'ose se soucier ni d'elle, ni de sa femme, parce que la dame traite tout cela avec un mépris outrageant; il faut donc étouffer tous les sentiments de la nature :

Pour qui? pour une ingrate....

qui ne l'aime plus, car je le sais; mais il est si misérable et si soumis, que sa foiblesse lui fait comme une passion : jamais je n'ai vu moins d'amitié que dans cet

amour-là. Ma fille, voilà ce qui me vient présentement; il me semble que j'aurois bien des choses à dire. Mandez-moi quand vous aurez cette lettre; elle est un peu comme celles de Cicéron.

---

799. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 12e avril.

Vous me parlez de Madame la Dauphine; le chevalier vous doit instruire bien mieux que moi. Il me paroît qu'elle ne s'est point condamnée à être cousue avec la Reine : elles ont été à Versailles ensemble; mais les autres jours elles se promènent séparément. Le Roi va souvent l'après-dînée chez la Dauphine, et il n'y trouve point de presse. Elle tient son cercle depuis huit heures du soir jusqu'à neuf et demie : tout le reste est particulier, elle est dans ses cabinets avec ses dames; la princesse de Conti y est presque toujours; elle a grand besoin de cet exemple pour se former : elle est enfant au delà de ce qu'on peut imaginer, et Madame la Dauphine est une merveille d'esprit, de raison et de bonne éducation. Elle parle fort souvent de sa mère avec beaucoup de tendresse, et dit qu'elle lui doit tout son bonheur, par le soin qu'elle a eu de la bien élever; elle apprend à chanter, à danser, elle lit, elle travaille : enfin c'est une personne. Il est vrai que j'ai eu la curiosité de la voir; j'y fus donc avec Mme de Chaulnes et Mme de Karman : elle étoit à sa toilette, elle parloit italien avec M. de Nevers. On nous présenta; elle nous fit un air honnête, et l'on voit bien que si on trouvoit une occasion de dire un mot à propos, elle entreroit bien aisément en conversation : elle aime l'italien, les vers, les livres nouveaux, la musique, la danse; vous voyez bien qu'on ne seroit pas

longtemps muette avec tant de choses, dont il est aisé de parler ; mais il faudroit du temps. Elle s'en alloit à la messe, et même Mme de Richelieu et Mme de Maintenon n'étoient pas dans sa chambre. Enfin c'est un pays qui n'est point pour moi ; je ne suis point d'un âge à vouloir m'y établir, ni à souhaiter d'y être soufferte ; si j'étois jeune, j'aimerois à plaire à cette princesse ; mais, bon Dieu ! de quel droit voudrois-je y retourner jamais?

Voilà mes projets pour la cour. Ceux de mon fils me paroissent tout rassis et tout pleins de raison : il gardera sa charge paisiblement, et fera de nécessité vertu ; la presse n'est pas grande à soupirer pour elle, quoiqu'elle soit propre à faire soupirer : c'est qu'en vérité il n'y a point d'argent, et qu'il voit bien qu'il ne faut pas faire un sot marché ; ainsi, mon enfant, nous attendrons ce que la Providence a ordonné.

Vraiment elle voulut hier que Monsieur d'Autun fît aux grandes Carmélites l'oraison funèbre de Mme de Longueville, avec toute la capacité, toute la grâce et toute l'habileté dont un homme puisse être capable. Ce n'étoit point *Tartuffe*, ce n'étoit point un Patelin, c'étoit un prélat de conséquence, prêchant avec dignité, et parcourant toute la vie de cette princesse avec une adresse incroyable, passant tous les endroits délicats, disant et ne disant pas tout ce qu'il falloit dire ou taire. Son texte étoit : *Fallax pulchritudo; mulier timens Deum laudabitur*, aux *Proverbes*. Il fit deux points également beaux ; il parla de sa beauté et de toutes ces guerres passées, d'une manière inimitable ; et pour la seconde partie, vous jugez bien qu'une pénitence de vingt-sept ans est un beau champ pour conduire une si belle âme jusque dans le ciel. Le Roi y fut loué fort naturellement et fort bien, en parlant de sa naissance, et Monsieur le Prince fut contraint aussi d'avaler des louanges, mais aussi bien apprêtées en leur manière que celles de Voiture. Il étoit

là ce héros, et Monsieur le Duc, et les princes de Conti, et toute sa famille, et beaucoup de monde ; mais pas encore assez : il me semble qu'on devoit rendre ce respect à Monsieur le Prince sur une mort dont il avoit encore les larmes aux yeux. Vous me demanderez pourquoi j'y étois ? C'est que Mme de Guénégaud par hasard, l'autre jour chez M. de Chaulnes, me promit de m'y mener avec une commodité qui me tenta : je ne m'en repens pas ; il y avoit beaucoup de femmes qui n'y avoient pas plus à faire que moi. Monsieur le Prince et Monsieur le Duc faisoient beaucoup d'honnêtetés à tous ceux et celles qui composoient cette assemblée.

Je vis Mme de la Fayette au sortir de cette cérémonie ; je la trouvai toute en larmes : elle avoit trouvé sous sa main de l'écriture de ce pauvre homme, qui l'avoit surprise et affligée. Je venois de quitter Mlles de la Rochefoucauld aux Carmélites ; elles y avoient pleuré aussi leur père : l'aînée surtout a figuré avec M. de Marsillac. C'étoit donc à l'oraison funèbre de Mme de Longueville que ces filles pleuroient M. de la Rochefoucauld : ils sont morts dans la même année ; il y avoit bien à rêver sur ces deux noms. Je ne crois pas, en vérité, que Mme de la Fayette se console ; je lui suis moins bonne qu'une autre, car nous ne pouvons nous empêcher de parler de ce pauvre homme, et cela tue ; tous ceux qui lui étoient bons avec lui perdent leur prix auprès d'elle : elle est à plaindre. Elle a lu votre petite lettre ; elle vous remercie tendrement de la manière que vous comprenez sa douleur. Elle vous fera réponse ; je l'ai priée de ne se point presser : sa santé est toute renversée ; elle est changée au dernier point.

Vous ai-je dit comme Mme de Coulanges fut bien reçue à Saint-Germain ? Madame la Dauphine lui dit qu'elle la connoissoit déjà par ses lettres, que ses dames lui avoient parlé de son esprit, qu'elle avoit fort envie d'en juger

par elle-même. Mme de Coulanges soutint très-bien sa réputation : elle brilla dans toutes ses réponses; les épigrammes étoient redoublées, et la Dauphine entend tout. Elle fut introduite dans l'après-dînée avec ses trois amies : toutes les dames de la cour étoient enragées contre elle. Vous comprenez bien que par ses amies, elle se trouve naturellement dans la familiarité avec cette princesse; mais où cela peut-il la mener? et quels dégoûts quand on ne peut être des promenades ni manger! Cela gâte tout le reste : elle sent vivement cette humiliation; elle a été quatre jours à jouir de ces plaisirs et de ces déplaisirs. Vous avez raison de plaindre M. de Pompone quand il va en ce pays-là, et même Mme de Vins, qui n'y a plus aucune contenance : elle est toute replongée dans sa famille, plus que jamais, accablée de ses procès. Elle vint l'autre jour dîner avec moi joliment :

Privée de son vrai bien, ce faux bien la soulage;

elle paroît fort touchée de votre amitié : vous ne sauriez nous ôter l'espérance ni l'envie de vous recevoir, chacune selon nos degrés de chaleur. Vous êtes à Grignan, ma chère bonne : vous êtes trop près de moi; il faut que je m'éloigne.

---

800. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 17e avril.

Il faut que je vous avoue ma foiblesse, ma chère enfant : il y a quatre jours que je suis dans une inquiétude plus insupportable qu'elle ne l'a paru à tout le monde; car on se moquoit de ma crainte, et l'on me disoit que pour avoir été un ordinaire sans recevoir de vos lettres, ce n'étoit pas une raison pour être en peine, et que mille petites choses pouvoient causer ce dérangement. J'en-

trois dans leurs raisons; j'étois fort aise qu'on se moquât de moi; mais intérieurement j'étois troublée, et il y avoit des heures où mon chagrin étoit noir, quoique ma raison tâchât toujours de l'éclaircir. Je vous avois laissée sur le bord de la Durance, c'est-à-dire à la veille de la passer; comme je hais cette rivière, il me semble qu'elle me hait aussi. La dernière fois que je l'ai vue, elle étoit hors de son lit comme une Furie déchaînée : cette idée m'avoit frappée; je sais que les naufrages ne sont pas fréquents; mais enfin j'avoue ma folie, et j'ai été dans une inquiétude que je vous permets de nommer ridicule, pourvu que vous compreniez la très-sensible joie que je viens de ressentir en recevant vos deux paquets à la fois.

Vous voilà donc à Grignan, ma très-chère, avec toute votre famille; je suis fort aise que vous y soyez en repos; je souhaite que l'air ne vous fasse point de mal, et que votre bonne et sage conduite vous fasse du bien. Vous écrivez trop, ma fille : au nom de Dieu, servez-vous de ces mains inutiles dont vous pouvez jouir présentement; je suis blessée quand je vois beaucoup de votre écriture; épargnez-moi donc en vous épargnant. Je vous ai toujours dit vrai, quand je vous ai dit que je me portois bien; je vais me purger à la fin de cette lune, avant que de partir; j'avois même quelque dessein de mettre une saignée dans ma valise; mais du Chesne et Mme de la Troche ne me l'ont pas conseillé. Ne soyez point en peine de moi, ma très-chère : je m'en vais, afin de revenir, et d'avoir été. N'êtes-vous pas ravie de voir le Coadjuteur à la tête de votre assemblée? il a eu dans cela tout l'esprit imaginable.

Je m'en vais finir ma lettre : voilà M. de la Garde, mon fils, Corbinelli, la Troche; ils me font un bruit enragé; ils ne me respectent point, parce que j'ai reçu de vos nouvelles; ils croient que je n'oserois me fâcher : ils

ont raison, ils n'ont qu'à crier tant qu'ils pourront, ils ne me mettront d'aujourd'hui en colère. Ils disent que Mme le Féron a été jugée; elle est bannie de la vicomté de Paris : cela valoit bien la peine de la déshonorer. Mme de Dreux ne sera pas plus mal traitée, ni notre pauvre frère de la Bastille. Quel scandale pour rien! faites vos réflexions.

Je prends ordinairement d'autres heures pour écrire: tout a été à la culbute, à cause de ces huit jours que j'ai été sans vos lettres. Adieu, ma chère enfant : laissez-moi voir commencer votre appartement, et approuvez-nous. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan, malgré ses infidèles amours.

---

801. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi saint 19e avril.

Je vous écrivis mercredi, ma fille, assez confusément, au milieu de deux ou trois personnes qui me rompoient la tête. J'oubliai inhumainement, contre l'ordinaire des grand'mères, à vous parler de ma pauvre petite d'Aix : j'en suis encore à ma fille, et mon amour, car on dit *l'amour maternel*, n'a point emporté ce premier degré dans le second; je suis pourtant en peine de cette pauvre enfant : vous me ferez plaisir, ma très-chère, de m'en donner des nouvelles; vous m'assurez que les vôtres sont bonnes : je le souhaite passionnément; mais ne croyez pas que ce fût une belle invention pour me tirer de peine, que de me dire toujours que vous vous portez bien : il faut la vérité pour me contenter; je la sens de fort loin, et si vous pensiez toujours m'expédier en me mandant des merveilles de votre santé, je n'aurois pas un seul moment de repos. Voilà comme je suis, ma très-chère;

ainsi je me recommande à la sincérité de Montgobert. Pour moi, je vous ai dit la vérité, quand je vous ai assurée que je n'avois eu aucun ressentiment de néphrétique; je crois en être quitte pour jamais : c'est ce qui fait que j'honore les remèdes qu'on appelle usuels. Monsieur le procureur général me détermina à cette eau de lin : son père est mort de la gravelle; il en a une telle peur, qu'il s'est dévoué à cette eau; il en boit en tout temps, et croit être en sûreté : comme le mien n'est pas mort de ce mal, je me contente d'en boire tous les matins.

Parlons d'autre chose : je me ressouviens de ce que nous faisions ensemble l'année passée en ce temps-ci; j'admire comme le temps passe au travers des peines, des craintes, des inquiétudes : voilà le huitième mois de votre départ; je prie Dieu, ma fille, que nous puissions bientôt nous retrouver ensemble; il ne tiendra pas à votre appartement; il sera, je vous assure, fort joli et fort commode : nous sommes si persuadés que vous approuverez notre petit dessein, que nous tenons le marteau levé pour donner le premier coup en montant en carrosse.

Mme de la Fayette fait encore une augmentation à son appartement, qu'elle pousse jusque sur son jardin : cela vous surprendra. La pauvre femme est tellement abattue de la perte de M. de la Rochefoucauld, qu'elle n'en est pas reconnoissable. M. de la Garde dit que M. de Marsillac conserve sa tristesse au milieu de tous les taïauts : il est changé, il est triste, il est retiré. Je ne sais point de nouvelles; vous savez la vie qu'on fait ces jours-ci; je passai hier le jour à nos sœurs de Saint-Jacques :

.... Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi....

Voilà une excuse toute prête pour nos ignorances. Il me

paroît, ma fille, que vous êtes bien contente d'être en repos chez vous. Ah, mon Dieu! que je serois heureuse, si votre santé, vos affaires, vos résolutions s'accommodoient à mes desirs!

---

802. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 26e avril.

En relisant votre lettre du 12e, que je n'avois fait qu'entrevoir avant que de fermer mon paquet, j'ai trouvé que ce n'étoit point une nouvelle raison qui pourroit vous obliger à venir, mais une des deux dont vous m'avez parlé, et qui est celle que vous couvez des yeux : je comprends ce que vous voulez dire, et plût à Dieu que ce fût à une si bonne chose que je dusse le plaisir de vous voir et de vous embrasser de tout mon cœur! Il faut un peu laisser faire la Providence; j'ai peine à croire qu'elle n'ait pas pitié de moi.

Mlle de Méri vient coucher ce soir dans votre petite chambre; tout est fort bien rangé, elle y sera très-bien. Je suis un peu étonnée d'y trouver une autre que vous: mais la vie est pleine de choses qui blessent le cœur. J'espère qu'elle se trouvera assez raisonnablement logée : mon voisinage ne l'incommodera point, ou du moins pas longtemps; elle sera secourue de tous les gens que je laisse; et si nous faisons nos petits accommodements, elle n'entendra point de bruit; elle en est loin; cette petite chambre est sourde; eh, bon Dieu! pourroit-on être incommodée d'un bruit qui fait espérer votre retour? J'irai prendre tantôt Mlle de Méri pour l'amener ici.

Je m'en vais dîner chez la marquise d'Uxelles avec des hérétiques. On disoit hier que Mme de Montespan vouloit ramener le prieur de Cabrières chez lui, et sur

les lieux faire traiter ses enfants : il dit que le chaud de ce pays-là est meilleur pour ses remèdes. Ce seroit une étrange folie que de quitter la partie de cette manière : toutes les heures qu'elle occupe encore, elle les retrouveroit prises; pour moi, je crois que cela ne sera pas. Cependant ce *médecin forcé* traite Mme de Fontanges d'une perte de sang très-opiniâtre et très-désobligeante, dont ses prospérités sont troublées. Ne trouvez-vous pas que voilà encore un beau sujet de réflexion, pour en revenir à ce mélange continuel de maux et de biens, que la Providence nous prépare, afin qu'aucun mortel n'ait l'audace de dire : « Je suis content ? » Ce mal est bien propre à troubler la joie et le repos au milieu des biens et des dignités. Cette pauvre Lestrange est chanceuse; elle est mal des deux côtés. *La femme* a cru qu'elle souhaitoit pour *la fille;* et au contraire elle donnoit à *la fille* des conseils si sages et si honnêtes, que *Jupiter* l'ayant su, il l'a prise en horreur : voyez quel malheur ! et cependant quelle injustice ! Tout est encore à Maubuisson : on croit qu'on pourroit bien ne se retrouver qu'à Fontainebleau, où l'on va le 13e du mois prochain.

Il fait un temps entièrement détraqué : nous attendons encore sept ou huit jours pour partir ; je ne vous dis point la ridicule douleur que donne ce second adieu; elle est toute intérieure, et n'en est pas moindre.

Le Roi donne cent mille francs à Brancas pour marier sa fille au duc de Brancas son neveu; et Brancas y ajoute cent mille écus. Bonneuil, l'introducteur des ambassadeurs, est mort; il laisse une petite femme tout à fait ridicule. On dit que la nièce de la duchesse de la Vallière épouse le petit Molac.

Adieu, mon enfant : je vous embrasse de tout mon cœur.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

